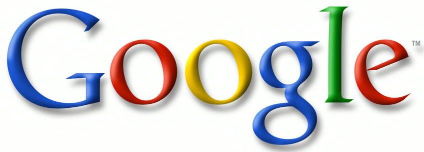

Google













OMAN SOCIAL

ANGLETERRE

(1830-1850)

RAELI — Mrs. GASKELL — KINGSL

PAR

LOUIS CAZAMIAN

Docteur ès-lettres

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

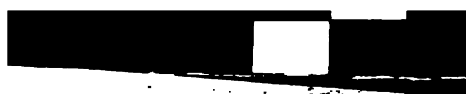
UVELLE DE LIBR D'ÉDITION

(Librairie Georges

17, RUE CUJAS

—

1904



[redacted]

LE ROMAN SOCIAL

EN ANGLETERRE

(1830-1850)

DICKENS — DISRAELI — Mrs. GASKELL — KINGSLEY

PAR

LOUIS CAZAMIAN

Docteur ès-lettres

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

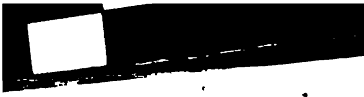
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

(Librairie Georges Bellais)

17, RUE CUJAS, Ve

—

1904



[redacted]

LE ROMAN SOCIAL EN ANGLETERRE

(1830-1850)



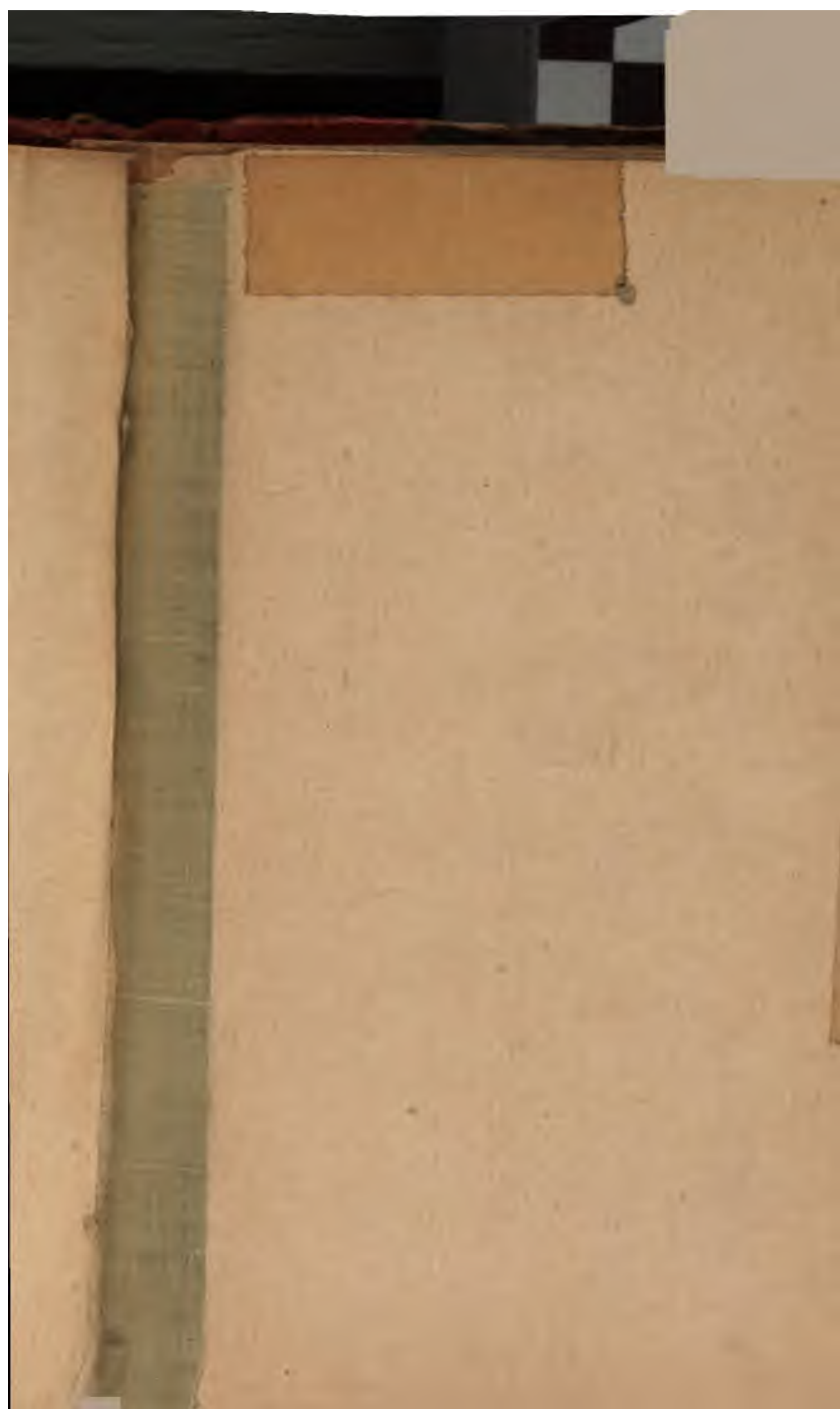
INTRODUCTION

I

Cette étude est un essai de psychologie sociale historique. Son objet est un mouvement d'opinion. Elle cherche à le saisir dans un groupe d'œuvres littéraires, qui en sont à la fois les causes et les effets. La correspondance entre l'évolution de la littérature et celle de la société est le fait initial qui la justifie, et qu'à son tour elle peut éclairer. Prenant son point d'appui dans l'histoire de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, elle doit lui emprunter son cadre et ses limites chronologiques.

Le règne de Victoria ne commence qu'en 1837 ; mais à tous égards celui de Guillaume IV (1830-37) en est inséparable. Dès 1830, le progrès des idées libérales et le contre-coup de la révolution de Juillet rendent inévitable le Reform Act de 1832 ; les années 1830 et 1832 marquent la naissance d'une Angleterre nouvelle. — Le long et prospère développement qui suit peut se diviser en trois parties. L'instinct populaire, indépendamment de la recherche historique, a reconnu cette division. Les Anglais parlent couramment de la « early », de la « middle » et de la « late Victorian period » (le commencement, le milieu et la fin de l'ère Victorienne). Vagues dans les esprits, ces notions ont une réalité plus précise. Il faut, pour la leur rendre, chercher les points de repère, qui en fixeront les limites. L'histoire politique fournit aisément le premier. L'année 1848 est une crise décisive, en Angleterre comme en Europe. Le 10 avril et la fin du Chartisme ferment un âge et en ouvrent un autre. La vie nationale est





modifiée, et les hommes en prennent conscience. Au contraire, la réforme électorale de 1867, si elle inaugure vraiment la démocratie anglaise, n'ébranle point la société dans ses profondeurs, et ne change pas la physionomie du règne. Elle accroît et justifie au contraire cet optimisme social, où l'on peut voir le caractère de la « middle Victorian period ». C'est plus tard qu'il faudrait reporter l'apparition d'un moment nouveau : aux environs de 1880, les signes d'un malaise économique et la renaissance du socialisme décèlent la venue de la troisième époque (1). Nous ne nous occupons ici que de la première.

Il est impossible d'attribuer à ces dates autre chose qu'une valeur symbolique. Les transitions qu'elles résument, plus ou moins rapides, les enveloppent et les dépassent. La première phase de l'ère Victorienne ne finit point brusquement en 1848. Les causes économiques ou morales, qui produisent un âge nouveau, n'agissent pas instantanément. La renaissance de la prospérité nationale, la principale de ces causes, fait sentir ses effets par degrés à partir de 1846 environ. Si le Chartisme est terminé dès le milieu de 1848, les esprits, dans les classes dirigeantes, ne sont tranquillisés qu'en 1850 ou 1851. L'Exposition de 1851, qui donne à l'Angleterre le spectacle de sa richesse, est un facteur important de l'apaisement social. La guerre de Crimée enfin, en 1854 et 1855, ouvre une phase de la vie publique dominée par la préoccupation des événements extérieurs. C'est donc entre 1846 et 1855 que se termine la « early Victorian period ». S'il fallait choisir un symbole, l'année 1850 pourrait marquer, avec le tournant du siècle, la limite entre les deux époques.

La période que nous étudions (1830-50) se distingue de l'âge qui suit par des caractères intérieurs bien tranchés.

(1) Pour ceci, voir Sidney Webb, *A History of Trade Unionism*, 1890 ; p. 360 sqq.

C'est la phase révolutionnaire de la jeune démocratie anglaise, et le temps héroïque du socialisme. Le problème politique partiellement résolu en 1832 s'y pose à nouveau sous l'action de la classe non encore affranchie ; et le problème social, apparaissant à côté de lui, contracte avec lui une alliance partielle et mal définie. Comme en France, c'est l'époque des émeutes, des grèves sanglantes, des chocs violents entre le capital et le travail. La misère et les crises industrielles atteignent une acuité insupportable, et une révolution paraît imminente. Encore souillée par mille survivances de l'ancienne barbarie, la société doit faire un long effort pour élever sa pratique à la hauteur de sa conscience. Agitée à la fois par la série des réformes qui épuisent le programme de la bourgeoisie victorieuse, et par les brusques secousses où se révèle l'existence d'un malaise nouveau, l'Angleterre politique hésite et se trouble ; les partis se transforment, se mêlent ou s'opposent en combinaisons inconnues. Cependant, sous l'impulsion du besoin social, les idées et les sentiments apparaissent, qui vont renouveler la vie anglaise. C'est la période créatrice et féconde, où s'élaborent les thèses et les mouvements, dont les phases suivantes verront le succès et l'épanouissement. L'Angleterre a vécu jusqu'à la fin du siècle de la substance intellectuelle et morale de cet âge troublé. — Au contraire, la période qui suit est tranquille et confiante. Elle s'ordonne en lignes harmonieuses et simples, et voit se développer magnifiquement la splendeur de l'ère Victorienne. Prospérité dans les choses, optimisme dans les esprits, attente joyeuse ou résignée d'une démocratie nécessaire, évolution apaisée en un mot, tel est le caractère de l'Angleterre entre 1850 et 1880 environ (1). — On sait comment la dernière phase du

(1) Des écrivains isolés, Ruskin, Matthew Arnold, critiquent vigoureusement cet optimisme. Mais ils ne sont pas encore écoutés.



LE ROMAN SOCIAL

EN ANGLETERRE

(1830-1850)

DICKENS — DISRAELI — Mrs. GASKELL — KINGSLEY

PAR

LOUIS CAZAMIAN
Docteur ès-lettres

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(Librairie Georges Bellais)
17, rue Cujas, Ve
—
1904

que l'Angleterre donne alors aux problèmes sociaux. Nous étudions l'aspect social de la réaction idéaliste et interventionniste.

La nature même de ce mouvement prête une importance capitale aux documents littéraires. Ils sont nombreux. L'œuvre sociale de Carlyle est la plus profonde expression des réactions intérieures qui ont produit l'interventionnisme anglais. Les économistes anti-libéraux et socialistes, bien qu'en petit nombre et sans grande influence, ne sont pas négligeables Les poèmes populaires et la littérature Chartiste forment une autre classe de documents ; de même les écrits où s'affirme l'idéal aristocratique du socialisme féodal. Enfin, le roman de Dickens, Disraeli et Kingsley est riche de signification. Nous avons choisi ce dernier groupe.

Une espèce distincte d'un genre littéraire, le roman, naît — ou renaît — vers 1830, et subsiste jusqu'à la fin du siècle. Entretenant un rapport étroit avec l'agitation politique, son évolution reproduit les phases, et épouse en quelque sorte la courbe de l'ère Victorienne. Le roman à thèse sociale apparaît avec elle, en 1830, et offre jusque vers 1850 des caractères analogues à ceux de sa première période. Passionné, inquiet, nourri par les graves problèmes qui intéressent la société entière, il les discute dans leur ampleur, et suggère la formule précise ou le désir vague d'une réforme totale dans les relations humaines. Il a le ton émotionnel et l'idéalisme généreux de cet âge, où le romantisme finissant trouve un regain de vie dans les espérances politiques et sociales. — Au contraire, pendant la seconde période, le roman à thèse se fait prudent et scientifique. Les grandes questions sont écartées de la littérature comme de la vie politique ; les romanciers s'attaquent aux abus spéciaux de la législation, ou manifestent dans leurs thèses l'esprit historique et critique, dont l'évolutionnisme a imprégné la pensée

LE ROMAN SOCIAL EN ANGLETERRE

(1830-1850)

avec deux phénomènes importants : l'avènement de la classe moyenne au pouvoir, et la soumission du Parlement à l'opinion publique. Cette opinion bourgeoise, la littérature d'imagination a prise sur elle, alors que les traités, les documents officiels restent fermés au grand nombre. La popularité du roman, à cette époque, est un fait sur lequel nous avons de nombreux témoignages (1). Une innovation commerciale le met à la portée de toutes les bourses : il paraît par livraisons mensuelles, à bas prix. Entrant en contact avec les esprits les plus divers, les plus réfléchis comme les moins préparés à l'attention abstraite ; capable d'intéresser en amusant, de persuader en émouvant, il a pu contribuer à la formation d'un état général de sensibilité.

Étant donné la disposition d'esprit contre laquelle l'idéalisme social réagissait, le réalisme littéraire était pour lui la meilleure des armes. La doctrine utilitaire et l'économie politique avaient un caractère commun, l'abstraction. La méconnaissance du réel, du concret ; la substitution d'une seule faculté, la raison, à toutes les autres ; d'un seul typ[e] l'homme économique, à la complexité de la nature humain[e] tels sont les reproches que la réaction idéaliste a pu faire l'individualisme. Or, le roman social a imprégné la pen[sée] anglaise de réalité. Il a révélé les faits, et parmi les f[aits] ceux-là justement qu'il était le plus essentiel de conn[aître]. Sa philosophie de la vie, quelle qu'en soit la valeur, es[t expé]rimentale. Elle montre le passage direct de l'expérie[nce à la] croyance ; et le lecteur, guidé par l'écrivain, fait à

(1) De 1816 à 1851, il paraît une moyenne de 100 nouvea[ux romans] chaque année ; le nombre total, pour cette période de 35 [ans, est de] 3.500. Il est intéressant de comparer ce nombre à celui [des ouvrages] de théologie : 10.300 ; des œuvres dramatiques et poéti[ques] … des ouvrages scientifiques : 2.500. Ainsi, après la théol[ogie, qui con]serve une très forte avance, le roman vient déjà en … *Knight, Popular History of England*, vol. VIII, cha[p.] …

la société la promenade instructive qui manquait à l'économiste (1).

Comme l'individualisme était abstrait, il était sans émotion. Un vent desséchant d'analyse et de réflexion égoïste semblait avoir soufflé sur l'Angleterre ; une froide lucidite chez le théoricien, un calcul intéressé chez l'homme d'affaires, apparaissaient comme les caractères de la société bourgeoise. Au contraire, la réaction idéaliste est un réveil de la sensibilité. Sous toutes les formes, sensation artistique, ardeur religieuse, sentimentalité sociale, elle envahit la littérature et la vie. Diffuse et puissante, son influence renouvellera les actes et les pensées. La pratique et la théorie de l'altruisme en sortiront. Le sentiment donnera aux hommes l'intuition des connexions organiques. Or, le roman est avant tout un excitateur de la sensibilité. Le pathétique est son instrument préféré, sinon le seul. Lorsque Dickens et Kingsley inspireront la pitié, à propos du mal dont ils révèleront l'étendue, ils fourniront à leurs contemporains, avec l'expérience concrète, l'émotion qui manquait à leur zèle social.

D'autre part, le roman a cet avantage, qu'il représente les deux mouvements auxquels se ramène la vie anglaise entre 1830 et 1850. Bulwer et Miss Martineau s'inspirent de l'utilitarisme et de l'économie orthodoxe. Dickens, Disraeli, Mrs. Gaskell et Kingsley se classent parmi les chefs de la réaction interventionniste. Et comme cet ordre logique est aussi l'ordre chronologique, il suffira de passer du premier groupe au second, pour voir le sentimentalisme s'opposer au

(1) Carlyle, en 1839, insiste sur la nécessité de l'observation concrète et personnelle. « The condition of the working-man in this country... is a question to which from statistics hitherto no solution can be got. Hitherto, after many tables and statements, one is still left mainly to what he can ascertain by his own eyes, looking at the concrete phenomenon for himself » (Chartism, chap. II : Statistics).

rationalisme social. En outre, l'importance des œuvres est d'accord avec l'intérêt qu'elles ont pour nous : le roman utilitaire est pauvre, le roman interventionniste abondant. Enfin, le hasard ou les influences générales du milieu ont sensiblement calqué la marche du roman sentimental, sur celle de la réaction idéaliste. Dans l'un comme dans l'autre, le socialisme chrétien est le terme naturel de l'évolution.

Les auteurs des romans sont de notre point de vue représentatifs. Ils sont moyens par l'esprit, n'ayant pas cette supériorité exceptionnelle de l'intelligence, qui fait les philosophes et les théoriciens. Ils le sont par la naissance et la condition sociale ; si Bulwer est de famille noble, et Disraeli de mœurs aristocratiques, ils font l'un et l'autre effort pour se mettre à la portée du public bourgeois ; et Miss Martineau, Dickens, Mrs.Gaskell, Kingsley, appartiennent aux différents degrés de la classe moyenne. Disraeli seul est intellectuellement un esprit inventif ; les autres romanciers ont moins la faculté de créer que de s'assimiler les idées ; et si leur imagination est extraordinaire, elle les différencie moins des esprits moyens que la puissance philosophique.

Comme les personnalités des auteurs, celles des héros sont significatives. Acceptées par l'opinion, elles ne peuvent s'écarter beaucoup de la vie, ou de cet idéal à-demi vécu qui en fait partie intégrante. Leurs émotions, leurs réflexions au contact de l'expérience sociale, valent pour tous ceux qui ont pu, ou voulu en éprouver de semblables. Et comme la plupart des romans mettent en scène des conversions, racontent le passage de l'indifférence à l'altruisme, on peut y saisir, sous une forme typique et simplifiée, l'évolution des sentiments dans les âmes moyennes.

Au contraire, nous ne pouvions choisir, comme centre de nos recherches, les œuvres d'Owen, de Hodgskin et de Thompson : les écrivains socialistes sont restés sans action appréciable sur la bourgeoisie. De même, les poèmes popu-

laires et les discours Chartistes, pleins d'intérêt pour l'histoire des mouvements ouvriers, sont d'une utilité secondaire pour connaître le « remords social ». Enfin, si Carlyle est le plus profond penseur de la réaction idéaliste, son influence n'a pas été immédiate ni égale à son génie. Isolé par les bizarreries de son esprit, l'obscurité de sa forme, il a rayonné sur le grand public à travers ses disciples. C'est à la longue, et dans la seconde phase de l'ère Victorienne, que son impulsion, se composant avec celle de Ruskin, est devenue efficace. De 1830 à 1850, quelques hommes seulement l'ont compris, et ont essayé de le faire comprendre. Or justement les romanciers sociaux, Dickens, Disraeli, Kingsley, sont parmi les vulgarisateurs de sa pensée.

Ainsi le roman a pu exercer une influence spécialement étendue, et nous fournit des renseignements particulièrement suggestifs sur l'aspect social de la réaction idéaliste. Il est impossible pourtant de négliger les autres documents. Nous ferons appel à eux dans la mesure où ce sera nécessaire, pour connaître le mouvement général où nous replaçons le roman et son influence.

III

Une première question est celle du principe qui doit nous guider dans le choix des œuvres. En quelque façon, tout roman de mœurs est un roman social. Il n'en est point qui ne contienne une image, par conséquent une critique, de la société. Nous restreignons ici le sens de cette expression. Nous entendons par roman social le roman à thèse sociale, celui qui veut agir, directement, sur l'ensemble ou une partie des relations entre les hommes. Et sans doute, les mœurs et les activités civiques sont trop étroitement solidaires, pour qu'il soit possible d'influencer les premières sans modifier aussi les secondes. Toute critique morale a son

contre-coup social. Nous avons négligé pourtant les œuvres où l'intention réformatrice ne prenait pas une forme directe, et s'attaquait seulement aux vices moraux de la société. C'est que notre objet est d'étudier la formation de l'interventionnisme : or, l'idée même d'intervention implique une démarche positive de la collectivité ou de l'individu pour corriger les rapports sociaux. L'activité de l'État, des corps organisés, ou des particuliers, doit être ainsi l'objet consciemment voulu par les romanciers, pour que leurs œuvres aient participé vraiment au mouvement interventionniste. D'autre part, le problème industriel domine à cette époque les esprits. Il pose avec acuité la question entre la passivité et la charité sociales. D'instinct, les bonnes volontés littéraires sont allées à lui. Ces œuvres surtout nous intéressent, qui le discutent. Nous sommes donc amené à prendre comme centre de notre étude, d'une façon générale le roman interventionniste, et en particulier celui qui enseigne les remèdes nécessaires aux vices de l'anarchie industrielle.

Du point de vue chronologique, nous l'avons dit, la question est plus délicate. Entre 1850 et 1860, certains romans didactiques appartiennent à la seconde période, certains restent de la première. Nous avons obéi, en séparant les uns des autres, à un principe de choix interne. Charles Reade, par exemple, commence à écrire à cette époque ; mais se[s] œuvres, par l'esprit, sont nettement de la seconde période (Au contraire les *Temps difficiles* et *Nord et Sud* traitent problème industriel, sensiblement dans le ton de la prem période. Et même, Dickens a pu produire jusqu'en 1870, s cesser d'être un écrivain du commencement de l'ère Vi rienne. Artistiquement, il n'a jamais été un contemp

(1) Dans *Il n'est jamais trop tard pour bien faire* (1856), C critique le régime pénitentiaire anglais, dans l'esprit de mais sans arrière-fond général de protestation sociale.

de George Eliot. Rares et sans importance, les éléments sociaux que nous fournissent ses romans après 1854 s'agrègent naturellement avec ceux dont est riche l'œuvre de sa maturité (1).

Procédant ainsi, nous avons retenu deux groupes inégaux de romanciers. Bulwer, avec *Paul Clifford* (1830), et Miss Martineau, avec ses *Illustrations de l'Économie Politique* (1832-34), représentent le « roman utilitaire. » *Pickwick* (1837) et *Olivier Twist* (1838) marquent l'entrée en scène de Dickens; il emploie désormais sa fécondité littéraire à enseigner l'interventionnisme sentimental. Disraeli, dans *Coningsby* (1844), *Sibylle* (1845) et *Tancrède* (1847), sert la même cause, non sans ambition personnelle. Mrs. Gaskell remporte avec *Marie Barton* (1848) et *Nord et Sud* (1855), les grands succès que deux romans obscurs, *Michel Armstrong* (1840) et *Hélène Fleetwood* (1841) n'avaient pu donner à Mrs. Trollope

(1) Les chefs-d'œuvre de Thackeray paraissent entre 1848 (*La Foire aux Vanités*) et 1885 (*Les Newcomes*). Ils appartiennent donc à la transition entre les deux périodes. Par leur contenu, ils sont plutôt de la seconde. La critique psychologique, l'émotion contenue, la méfiance du sentimentalisme, les éloignent de Dickens et les rapprochent de George Eliot. Pour l'opinion de Thackeray sur le sentimentalisme social, cf. *Pendennis*, vol. I, chap. XXIX. — Mais la raison décisive qui nous a fait exclure Thackeray, est qu'il n'a pas écrit de roman social, au sens où nous prenons ces mots. C'est par la satire morale qu'il a voulu agir, et a exercé une influence démocratique (Cf. *Le Livre des Snobs* : surtout : « Great City Snobs ; Snobs and Marriage ; Concluding observations on Snobs »). Thackeray a raillé durement les romans sociaux de Bulwer et Disraeli (Cf. *Novels by Eminent Hands* ; George de Barnwell, et Codlingsby ; critiques de *Paul Clifford* et *Coningsby*. *Works*, Biographical Edition, vol. VI, p. 467 et 478). — Son tempérament esthétique condamnait le roman à thèse (Cf. *A plan for a Prize Novel*. « Unless writes with a purpose, you know, a novelist in our days is good for nothing. This one writes with a socialist purpose ; that with a conservative purpose.. etc.) (*Works*, vol. VI, p. 535-536).

et Charlotte Elisabeth. Kingsley enfin apporte au mouvement de charité collective son couronnement naturel, avec ses romans socialistes chrétiens : *Yeast* (1848) et *Alton Locke* (1850) (1).

La méthode à suivre était forcément l'analyse. Or celle-ci, quand il s'agit d'œuvres littéraires, offre un inconvénient. Elle risque de n'en retirer que les formules, laissant échapper l'essentiel, c'est-à-dire la substance démonstrative. Aussi avons-nous tâché d'élargir autant que possible le champ de notre analyse. Les intentions d'un romancier sont efficaces, non seulement par ses déclarations explicites, mais par les mille traits où se révèlent son jugement sur les personnages, le sens de l'intrigue, la valeur des milieux ; par les « plans sociaux » traversés, et les « plans artistiques » qui leur répondent. L'ensemble de ces indications nous montre chez l'auteur une disposition sociale, plus large et aussi importante que ses théories systématiques. Nous avons essayé de la dégager.

Étudiant l'action et la réaction réciproques du roman et de la vie, nous avions à nous poser deux questions : quelles sont les causes intérieures au roman qui ont produit son influence ; quelles sont les conditions extérieures, qui l'ont permise ? Il nous faut connaître à la fois les livres, qui ont agi sur le milieu, et le milieu, qui a subi leur action parce qu'elle lui était adaptée, et était donc en partie son effet.

(1) Nous excluons de notre étude le roman américain, *La Case de l'Oncle Tom* (1852), malgré sa grande popularité en Angleterre ; et les romans sociaux de William Carleton, tels que le *Prophète Noir* (1847), parce que les questions dont ils traitent sont exclusivement irlandaises. L'Irlande et ses misères forment dans la littérature du temps un chapitre à part, que les idéalistes anglais, dans l'ensemble, ont négligé. Nous le laissons de côté ; malgré le contre-coup politique des souffrances irlandaises en Angleterre, on ne peut dire qu'elles aient joué un rôle dans la formation de l'interventionnisme à cette époque.

Aussi attribuons-nous au roman un double intérêt historique. Il a d'abord une valeur de fait, pour ainsi dire. Il contient une certaine somme d'intentions didactiques, et de preuves; il a exercé une influence déterminée. Nous nous sommes attaché à en extraire la force probante, composée des renseignements qu'il donne sur le mal social, et la thèse, faite des remèdes qu'il suggère pour le guérir; à en mesurer, aussi précisément que possible, l'influence.

Il a ensuite une valeur de signe. Par lui-même, par son auteur, par le public qui l'accueille et le goûte, il est représentatif. Si, le gardant comme centre, nous le replaçons dans le milieu psychologique dont il est à la fois l'effet et la cause, nous pouvons connaître par lui ce milieu, et par ce milieu l'ensemble du mouvement moral. Pour une induction de ce genre, l'examen des œuvres ne suffit pas; elles doivent être rapprochées des renseignements que nous donnent les autres sources. Utilisant celles-ci, nous employons surtout quatre procédés.

La psychologie du romancier, qui, nous l'avons dit, est moyen, nous donne prise sur le mouvement des consciences. Ce qu'ont éprouvé Dickens et Kingsley en présence du mal social, d'autres l'ont éprouvé, avec moins d'énergie sentimentale et imaginative, mais sans que leurs émotions prissent une autre direction active et une autre tendance juridique. — L'étude des personnages, en tant qu'ils sont empruntés à la réalité, et que le public les a acceptés comme tels, nous permet certaines conclusions sur les types moraux de la société. Les nuances sympathiques ou antipathiques dont les a colorés l'auteur sont intéressantes parce qu'elles font partie de sa mentalité sociale, mais forment évidemment une équation personnelle contre laquelle il faut se mettre en garde. — Le public qui fait le succès du livre, l'apprécie, lui ressemble, et aussi l'imite, est un troisième sujet d'étude, pour la connaissance duquel les romans eux-mêmes ne sont

pas moins précieux que les renseignements extérieurs. — Enfin, sans perdre le roman de vue, il est possible d'en partir pour examiner rapidement la littérature sociale de même sens, dont l'effet, analogue au sien, se compose avec lui. Nous employons ces procédés sans ordre systématique ni rigueur méthodique, la rigueur en pareille matière risquant d'être toute formelle.

La définition que nous avons donnée de notre sujet, la méthode que nous venons d'esquisser, impliquent certaines conséquences négatives. Il est d'autres points de vue possibles sur les œuvres que nous étudions. Ainsi, prenant toujours le roman comme témoignage historique, on peut y chercher la matière d'une reconstruction de la vie sociale. L'objet de la recherche en pareil cas n'est plus explicatif, mais descriptif. Le roman de mœurs nous renseigne sur un aspect de la société, que les documents d'autre nature nous laissent trop souvent ignorer. Il nous donne la dynamique, et non la statique des rapports sociaux ; nous les montre en mouvement et en acte, non à l'état de lois, de règlements et de préjugés. Il serait possible d'essayer, avec Dickens, Mrs. Gaskell et Kingsley, une reconstitution de la vie anglaise pendant la première période de l'ère Victorienne (1). Tel n'est pas ici notre but. Notre recherche est avant tout explicative. Son objet est un mouvement d'opinion, en tant que le roman nous permet d'en saisir le sens et les causes.

De même, le roman social est une espèce distincte d'un genre littéraire : il peut donc être étudié comme une branche

(1) Encore une telle étude serait elle forcément incomplète. Certains aspects de la vie sociale ont été saisis par les romanciers; beaucoup d'autres leur ont échappé. Il serait plus logique de procéder autrement ; d'utiliser le roman comme source complémentaire d'information pour un tableau général, dont les grandes lignes seraient fournies par les documents plus précis, que nous possédons en grande quantité sur cette époque.

quelconque de la littérature, dans son évolution, son fond et sa forme. Le jugement esthétique trouve ample matière à s'exercer sur lui. Il soulève une question fameuse, celle de la compatibilité entre l'intention didactique et l'art. Nous sommes obligé de sacrifier cette étude purement littéraire.

Est-ce à dire que nous refusions de nous placer à ces deux points de vue ? Tel n'est pas le cas. Nous concilions, dans la mesure du possible, ces recherches différentes.

Obligé de comparer sans cesse le roman à ses sources, nous en ferons ressortir la valeur descriptive. Son réalisme étant un élément essentiel de son influence, nous ne pourrons négliger de l'apprécier ; nous esquisserons par surcroît, en l'analysant, la physionomie de la vie sociale. Sa forme nous intéresse, en tant qu'elle a été un moyen d'action. Nous donnerons au jugement esthétique la place qui lui revient, dans toute étude d'influence littéraire. L'évolution du roman à thèse, elle aussi, est pour nous significative, car elle fournit des indices sur le mouvement des esprits. Il n'est pas indifférent de savoir, de notre point de vue, quelles sont les origines du roman social avant 1830 ; ni pourquoi la sentimentalité de Kingsley est remplacée par le positivisme de George Eliot. Quant à la question de savoir si le roman à thèse est une forme artistique possible, nous ne la poserons pas, la croyant assez résolue par les faits ; mais nous indiquerons à l'occasion ce que son caractère trop évidemment didactique peut avoir enlevé à telle ou telle œuvre de sa force probante.

Une dernière question s'offrait, celle de l'exposition. Nous ne pouvions songer à raconter les romans que nous analysions. Exact, ce compte-rendu eût dépassé les limites de notre travail ; réduit à un sommaire, il eût été d'une sécheresse banale et vide. Nous avons extrait la substance de chaque roman, laissant de côté le récit détaillé de l'intrigue. Or, un tel procédé nous fait perdre quelque chose d'essentiel.

un élément qui n'est pas seulement littéraire, mais a sa valeur démonstrative et sociale : le progrès de l'ensemble et sa signification dramatique, le développement des scènes et des caractères qui s'enchaînent et sortent les uns des autres. Nous avons remédié, dans la mesure où c'était possible, à cet inconvénient, en replaçant dans l'intrigue chaque élément que nous considérions à part, et en envisageant chaque partie du point de vue du tout ; de sorte que le lecteur, sans suivre une fois l'action d'un bout à l'autre, en eût pourtant à la fin une image ou un sentiment juste. Pour Dickens, nous n'avons pu même procéder ainsi. Son œuvre est trop riche, et trop entièrement imprégnée de tendances sociales, pour qu'il fût possible de considérer à part chaque roman. Nous avons dû en extraire les éléments didactiques, sans les replacer un à un dans leur cadre narratif (1). Notre étude suppose connus la plupart de ses romans. Des œuvres que nous étudions, les siennes sont heureusement les moins ignorées en France.

Enfin, nous avons cru devoir adopter un plan déductif ; faire précéder l'analyse des romans, pour chaque groupe, par les vues d'ensemble qui les expliquent. Il est impossible de comprendre Miss Martineau, sans connaître les grandes lignes du mouvement individualiste, ni *Sibylle* sans avoir vu naître et se développer le romantisme social. Or, nous avons dû réunir dans ces tableaux, aux éléments que nous fournissait l'histoire générale, certains traits qui se dégageaient des romans eux-mêmes. Dans cette mesure, nous donnons l'affirmation avant la preuve (2). En revanche,

(1) Sauf pour un court récit, que nous prenons comme exemple de ses procédés artistiques, et où l'on trouve l'expression la plus nette de sa pensée.

(2) Dans tout travail dont l'objet est à la fois un groupe spécial, et un ensemble de faits, la difficulté est le raccord entre le particulier et le général ; elle s'accroît dans le cas d'une recherche sociale, par la multiplicité des phénomènes et le grand nombre de leurs points de

cet ordre nous a permis de marquer plus nettement le rapport, entre le roman social et le mouvement général des esprits (1).

IV

Par la façon même dont ce travail a été conçu, nous avons pris parti dans un débat théorique qui en dépasse la portée. Le caractère du roman, influence littéraire et par conséquent morale ; sa position à la rencontre de deux mouvements bien différents, la révolution industrielle, phénomène écono-

contact. — Trois ordres étaient possibles a priori : placer le général après le particulier, ou avant lui, ou ne pas les séparer dans l'exposition. Nous ne pouvions adopter le premier plan, le plus scientifique : la connaissance du milieu est nécessaire à l'intelligence des romans. Le troisième, le plus artistique, eût offert des difficultés insurmontables. Il n'est point de roman qui ne contienne à quelque degré la plupart des mouvements sociaux ou moraux de l'époque, il n'en est point non plus qui les contienne tous également. Nous aurions dû sans cesse laisser dans l'ombre tels ou tels aspects d'une œuvre, quitte à y revenir quand d'autres œuvres nous auraient suggéré les ensembles historiques correspondants. — L'ordre choisi, le plus systématique, est aussi le plus artificiel, le plus éloigné de la recherche ; il diminue le relief des faits spéciaux qui sont l'objet du travail, en préparant l'esprit au résultat obtenu avant de montrer leur action propre ; mais il s'imposait, et ses avantages nous ont paru l'emporter sur ses inconvénients.

(1) Dans nos références, pour les textes tirés des romans de Dickens, nous renvoyons au livre, quand la division en livres existe, et dans tous les cas au chapitre. Comme les éditions sont extrêmement nombreuses, et qu'aucune ne fait autorité, celle dont nous nous sommes servi a toutes les chances de ne pas se trouver entre les mains du lecteur. Aussi avons-nous cru inutile d'indiquer les pages. Le renvoi aux alinéas n'eût pas été pratique, les conversations multipliant leur nombre outre mesure. — Pour les autres romanciers, nous avons renvoyé aux chapitres et aux pages, spécifiant dans notre bibliographie les éditions dont nous nous sommes servi. Nous les avons choisies parmi celles qui sont d'usage courant en Angleterre.

mique, et la réaction idéaliste, phénomène psychologique : à la limite de deux régions sociales, l'une, la superstructure des idées et de l'art, où il semble que l'autonomie de la conscience existe et que l'idéalisme historique soit le vrai; l'autre, l'infrastructure des besoins et de la production, où le déterminisme historique a pour lui l'apparence, nous obligent à infléchir notre méthode dans un sens ou dans l'autre, et plutôt dans le sens de l'idéalisme. Notre étude attribue donc aux forces morales une influence par elles-mêmes ; considère la réaction idéaliste comme autre chose qu'un « épiphénomène »; distingue dans l'évolution des idées un facteur intérieur, et un rythme psychologique indépendant, qui collabore avec le rythme économique selon une loi difficile à préciser. Nous indiquerons les faits qui nous semblent justifier une telle attitude, dans ce cas particulier.

De même, nous sommes conduit à faire d'une opposition psychologique le support de l'antithèse entre les mouvements d'idées ; à expliquer les tendances sociales différentes des hommes dans une même classe, par une distinction entre deux ou plusieurs types moraux. Nous trouvons, en fait, une opposition élémentaire, celle de l'intelligence et de la sensibilité, à l'origine des divergences théoriques et pratiques. D'un côté l'intellectualité sociale, développement remarquable, anormal en un sens, de l'attention intéressée des classes industrielles alliée à la tendance mathématique des théoriciens ; de l'autre la sentimentalité sociale, où s'épanouissent des germes essentiels à la pensée anglaise, dont la fécondité s'était déjà révélée en ses grandes expansions religieuses et émotionnelles. D'un côté la vision claire, lucide, exceptionnellement lucide et claire, des principes et des corollaires de l'individualisme : et aussi l'étroitesse de la perception qui exclut les réalités sensitives, les liens organiques, et les rapports de sympathie, de charité, l'obligation morale ou religieuse ; de l'autre l'attendrissement qui permet

la perception vague mais plus complète du réel, la sympathie pour la souffrance, son retentissement en nous-mêmes, les démarches de l'activité secourable, individuelle ou collective.

Ces types d'esprit, que nous sommes amené ainsi à poser, ne sont pas des abstractions réalisées. Ce sont les deux pôles, les points de convergence autour desquels s'organise de la façon la plus claire la diversité des tempéraments individuels. Ceux-ci restent la seule réalité. En dégageant les traits communs, et en éliminant les différences, on n'en obtient pas moins, pour l'Angleterre de cette période, une opposition simple et classique sans doute, mais ayant quelque chose de national, et constituant un moment du rythme psychologique anglais.

La préoccupation et le besoin, d'une certaine autonomie individuelle, d'une certaine liberté égoïste, sont liés à cette époque au type psychologique de l'intellectualité sociale, non moins qu'au groupe économique des intérêts bourgeois. La préoccupation, et le besoin, d'une certaine intervention charitable, d'un certain « socialisme d'État », d'une philanthropie plus ou moins autoritaire, sont liés au type psychologique de la sentimentalité sociale, non moins qu'au groupe des intérêts ouvriers ou aristocratiques.

Ici encore, la réalité est complexe, et faite de transitions d'un pôle à l'autre. Les Chartistes, dont le programme est démocratique, sont en moyenne des enthousiastes et des passionnés. D'autre part, Kingsley et ses amis, socialistes chrétiens, mettent une passion sentimentale à appuyer certaines revendications démocratiques. Nous verrons que ces exceptions sont plus apparentes que réelles. Il y a peu de chose de commun entre l'individualisme des radicaux philosophes et celui des démocrates Chartistes, et Kingsley reste par le tempérament un aristocrate et un conservateur.

L'opposition générale demeure vraie. Les deux aspects

du progrès sont conçus et voulus par des hommes différents. De part et d'autre, les programmes sont incomplets. Les uns ont raison par la raison, les autres par l'instinct. Ces derniers jouent peut-être dans la vie nationale, à cette époque, le rôle le plus utile ; mais les vices inhérents à leur action se font sentir. Ils corrigent l'indifférence aux dépens de l'initiative individuelle.

Ce qui précède n'implique pas que nous séparions le sentimentalisme social de l'intérêt. Nous le montrerons associé, chez ses plus illustres représentants, à des préoccupations utilitaires. Nous pourrons même expliquer sa réussite au moins partielle, par l'instinct de la conservation nationale. Un problème psychologique, fort délicat, se pose à propos des idéalistes anglais : dans quelle mesure ont-ils aperçu les mobiles intéressés compatibles avec leurs opinions sociales ? Nous indiquerons en concluant la solution possible de ce problème, et la différence entre l'utilitarisme de Bentham et celui de Carlyle.

Nous adoptons ces hypothèses comme des postulats. Leur valeur explicative peut seule justifier l'usage que nous en faisons. Il nous a paru qu'elles s'accordaient avec la majorité des faits, et en permettaient la connaissance la plus claire possible.

CHAPITRE PREMIER

L'AVÈNEMENT DE L'INDIVIDUALISME

Aux environs de 1830, la réussite parallèle de deux grands mouvements, l'un économique, l'autre intellectuel, accroît d'une part le pouvoir et les appétits de l'individu, et d'autre part fonde en droit ce pouvoir et ces appétits. La révolution industrielle et la philosophie utilitaire convergent vers l'exaltation du moi social.

I

L'individualisme sort des faits. La grande industrie naît en Angleterre de 1770 à 1800 ; de 1800 à 1830 elle atteint son plein développement (1). La division du travail et le groupement des activités solidaires ont créé la manufacture ; les applications de la mécanique à l'industrie, la mise en valeur des forces naturelles, l'eau d'abord, la vapeur ensuite, font l'usine moderne (2). Autour d'elle, l'accroissement de la production crée un peuple nouveau qui en vit (3). La filature,

(1) Nous ne pouvons donner qu'un résumé des résultats généraux de la révolution industrielle. Voir la bibliographie.

(2) Les grandes inventions sont concentrées entre 1770 et 1790. Cf. Toynbee, *The Industrial Revolution*, chap. VIII ; Gibbins, *The Industrial History of England*, chap. II.

(3) La population de la Grande-Bretagne passe de 19 millions en 1816 à 24 millions en 1831 (Walpole, *History of England*, vol. III, p. 247).

le tissage du coton et de la laine, la métallurgie, les industries annexes, progressent d'un même élan ; les mines de métal et de houille sont fièvreusement fouillées pour suffire à leurs besoins ; les tisserands de Manchester, les ouvriers en fer de Birmingham, les mineurs de Lancashire, les potiers du Staffordshire, forment dans le centre et le nord toute une nation profondément différente de l'ancienne (1). Le grand commerce, qui a précédé la grande industrie, en subit à son tour le contre-coup ; les produits anglais inondent l'Europe qu'essaie en vain de leur fermer le blocus continental ; les grands ports de l'Angleterre industrielle, Liverpool, Londres, Glasgow, Hull, voient fourmiller dans leurs bassins les voiliers et bientôt les steamers (2). Les chemins de fer ne seront construits qu'à partir de 1830, mais les canaux de Brindley, les routes de Mac Adam ont ouvert l'Angleterre au commerce intérieur (3). Avec l'industrie, la finance et la spéculation progressent ; les grandes sociétés par actions recommencent les aventures de la « South-Sea Bubble », et la crise de 1825-26 inaugure la série des catastrophes financières, comme la surproduction vient troubler d'un malaise périodique la vie industrielle. Le régime économique de l'Angleterre au XIXe siècle nous apparaît vers 1830 comme un système pleinement développé.

(1) En 1764, l'importation du coton monte à 3,870,392 livres ; en 1841, à 489,900,000 livres (Beard, *The Industrial Revolution*, p. 39). — La production du fer atteint 61,300 tonnes en 1788 ; en 1839, 1,347,790 tonnes (ib., p. 40). — Il y a 2.400 métiers à tisser mus par la vapeur en 1813 ; plus de 100,000 en 1833 (ib., p. 28). — En 1832, il y a 3,000 usines en Angleterre ; en 1838, 4,000 (Gibbins, p. 184). — En 1833. 1 500,000 ouvriers sont employés dans la seule industrie du coton (Warner, *Landmarks in English Industrial History*, p. 308). — De 1801 à 1821, la population de Liverpool, Manchester, Glasgow et Bradford s'accroît de 75 pour cent (ib., p. 281).

(2) Le premier bateau à vapeur est lancé en 1812. La première traversée de l'Atlantique par un steamer a lieu en 1837.

(3) Sur les routes et les canaux, cf. Warner, p. 278-280.

A ce progrès de la production et de l'échange, répond l'enrichissement de la nation. De 1815 à 1830, la population de l'Angleterre s'accroît de 25 pour cent, les revenus des classes moyenne et supérieure augmentent de 50 pour cent (1). Tandis que la prospérité nationale dissimule d'affreuses misères, une classe nombreuse et forte, la bourgeoisie nouvelle, monte d'un élan puissant à la conquête du pouvoir. Les manufacturiers du Nord, sans rivaux encore à l'étranger, poussent nuit et jour leur production et réalisent des bénéfices énormes ; les négociants de Liverpool et de Londres expédient au monde entier les cotons et les fers anglais, et leur flotte nourrit l'Angleterre qui déjà ne peut plus se suffire. La suppression de l'impôt sur le revenu après la guerre, la reprise des paiements en espèces, accroissent la circulation de l'argent (2) ; le financier, comme le marchand et l'industriel, se multiplie et devient une force sociale. Les fermiers cependant, à qui le blocus continental et les droits sur les blés ont fait une grasse prospérité, s'opposent comme classe distincte aux travailleurs agricoles dont les salaires au contraire ont baissé. Chassés de leurs villages par la disparition des propriétés communales, les descendants des « yeomen » vont grossir dans les villes la réserve humaine de l'industrie (3). De plus en plus, la sève de la nation abandonne l'agriculture au profit des activités nouvelles. En 1831, l'élément agricole ne représente plus que 28 pour cent de la population totale ; en 1811, il en représentait encore 35 pour cent (4). La race des puissants du jour

(1) Walpole, *History of England*, vol. III, p. 250.
(2) Sur l'effet de ces mesures, cf. Gibbins, p. 173.
(3) De 1760 à 1843, plus de 7 millions d'acres sont « enclosed », ou enlevés à l'usage communal (Toynbee, chap. VIII, 89).
(4) Toynbee, VIII, 88. — Cf. aussi Miss Martineau, *History of England*, book II chap. VI. — « The increase of agricultural families was only 2 1/2 per cent of the whole in the 20 years from 1811 to 1831, while that of manufacturing and trading families was nearly 31 1/2 per cent » (p. 344-5).

sort des usines et des ateliers, où, modestes patrons, leurs pères mettaient encore la main au travail ; où des fortunes s'édifient en quelques années, où les « lords du coton » grandissent hors des cadres surannés de la vieille aristocratie ; de la Mersey et de la Tamise, où les docks se gorgent d'infinies richesses ; de la Cité, du Stock Exchange, où l'agiotage fait danser aux millions leur ronde fantastique. Identiques dans leurs goûts et leurs idées, portant également l'empreinte des conditions économiques qui les ont produits, ces éléments divers s'agrègent et se fusionnent pour former une classe homogène, avide d'activité et de puissance. C'est la « grande » classe moyenne de 1832, celle qui triomphe des forces séculaires de résistance, et arrache à l'oligarchie anglaise son affranchissement politique.

Un antagonisme profond, en effet, sépare cette classe nouvelle et intensément vivante, du milieu organique ancien où elle se développe. L'âme de l'Angleterre agricole, de la « squirearchie », l'âme paisible et patriarcale qui s'engourdissait dans une somnolence égoïste, est blessée par la vigueur agressive de fils qui ne reconnaissent point leurs pères. L'ancienne société faisait à chacun sa place bien mesurée et précise ; gouverné par les grandes familles, administré par les « squires » et les « justices », le XVIII[e] siècle anglais avait pu croire inébranlable l'ordre qu'il avait reçu des âges précédents (1). La loi des pauvres résolvait sans aigreur ni lutte le problème facile de la misère agricole, et les liens personnels du suzerain et du vassal s'étaient conservés à peine affaiblis, dans la protection bienveillante du squire et la déférence du yeoman. Dans cette société hiérarchisée, où l'entrecroisement de liens matériels et

(1) « In 1760 the economic, political, religious, and social organisation in England was essentially mediaeval, presenting the two chief and all-pervading characteristics : rigidity of structure and immutability of function » (Beard, p. 19).

moraux enchaînait l'individu à son coin de terre et au métier de ses ancêtres, la pression de la révolution industrielle et l'instinct de la nouvelle bourgeoisie introduisent un idéal d'affranchissement et de liberté. Pour que la production soit aussi forte, le prix de revient aussi bas que possible, il faut que les individus économiques ne soient plus que des atomes interchangeables, que l'attraction magnétique du salaire ou du profit supérieur puisse disperser et rassembler en combinaisons éphémères. Du groupe social qui le tient, l'homme doit se dégager, seul et libre, fort de son intelligence, de sa richesse s'il le peut, de ses bras s'il n'a pas autre chose. Et ainsi affranchi, isolé, il faut qu'il engage contre tous et chacun le combat sans merci de la vie. La classe qui arrive au pouvoir a le sentiment de la lutte dans les moelles; fille de ses œuvres, elle ne conçoit la santé et le progrès que dans l'effort; la concurrence est la forme nécessaire de sa pensée comme de son action économique, et le monde est pour elle un champ clos où se livre, à la franche lumière de la rivalité commerciale, le combat du fort et du faible. Tant pis pour qui tombe, il est foulé aux pieds; chacun pour soi, et la loi anglaise pour tous, telle est la morale de l'industrialisme. Une fierté saisit ces hommes, devant la somme énorme des énergies dépensées, des richesses accumulées par eux; une colère, à la vue des barrières absurdes qui entravent encore la libre activité de chacun. Restes du régime féodal, débris des corporations, « law of settlement », « statute of apprentices », droits protecteurs sur les blés, autant d'obstacles à abattre sur le chemin du progrès, c'est-à-dire de la fortune (1).

Il faut lire dans Baines, dans Ure, dans les œuvres où revit l'esprit de cette génération énergique, de quelle hau-

(1) Sur les restrictions à la liberté de l'industrie et du commerce, cf Toynbee, chap. VII. — Sur la loi de « settlement », cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol I, p. 161-2

teur, avec quel mépris elle traite l'aristocratie foncière. « On peut permettre aux grands, qui sont les enfants gâtés de l'État, de garder leurs amusettes savantes, comme leurs rubans et leurs croix, pour marquer la supériorité de leur caste ; on peut les laisser librement gaspiller leurs jeunes années à scander pour passer le temps des vers grecs et romains, mais à la condition qu'ils ne se croient pas ensuite, bien qu'ignorants des principes de la science, de l'art et du commerce, qualifiés pour scander les mesures et régler les affaires des empires à leur fantaisie (1). » Aux exploits féodaux, dont se pare encore l'orgueil nobiliaire, Ure préfère « les luttes pacifiques mais toujours formidables du commerce (2). » « Ruiner les ressources d'un rival dans notre patrie, en vendant meilleur marché que lui à l'étranger, voilà le nouveau système de la guerre, et c'est pour l'exécuter que se tendent tous les nerfs et les muscles de la population (3). » De quel ton encore, religieux et convaincu, il proclame le fondement divin de l'œuvre bourgeoise ; « cette grande vérité, que la Providence a assigné à l'homme la glorieuse fonction, d'améliorer immensément les productions naturelles par une culture judicieuse, et de les transformer

(1) « Grandees, as the spoiled children of the state, may be indulged in their learned play things, as in the ribbon and the star, to mark their exclusive caste, and they may be allowed freely to waste their early years in the pastime of scanning Greek and Roman metres provided they do not fancy themselves thereby, albeit ignorant of the principles of Science, Art, and Trade, qualified to scan the measures and to regulate the affairs of empires at their will. » (Ure, *The Philosophy of the Factory System*, p. 407).

(2) « The bloodless but still formidable strife of trade ». (Ibid., Préface, p. VII).

(3) « To improve the resources of a rival at home by underselling his wares abroad, is the new belligerent system, in pursuance of which every nerve and sinew of the people are put upon the strain ». (Ibid.)

par son travail en objets de confort et de luxe, avec la moins grande dépense possible de labeur humain — raisonnement irréfutable, qui forme la base de notre système industriel (1) ». Consciente de sa force matérielle, affermie moralement par son évangile de la concurrence, la race nouvelle est sûre de vaincre ; avec elle, l'individualisme émerge des profondeurs économiques de la vie sociale.

II

L'individualisme s'exprime dans les idées. Par un accord que nous nous bornerons à constater, les théoriciens font un puissant effort à cette époque pour détruire les assises morales et sentimentales de la vieille Angleterre, et bâtir à sa place la société que veut la nouvelle bourgeoisie (2). Bentham et ses disciples, les Utilitaires, ont traversé sans perdre leur ardeur réformatrice la réaction politique du commencement du siècle ; vers 1815, au moment où se pro-

(1) « ... The great truth, that Providence has assigned to man the glorious function of vastly improving the productions of nature by judicious culture, and of working them up into objects of comfort and elegance with the least possible expenditure of human labour — an undeniable position which forms the basis of our Factory System ». (Ibid , p. 278).

(2) Pour saisir le rapport entre la philosophie utilitaire et les intérêts de la classe moyenne, cf. la « Westminster Review », la revue d'avant-garde fondée en 1823 par les radicaux ; notamment, dans le numéro d'octobre 1826, l'article sur « l'Etat de la Nation ». — « The value of the middle classes of this country, their growing numbers and importance, are acknowledged by all. These classes have long been spoken of and not grudgingly by their superiors themselves, as the glory of England , and that which alone has given to us our eminence among nations ; as that portion of our people to whom every thing that is good among us may with certainty be traced ». (p. 269).

duit la renaissance des idées libérales, ils prennent la direction du mouvement; une coalition se forme, de toutes les forces sociales qui tendent à renverser l'oligarchie. Les Whigs, avec la « Revue d'Édimbourg », Jeffrey, Sydney Smith; les radicaux démocrates, avec Cobbett; les chefs des premiers mouvements ouvriers, qui déjà inquiètent la paix sociale, subissent ou acceptent la direction intellectuelle des doctrinaires libéraux; tandis que Place et ses amis servent d'intermédiaires entre la théorie utilitaire et l'agitation politique. En même temps l'économie individualiste s'est formée en un corps de doctrines, où la substance d'Adam Smith grossie du Malthusianisme est codifiée par l'esprit lucide de Ricardo. Entre 1820 et 1830, le « radicalisme philosophique » s'élabore comme l'évangile politique et social de la démocratie anglaise (1). A la bourgeoisie nouvelle, qui instinctivement cherche sa place, veut sa part du pouvoir et la liberté industrielle, les Benthamites et les économistes offrent une théorie complète de son droit (2).

La pensée utilitaire est un rationalisme à tendance mathématique. Dans son vaste effort de synthèse, pour embrasser et expliquer la morale, la psychologie, la politique, l'économie, elle est dominée par l'idéal des sciences exactes. Ambitionnant de réduire à des lois le monde moral, elle lui applique les concepts qui se sont toujours imposés aux explorateurs des sciences nouvelles; elle tend à y retrouver le mécanisme, qui explique l'univers matériel de la façon la plus claire et la plus certaine. La morale de Bentham est le type des autres branches de la doctrine; le « calcul déontologique », l'arithmétique des plaisirs, nous en donne la clef. Des forces élémen-

(1) J. St. Mill le définit : « a combination of Bentham's point of view with that of the modern political economy, and with the Hartleian metaphysics ». (*Autobiography*, p. 105).

(2) Nous résumons, du point de vue psychologique, les théories individualistes. — Voir la bibliographie.

taires et homogènes, les appétits, les idées, les individus ; des combinaisons de ces forces entre elles, engendrant le devoir, l'esprit, la société ; voilà les principes de la morale, de la psychologie et de la politique utilitaires. — Cette dernière a une double tendance ; elle peut faire également l'apologie de la tradition, ou de l'égalité ; justifier le passé, ou revendiquer l'avenir ; en elle le naturalisme hérité de Hume combat encore le rationalisme instinctif de Bentham. Mais le second l'emporte ; le radicalisme philosophique est la doctrine de l'égalité politique (1). Son principe est un axiome d'une évidence mathématique : le plus grand bonheur du plus grand nombre, tel sera le but du gouvernement. D'où la supériorité de la démocratie. Tout homme recherche son bien propre ; individuelle chez le souverain, corporative dans l'aristocratie, cette recherche est celle d'intérêts égoïstes (2), en contradiction avec les fins nationales ; la participation de tous au gouvernement permet seule cette neutralisation ou cet accord réciproques des égoïsmes, d'où résulte le bien de tous et de chacun. Seule la démocratie concilie autant que possible, par le pouvoir des majorités, l'intérêt de l'État et celui des particuliers (3). Démonstration où les citoyens sont des unités de même signe ou de signe contraire, selon qu'ils poursuivent la même fin ou des fins différentes. Telle est la doctrine essentielle du radicalisme philosophique. On s'explique dès lors la netteté de ses formules, l'assurance de ses disciples, leur ton quelque peu méprisant à l'égard des thèses contraires, appuyées sur le sentiment, la tradition, les préjugés.

(1) Sur tout ceci, cf. Halévy, *La formation du radicalisme philosophique*, vol. I, p. 88-92.

(2) Ou « sinister interests ». C'est l'expression favorite des Utilitaires.

(3) Pour la politique utilitaire, cf. Sir Leslie Stephen, *The English Utilitarians*, vol. II, p. 74-136.

De même, l'économie politique, telle qu'elle apparaît après 1820, est un système de statique sociale, où la complexité du réel a été analysée et simplifiée par l'intelligence de Ricardo. Les individus économiques, vrais atomes doués d'un mouvement uniforme, la recherche constante et éclairée de leur intérêt personnel, engendrent en se combinant le monde harmonieux de la société (1). Le système fermé de ces forces ennemies est placé sur l'étendue bornée de la terre plus ou moins fertile ; et aussitôt l'ordre naît du chaos ; le phénomène de la rente apparaît ; les classes, propriétaires, commerçants, ouvriers, s'organisent et reçoivent chacune la récompense de leur possession ou de leur travail. Plus les atomes sociaux seront libres, plus la concurrence sera universelle, et plus la société se rapprochera du type idéal. Idéal, ici, ne veut pas dire parfait ; car une limitation dans la quantité vient troubler malheureusement cet ordre ; l'accroissement plus grand de la population par rapport à celui de la production, introduit dans l'harmonie sociale un danger mathématique. Les salaires baisseront relativement, les profits absolument ; la rente foncière montera sans cesse ; ainsi le veut la fatalité qui n'a pas suspendu dans le vide le système des atomes humains, mais l'a conditionné dans l'espace en l'attachant à la surface de la terre nourricière. Mais la vision de ces calamités futures ne doit pas troubler dans sa sérénité résignée le théoricien de l'ordre actuel et définitif ; ce monde est le moins mauvais possible, et s'il peut encore être corrigé, c'est dans le sens de l'individualisme.

(1) Les économistes, pas plus Ricardo que ses prédécesseurs, ne donnent point à leurs écrits une forme systématique. La conception algébrique de la société est au fond de leur pensée, sans être dégagée dans leurs œuvres. — Sur les goûts scientifiques de Ricardo, sa passion pour l'analyse chimique et la décomposition des corps, voir la Notice bibliographique rédigée par M. Fonteyraud, *Œuvres complètes de Ricardo*, Guillaumin, 1882, p. XVII.

Que le jeu de la concurrence devienne plus souple et plus libre ; que rien, entraves légales, préjugés, sentiments, ignorances, ne ralentisse le tourbillon des atomes que l'intérêt attire et repousse, et le danger de leur pullulement sera neutralisé autant que possible, surtout s'ils s'appliquent eux-mêmes à le restreindre. Tel est le système de Ricardo, simplification remarquable de la nouvelle société, formé grâce à une abstraction qui, de l'individu réel, retient une quantité, l'égoïsme (1). Il constitue le second élément de ce corps de doctrines, qui nous offrent vers 1830 le spectacle, paradoxal en Angleterre, d'une crise rationaliste dans la pensée et dans l'action.

Rationaliste, l'individualisme l'est avant tout ; mais les fins de ses apôtres ne sont pas spéculatives. Ils tendent à la pratique, à l'application, aux réformes ; et dans le désir de ces réformes, ils mettent une passion sincère du bien public. Ces hommes secs et abstraits, les Utilitaires, les économistes, n'ont point été les monstres sans entrailles qu'un préjugé populaire a fait d'eux. La générosité de l'intention, humaine et naïve encore chez Adam Smith et Bentham, pessimiste et avertie chez Malthus et Ricardo, devient chez James

(1) Les postulats de l'économie Ricardienne sont nettement résumés dans les termes suivants : « The theory is based on the assumption of competition... It assumes that landlord and tenant respectively are actuated by competitive considerations alone ; that the landlord endeavours to obtain the highest rent he can, and the tenant the lowest ; that both are independent intelligent agents, able and willing to carry their wares and services to the best market ; that the landlord will not be influenced by kindly feeling, or political obligation, or long connection ; and that the tenant produces with a single view to the sale of his produce, and, knowing all the advantages of different soils, and places, and trades, is able and willling to move, taking with him his improvements or their value, to any soil, or place, or trade, where he will be more favourably situated » (Price, *Political Economy in England*, p. 80).

Mill une flamme de pure logique ; elle n'en subsiste pas moins chez tous, et court comme une veine de sentiment intellectualisé à travers leur pensée et leur vie. Non seulement leur effort a été nécessaire pour dégager la nouvelle Angleterre de l'ancienne, mais il a eu sa grande part dans l'œuvre de perfectionnement social qui s'est poursuivie au cours du dix-neuvième siècle. Les abus qu'ils ont visés de leur critique n'ont pu y résister ; ils ont eu leur philanthropie, et elle a efficacement collaboré avec l'autre (1).

Il est intéressant de noter pourtant que la tendance profonde de leur esprit les a influencés ou déterminés dans le choix de leurs préoccupations altruistes. Leur désir de justice sociale s'est exprimé par une tentative pour introduire la symétrie dans la société. Contre la législation anglaise, cette masse inorganique de statuts différents ou contraires, œuvre incohérente des siècles, leur idéal de la clarté logique leur est une raison suffisante d'hostilité. Le besoin de penser facilement un ordre simple est à la racine de leur activité réformatrice du droit. Ils veulent codifier la loi anglaise, la systématiser, et par là même l'humaniser ; la peine de mort sans nécessité, les châtiments disproportionnés à la faute sont autant d'illogismes que le raisonnement doit chasser. La jurisprudence, il est vrai, a devancé la loi ; une longue tradition d'indulgence corrige en bien des cas la barbarie du code. Mais pourquoi cet écart absurde entre la théorie et la pratique ? (2) De même, le régime des prisons est une hont

(1) En critiquant *Alton Locke*, W. R. Greg, un représentant typiq de la philanthropie individualiste et rationaliste, a clairement opp les deux aspects de la charité sociale entre 1830 et 1850 : « There two classes of philanthropists — the feelers and the thinkers — impulsive and the systematic », etc. (« The Edinburgh Review 93, 1851, p. 3-4).

(2) C'est en ces termes que Mackintosh présente la réforme d criminelle : « The main part of the reform which I would p

pour l'humanité ; depuis Howard, la philanthropie sentimentale travaille à le corriger ; Bentham aussi s'attaque au problème pénitentiaire, mais c'est pour imaginer le « Panopticon », cette prison géométrique où la surveillance obéit à la loi du moindre effort. Enfin, la foi des Utilitaires dans l'éducation, leur campagne pour affranchir la presse, vulgariser la science, éclairer le peuple, procèdent aussi d'une philanthropie intellectualiste et mathématique. En répandant la lumière du savoir, c'est la connaissance meilleure des intérêts personnels qu'il faut donner à tous ; on égalisera ainsi, de la seule façon qui importe, les unités humaines pour la concurrence de la vie. La propriété mise à part comme un postulat intangible, une seule chose différencie les citoyens, leur intelligence plus ou moins claire de l'égoïsme ; c'est faire œuvre de justice, légitimer par avance la démocratie industrielle, que de supprimer dans la mesure du possible l'inégalité.

Telles sont les grandes lignes de cette doctrine, qui a exercé une si puissante influence sur les destinées de l'Angleterre. C'est un rationalisme presque absolu, un prolongement du XVIIIe siècle en plein XIXe ; une invasion paradoxale de l'idéologie française dans le pays par excellence de la pensée concrète. Et pourtant les Utilitaires sont écoutés ; ils agissent, et modifient l'ordre établi. Comment est-ce possible ? Par eux-mêmes, les radicaux philosophes et les économistes ne sont qu'un groupe infime, une secte inconnue ou antipathique au grand public ; par leurs alliés

would be, to transfer to the statute book the improvements which the wisdom of modern times has introduced into the practice of the law... My object is, to bring the letter of the law more near to its practice — to make the execution of the law form the rule, and the remission of its penalties the exception. » (Speech on moving for a Committee to inquire into the state of the Criminal Law, 1819. — *Miscellaneous Works*, 1846 ; vol. III, p. 370).

conscients ou inconscients, par leur accord avec l'évolution économique et sociale, ils sont la grande force révolutionnaire qui produit l'avènement de l'individualisme. Nous essaierons d'expliquer en quoi ils sont représentatifs, et en quoi aussi ils sont anormaux ; les raisons qui ont fait d'eux les chefs d'un grand mouvement de la pensée anglaise, et d'autre part ont soulevé contre eux une réaction profonde du tempérament national.

III

La bourgeoisie nouvelle triomphe cependant. La réforme électorale de 1832 est sa victoire décisive ; mais avant et après elle une série de succès partiels la préparent ou en développent les conséquences. Il faut s'y arrêter un moment, pour comprendre l'état de la société anglaise à l'époque où renaît le roman social.

Ricardo a formulé l'économie politique en 1817 (1). Mrs. Marcet, dans ses *Conversations* (1818), en vulgarise les principes, et le « Club d'Économie politique » (1821) devient son principal foyer de propagande. Les négociants de Londres, dès 1820, font une pétition en faveur du libre-échange. Huskisson, au ministère, s'inspirant des idées nouvelles, inaugure la série des réformes commerciales dont l'abolition des droits sur les blés sera le couronnement. L'activité radicale s'attaque aux sinécures, aux abus administratifs : le *Livre Noir*, en 1820 et 1823, énumère les pensions payées aux privilégiés sur le trésor public ; Joseph Hume poursuit au Parlement sa croisade au nom de « l'économie » et de la « réforme » (2). Un premier défrichement

(1) *Principles of Political Economy and Taxation*, 1817.

(2) « Retrenchment and Reform. » Ces mots devaient rester la *devise du parti* libéral-radical.

de la législation et de la procédure élimine les abus les plus criants ; Mackintosh continue l'effort généreux de Romilly, et en 1823 Peel adoucit la terrible rigueur des lois pénales ; Brougham, en 1828, parle 6 heures, et donne « un résumé des vices actuels de la loi » (1). — Deux réformes dominent cette période : la suppression des lois contre les coalitions ouvrières, en 1824 ; l'émancipation catholique, en 1829. La première est moins qu'il ne le semblerait une victoire de la logique libérale sur l'intérêt de classe ; les radicaux, en réclamant dans certaines limites la liberté des ligues ouvrières, prétendaient rester fidèles à leur principe de non-intervention ; mais ils sentaient aussi dans les Trade Unions naissantes un esprit d'organisation opposé à l'individualisme, et c'est avec l'espoir de les voir disparaître qu'ils permirent les grèves (2). L'émancipation catholique est une victoire partielle que les Utilitaires remportent sur l'Église établie. Il est curieux d'observer à quel point le sentiment religieux est absent de leur œuvre ; James Mill, en 1835, expose un plan de réforme ecclésiastique équivalant à une laïcisation du culte. Le clergé servirait « à faire des conférences sur l'éthique, la botanique, l'économie politique, et ainsi de suite (3) ». Avec de tels alliés, les catholiques et les dissidents eussent pu obtenir plus que la reconnaissance de leurs droits civils ; la séparation de l'Église et de l'État était le vœu le plus cher de Bentham et James Mill ; mais les Whigs, dont la tiédeur religieuse permit l'émancipation catholique, tenaient à l'Église établie par le sentiment de son utilité sociale ; avec eux la doctrine du compromis triompha une fois de plus, et l'Établissement fut respecté (4). Nous apercevons ici l'écart

(1) Cf. *Speeches*, vol. II, p. 287-486.
(2) Cf. Sir Leslie Stephen ; II, 51-57.
(3) Cf. Id., II, 61-62.
(4) Cf. Sir Leslie Stephen, II, 57-59.

entre l'utilitarisme instinctif des Whigs et l'utilitarisme systématique des philosophes.

Le Reform Act fut emporté de haute lutte, par une coalition des radicaux et libéraux de toutes nuances. Après maintes péripéties, la résistance des Lords fut vaincue en juin 1832. Il était temps ; l'impatience et l'énervement de l'opinion, les colères contenues, les violences mêmes auxquelles le peuple se livra en certains endroits, donnent à cette période d'agitation légale un caractère révolutionnaire (1). Remué dans ses profondeurs par la perspective d'un changement social, le prolétariat attachait à la réforme on ne sait quelles espérances socialistes (2). Rien de moins démocratique, pourtant, que le Reform Act. La franchise électorale accordée aux propriétaires payant 10 livres d'impôt ; une revision des circonscriptions, supprimant les « bourgs pourris », les remplaçant par les grandes villes industrielles ; l'enlèvement du droit de vote à quelques minimes fractions du peuple qui en jouissaient héréditairement, tel est le sens de cette mesure. Mais son effet moral est impossible à mesurer. C'était la fin de la vieille Angleterre, le commencement d'un ordre nouveau. La grande bourgeoisie prenait rang officiellement parmi les classes dirigeantes, où sa richesse, son esprit d'initiative, devaient lui assurer la première place. — Est-ce donc la démocratie anglaise qui commence en 1832 ? John Stuart Mill a répondu affirmativement. « A considérer l'essentiel, dans la constitution de la société moderne,

(1) L'émeute des 9 et 10 octobre 1831, à Bristol, est le plus fameux épisode. — Sur tout ceci, cf. Walpole, *History of England*, vol. III, 225-230.

(2) On lit dans la première pétition Chartiste de 1839 : « It was the fond expectation of the friends of the people that a remedy for the greater part, if not for the whole of their grievances, would be found in the Reform Act of 1832 ». (Lee, *Leading Documents of English History* ; p. 531). — Cf. aussi Rose, *the Rise of Democracy*, p. 44-5.

le gouvernement d'une nombreuse classe moyenne est une démocratie. Bien plus, non seulement c'est une démocratie, mais la seule démocratie dont il y ait encore des exemples (1). »

L'Angleterre nouvelle était ouverte à l'individualisme. Un moment, les théoriciens dominent la pensée politique, et les radicaux philosophes peuvent croire leur règne arrivé. Dès 1832, pourtant, nous assistons à la décadence du parti doctrinaire. Une réaction de la prudence conservatrice rendra bientôt le pouvoir aux Tories (1841) ; en attendant, l'utilitarisme s'efface comme force révolutionnaire active. Son influence se fait sentir encore dans certaines mesures conformes à ses principes ; tels le projet de codification de la loi criminelle en 1833 ; l'atténuation de ses rigueurs, en 1837. Mais le Parlement sorti de la réforme ne s'inspire guère que des intérêts propres de la bourgeoisie. Celle-ci veut supprimer les liens sociaux qui, dans la vieille Angleterre, enchaînaient l'homme à l'homme et les classes aux classes ; tuer l'esprit du gouvernement patriarcal et personnel, nier la reconnaissance officielle de la solidarité par la « loi des pauvres ». La loi sur le gouvernement municipal (1835) est la principale étape de cette destruction de l'ancien régime anglais, qui substitue à l'administration volontaire et aristocratique des squires et des justices, celle de fonctionnaires payés et de conseils élus (2). — Après une enquête retentissante, la loi des pauvres est modifiée en 1834. Depuis longtemps, les économistes et les libéraux dénonçaient les funestes effets du droit à l'assistance, établi par Elisabeth et

(1) « To most purposes, in the constitution of modern society, the government of a numerous middle class is democracy. Nay, it not merely is democracy, but the only democracy of which there is yet any example » (*Dissertations and Discussions*, vol. II, p. 21).

(2) Sur tout ceci, cf. Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, p. 41-44. — Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, chap. XIV.

confirmé par une série de statuts (1). L'entretien des indigents aux frais des paroisses blessait les théoriciens dans leurs convictions, non moins que les classes dirigeantes dans leurs intérêts. Cette prime offerte à l'oisiveté, à la multiplication sans limite des éléments sociaux les moins utiles, était un perpétuel sujet d'affliction pour les Malthusiens. Les faits leur donnaient raison ; l'accroissement de la population indigente et l'élévation de la taxe des pauvres rendaient la réforme nécessaire. Elle fut faite, dans un remarquable esprit de rigueur et de système. La centralisation de l'assistance publique est effectuée ; les pouvoirs du comité central lui permettent de joindre plusieurs paroisses en Unions ; celles-ci bâtiront à frais communs des « workhouses » dont la règle sera plus méthodique et plus sévère. Sous aucun prétexte, les secours ne seront donnés à domicile aux hommes valides ; les enfants illégitimes resteront à la charge de leurs mères. Le régime nouveau, succédant brusquement à l'ancien, eut la cruauté d'une mesure radicale. La séparation des sexes, la dureté voulue de la vie dans les workhouses, destinées à écarter les faux indigents, en repoussèrent aussi de vrais. Les résistances qui accompagnèrent cette réforme sont significatives ; nulle polémique ne révèle mieux la séparation secrète, entre l'Angleterre utilitaire et l'Angleterre sentimentale.

Non moins suggestif est le grand mouvement qui absorbe désormais, de 1838 à 1846, toutes les énergies des économistes et des radicaux : l'agitation libre-échangiste. La généreuse et sincère préoccupation du bien public s'y allie intimement à l'intérêt de classe. Les chefs, Cobden, Bright, sont moins nettement des philanthropes que des industriels. Le renchérissement artificiel du pain au profit de l'aristocratie foncière

(1) Pour l'ancienne et la nouvelle loi des pauvres, cf. Walpole, III, 442-48.

avait été dénoncé mille fois (1); la campagne d'agitation et de propagande, admirablement organisée par la Ligue, rassemble tous les éléments du succès. Dès 1842, le gouvernement est gagné à la cause. Le ministre conservateur, Peel, hésite encore, mais déjà son budget est une victoire partielle du libre-échange. En 1846, la gravité de la crise économique, la famine imminente, l'emportent enfin sur les résistances du Torysme agricole(2); et aussitôt, un soulagement de la misère se fait sentir; l'abolition des droits sur les blés est l'une des grandes causes qui ont rétabli la prospérité nationale à partir de 1850. Comment expliquer alors que le mouvement libre-échangiste ait été regardé avec méfiance par certains radicaux démocrates? Que les Chartistes, les ouvriers soulevés pour la revendication de leurs droits politiques, lui aient été en majorité hostiles? C'est que l'intérêt de classe y souillait à leurs yeux la générosité de l'intention. Abattre les droits sur les blés, pour les industriels de la Ligue, c'était d'abord porter un coup terrible à la puissance de la classe ennemie, la féodalité foncière; c'était aussi abaisser le prix de l'existence, faciliter les relations commerciales, et permettre des salaires plus bas, des profits plus élevés. Cobden l'avoue. « J'ai peur », dit-il à Manchester, le 19 octobre 1843, « que la plupart d'entre nous ne se soient engagés dans cette lutte avec le sentiment que nous avions quelque intérêt de classe bien distinct dans la question (3). » L'instinct des Chartistes ne les trompait pas, si le sentiment de classe

(1) Cf. les *Corn-law Rhymes* du poète Elliott (1838). — L'ouvrage est dédié à la mémoire de Bentham.

(2) Pour l'abolition des droits sur les blés, et les circonstances qui la rendent nécessaire, cf. Walpole, vol. V, chap. XIX.

(3) « I am afraid that most of us entered upon the struggle with the belief that we had some distinct class-interest in the question. » Cf. Morley, *Life of Cobden*, chap. VI, p. 141.

leur cachait les véritables intérêts du peuple (1). Leur attitude éclaire la position réelle des antagonismes sociaux dans cette période obscure et complexe.

IV

La confusion de l'histoire anglaise, entre 1830 et 1850, tient à ce que les mêmes forces sociales s'y groupent en deux systèmes différents. D'une part, l'effort de la classe moyenne pour briser les cadres de la vieille Angleterre, prenant une direction politique et administrative, s'oppose à l'aristocratie foncière conservatrice de l'ordre établi. Avec elle, la bourgeoisie veut entraîner le peuple, et l'entraîne en effet, par l'image d'une solidarité d'intérêt contre les détenteurs du pouvoir public, et la promesse vague d'un avenir meilleur après l'élargissement de l'oligarchie. Cet effort, individualiste et critique, est dans le sens du progrès général ; Cobbett l'a compris, et avec lui les premiers mouvements ouvriers, de 1815 à 1830, se sont mis au service de la cause bourgeoise, qui est la cause de tous. Après 1832, l'impulsion acquise entraîne longtemps encore une forte partie des éléments populaires conscients ; le Chartisme prétend continuer et compléter l'œuvre du Reform Act. L'agitation libre-échangiste, les réformes électorales successives, les dernières phases de la lutte contre la féodalité persistante, prolongeront jusqu'à la fin du siècle l'œuvre sociale de l'individualisme, et l'alliance

(1) Thomas Cooper reproduit ainsi les paroles d'un orateur Chartiste, à Leicester, en 1840 : « Don't be deceived by the middle classes again. You helped them to get their votes — you swelled their cry of « the bill, the whole bill, nothing but the bill! » But where are the fine promises they made you? Gone to the winds !... And now they want to get the Corn-Laws repealed — not for your benefit, but for their own. « Cheap Bread ! » they cry, but they mean : « Low Wages ! » Do not listen to their cant and humbug. Stick to your Charter. » (*The Life of Th. Cooper*, written by himself. — p. 135-37).

intermittente de la bourgeoisie et du peuple. — Un premier antagonisme donc, partiellement résolu en 1832, oppose l'esprit moderne et démocratique à la tradition féodale : son importance décroît à partir du Reform Act, mais il se prolonge jusqu'à nos jours, nourri par la lenteur progressive de l'évolution démocratique. Tant que satisfaction complète n'est pas donnée au désir de l'égalité politique, le peuple reste, en partie au moins, engagé dans cette lutte. Et l'on ne peut dire que les réformes de 1867 et 1884 l'en aient dégagé ; la persistance de l'esprit féodal est telle en Angleterre, que le radicalisme, sous sa forme purement individualiste, n'y a point achevé son œuvre.

D'autre part, un second système, composé des mêmes forces, mais orienté dans un sens différent, presque opposé, s'organise au moment même où triomphe l'individualisme politique (1). La révolution industrielle porte en elle un autre antagonisme, dont la projection sur la vie sociale détermine un classement nouveau des partis. A sa lumière, le prolétariat et la bourgeoisie prennent conscience d'eux-mêmes comme classes distinctes ; leurs intérêts différents leur sont enseignés par les faits économiques ; la question politique apparaît comme secondaire ; la lutte se dessine dans un autre plan, et des oppositions nouvelles de principes y correspondent. A l'individualisme triomphant, les besoins de la classe non possédante et les regrets de la classe dépossédée opposent le désir de la réorganisation sociale. La bourgeoisie, la vieille alliée du peuple, devient une ennemie ; sa victoire est le signal d'une oppression plus cruelle encore ; contre elle, les armes mêmes seront bonnes qui seront fournies par ses adversaires vaincus ; et l'aristocratie apparaît comme une alliée possible. Générale dans les nations avan-

(1) Cf. Held, *Zwei Bücher zur socialen Geschichte Englands* ; — Livre II, p. 322 ; « Eigentlich rein sociale Pläne und Ideen erst seit 1830 deutlicher in den Vordergrund zu treten beginnen ».

cées de l'Europe, cette succession est en Angleterre plus soudaine qu'ailleurs; le progrès plus rapide de la grande industrie, et au contraire la lenteur des évolutions politiques, y font coïncider aux environs de 1832 la solution de la première crise et l'apparition de la seconde. Alors qu'en France un demi-siècle les sépare, le problème démocratique et le problème socialiste se posent en Angleterre à la même époque.

Et la forme tranchée que prend leur antithèse rend le passage plus difficile du premier au second. Ce n'est point comme une extension de l'égalité politique au domaine économique, que la tendance socialiste apparaît à la grande masse des esprits. Seuls, les disciples d'Owen et de Hodgskin, parmi les Chartistes, veulent transformer la propriété. Pour les châtelains attachés à l'ordre ancien, et que le radicalisme bourgeois violente; pour les ouvriers d'usine à qui la loi refuse sa protection contre le surmenage; pour les consciences originales enfin qui dans la classe moyenne sentent l'altruisme en elles nier la concurrence, c'est l'idéal interventionniste qui s'oppose au laisser-faire de l'économie libérale. La substitution d'une hiérarchie tutélaire à l'anarchie industrielle; le maintien des liens traditionnels qui attachaient à la fois et protégeaient l'homme, ou la création de liens nouveaux par la volonté du gouvernement, tel est le besoin social qui naît et grandit au fond des âmes. Le socialisme d'État et le socialisme féodal forment ici le pôle opposé à l'individualisme. Une harmonie passagère ou durable entre les intérêts, les goûts et les sentiments d'hommes appartenant à toutes les classes, produit ces doctrines, les allie dans une même hostilité contre la doctrine rivale. Grossies par un troisième élément, le socialisme chrétien, elles constituent, nous le verrons, le groupe de forces, autour duquel se concentre, après 1832, la lutte pour la réorganisation sociale.

Ainsi deux philosophies du progrès vivent côte à côte entre 1830 et 1850. Elles se justifient l'une et l'autre; la pre-

mière n'a point encore perdu sa raison d'être, si la seconde n'a point acquis une conscience parfaite de la sienne. Telle est la cause de la confusion que nous trouvons alors dans les idées, les mouvements et les hommes. Les témoignages contemporains nous révèlent ce malaise des esprits, leur embarras devant les problèmes nouveaux que les principes anciens ne peuvent résoudre ; la diversité d'opinions que créent par exemple, chez les politiciens, les questions relatives à la législation industrielle. « Je ne me rappelle pas », dit Greville « avoir jamais vu une scène pareille à celle que causa le Bill des 10 heures de lord Ashley, ni un plus curieux état des choses politiques ; un tel mélange des partis, une telle confusion dans l'opposition... Certains votèrent, ne sachant comment ils devaient voter, et imitant ceux qu'ils sont accoutumés à suivre ; beaucoup de ceux qui votèrent contre le gouvernement dirent ensuite qu'ils croyaient avoir eu tort... Toute cette affaire est difficile et désagréable (1). » Aussi ne faut-il point s'étonner que des esprits même clairvoyants, de part et d'autre, aient seulement aperçu l'un des deux systèmes en présence. Selon le plan où ils se plaçaient, ils ont nié la démocratie ou la justice sociale. Plus que jamais, à cette époque, l'individualisme et le socialisme, en contact par leurs faces contradictoires, semblent s'opposer ; plus qu'à tout autre moment de l'histoire anglaise, nous trouvons les tendances socialistes chez les réactionnaires, et les tendances démocratiques chez les conservateurs du laisser-faire bourgeois.

(1) « I never remember so much excitement, as has been caused by Ashley's Ten Hours Bill, nor a more curious political state of things — such intermingling of parties, such a confusion of opposition... Some voted, not knowing how they ought to vote, and following those they are accustomed to follow ; many who voted against Government afterwards said they believed they were wrong... The whole thing is difficult and unpleasant. » Greville, *Journal of the Reign of Queen Victoria*, vol. II, p. 236 (31 mars 1844).

D'autres esprits, en plus grand nombre, incapables à la fois de choisir l'un des systèmes, ou d'effectuer leur conciliation, ont simplement juxtaposé des éléments empruntés à l'un et à l'autre. Les hommes d'imagination et d'instinct qui ont alors influencé la conscience nationale nous offrent un mélange singulier d'aspirations contradictoires. Et cette confusion n'est pas moins fréquente parmi les théoriciens et les hommes d'action. Aussi le classement de leurs tendances est-il difficile. Sans doute, les disciples exclusifs de l'individualisme sont encore nombreux ; mais leur nombre va diminuant sans cesse, et leur orthodoxie s'imprègne peu à peu d'un esprit emprunté à la doctrine adverse. D'autre part, le socialisme proprement dit compte chez les ouvriers instruits un nombre assez considérable de partisans. Mais entre ces deux extrêmes, un groupe d'esprits moyens nous offre toutes les nuances qui séparent l'ancienne de la nouvelle conception du progrès. Le mot « radical », désignant à cette époque les partisans des réformes énergiques, est d'un vague significatif (1). Il dénote à la fois les doctrinaires libéraux, les industriels libre-échangistes, les Chartistes animés du sentiment de classe, et les philanthropes à tendance socialiste. A une extrémité de ce groupe, nous trouvons les radicaux bourgeois, comme Bright, épris d'individualisme jusqu'à être les ennemis acharnés de la législation industrielle ; à l'autre extrémité, Carlyle et ses disciples, les pires adversaires de l'individualisme. Entre les deux, les radicaux philosophes, nettement démocrates, mais encore liés à l'économie orthodoxe, et les radicaux Chartistes, imprégnés d'aspirations sociales (2). L'emploi du mot radical, comme notation com-

(1) Jusque vers 1820, le mot avait eu un sens nettement révolutionnaire. A cette époque, Bentham et ses amis en avaient atténué la portée en se l'attribuant. Cf. Halévy, vol. II, p. 212.

(2) Cf. : Mrs. Grote : *The Philosophical Radicals of 1832*. — Samuel Bamford : *Passages in the Life of a Radical*. — Le parti Chartiste à

mune des individualistes et des socialistes, nous montre que la notion de lutte politique héritée de l'effort libéral, domine encore dans les esprits la notion nouvelle d'antagonisme économique. Cette remarque est nécessaire pour comprendre l'attitude d'un homme comme Dickens, qui se dit radical, partage l'hostilité bourgeoise contre l'aristocratie, alors que ses tendances et ses sentiments le classent parmi les apôtres de la réaction interventionniste.

V

Mais si la confusion est grande, qu'amène la coïncidence entre la révolution libérale et l'apparition du problème industriel, les espérances sociales éveillées par le Reform Act ont été trop fortes, pour que leur déception ne frappe vivement les esprits. Mrs. Bulwer, la mère du romancier, écrit à une amie, en juin 1831 : « L'autre soir, un homme en guenilles qui criait par les rues le discours du roi, fit suivre son annonce de ces mots : « Bonnes nouvelles pour les pauvres ! Le grand et magnifique discours de sa très Gracieuse Majesté Guillaume IV ! Le Reform Bill passera. Alors vous aurez votre bœuf et votre mouton à deux sous la livre. Et alors vous serez tous aussi beaux que des paons

ses débuts est appelé le « Radical party » par Gammage, *History of Chartism*, new edition, 1894, p. 8. — Carlyle écrit, le 11 Février 1843 : « The people are beginning to discover that I am not a Tory.... but one of the deepest, though perhaps the quietest, of all the Radicals now extant in the world ». (Froude, *Carlyle's Life in London*, vol. I, p. 186). — Stephens, l'apôtre passionné de la législation industrielle, est un Tory convaincu ; aussi est-il appelé « Tory-Radical » par Holyoake (*Life of J. R. Stephens* (1881), p. 134). — Le mot devait osciller, jusqu'à la fin du siècle, entre le socialisme et l'individualisme. — Cf. Sidney Webb, *Socialism in England*, p. 124-5.

pour une bagatelle. Sans parler de la bière à deux sous le litre, avec laquelle vous pourrez boire à la santé de Sa Majesté, et à la santé des ministres de Sa Majesté, et à la santé du magnifique Reform Bill, tout cela encore sans vous ruiner ! » Et la noble dame ajoute : « Tous les gens du commun sont aujourd'hui persuadés que le Reform Bill les nourrira et les habillera pour rien. Pauvres oies ! » (1) Cette attente naïve et passionnée ne pouvait supporter sans révolte une entière désillusion. L'alliance conclue entre la bourgeoisie et le peuple se rompt immédiatement après 1832.

La classe moyenne, aussitôt au pouvoir, est devenue conservatrice. Dans la pensée claire des radicaux philosophes, comme dans les aspirations vagues des lecteurs de Cobbett, le Reform Act ne devait être qu'un premier pas ; le suffrage universel pour les uns, une guerre à la misère pour les autres, devaient en sortir à brève échéance. Nous avons vu dans quel sens, au contraire, est dirigée l'activité du Parlement après 1832. La célèbre « déclaration de finalité », prononcée par Lord John Russell en 1837, confirme la déception des espérances populaires (2). Les Whigs se ralliaient au programme Tory, qui acceptait les faits accomplis, mais

(1) « The other evening, a ragged fellow who was crying out the King's speech, announced it with the following appendage : « Good news for the poor ! Great and glorious speech of His Most gracious Majesty William the Fourth ! The Reform Bill will pass ! Then you'll have your beef and mutton for a penny a pound. And then you'll all be as fine as peacocks for a mere trifle. To say nothing of ale at a penny a quart. In which you may drink His Majesty's health, and His Majesty's ministers' health, and the glorious Reform Bill's health, all without a ruining of yourselves ! »... « All the common people are now persuaded that the Reform Bill will feed and clothe them for nothing. Poor geese ! » (*Life of Lord Lytton*, by his son. — Vol. II, p. 309).

(2) Cf. Rose, *The Rise of Democracy*, p. 83. — Lord John Russell reçut le surnom de « Finality Jack ».

interdisait tout nouveau changement dans la constitution électorale. En même temps, les progrès des Trade Unions (1), le premier mouvement coopératif (2), le souvenir récent des « Bristol riots », inspiraient aux classes possédantes la terreur de la révolution sociale. Lord Melbourne, dès 1830, projette de revenir sur l'œuvre accomplie en 1824, et de rétablir les lois contre les coalitions ouvrières. En 1838, l'économiste Senior, chargé par lui d'un rapport, écrit : « Il n'y a guère d'acte, exécuté par un ouvrier en qualité de membre d'un syndicat, qui ne soit un acte de trahison et une félonie »; et il demande « que certains actes soient déclarés punissables, dont le caractère criminel n'a pas encore été distinctement reconnu » (3). Ces projets n'eurent pas de suite; mais ils jettent une vive lumière sur l'esprit du pouvoir après le Reform Act. Le cas des « Dorchester labourers » n'est pas moins significatif. Condamnés à 7 ans de déportation pour s'être affiliés à une Union agricole, les 6 paysans du Dorsetshire furent embarqués en hâte pour l'Australie, malgré les protestations indignées des radicaux : le « Times » félicita les juges de la sentence, « à cause de l'esprit de coalition criminel et effrayant qui a saisi, comme une peste, les classes ouvrières de ce pays ». Grâciées dès la même année (1834), les victimes furent maintenues trois ans encore en Australie (4). Nul épisode n'a plus hâté la rupture entre le libéralisme bourgeois et les mouvements populaires.

(1) Cf. Sidney Webb, *History of Trade Unionism*, p. 102.

(2) Sur le « Union Shop movement » de 1828-1832, cf. B. Potter, *The Cooperative Movement in Great Britain*, p. 44-54.

(3) « There is scarcely any act performed by any workman as a member of a trade union, which is not an act of conspiracy and a misdemeanour. . . », etc. — Cf. Howell, *Labour Legislation, Labour Movements, Labour Leaders*, p. 78-85.

(4) « Because of the criminal and fearful spirit of combination which had seized, like a pestilence, on the working classes of this country ». Cf. Howell, p. 67-76.

L'individualisme économique y contribue. La question de la législation industrielle, posée par la force des choses, préoccupait l'opinion ; en 1833, des enquêtes et un débat célèbre aboutissent au premier grand « Factory Act ». Constamment, dans les années qui suivent, le problème de l'interventionnisme sera discuté par la presse, la littérature, le Parlement ; un vaste effort philanthropique, dont nous verrons les principales étapes, arrachera par degrés à l'indifférence et à l'égoïsme la protection des femmes et des enfants dans les manufactures. Constamment aussi, les représentants typiques de la classe moyenne défendent la passivité sociale. Radicaux philosophes, utilitaires, grands et petits patrons, commerçants et financiers, tous les théoriciens ou les vainqueurs de la concurrence, à part les exceptions explicables par l'originalité morale, se retrouvent du côté de la résistance.

Rien n'est plus intéressant que d'étudier chez les hommes de réflexion, parmi eux, les motifs de leur attitude et les raisons de leur entêtement. L'intérêt de classe mis à part, nous trouvons ici le dogmatisme et la sécheresse intellectuelle. Chez Miss Martineau, dont un virulent pamphlet contient les attaques les plus vives peut-être que Dickens ait subies, l'on sent une souffrance logique, l'âpreté indignée d'une conviction sûre d'elle-même (1). Chez Ure, l'esprit positif, la méfiance invincible du sentiment, parlent aussi haut que l'intérêt. « La fièvre sentimentale alors excitée par

(1) Cf. *The Factory Controversy, a warning against meddling legislation*, 1856. — « Here we are once again in the midst of confusion and actual danger to our liberties, from the same tendencies in busy and shallow minds to recur to legislation for the carrying of their objects, encouraged as that tendency is by the ignorance and carelessness of our law-makers and their constituents, as to the principles which should prescribe and limit the sphere of legislation. » Page 6.

l'habileté des unions ouvrières, fut enflammée jusqu'au paroxysme du délire par les témoignages partiaux, dénaturés et fictifs, appelés devant la commission d'enquête parlementaire sur le travail dans les manufactures, dont M. Sadler était le président (1). » Place joint l'esprit de système à l'étroitesse de son énergie laborieuse ; c'est avec la foi d'un croyant à qui Malthus a révélé le dogme, qu'il écrit (2) : « Toute suggestion qui ne tend pas à la réduction du nombre des travailleurs est inutile, pour ne pas dire pis. Toute ingérence législative sera funeste (3). » Il avoue d'ailleurs ne point connaître personnellement la grande industrie. « Je n'ai jamais vu », écrit-il en 1835, « l'intérieur d'une manufacture de coton (4). » Et chez beaucoup en effet de ces intellectuels, ce qui manquait pour attendrir la rigueur abstraite de leur conviction, c'était le contact des faits, la connaissance intime des souffrances industrielles, le choc physique et moral que donnent seules la vue des visages hâves, des membres déviés, l'odeur de sueur humaine, la poussière étouffante du coton. Place lui-même, à travers les Enquêtes Parlementaires, a ressenti quelque chose de ce trouble, et a craint de le res-

(1) « The sentimental fever then excited by the craft of the Operatives' Union was inflamed into a delirious paroxysm by the partial, distorted, and fictitious evidence conjured up before the Committee of the House of Commons on factory employment of which Mr. Sadler was the chairman. » Ure, *ouvrage cité*, p. 291

(2) Cf. aussi Toynbee, *ouvrage cité*, p. 18. — Hume, le radical philosophe, se déclare à la tribune « perfectly satisfied that all legislation of this nature is pernicious and injurious to those whom it is intended to protect, » etc.

(3) « Every suggestion which does not tend to the reduction in number of working people is useless, to say the least of it. All legislative interference must be ruinous. » — Graham Wallas, *Life of Francis Place*, p. 174. — Place admet d'ailleurs un minimum de législation (id., p. 173).

(4) Ibid., p. 174.

sentir un jour davantage : « J'ai lu tous les témoignages recueillis par la commission parlementaire. J'ai lu les livres et les brochures. J'ai causé avec quantité de gens des manufactures de coton, patrons aussi bien qu'ouvriers... Mais je ne puis volontairement me résigner à la souffrance d'en voir le fonctionnement devant mes yeux. Je déteste ces scènes de dégradation, auxquelles même les meilleures manufactures de coton ne peuvent échapper (1). » Nous comprenons ici l'importance du roman social, de ces pages où la misère industrielle sera reproduite dans l'intensité vivante de son émotion.

Aussi l'opposition a-t-elle été instinctive, dès l'origine, entre les libéraux bourgeois et les radicaux populaires. Les utilitaires et leurs amis se méfient de ces alliés inquiétants, au langage rude, peu philosophes, rebelles aux beautés de l'économie orthodoxe (2). A l'esprit rassis de Place, Hunt et Cobbett sont déplaisants par leur violence démagogique, l'ardeur passionnée de leur éloquence (3). Les faits accentuent cette séparation. La loi des pauvres de 1834 est accueillie par les travailleurs agricoles comme une spoliation de classe. Le régime des nouvelles « Workhouses » emplit d'une terreur superstitieuse les imaginations. La crise sociale renaît ; la débâcle financière et industrielle de 1836-37 ravive les souffrances économiques (4). En 1838, le Chartisme

(1) « I have read all the evidence taken by Committees of Parliament; I have read books and pamphlets; I have conversed with numbers of cottoners, masters as well as men... But I cannot voluntarily submit to see the misery of working it before my eyes. I abhor such scenes of degradation, as even the best of the cotton mills cannot be free from » (Ibid., p. 174).

(2) Cf. Sir Leslie Stephen, II, 25-27.

(3) Cf. *Life of Place*, p. 117.

(4) Cf. Hyndman, *Commercial Crises of the XIXth Century* — chap. III. — Et Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, p. 356.

commence. L'individualisme triomphant a divisé l'Angleterre en deux nations hostiles (1).

A côté des intérêts, dans cette rupture, il faut faire une place, comme influence déterminante, aux oppositions morales. La classe moyenne, celle qui forme désormais l'opinion, et dont l'action politique domine l'Angleterre, se partage, inégalement il est vrai, entre les doctrines rivales. Quels que soient au fond de l'inconscient les motifs de leur attitude, beaucoup parmi les membres de la bourgeoisie pensent et agissent contre l'instinct général de leur classe. Une perception différente des mêmes réalités oriente leur effort dans une direction différente. Des alliés imprévus collaborent à la réorganisation sociale, obscurément voulue par une partie de la nation. D'un côté de la ligne qui sépare à cette époque les radicaux philosophes des radicaux à la Carlyle, nous trouvons les esprits systématiques, abstraits, clairs et secs, du type utilitaire ; de l'autre, les tempéraments sentimentaux, imaginatifs et intuitifs. A condition sociale égale, à liberté économique égale, il semble que les tendances profondes du caractère personnel aient fait diverger les hommes vers le pôle individualiste ou le pôle interventionniste. L'antagonisme nouveau qui se révèle vers 1832 peut s'exprimer en termes psychologiques comme en termes économiques.

VI

L'examen des œuvres où s'exprime, entre 1830 et 1850, la vie sociale du peuple anglais, nous révèle deux types d'esprit principaux. Visibles dans leur pureté chez quelques personnalités accentuées, ils se combinent diversement chez les êtres moyens qui participent de l'un et de l'autre. Ils corres-

(1) Sur tout ceci, cf. Rose, *The Rise of Democracy*, p. [illegible].

pondent néanmoins, dans leur rigueur, à deux pôles distincts, entre lesquels se classe la variété des individus. Normale et traditionnelle en Angleterre, leur opposition s'accuse à ce moment de l'histoire. Ce sont le type concret-positif et le type imaginatif-émotionnel.

Le premier seul est largement connu en France ; il répond à la figure de l'Anglais utilitaire et pratique. C'est le plus frappant en effet à première vue, le plus fréquent aussi dans la classe moyenne, dont les traits propres dominent de plus en plus ce portrait composite qu'est la physionomie nationale. Il forme peut-être l'élément le plus original du génie anglais; celui qui explique le mieux les caractères particuliers de son histoire. Ses œuvres sont vastes et évidentes : la liberté politique, la grande industrie, la richesse nationale, le confort social. — Le second type, plus rare, nous est moins familier. Il existe à tous les degrés de la société, mais apparaît surtout dans l'élite artistique et morale. Son œuvre, aussi considérable que celle de l'esprit positif, n'est que par exception matériellement perceptible (1). C'est dans la littérature et l'art anglais, dans la religion aussi, dans l'idéalisme imaginatif d'un Shelley, d'un Ruskin, dans le mysticisme moral d'un Bunyan, d'un Wesley, qu'il faut le chercher. Invisibles mais puissants, les mouvements qu'il a soulevés ont travaillé du dedans la vie nationale ; le Puritanisme et le Méthodisme en sont les plus fameux ; moins connue, mais comparable à ces grands ébranlements de

(1) « Si d'ailleurs », dit M. Fouillée, « des deux termes de « l'antithèse germanique », — sens réaliste et sens idéaliste —, le premier s'est développé au plus haut point en Angleterre, ce n'est pas à dire que l'autre ait pour cela disparu. Tant s'en faut ; mais les deux se sont attribué des domaines séparés. Dans la pratique et dans le domaine de l'intelligence pure, l'Anglais est resté positif ; dans la poésie, nous le verrons conserver le sens germanique de l'idéal, sans perdre pour cela celui du réel » (*Esquisse psychologique des peuples européens* ; 2e édition, 1903 ; livre IV, p. 195).

l'âme, est la crise de pitié sociale et d'idéalisme philanthropique qui a transformé l'Angleterre au milieu du XIXe siècle. Nous en chercherons plus loin les origines et la direction.

Historiquement, l'individualisme anglais a été lié au développement des tendances concrètes et positives. Ces tendances se sont cristallisées vers la fin du XVIIe siècle en une théorie politique et sociale, le Whiggisme (1). Enracinée dans les esprits, dont elle exprimait l'une des préoccupations dominantes, cette doctrine a montré son accord avec le génie anglais par la longue durée de sa fortune. Le Whig en politique pense d'une façon positive et concrète ; la vision des intérêts matériels et des questions présentes lui inspire le souci constant des résultats ; attentif à l'action du gouvernement, il en contrôle sans cesse l'ingérence ; un fort sentiment de son intérêt personnel lui en fait ressentir les moindres écarts ; libre de tout mysticisme, il conçoit le lien social comme un contrat ; l'individualisme et le libéralisme sont les caractères historiques de l'esprit Whig. Cet esprit, qui s'affirme au cours du XVIIIe siècle, ne s'efface que lentement au XIXe ; par dessous l'éclat intellectuel du radicalisme philosophique, c'est lui en réalité qui gouverne l'Angleterre après 1832. Cette continuité dans le succès, cette adhésion des générations successives à une même attitude politique, s'expliquent par ce qu'elle a de souple et de large. Profondément viable, parce qu'il répond à l'un des deux types de l'esprit anglais, le Whiggisme l'est aussi parce qu'il ne contredit pas franchement l'autre. Ce n'est pas une doctrine nette et roide, exclusive et systématique ; c'est un empirisme plutôt qu'une théorie ; il admet la collaboration pratique des émotions et de l'idéalisme ; en fait, les exemplaires de ce type politique ont pu être à la fois des gens d'affaires et des philanthropes ;

(1) Sur le Whiggisme, du point de vue psychologique, cf. Chevrillon, *Sydney Smith*, p. 211 sqq.

témoins Sydney Smith, Macaulay, en qui se réalise presque la conciliation du dualisme psychologique anglais (1).

La philosophie utilitaire est aussi un produit du tempérament positif. Elle a pour origine une définition positive du bien moral, vers laquelle a toujours tendu l'instinct de l'Angleterre. Le principe de l'utilité n'est point une invention de Bentham ; c'est un legs traditionnel de la pensée anglaise (2) ; et d'autre part les Utilitaires gardent toujours des préoccupations pratiques. « Son esprit », dit J. Stuart Mill de Bentham, « était essentiellement pratique. C'est par des abus pratiques qu'il fut d'abord attiré vers la spéculation (3). » Mais Bentham contredit cette orientation positive, par une méthode analytique et abstraite ; il réduit le monde à une poussière logique, avant de le reconstruire systématiquement. « Il brisait chaque question en mille pièces, avant d'essayer de la résoudre. » Mill parle encore de sa méthode « anatomique » (4). Par cet effort, l'intellectualisme exclusif envahit la doctrine : elle devient sèche et raisonneuse, hostile à l'imagination et au sentiment ; avec les préjugés du sens commun, ce sont les intuitions du cœur, les réalités de la vie morale, que Bentham et ses disciples poursuivent de leur critique.

Dès lors l'utilitarisme sort du courant naturel de la

(1) Pour la philanthropie de Sydney Smith, cf. Chevrillon, *ouvrage cité*, p. 56-7. — Pour celle de Macaulay, voir son discours à propos du bill des 10 heures, en 1846 (*Miscellaneous Writings and Speeches*, new edition, 1871, p. 718 sqq.

(2) Sur les origines de l'utilitarisme, cf. Albee, *A History of English Utilitarianism*, chap. I-VII.

(3) « His was an essentially practical mind. It was by practical abuses that his mind was first turned to speculation », (*Dissertations and Discussions*, vol. I, p. 336).

(4) « Breaking every question into pieces before attempting to solve it ». (Ibid., p. 339-40).... « His sifting and anatomizing method. » (Ibid., p. 346).

pensée anglaise. Le type de l'Utilitaire, tel qu'il se dessine vers 1820, apparaît à l'instinct populaire comme exceptionnel ; le Benthamite est une anomalie dangereuse. La foule voit en lui, nous dit Mill, un homme « froid, mécanique et sans chaleur d'âme (1) ». Les habitudes les plus profondes de la pensée nationale sont déconcertées par ce besoin de logique ; l'exclusion de toute émotion, de tout élan imaginatif et idéaliste, blessent sourdement une moitié au moins du génie anglais. James Mill est l'exemplaire achevé de cette forme d'esprit ; son fils en a laissé dans ses *Mémoires* un portrait inoubliable (2). Le mépris du sentiment, de la poésie, la concentration de l'intelligence dans la recherche du vrai seul, l'intellectualisation même de l'émotion, n'ont jamais été poussés plus loin. « A un degré jadis fréquent, mais aujourd'hui très rare, il mettait ses sentiments dans ses opinions (3). » Ces traits se retrouvent, affaiblis, dans l'entourage du philosophe. Ricardo, le financier enrichi par les opérations de Bourse, a une passion intellectuelle, les mathématiques ; de même Molesworth, le radical philosophe. « La science... qui l'intéressait et le fascinait le plus, était celle des mathématiques pures (4). » Le jeune J. Stuart Mill traverse d'abord ce désert du cœur ; son éducation est le chef-d'œuvre et la condamnation de l'intellectualisme exclusif. La crise qui rouvre en lui les sources vives de l'émotion, par son intensité singulière, par ses conséquences lointaines, a la

(1) « That cold, mechanical and ungenial air which characterizes the popular idea of a Benthamite » (*Dissertations and discussions*, vol. I, p. 386).

(2) Cf. *Autobiography*, seconde édition (1873), p. 48-52 et 110-112.

(3) « He, in a degree once common, but now very unusual, threw his feelings into his opinions » (Ibid., p. 50).

(4) « The science which .. most fascinated and interested him, was that of pure Mathematics... » (Mrs. Grote, *The Philosophical Radicals of 1832*, p. 3).

valeur d'un symbole ; avec cette âme, c'est l'Angleterre pensante qui sent renaître en elle la vérité de sa nature.

Et pourtant, l'intellectualisme utilitaire, cette anomalie, a vers 1830 une remarquable fortune. Du centre où les penseurs le vivent et le formulent, il rayonne sur la masse de la nation ; il attire à lui les esprits faits pour le comprendre, et crée par imitation et contagion chez d'autres une superficielle image de lui-même ; il pénètre le milieu moral, et donne à l'époque son caractère. C'est, dans un autre domaine, une crise analogue à celle du néo-classicisme anglais, à la période d'inspiration française où le plaisir de comprendre passe avant le plaisir de sentir. Il y a, au moment qui nous occupe, chez un grand nombre d'esprits anglais, un besoin extraordinaire d'évidence logique et d'enchaînement, dans les notions sur lesquelles reposent la vie sociale et le droit public. « C'est à Bentham plus qu'à toute autre cause, qu'on pourrait rattacher l'esprit investigateur, la tendance à demander le pourquoi de toutes choses, qui avait fait de tels progrès, et produisait des conséquences si importantes à cette époque (1). » Des hommes de cabinet, comme les Mill, la contagion passe aux politiciens, comme les radicaux philosophes, aux commerçants, comme Place. Le Christianisme ne résiste pas à leur critique ; les Utilitaires osent n'y point croire, s'ils n'osent pas le dire trop haut (2). Comme pour justifier leurs attaques, la religion officielle est froide et sans vie ; l'Église

(1) « To Bentham more than to any other source might be traced the questioning spirit, the disposition to demand the « why » of everything, which had gained so much ground and was producing such important consequences in these times ». (J. St. Mill, *Dissertations and Discussions*, I, 332).

(2) « Jug » (short for Juggernaut) with its derivations, « juggist », « anti-jug », etc., were constantly used in the Bentham circle as a conveniently unintelligible synonym for orthodox Christianity » *Life of Place*, p. 82, note).

reste assoupie dans la torpeur du XVIIIe siècle, et la sécheresse morale y règne autant que dans le monde ; l'idéalisme religieux semble éteint à jamais. « Pour les oreilles anglaises, dans la première moitié du XIXe siècle, « mysticisme » était un mot aussi désagréable que « réticence » (1). Les Utilitaires ont des ennemis, mais point d'adversaires. Le clergé adopte et enseigne la théorie Malthusienne. Le besoin d'émotion paraît absent de l'âme anglaise.

Quelle est la raison principale de ce phénomène ? Il faut la chercher, croyons-nous, dans l'ascension de la nouvelle bourgeoisie. La classe qui arrive au pouvoir vers 1830 est imprégnée d'un utilitarisme instinctif. Elle vit, sous une forme inconsciente et vulgarisée, la doctrine de l'intérêt bien entendu. « Dans les pays à civilisation avancée », dit Mill, « et en particulier chez nous, l'activité de la classe moyenne est presque entièrement absorbée par la poursuite du gain (2). » Et si elle n'a point de système, sa vision morale est aussi étroite que celle des théoriciens. Psychologiquement au moins, la grande industrie anglaise est le produit de l'ingéniosité pratique, du tempérament concret-positif ; à son tour, réagissant sur lui, elle l'a accentué dans le sens de ce qu'on pourrait appeler l'abstraction industrielle. La passion du gain, les calculs des affaires, l'extension et la complication des entreprises, donnent à cette génération un esprit d'arithmétique ; la quantité envahit le monde, dessine pour l'imagination commerciale les contours du réel, en devient l'être même et la substance ; les nombres apparaissent sous l'illusion des formes concrètes. Ainsi s'élabore cette mentalité

(1) « To English ears in the first half of the 19th century, « mysticism » was as ugly a word as « reserve » (Overton, *The Anglican Revival*, p. 96).

(2) « In highly civilized countries, and particularly among ourselves, the energies of the middle classes are almost confined to money-getting. » (*Dissertations and Discussions*, vol. I, p. 178).

spéciale, d'un positivisme abstrait peut-on dire, qui ne retient des choses que leur représentation monétaire. L'égoïsme et le matérialisme, la recherche exclusive de l'intérêt, l'estime exclusive du nombre, telles seront, au cours du siècle, les misères morales de cette bourgeoisie âpre et fière qui a les vertus de son énergie. Sentiments, devoirs, religion, tout se ramène à la commune mesure. « La vérité évangélique : « sainteté est grand bénéfice, » dit Ure, « n'est jamais plus applicable que dans la direction d'une grande manufacture (1). »

C'est ce que Carlyle a fortement exprimé dans son article sur les « Signes du Temps » (1829). « Si l'on nous demandait de caractériser cet âge où nous vivons par une seule épithète, nous serions tentés de l'appeler, non pas un âge héroïque, ni dévot, ni philosophe, ni moral, mais, plus que tout autre, l'âge mécanique. C'est l'âge du mécanisme, dans tous les sens extérieurs et intérieurs de ce mot. Les hommes sont devenus mécaniques de tête et de cœur, aussi bien que de mains.... Tous leurs efforts, leurs attachements, leurs opinions, concernent la mécanique et sont d'un caractère mécanique... Nous pouvons, croyons-nous, retrouver très distinctement cette tendance, dans toutes les grandes manifestations de notre époque ; dans son aspect intellectuel, les études qu'il affectionne le plus et sa manière de les conduire ; dans son aspect pratique, sa politique, ses arts, sa religion, sa morale ; dans toutes les sources, comme dans tous les courants, de son activité spirituelle non moins que matérielle » (2). Sous

(1) « The Gospel truth, Godliness is great gain, is never more applicable than in the case of the administration of an extensive factory » (Ure, *ouvrage cité*, p. 417).

(2) « Were we required to characterize this age of ours by any single epithet, we should be tempted to call it, not an Heroical, Devotional, Philosophical or Moral age, but, above all others, the Mechanical Age. It is the age of Machinery, in every outward and inward

l'exagération de ces paroles, nous sentons l'impression profonde que les progrès du machinisme avaient faite sur les esprits ; nous y apercevons aussi le rapport entre la domination du chiffre chez les gens d'affaires, et celle de la quantité chez les penseurs. La philosophie utilitaire, avons-nous dit, a une tendance mathématique. L'esprit de la bourgeoisie contemporaine nous aide à comprendre pourquoi.

Ainsi, l'individualisme anglais, expression traditionnelle du tempérament concret-positif, s'épanouit vers 1830 dans les idées et dans les mœurs. Tandis qu'une révolution économique accroît le nombre et l'importance sociale des hommes qui le vivent, un mouvement théorique, dirigé vers la systématisation complète du monde moral, lui ouvre la domination des intelligences. Mais en envahissant la pensée et l'action, l'individualisme a dévié ; chez les Utilitaires dans le sens de la sécheresse abstraite, chez les hommes d'affaires dans le sens de l'égoïsme mercantile. Ces deux erreurs sont parallèles, et ont entre elles des affinités. Par l'intermédiaire de l'esprit industriel, où l'étroitesse de la vision morale introduit une sorte d'abstraction, le passage se fait naturellement de la pratique du bourgeois à la théorie du philosophe. Aussi apparaissent-elles comme également dangereuses, aux tempéraments émotifs et idéalistes, qui tendent instinctivement à rétablir autour d'eux l'équilibre moral. Les êtres moyens eux-mêmes, chez qui se combinent les deux types d'esprit, sont intuitivement prévenus en faveur de la réaction

sense of that word.... Men are grown mechanical in head and in heart as well as in hand.... Their whole efforts, attachments, opinions, turn on mechanism, and are of a mechanical character... We may trace this tendency, we think, very distinctly, in all the great manifestations of our time ; in its intellectual aspect, the studies it most favours and its manner of conducting them ; in its practical aspects, its politics, arts, religion, morals ; in the whole sources, and throughout the whole currents, of its spiritual, no less than its material activity » (« The Edinburgh Review », vol. 49, June 1829, p. 440-441.
2.

commençante. Le rationalisme comme l'égoïsme exclusifs ne sont pas dans le sens de leur vie normale, de l'effort incessant par lequel ils cherchent à s'adapter aux choses. L'esprit concret-positif du Whig est devenu chez les Benthamites et leurs alliés bourgeois, une vision à la fois abstraite et incomplète des réalités morales et sociales ; il s'est contredit lui-même, il a cessé d'être pratique (1). Ainsi s'explique l'adhésion tacite par laquelle la foule des âmes moyennes a permis la réaction des mystiques contre le rationalisme et l'égoïsme, perçus comme socialement non moins que psychologiquement solidaires.

(1) Une anecdote, rapportée par Greville (*Ouvrage cité*, vol. 3, chap. 24, 25 septembre 1834, p. 141-142), montre bien cette répulsion instinctive du Whig en face du Benthamite. Greville avait dîné avec Lord Melbourne ; on parla d'un Utilitaire, Bickersteth. « Melbourne said, he was a Benthamite, and they were all fools. (He said a doctrinaire was a fool, but an honest man). I said, the Austins were not fools. — « Austin ? Oh, a damned fool. Did you ever read his book on Jurisprudence ? » I said I had read a great part of it, and that it did not appear to be the work of a fool. He said he had read it all, and that it was the dullest book he ever read, and full of truisms elaborately set forth ». Il faut se rappeler que Lord Melbourne est un type achevé de l'esprit Whig. — Des truismes laborieusement développés : telle est l'impression de l'esprit anglais traditionnel en face de toute dialectique, de toute argumentation purement logique.

CHAPITRE II

LE ROMAN UTILITAIRE

La philosophie de Ricardo et James Mill inspire Bulwer et Miss Martineau. Avec ces deux écrivains, le roman social reparaît vers 1830. Mais si les conditions du milieu lui assurent à cette date une vitalité supérieure, il est né plus tôt et a vécu déjà comme genre distinct. Nous devons esquisser ici brièvement les origines du roman à thèse avant 1830 ; nous rappellerons ensuite les influences qui ont favorisé son développement à l'époque du Reform Act (1).

I

La généalogie du roman social est double. Par leur esprit, par leurs tendances, *Paul Clifford* et les *Illustrations de l'Économie Politique* se rattachent au roman révolutionnaire anglais de la fin du XVIIIe siècle. Entre 1790 et 1800, on le sait, un groupe de penseurs et d'écrivains politiques forme l'avant-garde du parti libéral. La Révolution française a produit sur l'opinion un effet extraordinaire ; une flamme d'espérance et d'audace a saisi les esprits généreux ; jusqu'en 1792, l'Angleterre semble acquise à la cause des réformateurs. La Terreur, la guerre, la réaction du conserva-

(1) Pour l'histoire générale du roman anglais, voir la bibliographie.

tisme instinctif, arrêteront net cet élan et cet enthousiasme ; avant la fin du siècle la crise sera terminée ; Wordsworth sera guéri de sa fièvre morale ; les radicaux disparaîtront et pendant 15 ans l'espèce en semblera éteinte. Mais de 1790 à 1800, l'opinion anglaise est montée au ton nécessaire pour que les idées les plus hardies soient émises (1). Dans cette atmosphère, le roman à thèse apparaît et se développe. William Godwin, le chef d'école, l'auteur de la *Justice Politique*, et avec lui Thomas Holcroft, Elisabeth Inchbald, Amelia Opie, Charlotte Smith, mettent la littérature d'imagination au service de leur foi révolutionnaire. Charlotte Smith explique ainsi leur choix : « Il y a des chances pour que les gens qui ne lisent rien, si ce n'est des romans, puissent en retirer quelques idées qui ne soient ni trompeuses, ni absurdes, pour ajouter au maigre fond que l'insipidité de leur existence leur a fourni (2). » Ainsi le genre nouveau sort naturellement de la rencontre entre la popularité du roman, acquise au cours du XVIIIe siècle, et le besoin de propagande éveillé par l'agitation de cette période.

Les principales œuvres sont *Caleb Williams* et *Saint Léon* de Godwin (1794 et 1799) ; *Anna Saint-Ives* de Holcroft (1792). Ce dernier roman contient l'essentiel du programme commun (3). La théorie du progrès s'y allie à

(1) Sur tout ceci, cf. Prof. Dowden, *The French Revolution and English Literature*, 1897 ; et E. Legouis, *La jeunesse de Wordsworth*.

(2) « There is a chance that those who will read nothing if they do not read novels, may collect from them some few ideas, that are not either fallacious or absurd, to add to the very scanty stock which their insipidity of life has afforded them. » (Cité par Cross, *Development of the English Novel*, p. 88). — Cf. aussi la préface de *Caleb Williams*, par Godwin, p. V-VI. « This is a truth highly worthy to be communicated to persons whom books of philosophy and science are never likely to reach, » etc.

(3) L'héroïne écrit à un prétendant : « There are many leading principles in which we differ ; and concerning which till we agree, to

l'anarchisme, aux déductions extrêmes d'une impitoyable critique sociale. Appliquée aux institutions civilisées, la logique dissout les cristallisations lentes de l'expérience séculaire ; la vie simple, la spontanéité des instincts, la libre expansion de la bonté humaine, la suppression de la propriété, du mariage, de la famille, produiront dans l'avenir cette humanité que rêve Condorcet, où la mort reculera indéfiniment, mourra peut-être devant la richesse heureuse de la vie. La simplicité des moyens artistiques répond à l'intransigeance de la doctrine. Mais ce qui nous intéresse, c'est de trouver partout, malgré les effusions d'un humanitarisme abstrait, l'intellectualisme de Godwin ; ce dessèchement logique contre lequel devait s'élever Wordsworth (1).

Comme chez les Utilitaires de 1830, la prédominance du besoin rationnel produit ici une anomalie psychologique. L'instinct normal se révolte contre la philosophie de Godwin ; elle n'a prise que sur de rares disciples ; le roman révolutionnaire, qui en est nourri, s'efface après un rapide éclat dès la fin du siècle. *Adeline Mowbray* (1804) de Mrs. Opie, et *Fleetwood* de Godwin (1805) sont les dernières œuvres de ce groupe. Le genre dépérit et semble mourir (2).

proceed to marriage would be culpable... you think no doubt that the lover ought to yield, and the husband to command ; both of which I deny. Husband, wife, or lover, should all be under the command of reason ; other commands are tyranny... You think that the claims of birth to superiority are legitimate ; I hold them to be usurpations. I deem society, and you self to be the first of claimants. Duels with you are duties, with me crimes... You maintain that what you possess is your own ; I affirm it is the property of him who wants it most. These are essential differences. Nor are these all, but perhaps they are more than sufficient to end the alliance we were seeking. » (Vol. IV, lettre 79 ; p. 228-30).

(1) Cf. *The Prelude*, book XI.

(2) Godwin continue à produire ; mais dans *Mandeville* (1817), *Cloudesley* (1830) et *Deloraine* (1833), il n'y a plus guère que

De 1800 à 1820, le grand public est fermé aux thèses radicales; la réaction Tory l'a rejeté brusquement vers le conservatisme.

Ainsi, jusque dans ses origines, le roman utilitaire est exceptionnel. Il se rattache à un groupe isolé d'œuvres originales, produites à la fin du XVIII[e] siècle par une fusion du rationalisme et de la littérature d'imagination. Au contraire, le roman social à la Dickens se réclame d'une tradition séculaire; il sort d'un développement continu. Son germe est dans le tempérament didactique et moral de l'art anglais. Sa véritable origine est la préoccupation constante du but éthique, des fins que l'art doit poursuivre comme toute activité humaine; ce besoin d'enseigner et de parler à l'âme, si visible dans la peinture comme dans la littérature de l'Angleterre. L'impossibilité de faire abstraction du point de vue moral est depuis la Réforme un trait commun à presque tous les artistes anglais. Le roman, plus que tout autre genre littéraire, devait en porter la marque. Fait d'éléments empruntés directement à la vie, il est naturellement amené à la juger: à condamner la médiocrité de l'expérience, à lui opposer l'idéal et le devoir. Plus le roman sera réaliste, et plus cette préocupation morale dominera; et en effet, les œuvres d'imagination pure sont celles où le génie anglais s'est le moins préoccupé des fins éthiques; au contraire, chaque fois que l'art s'est rapproché du réel, a cherché à l'étreindre, il s'est plus étroitement assujetti à l'enseignement

des thèses psychologiques, des études de caractères. Ces œuvres ont néanmoins un intérêt: par dessous le courant historique et Walter Scott, elles constituent le lien entre le roman révolutionnaire et le roman utilitaire. Nous reviendrons sur les rapports personnels entre Bulwer et Godwin. — Dans *Mandeville*, un personnage de premier plan s'appelle Clifford, comme le héros de Bulwer. (Cf. vol. I, p. 270 sqq.) — Pour la théorie du roman psychologique, cf. la préface de *Cloudesley*, vol. I, p. VII-XI.

du bien. Si nous analysons l'inspiration des réalistes anglais, nous la sentons le plus souvent échauffée par une flamme de sentiment. C'est l'ardeur religieuse ou morale, faite d'émotion plus que d'intelligence, qui a nourri et dirigé le travail créateur de l'esprit. Que cette énergie devienne sociale par son objet ; que le mal apparaisse sous la forme d'une injustice collective, que l'amour du bien soit remplacé par la pitié pour les misérables, et le roman de Richardson deviendra le roman de Dickens. Le second n'enseigne point la même morale que le premier, parce que son siècle lui a présenté en termes sociaux l'iniquité éternelle.

Dès l'origine, le roman anglais est didactique. L'*Euphues* de John Lyly (1578) n'est point seulement le jeu d'esprit et de style qu'une mode littéraire a voulu y voir ; c'est un livre grave de ton, religieux de pensée : dans l'idéal qu'il offre de l'homme cultivé, la recherche de l'élégance italienne ne cache point le sérieux moral de la Réforme. Même intention éducatrice au XVIII[e] siècle, chez les grands créateurs du réalisme anglais moderne. De Foe donne dans son *Robinson Crusoe* un enseignement d'énergie. Chez Richardson, la profondeur de la conscience puritaine est le tout de l'œuvre ; le but didactique est ici conscient et avoué. Fielding, plus large d'esprit et d'expérience, n'en suggère pas moins la confiance dans la nature humaine, l'honnête et calme acceptation de la vie. Sterne nous propose comme modèle la sensibilité de ses héros ; la bonté du cœur rayonne de son œuvre en attendrissement communicatif. Smollett lui-même, dans sa rancune égoïste contre les hommes et les choses, laisse percer le besoin de plaindre et l'espoir de rendre meilleur. Le *Rasselas* de Johnson est un traité sur la vanité des désirs humains (1). Vers la fin du siècle, l'*Émile* de Rousseau et les théories sur l'éducation produisent le roman pédago-

(1) 1759. — Cf. livre I, chap. I ; livre II, chap. XLVIII.

gique. Le *Sandford et Merton* de Thomas Day (1783-9) en est resté le type. Plus tard encore, les Contes pour les enfants de Miss Edgeworth (*Contes moraux*, 1801 ; *Contes populaires*, 1804) auront un grand succès littéraire.

Ainsi vers 1830 le roman a derrière lui une longue tradition didactique. Mais frappés surtout par la corruption des mœurs dans une société que le Méthodisme n'avait point encore régénérée, les maîtres du genre avaient dirigé leurs efforts dans le sens de la satire morale. Lorsque Dickens arrive à l'âge d'homme, les problèmes sociaux font partie de l'ambiance intellectuelle ; tel n'était point le cas au temps de Richardson. — Il n'en est pas moins intéressant de relever quelques œuvres où les thèses sociales avaient fait leur apparition. Dès le XVI[e] siècle, l'*Utopie* de More est un roman communiste (1). A la détresse de la nation anglaise, l'auteur oppose le tableau de la cité idéale, rêve d'une imagination ferme et sobre, d'un esprit nourri de Platon, stimulé par la Renaissance, les grandes découvertes, et l'élargissement soudain de la connaissance humaine. L'*Oroonoko* de Mrs. Aphra Behn (1696) a pu être regardé comme un roman humanitaire, destiné à éveiller l'horreur de l'esclavage (2). De Foe, dans *Moll Flanders* (1721), soulève le voile qui couvrait encore les bas-fonds de la vie urbaine, jette un rayon sur les misères et les corruptions de Londres (3). Smollett continue

(1) 1515-16.

(2) Cet aspect de *Oroonoko* est secondaire. L'œuvre est surtout u badinage galant, dans le goût de la Restauration. Certains épisod pourtant sont d'un réalisme efficace.

(3) « *The Fortunes and Misfortunes of the Famous Moll Flanders* who was born in Newgate, and during a life of continu'd variety threescore years, besides her childhood, was 12 years a whore, times a wife (whereof once to her own brother), twelve years a tl eight years a transported felon in Virginia, at last grew rich, honest, and died a Penitent, — written from her own memorand — *Pour l'intention didactique*, cf. la Préface, p. VI.

son œuvre et sa critique amère de certains abus connus par expérience a déjà un effet appréciable sur l'opinion (1). Trois ouvrages enfin, le *Sot de Qualité* de Henry Brooke (1766-70), le *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith (1766), et *Edmond Olivier* de Charles Lloyd (1798), nous montrent l'envahissement du roman par le mouvement philanthropique et le Méthodisme. La première œuvre, louée par John Wesley, nous présente comme *Euphues* l'idéal chrétien de l'honnête homme ; mais le héros de Brooke, au lieu de cultiver son intelligence et son style, visite les hôpitaux, les prisons, secourt les affligés et pratique la charité sociale (2). Dans son idylle ecclésiastique, Goldsmith a introduit une dissertation sur le code pénal et le régime pénitentiaire (3), alors que l'attention publique ne s'était point encore attachée à ces problèmes. Charles Lloyd enfin, fils d'un Quaker philanthrope, combat dans son roman par lettres les idées de Godwin sur le mariage. Ami de Coleridge, Lloyd appartient nettement à la réaction contre le rationalisme. Chez lui comme chez Goldsmith et Brooke, nous sentons le contraste entre l'esprit du roman révolutionnaire et celui du roman philanthropique (4). Ces trois œuvres annoncent

(1) Cf. *Roderick Random*, chap. XXII-XXXV. — Et Péronne, *Englische Zustände im* XVIII. *Jahrhundert, nach den Romanen von Fielding und Smollett*. Berlin, 1890.

(2) *The Fool of Quality ; or the History of Henry, Earl of Moreland*. — Cf. La préface et livre II, chap. XI, pour l'intention didactique.

(3) Cf. chap. XXVI : « A reformation in the jail. To make laws complete they should reward as well as punish. » — Et chap. XXVII : « The same subject continued. »

(4) Cf. la préface : « The following pages were written with the design of counter-acting that generalising spirit, which seems so much to have insinuated itself among modern philosophers... That indefinite benevolence which would respect the mass of existence without addressing its operations patiently to parts of that mass »... C'est donc le caractère abstrait et généralisateur de la philosophie de Godwin, que Lloyd combat.

la prédication sociale de Dickens et Kingsley, comme Godwin et son groupe la propagande philosophique de Miss Martineau et Bulwer (1).

Il y a toutefois une solution de continuité, entre les romans réformateurs de ces deux écoles rivales, et l'œuvre avec laquelle commence notre étude, *Paul Clifford*. De 1815 à 1830, le roman historique de Walter Scott domine la fiction anglaise et européenne. La puissance de sa personnalité et l'abondance de sa création imposent une direction unique au goût public. Le romantisme a développé le sens et le besoin de l'histoire, et l'attention des artistes s'est tournée vers le passé. Négligeant les fines analyses de Jane Austen, un cortège d'imitateurs se presse sur les pas de Walter Scott. Mais si l'esprit d'*Ivanhoe* et de *Rob Roy* est tout l'opposé de celui de Godwin, il a des affinités au contraire avec l'inspiration de Disraeli. Chef de la réaction romantique, conservateur dans ses goûts, Scott est aux antipodes de *Paul Clifford* comme de *Caleb Williams*. Mais, par une influence indirecte, son œuvre a collaboré à ce mouvement des esprits et des âmes, que nous appelons la réaction idéaliste et interventionniste. On a relevé, dans ses romans, la place occupée par la foule, acteur nouveau sur le théâtre littéraire (2). Ce n'est qu'un trait de cette physionomie patriarcale que prend le moyen âge sous la plume de Scott ; un élément de cette suggestion enveloppante qui nous en inspire le regret. L'ancienne société hiérarchisée, celle-là même que détruisait l'effort individualiste de la bourgeoisie, Scott nous en montre le charme et les vertus ; il décrit l'ordre humain et simple où la place de chacun, protecteur ou protégé, est marquée ; de cette vie nationale ou locale

(1) Le roman irlandais de Miss Edgeworth, *Castle Rackrent* (1800), est aussi un roman philanthropique.

(2) Cf. Maigron, *Le Roman historique à l'époque romantique*, p. 91.

plus unie, où le mendiant et le noble se lèvent avec la même ardeur contre l'étranger (1). Walter Scott est un prédécesseur du socialisme féodal, de la « Jeune Angleterre ». C'est à lui que Carlyle emprunte son fameux exemple des supériorités du passé sur le présent (2). Le sentiment de la continuité de la vie nationale est au cœur du roman romantique anglais, comme du mouvement d'Oxford et du Torysme social. Newman a reconnu cette influence ; Disraeli eût pu la reconnaître.

Enfin, contemporaine de Scott, l'école des romanciers mondains, ou de la « fourchette d'argent », contribue par ses fadeurs à une réaction réaliste du goût public. Elle était née pour répondre aux rancunes de l'aristocratie, menacée dans ses privilèges, et aux besoins littéraires de la bourgeoisie nouvelle ; à ce vague désir d'élégance, à cette curiosité admirative pour la vie raffinée, d'où sortira bientôt le type du « Snob » (3). La description toujours parfumée des mœurs de salon, finit par inspirer l'appétit d'une nature « rude, grossière, humaine » (4). Ce qu'il y a de réalisme dans le roman social traduit cette aspiration des esprits.

(1) Sur tout ceci, cf. H. A. Beers, *A History of English Romanticism in the 19th century*, chap. VII. — Et sir Leslie Stephen, *ouvrage cité*, vol. II, p. 365-68.

(2) Cf. *Ivanhoe*, chap. I ; et *Past and Present*, chap. III. « Gurth, a mere swineherd, born thrall of Cedric the Saxon, tended pigs in the wood and did get some parings of the pork ».

(3) Le chef de la « Silver-fork school » était Théodore Hook. — Cf. sur lui le jugement de Ch. Knight, *Popular History of England*, vol. VIII, chap. XXVI. Il attribue le succès de Hook au mépris de l'aristocratie pour la classe moyenne, dont la vulgarité est raillée dans ses romans. — Au contraire, la « Revue d'Édimbourg », en 1832, insiste sur la curiosité de la bourgeoisie, comme élément principal du même succès. Les deux causes ne s'excluent pas l'une l'autre (Cf. vol. LV, janvier-juin 1832, p. 209)

(4) L'expression est celle de la « Quarterly Review », vol. LXIV, juin 1839, art. IV (sur *Olivier Twist*).

Il reste à indiquer les circonstances qui, au moment où disparaît Scott, favorisent la réapparition du roman à thèse. Nous ne parlons point ici des grands mouvements économiques ou intellectuels, qui donnent au roman sa matière et son intérêt; mais des conditions nouvelles qui facilitent l'expression littéraire des problèmes sociaux. Sans doute le roman à thèse, comme en 1790, sort de l'état de la société, ébranlée par les secousses politiques, minée par les crises industrielles, travaillée d'une fermentation intellectuelle et morale; les questions sont dans l'air; les thèmes radicaux ou philanthropiques obsèdent les esprits; l'instinct des écrivains répond une fois de plus aux préoccupations du public (1).

Mais justement à cette époque, le public se forme qui fera le succès du roman social. L'avènement de la bourgeoisie au pouvoir politique amène son entrée dans la vie littéraire; et le premier élargissement démocratique de la constitution anglaise coïncide avec l'agrandissement du domaine soumis à l'influence du livre. D'autre part, la croisade des radicaux en faveur de l'éducation populaire, commence à porter ses fruits; les ouvrages de vulgarisation se multiplient; dans les « Mechanics'Institutes », une fraction du peuple, les artisans et les ouvriers qualifiés, s'instruit assez pour lire et comprendre les romans de Dickens (2).

(1) Greville écrit en 1843 : « Then the condition of the people, moral and physical, is uppermost in everybody's mind ; the state and management of workhouses and prisons, and the great question of education. The newspapers are full of letters and complaints on these subjects, and people think, talk, and care about them very much. » (vol. V, chap. XIV, p. 138).

(2) Le nom de Charles Knight est associé à cette œuvre. — Cf. sur lui la préface de Miss Martineau à son *Histoire d'Angleterre*, et l'article du *Dictionnaire de biographie nationale* à son nom. — Il a créé, outre la *Penny Cyclopædia* et le *Penny Magazine*, destinés à la vulgarisation des connaissances utiles, le *British Almanac and*

La presse, partiellement affranchie de l'écrasant droit du timbre (1), prend un essor rapide ; les grands journaux, les grandes revues, fondés à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècles, ont chaque jour plus de lecteurs ; la discussion fréquente des problèmes sociaux assure un large auditoire au roman didactique. Celui-ci, de son côté, se met à la portée de toutes les bourses ; les œuvres de Dickens paraissent en livraisons ; ainsi divisée, la dépense n'effraie plus les petits bourgeois, les artisans ; la vente de chaque numéro atteint des chiffres encore inconnus (2).

En même temps, l'opinion devient le premier pouvoir dans l'État. Depuis le Reform Act, l'axe du gouvernement s'est déplacé ; de la Chambre des communes, il a passé à cette force anonyme, la volonté générale, avec laquelle le Parlement est en contact et dont il enregistre les moindres sursauts. La presse quotidienne est la vraie maîtresse de cette force ; mais tout ce qui parle à l'intelligence ou au sentiment du grand nombre, tout ce qui y détermine un courant d'émotion ou de volonté, peut avoir un retentissement immédiat sur les conseils du gouvernement (3). Aussi la propa-

Companion, et la *Library of Entertaining Knowledge*. — La vente du *Penny Magazine* atteint 200.000 exemplaires. (Cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol, IV, p. 75).

(1) En 1836, après de longs efforts, les radicaux réussissent à faire abaisser de 40 à 10 centimes la taxe sur chaque exemplaire de journaux. — Cf. Walpole, IV, 76-79 ; et Rose, *ouvrage cité*, chap. IV : « The fight for a free press. »

(2) Dickens a revendiqué le mérite de cette innovation : « That I hold the advantages of the mode of publication to outweigh its disadvantages, may be easily believed of one who revived it in the *Pickwick Papers* after long disuse, and has pursued it ever since ». (Postscript, in lieu of Preface to *Our Mutual Friend*, 1865). — Sur le plan primitif de *Pickwick*, et les raisons qui ont suggéré à Dickens ce mode de publication, cf. Kitton, *The novels of Ch. Dickens. A Bibliography and Sketch*, 1897 ; article Pickwick.

(3) « There is this difference between the present times and all former times ; that, in former times, governments made and fashioned

gande politique, sociale, religieuse, devient-elle le trait marquant de l'époque ; de toutes parts, les brochures, les articles, les livres, paraissent pour ou contre chacun des partis ou des hommes en présence. — Donc, vers 1830, de nouvelles couches sociales émergent à la vie de l'esprit, étendant indéfiniment le champ ouvert aux influences éducatrices, tandis que le pouvoir de ces influences est accru par la main-mise de l'opinion sur le gouvernement. Ainsi s'expliquent les succès populaires, la royauté d'un Dickens ; et les résultats appréciables par où s'est traduit l'effort du roman social dans les lois comme dans les mœurs.

II

Dans la vie de Bulwer, le roman social n'est qu'un épisode sans lendemain. *Paul Clifford* n'en mérite pas moins de nous arrêter. Cette œuvre a un double intérêt historique. Elle marque le moment où l'utilitarisme devient une force littéraire ; et elle n'a pas été sans influence sur la réforme du Code pénal.

Edward Bulwer (1803-1873), le plus jeune fils du général Bulwer et d'une riche héritière, Miss Lytton, appartenait à deux vieilles familles (1). Élevé par sa mère, au château de Knebworth, l'enfant se montra précoce, d'esprit vif et curieux. Étudiant à Cambridge, il obtint en 1825 la médaille du

the opinions of their people nearly as much as they made their laws ; at present, the people throughout Europe, and especially in England, form opinions to a great degree for themselves, and are every day allowing government less and less of a share in settling what they shall think on any subject. This is a novelty in the state of the times, the force of which existing governments might be expected to undervalue » — (« The Westminster Review », octobre 1826, p. 265-6).

(1) Bulwer prit le nom de Lord Lytton à la mort de sa mère en 1843.

Chancelier (1) pour son poème sur la *Sculpture*. Auteur avant sa vingtième année, il avait déjà publié des poésies imitées de Byron : il y ajoute un roman, *Falkland*. Le succès mondain de *Pelham* (1828), ses voyages fastueux et ses élégances prétentieuses, lui donnent vers cette époque une physionomie artificielle de dandy, relevée par le talent littéraire et l'esprit satirique. Rien dans ces traits ne semble annoncer le sérieux de la philanthropie, une conviction réformatrice. C'est par son intelligence souple et rapide que le jeune et brillant romancier participe au mouvement des idées sociales. Une influence subie à l'Université et la versatilité de son tempérament font de lui un jour le champion d'une cause généreuse.

J. St. Mill nous a raconté l'effet produit sur ses contemporains, à Cambridge, par Charles Austin le cadet. Ce fut, dit-il, un événement historique ; « car c'est à lui que nous pouvons attribuer en partie la tendance au libéralisme en général, et à sa forme Benthamique et politico-économique en particulier, qui se manifesta, chez une portion des jeunes gens les plus intelligents de l'aristocratie, depuis lors jusqu'en 1830 » (2). Orateur plein de ressources, Austin ne sortait jamais vaincu des joutes d'éloquence organisées par l'Association des étudiants. Il donnait aux idées utilitaires une tournure paradoxale ; les présentant, nous dit Mill, « sous la forme la plus surprenante dont elles fussent susceptibles, et exagérant tout ce qui, en elles, pouvait avoir des consé-

(1) Ce prix de poésie anglaise est un des grands succès académiques en Angleterre.

(2) « The effect he produced on his Cambridge contemporaries deserves to be accounted an historical event ; for to it may in part be traced the tendency towards Liberalism in general, and the Benthamic and politico-economic form of it in particular, which showed itself in a portion of the more active minded young men of the higher classes from this time to 1830 ». (*Autobiography*, 2e édition, 1873, p. 78).

quences pénibles pour les préjugés de qui que ce fût » (1). Une telle recherche du paradoxe séduisit naturellement un groupe de jeunes gens, qui suivirent son exemple et se piquèrent de tirer du Benthamisme les conséquences les plus singulières (2). Parmi les disciples d'Austin, Mill ne mentionne pas Bulwer, mais nous savons que ce dernier se trouvait alors à Cambridge. Lorsqu'en 1825 Mill et ses amis créent une Société de discussion, où se réunissent, pour commenter Ricardo et Bentham, « presque tous les orateurs les plus réputés de l'Union de Cambridge » (3), nous relevons sur la liste des principaux membres les noms des deux frères Bulwer. Les relations personnelles du romancier et du philosophe se prolongent jusqu'en 1833 ; à cette date, Mill écrit pour l'ouvrage de Bulwer, *L'Angleterre et les Anglais*, un examen critique de la philosophie de Bentham (4). Enfin, nous avons dans les discours politiques de Bulwer des preuves plus directes encore de l'impression que le Benthamisme avait faite sur lui (5).

Le roman dont le succès le rendit célèbre, *Pelham, ou les aventures d'un gentleman*, nous fournit des renseignements précieux sur le caractère de cette conversion philosophique. Le héros est Bulwer lui-même, quoi qu'il en ait dit (6).

(1) « He... presented the Benthamic doctrines in the most startling form of which they were susceptible, exaggerating everything in them which tended to consequences offensive to any one's preconceived feelings. » (Ib., p. 78).

(2) Ib., p. 79.

(3) Ib., p. 126. « Besides those already named we had Macaulay, Thirlwall, Praed, Lord Howick, Samuel Wilberforce,.. Charles Poulett Thomson,... Edward and Henry Lytton Bulwer, Fonblanque, and many others. »

(4) Ib., p. 198.

(5) Cf. *Speeches and other political writings*, 1874 ; vol. II, p. 65.

(6) Bulwer se défend, dans la Préface à la première édition de *Paul Clifford*, de s'être peint lui-même sous les traits de Pelham. Il y a en effet, dans ce personnage, une exagération toute littéraire ; mais le modèle n'est point douteux.

Cynique, brillant et spirituel, Pelham ne ressemble guère au type traditionnel du Benthamite. A Londres et à Paris, dans les aventures où il apprend le monde et la vie, le jeune et aristocratique dandy ne cherche qu'à satisfaire sa curiosité. Mais un jour, comme il déjeune dans la bibliothèque du château, son oncle Glenmorris entreprend de refaire son éducation. « Voyez-vous ce tout petit traité ? » dit-il ; « c'est un article de M. Mill sur le Gouvernement (1). » Et après en avoir vanté le mérite, il l'ouvre et en montre l'argumentation serrée et mathématique, où l'on ne pouvait trouver un défaut, contredire un raisonnement (2). L'effet produit sur le héros est magique. Mis en goût, il dévore les articles de Mill dans l'Encyclopédie, les œuvres les moins abstruses de Bentham, et enfin se plonge dans les arcanes de l'économie politique. Cette dernière science le passionne encore davantage, il ne peut bientôt plus s'en arracher. Quel profit retire-t-il de ces études ? Un profit moral. Il y acquiert une connaissance claire du principe qui doit régler sa conduite. Car il ne « sépare plus les intérêts des autres hommes des siens propres ». Notion utile entre toutes ! Sans elle on ne saurait que faire le mal. « Rien, peut-être, n'est moins inné que la vertu. (3) » Nous tournons la page, et le dandy reparaît. « Très juste, ma chère mère, dis-je avec un bâillement fort peu équivoque, en déposant sur la table l'ouvrage de M. Bentham sur les *Sophismes Populaires*... (4) »

(1) « You see this very small pamphlet; it is a paper by M. Mill, upon Government. » (Chap. XXXVII, p. 120). — Il s'agit ici de l'article de James Mill dans l' « Encyclopédie Britannique », édition de 1820.

(2) « He pointed out to me its close and mathematical reasoning in which no flaw could be detected, nor deduction controverted » (Id., p. 120).

(3) Id., p 120-121 « I no longer divorced the interests of other men from my own »... « Nothing, perhaps, is less innate than virtue ».

(4) « True, my dear mother » said I, with a most unequivocal yawn and depositing on the table M. Bentham on *Popular Fallacies*... (chap. XXXVIII, p. 122).

Ces traits et une foule d'autres nous édifient sur l'enthousiasme utilitaire de Bulwer. Curieux, avide de nouveauté, le jeune étudiant de Cambridge trouva dans les paradoxes de Charles Austin une satisfaction pour ses goûts et son amour-propre. La recherche d'une originalité piquante, le sentiment d'une supériorité sur le vulgaire et le sens commun, ce qu'il y avait encore de hardi et même de suspect dans l'utilitarisme, autant de causes qui l'ont poussé vers cette doctrine. En même temps, il éprouvait, comme tant d'autres parmi ses contemporains, l'ivresse intellectuelle d'une systématisation complète du monde moral (1). Pelham découvre, guidé par son oncle « combien la grande science du gouvernement public est étroitement liée à celle de la moralité privée » (2). Mais trop dilettante pour croire entièrement même à Bentham, il raille en homme du monde le pesant ennui de ses ouvrages vénérés. Une fantaisie intellectuelle, en un mot, un caprice d'esprit, telle est au fond la conversion de Bulwer à l'utilitarisme. Aussi *Pelham* n'a-t-il et ne veut-il avoir aucune portée ; quelques brefs indices annoncent seuls les ambitions réformatrices de *Paul Clifford* (3). L'utilitarisme n'est encore qu'une attitude fort distinguée.

Les romans qui suivent *Pelham* n'ont rien non plus de didactique (4). Mais une influence nouvelle, s'ajoutant à celle

(1) J. St. Mill a éprouvé ce sentiment et l'a exprimé d'une façon typique. Cf. *Autobiography*, p. 66-67.

(2) « How inseparably allied is the great science of public policy with that of private morality » (p. 121).

(3) Bulwer critique le système éducatif employé à l'école d'Eton (chap. II). Son héros parcourt les quartiers mal famés de Londres, et sa curiosité s'intéresse aux êtres qui y vivent (chap. XLIX). — Les lois protectrices du gibier sont condamnées, du point de vue utilitaire (chap. LXII). — Une allusion rapide est faite au régime barbare des asiles d'aliénés (chap. LXXIV). Etc.

(4) *The Disowned* (1829) et *Devereux* (1829) sont des études de caractère à la façon de Godwin.

des Benthamites, qu'elle modifie sans la contredire, complète l'équipement philosophique de Bulwer. Peu après la publication de *Pelham*, il fait la connaissance de Godwin. Le patriarche du communisme anglais n'avait rien perdu de sa foi abstraite, ni de son austérité philosophique. La complexité du caractère de Bulwer, radical et dandy, l'intéressa. Il lui écrit, en septembre 1830 : « Il n'y a que peu de temps que je vous connais. Je vous ai connu comme l'auteur de *Pelham*, un homme de talent éminent, et adonné, à ce qu'il me semblait, aux habitudes de la vie élégante. De temps à autre, je vous entendais émettre des maximes élevées de philosophie et de philanthropie. Il me fallait décider comme je le pouvais lequel de ces deux traits formait la base de votre caractère (1). »

Rassuré par l'attitude politique de Bulwer, son action commune avec les libéraux dans la campagne du Reform Bill (2), Godwin discute avec lui à cœur ouvert. Un échange d'idées s'établit entre ces deux esprits si dissemblables. Une lettre de Bulwer nous le montre défendant la morale utilitaire contre les critiques de Godwin ; ce dernier reproche au principe égoïste de rendre la vertu impossible ; la bienveillance, non l'amour de soi, peut seule fonder la morale. Bulwer répond que s'il se trompe, « c'est dans les mots, non dans les choses (3). » Au cours de ces conversations, les thèses de *Paul Clifford* ont dû être discutées. Godwin est pour moitié dans la philo-

(1) « I have known you but a short time. I knew you as the author of *Pelham*, a man of eminent talents ; and devoted, as it seemed to me, to the habits of high life. I heard from your lips occasionally high sentiments of philosophy and philanthropy. I was to determine as I could which of these two features formed the basis of your character. » (Lettre du 10 septembre 1830; Cf. *Life of Lord Lytton*, by his son, vol. II, livre VII, chap. XIII, p. 240 sqq.).

(2) Bulwer fut élu comme député libéral en 1831. Cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol. III, p. 309-310.

(3) « I am convinced that if I commit a blunder, it is in words, not things. » (*Life*, loc. cit.).

sophie sociale du roman. Bulwer, de son côté, n'a pas caché sa dette envers son illustre ami ; comme le prouve la préface à la première édition de *Paul Clifford*.

Cette préface est intéressante. Bulwer s'y montre très conscient des raisons pour lesquelles il écrit un roman didactique. Ce genre, dit-il, lui a été imposé par les circonstances. Qu'aurait-il pu faire ? Des poèmes ? Mais le moment n'est pas favorable ; « un courant d'opinion s'est dessiné contre la poésie ». Au contraire, le roman est à la mode ; c'est lui qui retient le plus longtemps l'attention publique ; « la biographie, ou l'essai, ou le traité, durent-ils seulement l'année que vit un roman ? » (1) En outre, la littérature doit s'accommoder aux goûts positifs de la bourgeoisie ; celle-ci cherche une instruction dans le roman ; « les gens ne veulent plus donner leur temps que pour un bénéfice immédiat de connaissance ; .... les lecteurs aujourd'hui ouvrent les ouvrages de fiction pour y trouver des faits » (2). Justement Bulwer possède une philosophie nouvelle et piquante ; il écrira donc un roman, et tâchera d'y exposer « quelques vérités amusantes, peut-être même utiles ». Céder ainsi au goût public, c'est en même temps être original ; car le roman philosophique s'est fait très rare ; Godwin seul le représente, et il y met l'austé-

(1) « A tide of popular opinion has set against poetry »......... « Does the biography, or the essay, or the treatise last even the year for which a novel endures ? » (Dedicatory Epistle).

(2) « People will only expend their time for immediate returns of knowledge » .. « Readers now look into fiction for facts. » (Ib.) — Cf. sur le même point l'ouvrage de Bulwer, *L'Angleterre et les Anglais* (1833), livre IV, chap. II, p. 316) : Depuis la mort de Georges IV, et la révolution de Juillet, dit il, « whatever lighter works have... obtained a warm and general hearing, have either developed the errors of the social system, or the vices of the legislative. Of the first, I refrain from giving an example ; of the last, I instance, as a sign of the times, the searching fictions of Miss Martineau, and the wide reputation they have acquired. »

rité de son esprit ; au contraire, Bulwer essaiera de combiner le comique et le didactique ; ce sera revenir à la tradition de Fielding. Quant à l'idée première du roman, c'est Godwin qui l'a fournie. « Pour l'idée première de *Paul Clifford*, je suis débiteur envers un homme fort connu dans les lettres, et dont les bontés à mon égard sont un de mes souvenirs les plus agréables... Je dois ajouter, en premier lieu, que j'ai donné, je le sens, une forme bien insuffisante à une conception qui me paraît particulièrement heureuse ; ensuite, que j'ai utilisé son idée plutôt comme une addition à mon récit que comme le fond du récit lui-même (1). » Enfin, dans cette œuvre qu'il donne pour attachante autant que nouvelle, Bulwer a évité la dissertation ; son enseignement sera suggéré, non présenté directement. — Ainsi l'écrivain qui ressuscite le roman social a conscience à la fois d'innover et de répondre au goût du public.

III

En écrivant *Paul Clifford*, Bulwer s'est souvenu de l'*Opéra du Mendiant* de Gay (1728), et du *Jonathan Wild* de Fielding (1743). Dans le premier, une transposition comique de la hiérarchie sociale fait des gueux les héros de la pièce (2) ; dans le second, la carrière d'un scélérat sert à

(1) « For the original idea of *Paul Clifford* I am indebted to a gentleman of considerable distinction in literature, and whose kindness to me is one of my most gratifying remembrances... I should add, first that I feel I have given a very inadequate form to a conception that appears to me peculiarly felicitous ; and secondly that I have made use of his idea rather as an adjunct to my story, than as the principal groundwork of the story itself. » (Ibid.).

(2) L'intention est résumée dans ces paroles du héros : « Through the whole piece you may observe such a similitude of manners in high and low life, that it is difficult to determine whether (in the fashionable vices) the fine gentlemen imitate the gentlemen of the road or the gentlemen of the road the fine gentlemen. » (Acte III, scène XVI).

illustrer cette thèse, que les circonstances et les préjugés sociaux distinguent seuls le grand criminel du grand conquérant. Chez Gay comme chez Fielding, le thème est purement littéraire, sans grande portée ; mais l'instinct dramatique de Bulwer sut y reconnaître la possibilité d'une piquante critique sociale. Godwin lui proposait d'ailleurs un titre suggestif : « Masques et Figures » (1). Dévoiler les hypocrisies, retrouver la nature humaine sous les conventions qui l'étouffent, montrer le mal commis par les lois, les institutions et les mœurs, rejeter sur la société la responsabilité du crime, ce serait refaire une fois de plus cette démonstration à la Rousseau, qui avait toujours hanté l'auteur de la *Justice Politique*. Or, les criminels sont naturellement associés à deux préoccupations parmi les plus chères des Benthamites, le Code pénal et le régime pénitentiaire. Bulwer prendra donc un brigand pour héros, opposera la franchise innocente de sa vie scélérate aux perversions cachées des honnêtes gens et des juges, fera de lui la victime des circonstances sociales qui le poussent au crime, et des prisons qui le corrompent, insinuera enfin l'absurdité d'une législation qui détruit le coupable au lieu de le réformer. Ce sera là plaire au goût public qui veut un roman instructif ; mettre en action la critique sociale de Godwin ; et faire œuvre utilitaire en dénonçant la barbarie des lois.

Paul Clifford est dédié à Albany Fonblanque, l'ami intime de Bentham et de Mill, le brillant journaliste dont le nom reste associé à la réforme de la législation anglaise. Par lui, Bulwer entre en contact avec les chefs de ce mouvement, Black par exemple, l'éditeur du « Morning Chronicle », qui, à partir de 1823, mène une campagne acharnée contre les vices du Code et le régime des prisons. Romilly, Mackintosh et Brougham, du côté des utilitaires ; Mrs. Fry, Wilberforce et

(1) Cf. *Life of Lord Lytton*, by his son. Vol. II, p. 247.

Buxton, du côté des philanthropes, avaient déjà ému l'opinion. Vers 1830, malgré les résistances (1), la réforme est dans l'air ; c'est alors que Bulwer intervient (2).

Paul Clifford, né de père inconnu, grandit dans le vice et l'abandon de Londres. Il tombe en mauvaise compagnie, est arrêté pour le vol commis par un autre, et condamné à trois mois de prison (3). Enfermé à Bridewell, il y trouve un spectacle peu édifiant. Une bande de vauriens endurcis, vivant dans l'intimité forcée d'une salle unique, y multiplient leurs vices les uns par les autres (4). Le bon naturel de l'enfant ne résiste pas à ce contact. Les sophismes d'un aigrefin philosophe, Tomlinson, l'initient aux beautés cachées du métier de voleur (5). C'est le début d'une carrière criminelle où du reste le héros détrousse les gens le plus galamment du monde, et ne répand le sang qu'à la dernière extrémité. Séduisant, accompli de corps et d'esprit, il fréquente incognito la société la plus raffinée, et s'y distingue assez par ses allures de beau ténébreux, pour conquérir, sur vingt rivaux, l'amour de Lucie, la fille supposée du magistrat Brandon (6). Pris enfin, il est jugé pour vol à main armée (7). La loi anglaise punissait de mort ce délit comme bien d'autres. Un hasard providentiel sauve le coupable, et son repentir prouve la mauvaise économie sociale d'une loi qui détruit au lieu de corriger.

(1) Lord Eldon personnifie à ce moment l'esprit de résistance à toute réforme judiciaire.

(2) Cf. « The Philanthropist », New Series, vol. II, 1830; numéro de mars, article sur « Punishment of death » : « We are glad to find that this disgrace to our national character is increasingly attracting public notice, as appears by the petitions lately sent and now sending up to both Houses of Parliament ».

(3) Chap. VII.

(4) Chap. VIII.

(5) Chap. IX.

(6) Chap. XV.

(7) Chap. XXII-XXV.

« Le pire usage qu'on puisse faire d'un homme », conclut Bulwer en véritable utilitaire, « c'est de le pendre (1). »

Il avait raison. Le nombre des délits punis de mort s'élevait à 223. En 7 ans, de 1819 à 1825, 579 personnes sont pendues dans l'Angleterre et le pays de Galles, pour des crimes dont les quatre cinquièmes ne seront plus, vingt ans après, passibles de la peine capitale (2). Sur la liste, nous relevons 21 exécutions pour vols de chevaux, 29 pour vols de moutons, 62 pour faux, 5 pour vol de lettre chargée, 2 pour « sacrilège », 10 pour incendie volontaire, 128 pour vol avec effraction, etc. (3). Épouvantés eux-mêmes de la barbarie de la loi, les juges n'en exigeaient pas toujours l'application ; une indulgence illégale, mais traditionnelle, devançait déjà en bien des cas l'humanité du Code. — De même le régime des prisons était un défi à la raison comme au sentiment. L'œuvre de Howard ne lui avait pas survécu. Les prisonniers continuaient à être traités avec un mélange absurde de cruauté et d'incurie ; l'absence de toute hygiène physique et morale dégradait les corps et les âmes. La routine des uns, le scepticisme des autres, rendent lent et difficile le progrès déjà réclamé par les mœurs. L'emprisonnement en commun subsiste ; Bulwer a visité les grandes

(1) « The very worst use to which you can put a man is to hang him ! » (Chap. xxxvi, p. 375).

(2) Cf. *Life of Lord Lytton*, by his son, vol. II, p. 242.

(3) Ib., p. 243-4. — D'après le « Newgate Calendar », livre XIII. — Cf. « The Lindfield Reporter, or Philanthropic Magazine », année 1835, p. 40 : « Number of persons condemned to death, and the number executed, in the 4 years ending 1831, for crimes which, by Act passed in 1832 and 1833, cease to be any longer capital : Condemned, 3.786 ; Executed, 66. » — L'âge des condamnés était un autre sujet de scandale ; en 1814, 5 enfants dont le plus jeune avait 8 ans, et l'aîné 12, avaient été condamnés à mort pour vol. Ordinairement graciés en pareil cas, les coupables n'en subissaient pas moins les travaux forcés (« The Philanthropist », vol. iv (1814), p. 190).

prisons de Londres, Coldbath Fields et Bridewell (1) ; il y a vu les effets de la « classification », demi-mesure adoptée par un acte de Georges IV, et qui séparait les condamnés en groupes selon l'âge et le sexe ; l'expérience venait de prouver son insuffisance (2). Les inspecteurs des prisons déclarent officiellement, que « l'impunité absolue aurait, en bien des cas, été préférable aux résultats funestes de l'emprisonnement » (3). Ainsi les faits justifiaient les paroles de Paul Clifford devant ses juges : « Vous n'avez que deux sortes de lois : l'une fait les criminels, l'autre les punit. J'ai souffert par l'une, je vais mourir par l'autre (4). » Et Bulwer remarque, non sans humour, que « les jeunes gens sont portés à croire, bien à tort, qu'il est mauvais d'être très méchant. La maison de correction est ainsi nommée, parce que c'est un endroit où une idée si ridicule est infailliblement corrigée » (5).

Telle est la thèse précise et sérieuse du livre. Il en est une autre, plus vague, où nous reconnaissons l'influence de Godwin. C'est la critique générale de l'ordre social, en tant qu'il repose sur la convention et le mensonge. Parallèlement à la carrière de Paul Clifford, se déroule celle de Brandon, le juge intègre ; aux yeux du monde, l'un représente le crime, l'autre la vertu. Et pourtant le premier eût été bon sans les tentations, dont la société a tout fait pour le rendre victime ; l'autre est corrompu malgré les circonstances, qui

(1) Bulwer dit avoir mesuré lui-même la cellule où Paul Clifford est enfermé avec deux compagnons (chap. VIII, p. 63).

(2) Cf. Adshead, *Our Present Gaol System...*, etc., p. 16.

(3) Ib., p. 25.

(4) « Your laws are but of two classes; the one makes criminals, the other punishes them. I have suffered by the one — I am about to perish by the other » (chap. XXXV, p. 354).

(5) « Young people are apt, erroneously, to believe that it is a bad thing to be exceedingly wicked. The House of Correction is so called because it is a place where so ridiculous a notion is invariably corrected » (Chap. VIII, p. 63-4).

l'ont préservé des misères et des souillures. Brandon est le père de Paul Clifford, et c'est lui qui est appelé à le juger. Une opposition dramatique met face à face le juste et le coupable selon la loi écrite ; Paul Clifford, en paroles hardies, dénonce la fausseté de l'ordre établi qui le condamne. « Que ceux-là que la loi protège la regardent comme une protectrice ; mais moi, quand m'a-t-elle protégé ? Quand a-t-elle jamais protégé le pauvre ? Le gouvernement d'un État, les institutions légales prétendent pourvoir aux besoins de tous ceux qui « obéissent ». Écoutez-moi. Un homme a faim — le nourrissez-vous ? Il est nu — l'habillez-vous ? Si non, vous rompez votre engagement, vous le repoussez vers la première loi de la nature, et vous le pendez, non parce qu'il est coupable, mais parce que vous l'avez laissé nu et mourant de faim (1) ! » Ailleurs, la critique sociale de Bulwer est plus anodine ; elle retrouve seulement chez les voleurs de grand chemin les mœurs et les coutumes qui constituent la civilisation et la légalité ; elle esquisse, dans l'association des brigands pour l'exploitation des routes, la caricature d'un État bien policé. *Paul Clifford* est un roman à clefs ; les personnages politiques du jour, le roi George lui-même, y apparaissent sous les masques transparents des voleurs réunis pour le partage du butin (2). Whigs et Tories sont également maltraités ; les partis équivalent à des groupements de coupeurs de bourses, et l'honnêteté d'un ministre

(1) « Let those whom the law protects consider it a protector ; when did it ever protect me ? When did it ever protect the poor man ? The government of a state, the institutions of law, profess to provide for all those who « obey ». Mark ! A man hungers — do you feed him ? He is naked — do you clothe him ? If not, you break your covenant you drive him back to the first law of nature, and you hang him, not because he is guilty, but because you have left him naked and starving ! » (Chap. XXXV, p. 355).

(2) Nous avons une liste complète de ces correspondances. Cf. *Life of Lord Lytton*, vol. II, p. 248-249.

est celle d'un voleur en grand (1). Tomlinson enfin, le bandit philosophe, disserte agréablement sur les beautés de l'ordre social, qui pend les Paul Clifford et nomme juges les Brandon. Et il nous transmet, en guise de conclusion, les conseils de son expérience, rédigés à l'usage de la postérité. Ces *Tomlinsoniana* sont un recueil de paradoxes sur la moralité sociale, exprimant sous cent formes diverses la distinction entre l'être et le paraître, les Masques et les Figures (2).

Cette ironie facile nuit quelque peu au sérieux de la première thèse, et compromet la portée de l'œuvre. L'anarchisme de Godwin, dans sa sincérité, ne manque pas d'ampleur, ni de force ; chez Bulwer, il devient un jeu d'esprit ; le ton plaisant, détaché, le dandysme de l'œuvre, font le contraste le plus singulier avec l'audace révolutionnaire des idées. Bulwer défend, le sourire sur les lèvres, la vie des misérables que la loi détruit ou corrompt. Cet humour n'est point fortifié d'un fond passionné ; il est superficiel et joyeux, c'est-à-dire ici faux. Paul Clifford, le bandit galant homme, et ses acolytes sont de pures fantaisies ; les caractères sont dessinés d'un trait tout logique, où rien ne rappelle la chaleur et la substance de la vie. Une seule figure a quelque vigueur, celle de Brandon. Le réalisme de l'œuvre n'est pas moins artificiel. Les descriptions du peuple, des pauvres, des êtres louches qui pullulent à Londres, sont d'une fausseté criante. C'est en passant, d'un regard rapide, que l'aristocratique auteur de *Paul Clifford* a visité les taudis et les bouges (3).

(1) Cf. Chap. x et xvi.

(2) « *Tomlinsoniana* ; or the posthumous writings of the celebrated Augustus Tomlinson, professor of moral philosophy in the university. Addressed to his pupils, and comprising : I. Maxims on the popular art of cheating... II. Brachylogia ; or, essays, critical, sentimental, moral, and original — « I add them », dit Bulwer, « as a fitting Appendix to a Novel that may not inappropriately be termed a treatise on Social Frauds. » (Introduction).

(3) Cf. chap. i-v.

Nulle connaissance intime des malheureux, nulle pitié sentie pour les victimes de la loi, nulle sincérité de cœur en un mot, voilà le vice irrémédiable du roman (1).

Et pourtant, il fit grand effet. La première édition est du 4 mai 1830 ; la seconde du 27 août (2). Godwin en salua la publication avec enthousiasme, parlant de jeter au feu « tout ce qu'il avait écrit dans le domaine de la fiction » (3). Certains lecteurs furent blessés par le cynisme de l'œuvre. Paul Clifford joue trop bien son rôle ; la distinction du juste et de l'injuste en est obscurcie ; il y a peut-être quelque légèreté morale à transposer longtemps les plans ordinaires du mal et du bien. Thackeray, dans son amusante critique, ne manquera pas d'indiquer le vice intime de ce dilettantisme paradoxal (4). Mais les contemporains furent très frappés de l'allure dramatique du récit. C'est en effet le mérite littéraire le plus certain de *Paul Clifford* ; Ebenezer Elliott, le « Corn-law Rhymer », en témoigne dans ces termes : « Vous m'avez rendu la vie impossible en écrivant *Paul Clifford*. Je ne puis penser à rien d'autre. Adieu, Jérémie Bentham ! Adieu, tous mes anciens maîtres, plus solennels, mais non plus sages, et

(1) Bulwer s'excuse de ne pas avoir insisté sur le développement du caractère de Paul Clifford. — « We do not intend, reader, to indicate, by broad colours and in long detail, the moral deterioration of our hero ; because we have found by experience that such pains on our part do little more than make thee blame our stupidity instead of lauding our intention. » (chap. VIII. p. 63).

(2) Le roman semble avoir été vraiment populaire. « In our early days the name of Bulwer, not Lytton, was already a household word. His *Paul Clifford* and *Eugene Aram* had, unlike his previous works, by means of cheap pirated editions found their way into the homes of the poorest, and were there read with avidity. » (Prof. Jowett, *Lord Lytton, the man and the author* ; biography, p. 11).

(3) Cf. *Life*, by his son. — II, 258.

(4) Cf. *Contributions to Punch*, Novels by eminent hands ; *George de Barnwell*, by Sir E. L. B, B[t].

moins inspirés !... La force dramatique du livre est merveilleuse » (1). Ainsi goûté, il ne faut pas s'étonner que le roman ait eu prise sur l'opinion. Traduit en français, il servit d'argument aux adversaires de la peine de mort. Louis Blanc parle encore du « beau et philosophique roman de Sir Edward Bulwer Lytton » (2).

En Angleterre, nous dit Horne, « *Paul Clifford* rendit les voleurs intéressants à l'imagination » (3). Une série de romans, en effet, dont les héros sont des bandits, suivent la publication de *Paul Clifford* ; le plus connu est le *Jack Sheppard* de Ainsworth (1838) ; mais *Olivier Twist* de Dickens doit aussi quelque chose à l'œuvre de Bulwer. L'argot des voleurs apparaît pour la première fois dans *Paul Clifford* ; le roman désormais en fera son profit (4). Enfin, d'une façon plus directe, « la publication du livre (5) fit beaucoup pour inciter l'opinion à pousser la réforme de la loi criminelle bien au-delà du point où Romilly l'avait laissée » (6). Le fait est que la campagne des philanthropes, comme celle des utilitaires, portent leurs fruits après 1830.

(1) « You have ruined me by writing *Paul Clifford*, I can think of nothing else. Adieu Jeremy Bentham ! Adieu all my old teachers, more solemn, but not wiser and less inspired... The dramatic power of the book is wonderful... » (*Life*, by his son ; II, 258-9).

(2) Cf. « Le Temps », 5 février 1864.

(3) Cf. *New Spirit of the Age ;* vol. II, p. 200.

(4) Bulwer a conscience d'innover. Cf. *Paul Clifford*, Dedicatory Epistle .. « I am willing to risk an experiment, tried successfully in Scotland and Ireland — though not in the present day attempted in England... » Etc.

(5) Pourtant, dans sa critique de *Paul Clifford*, la « Revue d'Édimbourg » ne semble pas attacher d'importance à la thèse. — Cf. Vol. LV (janvier-juillet 1832), p. 211-12.

(6) « The publication of *Paul Clifford* did much to stimulate public opinion in favour of carrying Criminal Law Reform far beyond the point at which it had been left by the labours of Romilly » (*Life*, by his son ; II, 244).

En 1835, une commission de la Chambre des Lords se prononce en faveur de l'emprisonnement cellulaire, et deux inspecteurs des prisons condamnent le régime suivi à Newgate. En 1832, puis en 1837, le nombre des crimes passibles de la peine de mort est fortement réduit (1). La justice de la cause, plus encore que le mérite de l'œuvre, font de *Paul Clifford* un des livres qui ont agi sur la vie.

Pourtant, l'auteur ne renouvela pas sa tentative. Le roman qui suit, *Eugène Aram* (1832), n'a plus rien de social. Bulwer s'y montre toujours le disciple de Bentham et de Godwin, préoccupé de « métaphysique » (psychologie), de raisonnements suivis, d'analyses justes, obstiné à chercher des « théorèmes » sur les opérations de l'esprit (2) ; mais les imperfections de la société existante ne l'intéressent plus, même dans l'abstrait ; il est attiré au contraire par l'étude des anomalies morales. *Eugène Aram* est une transition entre *Paul Clifford* et les œuvres postérieures, où la curiosité de Bulwer s'attache aux époques reculées, aux âmes étranges, au mysticisme. — Le radical en lui ne survit guère à l'apôtre. Ses instincts aristocratiques, qui sommeillaient, se réveillent ; il avait toujours senti en membre de l'oligarchie ; son attitude finit par se mettre en harmonie avec son tempérament (3). Vers 1850, il revient à la politique

(1) Sur tout ceci, cf. Traill, *Social England*, vol. VI, p. 230-34.

(2) Ces expressions sont celles de Bulwer, dans la préface, datée de Bruxelles, à l'édition de 1840.

(3) Il est curieux de noter qu'avant sa conversion à l'utilitarisme, Bulwer fit ses débuts à Cambridge comme champion de la monarchie et de l'aristocratie, avec tant d'éclat, que le parti conservateur lui fit offrir un siège au Parlement pour sa majorité. — Cf. Watt, *Great Novelists*, Lord Lytton, p. 230. — De même, dans les chapitres autobiographiques qu'il rédigea beaucoup plus tard, et que son fils a utilisés pour sa *Vie*, il glisse rapidement sur le séjour à Cambridge et ne fait aucune allusion à sa crise utilitaire (Cf. *Life*, vol. I, livre III, chap. I-III).

et donne son adhésion au programme conservateur. En 1859 et 1860, il parle contre les projets de réforme électorale. Devenu Lord Lytton, il prend naturellement sa place dans les cadres de la féodalité anglaise. Son talent versatile et souple s'est dépensé en œuvres multiples, drames, romans historiques et psychologiques, presque tous intéressants, où pourtant rien ne mérite de retenir à jamais l'attention (1). Un certain manque de fixité intellectuelle neutralise la conscience, avec laquelle il se donne à chacune de ses attitudes successives. — En un sens, les tendances philanthropiques de l'utilitarisme auraient pu trouver dans le roman une expression plus digne d'elles. Mais chez Bulwer les défauts de l'homme et de l'œuvre, la sécheresse morale, l'artificialité, font justement le contraste le plus parfait avec la conviction passionnée de Dickens et de Kingsley. La médiocrité littéraire de *Paul Clifford* a son germe dans les caractères psychologiques du tempérament utilitaire, tel que nous le trouvons chez les disciples inférieurs de la doctrine.

IV

Si l'on néglige la thèse anarchiste, qui dépasse la pensée de Bulwer lui-même, *Paul Clifford* nous présente le côté généreux et en quelque sorte positif de l'individualisme. L'effort des utilitaires pour rendre plus logique l'ordre social s'y attaque aux vices du Code ; en défendant l'individu, ce sont ici les faibles surtout qu'il défend, les victimes ordinaires de la mauvaise organisation légale. Au contraire,

(1) Les principaux drames de Bulwer sont *La Dame de Lyon* (1838) et *Richelieu* (1839) ; ses principaux romans, *Les derniers jours de Pompéi* (1834) ; *Rienzi* (1835); *Jour et nuit* (1841); *Le dernier des barons* (1844); *Les Caxtons* (1850). Toutes ces œuvres eurent un grand succès.

chez Miss Martineau, nous trouvons le côté négatif de l'individualisme. Les *Illustrations de l'Économie Politique* (1832-34) sont la réponse claire et froide d'une sagesse dogmatique, aux espérances aveugles de l'instinct populaire.

L'orthodoxie économique est vers 1830 officiellement établie. Des chaires sont créées pour elle dans les Universités (1); nulle théorie ne s'élève contre elle ; la bourgeoisie industrielle lui est d'avance acquise ; les politiciens se convertissent ; l'aristocratie même est entamée (2). Mais le peuple reste fermé à la science nouvelle ; il éprouve contre elle une méfiance instinctive ; malgré la clarté des grandes lignes, l'économie Ricardienne est abstraite et difficile. Des efforts ont déjà été faits pour la répandre (3). Plus que jamais, en 1832, cette œuvre de vulgarisation paraît nécessaire. L'agitation qui accompagne le Reform Act inquiète les vainqueurs eux-mêmes ; la bourgeoisie sent un inconnu redoutable dans les colères qu'elle a soulevées. C'est le début de la période révolutionnaire des Trade Unions ; le moment où le rêve d'une association générale des travailleurs semble réalisé (4). « L'Association nationale pour la protection du

(1) Nassau Senior est le premier professeur d'économie politique à Oxford, de 1825 à 1830 — Quelques années plus tard, Mac Culloch est choisi par la nouvelle Université de Londres.

(2) Nous étudierons, chez Disraeli, les personnages de Lord Everingham et de Lord Marney ; chez Kingsley, celui de Lord Minchampstead ; tous trois enthousiastes de l'économie.

(3) Cf. le chapitre précédent. — La « Société pour la diffusion des connaissances utiles » s'est fait une spécialité de cette tâche ; elle patronnera Miss Martineau. — Les « *Conversations sur l'Économie politique*, où les éléments de cette science sont expliqués familièrement » de Mrs. Marcet (1816) ont préparé la voie à Miss Martineau. Le livre est destiné aux « jeunes personnes » ; le ton en est fort scientifique, et l'orthodoxie à peu près irréprochable.

(4) Sur tout ceci, cf. Sidney Webb, *History of Trade Unionism*, p. 102-120.

travail », à laquelle adhèrent 150 Unions, est de 1830 ; son organe, la « Voix du peuple », paraît en janvier 1831 (1). Le problème de la loi des pauvres se pose avec une acuité chaque jour plus grande ; de toutes parts des plaintes s'élèvent contre l'injustice et l'absurdité du régime existant ; pour le détruire, il faut extirper les préjugés enracinés dans l'esprit populaire, le droit à l'assistance, la notion de l'État patriarcal. Enfin, une certaine philanthropie intellectuelle est aussi l'auxiliaire de l'économie politique. Le peuple souffre, parce qu'il ignore les lois de la vie sociale ; il est le seul auteur de ses maux ; pour les guérir, il faut qu'il le comprenne ; ce sera faire œuvre utile et généreuse que de lui démontrer son erreur. Tel est l'état de l'opinion lorsqu'en 1832 Miss Martineau publie le premier de ses contes.

L'écrivain qui entreprenait cette tâche ingrate, et allait mettre l'économie politique en romans, est une personnalité originale. Née en 1802 à Norwich, Harriet Martineau descendait d'un huguenot français établi en Angleterre après la Révocation. Par son père, manufacturier en étoffes à bas prix, et par sa mère, fille d'un raffineur de Newcastle, elle appartenait à la bourgeoisie industrielle. Sa famille était Unitaire (2) ; mais l'esprit de secte en avait seulement concentré le puritanisme. Le milieu où grandit la jeune fille nous apparaît dans ses *Mémoires* comme sévère et triste (3). La guerre contre Napoléon compromet la fortune du père ; ruiné par la débâcle de 1825, il meurt l'année sui-

(1) « It was soon worked up by the newspapers to a pitch at which it alarmed the employers, dismally excited the imaginations of the middle classes, and compelled the attention of the Government » (S. Webb, *loc cit.*)

(2) Les Unitaires nient le dogme de la Trinité.

(3) Pour ce qui suit, cf. Miss Martineau, *Autobiography*, 1877 ; vol. I : première période (jusqu'à 9 ans), et deuxième période (jusqu'à 17 ans). — Vol. II et III, passim.

vante, laissant ses huit enfants sans ressources. La famille connaît la misère, et Harriet gagne sa vie en faisant des travaux à l'aiguille. Elle va se marier, en 1827, lorsque son fiancé devient fou et meurt. Elle-même, cependant, trouve dans sa mauvaise santé physique et morale une source perpétuelle de souffrances. Enfant maladive et nerveuse, elle avait été maltraitée par la brutalité inconsciente de ses frères (1). Mise en pension dès 1813, elle commence à perdre l'ouïe ; en 1820, elle est sourde. Toute sa vie elle ignorera les odeurs et les saveurs (2) ; un jour seulement elle sentira le goût d'un gigot de mouton, et le trouvera « délicieux ». A la pauvreté de la vie sensitive répond la privation de toute vie émotionnelle ; la discipline austère de la famille lui refuse les joies du cœur (3) ; enfant, elle est morose, repliée sur elle-même ; jeune fille, elle souffre d'une irritabilité nerveuse et ses parents sont forcés de l'éloigner. Chez une tante, à 16 ans, elle trouve enfin « un être humain dont elle n'a pas peur ».

La volonté et l'intelligence, cependant, ont grandi seules, viriles et précoces. Elle applique à s'instruire une énergie concentrée et opiniâtre (4). A 7 ans, elle lit le *Paradis Perdu* et l'apprend presque entier par cœur. La religion

(1) « I was almost the youngest of a large family, and subject not only to the rule of severity to which all were liable, but also to the rough and contemptuous treatment of the elder children, who meant no harm but injured me irreparably. » (I, 19).

(2) « I never had the sense of smell ; and that of taste was therefore exceedingly imperfect. » (I, 13).

(3) « I am sure that a little more of the cheerful tenderness which was in those days thought bad for children would have saved me from my worst faults, and from a world of suffering. » (I, 11). Choyée un jour par une étrangère, elle a une crise d'émotion et de larmes. (I, 20-21).

(4) « My mind.... « was desperately methodical. Everything must be made tabular that would at all admit of it. » (I, 35).

l'attire comme un problème intellectuel. Sa foi est raisonneuse, systématique. A 18 ans, disciple fanatique d'un ministre Unitaire, elle lit la Bible pour y puiser des arguments, et la discussion religieuse la conduit à la philosophie. Hartley, Priestley, les prédécesseurs des utilitaires, enchantent sa raison ; le *Traité sur l'Homme*, du premier, lui paraît, « après la Bible, le livre le plus important du monde ». Elle accepte avec une joie déterministe la doctrine de la « nécessité philosophique ». — Quand elle commence à écrire, en 1827, c'est pour donner des articles polémiques à une revue religieuse. Elle songe ensuite à un roman théologique. En 1827, elle envoie des contes en prose à un éditeur de Londres ; l'un d'eux, les *Émeutiers*, traite de la question des salaires. En 1830 et 1831, elle obtient les prix offerts par la Société Unitaire pour trois essais destinés à convertir les catholiques, les musulmans et les juifs. Déjà, elle avait eu la pensée d'exposer dans une série de contes les principes de l'économie politique ; à Dublin, en 1831, elle soumet son projet à son frère James, qui l'approuve. Sa raison lui présente la tâche comme nécessaire, et sa conscience la lui impose. Elle entreprend de convertir le peuple à l'orthodoxie économique, comme les musulmans à l'orthodoxie protestante.

Ses *Mémoires* nous renseignent abondamment sur la façon dont elle a écrit (1). Il est peu d'exemples d'une création aussi exclusivement volontaire et intellectuelle. La rencontre du rationalisme utilitaire et de la littérature ne pouvait se faire en des circonstances à la fois plus typiques et plus paradoxales. « Dans l'ensemble ce fut l'acte de volonté le plus intense auquel je me sois jamais astreinte, et ma volonté n'a jamais péché par la faiblesse... Je pris... certaines résolutions, auxquelles je me promis que nulle puis-

(1) Pour ce qui suit, cf. *Autobiography*, vol. I, section IV.

sance humaine ne pourrait me faire manquer. Je résolus, en premier lieu, d'aller jusqu'au bout. Le public avait besoin du livre, il l'aurait. Ensuite, je résolus de conserver ma santé, si possible, dans cette attente, en entretenant en moi une disposition de volonté ferme et de confiance inébranlable. Enfin je résolus de ne jamais me mettre en colère pendant toute la durée de l'entreprise. Je savais que j'avais raison, et les gens qui savent qu'ils ont raison n'ont que faire de se mettre en colère (1). » Elle fait allusion aux difficultés de toutes sortes qu'elle rencontra. Les éditeurs se dérobèrent ; James Mill, consulté, désapprouva son plan et recommanda une exposition purement didactique. — Enfin, le 10 février 1832, la première livraison paraît ; le succès aussitôt s'affirme, éclatant. Pendant deux années, elle poursuit son labeur d'une allure régulière. « Je suis sûre », dit-elle, « que la diligence et la ponctualité intellectuelles sont aussi praticables que la diligence et la ponctualité dans tout autre domaine (2). »

Sa méthode de composition est significative. « En commençant, je m'étais munie de tous les ouvrages classiques sur le sujet »... Ces ouvrages, nous les connaissons : Ricardo pour les principes, Mrs. Marcet pour l'exposition familière,

(1) The whole business was the strongest act of will that I ever committed myself to; and my will was always a pretty strong one... Certain resolutions, from which I promised myself that no power on earth should draw me away. I was resolved that, in the first place, the thing should be done. The people wanted the book; and they should have it. Next, I resolved to sustain my health, under the suspense, if possible, by keeping up a mood of steady determination, und unfaltering hope. Next I resolved not to lose my temper, in the whole course of the business. I knew I was right; and people who are aware that they are in the right need never lose temper » (I, 160-161).

(2) « I am confident that intellectual industry and intellectual punctuality are as practicable as industry and punctuality in any other direction » (I, 190).

« J'avais fait un plan très général de la série, comprenant les quatre divisions : Production, Distribution, Échange et Consommation (1). » Elle note alors ses propres idées sur chaque problème, et les corrige par celles des bons auteurs. Puis vient le résumé des principes, qui seront illustrés dans chaque récit. C'est là, dit-elle, « la partie la plus difficile du travail, et celle que je regardais certainement comme la plus précieuse ». Dès lors, pour chacun des contes, le temps, le lieu, la nature des acteurs, se déduisent sans peine. Reste à incarner chaque principe dans un personnage ; les « réactions mutuelles de ces principes personnifiés » fourniront l'intrigue (2). Si la scène et les héros sont étrangers, Miss Martineau se documente à l'aide des récits de voyages. Enfin, elle divise la matière en chapitres, arrêtant pour chacun d'eux, non seulement les gestes des personnages et l'allure de l'action, mais encore « toute l'économie politique qu'ils devaient exprimer, par leur exemple ou par leurs conversations ». Cette partie de sa tâche la rend parfois malade de fatigue ; mais ensuite tout est facile. « Je numérotais mon papier, et l'histoire s'enlevait aussi facilement qu'une lettre. Je ne pus jamais décider si j'avais plus de plaisir à écrire les descriptions, les narrations ou les conversations argumentatives et didactiques ; je préférais chaque chose pendant que je la faisais (3). » Un détail encore : « En moyenne, j'écrivais 12 pages par jour, sur du papier à lettre

(1) « When I began, I furnished myself with all the standard works on the subject »..... « I had made a skeleton plan of the course comprehending the 4 divisions, Production, Distribution, Exchange and Consumption » (I, 193).

(2) « The mutual operation of these embodied principles supplied the action of the story. » (I, 194).

(3) « I paged my paper ; and then the story went off like a letter. I never could decide whether I most enjoyed writing the descriptions, the narrations, or the argumentative or expository conversations ; I liked each best while I was about it » (I, 195).

grand format (on l'appelle in-quarto, je crois), la page contenant 33 lignes (1). »

Ainsi furent écrites, méthodiquement, trois séries de contes (2). Ces petits romans n'appartiennent pas à la littérature, au sens étroit du mot ; l'art, sinon l'artifice, en est absent. Ce sont en revanche des documents psychologiques précieux. Avec leur auteur, tout un aspect de l'époque y revit. Nous y retrouvons l'esprit de la bourgeoisie industrielle, énergique, positive, dure pour les autres comme pour elle-même, concrète et précise de pensée, étroite et sèche de sentiment. — La préface du premier recueil (1832) est suggestive. La haine de l'organisation féodale, irrationnelle et improductive, inspire cet apologue : « Si un étranger était entré dans le château d'un seigneur, il y a huit cents ans, et, affligé de ce qu'il voyait, avait essayé de redresser les choses, comment aurait-il dû s'y prendre, et de quelle humeur l'aurait-on écouté ? (3) ». Et l'auteur nous le montre faisant la leçon à l'aristocratique famille. « Je suis allé parmi les demeures de ceux qui coupent votre bois, et puisent votre eau, et cultivent vos champs, et tissent vos vêtements, et je constate qu'ils ne sont pas libres d'échanger les produits de leur travail à leur guise, mais que des prix artificiels leur sont imposés, et que les profits des uns sont grossis par des rémunérations prélevées sur le gain des autres... Tout cela

(1) « On an average I wrote 12 pages a day — on large letter-paper (quarto, I believe it is called), the page containing 33 lines. » (Ibid.)

(2) *Illustrations of Political Economy* (1832-34), 25 livraisons — *Illustrations of Taxation* (1834), 5 livraisons — *Poor Law and Paupers illustrated* (1833-34), 3 livraisons. — Chaque livraison forme un conte par elle-même, mais le sujet se continue parfois d'une livraison à l'autre.

(3) « If a stranger had entered the castle of a nobleman eight hundred years ago, and, grieved at what he saw, had endeavoured to put matters on a better footing, how ought he to set about it, and in what temper should he be listened to ? » (Preface, p. VI).

n'est pas nécessaire. Il est des méthodes pour gouverner une maison qui assureront le bien de tous. Je vous invite à vous joindre à moi pour chercher quelles sont ces méthodes (1). » Aucun texte ne pourrait faire sentir plus nettement l'abîme, qui sépare à cette époque l'esprit industriel, du mouvement dont Carlyle et Disraeli, Newman et Ruskin, seront les chefs. En style biblique, où les « coupeurs de bois et puiseurs d'eau » auront aussi leur rôle, Carlyle mettra en scène, dans *Passé et Présent*, la vie féodale ; mais ce sera pour en exalter l'ordre patriarcal et organique aux dépens de l'anarchie moderne, brutale et matérialiste.

Comme l'étranger de l'apologue à la famille du seigneur, Miss Martineau veut enseigner au peuple la véritable économie sociale. Pourquoi le faire par voie indirecte ? C'est encore dans un intérêt pratique. « La raison pour laquelle nous choisissons la forme narrative est que nous la jugeons véritablement la meilleure sous laquelle l'économie politique puisse être enseignée — comme nous le dirions de presque toutes les sciences morales. Une fois de plus il faut appliquer le vieux proverbe : l'exemple vaut mieux que le précepte (2) ». La certitude de la vérité immuable éternelle, perce à travers les pages de cette préface ; l'enthousiasme

(1) « I have been among the abodes of those who hew your wood, and draw your water, and till your fields, and weave your garments ; and I find that they are not allowed to exchange the produce of their labour as they will, but that artificial prices are set upon it, and that gifts are added to the profits of some which are taken out of the earnings of others... These things need not be. There are methods of governing a family which will secure the good of all. I invite you to join me in discovering what these methods are. » (Ibid., p. VII).

(2) « The reason why we choose the form of narrative is, that we really think it the best in which Political Economy can be taught, as we should say of nearly every kind of moral science. Once more we must apply the old proverb : « Example is better than precept. » (Ibid., p. XIII).

intellectuel pour la doctrine devient presque une admiration esthétique. « Quand la vérité a été acquise, il est aisé d'en apercevoir et d'en faire voir la beauté ; cette tâche, la dernière et la plus facile, est ce qui reste à faire pour l'économie politique (1). » Et l'auteur vante le profit que toutes les classes peuvent retirer de son œuvre. « Si les gouvernants sont intéressés à ce que leurs mesures soient sages, si les riches sont intéressés à ce que leur propriété soit respectée, les classes moyennes à ce que leur industrie soit récompensée, les pauvres à ce que leurs souffrances soient soulagées, il est de l'intérêt de tous que l'économie politique soit comprise (2). » Promesses larges, où nous retrouvons la sérénité dogmatique de la science, le zèle sincère de ses apôtres, le geste de bienveillance générale et vague qu'ils adressent à la fois aux heureux et aux misérables.

Lire un des contes, c'est les connaître tous. Partout, la même insuffisance artistique : prosaïsme du récit, pédantisme des personnages, invraisemblance des faits, absence de vie. Ces défauts étaient inévitables ; l'ingéniosité déployée par l'auteur, pour les atténuer autant que possible, est digne d'estime. La composition est logique ; le style est clair ; les idées abstraites y sont remarquablement simplifiées. Miss Martineau fait en ce sens des miracles ; la théorie de la rente, d'après Ricardo, est exposée — et comprise — par deux insulaires d'une île septentrionale de l'Écosse (3),

(1) « When truth is once laid hold of, it is easy to discover and display its beauty ; and this, the last and easiest process, is what remains to be done for Political Economy. » (Ibid., p. XI).

(2) « If it concerns rulers that their measures should be wise, if it concerns the wealthy that their property should be secure, the middling classes that their industry should be rewarded, the poor that their hardships should be redressed, it concerns all that Political Economy should be understood. » (Ibid., p. XVI).

(3) Cf. *Ella of Garveloch*, vol. II, chap. VI : « The Scotch abroad. »

frustes et ignorants. Dans cette médiocrité littéraire, certains traits sont intéressants : ceux qui ont une portée générale et expliquent le succès de l'œuvre.

Le premier conte, *La vie au désert* (1), est destiné à illustrer la théorie de la valeur fondée sur le travail. Une petite colonie isolée d'émigrants dans le Sud de l'Afrique est placée par une attaque des indigènes, qui la prive de tous ses capitaux et de ses outils, dans les conditions théoriques où la valeur n'existe encore qu'en puissance. Courageusement, chacun se remet à l'œuvre ; et nous assistons alors au même spectacle que chez De Foe, à l'effort énergique et patient de l'homme pour vaincre la nature. Malgré la nécessité supérieure qui transforme les héros en marionnettes économiques, quelque chose de la grandeur austère de *Robinson Crusoe* ennoblit le récit. — Le premier désespoir passé, la communauté s'organise, et les égoïsmes individuels s'assouplissent pour chercher l'intérêt collectif. Chacun accepte d'un cœur vaillant sa place et son labeur dans la grande œuvre supérieure à tous. Beaucoup des instincts les plus profonds de la race ont pu être émus, touchés dès ce début. Le problème anglais de la vie en pays nouveau : le courage silencieux des pionniers, la solidarité laborieuse, et la religion de force et de travail, qui affermit l'âme à la lutte, voilà ce que le public bourgeois de 1832 a vu et goûté dans ces pages. Du récit, terne et prosaïque, une philosophie se dégage, aussi applicable à l'Angleterre qu'aux pays lointains : la vie matérielle est bonne, mais difficile ; c'est une tâche dure, où le voisin doit aider le voisin ; plusieurs réussiront là où un seul échouerait ; les qualités viriles de force et de patience sont les seules estimables ; les regrets, les émotions, les fantaisies affaiblissent et retardent l'action ; la morale est le code des modes d'activité sociale-

(1) *Life in the Wilds* ; vol. I.

ment utiles ; la religion est un appel d'énergie adressé à une source surnaturelle, en vue de la prolongation de l'effort utile. Sentant et pensant ainsi comme la bourgeoisie industrielle, dont elle exprime inconsciemment les croyances profondes, Miss Martineau devait accepter d'une foi entière les dogmes de l'économie orthodoxe ; elle en portait en elle les racines organiques et instinctives. Chez elle, on embrasse d'un regard tout le développement d'un type social et d'une doctrine, depuis les habitudes du sentiment et de la pensée, jusqu'au couronnement abstrait des théories et des formules.

Comme le grand élan de l'énergie pratique, belle par sa force, on sent aussi dans ces pages les petitesses et les duretés de l'âme bourgeoise. Une acceptation tranquille des conventions établies, des inégalités sociales, de la hiérarchie ; l'admission tacite que les biens matériels sont les plus estimables, et les seuls que nous devions travailler directement à acquérir ; l'absence de toute émotion pure, de toute préoccupation idéaliste ; ces traits, qui sont ceux d'une époque et d'une classe, se dégagent du petit drame où Miss Martineau nous raconte la conquête du pain. Le pasteur de la colonie, Stone, remercie la Providence de ce que « nous n'avons qu'à travailler, pour fournir nous et notre enfant des biens nécessaires à l'existence, dès aujourd'hui, et du confort et du superflu de la vie avant longtemps » (1). Un enfant, le petit George, est piqué par un serpent, et meurt ; « ce fut une chose touchante », dit l'auteur, « d'observer combien George était regretté par chacun ; signe certain qu'il avait été un membre utile de la communauté » (2). La prospérité matérielle récom-

(1) « We have only to work, under the blessing of Providence, to provide ourselves and our child with all that is necessary now, and with comforts and luxuries by and by. » (Chap. II, p. 29).

(2) « It was an affecting thing to observe how George was missed by every body ; — a sure sign what a valuable member of society he had been ». (Chap. VI, p. 71).

pense les efforts de la petite troupe; les greniers sont remplis, les capitaux reconstitués ; et le chef, Adams, tire la morale de l'aventure (1). « Soyons toujours unis, soyons toujours industrieux ;... soyons tolérants pour la sottise, honorons la sagesse et vénérons la vertu, et nous serons sûrs de goûter toute la félicité qu'une Providence bienveillante croit devoir nous accorder. Essayons s'il ne serait point vrai des sociétés comme des individus, que la Providence place leur plus grand bonheur à leur portée. » Ce bonheur, c'est la vie assurée, un toit pour la famille, une réserve pour l'avenir; c'est un ordre décent et régulier dans la société; ce n'est assurément ni les satisfactions désintéressées de l'âme, ni la recherche passionnée de la justice sociale.

Le problème industriel est traité dans le même esprit. Le second récit, *La Colline et la Vallée* (2), est destiné à illustrer les rapports du capital et du travail. Wallace, le manufacturier, est le patron raisonnable et actif, bienveillant sans philanthropie, tel que le rêvent les économistes. Sa fortune est l'œuvre de trois générations; son arrière-grand-père était journalier, son grand-père commis, son père marchand: l'ascension de la nouvelle bourgeoisie est ainsi résumée (3). Il a l'intelligence précise, le jugement net et prompt, et sa sensibilité n'est point faite pour en troubler l'exercice. Sa femme partage ses goûts; la nature sauvage ne parle point à son cœur; la beauté qu'elle préfère, c'est celle de l'atelier. « Je ne connais rien de plus beau que de

(1) « Let us still be united, let us still be industrious;.... let us be tolerant of mere folly, and honour wisdom and reverence virtue, and we shall be sure of enjoying all the happiness a benignant Providence thinks good for us. Let us try whether it be not true of societies as well as of individuals, that Providence places their best happiness within their own reach » (Chap. IX, p. 123-24).

(2) *The Hill and the Valley*, vol. I

(3) Chap. II, p. 19-21.

voir une troupe de gens en plein travail, et gagnant les satisfactions de la vie pour eux-mêmes et les uns pour les autres (1). » Une crise économique atteint l'usine ; les profits diminuent (2) ; les salaires aussitôt sont réduits. « La première réduction fut acceptée tranquillement ; la seconde excita les murmures des ignorants, et l'inquiétude et le chagrin des plus avisées parmi les victimes ; la troisième souleva des menaces de révolte. Certains des hommes se refusèrent à travailler pour un tel salaire. Les patrons leur expliquèrent la nécessité de ne pas arrêter le travail, et de continuer à produire autant de fer que possible, à n'importe quel prix, afin de conserver leur marché aussi longtemps que le capital n'était pas entamé (3). » Pour économiser encore, on introduit des machines nouvelles. « Ceci souleva des clameurs, mais qu'y faire ? Il n'y avait pas d'autre moyen pour sauver le capital de l'entreprise, et de ce capital dépendait chaque employé aussi bien que les patrons (4). » On renvoie donc les ouvriers inutiles. « Leurs maîtres et leurs voisins espéraient qu'ils porteraient leur travail là où

(1) « I know nothing more beautiful than to see a number of people fully employed, and earning comforts for themselves and each other » (chap. III, p. 38).

(2) Chap. VI : « Disasters ».

(3) « The first reduction was taken quietly ; the second excited murmurs among the ignorant, and fear and sorrow among the clear-sighted of the sufferers ; the third occasioned threats of actual rebellion. Some of the men refused to work for such wages. Their masters explained to them the necessity of keeping the works going, and continuing to produce as much iron as possible, at however low a price, in order to retain their stand in the market as long as their capital could be returned entire ». (Chap. VI, p. 90).

(4) « This created an outcry ; but how could it be helped ? There was no other way of preserving the capital of the concern, and on that capital every man belonging to it depended as much as the partners. » (Chap. VI, p. 91).

on en aurait besoin, et quitteraient la place en paix (1). » Mais au lieu d'aller rétablir ailleurs, selon les lois économiques, l'équilibre entre l'offre et la demande, les ouvriers congédiés restent et débauchent leurs camarades; une grève, et les violences qui l'accompagnent (2), amènent enfin l'incendie et la destruction de l'usine.

Ferme dans le sentiment de son droit strict, Wallace n'a rien fait que son devoir, n'a rien cherché que son intérêt. Son adieu aux ouvriers mutinés est d'une impitoyable logique. Le contrat de salaire ne lie qu'une abstraction économique à une autre; le contre-coup des crises industrielles doit retomber de tout son poids sur l'ouvrier ; la révolte contre une fatalité aussi générale est un mauvais calcul autant qu'une absurdité. « De toutes les parties intéressées dans ces violences, ce sont vos patrons qui souffrent le moins — bien que leurs souffrances soient réelles — c'est vous qui souffrez le plus... (3) » « Vous me direz que le comté va nous dédommager de nos pertes, et que nous pourrons sans tarder rebâtir ce qui est détruit, et continuer à produire comme avant. Il est vrai que nous devons être indemnisés par le Trésor public ; mais ce qui n'est pas aussi sûr, c'est qu'un remède soit ainsi trouvé pour les misères que votre violence vous a rapportées... Mon associé et sa famille vont partir sans tarder. Je resterai avec quelques hommes pour m'aider à écouler notre fonds, et à liquider l'entreprise ; et ensuite ce lieu, tout-à-l'heure si actif, d'où tant de centaines de personnes tiraient abondamment les choses nécessaires et commodes à la vie, offrira un spectacle mélancolique

(1) « It was hoped by their masters and neighbours that they would carry their labour where it was more wanted, and leave the place in peace. » (Ibid.)

(2) Chap. VIII : « Uproar ».

(3) « Of all the parties concerned in this outrage, your masters suffer the least, though their sufferings are not small, and yourselves the most. » (Chap. VIII, p. 132).

d'abandon et de ruine (1). » Un scrupule l'attendrit pourtant. « Je dois ajouter seulement, ce que certains d'entre vous auront peut-être plaisir à apprendre, que nous pardonnons de tout cœur à ceux qui ont voulu nous faire du mal. En vérité, nous prenons trop de part à vos malheurs, pour que nous puissions faire grande attention aux nôtres. Adieu (2). » Même enseignement, même ton, dans *Une grève à Manchester* (3). Même doctrine dans *Heur et Malheur à Garveloch* (4). Si l'offre dépasse la demande, le prix du travail doit baisser. Les travailleurs sont trop, c'est là leur crime ; qu'ils se résignent, et préparent un avenir meilleur à leurs enfants, en en limitant le nombre. Tous les postulats de l'économie Ricardienne, égoïsme universel et conscient, mobilité des agents producteurs, liberté parfaite, souplesse de l'organisation économique, sont implicitement acceptés ; toutes les conséquences en sont déduites, sans fléchissement de la croyance, sans révolte. Par là encore, Miss Martineau pouvait être comprise de sa génération.

(1) « You may say that the county will repair our losses, and that we may soon build up what is destroyed, and go on as before. It is true that the damage must be paid out of the public fund ; but it is not so true that a remedy will thus be found for the distress which violence has brought upon you ... My partner and his family will depart immediately. I shall remain with a very few men under me to assist in disposing of our stock, and to wind up the concern ; and then this place, lately so busy and so fruitful of the necessaries and comforts of life to so many hundred persons, will present a melancholy picture of desertion and ruin. » (Chap. VIII, p. 131).

(2) « I have only to add that which it may be a satisfaction to some of you to know, that we freely forgive to such the injury they have meditated against us. We are indeed too deeply concerned for your misfortunes to have much thought to bestow upon our own. Farewell. » (Chap. VIII, p. 133).

(3) *A Manchester Strike.* (Vol. III).

(4) *Weal and Woe in Garveloch* (Vol. II).

Elle le fut, avec quelle rapidité et quel ensemble, les témoignages contemporains en font foi. La vente de chaque livraison mensuelle dépassa dix mille exemplaires. L'auteur, inconnue la veille, devient la célébrité du jour ; les salons se la disputent, les hommes politiques veulent lui être présentés. Hallam, Sydney Smith, Malthus, Bulwer, les Mill, les chefs du mouvement libéral, sont de ses amis (1). Owen même, dans sa naïveté, essaye de gagner à sa cause le brillant écrivain (2). La presse, les périodiques, retentissent de ses louanges. « Je fus accablée de journaux, de lettres contenant toutes sortes de flatteries. Des membres du Parlement m'envoyèrent des Livres Bleus par la poste (3). » Des ouvriers, des jeunes filles du peuple lui écrivent, demandant conseil à celle qui connaît si bien les lois de la vie sociale, et paraît animée d'un zèle si désintéressé à l'égard des misérables (4). Seule, la « Quarterly Review, » la revue Tory, l'attaque (5) ; mais c'est surtout à cause de sa franche exposition du Malthusianisme. Au contraire, la « Revue d'Édimbourg », le grand organe Whig, est dithyrambique. « Les trois contes qui suivent, *Ella de Garveloch*, *Heur et Malheur à Garveloch*, *Une grève à Manchester*, sont si beaux par leur

(1) Lord Brougham lui fournit des documents pour la rédaction de ses contes sur la loi des pauvres. — Malthus lui fit une visite pour la remercier (Cf. *Autobiography*, I, 253-4).

(2) Ibid., vol. I, p. 231.

(3) « The entire periodical press, daily weekly, as soon as possible, monthly, came out in my favour ; and I was overwhelmed with newspapers, letters, containing every sort of flattery... Members of Parliament sent down Blue Books through the Post office. » (Ibid., I, 190).

(4) Ibid., vol. I p 195.

(5) Vol. 49 (Avril-juillet 1833), p. 136-152. La critique est vive et même grossière. « A woman who thinks child-bearing a crime against society ! An unmarried woman who declaims against marriage ! » Etc. (p. 151).

charme poétique et pittoresque, et si importants par leur morale, que, si nous commencions à les louer, nous ne saurions plus où nous arrêter (1). » — Ainsi beaucoup la lisent (2); mais, parmi ses lecteurs, en convertit-elle beaucoup qui ne fussent déjà convertis ? Charles Knight, l'historien libéral, louant trente ans plus tard les qualités littéraires des contes, déclare qu'ils excitèrent « l'admiration de milliers de lecteurs, qui se levèrent après avoir lu ses volumes mensuels, sans que les « principes » eussent fait la moindre impression sur leur esprit » (3). Il attribue en revanche à l'ouvrage une influence sur le développement du roman social. « Nous n'en pensons pas moins que ces remarquables petits livres ont, pour une grande part, déterminé la tendance croissante de toute la littérature romanesque à étendre le champ où elle cherche ses matériaux, à ne pas perdre de vue les rapports caractéristiques des riches et des pauvres, des ignorants et des savants, des gens honnêtes et des vicieux dans notre société compliquée (4). » Miss Martineau

(1) Vol. 57 (Janvier-juillet 1833). « The next three stories (*Ella of Garveloch, Weal and Woe in Garveloch, A Manchester Strike*) are so beautiful in their poetry and their painting and so important in their moral, that, were we to begin to praise them, we should not know where to stop. » (P. 26).

(2) La jeune princesse Victoria lit les contes et s'y intéresse. Louis-Philippe commande un exemplaire pour chaque membre de sa famille (Mrs. F. Miller, *Harriett Martineau*, p. 87-88).

(3) « These qualities excited the admiration of thousands of readers, who rose from the perusal of her monthly volumes without the « principles » having taken the slightest hold upon their minds. » (Cf. Knight, *ouvrage cité*, vol. VIII, chap. XXVI).

(4) « Nevertheless, we hold these remarkable little books to have, in a considerable degree, led the way in the growing tendency of all novel-writing to extend the area of its search for materials... and to keep in view the characteristic relations of rich and poor, educated and uneducated, virtuous and vicious, in our complicated state of society. » (Ibid.).

aurait, sans le vouloir, préparé le succès de Dickens et de Kingsley.

Quoi qu'il en soit, elle devait perdre avec les années l'assurance de son dogmatisme. La philanthropie intellectuelle des contes s'attendrit plus tard au contact de misères réelles, et d'autres souffrances que les siennes. Abolitionniste fervente, Miss Martineau reste encore, en 1834-1835, l'apôtre d'une cause abstraite (1); mais à Ambleside, où elle prolonge jusqu'en 1876 une vieillesse philosophique et noble, elle est charitable pour les ouvriers et les paysans, les secourt de sa sympathie et de ses aumônes, malgré les préceptes de l'économie politique. Ses *Mémoires* nous montrent l'étendue de cette transformation. Le travail de critique accompli après 1850, et qui ébranlait partout l'orthodoxie régnante, avait trouvé en elle un terrain déjà préparé. Elle nous parle de cette économie qu'elle prenait pour une science, et avoue « que la prétendue science n'en était pas une (2) ». La croissance, si maigre fût-elle, de la vie sentimentale, a ruiné les fondements de la construction intellectuelle, qui s'est effondrée (3).

(1) Elle fit à cette date un voyage en Amérique, et s'y prononça hautement contre l'esclavage, s'attirant ainsi de vives attaques.

(2) « Then, there was the orderly comprehension of what I then took to be the science of Political Economy as elaborated by the Economists of our time; but I believe I should not have been greatly surprised or displeased to have perceived even then, that the pretended science is no science at all, strictly speaking »... (Elle raconte les faits de sa vie en 1846, écrivant beaucoup plus tard. — *Autobiography*, vol. II, p. 244-5).

(3) Miss Martineau avait encore publié, en 1841, « *The Playfellow*, a series of tales » (4 livraisons), et en 1845, « *Forest and Game — Law Tales* » (3 volumes). — Pour les deux aspects de son caractère, voir l'intéressant portrait que nous a laissé d'elle Charlotte Brontë (Mrs. Gaskell, *Life of Charlotte Brontë*, vol. II, chap. IX). « She is both hard and warm-hearted, abrupt and affectionate, liberal and despotic »... Il en résulte que déjà, vers 1850, sa philanthropie n'était plus doctrinaire, mais agissante. « She seems to me the benefactress of Ambleside... » Etc.

V

Ainsi le « roman utilitaire » est un document sur la diffusion de l'individualisme vers 1832. Il nous en montre les deux aspects : critique des abus persistants de l'ancien régime ; négation des efforts par lesquels se traduisait obscurément l'idéal de la réorganisation sociale. Hostilité contre la routine légale associée à l'aristocratie conservatrice ; résistance au désir d'une justice nouvelle, que la souffrance ou la sympathie éveillent dans certaines classes ou certaines âmes. — Pauvre en mérite littéraire, il doit son intérêt à sa valeur historique. Bulwer développe sans conviction intime son paradoxe sur la société, et attaque la législation criminelle du point de vue de la sage économie sociale ; Miss Martineau, possédée par la vérité d'un système, en illustre consciencieusement la supériorité pratique. A la racine de leur zèle social, ce n'est pas le sentiment ému des misères humaines, le désir obstiné de charité et de justice, que nous sentons ; leur inspiration a la froideur et la clarté d'une conviction rationnelle. Elle ne se crée pas une forme artistique qui dure. Plus nettement, pourtant, que le roman interventionniste, leur œuvre est acceptée par l'opinion. C'est que, d'une adhésion spontanée, sans réserve, la majorité de la classe moyenne pouvait se reconnaître en elle.

CHAPITRE III

LA RÉACTION IDÉALISTE ET INTERVENTIONNISTE

De 1835 à 1850, le roman social est animé d'un esprit nouveau. Le second système de forces, dirigé vers la correction de l'individualisme, apparaît de plus en plus nettement à côté du premier; en même temps, un mouvement sentimental de la conscience publique se cristallise dans la notion d'une solidarité sociale. Le roman de Dickens et de Kingsley en est à la fois l'un des effets et l'une des causes; il doit être rattaché au second aspect de l'histoire anglaise entre 1830 et 1850.

I

L'ascension de la bourgeoisie nouvelle refoule les autres classes. L'aristocratie foncière, la petite bourgeoisie, le prolétariat agricole et industriel, subissent le contre-coup de sa victoire. Leur effort en sens contraire est la poussée qui dégage des faits eux-mêmes la réaction interventionniste.

L'aristocratie anglaise a perdu tout ce que la classe moyenne a gagné. Le Reform Act marque sa déchéance sociale; du premier rang dans l'État elle descend au second; malgré le respect des formes extérieures, elle n'est plus désormais la puissance dirigeante. L'équilibre économique s'est rompu à son détriment; l'agriculture a cessé d'être la principale richesse publique; le centre de gravité s'est

déplacé ; il a remonté du Sud au Nord ; l'Angleterre des industriels et des commerçants a supplanté l'Angleterre des squires ; le pouvoir politique a passé des vaincus aux vainqueurs. Comme dans son orgueil, la noblesse rurale est frappée dans ses intérêts ; la réforme libre-échangiste va lui enlever le bénéfice des droits sur les blés ; les fermages vont baisser, et avec eux les revenus des grands propriétaires. Dans la lutte, la bourgeoisie apporte un esprit d'âpreté jalouse ; elle dénonce les privilèges égoïstes auxquels l'aristocratie tient autant qu'à sa fortune ; les lois sur le gibier (1), restes des droits féodaux, causes perpétuelles de conflits avec les paysans. Les parvenus de l'usine ne cachent pas leur mépris pour les vieilles familles ; ils en raillent l'oisiveté, la routine, le faste suranné déjà éclipsé par leur splendeur plus fraîche et plus insolente ; leur radicalisme s'acharne contre le vieux Torysme inerte et stupide ; les voies ferrées qu'ils tracent d'une ville industrielle à l'autre envahissent les forêts séculaires, trouent les parcs d'où s'enfuient les daims effrayés. Avec la domination politique et sociale, l'aristocratie sent lui échapper les mœurs qui faisaient son prestige, l'atmosphère calme et rustique où sommeillait la vie nationale. Sans doute elle reste forte, d'une autorité morale sinon économique ; les instincts conservateurs lui assureront longtemps encore l'image du pouvoir, sinon sa réalité. Mais elle souffre de cette Angleterre nouvelle, qu'elle ne comprend point ; de cette bourgeoisie qui se taille à ses dépens sa place au soleil (2).

Une classe a souffert plus qu'elle, celle des artisans et des petits propriétaires. Mal protégés contre la révolution indus-

(1) En 1831, les lois protectrices du gibier sont une première fois modifiées. Cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol. III, p. 301-302.

(2) Sur la diminution sociale de la classe des grands propriétaires, cf. Walpole, ibid., vol. III, p. 302-303.

trielle par la médiocrité de leurs ressources, et leur dépendance économique, ils n'ont pu résister à l'action dissolvante de l'individualisme. La petite bourgeoisie a presque complètement disparu ; les « yeomen » qui peuplaient l'Angleterre agricole ont été chassés des villages par l'appropriation des terres communales ; les grands domaines se sont formés, exploités par un prolétariat de journaliers, au profit des gros fermiers ; les paysans sont allés chercher du travail dans les villes, ou ont loué leurs bras comme salariés à la campagne (1). En même temps, la concurrence des manufactures a ruiné la petite industrie ; les petits patrons sont devenus des ouvriers ; les tisserands dont le métier à bras nourrissait une famille sont tombés sous la domination d'un intermédiaire qui les exploite. L'activité joyeuse des navettes, l'aisance du cottage entouré d'un jardinet, la fraternité de l'agriculture et de l'industrie, ces images chères aux regrets sociaux du dix-neuvième siècle, n'animent plus les campagnes : les quartiers ouvriers des grandes villes ont reçu pêle-mêle les débris du peuple ancien comme la masse gran-

(1) La révolution agraire est en réalité plus compliquée. D'une part, la possession d'un capital devient nécessaire pour appliquer les méthodes de culture perfectionnées ; la substitution des champs bordés de clôtures, à l'ancien système des « open fields », ou « champs ouverts », amène généralement la faillite des petits fermiers ; leurs terres grossissent les exploitations mieux outillées. En même temps, les familles nouvellement enrichies par l'industrie et le commerce achètent de vastes domaines formés aux dépens de la petite culture, et qu'elles transforment en prairies ou en parcs. Enfin, la ruine de l'industrie textile à domicile et la concentration du tissage dans les manufactures enlèvent aux petits cultivateurs une précieuse ressource. L'effet combiné de ces causes est la disparition d'une classe. « While at the beginning of the 18th century, King estimated there were 180,000 freeholders in England, Arthur Young, writing after the wars against Napoleon, speaks of the small freeholder as practically extinct. » (Warner, *Landmarks in English Industrial History*. — Chap. XVI, p. 298).

dissante du prolétariat. — Une petite bourgeoisie nouvelle se forme cependant, inorganique et flottante, dans les centres urbains. Les bas-fonds de la classe moyenne, cette région vague où Dickens puisera la matière de ses romans, cachent les vaincus de la concurrence ; des misères encore inconnues y apparaissent, et les déclassés de toutes sortes s'y rassemblent, meurtris par la lutte, sans espoir de relèvement, condamnés à s'user dans les besognes ingrates, loin du souffle vivifiant de la grande activité industrielle.

Le prolétariat, enfin, apparaît vers 1830 comme la principale victime de la révolution économique dont il est sorti. Formé d'éléments anciens et du pullulement nouveau de la grande industrie, il s'éveille à peine à la conscience, et ne compte point encore dans l'État. A l'aveugle, dans l'obscurité de sa propre ignorance et de l'inattention publique, il a grandi sourdement depuis un demi-siècle par la poussée irrésistible du nombre ; mais sa masse a passivement subi le contre-coup de toutes les crises nationales, et sa misère n'a pu encore trouver des accents intelligibles. Des causes multiples ont accablé au même moment les travailleurs des champs et ceux des villes. Les fermiers anglais avaient traversé pendant les guerres de la Révolution une période de prospérité ; la paix de 1815 amène une baisse soudaine dans le prix du blé ; les « Corn Laws » veulent en vain y remédier ; une stagnation chronique s'établit sur l'agriculture ; les salaires des journaliers sont réduits et ne se relèveront plus jusqu'au milieu du siècle. En même temps, le travailleur agricole perd sa place au foyer de son maître ; les rapports personnels et stables sont remplacés comme dans l'industrie par les relations éphémères et anonymes ; l'introduction des machines, l'emploi des femmes et des enfants, la multiplication des indigents auxquels la loi des pauvres assure l'existence, créent un excès de population dans les

campagnes (1). La nouvelle loi des pauvres essaie de guérir ce mal ; ses premiers effets sont cruels : elle enlève à beaucoup leur unique moyen d'existence, et la concurrence n'en reste pas moins âpre. Le salaire moyen d'un journalier à cette époque est de 7 fr. 50 à 12 francs par semaine ; souvent des familles nombreuses doivent en vivre (2).

Les observateurs contemporains tracent de cette misère un sombre tableau. Cobbett s'attendrit sur le sort des hommes qui ont fait la force de la vieille Angleterre ; le regret du temps patriarcal apparaît chez lui (3). L'enquête nécessitée par la loi de 1834 révèle l'étendue du mal : dans certains villages, la taxe des pauvres absorbe tous les revenus des riches (4). « Un travailleur agricole anglais et un pauvre anglais, ces mots sont synonymes », dit un membre du Parlement en 1831 (5). Effrayés par la multiplication des indigents, les propriétaires ont jeté bas les cottages, se sont refusés à en construire de nouveaux (6) ; les journaliers s'entassent dans des logements étroits et malsains ; presque partout, la fièvre est chronique. La nourriture est insuffisante, la viande inconnue ; une tranche de jambon est le luxe du

(1) Sur les causes de la misère rurale, cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol. III, p. 318-321.

(2) Sur la misère dans les campagnes, cf. Engels, *The Condition of the Working Class in England in 1844* (traduction anglaise, dans la « Social Science Series »), chap. X : The agricultural Proletariat.

(3) Cf. ses *Rural Rides*, 1830.

(4) « In 1832 more than £ 7.000.000 was expended on the relief of the poor in England and Wales alone. The maintenance of the poor threw an annual charge of 10 shillings on every man, woman and child of the population ». (Walpole, III, 322).

(5) « An English agricultural labourer and an English pauper, these words are synonymous. » Cité par Engels, p. 264.

(6) Dans un district de 15 paroisses rurales, comptant 5.852 habitants, 175 cottages sont démolis de 1770 à 1830 ; 12 seulement sont bâtis. (*The Perils of the Nation*, p. 79).

dimanche. Aussi l'alcoolisme fait-il des progrès effrayants. Nulle instruction, nul secours moral ; le représentant de l'Église établie, incapable d'une tâche écrasante, néglige le plus souvent ses devoirs ; les deux puissances qui se partageaient le gouvernement paternel des villages, le squire et le pasteur, leur font défaut au moment de leur détresse.

La misère industrielle est, sinon pire, du moins plus frappante. C'est le grand fait social de l'époque ; elle lui imprime un caractère ineffaçable. Sur les esprits clairvoyants et libres, parmi les contemporains, elle exerce une sorte de fascination. Des observateurs étrangers vont étudier dans son pays d'origine ce produit inquiétant de la grande industrie. Aussi possédons-nous sur elle un ensemble incomparable de documents (1). Il est difficile de les résumer ; rien ne remplace le détail précis, l'accent personnel des témoignages, tels qu'on les trouve même dans les enquêtes officielles.

Plus encore que les ouvriers de l'usine, ceux du petit atelier ont préoccupé l'attention publique. Les formes de production transitoires portent le plus durement le poids de la révolution économique ; incapables de s'adapter aux conditions nouvelles, elles en subissent les inconvénients sans en ressentir les avantages. Les tisserands devenus prolétaires, les « hand-loom weavers », fournissent à la littérature sociale

(1) Voir la bibliographie. — Nous nous servirons beaucoup du livre de Engels, dont les conclusions sont discutables, mais qui résume avec précision et sûreté deux catégories de documents : les enquêtes parlementaires et les études spéciales comme celles de Gaskell, Kay, Rashleigh, etc. Celles-ci sont de valeur inégale. Gaskell confond les ouvriers d'usine avec la classe ouvrière tout entière (Engels, p. 65 ; note) ; par ailleurs son livre est utile, et curieux surtout comme indice d'un état d'esprit, sur lequel nous reviendrons. — Nous ne pouvions songer à résumer la condition du prolétariat d'après les enquêtes parlementaires ; nous nous sommes reporté à elles pour y chercher la justification de certains faits indiqués par *les romans*.

du temps le type achevé de la misère. Un rapport spécial leur est consacré, parmi les enquêtes parlementaires (1). La concurrence du machinisme avait depuis longtemps abaissé leurs profits ; incapables de se suffire, ils sont tombés au rang de salariés ; les produits de leur travail sont livrés à un intermédiaire, s'ils conservent en général la propriété de leurs métiers à bras. Des préjugés traditionnels, la crainte vague du travail enrégimenté de l'usine, la préférence des immigrants irlandais pour une occupation sédentaire, ont fait croître sans cesse le nombre des tisserands, au moment même où l'évolution économique appelait leur disparition. Entassés dans les quartiers les plus misérables des grandes villes, ils engagent avec la faim le duel le plus désespéré de tous. Dans le faubourg de Spitalfields, à Londres, leur salaire moyen, déduction faite des frais absorbés par les matières premières, varie entre 6 francs 50 au minimum, 21 francs au maximum par semaine (2). Un des meilleurs ouvriers, pendant 430 semaines consécutives, a fait un gain moyen de 14 fr. 25 pour chacune. « Avez-vous des enfants ? » lui demande le commissaire enquêteur. « Non, j'en avais deux, mais ils sont morts, Dieu merci ! » — « Exprimez-vous de la satisfaction que vos enfants soient morts ? » — « Oui, j'en remercie Dieu. Je suis délivré du fardeau de leur entretien, et eux, les pauvres chères créatures, sont débarrassés des souffrances de cette vie mortelle (3). »

(1) « Reports of Commissioners and Assistant Commissioners on the condition of the hand-loom weavers » — 7 parts, 1837-1841.

(2) Part II. — Reports from Assistant hand-loom weaver's Commissioners (1840). — Report of J. Mitchell : the East of England — p. 228-29.

(3) « Have you any children ? — No, I had two, but they are both dead, thanks be to God ! — Do you express any satisfaction at the death of your children ? — I do ; I thank God for it. I am relieved from the burden of maintaining them, and they, poor dear creatures, are relieved from the troubles of this mortal life. » (Ibid., p. 230).

Le chômage est fréquent ; les heures de travail atteignent des chiffres tels, que l'enquêteur reste incrédule ; 12 heures en moyenne, passe encore ; mais 16 ou 17, voilà qui est incroyable. « Un homme pauvre, mal nourri, vivant constamment dans un air renfermé, ne peut exécuter par miracle un labeur dont serait incapable l'homme le plus fort (1). » — « J'ai peine », déclare un ouvrier, « après que j'ai quitté mon travail, à entendre les métiers marcher comme je passe dans la rue ; mais cela me chagrine bien davantage de les entendre en rentrant chez moi, à 11 heures du soir... quelques-uns même travaillent le dimanche... C'est une triste nécessité qui cause tout ceci » (2). Sur la détresse physique et morale, les logis délabrés, les rues infectes, la dégénérescence des corps, les détails abondent. C'est parmi les tisserands que le choléra de 1832 fait le plus de victimes. « Pourtant », dit l'observateur, « dans leur humble sphère, ils exercent des vertus, dont les personnes plus fortunées pourraient ne pas comprendre ni apprécier le mérite » (3). Même note dans les enquêtes relatives aux tisserands du Centre et du Nord (4). — Une autre forme de petite industrie devient tristement célèbre, celle des tailleurs, pour lesquels est inventée vers 1848 l'expression de « sweating system ». Les magasins de confections étendent de plus en plus leur commerce ; pour y suffire, une production intense de vêtements à bon marché

(1) « A poor man, ill-fed, constantly living in close air, cannot perform miraculous labour, which the strongest man would be unable to accomplish ». (Ibid., p. 238).

(2) « It grieves me, after I leave my work, to hear the looms going as I pass along the street ; but it grieves me much more to hear them as I come home at 11 o'clock at night... Some even work on Sundays... It is a sad necessity which causes all this » (Ibid.)

(3) « Yet in their humble sphere they exercise virtues, the merit of which men more favoured may neither well understand nor appreciate ». (Ibid., p, 243).

(4) Parts IV and V. — (1840).

s'organise ; en des ateliers malsains, des entrepreneurs groupent les ouvriers affamés par la concurrence, matériellement esclaves, nourris et vêtus par le patron qui leur paie à la pièce un salaire dérisoire, et pousse fiévreusement leur travail. Les antres des « sweaters » dans l'Est de Londres fourniront aux imaginations le type de l'exploitation ouvrière, comme les tisserands celui des fatalités économiques générales (1).

C'est la grande industrie textile, métallurgique et minière, cependant, avec l'importance de sa production, l'ampleur de sa consommation d'hommes, qui développe le mieux le problème de la société moderne ; la misère de l'individu s'y élargit jusqu'à être la souffrance d'une classe. Les causes générales de la crise qui atteint son maximum en 1842 sont multiples. Les droits sur les blés renchérissent le prix des vivres. L'accroissement rapide de la population ouvre à la concurrence un champ illimité, et permet toutes les réductions de salaires. Les premiers bateaux à vapeur transportent d'Irlande en Angleterre des foules misérables, prêtes à accepter toutes les tâches, toutes les rétributions. L'émigration des travailleurs agricoles vers les villes, encouragée par la nouvelle loi des pauvres, aggrave encore le mal. Non reconnues par les lois, les Trade Unions ne peuvent efficacement rétablir l'équilibre entre le capital et le travail. Enfin, les chômages causés par la surproduction, viennent périodiquement jeter le trouble dans la vie ouvrière. A la crise de 1825-26 succède vers 1832 une période d'activité ; mais en 1836 et 1837 se produit une nouvelle débâcle financière et industrielle ; de 1839 à 1842, une série de mauvaises récoltes,

(1) Au moment où écrit Engels, en 1844, cette exploitation spéciale des tailleurs n'est pas encore connue. Elle formera au contraire un des thèmes principaux du roman de Kingsley, *Alton Locke*, en 1850.

la stagnation des affaires, concourent à intensifier et à généraliser la crise (1).

Les autres causes de la souffrance ouvrière se ramènent aux vices intérieurs de l'industrie, non encore réorganisée par l'intervention de l'État. Sans doute, vers 1830, la pression de l'opinion et des pouvoirs publics a déjà corrigé les pires excès de l'expansion industrielle, tels qu'ils existaient pendant la guerre contre Napoléon (2). Mais les premiers essais de législation sont imparfaits ; la loi est tournée ou violée ; la protection des femmes et des enfants, l'interdiction du surmenage, les précautions obligatoires contre les accidents, la réforme du régime des salaires, seront les tâches des années qui viennent. — Les enfants pauvres, livrés par l'assistance communale aux manufacturiers du Nord, sont encore soumis à un labeur excessif, cruellement frappés par les contremaîtres. Les parents, pressés par la misère, succombent à la tentation d'accroître leurs ressources en donnant leurs enfants à l'usine. Celle-ci leur impose le même travail qu'aux adultes. Les industriels de Oldham, après la loi de 1833, font circuler une pétition où ils « représentent humblement qu'il est absolument nécessaire à l'exercice avantageux de l'industrie du coton de permettre l'emploi d'enfants de 11 ans pendant 69 heures par semaine (3) »; — c'est-à-dire 12 heures les jours ordinaires, 9 heures le samedi. L'enquête de 1832 (4) contient des témoignages suggestifs. Une

(1) Sur les causes qui ont produit la grande misère de 1839-42, voir : Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, p. 356-67 ; — *The Perils of the Nation*, 1843 ; — Hyndman, *Commercial crises of the 19th century*.

(2) Sur les premiers essais de législation industrielle avant 1830, cf. Cooke-Taylor, *The Factory System and the Factory Acts* ; chap. III.

(3) « They humbly submit that it is absolutely necessary to the carrying on of the cotton trade with advantage, to allow the employment of children of eleven years of age for 69 hours a week. » Cité par Fielden, *The Curse of the Factory System*, 1836.

(4) « Report of Select Committee on the Bill to regulate the labour

petite fille « a été souvent si fatiguée qu'elle pouvait à peine ôter ses vêtements le soir, ou les remettre le matin ; .... son sort ne valait guère mieux que celui des Israélites en Egypte, pour qui la vie n'avait pas de plaisir (1) ». — « J'ai peine », dépose un ouvrier, « à tenir mes aides éveillés pendant les dernières heures d'une soirée d'hiver ; j'en ai vu qui s'endormaient et continuaient à exécuter leur travail avec les mains pendant leur sommeil (2). » Souvent, la journée finie, les enfants se cachent dans l'atelier, y passent la nuit, trop faibles pour aller chez eux. En 1834, 56.435 enfants au-dessous de 13 ans sont encore employés dans les manufactures. Un ouvrier, Joseph Habergam, dépose en ces termes devant les enquêteurs. « J'avais 7 ans, quand je commençai à travailler à la manufacture de Bradley, près Huddersfield : le travail était la filature de laine. Les heures de travail étaient de 5 heures du matin à 8 heures du soir, avec un intervalle de 30 minutes à midi pour se reposer et manger ; il n'y avait pas de temps pour se reposer et manger dans l'après-midi. Nous devions prendre nos repas comme nous pouvions, debout ou autrement. J'avais 14 heures et demie de travail effectif, à 7 ans ; mon salaire était de 3 fr. 10 par semaine... Dans cette manufacture il y avait environ 50 enfants à peu près de mon âge ; ces enfants étaient souvent indisposés et en pauvre santé. Il y en avait toujours une demi-douzaine qui étaient malades, régulièrement, à cause du travail excessif... C'est à

of children in Mills and Factories; with Evidence and Index », 1832. — C'est le fameux rapport ordinairement désigné par le nom de Sadler, qui avait dirigé l'enquête.

(1) « Many a time has been so fatigued that she could hardly take off her clothes at night or put them on in the morning... no much better than the Israelites in Egypt, and life no pleasure to them. » Cité par Fielden, p. 26-8.

(2) « I find it difficult to keep my piecers awake the last hours of a winter evening; have seen them fall asleep, and go on performing their work with their hands while they were asleep » (Ibid.)

coups de lanières de cuir que les enfants étaient tenus au travail. C'était la principale occupation d'un des contre-maîtres de fouetter les enfants pour les forcer à faire ce travail excessif... J'avais à cette époque, travaillant comme moi, un frère et une sœur. Je ne puis dire quel âge avait ma sœur quand elle commença à travailler dans la filature, mais mon frère Jean avait 7 ans. Ils étaient souvent malades ; mon frère Jean mourut il y a 3 ans — il avait alors 16 ans et huit mois. Ma mère et les médecins furent d'avis que mon frère était mort d'avoir travaillé de si longues journées, et que la manufacture en était cause (1). » Les maladies chroniques en effet, les déformations, l'affaiblissement de la race, sont les résultats visibles de cette exploitation. Gaskell résume ainsi l'examen médical de 2.000 enfants, pris au hasard dans plusieurs établissements : « Les enfants étaient rabougris, pâles, les chairs molles et flasques ; beaucoup avaient les membres courbés, la plupart l'arc du pied aplati ; plusieurs

(1) « I was seven years of age when I began to work at Bradley Mill, near Huddersfield ; the employment was worsted-spinning. The hours of labour at that mill were from five in the morning till eight at night, with an interval for rest and refreshment of thirty minutes, at noon ; there was no time for rest and refreshment in the afternoon. We had to eat our meals as we could, standing or otherwise. I had fourteen and a half hours' actual labour when seven years of age ; the wages I then received was two shillings and sixpence per week... In that mill there were about fifty children, of about the same age as I was. These childen were often sick and poorly. There were always, perhaps, half-a-dozen regularly that were ill because of excessive labour... Strapping was the means by which the children were kept at work. It was the main business of one of the overlookers to strap the children up to this excessive labour... I had at that time, similarly occupied, a brother and sister. I cannot say how old my sister was when she began to work in the mill, but my brother John was seven. They were often sick : my brother John died three years ago — he was then sixteen years and eight months old. My mother and the medical attendants were of opinion that my brother died from working such long hours, and that it had been brought about by the *factory* ». (Cité par Cooke-Taylor, *ouvrage cité*, p. 68-69).

la poitrine rentrée, et la colonne vertébrale déviée; 140 souffraient des yeux, la grande majorité avaient des dérangements d'entrailles, souvent la diarrhée, et 90 portaient les marques certaines d'affections rachitiques auxquelles ils avaient survécu (1). »

Chez les adultes, même apparence maladive. La chaleur des ateliers, le travail trop lourd, prolongé parfois une partie de la nuit, la tension nerveuse, la bourre de coton qui envahit les poumons, abrègent l'existence. Sur 22.094 ouvriers, employés dans plusieurs usines, à Stockport et à Manchester, 143 seulement ont plus de 45 ans (2). Une statistique des maladies dont meurent les ouvriers à Manchester, montre que « la grande majorité est compatible avec une vie très longue; peu sont fatales par elles-mêmes » (3). Les accidents sont fréquents, nulle précaution n'étant prise; les patrons font souvent nettoyer la machine en pleine marche; blessé, l'ouvrier est congédié sans indemnité sérieuse. En 1843, l'hôpital central de Manchester soigne 962 cas de blessures ou mutilations causées par les machines (4). Le travail des jeunes filles, celui des femmes enceintes ou relevant de couches, contribuent à la dégénérescence de la race (5). Le « truck system », prohibé par une loi en 1831, n'en sévit pas moins jusqu'au milieu du siècle; c'est le paiement des salaires en nature, par des boutiquiers qui se

(1) « The children were stunted, pale, flesh soft and flabby; many with limbs bent, in most the arch of the foot flattened: several pigeon-chested, and with curvatures in the spinal column; one hundred and forty had tender eyes; in a great majority the bowels were said to be irregular, diarrhœa often existing, and 90 showed decided marks of having survived severe rachitic affections ». (Gaskell, *The Manufacturing Population of England*, p. 208.)

(2) Engels, *ouvrage cité*, p. 160.

(3) Gaskell, *ouvrage cité*, p. 228.

(4) Engels, p. 165-6.

(5) Ibid., p. 161.

dédommagent sur l'ouvrier de la commission qu'ils paient au patron (1). Le « cottage system » est plus anodin en apparence; il consiste dans la location par le patron de maisons ouvrières bâties à bas prix; ce placement avantageux et sûr rapporte de 13 à 14 pour cent (2), et souvent l'ouvrier doit, sous menace de renvoi, payer un loyer plus élevé qu'ailleurs. — Les conditions du travail dans les mines sont pires encore; le Rapport de 1842 en fait foi (3). Des enfants de 4 à 7 ans, pendant 12 heures, restent seuls dans l'obscurité, près d'une porte qu'ils doivent ouvrir au passage des chariots. Les femmes et les enfants à-demi nus, qui traînent le charbon dans des baquets sans roues, rampent sur les mains et les genoux dans les galeries étroites et basses, la chaîne passant entre leurs jambes (4). L'humidité, le manque d'air, la poussière de houille, détruisent en quelques années les santés les plus résistantes. La vieillesse est précoce, la mort rapide parmi les mineurs; un homme de 60 ans y est une merveille. Les accidents, explosions de grisou, éboulements de galeries, sont quotidiens dans les mines mal entretenues; le « Manchester Guardian » en raconte 2 ou 3 au moins par semaine rien que pour le Lancashire. Les districts miniers sont encore demi-barbares, et la sauvagerie des mœurs y explique la brutalité spéciale de l'oppression industrielle.

Le milieu physique où vit la population ouvrière est une cause permanente de souffrances. A Londres, dans les grandes villes du Nord et du Centre, les « slums » modernes sont

(1) Sur le « truck system », cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, p. 364-73; Engels, p. 182-3; Gaskell, p. 352-9.

(2) Gaskell, p. 362.

(3) « Royal Commission on the employment and condition of children and young persons. — First Report: Mines and Collieries » — 3 parts, 1842.

(4) Voir le résumé de Engels, p. 241-60.

déjà constitués (1). Il a fallu loger les foules imprévues qui se pressent autour des usines ; hâtivement, les entrepreneurs ont bâti des rues entières de maisons pareilles, en briques mal jointes, sur le sol boueux mal asséché ; la spéculation, libre de tout contrôle municipal, a été fructueuse ; les propriétaires, sûrs de louer ces constructions malsaines, négligent toute réparation ; la durée moyenne des maisons ouvrières est de 40 ans. Dans les salles basses, mal aérées, où vivent souvent deux ou trois familles, parfois ni un lit ni une table ; les meubles sont tous en gage chez les prêteurs qui abondent dans les quartiers ouvriers. Dans 2.000 familles, à Manchester, on trouve 22.417 bons de prêts (2). Manchester est à cette époque la seconde ville d'Angleterre, et le type de la cité industrielle ; c'est le champ préféré des enquêteurs, pour étudier la vie du prolétariat. Leur zèle n'est pas toujours désintéressé ; les épidémies qui ravagent les quartiers pauvres gagnent parfois les quartiers riches. Déjà le choléra de 1832 avait imposé à la classe dirigeante le vague sentiment d'une solidarité hygiénique ; des bureaux de santé sont établis, Manchester est divisé en 14 districts visités par des inspecteurs. Kay nous donne le résultat de cette enquête (3). Sur 687 rues examinées, 248 ne sont point pavées, 53 le sont en partie seulement ; 112 sont mal aérées, 352 contiennent des tas d'ordures, des ornières profondes, des flaques d'eau stagnante. Sur 6.951 maisons, 6.565 ont besoin d'être blanchies à l'intérieur, 960 d'être réparées ; 939 sont mal drainées, 1.435 humides, 452 insuffisamment ventilées, 2.221 sans lieux d'aisances. En 1840, sur l'initiative d'un groupe de citoyens, 12.000 familles parmi les plus pauvres

(1) Ce mot, devenu classique, désigne les pâtés de maisons malsaines, habités par les citadins les plus pauvres.

(2) Adshead, *Distress in Manchester*, p. 16.

(3) Kay, *The Moral and Physical Condition of the Working Classes*, p. 12-26.

sont examinées (1). De ce nombre, 2.040, soit 9.179 personnes, vivent dans des caves. Celles-ci n'ont rien de commun avec les celliers des riches ; la plupart ne sont point pavées ; l'humidité y suinte des murs, et l'eau les inonde pendant les crues de la rivière ; nulle ventilation, le soupirail s'ouvrant plus bas que le niveau de la rue. Dans une de ces caves, un visiteur trouve « R. Cann, avec sa femme et trois enfants, tous sans travail ; le père malade, un enfant malade. L'enfant était couché sur des copeaux dans un coin de la cave humide, sans un haillon pour le couvrir. Absolument rien d'autre dans la cave. Le père dit qu'il chômait depuis 16 semaines (2). » D'après Gaskell, 20.000 personnes en tout vivent ainsi à Manchester (3).

Mais rien n'égale le tableau qu'a tracé Engels du cœur même de la vieille ville, du cloaque où sont concentrées toutes les horreurs physiques de la misère moderne. Le long de l'Irk, il a découvert une série de cours fermées où s'entassent, dans l'abandon de tous, loin de la civilisation, des quartiers bourgeois, de la décence officielle, les plus pauvres d'entre les pauvres (4). Ailleurs, dans la ville neuve, au bord de la Medlock, la rivière empoisonnée par les eaux industrielles, il a trouvé un quartier appelé la « Petite Irlande ». « Dans un creux assez profond, à l'intérieur d'une boucle de la Medlock, et entourés des quatre côtés par de hautes usines et des digues élevées, couvertes de bâtiments, sont deux groupes d'environ 200 maisons, bâties la plupart dos à

(1) Adshead, *ouvrage cité*, p. 14 sqq.

(2) « R. Cann, five in family, three children ; all out of work ; man sick, and one child sick. The child was laying down on a few shavings of wood in the corner of a damp cellar, without a rag to cover it. Nothing whatever in the cellar. The man said he had been out of work for 16 weeks. » (Ibid, p. 27).

(3) *Ouvrage cité*, p. 138.

(4) *Ouvrage cité*, p. 48-53.

dos, où vivent près de 4.000 êtres humains, en majeure partie Irlandais. Les maisons sont vieilles, sales, et de la plus petite dimension ; les rues accidentées, coupées d'ornières, pour une part ni drainées ni pavées ; des masses de détritus, de déchets organiques et d'ordures gisent parmi les flaques d'eau croupissante de tous les côtés ; l'air est empoisonné par leurs effluves, et rendu plus épais et obscur par la fumée d'une douzaine de cheminées d'usine. Une horde de femmes et d'enfants en haillons grouillent en cet endroit, aussi sales que les porcs qui s'engraissent dans les tas de détritus et les mares... La race qui vit dans ces maisons décrépites, derrière des fenêtres brisées, raccommodées avec du papier huilé, des portes enfoncées, et des chambranles pourris, ou dans les caves noires et humides, au milieu d'une ordure et d'une puanteur indescriptible, dans cette atmosphère enfermée là comme à dessein, cette race doit certes être tombée au niveau le plus bas de l'humanité » (1). De façon analogue vivent 350.000 personnes, à Manchester ou dans les environs. Mêmes spectacles à Édimbourg, à Glasgow ; à Liverpool,

(1) « In a rather deep hole, in a curve of the Medlock and surrounded on all four sides by tall factories and high embankments, covered with buildings, stand two groups of about two hundred cottages, built chiefly back to back, in which live about four thousand human beings, most of them Irish. The cottages are old, dirty, and of the smallest sort, the streets uneven, fallen into ruts and in part without drains or pavement ; masses of refuse, offal and sickening filth lie among standing pools in all directions ; the atmosphere is poisoned by the effluvia from these, and laden and darkened by the smoke of a dozen tall factory chimneys. A horde of ragged women and children swarm about here, as filthy as the swine that thrive upon the garbage heaps and in the puddles.... The race that lives in these ruinous cottages, behind broken windows, mended with oilskin, sprung doors, and rotten door-posts, or in dark, wet cellars, in measureless filth and stench, in this atmosphere penned in as if with a purpose, this race must really have reached the lowest stage of humanity. » (p. 66).

Nottingham, Bradford (1). Londres, dit Buret, est « plus dégoûtant que nos plus sales villages » ; il y a vu « des maisons bâties au milieu de véritables égouts, et entourées, en guise de jardins, d'un fumier de fiente de porc » (2).

Ces conditions de l'existence matérielle ne ruinent pas seulement la force et la santé des corps ; la vie morale, les affections et les pensées, y souffrent et y meurent. Dans les chambres étroites où s'entassent les familles entières, soumises à un contact de tous les instants, les délicatesses de l'âme se détruisent vite ; la grossièreté des sensations entraîne celle des sentiments; la brutalité des mœurs répond à la dureté des choses. Les observateurs contemporains insistent sur la dégradation morale des ouvriers, commencée au foyer même et entretenue par la vie de l'usine. La prostitution des jeunes ouvrières est déjà un fait social (3). La famille désorganisée livre les enfants aux influences mauvaises ; point d'éducation, car les parents travaillent tous deux à l'usine ; le lien filial devient une relation d'intérêt ; les garçons et les filles doivent au père leur salaire, et souvent le refusent ; à 15 ans, parfois plus tôt, l'enfant quitte le foyer, s'établit à son compte (4). — L'alcoolisme sort nécessairement de la misère. Ses formes sont particulièrement tristes ; les débits, situés dans les caves, renferment des scènes d'ivrognerie brutale et lourde. La consommation de l'alcool quadruple en 15 ans ; dans l'Angleterre et le pays de Galles, 1.976.000 gallons de spiritueux paient les droits en 1823 ; en 1837, 7.875.000 gallons (5). A Glasgow, en 1840, une maison sur 10 est un débit. — La criminalité, de 1824 à 1842, croît

(1) Engels, *ouvrage cité*, p. 34-42.

(2) Buret, *La misère des classes laborieuses en France et en Angleterre.* — Vol. I, p. 136.

(3) Cf. Gaskell, *ouvrage cité*, p. 75-80.

(4) Engels ; p. 144, 147.

(5) Ibid., p. 126. — Gaskell, p. 120.

deux fois plus vite que la population. En 1823, 12.268 personnes sont poursuivies, 8.204 condamnées ; en 1842, 31.309 poursuivies, 22.733 condamnées. En 1836, l'Australie contient 52.000 convicts (1).

La proportion des jeunes criminels augmente sans cesse. Les rares écoles ouvertes aux enfants du peuple sont mauvaises, les maîtres d'une ignorance incroyable. La campagne des radicaux en faveur de l'éducation populaire n'atteint pas encore les couches les plus profondes ; les clauses des Factory Acts rendant l'instruction obligatoire, sont ouvertement violées. Les enquêteurs constatent partout l'absence, chez les jeunes ouvriers, des connaissances les plus élémentaires. « A la question : qui était le Christ? Horne reçut entre autres les réponses suivantes : C'était Adam — C'était un apôtre — C'était le fils du Seigneur du Sauveur ; — et, d'un garçon de 16 ans : c'était un roi de Londres il y a longtemps (2). » Il faut se rappeler que l'instruction religieuse fait le fond de l'enseignement donné dans les écoles. « Un jeune homme de 17 ans ne savait pas que 2 et 2 font 4, ni combien il y a de liards dans 4 sous, même avec la somme dans sa main (3). » — Et pourtant, des vertus robustes et saines vivent dans cette misère et cette ignorance : le sens droit, l'énergie, l'honnêteté foncière des ouvriers sont loués par les observateurs impartiaux. Malgré les progrès de l'irréligion parmi les Chartistes, les écrivains bourgeois admettent l'élévation morale de beaucoup d'entre eux. Surtout, ils rendent justice à la charité des pauvres pour les pauvres, aux mille sacrifices quotidiens par lesquels se manifeste leur

(1) Sur la criminalité, cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, p. 405, etc.

(2) « To the question, who Christ was, Horne received the following answers among others : He was Adam — He was an Apostle — He was the Saviour's Lord's son — and, from a youth of sixteen : He was a King of London long ago. » (Cité par Engels, p. 113).

(3) Ibid., p. 112.

solidarité instinctive. « Les pauvres se donnent les uns aux autres plus que les riches aux pauvres », dit le Dr Parkinson, chanoine de Manchester (1). La gangrène physique qui ronge la race depuis un demi-siècle n'a fait encore qu'en entamer la santé morale. Mais chaque jour le mal s'aggrave, et les esprits qu'émeut la crise présente peuvent craindre d'assister à la ruine de l'avenir.

Vers 1842, la misère atteint les proportions d'un fléau national. A cette date, 1.429.000 indigents — une personne sur onze — sont inscrits sur les registres de l'assistance publique, pour l'Angleterre et le pays de Galles (2). C'est le moment de la seconde pétition Chartiste, et des grandes grèves ; une révolution paraît imminente. Les deux nations, riches et pauvres, sont face à face, et rien ne semble pouvoir en empêcher le choc. En 3 mois, 2 attentats sont commis sur la vie de la reine. — Buret termine son étude en montrant l'Angleterre engagée « dans une voie sans issue, qui n'aboutit qu'à une ruine inévitable ou à la plus radicale et peut-être la plus terrible des révolutions (3) ». Le livre de Engels est dominé par la vision des catastrophes prochaines : « La vengeance du peuple s'exercera avec une furie dont la rage de 1793 ne peut donner une idée. La guerre des pauvres contre les riches sera la plus sanglante qui ait jamais été déclarée (4). » Les observateurs anglais ne sont pas moins pessimistes. Cooke-Taylor, dans ses lettres à l'archevêque de Dublin, décrit le désespoir concentré des ouvriers du Lancashire, les regards haineux, les poings fermés, les dents serrées. « Nous n'atten-

(1) « The poor give one another more than the rich give the poor. » — Cité par Engels, p. 125.

(2) Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, p. 358.

(3) *Ouvrage cité*, vol. II, p. 475.

(4) « The vengeance of the people will come down with a wrath of which the rage of 1793 gives no true idea. The war of the poor against the rich will be the bloodiest ever waged ». (p. 296).

dons que le signal pour commencer », lui disent-ils. « Nous pensions que de quelque façon les choses s'arrangeraient, mais nous avons attendu si longtemps que l'espérance elle-même est usée ; il faut que nous fassions quelque chose pour nous-mêmes, puisque ceux qui sont au-dessus de nous ne font jamais rien pour nous (1). » Le 28 février 1843, Lord Ashley parle ainsi à la Chambre des Communes : « Le danger est plus étendu, plus profond, plus terrible, et nul de ceux qui ont lu ces documents, et y ajoutent foi, ne peut espérer que 20 années se passent sans quelque convulsion gigantesque, quelque bouleversement de tout le système de la société (2). » — « Nous sommes emportés, je crois, et devons inévitablement franchir la cataracte », dit le Dr Arnold. Ebenezer Elliott déclare que s'il savait le français, il fuirait en France afin d'épargner à ses enfants la révolution qui vient (3). Disraeli, en effet, exprime l'opinion générale, lorsqu'il prête ces paroles au héros en qui il a mis le plus de lui-même : « Je suis porté à croire que l'équilibre social de l'Angleterre est infiniment plus en danger que celui de la France (4). »

Cependant les professeurs d'économie politique, les

(1) Cooke-Taylor, *Notes of a Tour in the Manufacturing Districts of Lancashire*, 1842. — « We wait but for the word to begin » (p. 90). « We used to think that something better would turn up, but we have waited so long that hope itself is worn out ; we must do something for ourselves, because those above us will never do anything for us » (p. 84).

(2) « The danger is wider, deeper, fiercer, and no one who has read these statements, and believes them, can hope that 20 years will pass without some mighty convulsion, some displacement of the whole system of society. » (Cité dans *The Perils of the Nation*, 1843 ; Preliminary observations).

(3) « We are engulfed, I believe, and must inevitably go down the cataract. » Cité par Toynbee, *The Industrial Revolution*, p. 193.

(4) « I am inclined to believe that the social system of England is in infinitely greater danger than that of France. » *Coningsby* (1844), book V, chap. VIII, p. 302.

industriels, les représentants spéculatifs ou pratiques de l'individualisme, n'ont pour la gravité de la crise que des remèdes négatifs ou pessimistes. Nassau Senior, dans la conclusion du Rapport sur les « handloom weavers », dissimule mal sa conviction que seules la faim, la maladie et la mort, pourront soulager la masse des misérables, en pratiquant dans ses rangs des coupes salutaires. Il a beau patiemment, selon les préceptes de la science, observer et attendre, il ne constate « aucune tendance vers une adaptation de l'offre à la demande » (1). C'est le dernier mot de l'orthodoxie ; elle se déclare impuissante à corriger l'anarchie naturelle. Parmi ceux qui en souffrent dans leur chair, ou en sentent cruellement l'injustice dans leur âme, une révolte pourtant se fait jour, et se traduit aussitôt dans les pensées et dans les actes.

II

Les classes inégalement lésées réagissent avec plus ou moins d'énergie. L'aristocratie n'est point menacée dans son existence ; elle n'est plus assez vivace, d'ailleurs, pour engager la bataille avec espoir de vaincre : son activité politique et sociale reste concentrée autour de la défense de ses privilèges. Jusqu'au dernier moment, elle a lutté contre le Reform Bill ; vaincue, elle accepte le fait accompli, mais ne se résigne pas encore à l'avènement de la démocratie. Elle se retranche désormais autour du tarif protecteur. L'effort de la « Corn law Lea-

(1) « No tendency towards an adaptation of supply to demand. » — *Summary of Report*, 1841, p. 124. — Greville écrit (2 novembre 1842) : « One remarkable feature in the present condition of affairs is that nobody pretends to be able to point out any remedy » (vol. V, chap. XIV, p. 121-2). — C'est là un des aspects de la crise, l'aspect officiel : du côté des philanthropes, au contraire, nous le verrons, les *remèdes proposés* ne sont que trop nombreux.

gue » se heurte aux intérêts coalisés des grands propriétaires. Leurs arguments sont simples : la guerre contre Napoléon a été faite surtout avec leur argent ; une compensation nationale leur est due. D'ailleurs, l'agriculture anglaise ne peut soutenir la concurrence étrangère ; le libre-échange serait sa ruine. A l'idéal cosmopolite de Cobden, l'oligarchie foncière répond par l'idéal nationaliste d'une Angleterre suffisant à ses propres besoins. Il faut 7 ans (1839-46), la misère publique, l'accord au moins partiel de la propagande bourgeoise et du mouvement ouvrier, pour triompher de cette résistance (1). La nouvelle loi des pauvres est acceptée par l'aristocratie. Elle souffrait plus que toute autre classe des abus causés par l'ancienne loi ; c'est dans les campagnes que la taxe des pauvres était le plus élevée. Mais tout l'odieux de la mesure retombe sur la bourgeoisie nouvelle. Car les traditions patriarcales de la « gentry » l'empêchent de se joindre trop ouvertement à la dénonciation officielle du droit à l'assistance. C'est dans ses rangs que se recrutent quelques-uns des adversaires les plus acharnés de la nouvelle loi (2). Enfin, sa rancune contre la bourgeoisie prend sur un point l'offensive. Les « Factory Acts » lui permettent de rendre coup pour coup aux adversaires des droits sur les blés. Tandis que Cobden et ses amis dénoncent l'égoïsme des grands propriétaires, ceux-ci insistent malignement sur les vices et les cruautés de l'industrie. Une collaboration intéressée s'établit entre le parti Tory et les radicaux ouvriers.

(1) Pour tout ceci, cf. Armitage-Smith, *The Free-Trade Movement* (Victorian Era Series).

(2) Greville écrit (vol. IV, chap. 1 ; p. 19 ; 25 Août 1837) : « The Tories behaved exceedingly ill in one respect during the late contest, and that was in availing themselves as much as possible of the cry that had been raised against the Poor Law. Inasmuch as the Tories are the largest landed proprietors they are the greatest gainers by the new system... » etc.

La législation industrielle doit beaucoup à cette alliance. La presse conservatrice mène le bon combat contre les lords du coton. « La « Quarterly Review », « Blackwood's Magazine »..., se distinguèrent en condamnant sans réserve les cruautés manufacturières, et en soutenant la nécessité d'une réglementation légale (1). »

Quant à la petite bourgeoisie, c'est une masse informe et hétérogène ; ni dans les campagnes ni dans les villes son organisation n'est suffisante, pour lui permettre de réagir comme classe. Sa voix propre n'est point entendue dans les réclamations sociales de l'époque. Mais indirectement, son importance n'en est pas moins grande. C'est dans les souvenirs poétiques de son ancienne prospérité, dans le spectacle de sa décadence, que beaucoup d'écrivains puiseront les thèmes de leur réquisitoire contre la société moderne. L'élément réactionnaire du mouvement interventionniste sera nourri par le regret des anciennes formes de production. Si l'on peut comparer les aspirations sociales de Dickens à celles de Sismondi, c'est qu'il les doit à cette petite bourgeoisie nouvelle, classe flottante et mal définie des grandes villes, avec laquelle sa jeunesse a vécu et souffert.

La réaction du prolétariat contre l'individualisme est vigoureuse et désordonnée ; c'est celle d'une classe forte mais à peine consciente. Tous ses mouvements échouent en tant qu'ils sont révolutionnaires ; celui-là seul réussira qui ne vise qu'à une meilleure organisation. Les travailleurs agricoles, les plus arriérés de tous, se soulèvent par crises violentes et

(1) « The Quarterly Review », « Blackwood's Magazine »... distinguished themselves by an unreserved condemnation of factory cruelties, and a defence of the necessity for regulation by law... » (Alfred, *History of the Factory Movement*, Book II, p. 293). — Voir en effet la « Quarterly », vol. 49 (1833), p. 81 ; et vol. 57 (1836), p. 396-443. — « Blackwood's », vol. 33 (1833), p. 419-451. Le ton de ces articles justifie *amplement* les paroles d'Alfred.

courtes, où leur désespoir prend une forme barbare. L'incendie nocturne des granges et des meules, parfois le pillage des fermes, tels sont leurs procédés ordinaires. De 1830 à 1846, aucun hiver ne s'écoule sans que de pareils faits ne soient signalés. Par une nuit noire, une troupe masquée se réunit, exécute sa vengeance et disparaît ; les coupables échappent presque toujours aux recherches ; le fabuleux capitaine « Swing » est dans l'imagination populaire le héros de ces expéditions mystérieuses (1). — La violence aveugle qui détruit, telle est aussi la première expression de la révolte industrielle. Les machines rendent chaque jour des travailleurs inutiles ; le chômage et la faim les suivent là où elles entrent ; aussi leur introduction dans les manufactures est-elle le signal d'émeutes irritées, où les métiers à filer ou à tisser sont mis en pièces. C'est surtout au début du siècle que cette hostilité se manifeste, au moment où la vapeur révolutionne l'industrie textile. Les « Luddite riots » sont de 1812. Mais la haine de la machine subsiste vers 1830, et plus d'un parmi les Chartistes voit en elle seulement l'auxiliaire de l'oppression capitaliste.

La grève depuis 1824 est une forme de résistance légale ; mais elle participe encore de la révolte sociale, à laquelle les écrivains bourgeois persistent à l'assimiler. Et en effet les grandes grèves de 1842 sont de véritables soulèvements. Au mois d'août de cette année, les ouvriers du Lancashire et du Staffordshire cessent le travail ; des bandes armées se répandent à travers les districts voisins, fermant de force les usines et prélevant leur nourriture sur le pays (2). Les violences exercées par les grévistes sur les dissidents sont fréquentes ; le vitriol sert à punir les « jaunes », et joue un grand rôle dans la légende imaginative qui entoure les

(1) Sur tout ceci, cf. Engels, *ouvrage cité*, chap. x ; p. 266-68.
(2) Cf. Gammage, *History of Chartism*, new edition, p. 217-240.

coalitions ouvrières. La grève a sa période révolutionnaire, comme le syndicat. — Les Trade Unions, en effet, de 1829 à 1842, aspirent à devenir l'instrument d'une guerre sociale. La « Grande Trade Union nationale et consolidée » de 1834 est presque une organisation de classe (1). En quelques semaines, un demi-million d'adhérents sont recrutés par Owen et ses disciples. La grève générale est ouvertement préparée. De janvier à juillet, la partie possédante de la nation peut croire arrivée l'ère de l'expropriation violente. En quelques jours, le colosse s'écroule, mais les Unions restent travaillées d'aspirations communistes, et leur décadence passagère après 1834 ne leur enlève point le prestige que leur a donné la terreur. C'est le moment où la Trade Union imite encore les procédés des sociétés secrètes ; les rites franc-maçonniques, l'affiliation, le serment (2), font de l'initié un conspirateur. Les réunions nocturnes à la lueur des torches, sur les landes désertes, font partie du cérémonial Unioniste comme du Chartisme.

Ce dernier mouvement est la réaction la plus accentuée du prolétariat contre la bourgeoisie. Ses origines sont multiples. A la déception des radicaux ouvriers après le Reform Act, il faut ajouter les rancunes et les colères excitées par la nouvelle loi des pauvres. Cobbett baptise celle-ci « la loi voleuse des pauvres » (3). Le Nord industriel avait moins souffert que le Sud agricole des vices de l'ancienne loi ; les ouvriers du Lancashire protestent violemment contre une réforme inutile autant que sévère (4). En 1837, 38, 39, la Chambre

(1) Sur tout ceci, cf. Sidney Webb, *ouvrage cité*, chap. III : « The Revolutionary Period ; » p. 101-161.

(2) C'est pour avoir prêté serment à une société secrète que les « Dorchester labourers » sont poursuivis et condamnés en 1834.

(3) « The Poor Man robbery Bill. » Cité par Walpole, vol. III, p. 447.

(4) Rose, *ouvrage cité*, p. 60-61.

des Communes est assaillie de pétitions contre la nouvelle loi (1). Les cruautés des workhouses sont racontées par la presse, et l'opinion se répand dans les campagnes que le but de la réforme est de « punir la pauvreté » (2). A Leicester, en 1841, lors d'une élection, le cri se fait entendre : « Mettons fin à la puissance des Whigs ! Votez pour les Tories plutôt que pour les Whigs, les auteurs de la maudite loi des pauvres ! (3) » De même, le droit du timbre est dénoncé avec amertume par les radicaux populaires : la campagne pour la liberté de la presse, qui ne réussit que partiellement en 1836, contribue à la formation du Chartisme (4). Enfin, la propagande socialiste y entre comme élément L'Owenisme a fait des progrès parmi les ouvriers instruits ; la grande majorité de ses partisans se retrouveront dans les rangs Chartistes.

Ainsi le mouvement sort à la fois d'une aspiration vers une démocratie plus large, et vers la justice sociale ; de là son double caractère. Lorsqu'en février 1837 l'Association Ouvrière de Londres rédige la Charte du peuple, les demandes qu'elle formule sont en apparence purement politiques (5). L'égalisation des circonscriptions électorales, l'élection annuelle du Parlement, le paiement des députés, le scrutin secret, l'abolition du cens des éligibles, et surtout le suffrage universel, telles sont les revendications Chartistes. Ce sont celles qu'avaient formulées les radicaux de 1780. Mais par cette réalisation de la démocratie intégrale, les ouvriers de 1837 espèrent obtenir une réforme économique. Indistincte

(1) Walpole, vol. V, p. 69.
(2) Alfred, *ouvrage cité*, book II, p. 79.
(3) « Let us end the power of the Whigs. Vote for the Tories in preference to the Whigs, the authors of the accursed Poor-law. » Rose, p. 61.
(4) Cf. Rose, chap. IV.
(5) Sur tout ceci, cf. Graham Wallas, *Life of Place* ; p. 365-68.

ou claire, l'espérance socialiste est partout présente dans le Chartisme. — On connaît les principales phases et les dates marquantes du mouvement (1); la publication de la Charte, en 1838; la pétition de 1839, et la réunion à Londres d'une Convention ouvrière en face du Parlement bourgeois; la séparation des violents et des modérés, des partisans de la « force physique » et de la « force morale »; la popularité de O'Connor et la victoire des exaltés; la seconde pétition de 1842, aussi mal accueillie que la première; enfin le dernier acte du drame, la journée du 10 avril 1848, où le Chartisme, affaibli par les querelles des chefs, par la jactance révolutionnaire de O'Connor, finit dans le ridicule. La manifestation annoncée est un misérable échec; un fiacre apporte au Parlement la grande pétition du peuple, saluée par les rires. Ranimé un moment par la secousse européenne de 1848, le Chartisme ne survit pas à la réaction générale qui la suit.

De même échouent les émeutes agricoles, les grèves révolutionnaires, et l'agitation belliqueuse des Trade Unions. Après 1842, surtout à partir de 1850, le peuple renonce à la guerre de classe, et les syndicats ouvriers s'organisent en vue de la lutte pacifique; nous savons avec quel succès (2).

En 1850, la réaction des travailleurs contre l'individualisme semble avoir complètement avorté. Il n'en est pas ainsi pourtant; les mouvements désordonnés qui ont traduit leur souffrance se sont répercutés dans les esprits et dans les cœurs; une impulsion est montée des faits économiques, et des activités qu'ils ont immédiatement produites, vers le domaine moral où s'élaborent les sentiments et les idées. Cette impulsion s'y transforme, y gagne une efficacité nouvelle, et corrige dans les lois et les mœurs les pires excès de

(1) Pour l'histoire du Chartisme et des mouvements ouvriers, voir la bibliographie.

(2) Cf. Sidney Webb, *ouvrage cité*, chap. IV : « The new spirit and *the new model*. »

l'indifférence. Mais pour cela, elle doit se réfracter dans les consciences, s'assimiler aux mobiles psychologiques, et s'incorporer à un système de forces morales dont les origines sont antérieures et d'un autre ordre.

III

En arrivant aux formes morales de la réaction contre l'individualisme, nous sommes frappés du contraste qu'elles présentent avec les doctrines auxquelles elles s'opposent. Celles-ci étaient rationnelles et systématiques : elles constituaient une philosophie politique et sociale, formulable en propositions. Au contraire, les résistances qui se manifestent dans un grand nombre d'esprits, contre les tendances et les conclusions de cette philosophie, ne se traduisent que rarement en termes logiques, et n'aboutissent nulle part à un système complet. Elles forment un grand mouvement sentimental, riche d'éléments variés, mais mal définis, et mal enchaînés dans leur ensemble. Ce sont des états de l'âme, des émotions, des attitudes instinctives et passionnées, qui constituent dans le domaine moral l'antithèse de l'individualisme. Une rencontre a lieu vers 1830, entre les besoins sociaux les plus profonds de la nation nouvelle, et les tendances émotionnelles de l'esprit anglais : celles-ci non seulement préexistaient, mais elles s'épanouissaient depuis un siècle en une merveilleuse renaissance. Comme le malaise économique à la révolution industrielle, il faut rattacher l'interventionnisme à ses origines psychologiques.

La réaction du XIX[e] contre le XVIII[e] siècle est devenue une conception courante de l'histoire politique et littéraire. Brillamment illustrée par l'image d'un reflux et d'un flux des idées révolutionnaires (1), elle a servi à éclairer le

(1) Cf. Brandes, *Die Hauptströmungen der Literatur des neunzehnten Jahrhunderts*. — vol. I, Einleitung.

drame européen qui se joue de 1800 à 1848. Ce drame aurait deux actes; le coup de théâtre se placerait vers 1820; et, victorieuse jusqu'à cette date, la réaction serait dès lors vaincue. Vraie d'une vérité générale, l'image ne saurait s'appliquer avec précision à l'Angleterre de cette période. Ce n'est pas deux actes, mais trois qu'il faut y distinguer; et de plus le mouvement des esprits ne s'y fait pas sur une seule ligne; les deux tendances opposées ne se détruisent jamais l'une l'autre; tantôt plus fortes, tantôt plus faibles, elles persistent, et sont toutes deux nécessaires à l'intelligence de chaque moment historique. De 1800 à 1820, l'Angleterre traverse comme le reste de l'Europe une phase de réaction politique et sociale; de 1820 à 1832, la renaissance des idées libérales est comme un réveil du XVIIIe siècle; de 1832 à 1850, l'esprit du XIXe siècle renaît à son tour et corrige l'excès de la doctrine adverse. Mais ni le rationalisme utilitaire n'est mort pendant la guerre contre Napoléon, ni la réaction sociale et religieuse pendant la renaissance des idées libérales; ni ces dernières après le Reform Act. Cette remarque était nécessaire, avant de faire intervenir dans l'histoire anglaise le concept européen de la réaction contre le XVIIIe siècle.

Au moment où Wordsworth écrit ses grandes œuvres, entre 1800 et 1815, il existe dans beaucoup d'âmes un ensemble complexe de tendances, dont le trait commun est l'opposition avec l'image qu'elles se font du dix-huitième siècle anglais (1). Celui-ci leur apparaît sous un aspect simplifié, comme le règne du rationalisme et de la sécheresse morale. Les diverses expressions de la vie anglaise entre 1688 et 1760 présentent en effet des caractères communs. Les mœurs sceptiques et dissolues de la société sous la reine

(1) Pour les origines de la réaction interventionniste avant 1830, *voir la bibliographie*.

Anne et les premiers Georges, la philosophie analytique et froide de Locke et de Hume, la politique matérialiste de Walpole, la théologie raisonneuse de Butler, les poèmes et les essais corrects de Pope et d'Addison forment un ensemble harmonieux où se révèle l'effet de certaines tendances psychologiques dominantes. Rompant avec la tradition de son passé national, l'Angleterre met dans sa vie, son art, sa pensée, les activités de l'intelligence avant celles de l'émotion et du sentiment. L'influence française, la réaction contre le Puritanisme, et la fatigue héritée du grand âge lyrique et tragique qui va de Marlow à Milton donnent au même moment le besoin d'une activité intellectuelle claire et réglée, d'une vie intérieure diminuée. La période où Shaftesbury croit devoir écrire son apologie de l'Enthousiasme (1) est celle où l'idéalisme émotionnel et religieux du génie anglais a subi sa plus forte éclipse. Séparée par une transition lente de l'âge qui lui succède, cette période conserve jusqu'au bout sa physionomie caractéristique, sur laquelle la Révolution française jette ensuite un reflet sinistre. La ruine de la société, de la morale, apparaît à Wordsworth et à Southey comme le produit logique d'un rationalisme impie. Aussi le trait général de la réaction contre le XVIIIe siècle est-il en Angleterre la renaissance du sentimentalisme. Pour résumer l'histoire de cette réaction, il suffit d'énumérer les victoires successives du sentiment dans les différentes manifestations de la vie.

C'est dans la religion qu'il apparaît d'abord. Le Méthodisme, cet ébranlement puissant de l'âme, ce renouveau de la conscience, est le premier éveil du sentiment au milieu même du XVIIIe siècle. La prédication de Wesley commence vers 1740. Dès lors, un courant d'émotion religieuse mine sourdement la domination du rationalisme, tel

(1) 1708.

qu'il régnait à la fois dans la pensée, les arts, la théologie et les mœurs. Mais cette révolution est lente ; il faut un demi-siècle à l'impulsion donnée par Wesley pour atteindre et pénétrer l'Église anglicane. Après 1800, le mouvement Évangélique continue le Méthodisme, et le mouvement d'Oxford en est l'épanouissement suprême après le Reform Act. La croyance intellectuelle et raisonneuse de Butler et de Paley met un siècle à mourir. Le christianisme anglais dans sa totalité n'est rajeuni qu'aux environs de 1850 ; il n'en faut pas moins chercher dans le Méthodisme la véritable origine du romantisme religieux.

L'invasion de la vie pratique par le sentiment est postérieure. Il s'y traduit par une attitude, la « sensibilité », et une activité, la philanthropie. Les contemporains de Richardson pleurent en le lisant tout comme les lecteurs de Rousseau ; l'attendrissement facile est la caractéristique des Anglais comme des Français à la fin du dix-huitième siècle. Quant à la philanthropie, c'est la résultante naturelle de la sensibilité chez un peuple pratique. Howard et Wilberforce, vers 1790, commencent la plupart des croisades généreuses où s'exprimera l'altruisme de l'âge qui vient ; la réforme des prisons, du code criminel ; l'abolition de la traite, puis de l'esclavage, telles sont les directions principales de la tendance philanthropique. Nourrie par l'aliment religieux que lui fournit le Méthodisme, continuée après 1800 par des caractères d'une haute valeur morale, Wright, Mrs. Fry, Buxton, William Allen, la philanthropie forme le second élément de la réaction contre le dix-huitième siècle. En un sens, pourtant, elle est parallèle au mouvement utilitaire. Malgré la différence de leurs esprits, et l'opposition future de leurs tendances, la critique rationnelle de la société et la pitié pour les victimes sociales se prêtent dans certaines tâches un appui mutuel. Le journal « Le Philanthrope », fondé en 1811, est dirigé par un groupe de personnes reli-

gieuses parmi lesquelles se trouve William Allen le Quaker; néanmoins les thèmes réformistes des utilitaires y sont traités de préférence, James Mill y écrit, Bentham y fait autorité (1). La guerre aux abus des prisons, du code, est un terrain commun, où se rencontrent et se mêlent les deux mouvements (2). Leur antagonisme intérieur n'en subsiste pas moins, et se révèle à mesure que l'économie orthodoxe apparaît de plus en plus comme une partie intégrante de l'utilitarisme.

La littérature a déjà exprimé le travail des âmes. Au milieu du dix-huitième siècle, chez Young, Thomson, Gray, Collins, apparaît le premier renouveau du sentiment poétique. Grossi par mille influences diverses, nationales ou européennes, le courant devient irrésistible ; avec Coleridge et Wordsworth, Byron, Keats, Shelley et Scott, s'épanouit la grande floraison du romantisme littéraire anglais. Et sans doute ici la diversité des tempéraments individuels et des tendances est bien plus sensible que dans les autres manifestations de la vie; on ne saurait ramener à un trait unique la physionomie de la littérature romantique en Angleterre. Certains faits, la présence dans l'œuvre de Shelley d'une philosophie sociale inspirée par Godwin, et dans celle de Byron d'un individualisme pessimiste et railleur, contredisent la généralisation trop simple qui ferait du romantisme la négation pure de ce que l'on appelle alors le dix-huitième siècle. Il est certain que la seconde génération des poètes, celle qui arrive à la vie littéraire vers 1810, au plus fort de la réaction Tory, reçoit du milieu politique une impulsion en sens contraire, et que l'hypocrisie officielle des lois et des mœurs dirige vers

(1) Cf. « The Philanthropist ; or, Repository for hints and suggestions calculated to promote the comfort and hapiness of man ». — Vol. I, 1811 ; p. 66, 143. — Vol. II, 1812 ; p. 227.

(2) Sur cette alliance, cf. Sir Leslie Stephen, *ouvrage cité* ; vol. II, p. 10-11.

la satire sociale son besoin d'émotions fortes et libres. De ce point de vue, le romantisme est double ; l'effort vers la liberté y contredit l'aspiration vers l'autorité. En outre, la rénovation des formes poétiques y introduit comme en France un élément de personnalité artistique. — Mais cet aspect individualiste du romantisme anglais est secondaire ; l'affranchissement de l'individu littéraire et social y est subordonné dans l'ensemble à son affranchissement émotionnel et à son expansion morale. Au contraire de ce qui se passe en France, le « moi » ne remporte pas une victoire sur l'esclavage séculaire de la tradition classique ; c'est le classicisme en Angleterre qui est l'exception ; le romantisme est un retour facile et naturel à l'instinct ; aussi n'a-t-il pas la violence révolutionnaire du nôtre dans l'affirmation du droit de l'artiste à exprimer son moi sensitif. C'est contre la domination passagère d'une mentalité rationaliste, prosaïque et sèche, qu'il s'insurge. La renaissance du sentiment, dans tous les ordres, voilà bien son essence. Et ce sentiment ne sera pas seulement ni surtout les joies ou les douleurs égoïstes du moi ; ce seront chez Wordsworth, Coleridge, Shelley lui-même, ses formes les plus belles et les plus altruistes, celles qui nous lient dans une émotion commune aux autres hommes. L'individualisme de Byron, le radicalisme de Shelley, sont explicables par leur tempérament et leur biographie ; le pathétique intense du premier, l'idéalisme émotionnel du second, sont les aspects les plus typiques de leur génie, ceux par lesquels ils participent le mieux au grand mouvement contemporain de la poésie.

Le domaine des idées pures est aussi envahi par l'esprit nouveau. La philosophie intuitive et mystique apparaît vers 1800. La réaction de Burke contre les théories françaises est continuée par Coleridge et Southey. La substitution de la « raison » à l' « entendement » comme faculté de connais-

sance et la préférence accordée aux sentiments simples du cœur sur les analyses de l'intelligence, telle est la traduction du romantisme anglais dans la philosophie. Il faut faire ici une place importante à l'influence allemande. A travers Coleridge, c'est la morale de Kant, le mysticisme de Herder, qui imprègnent la pensée anglaise. Lorsqu'en 1840 J. St. Mill définira les deux philosophies opposées, celle du dix-huitième et celle du dix-neuvième siècle, il donnera à la seconde le nom de « Germano-Coleridgienne » (1).

Ainsi, vers 1815, il existe un ensemble de forces sentimentales, qui contredisent le rationalisme dans toutes les manifestations de la vie. Successivement, la religion, l'activité pratique, la littérature, les idées, ont été pénétrées par certaines tendances psychologiques nouvelles. — Mais il est un domaine où l'effort rationaliste ne s'est pas encore épuisé, c'est celui de la politique et de l'économie. Nous savons comment, et pour quelles raisons, l'individualisme de Ricardo, allié à celui de Bentham, est entraîné par la révolution industrielle jusqu'au cœur du dix-neuvième siècle. De 1815 à 1832, la renaissance des idées libérales marque un recul de la réaction sentimentale et mystique. Sourdement vivace dans la religion et la philanthropie, le romantisme avec Byron change d'aspect en littérature, et ne se traduit encore dans les théories de justice sociale que chez des écrivains isolés (2). L'effort de la nouvelle Angleterre pour se dégager de l'ancienne prend une direction rationaliste et critique; la pensée sèche mais claire détruit les assises morales sur lesquelles reposait l'ordre ancien; et la concurrence, auxiliaire du développement industriel, est prêchée par les doctrinaires de l'économie. — D'une part, un mouvement puissant et

(1) Cf. *Dissertations and Discussions*, vol. I, p. 393-466.

(2) De 1820 à 1830, Coleridge et Southey n'ont pas d'influence. La philosophie utilitaire est seule au premier plan.

riche, né depuis près d'un siècle, tend à faire de l'intuition et du sentiment les principes directeurs de l'activité humaine; d'autre part un second mouvement, dont les origines sont aussi lointaines, et que l'évolution économique favorise, fait triompher les droits de la pensée claire et logique. Tel est l'état de l'âme anglaise vers 1830, au moment où la bourgeoisie et l'individualisme arrivent au pouvoir. C'est alors que le sentiment pénètre par réaction dans le seul domaine qui lui soit encore à peu près fermé, et que le « romantisme social », né déjà chez Burke, Wordsworth, Coleridge et Southey, atteint chez Carlyle à son plein développement.

A vrai dire, c'est par abstraction que nous séparons les diverses activités de l'âme humaine. Les formes successives du romantisme sont solidaires et se contiennent virtuellement. L'élément social qui se manifeste surtout vers le second tiers du dix-neuvième siècle, lorsque l'anarchie industrielle le réclame, est en germe déjà dans les éléments antérieurs. Le Méthodisme n'est pas seulement un réveil du mysticisme religieux, c'est aussi une source vive d'où ont jailli l'altruisme et la charité sociale. Chez ses représentants se recrutent les plus beaux exemples du dévouement à la cause publique. Ses adeptes seront nombreux parmi les héros du Chartisme (1). C'est que la conscience de l'Angleterre lui doit sa régénération. De 1750 à 1830, le levain puritain revivifié par Wesley, travaille les mœurs publiques et privées. En même temps que le sentiment du devoir personnel, la notion s'éclaircit et se fortifie des obligations qui nous lient aux autres hommes; la solidarité sociale sort ainsi d'une renaissance morale, à laquelle le mouvement Méthodiste a contribué plus que tout autre. — La philanthropie a évidemment une portée sociale. Inséparable elle-même du Méthodisme, elle est étroitement liée à la réaction interventionniste. Elle ne s'attaque pas

(1) Cf. H. de B. Gibbins, *English Social Reformers*, p. 92-3.

seulement à des abus particuliers, comme le régime des prisons, mais se fait vite secourable à tous les vaincus de la concurrence. Du contact permanent avec la misère, de la connaissance intime des maux sociaux, naît le désir et le besoin d'une meilleure organisation. Buxton, au début du XIXᵉ siècle, visite les quartiers pauvres de Londres, vit parmi les misérables tisserands de Spitalfields (1), inaugure l'œuvre de charité personnelle qui sera reprise par une série d'apôtres jusqu'à l'armée du Salut. Owen est d'abord un philanthrope; les personnes sentimentales se rendent en pélerinage à New-Lanark, l'établissement où il applique sa conception patriarcale du patronat. Malgré son hostilité contre le christianisme officiel et son peu de sympathie pour le Torysme, il appartient par ses origines à la réaction d'où sort le romantisme social. Chez lui, comme chez Cobbett, homme d'instinct et de passion, nature ardente, le premier éveil du socialisme anglais paraît lié aux protestations émotionnelles contre les cruautés de l'individualisme (2).

Une rencontre historique facilite cet élargissement social de la philanthropie : la coïncidence entre l'agitation anti-esclavagiste, et les enquêtes sur la condition des ouvriers. Indirectement, l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises a beaucoup fait pour la correction des maux sociaux en Angleterre (3). A un moment où la sensibilité publique s'attendrissait sur le sort des esclaves, la révélation de l'oppression industrielle parut comme celle d'un servage nouveau. La comparaison mille fois faite entre les victimes noires des plantations et les victimes blanches des usines, entre le fouet du commodore et la lanière de cuir du contremaître, nous montre à quel point les thèmes abolitionnistes

(1) Walpole, *ouvrage cité*, vol. III, p. 390.
(2) Sur tout ceci, cf. Sir Leslie Stephen, *ouvrage cité*, vol. II, p. 115-136.
(3) La traite est supprimée en 1807 ; l'esclavage, en 1834.

ont influé sur la formation de l'interventionnisme (1). Les philanthropes forment un groupe important parmi les partisans de la législation industrielle. — Enfin, le romantisme littéraire lui aussi était gros de virtualités sociales ; ou plutôt, car il n'est rien, par lui-même, que la traduction dans certaines formes artistiques de mouvements sociaux et psychologiques qui le dépassent, il est inséparable du sentiment nouveau que les hommes prennent de leur solidarité. Wordsworth, Coleridge et Southey sont en ce sens les premiers représentants complets de la réaction contre le dix-huitième siècle. Ils expriment déjà sous toutes ses formes, entre 1800 et 1830, l'opposition de l'idéalisme intuitif à l'atomisme rationaliste des utilitaires et des économistes. Malgré la solution de continuité qu'introduit le triomphe des idées libérales, on peut rattacher cette première esquisse au romantisme social de Carlyle. Dans l'*Excursion* de Wordsworth (2), dans les *Sermons laïques* de Coleridge (3), dans les *Entretiens sur la Société* de Southey (4), nous trouvons les germes de l'interventionnisme qui s'épanouit après le Reform Act.

Ainsi, lorsque vers 1830 l'économie orthodoxe et la société industrielle apparaissent clairement comme la théorie et la pratique de l'individualisme, il existe dans un grand nombre d'esprits un ensemble de tendances, dont la traduction naturelle en politique est une conception sentimentale des rap-

(1) Cf. Carlyle, *Past and Present*, liv. IV, chap. v, p. 238. — Joseph Sturge, l'allié des Chartistes, est d'abord un abolitionniste militant.— (Rose, *ouvrage cité*, p. 119).

(2) *The Excursion*, 1814. — Cf. livre VIII, « The Parsonage ».

(3) « *The Statesman's Manual*; or, the Bible the best guide to political skill and foresight. A Lay Sermon addressed to the highest classes of Society », 1816 — « *A Lay Sermon* addressed to the higher and middle classes, on the existing distresses and discontents », 1817.

(4) *Colloquies on Society* ; 1829.

ports humains. C'est à travers ce milieu que viennent se réfracter les impulsions réformatrices, qui montent des classes refoulées par la bourgeoisie nouvelle. Or, il contient une direction en quelque sorte prédéterminée. Il est réactionnaire au sens historique du mot. Par dessous l'incrédulité et le relâchement moral du dix-huitième siècle, le Méthodisme et la philanthropie cherchent à rejoindre les âges de foi vivante comme l'époque Puritaine. Le romantisme littéraire a remis en honneur les souvenirs du Moyen-Age, et les thèmes poétiques empruntés à la vieille Angleterre apparaissent à la suite des « ballades de Percy » et d'Ossian. Après Chatterton, les poètes, Wordsworth, Southey et Keats, les romanciers « gothiques », le roman historique de Scott, ont préparé les imaginations au regret des âges lointains. La réaction politique et philosophique dont Burke est le chef n'est pas seulement une protestation contre les idées révolutionnaires ; c'est un réveil des instincts conservateurs, un élan passionné de l'esprit pour rattacher le présent au passé, prendre plus fortement conscience de la continuité de la vie nationale, et opposer la grandeur certaine de ce qui a été aux dangereuses incertitudes de ce qui peut être. — Ainsi se crée au sein du romantisme anglais un véritable « historisme », dont l'inspiration générale et la tendance sont les mêmes que celles de l'historisme allemand (1). Mais au lieu que celui-ci, chez des esprits spéculatifs, produit des théories abstraites du droit politique et social, que ses représentants défendent systématiquement l'intuition contre le rationalisme, et sont « logiciens en dépit d'eux-mêmes » (2), l'historisme anglais reste émotionnel et vague, et flotte comme une suggestion réactionnaire à travers l'atmosphère romantique. Son influence n'en est pas moins considérable. Aux esprits que la senti-

(1) Sur tout ceci, cf. Andler, *Les origines du socialisme d'État en Allemagne*.
(2) Ibid., p. 166.

mentalité prédispose à la condamnation de l'anarchie industrielle, il indique la direction dans laquelle ils peuvent chercher leur idéal et leur remède. Tandis que la ruine de la petite bourgeoisie, jadis la classe la plus stable et la plus heureuse, éveille chez les interprètes de ses souffrances le regret de l'ordre ancien, la connaissance et l'idéalisation poétique du moyen-âge fournissent des arguments et des thèmes aux adversaires de l'ordre nouveau. La correction du présent apparaît à la fois comme nécessaire, et comme possible seulement par un retour au passé.

IV

L'œuvre sociale de Carlyle est au centre de la réaction interventionniste. Entre 1830 et 1850, personne en Angleterre n'éprouve aussi profondément les aspirations nouvelles qui travaillent les âmes. Ses écrits expriment le plus puissant, le plus complet réveil de l'idéalisme ; la renaissance mystique s'y élargit définitivement jusqu'à embrasser les rapports sociaux.

L'histoire de sa jeunesse est significative ; on y assiste à la rencontre des deux influences qui ont produit le socialisme d'État ; la souffrance économique et la réaction morale contre le dix-huitième siècle. Né en 1795, Carlyle appartenait à une famille de petits fermiers écossais (1). L'agriculture en Écosse était aussi misérable qu'en Angleterre ; l'existence au logis paternel fut rude, le début dans la vie laborieux et difficile. Étudiant à Édimbourg, maître de sciences dans un collège, précepteur, littérateur, Carlyle n'a son pain assuré qu'au jour tardif où sa *Révolution française* lui donne la célébrité. Marié en 1826, vivant de sa plume, il connaît dans son

(1) Pour la jeunesse de Carlyle, voir : Froude, *Thomas Carlyle; a History of the first 40 years of his life.*

ménage la gêne et les privations. De bonne heure, une dure expérience personnelle, le souvenir aussi des misères entrevues dans les chaumières des Hautes-Terres, les quartiers ouvriers d'Édimbourg et de Glasgow, le préparent à l'intuition sympathique de la justice cachée sous l'incohérence des agitations populaires. En même temps, cette âme profondément religieuse, d'un puritanisme concentré, renonce à la carrière ecclésiastique pour chercher dans l'apostolat littéraire une prédication plus sincère et plus libre. Un sentiment tragique de la destinée humaine, de son incertitude, le tourmente jusqu'au jour où une crise intérieure remplace en lui la négation qui souffre et détruit par l'affirmation qui tend à la vie (1). Désormais, l'esprit des sectes dissidentes, l'analyse de la moralité personnelle, l'inquiétude du salut, lui sont en horreur ; le travail sain, la confiance de l'homme simple et droit dans la justice de l'univers, voilà la forme à la fois positive et mystique que prend le Puritanisme chez Carlyle. Cet élargissement optimiste, cet approfondissement philosophique de la vieille foi morale, qui s'appauvrissait au contraire chez les derniers successeurs de Wesley, sont en grande partie explicables par l'influence allemande. Comme chez Coleridge, la réaction contre les idées françaises est chez Carlyle un retour volontaire à la tradition germanique. — L'impératif catégorique de Kant se fond avec le sentiment puritain de l'obligation morale, et lui ajoute le prestige d'une révélation transcendante ; le panthéisme naturaliste de Gœthe, interprété par une conscience nourrie de Kant, s'idéalise et se précise : l'âme de l'univers, visible dans la nature comme dans l'homme, n'est autre que le Bien, la Justice. Elle seule existe,

(1) Pour la philosophie générale de Carlyle, cf. *Sartor Resartus* : en particulier, livre II, chap. VII, « The everlasting no »; chap. IX, « The everlasting yea ».

et nous entoure de son infinité mystérieuse, que voilent les symboles variés dont elle s'enveloppe ; les formes de l'existence matérielle, les sociétés, les civilisations, les cultes, sont les robes changeantes que se tisse dans le temps l'esprit divin. Ces vêtements croissent et meurent, et l'humanité a pour tâche éternelle d'en renouveler la trame, à mesure que les formules et les dogmes se déchirent et tombent. Ainsi la religion, la morale et l'idéalisme métaphysique coïncident ; le sentiment devient la source de la connaissance comme le principe de l'action ; « c'est le cœur toujours qui voit, avant que la tête ne puisse voir ; sachons-le » (1) ; toutes nos pensées, toutes nos démarches doivent être guidées par l'intuition du grand mystère où notre être est suspendu entre deux abîmes ; seule la vie intérieure est vraie, seule l'âme des choses existe ; la société, elle aussi, révèle au regard du philosophe l'esprit caché de justice qui la soutient ; si elle souffre, c'est que son âme est malade ; toute réforme sociale devra être une réforme morale.

Telle est la conscience où les misères contemporaines éveillent le retentissement le plus vaste et le plus prolongé. Dès ses premières œuvres, Carlyle s'annonce comme le prophète d'une réaction vigoureuse contre les mœurs et les idées régnantes. Son article sur les *Signes du Temps* (1829) (2) oppose au « Mécanisme », qui domine la pensée et la vie, le « Dynamisme » fondé sur les intuitions morales et les croissances intérieures de l'âme (3). Dans l'un, il faut voir l'erreur

(1) « It is the heart always that sees, before the head can see ; let us know that. » (*Chartism*, chap. v ; *Miscellaneous Essays*, vol. VI, p. 235).

(2) « The Edinburgh Review », vol. 49 (1829).

(3) « There is a science of Dynamics in Man's fortunes and nature, as well as of Mechanics. There is a science which treats of, and practically addresses, the primary, unmodified forces and energies of man, the mysterious springs of Love, and Fear, and Wonder, of Enthusiasm, Poetry, Religion, all which have a truly vital and infinite character.... » (*Ibid.*, p. 448-9).

matérialiste et impie du dix-huitième siècle, la négation des activités spirituelles, qui seules fécondent le travail social ; dans l'autre, la grande vérité trop longtemps oubliée, que les penseurs et les poètes jadis enseignaient, que d'autres sages doivent proclamer aujourd'hui. En 1839, après l'échec du premier mouvement Chartiste, Carlyle met dans une curieuse brochure la traduction sociale de sa philosophie du monde (1). Des observations personnelles, la réflexion en ont déjà fixé dans son esprit les grandes lignes (2) : la gravité de la crise lui fait pousser un cri d'alarme. L'aveuglement des politiciens leur cache le péril qui menace l'Angleterre ; le Chartisme est vaincu, mais son âme subsiste : c'est le principe de justice qui vit dans les violences brutales ou héroïques, les plaintes confuses d'un peuple souffrant ; la misère cruelle, insupportable, voilà la cause, la réalité profonde du Chartisme ; contre elles, les égoïsmes, les lâchetés, les formules optimistes des théoriciens, ne prévaudront point, car elle s'impose avec la force de la vérité. En 1841, les conférences sur les *Héros et leur culte* précisent le rôle du grand homme dans l'œuvre du salut collectif (3). Enfin, en 1843 paraît le livre où Carlyle a mis toute sa pensée sociale. *Le Passé et le Présent* (4) est le manifeste le plus éclatant de la réaction interventionniste ; on y sent le contre-coup immédiat de la grande crise de 1842, le moment le plus grave peut-être de l'histoire anglaise moderne.

Le hasard qui mit sous les yeux de Carlyle la chronique d'un moine obscur, écrite au XIIe siècle, fit se cristalliser les

(1) « *Chartism* » (Décembre 1839).

(2) La pensée de Carlyle est, au moins dans la forme et l'expression, une des moins systématiques qui soient. Pour construire le résumé qui suit, nous avons dû négliger complètement la disposition réelle de ses écrits sociaux.

(3) *Heroes and Hero-worship*, 1841.

(4) *Past and Present*, 1843.

éléments imaginatifs en suspension dans son esprit (1). Ce noyau concret presque négligeable produisit la fusion définitive de l'historisme et de l'idéalisme social. Le titre de l'ouvrage indique assez le germe d'où il est sorti. La critique du présent trouve son complément naturel dans l'apologie du passé. En des pages émues, puissantes par l'intensité de la vision, Carlyle ressuscite l'organisation naïve et simple de l'âge féodal. Malgré ce qu'il y a d'obscur encore dans les consciences, malgré les erreurs de la force, cette époque a été noble et belle, parce qu'elle a connu la foi ; les chefs, choisis par la confiance de leurs pairs, ou le droit divin de leur supériorité, ont regardé alors le gouvernement des hommes comme une grave et difficile mission ; la répartition des tâches et des bénéfices s'est faite dans un esprit de justice chrétienne ; la réciprocité des obligations sociales a sauvé tous les hommes de l'isolement absolu d'où naît la misère moderne. Des vertus admirables, d'obscurs dévouements, ont vécu dans ce passé confus, que nous cherchons en vain dans la lutte actuelle des égoïsmes. La simple histoire de l'abbé Samson, ainsi évoquée, devient le symbole du gouvernement paternel, fort et juste, auquel le régime féodal a dû son existence et sa durée (2).

Le présent fait triste figure à côté du passé. La société est désorganisée, l'anarchie a remplacé le despotisme sauveur, la misère étreint une multitude dont les plaintes inarticulées n'arrivent pas aux oreilles des heureux et des riches. Dans les workhouses, des hommes valides sont assis par milliers, baissant la tête, exclus pour jamais de la dignité libre et

(1) « *Chronica Jocelini de Brakelonda,* de rebus gestis Samsonis Abbatis Monasterii Sancti Edmundi ; nunc primum typis mandata... » Londres, 1840. — La publication fut faite par la Camden Society, dont nous reparlerons.

(2) *Cf. Past and Present,* livre II : The ancient monk.

saine du travail (1). A Stockport, un père et une mère sont accusés et convaincus d'avoir empoisonné trois de leurs enfants, pour toucher les frais d'enterrement promis par une société d'assurances (2). Dans les campagnes, les meules de blé flambent, tandis qu'un Irlandais, sur trois, manque pendant trente semaines par an de pommes de terre pourries (3).

Le mal a deux causes : le défaut de permanence dans les contrats, l'absence de liens sociaux autres que le lien économique. L'instabilité est contraire à la civilisation ; rien ne vit et ne dure que ce qui est fixe ; le temps seul ouvre à l'activité humaine le champ où elle peut croître et fructifier en bien ou en mal. « Je suis pour la permanence en toutes choses, d'aussi bonne heure que possible et aussi tard que possible. Bienheureux celui qui continue où il se trouve (4). » Mais pour que les rapports humains se fixent en relations stables, il faut que les affections, les devoirs, les sentiments moraux et religieux, recouvrent de leur réseau vivant la sécheresse fragile du lien économique. C'est une société contraire aux lois naturelles et divines, que celle où le paiement du salaire est la seule reconnaissance du service rendu (5). « Mes travailleurs affamés ? répond le riche industriel : ne les ai-je pas loués légalement sur le marché ? Ne leur ai-je pas payé, jusqu'à la dernière pièce, la somme convenue ? Que me sont-ils désormais ? (6) » — Les esclaves, les animaux

(1) Livre I, ch. I, p. 2.

(2) Ibid., p. 3.

(3) *Chartism*, ch. IV, p. 125.

(4) « I am for permanence in all things, at the earliest possible moment, and to the latest possible. Blessed is he that continueth where he is. » (*Past and Present*, livre IV, chap. V, p. 240).

(5) C'est la fameuse formule, sur laquelle Carlyle revient sans cesse. « Cash-payment the sole nexus betwen man and man. ».

(6) « My starving workers ? answers the rich mill-owner. Did not I hire them fairly in the market ? Did I not pay them, to the last sixpence, the sum covenanted for ? What have I to do with them more ? » (*Past and Present*, livre III, chap. II, p. 126).

domestiques même, sont mieux traités. « L'homme qui possède des chevaux, le travail de l'été fini, doit nourrir ses chevaux durant tout l'hiver. S'il leur disait : Quadrupèdes, je n'ai plus de travail pour vous ; mais le travail existe en abondance de par le monde ; ignorez-vous (ou dois-je vous lire des leçons d'économie politique ?) que la machine à vapeur finit toujours par ajouter au stock de travail ? Des voies ferrées se construisent dans un coin de la terre, des canaux dans un autre, les charrois sont très demandés ; quelque part en Europe, Asie, Afrique ou Amérique, n'en doutez pas, vous trouverez des charrois ; allez chercher des charrois, allez, et bonne chance ! » Eux, la lèvre supérieure avancée, renâclent dubitativement ; donnant à entendre, que l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique sont quelque peu hors de leur route ordinaire ; qu'ils ne savent pas trop de quels charrois on peut y avoir besoin. Ils ne peuvent, eux, trouver des charrois ! Ils galopent désespérément le long des grandes routes, bien munies de clôtures à droite et à gauche ; pour finir, souffrant de la faim, ils se mettent à sauter les haies, à manger le bien d'autrui — et nous savons le reste (1). »

(1) « The master of horses, when the summer labour is done, has to feed his horses through the winter. If he said to his horses : Quadrupeds, I have no longer work for you ; but work exists abundantly over the world : are you ignorant (or must I read you Political-Economy lectures ?) that the Steamengine always in the long run creates additional work ? Railways are forming in one quarter of this earth, canals in another, much cartage is wanted ; somewhere in Europa, Asia, Africa or America, doubt it not, ye will find cartage ; go and seek cartage, and good go with you ! — They, with protrusive upper lip, snort dubious ; signifying that Europa, Asia, Africa and America lie somewhat out of their beat ; that what cartage may be wanted there is not too well known to them. They can find no cartage. They gallop distracted along highways, all fenced in to the right and to the left ; finally, under pains of hunger, they take to leaping fences ; eating foreign property, and — we know the rest » (*Chartism, chap. VI, p.* 130-31).

Les possesseurs d'hommes n'agissent pas autrement; les classes supérieures manquent à leur tâche, qui est de gouverner et de prévoir. L'aristocratie s'engourdit dans une paresse orgueilleuse; le « Dilettantisme » est sa plaie (1); que fait-elle, alors que la misère réclame son intervention vigoureuse et charitable? Elle veille à la préservation du gibier; elle proclame sans y croire la justice des « Corn Laws »; elle s'affuble des vêtements efféminés du Dandy; elle murmure les formules creuses de la conversation mondaine. L'âme de justice qui faisait la réalité de la noblesse féodale s'est retirée de ce corps; il n'est plus qu'un fantôme, une apparence; sa corruption intime le ronge et la mort le guette. — Vivante au contraire et forte, la bourgeoisie industrielle est avilie par l'âpre désir du gain. Le « Mammonisme », le culte de la richesse, est en lutte avec le Dilettantisme (2); tous deux au fond s'accordent dans leur cruauté inconsciente ou voulue. Le bourgeois ne croit plus à l'âme, à la vie intérieure, à l'au-delà; il ne connaît qu'un enfer, la « terreur de ne pas « réussir », de ne pas gagner de l'argent, de la gloire, ou quelque autre avantage dans le monde, — surtout de ne pas gagner de l'argent (3) ». C'est lui qui a brisé tous les liens organiques de l'ancienne Angleterre; l'anarchie industrielle est son œuvre. « Nous appelons cela une société; et nous allons de côté et d'autre, professant ouvertement la séparation, l'isolement complet. Notre vie n'est point une aide mutuelle; mais plutôt, masquée par les lois de la guerre appelées « concurrence loyale », et autres mensonges, c'est une mutuelle hostilité (4). »

(1) *Past and Present*, livre III, chap. III.
(2) Ibid., chap. II.
(3) « The terror of « not succeeding »; of not making money, fame, or some other figure in the world — chiefly of not making money! » (Ibid., p. 125).
(4) « We call it a Society; and go about professing openly the totalest separation, isolation. Our life is not a mutual helpfulness; but

Et ce déchaînement universel des égoïsmes, la philosophie régnante le justifie. C'est elle la grande impie, héritée du XVIII[e] siècle, négatrice du devoir moral, humain et religieux. La corruption des mœurs, l'athéisme, l'égoïsme social sont solidaires; Révolutions françaises, Radicalismes, Chartismes, en sortent par une nécessité providentielle; la maladie qui étreint l'Angleterre est d'origine morale. « Il n'y a plus de religion, il n'y a plus de Dieu; l'homme a perdu son âme, et cherche vainement un sel antiseptique (1). » Le laisser-faire économique est une forme de cette « philosophie animale et sans Dieu, attentive seulement aux profits et aux pertes, et cette théorie de la vie, que nous entendons braillée de tous les côtés, dans les salles parlementaires, les clubs bavards, les articles de tête, les chaires et les tribunes, partout, comme l'Évangile dernier et la traduction en quatre lettres de la vie humaine, par les gosiers et les plumes et les pensées de tous les hommes — ou presque! (2) » Au contraire, l'action s'impose, avec la double autorité d'une obligation religieuse et morale; le travail est la seule vie, la seule adoration. « Bienheureux celui qui a trouvé sa tâche; qu'il ne demande point d'autre bénédiction! » — « Le dernier Évangile en ce monde est: sache ton travail, et fais-le! (3) » Comme la

rather, cloaked under due laws-of-war named « fair competition », and so forth, it is a mutual hostility » (Ibid., p. 126.)

(1) « There is no religion: there is no God; man has lost his soul, and vainly seeks antiseptic salt. » (Ibid., livre III, chap. I, p. 118.)

(2) « That brutish godforgetting Profit-and-Loss philosophy and life-theory, which we hear jangled on all hands of us in senate-houses, spouting-clubs, leading-articles, pulpits and platforms, everywhere as the ultimate Gospel and candid Plain-English of mans'life, from the throats and pens and thoughts of all-but all men! » (Ibid., livre III, chap. X, p. 161.)

(3) « Blessed is he who has found his work; let him ask no other blessedness. » (Chap. XI, p. 169.) — « The latest Gospel in this world is, Know thy work and do it. » (P. 168.)

vision aiguë des misères, le sentiment profond de l'activité vivifiante et nécessaire engendrent chez Carlyle le besoin et la doctrine de l'intervention sociale.

Que faire, et d'après quels principes réformer la société? Il serait injuste de prêter à Carlyle la théorie d'un retour à l'organisation féodale. Le sens historique chez lui est trop éveillé, pour qu'il n'aperçoive pas l'absurdité d'une telle hypothèse. La féodalité, d'ailleurs, avait ses vices ; et par contre l'âge moderne possède dans son anarchie même les éléments d'une organisation meilleure et plus riche. Nettement, Carlyle a compris l'avenir social de la grande industrie, l'horizon élargi de bien-être et de justice qu'elle ouvre à l'homme, l'utilisation possible des forces aveugles qu'elle contient. « Manchester, avec sa bourre de coton, sa fumée et sa poussière, son tumulte, sa laideur querelleuse, est horrible à tes yeux ? Détrompe-toi ; une précieuse substance, belle comme les rêves magiques, et pourtant pas rêve, mais réalité, est cachée dans cette bruyante enveloppe.... As-tu entendu, d'oreilles qui savent entendre, l'éveil d'une cité comme Manchester, le lundi matin, à cinq heures et demie d'horloge : l'élan furieux de ses mille usines, pareil au grondement d'une marée de l'Atlantique, dix mille fois dix mille broches et bobines qui se mettent à bourdonner à la fois — c'est peut-être, si tu savais le comprendre, sublime comme un Niagara, ou plus encore (1). » Car Manchester travaille ;

(1) « Manchester, with its cotton-fuzz, its smoke and dust, its tumult and contentious squalor, is hideous to thee? Think not so : a precious substance, beautiful as magic dreams, and yet no dream but a reality, lies hidden in that noisome wrappage... Hast thou heard, with sound ears, the awakening of a Manchester, on Monday morning, at half-past five by the clock ; the rushing-off of its thousand mills, like the boom of an Atlantic tide, ten thousand times ten thousand spools and spindles all set humming there, — it is perhaps, if thou knew it well, sublime as a Niagara, or more so. » (*Chartism*, chap. VIII, p. 165 6).

et le travail est la vie. Le Mammonisme est moins désespérant que le Dilettantisme. C'est l'erreur et l'excès d'une vertu, de cette vieille activité Saxonne, acharnée à vaincre la nature. Dans cet effort séculaire, l'âme de la bourgeoisie s'est durcie et desséchée ; qu'elle s'attendrisse sans rien perdre de son énergie ; le salut est dans la régénération, non la suppression du patronat. Il faut organiser le travail ; ce sera la tâche du siècle qui vient. L'armée fournira le modèle ; n'est-elle pas, dans sa parfaite adaptation à l'art de tuer, la seule réussite de la société moderne ? Qu'une discipline paternelle et forte, attentive aux besoins de tous, remplace l'âpreté impersonnelle du servage industriel ; que l'usine soit réglée sur le modèle du régiment ; que les « capitaines d'industrie », absolus dans leur pouvoir, dirigent et protègent l'existence matérielle et morale de leurs hommes (1).

Mais la liberté, la démocratie ? « La liberté, me dit-on, est une chose divine. La liberté, quand elle devient « la liberté de mourir de faim », n'est pas aussi divine (2). » La démocratie est purement négative ; elle met fin au pouvoir injuste des castes ; mais elle n'est qu'anarchie et athéisme, si elle n'aboutit pas à fonder le pouvoir des héros. Le gouvernement parlementaire est la caricature de la liberté ; est-ce la posséder que d'avoir « la vingt millième partie d'un parleur dans le palabre national ? (3) » Celui-là seul est libre, qui trouve de lui-même, ou par force, son véritable chemin, et y marche (4). Comme le héros dans la cité, le

(1) Livre IV, chap. IV.

(2) « Liberty, I am told, is a divine thing. Liberty when it becomes the « Liberty to die by starvation » is not so divine ! » (Livre III, chap. XIII, p. 182).

(3) Chap. XIII, p. 188. « My twenty-thousandth part of a Talker in our National Palaver ».

(4) « The true liberty of a man, you would say, consisted in his finding out, or being forced to find out the right path, and to walk *thereon » (Chap. XIII, p. 182).*

patron commandera dans l'usine parce qu'il est le plus fort; la force est divine, et ne reste jamais longtemps séparée du droit. Ce ne sera point la seule aristocratie. La propriété foncière est le fondement de toute noblesse, le privilège le plus important et le plus grave (1). Que le Dilettantisme, s'il le peut, change d'âme; que les chefs naturels de la vie sociale reprennent avec l'accomplissement de leur devoir la réalité de leur existence; que l'oligarchie des châteaux protège, enseigne, gouverne, dans le même esprit d'autorité paternelle que celle des usines. Quel rôle plus beau que le sien, si elle le savait? Sera-ce tout? Non, car il faut encore à l'État des guides spirituels, penseurs ou prophètes, les véritables héros de l'âge moderne, attentifs dans la paix du cœur à « la voix faible et silencieuse de la nature », par laquelle le divin révèle à l'homme son devoir et sa destinée (2). — Telle sera la répartition des tâches entre les hommes; la discipline, fondée sur la justice, règnera comme la traduction humaine de la volonté infinie; chacun aura sa place, son labeur et son pain; avec la misère, disparaîtront l'oisiveté corruptrice, et l'orgueil de l'esprit qui refuse l'obéissance à ses maîtres naturels.

Comment réaliser cet idéal; guérir les maux présents, qui menacent l'existence même de la société? Une seule institution reste debout, dans la concurrence des égoïsmes qui se neutralisent : c'est l'État (3). Triste forme de l'État, que celle du régime parlementaire! Forme anarchique entre toutes, incapable d'action vigoureuse et suivie. Mais un homme peut se rencontrer, un ministre, qui comprenne les besoins de l'époque, et ose parler en héros au grand cœur muet de l'Angleterre; et avant même sa venue, un gouvernement

(1) Livre IV, chap. VI.
(2) Livre IV, chap. VII et VIII.
(3) Livre IV, chap. III.

comme le nôtre, fait de « sept à huit cents hâbleurs » (1), ne peut-il guérir au moins les pires misères? N'est-il pas certain que la loi doit intervenir, entre patrons et ouvriers? « Bien mieux, l'intervention a commencé : il y a déjà des inspecteurs des manufactures, qui ne semblent guère manquer de travail! Peut-être pourrait-il y avoir aussi des inspecteurs pour les mines — pourquoi n'y aurait-il pas encore des inspecteurs des terres labourées, qui rechercheraient pour nous comment une famille humaine peut vivre avec neuf francs cinquante par semaine (2)? » De même, la législation sanitaire est possible. « Les bains, l'air pur, une saine température, des plafonds hauts de vingt pieds, pourraient être requis par Acte du Parlement, dans tous les établissements patentés comme usines (3). » Pourquoi ne pas imposer l'assainissement des cloaques urbains; ne pas ouvrir, dans les quartiers ouvriers, des parcs où puissent respirer les enfants des pauvres? Avant tout, l'éducation sera l'œuvre de l'État. Qu'on fasse la lumière sous les crânes obscurs des Chartistes, et Satan perdra tout ce que gagnera la science (4). Qu'une administration centralisée, efficace, organise l'instruction en service public. Et pourquoi l'émigration, cette saignée nécessaire, qui soulage la pléthore industrielle, et crée une Angleterre au-delà des mers, ne serait-elle pas aussi réglée, organisée par l'État? Que la flotte inutile qui pourrit dans les ports, emmène

(1) « A Government such as ours, consisting of from seven to eight hundred Parliamentary Talkers. » (Ibid., p. 222).

(2) « Nay interference has begun: there are already Factory inspectors — who seem to have no lack of work. Perhaps there might be Mine-inspectors too — might there not be Furrowfield inspectors withal, and ascertain for us how on seven and sixpence a week a human family does live? » (Livre IV, chap. III, p. 226-27).

(3) « Baths, free air, a wholesome temperature, ceilings twenty feet high, might be ordained, by Act of Parliament, in all establishments licensed as Mills. » (Ibid., p. 227).

(4) *Ibid.*, p. 228.

vers les pays neufs, aux frais de tous, le trop-plein de la population ouvrière. « Notre petite île est devenue trop étroite pour nous ; mais le monde est encore assez large pour six mille ans. Les marchés certains de l'Angleterre seront parmi les colonies nouvelles d'Anglais, dans tous les coins du monde. (1) »

Et ainsi la grande pensée de l'impérialisme se dessine dans l'esprit de Carlyle, couronnant d'espérance la vision affligeante des malheurs présents. C'est que sa foi dans l'énergie de la race ne l'a pas un seul moment abandonné ; un sentiment mystique de la destinée anglaise anime ces pages, où, comparant à leurs ancêtres germaniques les guerriers modernes du comptoir et de l'usine, il les conjure de vaincre encore une fois, et leur présage la victoire (2). Combat tout moral : c'est sur lui-même, sur l'égoïsme, la sensualité, la paresse, que l'homme doit triompher pour qu'il vive et que la société soit forte. C'est d'une renaissance de l'âme que Carlyle attend le salut. Sans la régénération intérieure, tous les remèdes seront vains ; il n'est point de pilules qui puissent guérir les maladies sociales (3). « O frère, il faut, si possible, que nous ressuscitions en nous de l'âme et de la conscience, que nous échangions nos dilettantismes pour des sincérités, nos cœurs morts de pierre pour des cœurs vivants de chair (4). » Déjà Emerson a renouvelé l'idéalisme en Amérique (5) ; des signes

(1) « Our little Isle is grown too narrow for us; but the world is wide enough yet for another six thousand years. England's sure markets will be among new colonies of Englishmen in all quarters of the Globe. » (Ibid., p. 229).

(2) Livre IV, chap. VIII, p. 255.

(3) Livre I, chap. IV : Morrison's pill.

(4) « O brother, we must if possible resuscitate some soul and conscience in us, exchange our dilettantisms for sincerities, our dead hearts of stone for living hearts of flesh. » (Livre I, chap. IV, p. 22-3).

(5) « A strange, chill, almost ghastly dayspring strikes up in Yankeeland itself; my transcendental friends announce there in a distinct, though somewhat lank haired, ungainly manner, that the Demiurgus Dollar is dethroned... » (Livre IV, chap. VIII, p. 253).

certains présagent une pareille rénovation sur la vieille terre anglaise. « Oui, ici comme là-bas, la lumière vient dans le monde : les hommes n'aiment pas l'obscurité, ils aiment la lumière. Un sentiment profond de la nature éternelle de la justice se fait jour de tous côtés parmi nous ;.... une indicible aspiration religieuse lutte, désespérément, pour s'exprimer dans les Puseyismes de toutes sortes. (1) »

Telle est la prédication sociale de Carlyle. C'est une forme aristocratique et chrétienne du socialisme d'État. Réactionnaire, elle rétablit le despotisme sur un fondement divin ; progressiste, elle admet l'évolution industrielle, et veut tirer le remède du mal lui-même. Cette critique ardente et vigoureuse de la société contemporaine venait à son heure. Nul évangile n'est plus opposé à l'individualisme ; nul levain plus fécond, plus puissant, n'a été jeté à cette époque troublée dans la conscience nationale où fermentait déjà une crise décisive. A la longue, et par des voies souvent subtiles, l'effet s'en fera sentir. Au moment même où Carlyle écrit, son action est restreinte. Seule, une élite le comprend, et s'ouvre à son influence. Parmi ces interprètes de sa parole, nous trouverons les plus grands des romanciers sociaux, Dickens, Disraeli et Kingsley.

V

Autour de Carlyle, le réveil de l'âme se fait jour en effet de tous côtés. La réaction idéaliste prend les formes les plus

(1) « Yes, here as there, light is coming into the world ; men love not darkness, they do love light. A deep feeling of the eternal nature of Justice looks out among us everywhere ;... an unspeakable religiousness struggles, in the most helpless manner, to speak itself, in Puseyisms and the like » (Livre IV, chap. IV, p. 253). — Carlyle appelle « Puseyisme » le mouvement d'Oxford, du nom de Pusey. Ainsi *faisaient les adversaires* du mouvement.

intérieures, les plus éloignées en apparence des besoins économiques. Le lien n'est guère visible entre les intérêts de classe et le mouvement religieux d'Oxford, la renaissance esthétique, le renouveau de la poésie chez Tennyson et ses contemporains. Ces phénomènes exercent pourtant une influence sur la conscience sociale; ils rejoignent dans les esprits les impulsions réformatrices nées du contact des faits.

Le Méthodisme a continué silencieusement son œuvre pendant le premier tiers du dix-neuvième siècle; des couches les plus basses, une vague de puritanisme est montée lentement vers les classes les plus hautes de la société; avec l'ascension de la bourgeoisie industrielle, elle émerge à la lumière vers l'époque du Reform Act; les mœurs privées, la politique, la vie sociale, apparaissent transformées, purifiées, emprisonnées aussi dans un code plus étroit; l'opinion impose désormais à tous la réalité ou l'apparence de la rigueur morale. Des signes divers montrent ce changement de l'esprit public; c'est la crise de terreur religieuse et de repentir national qui saisit l'Angleterre pendant le choléra de 1832 (1); c'est le ton nouveau de la cour et de la vie mondaine à l'avènement de la reine Victoria (2); c'est la transformation de la caricature anglaise, jusque là fort libre, qui s'assagit désormais dans les cartons du « Punch » (3). — La religion comme la morale est renouvelée. De 1800 à 1830, le parti Évangélique et le parti « Orthodoxe » ont fait participer l'Église anglicane au réveil de la foi. Leur esprit de secte, l'insuffisance de leur théologie, nuisent à leur influence; malgré leur zèle spirituel et philanthropique, ils

(1) Par décret du Parlement, en mars 1832, un jour est consacré au jeûne et à la prière. — Walpole, *ouvrage cité*, vol. III, p. 233.

(2) « There is a strong Puritanical spirit at work and vast talk about religious observances », écrit Greville (*ouvrage cité*, vol. III, chap. 23, p. 80-81), en 1834.

(3) Cf. Augustin Filon, *La caricature en Angleterre*, p. 268.

ne réussissent pas à tirer de son engourdissement la masse du clergé (1). Il faudra pour cela que le mysticisme devienne plus vivant, plus poétique : ce sera l'œuvre des Universités. A Cambridge, vers 1830, un groupe important d'hommes distingués continue la croisade de l'esprit nouveau contre le rationalisme. Frederick Denison Maurice et ses amis, Hare, Thirlwall, Whewell, Sedgwick, partagent les tendances religieuses de Coleridge ; comme lui, ils revendiquent les droits de l'imagination et de l'intuition, dénoncent la sécheresse logique du XVIIIe siècle, l'impiété de la philosophie utilitaire. Chez eux, la croyance s'élargit, s'enrichit de toutes les émotions élevées, et l'art, la poésie, les passions, rentrent parmi les moyens de la connaissance divine (2).

Le mouvement d'Oxford commence à peu près à la même date. Il sort, par réaction, de l'avènement du Libéralisme. Les Utilitaires, nous l'avons vu, menaient une vive campagne contre l'Église établie; ses vices intérieurs, l'assoupissement de son énergie, semblaient présager leur victoire. La réforme de l'Église Irlandaise en 1833, par le ministère libéral, la suppression de 10 évêchés sur 22, éveillent les craintes des plus zélés parmi les fidèles de l'Anglicanisme ; le 14 juillet 1833, John Keble prêche un sermon sur l'« Apostasie nationale » ; c'est le début du mouvement. Mais Newman et ses amis ne redoutent pas seulement l'hostilité du pouvoir civil envers l'Église ; ils répudient le Libéralisme sous toutes ses formes ; la critique rationaliste qui détruit les dogmes, la philosophie utilitaire qui dissout les croyances morales, la politique des radicaux, qui vise l'Établissement ecclésiastique, sont à leurs yeux les manifestations solidaires d'un même esprit, l'esprit de négation et de sécheresse hérité du XVIIIe

(1) Pour tout ceci, voir : Overton, *The Anglican Revival*, chap. I.
(2) Pour le groupe de Cambridge, voir Caldecott, *The Philosophy of Religion in England and America*, p. 290-300.

siècle. Au contraire, le mouvement d'Oxford est l'expression des besoins mystiques et sentimentaux de l'âme. Son activité dans tous les domaines est inspirée par la même exaltation intérieure. C'est une secousse psychologique qui réveille certaines tendances endormies. La vie religieuse, jusque là prosaïque et froide, s'échauffe et s'anime; elle déborde en joie lyrique dans les poésies de Keble, en adoration émue dans les sermons de Pusey et de Ward, en argumentation passionnée dans les traités polémiques de Newman; la splendeur esthétique du culte, la dignité du corps ecclésiastique, la puissance de l'Église, toutes les grandeurs et les beautés sensibles, sont appelées par l'intensité du sentiment intérieur; la religion sera belle, poétique et riche, comme l'âme du croyant.

Cette expansion idéaliste devait aussi prendre une forme sociale. La charité après la foi se réveille; le rôle secourable de l'Église est revendiqué pour elle par ses apologistes, en même temps que les misères de l'époque émeuvent leur zèle chrétien. L'impulsion donnée se traduit bientôt dans les paroisses urbaines par une croisade philanthropique du clergé. Ward indique nettement cette portée sociale du mouvement d'Oxford (1). Après avoir résumé les souffrances de la classe ouvrière, il décrit l'enthousiasme avec lequel une Église idéale se dévouerait à leur guérison. « Quelle scène se présente à notre imagination ! Quelle enquête minutieuse elle fait aussitôt, sur ces industries dans lesquelles, soit par la nature, soit par la quantité du travail, il est impossible de mener une vie chrétienne ; et quelle défense sévère, appuyée par toutes les sanctions spirituelles, à tous ses enfants de s'engager dans ces industries ! Dans les cas moins pressants, quelle tendresse aimante et attentive pour les souffrances des misérables ! » (2) Le désir de

(1) *Ideal of a Christian Church*; 1844.
(2) « What a scene presents itself to the imagination ! How careful at once her inquiry, what may be those branches of labour in

l'intervention sociale n'est point à l'origine du mouvement ; il apparaît pourtant à mesure que se développe la réaction de l'idéalisme religieux contre le rationalisme ; l'activité philanthropique comme la rénovation du culte en sont les expressions objectives.

Le Puritanisme et le Méthodisme avaient connu cette exaltation de la vie religieuse, mais non le besoin de la traduire par un symbolisme esthétique. Comparé à ses prédécesseurs, le mouvement d'Oxford contient un élément nouveau. A côté de l'émotivité, la sensibilité se révolte ; la sensation veut sa revanche, comme la passion. C'est que la société industrielle est le règne de la laideur, comme de la sécheresse abstraite ; la vie moderne refuse au corps comme à l'âme le droit de sentir. Le labeur écrasant des riches et des pauvres a fermé leur être à la nature et à l'art. La fièvre de produire a éliminé de l'existence les attentions désintéressées. — Au lieu de se faire en profondeur, comme chez les Puritains et les Méthodistes, la croissance du sentiment religieux se fait en largeur ; il envahit toute l'âme, tous les sens, assoiffés comme lui d'expansion et de vie. La renaissance esthétique est intimement liée au mouvement d'Oxford. Déjà la poésie et le roman romantiques avaient rappelé l'attention vers les formes sensibles du moyen-âge ; Wordsworth, en idéalisant les humbles et les aspects les plus simples de la nature, avait développé chez ses lecteurs la faculté de sentir le beau. A Cambridge, Maurice et ses

which, whether from the kind or the amount of toil, the leading of a Christian life would be impossible ; and how stern the prohibition, enforced by all spiritual sanctions, against any of her children engaging in those branches ! In less extreme cases, how loving and considerate her tenderness to the poor sufferers !... » (Ibid., p. 32). — Le mouvement d'Oxford a surtout eu une influence sociale indirecte. Ses chefs se tiennent à l'écart du « socialisme chrétien » de Kingsley. Les divergences religieuses en sont cause.

amis insistent sur les côtés matériels de la révélation divine ; leur imagination platonicienne donne une valeur religieuse à la beauté (1). A Oxford, en 1838, est fondée la « Société d'Architecture » ; en 1841, la « Société du Motet », destinée à l'étude de la musique sacrée ; à Cambridge, en 1839, la « Société Camden, pour l'avancement et l'étude de l'art et des antiquités chrétiennes, plus spécialement en tout ce qui touche à la construction, la disposition, et l'ornementation des églises ». Le « ritualisme », d'abord effacé, devient bientôt l'aspect principal du mouvement d'Oxford (2). De tous côtés, vers cette époque, apparaît l'éveil du besoin esthétique. La laideur de la vie ouvrière est signalée par les philanthropes ; pour égayer les yeux des pauvres, autant que dans une pensée hygiénique, est tracé au Nord-Est de Londres, peu après l'avènement de Victoria, le parc qui porte son nom. La Galerie Nationale est créée en 1832 ; l'abbaye de Westminster est ouverte au public en 1845 (3). C'est dans un milieu moral ainsi préparé que naissent les chefs-d'œuvre de Ruskin. Le premier volume des *Peintres modernes* est de 1843, le second de 1846 ; les *Sept Lampes de l'Architecture*, de 1849 ; les *Pierres de Venise*, de 1851 et 1853. L'esthétisme anglais moderne devenait une doctrine et une force consciente.

On sait comment il a envahi le domaine social, et quelle influence il y a exercée (4). Nulle autre forme de l'idéalisme ne s'est traduite plus directement dans la théorie et la pratique des rapports humains. Il est essentiel pourtant de le remarquer, la portée sociale de l'esthétisme n'est apparue en

(1) Caldecott, *ouvrage cité*, p. 292.
(2) Pour tout ceci, cf. Overton, *The Anglican Revival.*
(3) Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, p. 406, sqq.
(4) L'œuvre de Ruskin et ses idées sociales ont été récemment étudiées en France. — Voir J. Bardoux, *John Ruskin* ; Brunhes, *Ruskin et la Bible*, etc.

Angleterre qu'après 1850. A cette date, Ruskin est encore le prophète isolé, mal compris, d'une façon nouvelle de sentir. William Morris, en 1853, entre à peine dans la vie de l'esprit comme étudiant à Oxford. Les premières œuvres où Ruskin ait exposé son évangile économique, appartiennent nettement à la « middle Victorian period » (1). De 1830 à 1850, la crise de la conscience sociale ne doit rien encore à l'esthétisme, qu'une suggestion vague d'idéalisme sensitif. Au contraire, il est impossible de négliger la dette de Ruskin et Morris envers l'âge qui les précède. Leur effort est facilité par la réaction interventionniste dont Carlyle est le centre. Les lecteurs de Dickens et de Kingsley étaient préparés à la prédication réformatrice de Ruskin. *Le Passé et le Présent* contient déjà l'essentiel de son évangile social. Pour Morris, à Oxford, ce livre est une révélation (2). Sans doute, il y a continuité dans le mouvement idéaliste ; il subit pourtant, lui aussi, l'influence des causes générales, qui modifient après 1850 la physionomie de l'histoire anglaise. L'âge de Carlyle est différent de celui de Ruskin ; celui-ci développe et fait fructifier les germes déjà semés par celui-là ; la période vraiment créatrice et féconde est la première.

L'idéalisme poétique, enfin, se réveille. Par une déviation remarquable, nous l'avons vu, le romantisme avec Byron s'était fait pessimiste et sceptique ; le mouvement littéraire qui chez Coleridge et Wordsworth exprimait la réaction des tendances sentimentales et morales contre le XVIII[e] siècle, en était venu chez leur successeur à blesser justement ces tendances. L'individualisme railleur de Byron peut appa-

(1) *L'Économie politique de l'Art*, 1857 ; *Unto this Last*, 1860, conférences publiées en volume en 1862.

(2) Cf. Mackail, *Vie de William Morris* ; p. 39, 41, 50, etc. — Morris subit aussi l'influence de Miss Yonge, dont un roman, *L'héritier de Redclyffe* (1852), nous aurait arrêté, si la thèse n'en était plutôt religieuse que sociale.

raître vers 1820 comme un aspect de la renaissance des idées libérales. Le Byronisme, dénoncé par l'Angleterre officielle, répudié par la classe moyenne, est alors à la mode parmi les artistes et les gens du monde (1). C'est un état d'âme où l'émotion romantique subsiste sous la forme d'un sentiment tragique de la destinée humaine, mais s'accompagne d'une attitude critique et négative envers les devoirs traditionnels et les conventions sociales. Le succès de cette façon de sentir, dans une partie assez restreinte d'ailleurs du public anglais (2), s'explique à la fois par les causes européennes et générales du « mal du siècle », et l'excès particulier de la réaction conservatrice en Angleterre. L'hypocrisie, le mensonge moral des apparences et des formules, était devenue un sentiment aristocratique et pour ainsi dire défensif. Aussi le Byronisme satisfait-il chez beaucoup le besoin de sincérité ou l'affectation d'indépendance. — C'est en s'opposant à lui que se dessine la réaction de l'idéalisme poétique. Parmi les forces qui l'ont combattu, il faut citer en première ligne l'influence de Carlyle. Nul n'a plus fait que ce prosateur pour le renouvellement moral de la poésie anglaise. Dès ses premiers écrits, il dénonce à la fois le ridicule et les dangers du Byronisme. *Sartor Resartus* est l'histoire du triomphe de l'âme, qui de la négation éternelle passe à l'affirmation. « Ferme ton Byron, ouvre ton Gœthe », dit le héros (3). L'action doit remplacer la recherche obstinée du bonheur; le désespoir intime subsiste, mais refoulé par l'énergie qui retrouve l'espérance dans l'accomplissement du devoir.

(1) Le premier roman de Bulwer, *Pelham*, et celui de Disraeli, *Vivian Grey*, témoignent de cette mode. — Nous aurons à revenir sur *Vivian Grey*.

(2) Plus restreinte qu'on ne pourrait le croire, d'après le rôle historique et européen joué par Byron.

(3) « Close thy Byron; open thy Gœthe ». — *Sartor Resartus*, livre II, chap. IX, p. 132.

Carlyle a chassé des jeunes esprits, peu à peu, les émotions égoïstes au profit des émotions généreuses. Son pessimisme religieux et actif a préparé les âmes à une poésie optimiste.

La nouvelle génération des poètes, qui arrive à la vie littéraire entre 1830 et 1840, offre en effet un contraste frappant avec l'école de Byron. Tennyson, démocrate et humanitaire, revêt d'une forme admirable l'idéalisme de son émotion artistique. Le sentiment du progrès universel, la marche des hommes vers plus de justice et de bonheur, est l'inspiration de « Locksley Hall » (1). Ailleurs, des vers célèbres opposent à la noblesse du sang celle des esprits et des cœurs, et enseignent le devoir des riches. « Clara, Clara Vere de Vere, si le temps semble lourd à vos mains, n'y a-t-il pas de mendiants à votre porte, ni de pauvres sur vos terres ?.... (2) » Robert Browning fait de la poésie une analyse psychologique grave et passionnée, tout imprégnée de philosophie religieuse et morale. Mais il vit hors du présent, et ne touche pas aux questions brûlantes qui divisent les hommes (3). Mrs. Browning au contraire, dont un poème touchant sur le sort des enfants dans les manufactures émeut profondément l'opinion (4), résume peu après 1850 les aspirations sociales qui ont travaillé cette époque (5). D'autres poètes, avec un talent moindre, doivent à la sincé-

(1) *Poetical Works*, Macmillan, 1899, p. 98. — Voir aussi *Maud* et *The Princess*.

(2) « Clara, Clara Vere de Vere, If time be heavy on your hands, Are there no beggars at your gate, Nor any poor about your lands ? » Etc. (Ibid., p. 49).

(3) Cf. Stopford A. Brooke, *The Poetry of Robert Browning*; chap. I, p. 37-8.

(4) « The Cry of the Children ». — *Poetical Works*, Smith Elder, 1890.— Vol. II, p. 205.

« Do you hear the children weeping, o my brothers, Ere the sorrow comes with years ! » Etc.

(5) *Aurora Leigh*, 1856.

rité de leur émotion d'aussi vifs succès. Le *Chant de la Chemise* de Hood est resté associé dans la mémoire anglaise à la misère de ces sombres années (1). Déjà les poèmes d'Elliott avaient donné une voix à la détresse causée par les droits sur les blés (2). Dans les masses populaires, l'enthousiasme de la cause se traduit aussi par des chants souvent vigoureux et rudes. Les poètes abondent parmi les Chartistes (3). Thomas Cooper compose en prison son *Purgatoire des Suicidés*, qui fait grande impression (4). L'époque où Carlyle écrit ses œuvres sociales est celle où la poésie anglaise à tous ses degrés est pénétrée par un idéalisme philanthropique.

Ces divers mouvements, renaissances religieuse, esthétique, poétique, ne sont pas seulement liés par leurs caractères extérieurs ; un accord intime unit la glorification de l'Église et l'embellissement du culte, la recherche passionnée du beau dans l'art et la vie pratique, l'évocation par la poésie des sentiments les plus nobles et les plus altruistes. S'il y a tant de poètes parmi les initiateurs du mouvement d'Oxford (5); si l'esthétisme de Ruskin est alimenté d'une inspiration

(1) Thomas Hood, *Works*, edited by his son, 1862; vol. VI, p. 308. Le poème parut d'abord dans « Punch », numéro de Noël 1843.

(2) *Corn-lawn rhymes*, 1827. — Parmi les poètes plus médiocres, mais aussi bien intentionnés, Mrs. Norton mérite une place. Ses deux recueils : *A voice from the factories*; in serious verse; dedicated to the right honourable Lord Ashley » (1836), — et *The Child of the Islands* (1845), plaident chaleureusement la cause des enfants victimes de l'industrie, d'après les rapports officiels.

(3) On peut citer : Bramwich (cf. Gammage, *History of Chartism*, new edition, p. 214-15) ; Ernest Jones (ibid., p. 281-2). — James Montgomery, de Sheffield, est nommé par Alfred, comme un des poètes qui ont aidé la cause de la législation industrielle (*ouvrage cité*, vol. II, p. 298).

(4) *The Purgatory of Suicides* (1845).

(5) Par exemple Keble, Williams, Newman lui-même.

Biblique; si l'idéalisme de Tennyson recherche de préférence les formes de beauté sensible (1), c'est que ce sont là trois expressions d'une même exaltation intérieure, appelée à la fois par les conditions sociales nouvelles, et le rythme de l'évolution psychologique.

VI

Nous avons nommé réaction idéaliste et interventionniste, le mouvement sentimental qui se forme entre 1830 et 1850, par la fusion de ces diverses influences entre elles, et leur composition avec les intérêts de classe. Dans son ensemble, ce mouvement continue la « réaction contre le XVIIIe siècle », dont nous avons reconnu l'existence en Angleterre vers 1815. Par dessous la renaissance des idées libérales, celle-ci se prolonge dans certaines âmes; vers 1832, l'état politique, social et psychologique de la nation lui fournit un aliment nouveau.

Le triomphe de la bourgeoisie industrielle, le refoulement de l'oligarchie foncière, la destruction de la petite bourgeoisie, donnent une forme plus énergique et plus précise à la tendance proprement réactionnaire. Contre le malaise dont la société souffre, le remède sera dans un retour aux formes anciennes de l'organisation. La vie féodale, la dépendance du sujet, la bienveillance du maître, et la petite production, industrielle ou agricole, prennent l'attrait d'un idéal supérieur à l'ordre nouveau (2). Au contraire, la démocratie

(1) Rapprocher les *Idylles du Roi*, de l'art préraphaélite.

(2) Comme exemples de l'attrait sentimental et imaginatif exercé par l'ancienne prospérité de la petite bourgeoisie, on peut citer deux hommes peu suspects de tendances réactionnaires, Cooke-Taylor (le père), et Gaskell. Le premier voit « the most healthy condition of society » dans l' « union of manufacturing and agricultural industry in the same family » (*Notes of a Tour*, etc.; p. 19) — Le second, au

est inséparablement liée à la révolution économique; le pouvoir d'une classe privilégiée ou d'un seul homme apparaît donc comme socialement préférable. Tandis que le prolétariat essaie obscurément dans le Chartisme de réaliser la justice par la démocratie, les intérêts des autres classes vaincues et la confusion des idées politiques impriment une direction réactionnaire aux désirs de réforme sociale.

L'élément « idéaliste » sort d'un développement psychologique depuis longtemps commencé, et par lequel la vie sentimentale tendait à reprendre dans les esprits la place abandonnée aux besoins rationnels. La renaissance du sentiment dans tous les domaines, déjà accomplie chez certains romantiques anglais, reçoit vers 1832 une nouvelle impulsion de l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie industrielle. Tandis que le rationalisme des utilitaires, vulgarisé chez leurs alliés sous la forme de la mentalité commerciale, prétend chasser les émotions de la vie intérieure, la réalisation de leur idéal social en rend perceptible à tous la laideur et la sécheresse. Stimulée par cette expérience, la réaction des intérêts et des esprits contre l'ordre nouveau tend de plus en plus à coïncider avec la révolte des besoins émotionnels et idéalistes contre l'analyse et le positivisme.

L'interventionnisme, enfin, est la combinaison pratique des tendances réactionnaires et sentimentales. Les premières comme les secondes suggèrent une action vigoureuse des pouvoirs établis pour guérir les misères sociales. L'idéal féodal appelle et ennoblit par avance les empiètements de la société sur la liberté des citoyens, et l'idéal petit-bourgeois justifie toutes les réglementations, et tous les contrôles de la production privée. D'autre part, le retentissement sympa-

début de son livre sur la misère industrielle, trace un tableau enchanteur du temps fortuné où « the cottage everywhere resounded with the clack of the handloom » (*Ouvrage cité*, p. 19-21).

thique des souffrances dans les imaginations éveille comme une réaction presque automatique le besoin du geste secourable. En fait, comme en droit, l'interventionnisme est lié à la perception plus intense et plus sensitive de la misère. L'attendrissement de l'âme anglaise est le grand fait psychologique d'où est sortie la législation industrielle.

L'association de ces trois termes, réaction, idéalisme, interventionnisme, n'est donc point arbitraire ; elle résulte de cette autre liaison historique qui a uni en Angleterre, vers 1832, le radicalisme, le rationalisme et l'individualisme. Contre les trois aspects du XVIII[e] siècle, tel qu'il s'épanouissait au commencement du XIX[e], les intérêts et les esprits qu'ils blessaient également ont également réagi. La force des choses, et peut-être aussi les affinités psychologiques, ont mis en présence vers 1840 ces deux groupes de tendances, comme les deux pôles opposés de la pensée et de l'action. Malgré les exceptions forcément nombreuses, c'est à un terme de cette antithèse que se ramènent les hommes et les œuvres, qui ont corrigé les pires excès de l'anarchie industrielle pendant le premier tiers de l'ère Victorienne.

Ce mouvement a-t-il une unité historique ? N'effectuons-nous pas une synthèse artificielle entre des événements moraux et sociaux, dont leurs acteurs eux-mêmes n'ont point aperçu la liaison secrète ? Sans doute les contemporains ne sont guère frappés que par tel ou tel aspect de la réaction idéaliste. C'est tantôt l'aspiration réactionnaire, tantôt la pitié sociale, tantôt la renaissance esthétique ou mystique, qui appellent leur attention. J. St. Mill, pourtant, a pris conscience du mouvement dans sa totalité. Nous citerons les textes où il a exprimé, en 1840 et 1845, l'opposition générale des deux systèmes spéculatifs et pratiques (1). Mieux

(1) Cf. *Dissertations and Discussions*, vol. II, p. 180-217 ; et surtout *vol. I, p.* 393-466.

placé encore pour avoir le sentiment de la différence, un étranger a également perçu toute l'ampleur et la complexité du phénomène qui se passait sous ses yeux. Philarète Chasles écrit en 1850 : « C'est entre 1830 et 1845 que s'est annoncé dans les intelligences anglaises cet effort sourd et secret, encore très peu sensible, mais d'autant plus digne d'être remarqué, qu'il s'étend doucement à la littérature, aux arts, aux mœurs, à la science, à la théologie et à la politique (1). » Les grandes lignes de cette vaste transformation morale sont aujourd'hui plus nettes (2) ; il n'est pas inutile pourtant de noter qu'elles se dessinaient dans quelques esprits contemporains.

VII

L'élément aristocratique et la tendance réactionnaire dominent dans la « Jeune Angleterre » et le « Torysme social ». Vers 1840, un certain nombre de jeunes gens appartenant à la noblesse, mettent en commun leurs aspirations philanthropiques et entreprennent de régénérer la vie nationale. Au moment où la Jeune Italie et la Jeune Allemagne occupent l'attention européenne, le nom de Jeune Angleterre s'impose naturellement à eux. Mais loin d'être révolutionnaire, leur parti est nettement opposé au libéralisme. C'est par un retour à la vie féodale, une dépendance plus étroite du vassal, une sollicitude bienveillante du suzerain, que l'anarchie moderne doit être corrigée. En vertu d'une affinité naturelle, la Jeune Angleterre a des

(1) *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX[e] siècle*, 1850 ; p. 448.

(2) Cf. Cunningham, *ouvrage cité*, vol. II, part. III. — Traill, *Social England*, vol. VI. — Walpole, *ouvrage cité*, vol. III, chap. XII et XIII. Le mouvement philanthropique y est considéré dans son ensemble, s'il n'est pas suffisamment rapproché du mouvement idéaliste.

attaches avec le mouvement d'Oxford ; elle contribue aussi à la renaissance esthétique, et ses membres sont les plus violents ennemis du machinisme et du progrès industriel (1). Disraeli est au centre de ce mouvement. Autour de lui se groupent H. Hope, Bailie Cochrane, George Smythe, Lord John Manners (2). Ce dernier publie en 1841 un volume de poésies, où sont naïvement exprimées les aspirations du parti (3).

Devant la vénérable abbaye de Saint-Albans, le poète se laisse aller à sa rêverie. Les premiers épisodes du christianisme en Angleterre lui suggèrent le regret de l'ancienne Église, plus recueillie en ses couvents et aussi plus mêlée au peuple ; la critique rationaliste est le mal dont souffrent les âmes ; le salut sera dans une restauration de la foi religieuse et monarchique. Henri VIII, le confiscateur des biens ecclésiastiques, est maudit. Charles I, le « roi-martyr », soulève un enthousiasme lyrique (4). A l'ombre de la royauté et de l'Église fleurissaient les vertus et le bonheur du bon vieux temps. « Chacun savait sa place, roi, paysan, pair, ou prêtre; le plus grand reconnaissait ses liens avec le plus humble ; de rang en rang circulait le sentiment généreux qui unissait la société comme l'homme à l'homme (5). » — Que faire pour ramener l'âge d'or, recommencer la vie féodale ? S'attacher avec passion aux coutumes, aux tradi-

(1) Cet esprit réactionnaire et féodal excita naturellement les railleries des libéraux et radicaux de toutes nuances.— Cf. « Punch », vol. VI (1844), p. 240; vol. VII (1844), p. 233 et 248 ; vol. VIII (1845), p. 252, etc.

(2) Le poète Tennyson peut être regardé comme faisant partie de la « Jeune Angleterre ».

(3) *England's Trust*, and other poems.

(4) *King Charles the Martyr*. — *Miscellaneous Poems*, p. 65.

(5) « Each knew his place; King, peasant, peer, or priest; The greatest owned connexion with the least ; From rank to rank the generous feeling ran, And linked society as man to man. » (*England's Trust*, III, p. 16).

tions qui en restent ; vivifier par une observance respectueuse et attendrie les vieux usages qui se meurent ; célébrer dans les châteaux la Noël selon les rites, se mêler aux jeux des vassaux, reconquérir sur eux une autorité personnelle. « Oh, c'était un spectacle réconfortant de voir la grande salle à la rude architecture, resplendir de nobles dames et de châtelains, et de rustres de basse naissance. Aux fils les plus chers de la sainte Église, aux humbles et aux pauvres, à tout venant, le sénéchal ouvrait largement la porte. Et aujourd'hui, de toutes nos précieuses coutumes, de nos bonnes vieilles façons anglaises, celle-là seule, la célébration de Noël, celle-là seule est venue jusqu'à nous ! (1) »

Malgré leurs fantaisies archaïques, ces hommes ont une influence, et rendent des services à la cause populaire. En 1844, leurs amis au Parlement aident les radicaux à faire échouer un projet de loi, qui armait plus fortement les juges dans les querelles entre ouvriers et patrons (2). Le Torysme social est plus large que la Jeune Angleterre. C'est une forme du Conservatisme, d'après laquelle la vieille constitution anglaise et l'autorité royale suffisent à guérir les maux industriels. Régénérées et rétablies dans leur puissance première, la royauté et l'Église triompheront du radicalisme bourgeois, et feront régner dans la société un ordre satisfait et soumis. Stephens, Oastler, Sadler, promoteurs zélés de la législation industrielle, sont les représentants populaires du Torysme social. Disraeli en a donné la formule la plus nette ; ses romans nous fourniront l'occasion d'y revenir.

(1) « Oh ! But it was a goodly sight The rough-built hall to see Glancing with high-born dames and men, And hinds of low degree.
To holy Church's dearest sons, The humble and the poor, To all who came the seneschal Threw open wide the door. .
And now, of all our customs rare, And good old English ways, This one, of keeping Christmas-time, Alone has reached our days... » (*Christmas*, p. 95-97).

(2) Sidney Webb, *ouvrage cité*, p. 165.

La « Nouvelle philanthropie » apparaît à la même époque. Ici l'influence aristocratique est moins sensible ; le mouvement se recrute surtout dans la bourgeoisie. Son chef est Lord Ashley (1). Cette noble figure domine l'activité sociale de l'époque. Par ses idées politiques, Ashley se rapproche de la Jeune Angleterre. Comme elle, il est l'adversaire irréductible de la démocratie ; les trois articles de sa foi sont la couronne, la noblesse héréditaire, l'Église établie. Mais au lieu que Disraeli et Lord John Manners sympathisent avec la rénovation religieuse d'Oxford, Ashley reste attaché à l'Évangélisme, la forme la plus austère de la religion anglicane. C'est lui qui entreprend et fait triompher la plupart des croisades philanthropiques, auxquelles l'Angleterre doit l'épuration de sa vie nationale. Infatigable, du jour où il accepte la lourde mission de soutenir au Parlement la législation industrielle, il dévoue son temps et son énergie à la cause du peuple (2). Dans ses discours est formulé le principe de la « nouvelle philanthropie ». Au lieu que l'ancienne charité sociale était un don libre et spontané de l'homme à l'homme, la nouvelle devient l'accomplissement d'un devoir, l'acquittement d'une dette. « Nous devons aux pauvres de notre patrie, » dit Ashley à la tribune, « une lourde dette. Nous les appelons imprévoyants et immoraux, et beaucoup le sont en effet ; mais cette imprévoyance et cette immoralité sont les résultats, pour une grande part, de notre négligence et, beaucoup aussi, de notre exemple (3). »

(1) Sur Lord Ashley, voir Hodder, *Life and Work of the Seventh Earl of Shaftesbury.*

(2) La scène se place dans l'hiver de 1832. — Cf. Hodder, *ouvrage cité*, vol. I, p. 148. — Cooke-Taylor, *The Factory System and the Factory Acts*, p. 43.

(3) « We owe to the poor of our land... a weighty debt. We call them improvident and immoral; and many of them are so; but that improvidence and immorality are the results, in a great measure, of our

Timidement, le sentiment d'une obligation de classe s'introduit dans la charité ; il apporte avec lui la croyance à la possibilité, à la nécessité de l'action législative. « Que vos lois, disons-nous au Parlement, assument la fonction propre de la loi ; qu'elles protègent ceux pour qui ni la richesse, ni le rang, ni l'âge, n'ont élevé de défense contre la tyrannie (1). »

Enfin, plus répandu encore, un sentiment nouveau, le « remords social » (2), travaille la conscience des classes dirigeantes. Aux influences que nous avons énumérées, et qui prédisposaient les esprits au sentimentalisme, il faut ajouter les causes plus précises qui les déterminent à l'action. Les principales sont les révélations sensationnelles, que les enquêtes officielles ou privées apportent sur la misère du peuple. De 1830 à 1850, l'Angleterre est ébranlée par des chocs répétés dans le tranquille orgueil de son optimisme social. Les écrits de Carlyle mettent en circulation quelques

neglect, and, in not a little, of our example. » Hodder, *The Seventh Earl of Shaftesbury as Social Reformer*, p. 123. — Ces paroles sont prononcées en 1843.

(1) « Let your laws, we say to the Parliament, assume the proper functions of law; protect those for whom neither wealth nor station, nor age, have raised a bulwark against tyranny. » (« Quarterly Review », décembre 1840, volume LXVII, p. 181).

— Voir aussi l'article de J. St. Mill sur « The claims of labour », 1845 (*Dissertations and Discussions*, vol. II, p. 180-217). A propos d'un livre publié sous ce titre, Mill définit très clairement la nouvelle philanthropie. « But it is not in this spirit that the new schemes of benevolence are conceived. They are propounded as instalments of a great social reform. They are celebrated as the beginning of a new moral order or an old order revived, in which the possessors of property are to resume their place as the paternal guardians of those less fortunate.... » Etc. (P. 192).

(2) « Social compunction ». — L'expression est récente (Sidney Webb, *Socialism in England*, p. 131) ; mais elle s'applique à un sentiment qui naît vers 1840.

mots inquiétants et suggestifs : la « Question de la condition de l'Angleterre » (1). Lancée en 1839, l'expression fait vite fortune, et nous la retrouverons dans les romans. Les « Livres Bleus » sont inaccessibles au grand public, mais leur écho est transmis par la presse, et leur substance mise par des extraits à la portée de tous (2). Déjà en 1828, le récit des souffrances endurées par un apprenti, Robert Blincoe, vers le début du siècle, dans la période la plus brutale de l'oppression industrielle, cause une émotion profonde et prolongée (3). Le Rapport de 1832 sur le travail des enfants dans les manufactures frappe aussi vivement les esprits ; de même l'Enquête préliminaire à la nouvelle loi des pauvres (1834) ; de même encore, celle de la Commission instituée en 1840, qui embrasse à la fois les manufactures et les mines ; nul document n'a révolté plus fortement à cette époque la moralité publique ; en 1842, l'opinion tressaille au choc des scandales qui de l'obscurité de la mine sont traînés à la lumière du jour (4).

Un ouvrage anonyme publié en 1843, et dont le retentissement est considérable, nous aide à comprendre ce travail des esprits moyens (5). L'auteur proclame la faute de la

(1) *Chartism* (1839) ; chap. I : « Condition-of-England question. »

(2) Par exemple : *Physical and moral Condition of the children and young persons employed in mines and manufactures.* — « Illustrated by extracts from the reports of the Commissioners », London, J. W. Parker, Strand ; 1843.

(3) Pour l'histoire dramatique de Robert Blincoe, cf. Cooke-Taylor, *The Modern Factory System* ; p. 189-198.

(4) Cf. par exemple « Punch », vol. 2 (1842), p. 205 (« Philanthropy and Coals »).

(5) *The Perils of the Nation.* London, Seeley, 1843. — L'auteur, d'après le ton de l'ouvrage, est probablement un ecclésiastique. — Pour l'effet produit, cf. Ward, *Ideal of a Christian Church*, chap. II, section V.

société bourgeoise (1). Les industriels et les châtelains s'accusent mutuellement de la misère ; ils ont raison les uns et les autres ; mais la vraie cause du mal est plus générale « Il s'est produit, parce que nous avons tout fait pour qu'il se produisît. La richesse des riches s'est augmentée parce que la législation tout entière en a fait son principal objet. Le capital s'est accru, parce que les hommes d'État, les politiciens, les écrivains autorisés, ont tous imaginé, que l'accroissement du capital était le « summum bonum » de l'existence humaine. Les pauvres n'ont point progressé du même pas que les riches, parce que nul n'a considéré comme désirable qu'ils le fissent. Encourager le « capital, » mettre obstacle à la « population, » telles ont été les deux idées directrices des hommes politiques et des législateurs depuis trente ans. Ils ont aujourd'hui réussi. Ils ont immensément accru le progrès du capital, et, du même coup, celui de la misère et de la détresse (2). » Et comme la contrition sociale ose attaquer les formules de l'économie politique, elle n'hésite pas à affirmer la nécessité de l'intervention. « De mille manières, donc, la législation peut et doit intervenir. Elle doit dire au patron d'usine : Vous ne ferez pas travailler de jeunes

(1) Pour l'examen de conscience d'un membre typique de la classe dirigeante, cf. Greville, *ouvrage cité*, vol. V, chap. 14, p. 121-2 (2 Nov. 1842).

(2) « It has happened, because we have been labouring that this should happen. The wealth of the wealthy has accumulated, because all legislation has made this its chief object. Capital has increased, because statesmen and legislators and public writers have all imagined, that the increase of capital was the « summum bonum » of human existence. The poor have not advanced, along with the rich, because no one has thought it desirable that they should .. Encouragement for « capital », prevention for « population », these have been the two leading ideas with statesmen and legislators for the last 30 years. They have now succeeded in their object They have immensely increased the growth of capital, and pari passu, the growth of misery and distress also ». (Preliminary Observations).

enfants 14 et 15 heures par jour ; aux possesseurs de mines : vous ne ferez pas descendre des filles et des garçons de 5 ans dans les puits à charbon. Elle doit le dire et elle l'a dit. Mais dans une foule d'autres domaines, il faut que le capital soit suivi, surveillé, menacé de sanctions pénales... » (1)

Ainsi s'élabore, dans la conscience moyenne, l'idée interventionniste. Elle ne prend pas la forme d'un concept juridique, appuyé sur un système d'autres concepts ; son germe est le désir spontané et irrésistible d'une démarche de charité collective, instinctivement perçue comme plus efficace que la charité individuelle. Une violente tension de la sensibilité morale et religieuse fournit la force nécessaire pour vaincre les résistances de l'égoïsme ou l'obstination des préjugés régnants. La logique abstraite n'a point de part dans cette grave décision qui tranche en fait le problème capital de la société moderne. C'est dans la région sentimentale que se livre le combat entre les forces adverses. L'économie officielle est réfutée par ses tendances ou ses conséquences. Elle est contraire à l'instinct altruiste, donc à la justice ; elle retient la main du bon Samaritain de l'Écriture ; elle applaudit à la fatalité maudite qui enrichit les riches et appauvrit les pauvres ; elle ne fait rien pour guérir le mal, donc elle le cause. Du haut en bas de la société anglaise, c'est avec ces armes que Malthus et Ricardo sont combattus. Les romanciers, à la même époque, agissent par les mêmes moyens.

Une doctrine se forme, implicitement : la croyance au

(1) « In a variety of ways, then, legislation may, and ought to interfere. It ought to say to the factory owner : you shall not work little children 14 or 15 hours a day ;... to the coal-owner : you shall not send girls and boys of 5 years old into the coal-pits. It ought, and it has, said this. But in a multitude of other departments, capital requires to be followed, and watched, threatened with penal consequences. » *(Ibid.)*.

rôle protecteur et secourable de l'État ou des classes dirigeantes. Elle ne se cristallise pas en système chez ses partisans ; c'est à un de ses adversaires qu'il nous faut demander sa formule la plus nette. Bien que touché lui-même par le sentimentalisme social, J. St. Mill en répudie l'élément autoritaire ; il est ainsi mieux à même de le définir (1). « Considéré au point de vue moral et social, l'état de la population laborieuse a été récemment l'objet de réflexions et de discussions bien plus fréquentes qu'auparavant ; et l'opinion est devenue très générale, qu'il n'est pas aujourd'hui ce qu'il devrait être. Les suggestions qui se sont produites, les controverses suscitées, sur des points particuliers plutôt que sur le fond même du sujet, ont mis en lumière l'existence de deux théories opposées, concernant la position sociale que doivent occuper les travailleurs. On peut appeler l'une la théorie de la dépendance et de la protection, l'autre celle de l'indépendance. — Selon la première, le sort des pauvres, en tout ce qui les touche comme classe, doit être réglé pour eux, non par eux... Le rapport entre riches et pauvres, dans cette théorie,... ne doit avoir qu'en partie un caractère autoritaire ; il doit être cordial, moral et sentimental : patronage affectueux d'un côté, déférence respectueuse et reconnaissante de l'autre. Les riches seraient près des pauvres « in loco parentis », les guideraient, les retiendraient comme des enfants... Tel est l'idéal de l'avenir, dans l'esprit de ceux chez qui le mécontentement du présent prend la

(1) Le texte qui suit est emprunté aux *Principes d'Économie Politique* (1848). — Mais déjà, en 1845, dans son article sur les « Revendications du travail », Mill avait exposé et discuté, outre la nouvelle philanthropie, le socialisme féodal et patriarcal (*Dissertations and Discussions*, vol. II, p. 193-209). — Il le résumait en cette formule : « that it is the proper function of the possessors of wealth, and especially of the employers of labour and the owners of land, to take care that the labouring people are well off » (p. 194).

forme de l'affection et du regret pour le passé. Comme bien d'autres, cet idéal exerce une influence inconsciente sur les opinions et les sentiments de nombreux êtres, qui ne se dirigent jamais consciemment par un idéal (1). »

Une influence obscure, des controverses spéciales, où les principes juridiques ne sont pas mis en cause, où la logique pure n'intervient pas : tel est bien le caractère du mouvement. Son résultat théorique, au moins direct, est minime ; mais son importance pratique est grande. Par sa nature même, il est voisin de l'action concrète. Dès 1845, Mill a signalé son activité multiple. « Le flot pour le moment s'écoule par une multitude de petits canaux. Des sociétés pour la protection des couturières, des gouvernantes — des associations destinées à améliorer les logements des classes ouvrières, à leur fournir des bains, des jardins, des promenades, sont

(1) « Considered in its moral and social aspect, the state of the labouring people has latterly been a subject of much more speculation and discussion than formerly ; and the opinion, that it is not now what it ought to be, has become very general. The suggestions which have been promulgated, and the controversies which have been excited, on detached points rather than on the foundations of the subject, have put in evidence the existence of two conflicting theories respecting the social position desirable for manual labourers. The one may be called the theory of dependence and protection, the other that of self-dependence. According to the former theory, the lot of the poor, in all things which affect them collectively, should be regulated for them, not by them... The relation between rich and poor, according to this theory,... should be only partly authoritative ; it should be amiable, moral, and sentimental ; affectionate tutelage on the one side, respectful and grateful deference on the other. The rich should be « in loco parentis » to the poor, guiding and restraining them like children... This is the ideal of the future in the minds of those whose dissatisfaction with the present assumes the form of affection and regret towards the past. Like other ideals, it exercises an unconscious influence on the opinions and sentiments of numbers who never consciously guide themselves by any ideal » (Livre IV, *chapitre* VII, p. 328-9. — Cinquième édition, 1852).

nées tout à coup (1). » La Jeune Angleterre et sa tendance aristocratique, la philanthropie nouvelle et sa tendance solidariste, la théorie de la dépendance et son instinct patriarcal, se fondent par transitions insensibles; également vagues, elles convergent et se précisent dans leur effet commun. C'est là qu'il faut les saisir.

De 1840 à 1850, l'Angleterre traverse une crise de charité sociale. Les aspects en sont nombreux ; la législation industrielle est le principal (2). La loi de 1833 sur les manufactures n'avait point produit l'effet espéré ; le système des « relais », imaginé par les patrons, rendait inutiles les clauses relatives au travail des enfants ; aussi l'agitation reprend-elle l'année suivante. En 1840, l'organisation du travail est soumise à une enquête générale, dont le premier résultat est la loi sur les mines de houille et de métal (1842). Les pires tristesses de cette industrie particulièrement arriérée sont supprimées. Le gouvernement conservateur de Peel, en 1844, fait passer une nouvelle loi sur les manufactures textiles, destinée à corriger et compléter l'acte de 1833. Pour la première fois, les femmes sont admises comme les enfants au bénéfice de la loi. En 1845, les usines d'impression sur étoffes sont l'objet d'une législation spéciale, et ainsi commence l'évolution par laquelle l'intervention légale devait progressivement envahir toutes les industries. Enfin, la « loi des 10 heures », le rêve des Chartistes et des philanthropes, défendue avec une ténacité admirable par Ashley et Fielden, est votée en 1847,

(1) « The stream at present flows in a multitude of small channels; societies for the protection of needlewomen, of governesses — associations to improve the buildings of the labouring classes, to provide them with baths, parks and promenades, have started into existence » (*Dissertations and Discussions*, vol. II, p. 191-2).

(2) Pour la législation industrielle et l'œuvre philanthropique, voir la bibliographie. — Nous utilisons surtout, pour la première, les ouvrages de Cooke-Taylor ; pour la seconde, celui de Hodder.

définitivement appliquée en 1850. Le travail des enfants et des femmes, implicitement celui des hommes, était réduit à un maximum de 10 heures par jour dans les industries visées.

Les aliénés au début du siècle étaient encore traités en criminels. En 1828, Ashley avait fait voter une loi pour adoucir leur sort. En 1844, il revient à la charge ; une enquête officielle révèle des cruautés et des négligences barbares ; la loi de 1845 assure le contrôle de l'État sur les asiles, et interdit les traitements inhumains. — Depuis la fin du XVIII[e] siècle la condition des petits ramoneurs était un sujet d'indignation pour les philanthropes. La dureté des patrons, les dangers du métier, la fréquence des accidents mortels sont dénoncés dès 1785 par Hanway. C'est en 1834 seulement qu'est inventé le ramonage mécanique. En 1840, une loi proposée par Ashley défend de faire grimper les enfants dans les cheminées. C'est encore Ashley qui, à partir de 1843, organise dans les quartiers les plus misérables de Londres les « écoles déguenillées » (1) pour les gamins des rues. — Ailleurs, son œuvre est facilitée par la collaboration plus active de l'opinion. La réforme sanitaire, l'amélioration des logements ouvriers, sont à l'ordre du jour. Après l'épidémie de 1838, une commission d'enquête étudie les conditions hygiéniques où vivent les travailleurs dans les villes et les campagnes. En 1842 est fondée une société destinée à la croisade contre les habitations insalubres ; le Prince Consort en devient le président (2). De toutes parts, des cottages modèles s'élèvent, des efforts sont faits pour assainir les « slums ». La loi de 1848 sur la santé publique crée un

(1) « Ragged schools ». — Pour tout ceci, voir Hodder, *The Seventh Earl of Shaftesbury as Social Reformer*. — Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, chap. XVII.

(2) Pour le rôle philanthropique du prince Albert, cf. Sir Theodore Martin, *Life of the Prince Consort*, vol. II, chap. XXV, p. 46-8 ; *chap. XXXV, p. 227*, etc. ; vol. IV, chap. LXXIV.

comité permanent d'hygiène ; celle de 1851 sur les logements ouvriers sera louée par Dickens comme la meilleure que le Parlement anglais ait jamais votée.

L'éducation du peuple est réclamée par les philanthropes comme par les radicaux ; le budget de l'instruction publique, insignifiant de 1834 à 1839, est augmenté à cette date ; Ashley en 1843 soutient une adresse à la Reine, demandant une éducation morale et religieuse pour les travailleurs. La « presse » des marins a été supprimée en 1835 ; peu après, la discipline militaire est adoucie. C'est vers 1840 que l'opinion bourgeoise se prononce énergiquement contre le duel ; en 1844, une loi le défend aux officiers (1). La législation criminelle a été réformée en 1837 ; depuis 1838, nul n'a été exécuté en Angleterre que pour un meurtre ; mais l'état des prisons continue à préoccuper l'attention publique ; le régime cellulaire est introduit vers cette époque, et une prison modèle bâtie à Pentonville, dans un faubourg de Londres. La lutte contre l'alcoolisme commence après 1830 ; l'abstinence est prêchée par mille apôtres volontaires ; un prêtre irlandais, le Père Mathieu, fait des conversions en masse. La consommation du thé double de 1833 à 1836. A partir de 1842, les impôts qui frappent les boissons spiritueuses et l'adoucissement général de la misère font reculer l'alcoolisme. — L'activité des philanthropes n'est pas concentrée en Angleterre ; la traite des nègres par les nations étrangères est dénoncée ; les cruautés des planteurs de la Jamaïque envers leurs esclaves affranchis, en pays anglais, soulèvent

(1) Le changement des mœurs apparait aussi dans la suppression par la loi des cruautés envers les animaux. A la suite d'une longue campagne philanthropique conduite par Richard Martin, « an Act was passed in 1833 which made it illegal to drive any ox or cattle, to bait any bull, bear, badger, or other animal, or to fight cocks, within five miles of Temple Bar. » En 1835, la loi est étendue à l'Angleterre entière. (Walpole, vol. III, p. 297).

des cris d'indignation (1). Les missions évangéliques redoublent leurs efforts pour civiliser les pays barbares.

La philanthropie devient ainsi une vraie manie. Vers 1842, au plus fort de la crise, l'opinion publique s'affole ; les remèdes les plus contradictoires, les plus fantaisistes sont proposés. « L'abolition des lois des pauvres, leur mise en vigueur arbitraire — un protectionnisme plus strict, le libre-échange — des guerres faites pour élargir le marché commercial, des traités de commerce — la prohibition du travail des enfants, son autorisation — l'étalon d'or, l'étalon d'argent, l'étalon de papier-monnaie — telles sont quelques-unes des propositions faites par des législateurs responsables pour soulager l'écrasant fardeau de la misère (2). » Le sentimentalisme social a ses ridicules et ses niaiseries. Un contemporain nous fait l'aveu des excès imaginatifs, où s'était laissé entraîner la protestation contre les vices de l'industrie. « L'explosion de sympathie sentimentale pour le sort des ouvriers d'usine qui, il y a quelques années, fit perdre à notre île son sang-froid et son decorum, se réclama surtout du nombre des accidents causés par les machines ; et je fus moi-même assez sot pour croire que les fabriques étaient des endroits où les jeunes enfants étaient, par une série d'opérations mystérieuses, broyés — os, chair et sang à la fois, — et convertis en fils et calicots à dessins. Je me rappelle fort bien que lors de ma première visite à une manufacture de coton je ressentis une sorte de désappointement en ne découvrant

(1) En 1838. — Cf. Walpole, vol. IV, p. 165 sqq.

(2) « The repeal of the Poor Laws, their arbitrary enforcement; increased protection, free trade ; wars having extended commerce as their object, treaties of reciprocity ; the prohibition of child-labour, the allowing children to work ; gold as a standard of value, silver as a standard of value, paper as a standard of value — these were some of the suggestions which were made by responsible legislators *for alleviating* a vast load of misery. » (Walpole, vol. IV, p. 375).

pas les trémies où étaient jetés les enfants. Je m'en suis aperçu depuis, de telles absurdités ne trouvent créance qu'auprès de ceux qui, comme moi-même à cette époque, ne peuvent dire la différence entre une usine à cotonnade et une roue à travaux forcés (1). » Aussi une réaction se fait-elle jour vers 1848. Carlyle et Dickens protestent contre l'exagération vaine et frivole de la philanthropie. « Aujourd'hui », dit le premier, « et depuis longtemps, toute jeune âme qui s'éveille en Angleterre avec quelque disposition pour la générosité et l'héroïsme social, ou au pis avec quelque intelligence de la beauté d'une telle disposition — elle, en qui le monde des misérables eût pu espérer un Réformateur, un vaillant guérisseur de ses souffrances et de ses vices, est à peu près sûre de devenir un Philanthrope, réformant seulement par cette méthode à l'eau de rose (2). »

(1) « The burst of sentimental sympathy for the condition of the factory operatives which, a few years ago, frightened the isle from its propriety, appealed largely to the number of accidents which happened from machinery, and I was myself for a time fool enough to believe that mills were places in which young children were, by some inexplicable process, ground — bones, flesh and blood together, — into yarn and printed calicoes. I remember very well when first I visited a cotton-mill feeling something like disappointment at not discovering the hoppers into which the infants were thrown. I have since found that such absurdity is only credited by those who, like myself at that period, could not tell the difference between a cotton-mill and a tread-mill ». (Cooke-Taylor, *Notes of a Tour*, etc. ; p. 25). — Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur « mill » (moulin), qui a pris le sens d'usine, mue par l'eau ou la vapeur ; et qui dans « tread-mill », désigne l'appareil, analogue à une roue de moulin, dont on se servait alors pour les travaux forcés en Angleterre.

(2) « At present, and for a long while past, whatsoever young soul awoke in England with some disposition towards generosity and social heroism, or at lowest with some intimation of the beauty of such a disposition, — he, in whom the poor world might have looked for a Reformer, and valiant mender of its foul ways, was almost sure to become a Philanthropist, reforming merely by this rose water method. » (*Latter-Day Pamphlets* ; Model Prisons, 1850 ; p. 42).

Ce côté des choses est négligeable. Un sérieux profond, une sincérité passionnée, sont les caractères essentiels du mouvement. Sa réalité s'affirme par ses résultats. Les esprits changent, et les lois les suivent. Deux effets sont obtenus : au point de vue pratique, un ensemble de mesures légales ou d'activités privées apaise provisoirement les pires misères et épargne à l'Angleterre une révolution. Du point de vue théorique, la réaction interventionniste agit aussi, par des voies détournées ; elle imprègne peu à peu les esprits d'une façon de sentir opposée aux idées régnantes. En attendrissant par l'émotion la rigueur dogmatique des intelligences, elle prépare les générations nouvelles à des besoins scientifiques nouveaux. L'accord des doctrines avec les faits, leur valeur éthique, leur portée utile ou funeste pour les misérables, deviendront les principes par lesquels sera jugée l'économie. Son abstraction mathématique sera corrigée par l'expérience émotionnelle du concret, dont la presse et la littérature sociale sont les instruments. Les attaques des critiques contre l'intransigeance des formules Ricardiennes réussiront dans la mesure où le consentement intérieur des esprits leur aura déjà été retiré.

Il est inutile d'insister sur la distance qui sépare cet interventionnisme du socialisme proprement dit. Owen, Hodgskin et Thompson restent étrangers à la crise de la conscience bourgeoise. Le nom seul du premier est largement connu de la classe moyenne; ses disciples se recrutent parmi les Chartistes. Le mot « socialisme », dans sa nouveauté (1), évoque à l'imagination des philanthropes toutes les violences révolutionnaires, dont les émeutes Parisiennes fournissent alors le type. Voici en quels termes apocalyptiques un romancier, Charlotte Elisabeth, en parle dans une

(1) C'est entre 1830 et 1840 que son usage se répand en Angleterre. (*Cf. Life of Place*, p. 353).

œuvre où elle plaide énergiquement la cause de la législation industrielle : « Il suffira de dire qu'une demi-douzaine environ de jeunes ouvriers dans cette usine étaient devenus socialistes. Au delà de ce mot il n'y a plus rien. Le socialisme est le « nec plus ultra » de six mille ans d'expérience laborieuse de la part du grand ennemi de l'homme — c'est la Méduse morale qui dessèche et tue tous ceux que l'on peut forcer à jeter les yeux sur elle : c'est la calamité doublement dénoncée aux habitants de la terre — le dernier effort du venin satanique surexcité jusqu'au délire de la rage par la conscience du peu de temps qui lui reste (1). » Ici, le côté irréligieux de l'Owenisme est surtout visé ; mais son aspect proprement social suscite partout la même frayeur hostile. — La propriété n'est pas mise en question par Carlyle, encore moins par Lord Ashley (2) ; seuls, Kingsley et ses amis rêveront, un moment, de supprimer le salariat par la coopération. La limite du besoin d'intervention est celle d'une charité collective ; son but est le soulagement, non la suppression de la

(1) « It will suffice to say that some half-dozen of the young men in that mill had become socialists. Beyond this it was impossible to go. Socialism is the nec plus ultra of six thousand years' laborious experience on the part of the great enemy of man — it is the moral Gorgon upon which whomsoever can be compelled to look must wither away : it is the doubly-denounced woe upon the inhabitants of earth ; — the last effort of satanic venom wrought to the madness of rage by the consciousness of his shortened time. » (*Helen Fleetwood* ; p. 398). — Voir aussi l'article de la « Quarterly Review » sur le socialisme (1840 ; vol. LXV, p. 484-527). Favorable à la législation industrielle, la revue Tory condamne le socialisme comme le Chartisme, ce qui est assez naturel, mais elle y voit une conséquence extrême de l'hérésie religieuse. « They are the natural and necessary developments : Chartism of Whig principles, Socialism of Dissent. They are in fact nothing but Whiggism and Dissent pushed to their legitimate consequences »(p. 485).

(2) Pour la modération profonde des idées sociales de Lord Ashley, voir : Hodder, *The Seventh Earl of Shaftesbury as S cial Reformer*, p. 45.

misère (1). Sans doute même, dans l'instinct profond de la masse qui permet par son adhésion tacite l'œuvre philanthropique, l'intérêt supérieur de la conservation nationale est surtout en jeu.

VIII

Définissant, en 1840, l'état général des esprits moyens, J. St. Mill écrit: « Tout Anglais aujourd'hui est implicitement soit un Benthamite, soit un Coleridgien ; a des opinions sur les choses humaines qui ne sont démontrables que d'après les principes de Bentham ou de Coleridge. » De même, chez les penseurs, deux philosophies sont en présence, et semblent inconciliables. « Théoriciens du Conservatisme et du Libéralisme, transcendentalistes et admirateurs de Hobbes et de Locke, se considèrent mutuellement comme en dehors de la discussion philosophique ; regardent mutuellement leurs spéculations comme entachées d'un vice originel (2). » Il faut voir là l'effet d'une de ces oscillations périodiques de l'esprit national, qui corrigent l'excès d'un mouvement antérieur. « La doctrine Germano-Coleridgienne est, selon nous, le résultat d'une réaction de ce genre. Elle exprime la révolte de

(1) Le but de la philanthropie nouvelle, dit Mill (Article cité), est « to extinguish, not indeed poverty — that hardly seems to be thought desirable — but the most abject forms of vice, destitution, and physical wretchedness. » (The Claims of Labour; *Dissertations and Discussions*, II, 192-3.)

(2) « ... Every Englishman of the present day is by implication either a Benthamite or a Coleridgian; holds views of human affairs which can only be proved true on the principles either of Bentham or of Coleridge... » « Conservative thinkers and Liberals, transcendentalists and admirers of Hobbes and Locke, regard each other as out of the pole of philosophical intercourse; look upon each other's speculations as vitiated by an original taint. » (*Dissertations and Discussions, vol. I, p. 377-8.*)

l'esprit humain contre la philosophie du XVIIIe siècle. Elle est a-prioriste, parce que celle-ci était empirique; conservatrice, parce que celle-ci était novatrice; religieuse, parce que celle-ci était pour une si forte partie libre-penseuse; concrète et historique, parce que celle-ci était abstraite et métaphysique; poétique, parce que celle-ci était positive et prosaïque (1). » Ainsi la philosophie nouvelle sortirait d'une réaction psychologique autonome. Son principe directeur serait une recherche d'équilibre entre des tendances contradictoires. La loi générale qui l'expliquerait serait celle du rythme intérieur, à laquelle on pourrait ramener principalement sinon exclusivement la vie intellectuelle et morale d'un peuple.

Or cette philosophie sentimentale a aussi un aspect social. C'est elle qui produit l'interventionnisme en se combinant avec les intérêts de classe et les besoins économiques. Mais comment une combinaison pareille est-elle possible? Quel lien établir entre ces besoins, et l'évolution spontanée des esprits? Peut-on faire au déterminisme historique sa part? Du moment où nous y reconnaissons un élément social, la réaction contre le dix-huitième siècle ne donne-t-elle pas prise à une nécessité extérieure? Est-il possible de parler encore d'un rétablissement d'équilibre moral, lorsque les phénomènes psychologiques peuvent être si aisément rattachés aux faits économiques comme à leurs causes? Et la théorie n'est-elle pas séduisante, qui aurait l'avantage d'expliquer de la façon la plus simple la coïncidence entre l'état des âmes et les besoins de la société?

(1) « Now the Germano-Coleridgian doctrine is, in our view of the matter, the result of such a reaction. It expresses the revolt of the human mind against the philosophy of the eighteenth century. It is ontological, because that was experimental; conservative, because that was innovative; religious, because so much of that was infidel; concrete and historical, because that was abstract and metaphysical; poetical, because that was matter-of-fact and prosaic. » Ibid., p. (403).

La nature de notre sujet nous amène, nous l'avons dit, à poser en postulat l'existence d'un facteur psychologique, force composante de l'histoire sociale (1). Mais il est aussi des faits qui justifient cette attitude. Comme deux façons de penser, deux nations sont en présence vers 1840. En face du prolétariat agricole et industriel, les classes dominantes, malgré leurs rivalités internes, apparaissent unies et solidaires. Une ligne de démarcation idéale sépare les riches et les pauvres. Les contemporains en ont conscience, et Disraeli intitule un de ses romans : *Sibylle, ou les deux nations*. Or, la division psychologique ne coïncide pas avec la division politique. En gros, il reste vrai de dire que le « Benthamisme », c'est-à-dire le rationalisme, domine dans la bourgeoisie, dont il exprime les tendances et sert les intérêts ; au contraire, que le sentimentalisme social est fréquent parmi les vaincus de la lutte économique. Mais l'originalité individuelle des tempéraments déborde partout cette classification. En fait, nous l'avons vu, le mouvement philanthropique recrute ses adhérents les plus nombreux dans la bourgeoisie. Tout se passe comme si les hommes, selon leurs tendances intérieures les plus fortes, se dirigaient vers l'action charitable ou l'égoïsme social.

Et sans doute il est possible de retrouver dans la philanthropie même un fond intéressé ; de ne pas séparer de l'instinct conservateur les démarches de Lord Ashley et la prédication de Dickens. Mais encore faudrait-il expliquer pourquoi certains hommes ont pris mieux conscience des intérêts communs à tous ; pourquoi la clairvoyance ou l'aveuglement n'ont point été distribués d'après les classifications sociales ou économiques. Nous sommes donc ramenés aux différences de tempérament. Les oppositions morales auraient néanmoins agi par elles-mêmes. — Ainsi la théorie de J. St.

(1) Voir l'Introduction.

Mill resterait vraisemblable ; envisageant dans son ensemble la réaction idéaliste et interventionniste, on pourrait y voir avant tout une revanche du tempérament imaginatif-émotionnel. Les consciences moyennes, en qui se combinent les deux types de l'esprit anglais, auraient réagi contre la prédominance excessive et dangereuse de l'un d'eux ; et les individualités accusées de l'autre type, par la netteté de leur action dans le même sens, auraient exprimé d'une façon plus visible encore ce besoin général des âmes.

Or, les faits nous obligent à considérer ainsi l'histoire psychologique de la réaction interventionniste. Dans tous les mouvements qui y concourent, nous trouvons en grand nombre les exemplaires achevés du type imaginatif-émotionnel ; et quant aux esprits moyens, pondérés et mixtes, qui s'y rencontrent, c'est par leurs tendances sentimentales et idéalistes qu'ils y participent. On croirait assister à la réapparition d'une moitié de l'âme anglaise, submergée un moment par le débordement des tendances contraires. — Le tempérament qui renaît est aussi ancien que l'histoire d'Angleterre ; dans toutes les crises de la vie nationale, nous avons rencontré cette interprétation passionnée des problèmes politiques et sociaux à la lumière du sentiment moral et religieux (1). Ce sont les « Lollards », les paysans révoltés du XIVe siècle, soutenus par la prédication de Wiklif et des « prêtres pauvres » ; les frères de misère de Pierre le Laboureur, dont les rudes reproches au clergé indigne et à la noblesse corrompue disent la détresse des âmes non moins que des corps ; c'est le Puritanisme, doctrine civile autant que religieuse, effort ardent pour instituer le « règne des saints », ériger la parole divine en règle des

(1) Pour l'interprétation psychologique des premiers mouvements sociaux en Angleterre, voir H. de B. Gibbins, *English Social Reformers*, chap. I à IV.

gouvernements comme des actions individuelles. C'est aussi le Méthodisme, dont nous avons indiqué la portée sociale. La révolte de 1840 contre l'individualisme, avait derrière elle cette tradition. Tout le côté biblique de l'âme anglaise, toute l'assimilation séculaire de la moralité chrétienne par les imaginations et les sentiments, préparaient de puissants adversaires à l'économie orthodoxe. Elle devait se heurter à cette résistance. L'opposition de Malthus et de la Bible était naturelle et inévitable (1).

Le socialisme, ou plutôt l'interventionnisme chrétien, modéré dans ses moyens, conservateur dans son but, telle est en Angleterre l'expression spontanée du tempérament émotionnel et de l'esprit religieux. Nous suivons cette tendance comme une veine distincte à travers les mouvements sociaux de l'époque ; elle est au fond de la Jeune Angleterre, de la philanthropie nouvelle, du remords social ; nous la voyons apparaître partout, indécise et timide, se chercher dans les consciences, pour n'arriver à une formule claire que chez de rares esprits. La crise aura son couronnement logique dans la doctrine de Maurice et de Kingsley ; bien avant 1848, des signes multiples indiquent en quel sens irait le mouvement, s'il n'était contredit par tout le puissant faisceau des tendances utilitaires et positives. Les « socialistes chré-

(1) Cette opposition, instinctivement mais vaguement perçue, est au fond de toutes les polémiques dirigées à cette époque contre l'économie orthodoxe. — Newman l'a formulée nettement, du point de vue catholique. Il cite les paroles de Nassau Senior, tirées d'un discours solennel adressé à l'Université d'Oxford : « the pursuit of wealth, that is, the endeavour to accumulate the means of future subsistence and enjoyment, is, to the mass of mankind, the great source of moral improvement. » Et il ajoute : « I really should on every account be sorry, Gentlemen, to exaggerate, but indeed one is taken by surprise, one is startled, on meeting with so categorical a contradiction of our Lord, Saint Paul, Saint Chrysostom, Saint Leo, and *all Saints* ». (*Idea of a University*; Discourse IV, paragraph XI, p. 94).

tiens » ont eu des prédécesseurs. Tel ce Minter Morgan, sur lequel un ami de Kingsley nous a laissé de curieux souvenirs. Ami de Robert Owen, il avait dévoué sa vie à un rêve, christianiser l'Owenisme. « Son plan était fort simple. Il adoptait les vues de M. Owen sur la formation des communautés villageoises, mais il voulait placer dans chacune une église et un pasteur et l'appeler dès lors « un village autonome de l'Église anglicane (1) ». Tel encore James Pierrepont Greaves, le « socialiste sacré », ascète et mystique, qui avait groupé autour de lui une troupe de fidèles, et dont les papiers publiés après sa mort (1845) contiennent des pensées frappantes.

Ce sont là des originaux. Ailleurs, l'idée reste plus vague. Dans les révoltes de la souffrance populaire, l'image de la « cinquième monarchie », le vieux rêve religieux et social du Puritanisme se réveille ; en 1838, un exalté, John Thom, soulève les paysans du Kent, près de Canterbury, s'annonce à eux comme un Messie venu pour guérir leur misère, leur promet des miracles, se fait suivre et obéir d'eux, jusqu'au moment où il meurt dans une rencontre avec la force armée (2). Déjà, en 1832, le « cas Benbow » avait montré la survivance du socialisme biblique, les germes de révolte mystique qui dormaient au cœur des foules affamées. Au milieu même de l'agitation soulevée par le Reform Act, un fanatique avait prêché l'idée d'une grève générale ; le « Mois Sacré » devait épouvanter les classes possédantes, et amener un partage de la propriété. « La brochure était ornée d'un

(1) « His scheme was a very simple one. He adopted Mr. Owen's views as to the formation of village communities, only he would put a Church and a clergyman into each, and then call it a « Church-of-England self-supporting village ». — Pour tout ceci, voir J. M. Ludlow, *The Christian Socialists of 1848*. — (« The Economic Review », 1893; p. 486-88).

(2) Sur cet épisode, cf. Charles Knight, *History of England*, vol. VIII, chap. XXXIII, p. 412-17. — Carlyle, *Chartism*, chap. VI, p. 143.

grand nombre de textes tirés de l'Écriture, à l'appui de ces procédés ; « le bétail sur mille collines m'appartient » était cité comme preuve que tous les bœufs pourraient être confisqués par les misérables. Des espérances et des craintes ardentes furent excitées par cet écrit, — certains ouvriers s'imaginant que le « Mois Sacré » avait commencé à sa publication. (1) »

Dans le Chartisme, la diffusion des idées d'Owen et l'hostilité de ses disciples contre la religion officielle ne doivent pas nous cacher l'idéalisme moral et la prédominence de l'émotion. Une différence de ton distingue au premier abord les Chartistes des radicaux philosophes ; l'enthousiasme, l'éloquence passionnée des discours, l'ardeur sentimentale des revendications, sont les traits que les contemporains relèvent dans la physionomie du Chartisme. Ce ton émotionnel, violent et superficiel dans la masse, se concentre en intensité morale chez les natures d'élite qui dirigent le mouvement. Lovett, Vincent, Hetherington, font avec le radical utilitaire du type Place le plus parfait contraste ; une opposition de tempérament explique seule l'allure toute différente de leur action sociale (2). Thomas Cooper, même à l'époque de son apostolat agnostique, nous apparaît comme le plus passionné des idéalistes (3). — A côté

(1) « The pamphlet was embellished by the quotation of many texts of Scripture in justification of this step — « The cattle upon a thousand hills are mine » being cited as proof that all oxen might be appropriated by the needy. Eager hopes and fears were aroused by the pamphlet, — some operatives believing that the Sacred Month began when the pamphlet appeared » (Rose, *ouvrage cité*, p. 45).

(2) Sur ces hommes, voir Rose, *ouvrage cité*, chap. IV-VI ; surtout, les Mémoires de Lovett (*The Life and Struggles of William Lovett, in his Pursuit of Bread, Knowledge, and Freedom, etc.*, 1876).

(3) Voir également son *Autobiographie* ; et l'ouvrage pourtant hostile de Holyoake, *Thomas Cooper Delineated as Convert and Controversialist*; 1861; p. 8.

du « Chartisme abstinent » de Vincent qui voulait mener de front le combat contre l'oppression politique et contre l'alcoolisme ; du « Chartisme éducateur » de Lovett qui espérait la victoire d'une régénération intellectuelle du peuple, nous voyons se faire jour le « Chartisme chrétien » : « Les Chartistes d'Écosse avaient établi en beaucoup d'endroits des églises Chartistes chrétiennes où des sermons politiques étaient prêchés chaque dimanche, et ce système fut jusqu'à un certain point imité en Angleterre. A Birmingham, Arthur O'Neil était le pasteur d'une église de ce genre (1). » Ces germes devaient avorter ; l'influence du parti extrême et de O'Connor fut la plus forte. Ils n'en indiquent pas moins la présence et la force du levain moral et mystique.

Plus significatifs encore sont les hommes qui mènent dans la bourgeoisie le combat contre l'égoïsme industriel. Deux alliés des Chartistes, Oastler et Stephens, possèdent un prestige extraordinaire. Ce sont les types les plus curieux du Torysme social. Oastler, intendant au service d'un propriétaire foncier, dans le Yorkshire, prend pour devise : « l'Autel, le Trône et le Cottage ». « Jamais homme n'a dénoncé plus ardemment les riches pour leur égoïsme intense et leur froide indifférence envers la classe souffrante. Mais c'est contre les philosophes à la soupe maigre de l'école libérale que ses efforts étaient surtout dirigés, et il les fouaillait d'une verve impitoyable. « Armez-vous, armez-vous, armez-vous », telle est l'exhortation réitérée par laquelle il terminait ses

(1) « The Chartists of Scotland had in numerous places established Christian Chartist Churches, in which every Sabbath were preached political sermons, and these were to some extent established in England. At Birmingham, Arthur O'Neil was the pastor of a Church of that description. » Sur tout ceci, cf. Gammage, *History of Chartism*, new edition, p. 195-197. — Voir aussi, p. 214-15, l'hymne chanté aux funérailles d'un Chartiste mort en prison, et composé par un poète Chartiste.

discours. On l'appelait « le roi des enfants des usines » à cause de son long et ardent plaidoyer en leur faveur (1). »

Le Révérend Joseph Rayner Stephens, dans le Lancashire, soulève encore plus puissamment les passions des foules. D'abord ministre Wesleyen, il est renié par ses collègues pour son attitude politique ; le peuple lui élève par souscription 3 églises près d'Ashton, et il y prêche « libre des chaînes du despotisme ». Tory convaincu, il dépasse dans ses revendications sociales les radicaux les plus ardents. Ses discours aux Chartistes assemblés produisent une impression profonde. Les accents bibliques et les thèmes révolutionnaires s'y mêlent étrangement. « S'ils ne veulent pas apprendre à agir comme la loi le prescrit et comme Dieu l'ordonne, de sorte que chaque homme par son travail se procure des aliments et des habits suffisants — non seulement pour lui, mais pour sa femme et ses enfants — alors nous jurons par l'amour de nos frères, par notre Dieu qui nous a tous créés pour le bonheur — par la terre qu'il nous a donnée pour nous porter — par le Ciel qu'il réserve à ceux qui s'aiment ici-bas les uns les autres, et par l'enfer, le lot de ceux qui, désobéissant à son livre, ont livré leurs frères, les images de leur Dieu, à la faim, la nudité et la mort ; nous avons juré par notre Dieu, par le ciel, la terre et l'enfer, que de l'Est, de l'Ouest, du Nord et du Sud nous envelopperons d'une terrible nappe de flammes dévorantes, que nul bras ne saurait

(1) « The Altar, the throne and the cottage was his favourite motto, and no man ever more warmly denounced the rich for their intense selfishness, and cold neglect of the suffering class, than did Oastler. But is was against the water-gruel philosophers of the liberal school that his efforts were mainly directed, and these he lashed most unsparingly. « Arm, arm, arm », was the oft-repeated exhortation with which he finished up his speeches. He was styled « the king of the factory children » from his long and earnest advocacy of their *cause*. » (Ibid., p. 55).

combattre, les manufactures des tyrans du coton, et les demeures de ceux qui les ont élevées, par le vol et le meurtre, et les ont bâties sur la misère de millions d'êtres que Dieu, notre Dieu, le Dieu de l'Écosse, a créés pour être heureux (1) ». A part la violence déclamatoire et démagogique, c'est déjà l'argumentation de Kingsley et de Ruskin.

Même origine psychologique de l'action sociale chez John Frost, commerçant et magistrat, un des hommes les plus populaires du temps, vénéré par le pauvre peuple comme « une sorte de Moïse, qui devait le conduire dans la terre promise de la liberté et de l'abondance ». — « D'un tour d'esprit profondément religieux, bien que non fanatique, il voyait en Dieu le père universel, et dans l'humanité des frères, dont les droits doivent être également respectés et garantis contre les empiètements. Il aimait le peuple en réalité et en vérité, et le peuple l'aimait en retour (2). » Chez

(1) « If they will not learn to act as law prescribes and God ordains, so that every man shall by his labour find comfortable food and clothing — not for himself only, but for his wife and babes — then we swear by the love of our brothers — by our God who made us all for happiness — by the earth He gave for our support — by the heaven he designs for those who love each other here, and by the hell which is the portion of those who, violating His book, have consigned their fellow-men, the image of their God, to hunger, nakedness, and death ; we have sworn by our God, by heaven, earth, and hell, that from the East, the West, the North and the South, we shall wrap in one awful sheet of devouring flame, which no arm can resist, the manufactories of the cotton tyrants, and the places of those who raised them by rapine and murder, and founded them upon the wretchedness of the millions whom God, our God, Scotland's God created to be happy ». (A Newcastle, le 1er janvier 1838 ; Gammage, p. 57). — Sur Stephens, voir sa *Vie* par Holyoake (1881) ; le chapitre IX (The two kinds of Conservatism) contient une définition intéressante du torysme social.

(2) Gammage, ibid. ; p. 69-70. « Of a deeply religious, though not a fanatical turn of mind, he looked upon God as the universal father, and mankind as brothers, whose rights should be equally respected and secured from invasion... He really and truly loved the people, and they loved him in return » (p. 69).

lui, la foi ne recule pas devant les œuvres. Ancien maire de Newport, il dirige en 1839 l'attaque contre cette ville, un des épisodes les plus dramatiques du mouvement Chartiste. A grand peine sauvé de la potence, il passe 15 ans au bagne (1). Même timbre dans les accents de Joseph Sturge. le chef du « mouvement en faveur du suffrage universel » (2). Issu d'une vieille famille quaker, déjà connu pour sa philanthropie anti-esclavagiste, il est conduit après 1832, par la vision sympathique de la misère, au désir d'une réforme électorale plus complète. Parallèle au Chartisme, le mouvement qu'il inaugure (1842), bien qu'exclusivement bourgeois, est imprégné d'aspirations sociales. Sturge déclare « que le patriotisme et le christianisme exigent également des hommes qu'ils s'efforcent par tous les moyens pacifiques et légitimes de supprimer « le mal énorme de la législation de classe (3) ». Comme il s'était attendri sur les esclaves noirs, il prend pitié des esclaves blancs, à la merci des conditions industrielles et des lois économiques qui semblent inexorables. « Mais le pouvoir de la volonté collective ne pourrait-il pas adoucir ces conditions, et fléchir ces lois ? Avant tout, le principe religieux ne réclame-t-il pas qu'on s'y efforce ?(4) ».

Nulle part ce tempérament n'est plus fréquent que parmi les défenseurs de la législation industrielle (5) ; Sadler, le pasteur Bull, entreprennent comme une croisade la lutte

(1) Walpole, vol. IV, p. 389-91.

(2) Sur le « Complete Suffrage Movement », voir Rose, *ouvrage cité*, chap. VIII.

(3) ...« That patriotism and Christianity alike required men to strive by all peaceable and legitimate means to remove « the enormous evil of class legislation » (Ibid., p. 119).

(4) « But could not the power of the collective will mitigate those conditions and deflect those laws ? Above all, did not religious principle require the effort ? » (p. 119-120).

(5) Cf. H. de B. Gibbins, *ouvrage cité*, chap. IV : « The factory reformers ».

contre l'égoïsme patronal. La vie et l'œuvre de Lord Ashley sont remplies par un effort généreux pour mettre en accord la vie sociale et l'idéal chrétien. Les écrits de Kay, Gaskell, Fielden, nous montrent la lutte dans la conscience bourgeoise de l'évidence économique et de la morale (1). Chez Kay, médecin influent, plus tard anobli (2), lié aux intérêts de la bourgeoisie industrielle, les principes de la science sont admis comme indiscutables ; pourtant l'attention est tournée vers le soulagement de la misère, et une tendance philanthropique et idéaliste contredit obscurément la doctrine. Chez Gaskell, même acceptation des dogmes orthodoxes, mais neutralisée par une disposition plus énergique encore vers la pitié sociale ; le ton du livre est polémique, l'accent religieux et puritain (3). Fielden n'essaie pas davantage de réfuter les économistes, mais toute la force de son honnêteté morale est tendue contre les effets pratiques du laisser-faire.

Si cette analyse est exacte, il faudrait expliquer la généralité, l'ampleur du mouvement interventionniste, par une adhésion intime de l'esprit anglais, que détermineraient dans sa forme les besoins économiques du temps, mais dont ceux-ci ne fourniraient pas une explication suffisante. L'essentiel du sentimentalisme social, ses caractères les plus intérieurs, comme aussi la tendance de son action, se ramèneraient à des causes plus lointaines et préformées dans l'esprit national. La loi de croissance rythmique, d'après laquelle un âge d'émotion devait succéder à l'âge de la séche-

(1) Voir la bibliographie.

(2) Il devint Sir James Kay-Shuttleworth, personnage officiel et connu pour sa philanthropie libérale.

(3) Gaskell ose d'ailleurs critiquer la conception officielle du but de la science ; ce ne doit pas être la richesse, dit-il, mais « the happiness, comfort, and content of each individual family. » (*Ouvrage cité*, p. 215).

resse morale, et l'affinité montrée par l'histoire entre le tempérament émotionnel et religieux et l'interventionnisme chrétien, seraient responsables, au moins autant que la grande industrie, du mouvement social et réformateur qui en est sorti par réaction. Si une révolution a été épargnée à l'Angleterre de 1840, c'est, semble-t-il, parce que des individualités originales, et à leur suite les consciences moyennes, ont perçu sympathiquement et condamné moralement la misère. L'éveil de la perception sympathique et de la sensibilité morale serait donc le facteur psychologique du produit social, dont la condition du prolétariat est le facteur économique. Or, justement, l'effet le plus manifeste de la grande industrie, vers 1830, si l'on considère seulement les classes qui participent alors à la vie de l'esprit, est de faire prédominer une mentalité sèche et abstraite, fermée à la connaissance intuitive et à l'appréciation morale du réel. Au contraire, chez beaucoup d'individus dans ces mêmes classes, nous avons vu que ces facultés ont reparu par un développement déjà séculaire, dont l'origine est antérieure à la crise industrielle (1). Il s'ensuit que la rencontre décisive que nous avons étudiée, entre les tendances émotionnelles et religieuses et les besoins d'organisation sociale, est bien une rencontre, et peut seulement s'expliquer, si elle est explicable, non pas en ramenant un des facteurs à l'autre, mais en cherchant une cause commune supérieure à tous les deux.

(1) Les origines de la révolution industrielle sont antérieures à 1750; mais, vers cette date, elle est encore en germe et ne peut avoir de conséquences morales. Or, les premiers symptômes du renouvellement psychologique apparaissent nettement avant 1750. D'après M. Thomas (*Le poète Edward Young*, première partie, chap. IV, p. 99-101), ils se feraient sentir dès 1725 environ. — Le succès rapide de la prédication Méthodiste parmi les mineurs de Cornouailles n'implique aucunement que le Méthodisme ait été créé ou même appelé par les besoins de la population industrielle.

Ainsi cette transformation de l'âme anglaise serait comparable à ce qui s'est passé dans l'esprit de J. St. Mill. Toute la vie, toute la pensée du philosophe ont été modifiées par la crise qui a fait germer et croître en lui des puissances jusque là endormies. Point d'influence extérieure ici, les textes des *Mémoires* sont formels ; c'est d'un développement interne qu'il s'agit. A l'automne de 1826, le jeune prodige, parvenu à la science de lui-même et à la connaissance des choses qu'il ambitionnait, ayant systématisé le monde moral grâce au principe de l'utilité, se sent pris d'un mortel dégoût pour les plaisirs qui l'avaient jusque là satisfait. L'aridité de son âme décolore l'univers, et les liens intellectuels qui l'attachaient à la vie apparaissent comme trop fragiles pour résister à l'analyse. Longtemps il souffre en secret de cette ruine intérieure, jusqu'au jour, en 1827, où le besoin de pleurer gonfle son cœur en lisant une scène de Marmontel. Crise toute physiologique, rétablissement d'une fonction organique, dira-t-on ; mais qui tracera la limite entre la vie du corps et celle de l'esprit ? (1) « Dès lors le fardeau devint plus léger. La pensée angoissante que tout sentiment était mort en moi, avait disparu. Mon cas n'était plus désespéré : je n'étais point de bois ni de pierre (2). » Ainsi s'éveille l'émotion dans cette âme, et avec elle l'imagination, et avec celle-ci la perception sympathique des souffrances humaines ; en ondes sans cesse élargies, cette renaissance morale se répercute dans les activités les plus lointaines et les plus abstraites. C'est parce que Mill a eu sa crise qu'il lit et goûte la poésie de Wordsworth, et achève de s'apaiser en apprenant à sentir les beautés naturelles (3) ; c'est à cause de

(1) *Autobiography*, chap. v. « A crisis in my mental history, etc. »

(2) « From this moment my burden grew lighter. The oppression of the thought that all feeling was dead within me, was gone. I was no longer hopeless : I was not a stock or a stone ». (Ibid., p. 141).

(3) Ibid. ; p. 146-48.

Wordsworth qu'il se sépare de Roebuck, le radical philosophe, resté irréductible, qui continue à trouver « peu de bon dans la culture des sentiments, et rien de bon dans leur culture par le moyen de l'imagination (1). » C'est le culte de Wordsworth, au contraire, qui sert de lien entre Mill et les « Coleridgiens », Maurice et ses amis (2); c'est par leur intermédiaire qu'il subit l'influence de la réaction philosophique contre le XVIIIe siècle (3); c'est à cette influence enfin qu'il faut rattacher l'évolution de ses idées économiques, et son approximation graduelle vers le socialisme (4).

On sait combien Mill attache d'importance, sur ce dernier point, à l'action personnelle de Mrs. Taylor, la compagne de son cœur et de son esprit; c'est elle qui inspire le fameux chapitre de l'*Économie Politique* sur « l'avenir des classes laborieuses. » — « Elle m'indiqua la nécessité d'un tel chapitre et l'extrême imperfection du livre sans lui; elle est cause que je l'ai écrit... (5) » Or quelle est cette femme, qui a joué un rôle si grand dans la transformation des idées économiques en Angleterre? C'était, dit Mill, « une femme de sentiments profonds et vifs, d'intelligence pénétrante et intuitive, de nature éminemment méditative et poétique (6) ». Plus loin, il la compare au poète Shelley. C'est encore l'action du sentiment sur la pensée que nous retrouvons ici, à l'ori-

(1) « He saw little good in any cultivation of the feelings, and none at all in cultivating them through the imagination... » (Ibid., p. 151).

(2) Ibid.; p. 154-5.

(3) Ibid.; p. 161-2.

(4) Ibid.; p. 230-231.

(5) « She pointed out the need of such a chapter, and the extreme imperfection of the book without it; she was the cause of my writing it... » (Ibid., p. 245).

(6) « ... A woman of deep and strong feeling, of penetrating and intuitive intelligence, and of an eminently meditative and poetic nature... — I have often compared her, as she was at this time, to *Shelley*... » (Ibid., p. 185-186).

gine des modifications doctrinales. — Résumant d'ailleurs les idées nouvelles qu'il avait reçues de son commerce avec les philosophes réactionnaires, et l'école « Germano-Coleridgienne », Mill les ramène aux concepts historiques de développement organique et interne (1). Or, ces concepts n'apparaissent clairement à l'esprit, que s'il en possède le type et la réalité dans son expérience personnelle. On est ainsi fondé à établir un lien étroit et nécessaire, entre la valeur nouvelle accordée à certains concepts par le philosophe, et la naissance de certaines activités psychologiques chez l'homme. Il serait difficile de comprendre autrement l'évolution théorique qui a enrichi, assoupli et aussi brisé, le système cohérent et ferme où de bonne heure la pensée de J. St. Mill avait enfermé l'univers.

La crise morale de Mill se place entre 1826 et 1830. L'article où Carlyle esquisse ses idées sociales, les « Signes du Temps », est de 1829. Les manifestes de la renaissance religieuse à Cambridge, les deux sermons de Hare contre le rationalisme et l'utilitarisme, sont de 1828 et 1829 (2). *L'Année Chrétienne*, le volume de poésies où Keble prélude au mouvement d'Oxford, paraît en 1828. Le livre où Southey expose son interventionnisme conservateur, est de 1829. Il est donc permis de voir dans le premier de ces faits un symbole des autres, et de faire commencer vers 1830 le réveil de l'âme anglaise, d'où est sortie la réaction idéaliste et interventionniste, l'élargissement psychologique et social de la réaction contre le XVIIIe siècle.

(1) Ibid., p. 161-164.

(2) Caldecott, *ouvrage cité*, p. 292.

CHAPITRE IV

DICKENS. — LA PHILOSOPHIE DE NOËL.

A l'œuvre pratique du sentimentalisme social, à l'évolution des esprits qui l'accompagne, le roman a contribué plus que toute autre influence littéraire. L'étudier en détail, ce sera rendre justice à son rôle historique ; ce sera aussi mieux saisir la nature de la crise, dont nous avons défini les origines et la direction. Sans doute, Dickens, Disraeli, Mrs. Gaskell et Kingsley, n'apportent point au roman didactique exactement le même esprit ; les milieux divers où ils ont vécu, les différences de leurs tempéraments, leur aptitude inégale à comprendre les problèmes politiques, introduisent la variété dans leur inspiration commune. Ils participent inégalement aux trois éléments de la réaction idéaliste et interventionniste. Celle-ci forme pourtant le fond moral sur lequel se détachent leurs œuvres, et qu'elles contribuent à éclairer. D'*Olivier Twist* (1837) à *Alton Locke* (1850), le roman est une illustration continuelle du drame social, dont nous connaissons les acteurs et le dénouement.

I

Dickens est avant tout un personnel. Ses opinions sont inséparables de son expérience et de son caractère. Sa biographie peut seule nous expliquer la nature de son « *sentiment de* classe », et la complexité de son attitude sociale,

faite de tendances en théorie contradictoires, entre lesquelles le tempérament de l'homme établit un lien sentimental.

Fils d'un fonctionnaire subalterne de la marine (1), Charles Dickens passe son enfance dans un milieu de petits bourgeois (2). L'imprévoyance du père et la médiocrité de ses ressources entraînent des embarras d'argent continuels. A Chatham, puis à Londres, la famille mène une existence difficile, incertaine du lendemain. Dans le monde d'employés, de boutiquiers, de marchands, que fréquentent les Dickens, domine alors l'idéal politique dont le Reform Act a été la réalisation partielle. Au moment où l'écrivain, né en 1812, arrive à l'âge d'homme, l'alliance de la bourgeoisie et du peuple contre l'aristocratie est le grand fait social dont son esprit doit porter la marque. D'autre part, s'il ignore le prolétariat agricole, dont les vieilles cités tranquilles du Kent ne lui ont pas révélé la misère, et le prolétariat industriel, concentré dans les villes du Nord, il reçoit en revanche de son contact intime avec les déclassés et les salariés qui abondent dans la capitale, des impressions ineffaçables. A Camden Town, le faubourg déjà pauvre (3) où sa famille habite, l'enfant remplit sa mémoire de ces aspects des êtres et des choses, associés par son génie à la misère spéciale des grandes villes. De très bonne heure, un goût vif pour les promenades dans les quartiers populaires, Saint Giles's,

(1) Son père était « clerk in the Navy Pay Office ». — Il gagnait 80 livres par an au moment de son mariage. Il en gagna ensuite plus de 200, mais il eut 8 enfants.

(2) Pour ce qui suit, nous nous servons surtout de la *Vie de Dickens*, par Forster. — Voir la bibliographie.

(3) Les Dickens habitaient dans Bayham Street. D'après Forster, « Bayham Street was about the poorest part of the London suburbs then, and the house was a mean small tenement, with a wretched little back-garden abutting on a squalid court. » (Vol. I, p. 17). — D'après Kitton, le faubourg était alors presque rural, et moins pauvre qu'aujourd'hui (*Ch. Dickens, his Life*, Writings, etc., p. 10-11).

Bethnal Green, Whitechapel, indique les directions spontanées de son attention. « S'il pouvait seulement persuader la personne, quelle qu'elle fût, qui le faisait sortir, de le mener à travers « Seven Dials », il était au comble du bonheur. « Juste ciel ! s'écriait-il souvent, quelles visions extraordinaires de méchanceté, de misère, et de mendicité prodigieuse, ont surgi de cet endroit devant mon esprit ! (1) »

De 1822 à 1824, son enfance négligée, mal instruite, humiliée déjà par les mille blessures qu'un amour-propre sensitif reçoit de la gêne, est soumise à une épreuve dont les traces dureront autant que sa vie. Tandis que sa famille se débat dans la misère, que son père est enfermé dans une prison pour dettes, le jeune Dickens ne peut rester à la charge de ses parents. Il se rend utile, fait les commissions ; souvent, il porte au prêteur sur gages les objets grâce auxquels il faut qu'on vive, et se glisse, en tremblant d'être aperçu, vers la boutique trop bien connue (2). Malgré son intelligence précoce, sa sensibilité presque maladive, il est placé comme apprenti dans un entrepôt de cirage. « C'était une vieille maison délabrée, tombant en ruines, qui aboutissait naturellement à la Tamise, et était littéralement au pouvoir des rats. Mon travail consistait à couvrir les pots de cirage, d'abord avec un morceau de papier huilé, puis avec un morceau de papier bleu ; à les attacher en rond avec une ficelle, et ensuite à couper le papier bien proprement tout autour, jusqu'à ce que le tout eût l'apparence coquette d'un pot d'onguent acheté chez le pharmacien. Quand un certain nombre de grosses de pots avaient atteint ce point de perfec-

(1) « If he could only induce whomsoever took him out to take him through Seven-Dials, he was supremely happy. « Good Heaven ! » he would exclaim, « what wild visions of prodigies of wickedness, want, and beggary, rose in my mind out of that place ! » (Forster, I, 19). « Seven Dials » est un quartier du centre, alors très misérable.

(2) *Ibid.*, I, 25.

tion, je devais coller sur chacun une étiquette imprimée, et passer à d'autres pots (1). » La grossièreté du milieu, des camarades, la tristesse sans espoir de ces heures, perdues au fond d'un atelier sordide dans l'activité fiévreuse de la Cité, meurtrissent la délicatesse et l'ambition instinctive de l'enfant. C'est en être d'une autre classe, né pour d'autres besognes, et conscient de sa chute, qu'il sent et qu'il souffre ; c'est l'âme surtout qui est blessée. « Nulle parole ne peut exprimer l'agonie secrète de mon âme, en tombant dans une telle société,... et en sentant les espérances que j'avais eues de bonne heure, de grandir pour être un homme instruit et distingué, anéanties dans mon cœur (2). » Toujours, un souvenir morbide de cette épreuve humiliante hantera Dickens (3) ; il y associera le regret de son enfance abandonnée, de son éducation manquée ; elle symbolisera pour lui l'injustice de certaines destinées. De là, plus tard, son effort pour effacer les traces du passé, la recherche parfois exagérée de ses vêtements, son attention scrupuleuse aux raffinements de la politesse personnelle. De là aussi, les pages mélancoliques où frémira un accent intime, chaque fois qu'il retracera dans son œuvre le chagrin solitaire d'un

(1) « It was a crazy, tumble-down old house, abutting of course on the river, and literally overrun with rats. My work was to cover the pots of paste-blacking, first with a piece of oil-paper, and then with a piece of blue paper; to tie them round with a string, and then to clip the paper close and neat, all round, until it looked as smart as a pot of ointment from an apothecary's shop. When a certain number of grosses of pots had attained this pitch of perfection, I was to paste on each a printed label; and then go on again with more pots. » (Ibid., I, 31-2).

(2) « No words can express the secret agony of my soul as I sunk into this companionship,... and felt my early hopes of growing to be a learned and distinguished man, crushed in my breast. » (Ibid., I, 33).

(3) Sans jamais oublier cet épisode, il n'y faisait aucune allusion.

enfant (1). Connu sous sa forme la plus humble et la plus rebutante, le travail manuel lui a laissé l'impression d'une souillure. Dans la célébrité, la fortune, la vie large et cultivée, où il émergera de bonne heure, il sentira, aimera les bienfaisantes sauvegardes de la dignité humaine ; par une réaction instinctive, Dickens s'attache avidement aux privilèges les plus avouables de la supériorité sociale (2).

Ainsi l'enfance et la première formation morale introduisent en lui plusieurs tendances. D'une part, c'est en bourgeois qu'il sent la misère, c'est la gêne humiliée du commis, du boutiquier, du déclassé, qu'il perçoit avec la sympathie la plus vive et la plus spontanée (3). Le milieu familial, les blessures de son jeune amour-propre, le succès de sa vie enfin, lui suggèrent les opinions politiques de la classe moyenne. Avec la bourgeoisie entière à l'époque du Reform Act, Dickens sent naître en lui la colère des opprimés contre la caste dominante, et l'égoïsme de l'aristocratie lui apparaît comme la cause principale du mal social. Son « radicalisme » n'est pas autre chose. Toute sa vie, il gardera les aspirations progressistes de 1832, l'hostilité de l'homme nouveau contre le Torysme stupide, et condamnera le passé féodal, âge de ténèbres et de tyrannie. C'est l'élément le plus conscient de sa philosophie, celui auquel le milieu contemporain pouvait fournir les formules les plus nettes. — Mais d'autre part, les

(1) Par exemple : Olivier Twist ; David Copperfield ; Florence Dombey ; Louisa Bounderby (*Les Temps difficiles*) ; Scrooge (*Christmas Carol*).

(2) C'est par là aussi qu'il faut expliquer ce qu'il y aura d'un peu âpre dans la poursuite du succès littéraire par Dickens ; son attention constante au chiffre de vente, au produit financier de ses livres. Il avait conservé de sa jeunesse une frayeur nerveuse de la pauvreté. Du jour où il eut une famille, cette crainte ne fut plus seulement égoïste.

(3) Cf. *Scketches by Boz* : « Shabby-genteel people », etc.

conditions spéciales de son expérience l'empêchent de participer à l'élan individualiste de la classe moyenne. Dickens connaît la misère de la petite bourgeoisie où il a vécu, du prolétariat urbain qu'il a coudoyé. Durant les longs après-midi passés dans Saint Giles's, il a enregistré les aspects sensibles de la dégradation humaine. Il sait la vie des enfants pauvres, apprise pendant les années d'épreuves ; il a connu la faim, les stations hésitantes devant les étalages à l'heure du dîner, l'équilibre difficile du maigre budget, les repas en plein air, le pudding à deux sous la tranche, les débauches de pâtisserie, suivies de longues famines (1). Plus âgé, mais jeune encore, il a fait le métier de reporter, exploré les bas-fonds de Londres, assisté aux enquêtes de police sur les vols, les suicides, les meurtres, accompagné les détectives dans leurs tournées. Il a observé dans les faubourgs jadis aristocratiques, maintenant déchus, l'apparence flétrie de toutes choses, l'air de gêne et d'angoisse des figures, les habits râpés, les rideaux jaunis des fenêtres ; il a noté d'un regard sympathique les phases successives par lesquelles une boutique descend de la prospérité à la ruine, et les signes extérieurs de sa grandeur et de sa décadence (2).

Portant en lui l'ensemble imaginatif de cette expérience, Dickens ne peut détourner son esprit de la misère, et la charité sociale lui apparaît comme la tâche essentielle. Épargner aux hommes, aux enfants, aux familles, les souffrances qu'il a subies lui-même, qu'ont subies ses proches, tel sera le but spontanément choisi. L'individualisme économique, la passivité égoïste, la théorie de la concurrence, ces articles inséparables du radicalisme bourgeois, Dickens les rejette et les condamne ; le sentiment des vastes misères ignorées lui impose le désir de l'intervention sociale. —

(1) Forster, I, 36-41.
(2) Cf. *Sketches by Boz* : « Shops, and their tenants », etc.

Quelle forme prendra cette intervention ? Elle sera adaptée aux seules conditions qu'il ait pu connaître. Elle consistera dans le soulagement, par l'individu ou l'État, des pires souffrances, et l'attendrissement des rapports personnels entre citoyens. Dickens ignore la grande industrie, les larges oppositions créées par elle, les relations anonymes du capital et du travail, les problèmes collectifs et nationaux posés par la concentration industrielle. Son expérience l'imprègne des façons de penser des petits-bourgeois. Une police meilleure, plus active et plus paternelle, des corps et des âmes ; un salaire plus élevé accordé aux ouvriers, aux commis ; plus de bienveillance chez le patron pour les travailleurs du petit atelier, chez le maître pour les apprentis, chez le client riche pour le boutiquier pauvre, telle est la forme que prend naturellement son idéal social. La philanthropie publique ou privée, l'assainissement du cloaque de vices qui s'étend sous la décence officielle, le relèvement des humbles par la charité de la bourse et du cœur, suffiront à rétablir la justice dans la société.

La jeunesse et l'âge mûr développent parallèlement ces tendances sans les concilier. Dès le succès de *Pickwick* (1837), à 25 ans, Dickens entre dans la gloire et l'influence. Il apporte au monde où il vit les aspirations de l'homme qui s'est fait lui-même, et le sentiment du progrès inséparablement associé à sa fortune personnelle. Il aura jusqu'au bout l'ardeur impatiente de réformes que la nouvelle classe dominante oppose à l'inertie de l'ancienne ; il restera un radical, l'adversaire résolu du conservatisme (1). Cependant, une influence subtile oriente inconsciemment ses goûts sociaux vers le passé. Déjà, dans son enfance, Dickens a connu et aimé les formes anciennes de la vie provinciale, la paix

(1) « By Jove ! how radical I am getting ! he wrote to me ». (Forster, *I*, 252).

recueillie de Rochester et de Canterbury ; à Londres, c'est dans un milieu petit-bourgeois qu'il a vécu, et les misères dont il a sympathiquement souffert ne sont pas celles de la grande industrie. Dans ce centre unique, où se conservent les plus vieilles choses à côté des plus nouvelles, le sort et son instinct l'ont tourné du côté des premières (1). Ce ne sont pas les usines de la banlieue ouvrière qu'il a remarquées, mais les petites industries des vieux quartiers, les commerces médiocres où vivotent les boutiquiers et les marchands des rues ; il a vu les restes de la vieille organisation économique, les corporations, les apprentis, les métiers surannés. Son âme s'est attachée aux monuments où revit le passé, aux coins pittoresques, au Strand, à la Cité ; comme Charles Lamb, il a senti le charme somnolent du Temple ; à quinze ans, clerc chez un avoué de Gray's Inn, puis de 1828 à 1830, reporter à la Cour des « Commons », il explore les asiles poudreux où dort la tradition juridique. Dans les années qui suivent, parcourant comme journaliste les comtés du Centre et du Sud, il grave dans sa mémoire les aspects physiques et moraux de la vieille Angleterre. Vingt ans plus tard, sa sensibilité artistique eût reçu l'empreinte d'un monde renouvelé ; à l'époque du Reform Act, c'est encore la vie ancienne qui la moule. Et si bien des symptômes annonçent déjà l'ordre nouveau, Dickens ne semble pas les voir ; l'éveil de l'activité industrielle, les premiers chemins de fer, la fièvre de l'âpre vie moderne, la misère des paysans, l'émigration des campagnes vers les villes, les grandes crises économiques, n'appellent point son attention. Ce qu'il remarque au contraire, ce qu'il peindra avec délices dans ses romans, ce sont les choses qui vont disparaître, les longs voyages en diligence, les haltes paresseuses aux relais, les vieilles auberges savoureuses et enfumées, les histoires de

(1) Pour tout ceci, cf. surtout *Sketches by Boz* et Pickwick.

l'hôtelier, les petites villes endormies, la vie familière et calme du XVIII[e] siècle à peine transformé. Et l'homme non moins que l'artiste s'attache par une affinité instinctive au charme facile et gai de ce vieux monde ; il y trouve l'expansion libre du cœur et des sens, l'existence plantureuse et large, l'union patriarcale de la famille, la cordialité d'homme à homme, tout ce qui lui manquera dans la société moderne. Ainsi une suggestion inconsciente se dégage de cette expérience, et incline l'idéal social de Dickens vers les formes anciennes de la vie. Comme parmi les artisans et les prolétaires de Londres, il apprend parmi les aspects les plus riants de l'Angleterre agricole, que la bienveillance joyeuse dans les rapports humains est la condition suffisante du bonheur social. C'est pourquoi son évangile contient un élément réactionnaire, comme ses romans nous donnent de l'Angleterre une image archaïque (1).

En même temps, certaines influences éloignent peu à peu Dickens de la démocratie. De 1831 à 1836, entre ses voyages, il assiste aux séances de la Chambre des Communes, et sténographie les discours. Cette initiation aux mœurs parlementaires ne lui inspire pas le respect du gouvernement représentatif (2) ; les hommes politiques, les élections, les intrigues de parti, seront toujours dans ses romans matière à satire plaisante ou sérieuse (3). En 1842, son voyage d'Amérique ébranle fortement sa fermeté radicale ; il est choqué par les défauts extérieurs des mœurs républicaines, et amené à établir un lien entre la forme démocratique et la

(1) La tendance à revenir en arrière pour la scène et les mœurs de ses romans est frappante chez Dickens dans la seconde partie de sa carrière. Voir par exemple les *Grandes Espérances* (1861), dont l'action est placée vers 1825 ou 1830.

(2) Pour tout ceci, cf. Forster. I, 77-82.

(3) Cette tendance se fait jour dès les *Sketches by Boz*. — Cf. « The *House* » et « Bellamy's. »

brutalité des égoïsmes. « Je crains », écrit-il à Forster, « que le coup le plus violent que la liberté ait jamais reçu ne lui soit infligé par ce pays, dans la faillite de l'exemple qu'il donnait au monde (1). » Vers la même époque, Dickens commence à subir l'influence de Carlyle (2) : celle-ci ne pouvait le réconcilier avec le régime parlementaire. En fait, la critique acerbe des pouvoirs publics, telle que nous la trouvons à partir de 1848 dans ses romans, est visiblement inspirée de Carlyle. Les diatribes du philosophe contre la routine administrative, l'inertie des bureaux, l'insuffisance de l'organisation politique et sociale, passent telles quelles chez le romancier. L'affolement de l'administration anglaise au moment de la guerre de Crimée soulève l'indignation publique ; Dickens se joint à Carlyle pour dénoncer le gouvernement irresponsable et anonyme (3). L'idéal démocratique sort quelque peu endommagé de ces attaques. Toutes

(1) « I do fear that the heaviest blow ever dealt at liberty will be dealt by this country, in the failure of its example to the earth. » — (Gissing, *Charles Dickens*, p. 196.)

(2) Les deux hommes se rencontrèrent pour la première fois en 1840. Voir l'impression faite sur Carlyle par Dickens, dans Froude (*Carlyle's Life in London*, vol. I, p. 189). Les relations devinrent vite amicales ; Dickens lit devant Carlyle le manuscrit de ses *Carillons* en 1844 (Forster, II, 137). — L'influence subie par Dickens est étudiée et appréciée par Ward (*Dickens; English Men of Letters*). — D'après Weber (*Charles Dickens als Sozialer Schriftsteller*), Dickens aurait emprunté à Carlyle toutes ses idées sociales et, en particulier, son antipathie contre l'économie politique. Cette thèse est fort exagérée. Dickens attaque déjà le dogmatisme économique dans *Olivier Twist* (cf. par exemple chapitres VII et XII), à une époque où il ne connaît pas Carlyle et où ce dernier n'a pas encore écrit ses œuvres sociales. L'influence de Carlyle a précisé et fortifié ses propres tendances et leur a souvent donné leurs formules.

(3) Cf. Carlyle : *Latter-Day Pamphlets*; Downing Street; The New Downing Street. — Dickens, *Little Dorrit*, chap. X : « Containing the whole science of government. » Etc.

ces influences, sourdement, écartent Dickens de l'individualisme radical et bourgeois : elles le rapprochent au contraire du pôle interventionniste.

Et sans doute, l'attraction mutuelle des concepts ne joue ici aucun rôle. L'opposition du laisser-faire libéral et du socialisme d'État n'est point claire, nous l'avons vu, dans la pensée moyenne des contemporains; Dickens était aussi peu que personne à même de la comprendre et de la résoudre. Il ne se croit jamais solidaire des économistes, parce qu'il est radical ; ni des conservateurs, parce que son instinct est socialiste. Il combat à la fois, souvent dans les mêmes œuvres, l'économie officielle et le parti de la réaction politique. La Jeune Angleterre, malgré ses aspirations sociales, ne trouve pas grâce devant lui ; il écrit, en 1841, une parodie de la chanson où le conservatisme anglais célébrait naïvement les bonnes vieilles choses du bon vieux temps (1). C'est que le sentiment, non la logique, pose ici les problèmes, et les résout. Les solutions ainsi trouvées sont pratiquement efficaces, si leur valeur est toute relative et provisoire. Dickens éprouve, contre l'égoïsme d'un pouvoir personnel ou de caste, la même révolte sentimentale que devant les brutalités de l'anarchie économique. La contradiction possible de ses tendances sociales n'eût éclaté, que s'il les eût formulées et poussées à leur limite. Telles qu'elles existent, instinctives et vagues, elles s'accordent par leur harmonie affective. Dickens est justement représentatif par cette supériorité du sentiment sur l'intelligence. Nous devions noter pourtant que l'idéal démocratique, comme tel, n'est jamais bien vivant dans son œuvre, et s'y efface avec les années (2). S'en éloigner, c'était échapper au rayonnement de l'individualisme économique.

(1) Pour la « new version of *The Fine Old English Gentleman*, to be said or sung at all Conservative dinners », voir Forster, I, 253-4.

(2) Dickens écrit en 1855 : « I really am serious in thinking... that *representative* government is become altogether a failure with

Après avoir résumé les influences de milieu, nous sommes donc ramené à l'homme lui-même. Ni l'école de la misère, ni celle de Carlyle n'eussent fait de Dickens un apôtre social, sans la réaction propre de son tempérament. La littérature anglaise nous offre peu d'exemplaires plus achevés du type imaginatif-émotionnel. Au pouvoir d'amasser les images, de les reproduire en combinaisons infinies, d'enrichir et de dépasser le réel avec ses éléments mêmes, se joint leur idéalisation sentimentale, la résonnance intérieure des sensations, leur fusion harmonique avec toute la gamme des émotions. Nul artiste ne fut plus capable d'enregistrer les aspects concrets des choses, ni plus incapable de ne pas les colorer de son jugement sympathique ou antipathique. Le réel ne se reflète en lui qu'en images sentimentales. Tout le problème du réalisme de Dickens, le singulier mélange d'objectivité et de romantisme que nous offre son œuvre, serait élucidé par une analyse du rapport entre son imagination et sa sensibilité. — Celle-ci a une qualité propre, un timbre particulier ; sa réaction naturelle est tendre et gaie (1). Il faut les grandes

us... » Etc. (Forster, III, 460). — Il prononce en public les paroles suivantes : « My faith in the people governing is, on the whole, infinitesimal ; my faith in the People governed is, on the whole, illimitable ». Cette phrase peut avoir un sens démocratique ou aristocratique. Dickens, après coup, déclara choisir le premier. Mais le second eût été fort possible. Voir la discussion de ce point dans Gissing, *ouvrage cité*, p. 197-8.

(1) Nous esquissons ici la personnalité de Dickens par ses traits essentiels et typiques, sans essayer de la saisir dans sa complexité réelle. Pour une étude détaillée, voir Kitton, *Charles Dickens — his Life, Writings and Personality*. — L'homme avait ses défauts ; Gissing les résume ainsi : « They were strictly, « les défauts de ses qualités », and might be summed in the statement that a vigorous will sometimes, though rarely, got the better of his large humanity and fine discretion ». (*Forster's Life of Dickens abridged and revised*, p. 325). — Pour les jugements élogieux et pénétrants de Carlyle sur le caractère de Dickens, voir Kitton, *ouvrage cité*, p. 127 ; et Forster, vol. III, p. 475. (« A most cordial, sincere, clear-sighted, quietly decisive, just and loving man ».)

injustices, les bassesses morales, les crimes, pour que l'émotion s'irrite ou s'indigne, accuse et condamne en accents véhéments ; le plus souvent, les fautes morales et physiques, les ridicules, les vices pardonnables des hommes et des choses, éveillent une raillerie indulgente, des reproches attendris, un rire mêlé de larmes. Le sentiment moral et religieux, partout présent, imprègne d'idéalisme cette interprétation joyeuse ou passionnée de la vie. Il ajoute sa force aux jugements instinctifs que la sensibilité porte sur les êtres : il les atténue parfois et les corrige, presque toujours les renforce ; car le christianisme chez Dickens est à l'unisson de l'âme ; comme elle, il est fait d'amour, d'allégresse et de pitié. Ainsi Dickens sent vivement la misère humaine, et en souffre ; et si elle n'est point cruelle, la berce et l'enveloppe d'une tendresse malicieuse ; si elle prend les formes aiguës de la douleur et de la mort sociale, si elle paraît guérissable, si on peut en accuser l'oubli de la loi morale ou du devoir chrétien, il la plaint et la dénonce et en poursuit les auteurs d'une ardente éloquence ; de là les deux aspects de cet enseignement, sa physionomie tour à tour souriante ou vengeresse. Mais, quel qu'en soit le ton émotionnel, toujours il reste nourri par la réaction sympathique de l'âme ; toujours il s'accompagne d'un élan optimiste, où l'on sent la confiance invincible de l'homme dans la vie, sa foi au pouvoir victorieux de l'énergie bonne sur le mal. Le tempérament de Dickens, sa sensibilité, son christianisme, expliquent la métamorphose intérieure qui a transformé l'expérience personnelle ou sympathique de la misère, en impulsion irrésistible vers une prédication sociale émue et gaie, parfois tragique, toujours confiante.

Cette vocation est spontanée. Sans doute, le premier roman où Dickens ait librement essayé d'agir, *Olivier Twist*, doit quelque chose à *Paul Clifford*. Malgré les différences d'inspiration, l'analogie du sujet est trop frap-

pante, pour qu'elle soit due au hasard (1) : nous savons d'ailleurs que le succès de *Paul Clifford* avait mis la littérature criminelle à la mode ; le choix du thème, sinon l'âme du récit, a été suggéré à Dickens par l'œuvre de Bulwer. Mais ses véritables maîtres, ce sont les romanciers du XVIIIe siècle, Smollett et Sterne, Goldsmith surtout, dont le tendre génie offre avec le sien bien des affinités (2). Comme eux, Dickens ne peut séparer le réalisme de l'intention morale. — A peine maître de sa liberté, sûr de son public, il va d'instinct aux plaidoyers pour les misérables. Déjà, dans les *Esquisses de Boz*, les petites scènes détachées de la vie de Londres où s'était essayée sa verve, les directions de son attention sont significatives ; ce qui le touche et l'intéresse, c'est la vie, les joies et les souffrances, les vertus et les ridicules, des pauvres et des humbles, et quelques thèmes annoncent même le réformateur (3). Dans *Pickwick*, malgré la dépendance de l'écrivain, forcé d'amuser, la note sérieuse n'est point absente, et certains abus de la loi pénale sont vigoureusement dénoncés.

Avec *Olivier Twist* commence le rôle social de Dickens. Ce rôle, il le tiendra jusqu'au bout, scrupuleux et sincère, irréprochable dans l'esprit, sinon toujours la lettre de son enseignement. Plus que le succès littéraire, il désirera l'efficacité pratique. Il écrit à propos des louanges que lui a values *Olivier Twist* : « Aucune de celles qui m'ont été prodi-

(1) Dans la Préface écrite en 1867 pour *Olivier Twist*, Dickens mentionne « Sir Edward Bulwer's admirable and powerful novel of *Paul Clifford* », comme traitant d'un sujet analogue, mais dans un esprit différent.

(2) « Indeed, Dickens had a special affection for the *Vicar of Wakefield*. When thinking of his first *Christmas Book*,. . . he says that he wishes to write a story of about the same length as the *Vicar* » (Gissing, *ouvrage cité*, p. 29).

(3) Cf. « The Broker's Man, The Drunkard's Death, Gin-Shops », etc.

guées ne m'ont été à moitié aussi sensibles, que cette justice rendue à mon intention et à ma thèse (1). » — L'homme comme l'écrivain est intimement mêlé au mouvement philanthropique. De 1840 à 1860, Dickens infatigablement donne son temps et ses forces, s'associe aux œuvres charitables, préside les réunions, aide Lord Ashley dans sa croisade contre la misère et le vice (2). Les revues dont il est directeur sont des foyers de propagande interventionniste (3). Aussi occupe-t-il une place unique dans la littérature de l'époque ; son influence est personnelle ; son caractère est connu, aimé des innombrables lecteurs qu'il amuse ou console. « Dieu le bénisse ! » telle est l'exclamation favorite des petites gens au nom de Dickens. Le jour de Noël, il reçoit mille cadeaux naïfs, des fruits, des légumes ; un lien direct et sympathique s'établit entre son âme et celle du grand public qui vibre à sa voix. Quelles qu'aient été les limites de son action, les faiblesses de son évangile social, il est impossible de ne pas admirer cette royauté sur les esprits et les cœurs, acquise par le charme et la force d'un art toujours sincère, d'une inspiration toujours élevée (4).

(1) « None that has been lavished on me have I felt half so much as that appreciation of my intent and meaning » (Forster, I, 105).

(2) Pour les rapports de Dickens avec Lord Ashley, voir la *Vie* de ce dernier par Hodder, vol. I, p. 227 sqq.

(3) « Household Words », de 1850 à 1859 ; « All the Year Round », de 1859 à sa mort. — Écrivant à Mrs. Gaskell pour la prier de collaborer à « Household Words », Dickens définit en ces termes l'esprit du journal : « the raising up of those that are down, and the general improvement of our social condition » (*Letters*, etc. ; 21 janvier 1850 ; p. 233-4).

(4) Dickens mourut le 9 juin 1870. Ses romans sont, par ordre chronologique : *Pickwick*, 1837. — *Olivier Twist*, 1838. — *Nicolas Nickleby*, 1839. — *Le Magasin d'antiquités*, 1840. — *Barnaby Rudge*, 1841. — *Le Cantique de Noël* 1843. — *Martin Chuzzlewit* et *Les Carillons*, 1844. — *Le Grillon du Foyer*, 1845. — *La Bataille de la Vie*, 1846. *Dombey et fils*, *Le Possédé*, 1848. — *David Copperfield*, 1850. — *Bleak*

II

L'enseignement social de Dickens est épars dans son œuvre. La pensée de la misère, le sentiment des inégalités humaines, n'en sont jamais absents. Nulle part, la légèreté d'âme, la verve heureuse du récit, ne laissent longtemps oublier la tristesse des luttes de classe. L'opposition des riches et des pauvres forme l'armature, parfois dissimulée mais toujours présente, des constructions dramatiques et morales. On peut séparer pourtant les thèmes et comme l'âme didactique des romans, de leur matière narrative ou descriptive. Il suffit pour cela de considérer non seulement les intentions avouées et précises, mais les mille suggestions implicites qui se dégagent des faits racontés, de l'émotion, du choix des personnages, de leur destinée. Il est possible dès lors, sans faire violence à l'œuvre, de la soumettre à une exposition systématique. D'elle-même, elle se prête à une première division. De 1837 à 1850, Dickens, dans toute la force de son génie, écrit ses chefs-d'œuvre et donne l'essentiel de son enseignement social. De 1850 à 1870, les romans perdent à la fois de leur valeur littéraire et de leur intérêt didactique.

House, 1853. — *Les Temps Difficiles*, 1854. — *La Petite Dorrit*, 1857. — *A Tale of two Cities*, 1859. — *Les Grandes Espérances*, 1861. — *L'Ami commun*, 1865. — *Edwin Drood* (inachevé), 1870.

Toutes ces œuvres ont un grand succès. La vente atteint des chiffres très élevés pour l'époque. En 2 ans, 30,000 exemplaires de *Pickwick* sont vendus. (« The Edinburgh », vol. 68, p. 77). Les livraisons mensuelles des romans sont attendues avec impatience ; les éditions des *Contes de Noël* sont enlevées en quelques jours. Dickens écrit le 19 Décembre 1846 : « *Chritsmas Book* published to-day ; 23,000 copies already gone ! » (*Letters*, etc., p. 175). Cette popularité, vraiment large, devait se maintenir après sa mort. Ses romans sont entrés en contact avec la grande majorité des esprits qui lisent et réfléchissent dans le monde anglo-saxon.

Si *Bleak House* (1853), *Les Temps difficiles* (1854) et *La Petite Dorrit* (1857) nous intéressent encore, les œuvres qui suivent sont négligeables. Par la chronologie comme par l'esprit, les principaux romans de Dickens appartiennent à la première période de l'ère Victorienne. — Embrassant ainsi de notre point de vue le gros de sa production, nous en étudierons successivement les thèses manifestes et le sens implicite. Parmi les premières, nous distinguerons la philosophie générale de la société, et les critiques particulières de certaines tendances et de certains abus.

Les *Contes de Noël* (1) contiennent tout l'Évangile social de Dickens. La brièveté de ces récits, leur association avec une fête religieuse, leur ton naturellement didactique, l'ont amené à y resserrer et y préciser sa pensée. L'un d'eux, *les Carillons* (2), peut servir à nous la faire connaître. Ce n'est point arbitrairement que nous le choisissons. Écrit en 1844, il porte la marque à la fois de la maturité du génie de Dickens, et de la crise économique dont l'année 1842 est le point culminant. L'auteur a voulu d'ailleurs en faire un véritable manifeste. Son biographe nous le montre résolu à « frapper un coup pour les pauvres » (3). Dickens médite

(1) Nous désignons ainsi les *Christmas Books*, publiés à l'occasion de la Noël entre 1840 et 1850, et ordinairement réunis en un volume. Ce sont : *le Cantique de Noël*, *les Carillons*, *le Grillon du Foyer*, *la Bataille de la Vie*, *le Possédé*. — Une autre série, moins importante, mais trop négligée, est celle des *Christmas Stories*, courts récits publiés par Dickens après 1850 dans les Revues dont il était directeur.

(2) *The Chimes; a goblin story*.

(3) Pour tout ceci, cf. Forster, vol. II, p. 120-122. — Dickens écrit : « I like more and more my notion of making, in this little book, a great blow for the poor. Something powerful, I think I can do, but I want to be tender too, and cheerful ; as like the *Carol* in that respect as may be, and as unlike it as such a thing can be. » (Kitton, *ouvrage cité*, p. 133). — Voir aussi les lettres de Dickens à Douglas-Jerrold et Lady Blessington (*The Letters of Ch. Dickens*, etc. — p. 136 et 139). — « All my affections and passions got twined and knotted *up in* it, and I became as haggard as a murderer long before I wrote « *the End.* » (p. 139).

longuement l'ouvrage, et y met tout son cœur. D'Italie, il regagne l'Angleterre pour le soumettre à ses amis. Le 30 novembre 1844, il en fait la lecture, avec un vif succès, devant un auditoire intime où se trouve Carlyle. Nul rapprochement ne pouvait mieux figurer le rapport entre ces deux esprits (1).

Toby Veck, le vieux commissionnaire, appelé Trotty Veck à cause de son allure trottinante, attend dans son coin, sur la place de l'Église, le bon plaisir des clients. Par les froides journées d'hiver, les journées pluvieuses d'automne, les cloches lui tiennent compagnie. « Elles étaient si mystérieuses, souvent entendues et jamais vues ; si haut, si loin, si pleines d'une mélodie si profonde et si forte, qu'il avait pour elles une sorte de religieux respect ; et parfois, lorsqu'il levait les yeux vers les sombres fenêtres taillées en voûte dans la tour, il s'attendait presque à voir quelque chose lui faire signe qui n'était pas une cloche, mais était pourtant cela même qu'il avait si souvent entendu dans les Carillons (2). » Ce jour-là, le dernier de décembre, Toby est plus anxieux que de coutume ; il rumine dans sa pauvre cervelle toutes sortes d'idées noires ; le journal de la semaine est plein de mauvaises nouvelles. « Je ne sais pas où nous allons, nous les pauvres gens. Plaise à Dieu que nous allions à quelque chose de meilleur dans l'année qui vient ! » Que font les

(1) L'effet fut très grand. Dickens écrit à sa femme : « Anybody who has heard it has been moved in the most extraordinary manner... If you had seen Macready last night undisguisedly sobbing and crying on the sofa as I read, you would have felt, as I did, what a thing it is to have power ». (*Letters, etc.* — 2 décembre 1844 ; p. 145).

(2) « They were so mysterious, often heard and never seen; so high up, so far off, so full of such a deep strong melody, that he regarded them with a species of awe; and sometimes when he looked up at the dark arched windows in the tower, he half expected to be beckoned to by something wich was not a Bell, and yet was what he had heard so often sounding in the Chimes » (First Quarter).

pauvres sur la terre ? Ont-ils le droit d'y vivre, ou ne seraient-ils pas des intrus ? « Je suis parfois si embarrassé que je ne puis même pas décider s'il y a du bon en nous, ou si nous sommes nés mauvais. On dirait que nous sommes de terribles créatures ; on dirait que nous donnons une peine énorme ; on ne fait que se plaindre de nous, se garder contre nous. D'une façon ou d'une autre, nous remplissons les journaux (1). » Sa fille Meg (2) lui apporte son dîner ; c'est jour de grande fête, car il y a des tripes dans le panier fermé dont elle lui fait joyeusement humer l'odeur. Meg est couturière, et son fiancé, Richard, est forgeron ; les jeunes gens depuis trois ans s'aiment, ils viennent de fixer leur mariage au lendemain. « Donc, il dit, père », continua Meg, finissant par lever les yeux, et parlant d'une voix tremblante, mais très distincte : « voici encore un an presque passé, et à quoi bon attendre encore d'année en année, quand il est si improbable que nous soyons jamais plus à notre aise qu'aujourd'hui ? Il dit que nous sommes pauvres maintenant, père, et serons pauvres alors, mais nous sommes jeunes maintenant, et les années nous feront vieux avant que nous le sachions. Il dit que si nous attendons, des gens de notre condition, jusqu'au moment où nous verrons clairement le chemin devant nous, ce sera un chemin étroit vraiment — le chemin de tous, la tombe, père (3). » Et voici justement Richard, un vigoureux

(1) « I don't know what we poor people are coming to. Lord send we may be coming to something better in the New Year nigh upon us ! » (Ibid.)...... « I get so puzzled sometimes that I am not even able to make up my mind whether there is any good at all in us, or whether we are born bad. We seem to be dreadful things ; we seem to give a deal of trouble ; we are always being complained of and guarded against. One way or other, we fill the papers » (Ibid.)

(2) « Meg » est une abréviation familière de « Margaret », Marguerite.

(3) « He says then, father », Meg continued, lifting up her eyes at *last, and speaking* in a tremble, but quite plainly ; « another year is

garçon aux yeux brillants. Mais au moment où Toby, installé pour dîner sur les marches d'une maison, sa salle à manger ordinaire, lui fait joyeusement accueil, la porte s'ouvre et un domestique chasse vivement le petit groupe dans la rue.

Trois messieurs sortent de la maison. Le premier a l'air important, des souliers qui crient, une chaîne de montre, et du linge éclatant de blancheur : c'est le fameux alderman Cute, un bon vivant et un habile homme. Le second est entre deux âges, maigre, de mine mélancolique; il tient les mains dans les poches de son étroit pantalon poivre et sel, et sa personne n'est point spécialement bien lavée ni brossée. C'est M. Filer, l'économiste, un des mille disciples de Mac Culloch. Le troisième est un homme corpulent, de mine fleurie, et de taille avantageuse, en habit bleu à boutons de métal, et en cravate blanche. « Ce monsieur avait la figure très rouge, comme si une proportion anormale du sang de son corps avait été chassée par une pression jusque dans sa tête; ce qui expliquerait peut-être qu'il eût aussi l'apparence d'avoir plutôt froid dans la région du cœur (1). » Nous reconnaissons le type classique du Tory, le gros bourgeois de l'ancienne Angleterre, nourri de bœuf et d'ale, et conservateur acharné des vieilles modes. Ces messieurs sortent visiblement de table, et sont portés à la bienveillance. Mais le plat de tripes attire leur attention. On le ramasse, on l'exa-

nearly gone, and where is the use of waiting on from year to year, when it is so unlikely we shall ever be better off than we are now? He says we are poor now, father, and we shall be poor then, but we are young now, and years will make us old before we know it. He says that if we wait, people in our condition, until we see our way quite clearly, the way will be a narrow one indeed — the common way, the grave, father. » (Ibid.)

(1) « This gentleman had a very red face, as if an undue proportion of the blood in his body were squeezed up into his head ; which perhaps accounted for his having also the appearance of being rather cold about the heart. » (Ibid.)

mine en hochant la tête. Est-ce là le dîner du pauvre ? L'économiste est le premier à comprendre toute la gravité du fait. « Mais qui mange des tripes ? » dit M. Filer, jetant les yeux autour de lui. « Les tripes sont sans exception le comestible le moins économique, et le plus dispendieux, que les marchés de ce pays puissent en aucune façon produire. La perte sur une livre de tripes, lorsqu'on la fait bouillir, a été trouvée sept huitièmes d'un cinquième de fois supérieure à la perte sur une livre de toute autre substance animale. Les tripes sont plus chères, à bien considérer, que les ananas de serre chaude » (1)... Toby fit une piteuse révérence. — « C'est vous, n'est-ce pas ? » dit M. Filer. « Eh bien, je vais vous dire quelque chose. Vous prenez ces tripes, mon ami, dans la bouche des veuves et des orphelins ! » — « J'espère que non, Monsieur », dit Toby faiblement ; « je mourrais plutôt de besoin ». — « Divisez la quantité de tripes ci-dessus mentionnée, alderman », dit M. Filer, « par le nombre probable des veuves et des orphelins en existence, et le résultat sera un gramme et demi de tripe pour chacun. Pas un atome ne reste pour cet homme. Par conséquent, c'est un voleur (2). »

(1) « But who eats tripe ? » said Mr. Filer, looking round. « Tripe is without an exception the least economical, an the most wasteful article of consumption that the markets of this country can by possibility produce. The loss upon a pound of tripe has been found to be, in the boiling, seven-eights of a fifth more than the loss upon a pound of any other animal substance whatever. Tripe is more expensive, properly understood, than the hothouse pine-apple ». (Ibid.)

(2) « Trotty made a miserable bow. « You do, do you ? » said Mr. Filer. « Then I'll tell you something. You snatch your tripe, my friend, out of the mouths of widows and orphans. » — « I hope not, sir, » said Trotty faintly. « I'd sooner die of want. » — « Divide the amount of tripe before-mentioned, Alderman, » sait M. Filer, « by the estimated number of existing widows and orphans, and the result will be one penny weight of tripe to each. Not a grain is left for that *man. Consequently*, he's a robber. » (Ibid.)

Cependant, l'individu apoplectique à boutons de métal tire de cette aventure affligeante une autre morale. « Que pourrais-je dire ? Qu'y a-t-il à dire ? Qui peut s'intéresser à un être comme ceci », désignant Toby, « dans un temps aussi dégénéré ? Regardez-le ! Quel spectacle ! Le bon vieux temps, le beau vieux temps, le grand vieux temps ! C'était alors le bon temps pour une fière paysannerie, et toutes les choses de cette espèce. C'était le bon temps pour toute espèce de choses, en fait. Il n'y a plus rien aujourd'hui. Ah ! » soupira le gentleman rubicond, « le bon vieux temps, le bon vieux temps ! (1) »

L'alderman n'a point encore dit son mot, occupé distraitement à manger ce qui reste de tripes. C'est un philosophe, l'alderman Cute ; un philosophe pratique ; oh, très pratique. Il va droit au fait. « Eh là-bas, commissionnaire ! Ne venez jamais me dire, vous ou un autre, mon ami, que vous n'avez pas toujours assez à manger, et du meilleur ; parce que je ne suis pas si bête... J'ai goûté vos tripes, vous savez, et vous ne pouvez plus me conter de blagues. Vous comprenez ce que ça veut dire, des blagues, eh ? C'est le mot propre, pas vrai ? Ah, ah, ah ! Dieu vous bénisse », dit l'alderman, se retournant vers ses amis, il n'y a rien de plus facile au monde que de mener cette sorte de gens, si on les comprend ». Un fameux homme pour les gens du commun, l'alderman Cute ! Jamais en colère avec eux ! Bon vivant, affable, ayant le mot pour rire, et l'œil ouvert ! — « Voyez-vous, mon ami »,

(1) « What's it possible to say ? » returned the gentleman. « What is to be said ? Who can take any interest in a fellow like this, » meaning Trotty, « in such degenerate times as these. Look at him ! What an object ! The good old times, the grand old times, the great old times ! Those were the times for a bold peasantry, and all that sort of thing. Those were the times for every sort of thing, in fact. There's nothing now-a-days. Ah ! » sighed the red-faced gentleman, « the good old times, the good old times ! » (Ibid.)

continua l'alderman, « il y a beaucoup de sottises qu'on débite sur la misère — « sans le sou », eh, c'est ainsi qu'on dit, n'est-ce pas? Ah! ah! ah! Et je veux supprimer cela. Il y a pas mal de phrases hypocrites à la mode sur les gens qui meurent de faim, et je veux supprimer cela. C'est tout! Dieu vous bénisse » dit l'alderman, se retournant vers ses amis, « on peut tout supprimer chez ces gens-là, pourvu qu'on sache s'y prendre (1) ». — Et le joyeux alderman pince le menton de Meg. Un beau brin de fille! C'est son amoureux qui est avec elle? — Oui, répond vivement Richard, et nous allons nous marier demain.

Paroles imprudentes! « Ah » s'écria Filer avec douleur « supprimez cela, alderman, et vous ferez vraiment quelque chose. Se marier! Se marier! L'ignorance des premiers principes de l'économie politique chez ces gens-là, leur imprévoyance; leur malignité; il y en aurait, par le ciel!

(1) « Now, you porter! Don't you ever tell me, or anybody else, my friend, that you haven't always enough to eat, and of the best, because I know better. I have tasted your tripe, you know, and you can't « chaff » me. You understand what « chaff » means, eh? That's the right word, isn't it? Ha, ha, ha! Lord bless you », said the Alderman turning to his friends again, « it's the easiest thing on earth to deal with this sort of people, if you understand them. » — Famous man for the common people, Alderman Cute! Never out of temper with them! Easy, affable, joking, knowing gentleman! — « You see, my friend », pursued the Alderman, « there's a great deal of Nonsense talked about Want — « hard up », you know; that's the phrase, isn't it? ha! ha! ha! and I intend to Put it Down! There's a certain amount of cant in vogue about Starvation, and I mean to Put it Down. That's all! Lord bless you », said the Alderman, turning to his friends again, « you may Put Down anything, among this sort of people, if you only know the way to set about it. » (Ibid.) — Dickens fait allusion à un personnage du temps, Sir Peter Laurie, qui avait parlé de « put down », c'est-à-dire supprimer, le suicide, auquel avaient eu recours beaucoup de pauvres pendant les années de la grande misère (1839-42) (Kitton, *ouvrage cité*, p. 134).

assez pour — Mais regardez-moi donc ce couple !... » — « On aurait beau vivre aussi longtemps que Mathusalem », dit M. Filer, « et travailler toute sa vie pour le bien de pareilles gens ; et entasser des faits sur des chiffres, des faits sur des chiffres, des faits sur des chiffres, — aussi hauts et secs que des montagnes, on ne pourrait espérer leur faire comprendre qu'ils n'ont ni droit ni raison de se marier, pas plus que leur persuader qu'ils n'ont ni droit ni raison d'être nés. Et quant à ça, nous savons qu'ils n'en ont pas ! Il y a longtemps que nous en avons fait une certitude mathématique (1). » Et Cute, en sa qualité de juge, donne aux jeunes gens de bons conseils. Meg veut se marier. A quoi bon ? Pour souffrir de la misère, se quereller avec son mari, avoir sur les bras des marmots qui pleurent ? Richard est bien sot de songer au mariage, avec sa belle carrure, qui fait retourner les filles dans la rue ! Et l'apôtre s'éloigne avec ses amis, laissant la jeune fille en larmes, son fiancé sombre et le regard baissé ; tandis que les cloches à toute volée semblent dire et redire mille fois : « Supprimez-les ! Bon vieux temps, bon vieux temps ! Faits et chiffres, faits et chiffres ! »

Avant de partir, l'alderman a donné une commission à Toby. Il ira porter une lettre à Sir Joseph Bowley, grand

(1) « Ah ! » cried Filer with a groan, « put that down indeed, Alderman, and you'll do something. Married ! Married ! the ignorance of the first principles of political economy on the part of these people ; their improvidence ; their wickedness ; is, by Heavens ! enough to. — Now look at that couple, will you !!! » — « A man may live as old as Methusalem », said M. Filer, « and may labour all his life for the benefit of such people as these ; and may heap up facts on figures, facts on figures, facts on figures, mountains high and dry ; and he can no more hope to persuade'em that they have no right or business to be married, than he can hope to persuade' em that they have no earthly right or business to be born. And that we know they haven't. We reduced it to a mathematical certainty long ago. » (Ibid.)

propriétaire, et membre du Parlement. Celui ci est un philanthrope, l'Ami et le Père du peuple. Dans sa bibliothèque luxueuse, où Lady Bowley, assistée d'un secrétaire, établit le bilan financier de l'année, il découvre à Toby les trésors de sa bienveillance. Que le pauvre soit frugal, tempérant, respectueux, honnête ; qu'il paie ponctuellement son loyer, élève sa famille, se pénètre de la Dignité du Travail, et Sir Joseph Bowley sera toujours pour lui un Ami et un Père. « Chaque jour de l'an, moi-même et mes amis, nous boirons à sa santé. Une fois par an, moi-même et mes amis lui ferons un discours profondément senti. Une fois dans sa vie, il pourra même recevoir peut-être, en public, devant le beau monde, une bagatelle donnée par son Ami. Et lorsque, ces stimulants et la Dignité du Travail cessant de le soutenir, il se laissera choir dans sa tombe confortable, alors, Madame » — ici Sir Joseph se moucha — « je serai un Ami et un Père — aux mêmes conditions — pour ses enfants (1). »

Tout ému, Toby reprend sa route, et trottine, plongé dans ses réflexions. Il se heurte à un paysan d'apparence misérable, qui porte dans ses bras sa petite fille, et semble dépaysé dans les rues de Londres. C'est William Fern, un des journaliers de Sir Joseph Bowley, en qui les bienfaits du Père du Peuple ont trouvé une âme rebelle ; il est venu à la ville chercher du travail, abandonnant le cottage où il mourait de faim. Il raconte à Toby sa vie de misère, et la rancune sociale qu'elle a fait germer en lui. « Je veux seulement vivre

(1) « Every New Year's Day, myself and friends will drink his health. Once every year, myself and friends will address him with the deepest feeling. Once in his life, he may even perhaps receive, in the presence of the gentry, a Trifle from a Friend. And when, upheld no more by these stimulants, and the Dignity of Labour, he sinks into his comfortable grave, then my lady » — here Sir Joseph blew his nose — « I will be a Friend and a Father — on the same terms — to *his children.* » (Second quarter).

comme une créature du bon Dieu. Je ne le peux pas — je ne le fais pas — et cela creuse un fossé entre moi et ceux qui le peuvent et le font. Il y en a d'autres comme moi. Vous pourriez les compter par cent et par mille, plutôt qu'un par un (1). » Touché de pitié, son nouvel ami l'emmène chez lui, partage avec lui son repas, tandis que Meg réchauffe dans ses mains les pieds glacés de la petite Lilian. Ses hôtes couchés, Toby lit le journal, et y retrouve l'éternel récit des crimes et des violences du peuple. Une mère désespérée vient de se tuer avec son enfant. « Cruel et contre nature ! », s'écria Toby ; « cruel et contre nature ! Il n'y a que des gens méchants de cœur, nés mauvais, sans raison de vivre ici-bas, qui puissent commettre de tels crimes. Ce n'est que trop vrai, tout ce que j'ai entendu aujourd'hui ; trop juste, trop facile à prouver. Nous sommes mauvais ! (2) » — Mais soudain les cloches se mettent à sonner, et leur voix irritée semble un appel. « Toby Veck, Toby Veck, on vous attend, Toby ! Venez nous voir, venez nous voir ! Traînez-le nous, traînez-le nous ! Hantez-le, chassez-le ! Hantez-le, chassez-le ! (3) » Incrédule d'abord, puis fasciné, attiré par une force supérieure Toby sort, trouve la porte du clocher ouverte, se traîne jusqu'au sommet, et tombe évanoui parmi les cloches.

Quand il revient à lui, il aperçoit des figures étranges,

(1) « I only want to live like one of the Almighty's creaturs. I can't — I don't — and so there's a pit dug between me, and them that can and do. There's others like me. You might tell' em off by hundreds and by thousands, sooner than by ones » (Ibid.)

(2) « Unnatural and cruel ! » Toby cried. « Unnatural and cruel ! None but people who were bad at heart, born bad, who had no business on the earth, could do such deeds. It's too true, all I've heard to-day ; too just, too full of proof. We're Bad ! » (Ibid.)

(3) « Toby Veck, Toby Veck, waiting for you Toby ! Come and see us, come and see us ! Drag him to us, drag him to us ! Haunt and hunt him, haunt and hunt him ! » (Ibid.)

dont les traits majestueux se fondent avec ceux des cloches, et dont les yeux le regardent fixement. Les esprits des Carillons parlent, et lui disent sa faute. Il a douté de lui-même, a désespéré de l'avenir. Il a prêté l'oreille aux voix mensongères des hommes qui nient le progrès social, et regrettent un passé mort à jamais ; de ceux qui nient la fraternité humaine, et calculent froidement la mesure des âmes comme la ration de nourriture qu'il faut aux corps. « Enfin, et surtout », continua la cloche, « quiconque tourne le dos aux êtres déchus et défigurés de son espèce ; les abandonne comme vils ; et ne cherche pas avec des yeux de pitié le précipice sans garde-fou par où ils sont tombés du bien, serrant dans leur chute quelques touffes d'herbe et des lambeaux de cette terre perdue, et s'y cramponnant encore alors qu'ils gisent, meurtris et mourants, au fond de l'abîme — commet un crime contre le ciel et l'homme, le temps et l'éternité. Et ce crime, vous l'avez commis ! (1) » Pour son châtiment, Toby verra se dérouler l'avenir, et assistera à la réalisation de ses craintes. Sa fille servira à l'instruire. « Apprenez de la créature la plus chère à votre cœur combien les méchants sont nés méchants ! Voyez les boutons et les feuilles arrachés un à un de la tige la plus belle, et sachez combien alors elle peut être misérable et nue ! Suivez-la ; jusqu'au désespoir ! (2) » Et à travers le temps et l'espace, le

(1) « Lastly, and most of all », pursued the Bell, « who turns his back upon the fallen and disfigured of his kind ; abandons them as vile ; and does not trace and track with pitying eyes the unfenced precipice by which they fell from good, — grasping in their fall somme tufts and shreds of that lost soil, and clinging to them still when bruised and dying in the gulf below ; does wrong to Heaven and man, to time and to eternity. And you have done that wrong ! » (Third quarter).

(2) « Learn from the creature dearest to your heart, how bad the bad are born. See every bud and leaf plucked one by one from off the fairest stem, and know how bare and wretched it may be. Follow *her ! To desperation !* » (Ibid.)

père impuissant assiste à la destinée de sa fille. — Il se voit mort lui-même, étendu au pied du clocher ; il est tombé cette nuit fatale, et le bourdonnement sourd qui monte est l'hymne de ses obsèques.— La scène change : dans une mansarde, Meg et Lilian, la fille de Fern, usent leurs yeux à coudre. Richard a quitté sa fiancée ; la sagesse pratique de l'alderman a chassé sa folie. Les deux jeunes filles vivent ensemble, l'une ferme et résignée, l'autre brisée de corps et d'âme. « Tant d'heures, tant de jours, tant de longues, longues nuits de labeur sans espoir, sans joie, sans fin, — non pour amasser des richesses, non pour vivre grandement ou gaiement, non pour avoir le nécessaire, même grossier ; mais pour gagner du pain sec ; pour réunir à grand'peine juste de quoi pouvoir travailler et souffrir encore, et empêcher de mourir en nous la conscience de notre cruelle destinée ! Oh, Meg, Meg ! » — elle éleva la voix et l'entoura de ses bras en disant ces mots, dans sa douleur — « comment le monde est-il assez cruel pour passer son chemin, et supporter le spectacle de pareilles vies ! (1) » La faim et la misère entraînent Lilian à la rue ; elle revient mourir auprès de son amie, et Toby suit sur le visage de sa fille l'égarement croissant du malheur.

Une autre scène apparaît ; c'est la campagne ; nous sommes au milieu des fêtes que donne Sir Joseph Bowley dans son parc, en l'honneur de l'anniversaire de Lady Bowley. Les grandes dames et les châtelains prennent place à un banquet d'honneur ; des victuailles sont distribuées au

(1) « So many hours, so many days, so many long, long nights of hopeless, cheerless, never-ending work—not to heap up riches, not to live grandly or gaily, not to live upon enough, however coarse ! but to earn bare bread ; to scrape together just enough to toil upon, and want upon, and keep alive in us the consciousness of our hard fate ! Oh, Meg, Meg ! » She raised her voice and twined her arms about her as she spoke, like one in pain. « How can the cruel world go round, and bear to look upon such lives ! » (Ibid.)

peuple, et Sir Joseph en personne joue aux quilles avec ses vassaux. Qui pourrait maintenant douter de l'avenir ? Tous les yeux se mouillent, lorsque Fern surgit de la foule, hâve et sombre comme le spectre de la misère. Il sort de prison : quel est l'acte du pauvre que ne punisse pas la loi ? « Je vais aux noisettes dans vos bois, et casse — à qui cela n'arrive-t-il pas ? — une branche traînante ou deux. En prison ! Un de vos gardes me voit en plein jour, près de mon propre bout de jardin, avec un fusil. En prison ! J'ai naturellement un mot un peu vif avec cet homme, quand je sors. En prison ! Je me coupe un bâton. En prison ! Je mange une pomme pourrie ou un navet. En prison ! La prison est à vingt milles d'ici ; en revenant, je demande quelque petite chose sur la route. En prison ! A la fin, le gendarme, le garde — n'importe qui — me trouve n'importe où, faisant n'importe quoi. En prison, car c'est un vagabond, et un gibier de potence, et il n'a d'autre domicile que la prison ! (1) » Vous prêchez aux paysans le respect scrupuleux de la propriété : peut-on être honnête dans ces bouges où l'on meurt de faim ? Gardez votre philanthropie ; ou sachez voir et vouloir les vrais remèdes. Donnez-nous des maisons, une nourriture meilleures, des lois plus humaines, et n'écrivez-pas « Prison » de quelque côté que nous nous tournions. « Il n'est point de condescendance que vous puissiez alors témoigner au travailleur, qu'il ne reçoive d'aussi bon cœur, avec autant de

(1) « I goes a nutting in your woods, and breaks — who don't ? — a limber branch or two. To jail with him ! One of your keepers sees me in the broad day, near my own patch of garden, with a gun. To jail with him ! I has a nat'ral angry word with that man, when I'm free again. To jail with him ! I cuts a stick. To jail with him ! I eats a rotten apple or a turnip. To jail with him ! It's twenty mile away ; and coming back I begs a trifle on the road. To jail with him ! At last, the constable, the keeper — anybody — finds me anywhere, a-doing anything. To jail with him, for he's a vagrant, and a jail-bird *known ; and* jail's the only home he's got. » (Ibid.)

reconnaissance que tout autre ; car son cœur est patient, pacifique, tourné vers le bien. Mais il faut que vous mettiez en lui son âme honnête, d'abord ; car, qu'il soit comme moi une ruine et une épave, ou ressemble à l'un de ceux qui sont ici, son âme en ce moment est séparée de vous. Rappelez-la, nobles messieurs, rappelez-la ! Rappelez-la, avant que le jour vienne, où sa Bible elle-même changera en son cœur changé ; et où il lira les paroles, comme mes propres yeux ont cru parfois les lire, — en prison : Où tu vas, je ne puis aller ; où tu demeures, je ne demeure point ; ton peuple n'est pas mon peuple ; ni ton Dieu mon Dieu (1) ! » — Les valets chassent l'intrus. Il reparaît devant nous, et se glisse d'un pas furtif dans la mansarde où Meg travaille encore ; il vient lui dire un dernier adieu. La guerre sociale est déclarée. « Il y aura un Incendie ce soir », dit-il, s'écartant d'elle. « Il y aura des Incendies cet hiver, pour éclairer les nuits noires, à l'Est, à l'Ouest, au Nord, au Sud. Quand vous verrez le ciel rouge au loin, c'est eux qui flamberont. Quand vous verrez le ciel rouge au loin, ne pensez plus à moi ; ou si vous y pensez, rappelez-vous quel enfer a été allumé en moi, et songez que ce sont ses flammes que vous voyez reflétées dans les nuages. Bonne nuit. Adieu ! » (2) La catastrophe approche, et Toby la sent venir,

(1) « There an't a condescension you can show the Labourer then, that he won't take, as ready and as grateful as a man can be ; for, he has a patient, peaceful, willing heart. But you must put his rightful spirit in him first ; for, whether he's a wreck and ruin such as me, or is like one of them that stands here now, his spirit is divided from you at this time. Bring it back, gentlefolks, bring it back ! Bring it back, afore the day comes, when even his Bible changes in his altered mind, and the words seem to him to read, as they have sometimes read in my own eyes — in jail : « Whither thou goest, I can Not go ; where thou lodgest, I do Not lodge ; thy people are Not my people ; Nor thy God my God ! » (Ibid.).

(2) « There'll be a Fire to-night », he said, removing from her. « There'll be Fires this winter-time, to light the dark nights, East, West,

le cœur serré d'angoisse. Meg est sans travail ; elle erre dans la boue glacée, une nuit d'hiver, demandant l'aumône , elle tient sur son cœur l'enfant qu'avant de mourir Lilian a mise au monde ; repoussée de partout, chassée de sa mansarde, elle prend enfin sa course vers la rivière.

« Vers la Rivière mouvante, rapide et obscure, sur laquelle planait la nuit d'hiver, comme la dernière et sombre pensée de beaucoup qui y avaient déjà cherché un refuge ; où les lumières éparses sur les rives jetaient un reflet morne, rougeâtre et terne, comme des torches qui y auraient brûlé pour montrer le chemin de la mort ; où nulle demeure de vivants ne jetait son ombre, sur l'obscurité profonde, impénétrable, mélancolique (1). » C'est alors que Toby, éperdu, s'accroche à elle, et la sentant lui échapper, crie son repentir aux cloches, et les supplie. « Je l'ai appris ! » cria le vieillard. « Oh, ayez pitié de moi à cette heure, si, par amour pour elle, si jeune et si douce, j'ai calomnié la nature dans le sein des mères poussées au désespoir ! Ayez pitié de ma présomption, de ma méchanceté, de mon ignorance, et sauvez-la ! (2) » Et quand il voit que les cloches pardonnent, et qu'il est le plus fort, sa

North and South. When you see the distant sky red, they'll be blazing. When you see the distant sky red, think of me no more ; or, if you do, remember what a Hell was lighted up inside of me, and think you see its flames reflected in the clouds. Good night. Good bye ! » (Fourth Quarter).

(1) « To the rolling River, swift and dim, where Winter Night sat brooding like the last dark thoughts of many who had sought a refuge there before her. Where scattered lights upon the banks gleamed sullen, red and dull, as torches that were burning there to show the way to Death. Where no abode of living people cast its shadow, on the deep, impenetrable, melancholy shade ». (Ibid.)

(2) « I have learnt it ! » cried the old man. « O, have mercy on me in this hour, if, in my love for her, so young and good, I slandered Nature in the breasts of mothers rendered desperate ! Pity my pre- *sumption*, wickedness, and ignorance, and save her. » (Ibid.)

joie éclate en accents inspirés. « Je sais que notre héritage nous est réservé par le temps. Je sais qu'une marée du temps se lèvera un jour, devant laquelle tous nos ennemis et nos oppresseurs seront balayés comme des feuilles. Je la vois, qui se gonfle ! Je sais que nous devons avoir confiance et espérer, et ne douter ni de nous-mêmes, ni les uns des autres. Je l'ai appris de la créature la plus chère à mon cœur. Je la tiens serrée dans mes bras, de nouveau. O esprits miséricordieux et bons, je reçois votre leçon dans ma poitrine, en même temps qu'elle ! O Esprits miséricordieux et bons, je suis reconnaissant ! (1) »

Et au son joyeux et clair des carillons, il s'éveille, dans le fauteuil où il s'est endormi, car tout n'est qu'un rêve. Meg, à ses côtés, achève de préparer sa robe de noce, et c'est minuit qui sonne, et la nouvelle année qui commence ; et avec un élan incomparable, l'optimisme infini du dénouement chez Dickens, l'âme s'élance du cauchemar évanoui dans l'allégresse et le bonheur. « Trotty avait-il rêvé ? Ou bien, ses joies et ses peines, et les acteurs qui y prennent part, ne sont-ils qu'un rêve ; lui-même un rêve ; le narrateur de ce conte un rêveur, qui s'éveille enfin ? S'il en est ainsi, ô vous qui l'écoutez, et lui êtes chers dans toutes ses visions, essayez de ne point oublier les dures réalités d'où viennent ces fantômes ; et dans votre domaine — il n'en est point de trop vaste, ni de trop étroit pour une telle œuvre — efforcez-vous de les corriger, de les améliorer, de

(1) « I know that our inheritance is held in store for us by Time. I know there is a sea of Time to rise one day, before which all who wrong us or oppress us will be swept away like leaves. I see it, on the flow ! I know that we must trust, and hope, and neither doubt ourselves, nor doubt the good in one another. I have learnt it from the creature dearest to my heart. I clasp her in my arms again. O spirits, merciful and good, I take your lesson to my breast along with her ! O spirits, merciful and good, I am grateful ! » (Ibid.)

les adoucir. Puisse ainsi l'année nouvelle être heureuse pour vous, heureuse pour beaucoup d'autres dont le bonheur dépend de vous! Puisse ainsi chaque année être plus heureuse que la précédente, et personne, pas même le plus infime parmi nos frères ou nos sœurs, n'être privé de sa part légitime des joies pour lesquelles notre grand Créateur l'a formé! (1) »

Telle est cette œuvre, forte par le pathétique, la suggestion émotionnelle (2). On y retrouve les habitudes artistiques de

(1) « Had Trotty dreamed? Or, are his joys and sorrows, and the actors in them, but a dream; himself a dream; the teller of this tale a dreamer, waking but now? If it be so, O listener, dear to him in all his visions, try to bear in mind the stern realities from which these shadows come; and in your sphere — none is too wide, and none too limited for such an end — endeavour to correct, improve, and soften them. So may the New Year be a happy one to you, happy to many more whose happiness depends on you! So may each year be happier than the last, and not the meanest of our brethren or sisterhood debarred their rightful share, in what our Great Creator formed them to enjoy. » (Ibid.)

(2) Dickens espérait pour elle un grand succès et une grande influence. « I believe I have written a tremendous book, and knocked the *Carol* out of the field. It will make a great uproar, I have no doubt » (Kitton, p. 136). Le succès fut vif sans doute — Dickens retira 1.500 livres de la vente des 20.000 premiers exemplaires — mais il ne répondit pas à son attente. « It must be confessed that the *Chimes*, when published, hardly created the excitement which the author anticipated » (Ibid., p. 138). — La « Revue d'Édimbourg », dans un article élogieux, prévoit cette réserve du public, et l'explique par le ton agressif du livre. Pourtant, dit le critique, « questions are here brought to view, which cannot be dismissed when the book is laid aside » (Vol. 81, janvier 1845, p. 181). Ce fut aussi l'avis de Lord Jeffrey, qui « believed that Dickens had entirely succeeded in his object» (Kitton, p. 138). — Le succès typique, foudroyant, universel, est celui du premier Conte de Noël (*A Christmas Carol*), supérieur comme œuvre d'art au second, plus persuasif aussi, mais moins net comme exposé social. Thackeray en dit : « It seems to me a national benefit, and to every man or woman who reads it a personal kindness ». Lord Jeffrey

Dickens, le mélange original de fantaisie et d'observation vraie, d'humour attendri et de raillerie amère, de verve comique et de puissance tragique ; les personnages dessinés d'un trait rapide et simple, dans une attitude qui traduit le fond de leur caractère : le trottinement de Toby, le petit rire de l'alderman ; l'exagération polémique, la caricature, et pourtant la vérité pittoresque du détail ; l'idéalisme de l'ensemble, et les aperçus largement ouverts sur les réalités les plus tristes. — Si l'on rapproche ce récit des autres *Contes*, et des passages, épars dans son œuvre, où Dickens a nettement formulé sa pensée, on voit se dégager « la philosophie de Noël ». C'est une forme vague et sentimentale du socialisme chrétien. Timide dans sa partie positive, plus hardie dans ses critiques, elle prêche l'interventionnisme au nom d'un idéalisme religieux. Considérée historiquement, elle répond aux besoins d'une société alors à-demi disparue. Elle est faite pour les relations personnelles du travail familial et du petit atelier. En ce sens, on peut l'appeler réactionnaire. Mais de tout autre point de vue, elle est progressiste. Nettement, Dickens condamne les formes explicites de la réaction sociale. Il ne se laisse point entrainer par le besoin d'autorité bienfaisante jusqu'à souhaiter la tutelle politique du peuple.

L'élément chrétien, partout diffus dans l'œuvre, se cristallise ici autour de la fête de Noël. Dans le premier Conte,

écrit à l'auteur : « You should be happy yourself, for you may be sure you have done more good by this little publication, fostered more kindly feelings, and prompted more positive acts of benevolence, than can be traced to all the pulpits and confessionals in Christendom since Christmas 1842 » (Kitton, 120-21). Le « Gentleman's Magazine » confirme cette action immédiate et profonde : « Nor have his benevolent intentions been unavailing, as we have reason to believe that more extensive kindness has been dispensed to those who are in want at the present season than at any preceding one » (Vol. 21, New Series, janvier-juillet 1844 ; p. 170).

c'est la naissance du Christ elle-même qui devient le symbole d'une rénovation morale et sociale. Dans les *Carillons*, ce sont les Cloches, les voix religieuses du temps, qui prêchent aux pauvres leurs devoirs et leurs espérances ; la fête de Noël se confond avec le changement de l'année, la fin d'un passé mauvais, le commencement d'un avenir meilleur. Ici comme là, c'est par une affinité instinctive que Dickens a voulu associer son évangile à ce renouveau de l'âme et du temps. Avec une sympathie profonde, il sentait et aimait le recueillement ému, et aussi la joie débordante de la grande semaine. Nul n'a mieux su donner une voix au sentiment traditionnel de tout un peuple. Fort de son harmonie avec l'instinct national, Dickens a fait un noble effort pour l'élargir, et en tirer la solution pacifique des problèmes sociaux. La Noël était déjà la fête religieuse et familiale par excellence ; en ce jour les cœurs s'ouvraient, les sentiments flétris et morts reverdissaient, un attendrissement passait sur les âmes, et les familles séparées, divisées, s'unissaient autour du foyer paternel. Pourquoi ne pas réunir aussi, de cœur et d'esprit, les frères ennemis de la grande famille nationale ? Si le charme de ce jour suggère la bonté, pourquoi ne pas la laisser rayonner hors de la maison étroite, sur tous, les souffrants, les vaincus, les pauvres et les humbles ? Si l'ivresse physique elle aussi, les tables plantureuses, les brasiers allumés, les arbres chargés de jouets, le bonheur naïf des enfants, l'émoi des jeunes filles qu'on embrasse sous le gui, sont des choses saines et bonnes parce qu'elles réchauffent la joie de vivre, pourquoi ne point donner une pensée à ceux qui souffrent davantage en ce jour de la faim et du froid (1)? Ainsi la fête chrétienne, occasion d'une transformation morale, devient le centre d'où se

(1) Pour tout ceci, cf. *A Christmas Carol*; en particulier : « Stave *Three; the second* of the three spirits. »

répand l'activité charitable élargie ; les *Contes de Noël* rendent matériellement perceptible le rapport chez Dickens entre le christianisme et la doctrine sociale.

Celle-ci est fort simple dans sa partie positive. Une solidarité existe entre les hommes, établie par l'obligation morale inséparable du sentiment religieux. Elle doit se manifester par une sollicitude active des membres de la société les uns pour les autres : les riches et les pauvres ont leurs devoirs. Les seconds possèdent déjà des vertus insoupçonnées ; chez eux surtout fleurissent le dévouement et le sacrifice ; ils sont meilleurs, alors qu'ils pourraient si naturellement être pires (1). Mais il faut encore qu'ils fassent l'effort le plus difficile de tous ; qu'ils conservent, avec la charité, la foi et l'espérance ; qu'ils repoussent le désespoir et la haine sociale. Dickens condamne, s'il les comprend, les violences révolutionnaires. William Fern est du Dorsetshire, comme les six fameux paysans (2) ; en lui, ce sont les émeutes agricoles que l'auteur explique et réprouve. Nulle part il n'est question du Chartisme (3). Toby Veck est durement puni pour avoir douté de la nature humaine, et fait sans le vouloir le jeu des oppresseurs du peuple et des agitateurs. Il faut qu'une énergie vaillante et un ferme espoir permettent aux misérables d'attendre les justes satisfactions que leur réserve l'avenir. — Celles-ci ne viendront point d'elles-mêmes ; c'est aux riches, aux heureux, aux puissants, de tout faire pour corriger les injustices sociales. Comment agiront-ils ? Dickens ne songe pas à supprimer l'inégalité des biens ; l'idée socialiste ne semble être apparue que très vaguement à sa pensée, comme un des rêves chimériques de la révolte. Mais l'appel que les misérables adressent aux riches a toute

(1) Cf. l'anecdote racontée par Forster, vol. II, p. 8-9.

(2) « Lilian Fern whose mother died in Dorsetshire... » (Fourth quarter).

(3) Ni dans les *Carillons*, ni ailleurs.

la force d'une revendication légitime. Avec les chefs de la philanthropie nouvelle, Dickens reconnaît le droit à l'assistance. Les classes dirigeantes sont responsables du mal social; elles ont sur les ignorants et les faibles l'autorité naturelle du père sur ses enfants. Il faut que l'individu et l'État interviennent dans la vie des classes inférieures; la charité privée ou publique, l'action dévouée, sincère, patiente, doivent sans relâche soulager et guérir Le premier *Conte de Noël* enseigne plus spécialement ces devoirs des riches. Il n'est point d'acte indifférent, point de bonne volonté inutile. Du plus grand au plus petit, tous ceux qui commandent ont charge d'âmes. Scrooge, l'homme d'affaires, aura contribué à la paix sociale, s'il augmente les appointements de Bob Cratchit, son commis (1); si tous les patrons ressemblaient au vieux Fezziwig, et traitaient leurs ouvriers en camarades, il y aurait moins de mauvaises haines (2). — Dans les limites de l'ordre actuel et du régime existant, il faut que toute plaie s'efface du corps et de l'âme de la société. Sinon, l'abîme se creusera chaque jour plus profond entre les classes, et la révolution déjà imminente emportera les riches et les pauvres. Et de cette catastrophe sociale, Dickens se fait une image empruntée à l'épopée de Carlyle, la *Révolution française*. Un de ses romans rend perceptible cette influence (3).

La partie négative est plus nette. Elle s'attaque à deux adversaires. L'un est le Conservatisme « stupide » (4), le parti de la pure routine, réactionnaire par instinct et par égoïsme. Ici apparaît le radicalisme de Dickens, à sa révolte contre la philanthropie orgueilleuse et dominatrice. Parmi

(1) « Stave Five : The end of it ».
(2) « Stave Two : The first of the three spirits ».
(3) *A Tale of Two Cities*. — Cf. la Préface, et livre III, chap. xv.
(4) « The stupid party ». C'est ainsi que Lord Macaulay appelait le *parti Tory*.

les formes hypocrites et vaines de la charité, il place le socialisme aristocratique ; Sir Joseph Bowley appartient visiblement à la Jeune Angleterre (1). Mais ce n'est point dans ce sens que Dickens porte son principal effort. Il a été choqué par les allures insultantes de la bienveillance féodale ; au fond, il ne croit pas essentiel que le peuple s'affranchisse lui-même ; pour lui comme pour Carlyle, le salut doit venir d'en haut (2). Il faut se rappeler l'amitié qui l'a uni à Lord Ashley ; et noter que la campagne de la « Corn-law-League », ce mouvement radical et bourgeois par excellence, n'a point de place dans ses romans (3). C'est qu'elle est l'œuvre des radicaux individualistes, et l'individualisme est l'ennemi auquel Dickens a voué l'hostilité la plus acharnée. Sous toutes ses formes : dogmatisme économique, théorie utilitaire, pratique de la bourgeoisie, c'est lui toujours qu'il dénonce et qu'il combat. Il le hait par instinct, comme l'expression sociale d'une sécheresse intérieure, dont son tempérament émotionnel est l'opposé ; par sentiment, comme contraire à la vie morale et à la charité chrétienne ; par raison, dans la

(1) L'intention est d'autant plus certaine, que Dickens avait d'abord songé à placer parmi les héros des *Carillons* un personnage représentant explicitement la Jeune Angleterre. — Cf. dans Forster (vol. II, p. 126-132), le plan primitif de l'ouvrage ; et (p. 135) la lettre que lui écrit Dickens : « as you dislike the Young England gentleman, I shall knock him out, and replace him by a man... who recognizes no virtue in anything, but the good old times »... De ce qui suit, il résulte que l'homme aux boutons de métal est le véritable successeur du « Young England gentleman ».

(2) Cf. plus haut les dernières paroles de William Fern à l'assemblée des châtelains.

(3) Sans doute, le fait tient à la préférence de Dickens pour les années antérieures à 1832 ; et son opinion sur les « Corn Laws » n'est point douteuse ; il l'a exposée dans le « Daily News », dont il fut un moment directeur. (Cf. les numéros des 9, 13, 16 mars 1846). — Il reste significatif que cet aspect de la lutte sociale ne l'ait pas attiré davantage.

mesure où il raisonne, comme la théorie de l'égoïsme. Dans l'intransigeance Malthusienne de Filer, l'application prématurée des mathématiques à la vie, il devine plutôt qu'il ne voit une dangereuse exagération théorique ; et le « bon sens » pratique de l'alderman, la vision froide et impitoyable des intérêts matériels, lui apparaît comme un appauvrissement moral de même nature et de même effet. Son intuition lui fait sentir le lien entre le dessèchement de l'âme chez les gens d'affaires, et la tyrannie d'une abstraction étroite chez les économistes. Incapable de réfuter les seconds, c'est aux premiers qu'il s'attaque (1). L'œuvre de Dickens est un vaste effort pour détruire dans l'esprit public les corollaires psychologiques de l'indifférence rationnelle, et les remplacer par ceux de l'interventionnisme sentimental. Mais cet aspect de son enseignement ne se dégage des textes qu'à la réflexion. Dickens n'a eu qu'à-demi conscience de sa tactique la plus efficace ; nous étudierons sa lutte contre l'individualisme en examinant le sens implicite de ses romans.

III

La philosophie de Noël est une suggestion intense mais vague d'altruisme social. Dickens y a mis les qualités de son âme, et les insuffisances de sa pensée. Mais s'il n'a point étudié les problèmes économiques, et si la politique, selon le mot de son biographe, a toujours été pour lui un senti-

(1) Les romans contiennent de nombreuses critiques de l'économie orthodoxe. Mais elles sont analogues à celles qu'en font tous les apôtres du mouvement interventionniste. Elles consistent à lui opposer ses conséquences pratiques, et leur interprétation sentimentale; à qualifier, du point de vue émotionnel, ses caractères intérieurs. — Cf. par exemple *Olivier Twist*, chap. XII; *le Cantique de Noël*, Stave Three; *les Temps difficiles*, livre I, chap. IX; livre II, chap. I; *livre III, chap. VIII.*

ment et un instinct (1), il possédait en revanche le don artistique de la vision, et la sensibilité imaginative qui perçoit dans chaque souffrance toute la misère humaine. Il a pu sentir pleinement certaines formes spéciales du mal social, et leur donner un relief si puissant que tous les yeux fussent forcés de les voir. Par sa critique vigoureuse de certains abus, Dickens a contribué largement à l'épuration philanthropique de la vie anglaise.

Comme il est naturel, ce sont les thèses les plus précises qui ont agi sur les faits de la façon la plus sensible. — *Nicolas Nickleby* a atténué les pires effets de l'abandon où l'État laissait encore l'enseignement public (2). Les écoles du Yorkshire avaient une réputation détestable ; Dickens en entend parler dès son enfance, et l'impression reçue ne s'efface plus. « Je restai toujours curieux au sujet des écoles du Yorkshire : — me trouvai, longtemps après et à diverses époques, en mesure d'en apprendre davantage ; — à la fin, ayant un public, je résolus d'écrire sur elles (3). » Ainsi le mobile didactique est ici le germe du roman. Dickens s'entoure de matériaux, fait un voyage en Yorkshire, recherche dans les journaux les comptes-rendus des procès faits aux maîtres d'école (4). Il consacre à la question la première partie de son livre (5). La vie des « jeunes

(1) « He had not made politics at any time a study, and they were always an instinct with him rather than a science. » (Forster, II, 122). Nous avons dit que son éducation avait été négligée. Il ne fut jamais un homme instruit.

(2) Cf. l'article de M. Langlois dans la « Revue de Paris », 1er avril 1903.

(3) « I was always curious about Yorkshire schools — fell, long afterwards and at sundry times, into the way of hearing more about them — at last, having an audience, resolved to write about them. » (Préface de 1867).

(4) Ibid.

(5) Chap. IV-XIV.

messieurs » à Dotheboys Hall, la brutalité raffinée de Squeers, les souffrances du maître d'études, racontées avec un art violent et attendri, adoucies par le charme d'un humour irrésistible, ont un effet magique sur l'opinion. De tous côtés, l'attention s'éveille ; les pires écoles doivent fermer leurs portes (1). C'est le moment (1839) où le contrôle de l'État sur l'enseignement commence ; où est augmenté le budget insignifiant de l'instruction publique (2). Le mouvement, favorisé par mille influences, ne s'arrêtera plus. « Il y avait alors un grand nombre d'écoles à bon marché dans le Yorkshire. Il y en a très peu aujourd'hui », écrit Dickens en 1867 (3). — De même, Mrs. Sarah Gamp et Mrs. Betsy Prig, les inoubliables garde-malades de *Martin Chuzzlewit*, sont des types dès la publication du roman (4) ; leur grossièreté, leur ivrognerie, leur zèle plus que médiocre, leur exploitation cynique de la maladie et de la mort, s'imposent à l'opinion comme des vérités trop longtemps méconnues. L'initiative privée ou l'action des pouvoirs publics s'efforcent désormais de remédier au mal, et y réussissent. Le corps des garde-malades est aujourd'hui l'un des plus admirables instruments de la charité sociale en Angleterre (5).

(1) Pour l'effet produit, cf. Canning, *The Philosophy of Ch. Dickens* ; p. 102 sqq.

(2) Cf. Langlois, *article cité*.

(3) « There were, then, a good many cheap Yorkshire schools in existence. There are very few now. »

(4) Cf. surtout chap. XIX, XXV.

(5) C'est ici le lieu d'indiquer l'influence exercée par Dickens sur l'éducation, au sens large du mot. Par la tendance émotionnelle de son œuvre, et la place qu'y occupent les affections de famille ; par le charme des figures d'enfants, et d'enfants malheureux ou brutalisés, qui y abondent, elle a contribué à perfectionner les méthodes, à adoucir l'esprit de l'éducation en pays anglais. Ce rôle est mis en lumière, avec quelque exagération peut-être, par le livre intéressant de Hughes, *Dickens as an Educator*. — « It will be admitted that he has done *more than any one* else to secure for the child a considerate treatment

C'est dans le domaine légal surtout que l'action de Dickens a été efficace. La loi pénale, le système pénitentiaire, la procédure, sont pour lui des préoccupations constantes. Son expérience lui donnait du sujet une connaissance intime. Ces thèmes, nous l'avons vu, étaient dans l'air ; le mérite de Dickens n'est point l'invention et l'initiative ; il a prêté l'appui de son incomparable influence littéraire à des réformes déjà commencées ; il n'est pas douteux qu'il en ait hâté l'achèvement. La cruauté du code pénal est souvent dénoncée (1) ; plus souvent, l'inégale sévérité des lois envers les riches et les pauvres (2). Nous avons cité la protestation de Fern dans les *Carillons*. Les *Temps difficiles* posent nettement la question du divorce : est-il juste que ce soit un privilège de la fortune ? (3) *Olivier Twist* est un long plaidoyer contre les sévérités inutiles de la loi envers les misérables. Dickens a beaucoup fait pour supprimer en Angleterre la publicité des exécutions capitales (4). Un épisode (*Dombey et fils*) nous apitoie sur le sort de la fille lâchement séduite et abandonnée, qui a tué son enfant et que la société condamne (5). Ces thèmes reviennent avec

of his tender age. « It is a crime against a child to rob it of its childhood. » This principle was announced by Dickens, and it has come to be generally recognised and adopted. » (Editor's preface, p. v.)

(1) Cf. l'histoire racontée par le bourreau Dennis, dans *Barnaby Rudge*. « Mary Jones, a young woman of 19, who come up to Tyburn with an infant at her breast, and was worked off for taking a piece of cloth off the counter of a shop in Ludgate Hill, and putting it down again when the shopman see her, and who had never done any harm before and only tried to do that in consequence of her husband having been pressed 3 weeks previous, and she being left to beg, with 2 young children — as was proved upon the trial. » (Chap. XXXVII).

(2) Cf. *Nicolas Nickleby*, chap. XLVI.

(3) Livre I, chap. XI.

(4) Forster, II, 447.

(5) Chap. XXXIV.

insistance ; nous savons d'autre part quel est, parallèlement à l'œuvre de Dickens, l'adoucissement de la loi pénale.

Nul n'a contribué autant que lui à la réforme des prisons pour dettes. Dans les cas d' « insolvabilité », distincts de ceux de « banqueroute », la personne du débiteur était saisie, et ses gains futurs appartenaient aux créanciers (1). L'état des prisons était incroyable ; la loi ne garantissait pas un minimum de conditions matérielles, hygiéniques, morales, aux infortunés qui y étaient enfermés (2). Déjà l'opinion s'était émue ; la Cour instituée par l'Acte de 1813 avait libéré 50.000 débiteurs en 13 ans. Le père de Dickens en avait bénéficié, après un séjour dans la « Marshalsea » où son fils partagea quelque temps sa vie. Mais le nombre des prisonniers restait très élevé. En 1827, à Londres seulement, 6.000 personnes sont arrêtées pour dettes. Les Commissaires de Droit Civil, en 1830, déclarent bien fondées les « plaintes bruyantes et générales » contre la loi d'insolvabilité. C'est alors que Dickens intervient. L'ennui rongeur d'une vie sans espoir et sans but, le relâchement de l'énergie, la misère, la ruine physique, le spectacle démoralisant des faveurs accordées aux débiteurs riches, toute la cruauté indéfinissable du système, sont rendus par lui avec la force de la vérité. Le séjour de M Pickwick dans une des prisons de Londres, la « Fleet », sert de prétexte à une description vivante, comique et tragique, de ce monde si particulier (3). « Nous laissons encore sans l'effacer sur les feuillets de notre code, pour le respect et l'admiration des âges futurs, la loi juste et saine qui déclare que le robuste criminel sera nourri et vêtu, et qu'on laissera le débiteur sans le sou mourir de

(1) Pour tout ceci, cf. Walpole, vol. IV, p. 418-423.

(2) Pour la vérité descriptive chez Dickens, cf. Trumble, *In jail with Ch. Dickens* ; chap. III, « the Fleet Prison » ; chap. IV, « the Marshalsea ».

(3) *Chap* XLI-XLVI.

faim et de nudité (1). » Plus tard, dans la *Petite Dorrit*, Dickens reviendra sur ce thème, et rendra visible à des milliers de lecteurs l'agonie morale des prisonniers dans la « Marshalsea » (2). Mais déjà il parlera au passé ; une réforme suit de près la publication de *Pickwick* (1837). En 1838, une mesure est proposée contre la rigueur de la loi ; elle échoue presque entièrement : après des efforts répétés, Cottenham réussit en 1844 à assimiler jusqu'à un certain point le sort des « débiteurs » à celui des « banqueroutiers ».

La procédure et les défauts corporatifs des gens de loi trouvent en Dickens un critique impitoyable. L'opinion est unanime aujourd'hui à l'approuver (3). Dès *Pickwick*, les figures rouées de Dodson et Fogg, l'immortel procès Bardell contre Pickwick, suggèrent au lecteur un respect fort mitigé pour la scélératesse légale et ses instruments (4). Dans *Olivier Twist*, nous voyons à l'œuvre M. Fang, l'officier de police, et sa façon brutale et sommaire d'expédier l'injustice est en elle-même le plus éloquent des plaidoyers (5). Le *Magasin d'antiquités* nous présente deux figures aussi caractéristiques, celles de l'avoué Sampson Brass et de sa sœur Sally ; couple charmant, la souplesse masculine et l'astuce féminine liguées contre l'esprit et la lettre des lois (6).

(1) « We still leave unblotted in the leaves of our statute book, for the reverence and admiration of succeeding ages, the just and wholesome law which declares that the sturdy felon shall be fed and clothed, and that the penniless debtor shall be left to die of starvation and nakedness. » (Chap. XLII).

(2) Livre I, chap. VI, VII, IX, XIX, XXXVI.

(3) Cf. Frank Lockwood, *The Law and Lawyers of Pickwick*. « The public, to my mind, owe a deeper debt of gratitude to the man who, by his wit, courage, and industry, has brought about reforms in our legal administration, for which all litigants and honourable practitioners should all alike be grateful. » (p. 104).

(4) Chap. XXXIV.

(5) Chap. XI.

(6) Cf. par exemple chap. XI.

David Copperfield nous initie aux dessous de la cour des « Commons », et des vieilles organisations judiciaires où le parasitisme le plus cynique se perpétue (1). — *Bleak House*, enfin, est un acte d'accusation formidable contre l'existence, les procédés, l'esprit, de la « Court of Chancery » (2). Ici encore la sévérité du romancier est amplement justifiée par les faits (3). Les délais infinis, les frais énormes, les oppositions et les appels sans cesse renouvelables, la complication effrayante des procès, étaient passés en proverbe (4). Nous savons par la préface de *Bleak House*, et les recherches de Forster, que le cas de Gridley, « l'homme du Shropshire » (5), est la reproduction d'une affaire réelle. « Quelle dérision de la justice ! » dit l'auteur de la brochure dont s'est inspiré Dickens ; « les faits parlent d'eux-mêmes. Les frais déjà encourus, au sujet de ce legs de 300 livres, se montent à 800 ou 900 livres, et les parties ne sont pas plus avancées. Déjà près de cinq ans se sont écoulés, et le plaignant renoncerait volontiers à toute prétention sur l'héritage, s'il pouvait cesser ainsi d'encourir les frais ; tandis que les défendeurs qui possèdent la petite ferme léguée par le testateur, n'ont guère d'autre perspective que la ruine (6). »

(1) Chap. XXIII, XXVI.

(2) Cour supérieure destinée à juger « in Equity ».

(3) L'attention publique était depuis longtemps tournée de ce côté. — Cf. la « Quarterly Review », vol. 65 (1839-40), p. 272 sqq, pour l'état de la question et les polémiques à cette époque.

(4) Pour tout ceci, cf, Walpole, vol. III, p. 275-85.

(5) Chap. XV.

(6) « What a mockery of justice this is », says M. Challimor, « the facts speak for themselves. The costs already incurred in reference to this £ 300 legacy are not less than from £ 800 to £ 900, and the parties are no forwarder. Already near 5 years have passed by and the plaintiff would be glad to give up his chance of the legacy, if he could escape from his liability to costs, while the defendants who own the little farm left by the testator, have scarce any better prospect before them than ruin ». (Forster, III, 29-30).

Deux lettres anonymes, adressées à Dickens en 1859, nous montrent jusqu'à quel point le sentiment public l'approuvait. « Je suis poussé », dit l'auteur, « par un sentiment d'amour et de reconnaissance envers vous — sans parler de tout ce que vos écrits ont gravé dans mon cœur et celui de milliers d'autres — pour la haine loyale mais implacable que vous avez toujours manifestée envers ce monstre d'iniquité, la « Court of Chancery », telle qu'elle existe aujourd'hui (1). » L'effet du livre, s'il n'est pas immédiat, se traduit à la longue dans les mœurs judiciaires ; il a sa part dans la réorganisation des Cours supérieures de justice en 1873.

Ailleurs, les thèses sont moins précises, les abus signalés plus complexes ; il est difficile de saisir une action personnelle exercée par Dickens ; son influence s'est composée avec toutes les forces contemporaines de même sens ; elle est entrée comme élément dans la formation morale de l'interventionnisme. Nous sommes réduits à en conjecturer l'existence et la valeur, d'après les témoignages qui affirment la popularité de son œuvre, et sa prise réelle sur les esprits et les consciences. — Dickens a vivement senti et fait sentir le lien étroit entre la misère physique et la corruption des mœurs ; l'impossibilité d'une vie heureuse et honnête dans les quartiers malsains, les logis sordides, sans air, sans lumière et sans eau. Les pages vigoureuses d'*Olivier Twist*, où les « slums » modernes apparaissent, font date dans la littérature anglaise (2). L'auteur y décrit l' « île de

(1) « I am impelled by a feeling of love and admiration towards you — apart from all that your writings have engraved in my heart and in the hearts of millions — by the honest, but implacable hatred, which you have ever expressed towards this monster of iniquity, the « Court of Chancery », as at present constituted » (*Judge Lynch of America, his two letters to Charles Dickens*, etc. ; lettre I).

(2) Chap. v et L.

Jacob », un quartier typique, bâti entre un fossé bourbeux et la Tamise (1) ; les galeries de bois vermoulu courant derrière les maisons, percées de trous par où l'on aperçoit la vase ; les fenêtres brisées, les pieux en saillie pour sécher un linge toujours absent ; les chambres si petites, si sales, si renfermées, que l'air y paraît plus souillé même que la crasse et l'ordure ; les salles vermoulues qui se projettent au-dessus de la boue, et menacent de s'y écrouler ; les murs tachés, les fondations chancelantes, tous les traits repoussants de la misère (2).

Nul thème n'est plus fréquent chez Dickens ; nul besoin social n'a plus vivement éveillé en lui la haine de l'indifférence égoïste et de la philanthropie paresseuse (3). « Jetez les yeux autour de vous, sur le monde de spectacles odieux — des millions de créatures immortelles n'ont point d'autre monde sur la terre — à la plus légère mention duquel l'humanité se révolte, et la délicatesse raffinée qui vit dans la rue à côté, se bouche les oreilles, et balbutie du bout des lèvres : « Je n'en crois rien ! » Respirez l'air souillé, chargé de toutes les impuretés vénéneuses pour la santé et la vie : et que chacun de vos sens, accordé à notre race pour son plaisir et son bonheur, soit blessé, dégoûté, révolté, et

(1) « Jacob's Island, surrounded by a muddy ditch, six or eight feet deep and fifteen or twenty wide when the tide is in, once called Mile Pond, but known in the days of this story as Folly Ditch » (chap. L).

(2) « Crazy wooden galleries common to the backs of half-a-dozen houses, with holes from which to look upon the slime beneath ; windows, broken and patched, with poles thrust out on which to dry the linen that is never there ; rooms so small, so filthy, so confined, that the air would seem too tainted even for the dirt and squalor which they shelter ; wooden chambers thrusting themselves out above the mud, and threatening to fall into it... » Etc. (Chap. IV).

(3) Cf. *le Magasin d'Antiquités*, chap. XXXVIII et LXXIII ; *le Cantique de Noël*, Stave Four ; *Dombey et fils*, chap. XLVII ; *Bleak House*, *chap. XVI ; la Petite Dorrit*, chap. IX et XII, etc.

devienne une voie par où ne peuvent entrer que la souffrance et la mort. Essayez en vain d'imaginer une simple plante, une fleur, une herbe saine, qui plantée dans cette couche fétide, y pourrait croître naturellement, ou déployer ses petites feuilles au soleil comme Dieu l'a voulu. Et ensuite, appelant quelque spectre d'enfant, au corps rabougri, à la figure vicieuse, déclamez sur sa malignité contre nature, et lamentez-vous qu'il soit de si bonne heure si éloigné du Ciel ; — mais songez un peu qu'il a été conçu, mis au monde et élevé en Enfer (1). » — Par une réaction instinctive, Dickens en vient à souhaiter le retour à la nature, à ébaucher les thèmes qu'illustrera Ruskin. Les champs, l'air pur, la vie rustique, la paix de l'Angleterre agricole, se montrent çà et là comme une percée rafraîchissante et idyllique dans les romans. « La fraîcheur du jour, le chant des oiseaux, la beauté de l'herbe ondoyante, le vert foncé des feuilles, les fleurs sauvages, et les mille parfums et les rumeurs exquises qui flottaient dans l'air, — joies profondes pour la plupart d'entre nous, mais surtout pour ceux qui vivent au milieu des foules, ou solitaires dans les grandes

(1) « Look round upon the world of odious sights — millions of immortal creatures have no other world on earth — at the lightest mention of which humanity revolts, and dainty delicacy living in the next street, stops her ears, and lisps : « I don't believe it ! » Breathe the polluted air, foul with every impurity that is poisonous to health and life ; and have every sense, conferred upon our race for its delight and happiness, offended, sickened and disgusted, and made a channel by which misery and death alone can enter. Vainly attempt to think of any simple plant, or flower, or wholesome weed that set in this fœtid bed, could have its natural growth, or put its little leaves off to the sun as God designed it. And then, calling up some ghastly child, with stunted form and wicked face, hold forth on its unnatural sinfulness, and lament its being, so early, far away from Heaven — but think a little of its having been conceived, and born and bred, in Hell ! » (*Dombey*, chap. XLVII).

cités comme dans le seau d'un puits humain — pénétrèrent leurs poitrines, et ils se sentirent heureux (1).» L'horreur nostalgique du désert de brique et de boue apparaît ainsi chez l'inventeur littéraire de la grande ville moderne (2).

Il est peu question, dans les romans, de la législation industrielle. Dickens connaissait mal les industries autour desquelles le mouvement se concentrait; de courts aveux nous révèlent sa sympathie pour les « Factory Acts »; elle se lie à son hostilité contre les formules du « laisser-faire » (3). Un aspect seulement du problème, mieux connu de lui, a vivement ému sa sensibilité. Le travail des enfants, leur exploitation par l'égoïsme familial ou patronal, leur initiation précoce à la douleur, soulèvent sa protestation indignée. Ici le sentiment personnel se mêle à la pitié; Dickens revoit son enfance et s'attendrit sur lui-même. L'histoire d'Olivier Twist a la valeur d'un symbole; elle résume imaginativement la souffrance des « parish apprentices », dont Robert Blincoe est le type; fils de pauvres, nés dans les workhouses, et livrés aux manufacturiers ou aux artisans (4). Souvent, la vue des enfants riches, de leur santé heureuse, de leur grâce et de leurs jeux, suggère par contraste l'image douloureuse des autres, et Dickens s'interrompt pour dénoncer encore la cruelle indifférence des pouvoirs publics (5). Il a compris le

(1) « The freshness of the day, the singing of the birds, the beauty of the waving grass, the deep green leaves, the wild flowers, and the thousand exquisite scents and sounds that floated in the air, — deep joys to most of us, but most of all to those whose life is in a crowd, or who live solitary in great cities as in the bucket of a human well, — sunk into their breasts and made them very glad. » (*Le Magasin d'Antiquités*, chap. xv).

(2) Cf. *Nicolas Nickleby*, chap. xxii, l; — *Bleak House*, chap. xxxi; *La Petite Dorrit*, chap. iii; — *Olivier Twist*, chap. xxxii.

(3) *Pickwick*, chap. vii; *Les Temps difficiles*, livre II, chap. i.

(4) Cf. surtout *Olivier Twist*, chap. iii.

(5) Cf. *Nicolas Nickleby*, chap. l; *Le Magasin d'Antiquités*, chap. xxxi.

péril qui menace la race, et prodigue les avertissements aux insensés qui ne veulent pas voir. Jamais le mal n'a été exprimé en termes plus dramatiques, que dans la scène du *Conte de Noël* où Scrooge est visité par le spectre du Présent (1).

« Pardonnez-moi si ma question n'est point justifiée », dit Scrooge, regardant avec attention la robe de l'Esprit, « mais je vois quelque chose d'étrange, et qui n'est pas de vous, dépassant les plis de votre manteau. Est-ce un pied ou une griffe ? — Ce pourrait être une griffe, pour la chair qu'il y a dessus ! » répondit tristement l'Esprit. « Regardez ! » — Des replis de sa robe, il tira deux enfants ; tristes,

(1) « Forgive me if I am not justified in what I ask, » said Scrooge, looking intently at the Spirit's robe, « but I see something strange, and not belonging to yourself, protruding from your skirts. Is it a foot or a claw ? — It might be a claw, for the flesh there is upon it », was the Spirit's sorrowful reply. « Look here ! » — From the foldings of its robe, it brought two children ; wretched, abject, frightful, hideous, miserable They knelt down at its feet, and clung upon the outside of its garment.

« Oh, Man, look here. Look, look down here ! » exclaimed the Ghost.

« They were a boy and girl. Yellow, meagre, ragged, scowling, wolfish ; but prostrate, too, in their humility. Where graceful youth should have filled their features out, and touched them with its freshest tints, a stale and shrivelled hand, like that of age, had pinched and twisted them, and pulled them into shreds. Where angels might have sat enthroned, devils lurked and glared out menacing. No change, no degradation, no perversion of humanity, in any grade, through all the mysteries of wonderful creation, has monsters half so horrible and dread.

« Scrooge started back, appalled... « Spirit ! Are they yours ? » Scrooge could say no more — « They are Man's », said the Spirit, looking down upon them. « And they cling to me appealing from their fathers. This boy is Ignorance. This girl is Want. Beware them both, and all of their degree, but most of all beware this boy, for on his brow I see that written which is Doom, unless the writing be erased. Deny it ! » cried the Spirit, stretching out its hand towards the city. « Slander those who tell it ye ! Admit it for your factious purposes, and make it worse. And abide the end ! » (Stave Three).

abjects, effrayants, hideux, misérables. Ils s'agenouillèrent à ses pieds, et s'attachèrent à ses vêtements.

« O homme ! Regardez. Regardez, regardez ceci ! » s'écria l'Esprit.

« C'étaient un garçon et une fille. Livides, maigres, déguenillés, le regard mauvais, l'air de bêtes de proie ; mais prosternés, aussi, dans leur humilité. Alors que la grâce de la jeunesse aurait dû orner leurs traits de plénitude, et les colorer de ses nuances les plus fraîches, une main sèche et racornie, comme celle de la vieillesse, les avait tirés et tordus et déchirés. Là où les anges auraient pu se fixer comme sur un trône, les démons se cachaient, et leurs yeux menaçants étincelaient. Nul changement, nulle dégradation, nulle perversion de la race humaine, à tous les degrés, parmi tous les mystères de la création merveilleuse, n'a de monstres moitié aussi horribles et effrayants.

« Scrooge recula, épouvanté... « Esprit, sont-ils à vous ? » Il ne put en dire plus. « Ils sont à l'homme », dit l'Esprit baissant les yeux vers eux. « Et ils se cramponnent à moi, car ils en appellent contre leurs pères. Ce garçon est l'Ignorance. Cette fille est la Misère. Prenez garde à tous les deux et à tous ceux de leur race, mais surtout prenez garde à ce garçon, car sur son front je vois des mots qui annoncent votre destin, à moins qu'ils ne soient effacés. Niez-le ! cria l'Esprit, étendant la main vers la ville. Calomniez ceux qui vous le disent ! Admettez le mal dans l'intérêt de vos desseins factieux et rendez-le pire : et attendez la fin ! »

Il n'est point inutile non plus, l'appel que Dickens adresse au public en faveur des parias sociaux, des êtres abandonnés, vicieux ou criminels, des vagabonds ou déclassés pour lesquels la misère, le crime et la mort sont inévitables, si une force supérieure ne vient les sauver. *Olivier Twist*, mieux que *Paul Clifford*, avec une vérité d'observation supérieure, a révélé au grand public un monde connu seule-

ment de la police (1). Jo, dans *Bleak House*, représente les produits inquiétants et obscurs de Londres, les victimes irresponsables, animales, dangereuses, d'un ordre social qui ne les a point prévues (2). Contre ce mal, en particulier, c'est l'intervention de l'État que Dickens réclame. D'Amérique, il a rapporté une admiration enthousiaste pour les entreprises de charité collective, les hôpitaux, les asiles, les prisons modèles (3). Sa campagne acharnée contre la routine administrative, s'explique par le besoin et le désir d'une organisation sociale plus efficace. A l'époque de la guerre de Crimée, au moment où le patriotisme anglais est surexcité, l'intérêt national, le bon ordre dans l'État et la philanthropie sont pour Carlyle et Dickens intimement liés. Chez le romancier lui-même apparaît en germe l'impérialisme social, la théorie de « l'efficacité nationale (4) ». Il est ainsi amené à combattre l'excès dangereux de sa propre tendance, la fausse philanthropie. Déjà il avait attaqué l'hypocrisie morale ou religieuse ; les figures grotesques de Stiggins (5), et de

(1) Cf. dans Kitton, « *The Novels of Ch. Dickens*, a bibliography and sketch »; p. 38 39, une preuve de l'influence exercée par le roman, sur « the formation of institutions for the benefit of waifs and strays like poor Oliver ».

(2) Cf. chap. XI, XXI, XLVII surtout.

(3) Cf. les *Notes Américaines* (1842) — « It is a great and pleasant feature of all such institutions in America, that they are either supported by the State or assisted by the State... I cannot but think, with a view to the principle and its tendency to elevate or depress the character of the industrious classes, that a Public Charity is immeasurably better than a Private Foundation, no matter how munificently the latter may be endowed » (Chap III, Boston). — Cf. aussi chap. XV.

(4) *La Petite Dorrit*, chap. X : « It was this spirit of national efficiency in the Circumlocution Office that had gradually led to its having something to do with everything ».

(5) *Pickwick*, chap. XXVII, XXXIII.

Chadband (1) : le caractère tout entier de Pecksniff (2), nous montrent l'intensité de cette haine, qui s'en prend quelquefois aux ridicules respectables des sectes dissidentes. Elle ne change pas de nature en changeant d'objet, en poursuivant la bienveillance solennelle de Sir Joseph Bowley, les spéculations sentimentales et financières de Ralph Nickleby (3), la monomanie civilisatrice de Mrs. Jellaby (4). Dans les fabuleuses missions à Borrioboola-Gha (5), Dickens voit une déperdition de forces, l'égarement d'une activité précieuse et trop nécessaire à l'Angleterre pour qu'elle puisse se gaspiller au dehors.

Il ne manqua point d'ennemis pour faire à Dickens le même reproche. Sa prétention d'être un professeur de morale sociale, ses incursions peu motivées dans les domaines techniques, le caractère parfois superficiel et hâtif de ses jugements, soulevèrent des résistances et des rancunes. Il eut contre lui, outre les intéressés de l'individualisme, les esprits raffinés pour lesquels l'art n'est point conciliable avec une fin didactique. Des polémiques parfois très vives s'engagèrent autour des thèses soutenues par Dickens. Il est impossible, aujourd'hui, de ne pas lui donner raison dans l'esprit, sinon toujours dans la lettre. Quelques exemples ne seront pas inutiles. Nulle attitude n'a été aussi vivement reprochée à Dickens, que celle qu'il prit dès ses débuts à l'égard de la nouvelle loi des pauvres (1834). *Olivier Twist* (1838) nous initie aux cruautés du

(1) *Le Magasin d'Antiquités*, chap. XLI.
(2) *Martin Chuzzlewit.*
(3) *Nicolas Nickleby*, chap. II.
(4) *Bleak House*, chap. IV, XIV, XXIII.
(5) « We hope by this time next year to have from a hundred and fifty to two hundred healthy families cultivating coffee and educating the natives of Borrioboola-Gha, on the left bank of the Niger. » (Chap. IV, Telescopic Philanthropy).

workhouse (1). L'esprit de la loi consiste à laisser aux pauvres l'alternative, « de mourir de faim par degrés dans le workhouse, ou rapidement au dehors » (2). La brutalité solennelle de Bumble, le cynisme utilitaire du comité d'assistance sont dans toutes les mémoires anglaises (3). Le tableau est-il chargé ? Parmi les défenseurs de la « New poor law », Miss Martineau se fait remarquer par son énergie. A l'en croire, Dickens aurait sciemment rendu la nouvelle loi responsable des vices de l'ancienne (4). Il y a, en effet, une confusion fondamentale dans *Olivier Twist*; nous ne savons si c'est l'ancien régime ou le nouveau qui est visé ; l'auteur ne semble guère au courant des caractères précis qui les distinguent. Il ne paraît pas connaître non plus la nécessité de la réforme, et le danger social de l'assistance telle qu'elle était organisée avant 1834. Mais il a senti la tristesse infinie de cet aveu d'impuissance, nécessaire peut-être ; de ces prisons où l'Angleterre a parqué ses pauvres comme une race maudite ; il a compris qu'une telle mesure ne serait pas moralement justifiable avant l'épuisement de la charité la plus passionnée ; que jamais l'opposition de la politique humaine et de l'Évangile n'avait pris une forme aussi concrète et aussi frappante. Il avait raison au point de vue chrétien, en réprouvant la loi nouvelle ; au point de vue humain, en dénonçant son application trop rigoureuse (5). « Les journaux du temps, les « Débats Parlementaires », la littérature

(1) Chap. I-IV.

(2) « So, they established the rule, that all poor people should have the alternative (for they would compel nobody, not they), of being starved by a gradual process in the house, or by a quick one out of it. » (Chap. II). Ceci semble s'appliquer à la nouvelle loi des pauvres.

(3) Cf. aussi, *les Carillons*, second quarter ; *La Petite Dorrit*, livre I, chap. XXXI ; *l'Ami Commun*, livre I, chap. XI et XVI ; livre II, chap. IX.

(4) *The Factory Controversy*, etc. — p. 35-6.

(5) Cf. par exemple « Punch », vol. 4 (1843), p. 46 : « The Milk of Poor law kindness. »

même regorgent de récits de cruautés gratuites commises envers les pauvres. » Les vieillards étaient brusquement séparés de leurs compagnes, les mères de leurs enfants à la mamelle; les malades devaient faire à pied de longues distances, pour obtenir un secours; souvent ils perdaient connaissance, mouraient avant que l'aide ne vînt. « Dans beaucoup de workhouses la nourriture était insuffisante pour soutenir la vie: les médecins se plaignaient qu'ils ne pussent obtenir des aliments convenables pour les malades (1). » Le récit publié à cette époque (2) des cruautés commises à Andover confirme les accusations de Dickens. Peu à peu la nouvelle loi devait se faire moins intransigeante; une campagne inlassable des philanthropes, l'initiative privée, devaient en adoucir l'application. La femme qui a le plus fait pour compléter par la charité spontanée l'œuvre sèche et anonyme des pouvoirs publics, Louisa Twining, apporte un témoignage involontaire et précieux à l'appui de la véracité de Dickens. Elle cite les notes prises par le Docteur Roger, en 1855, comme médecin du « Strand Union Workhouse », à Londres. « Le maître du workhouse était un homme qui aurait pu être l'original du Bumble de *Olivier Twist* (3). »

Même parti pris sentimental, même inexactitude, même pénétration intuitive au cœur des injustices et des souffran-

(1) « The newspapers of the times, the debates in Parliament, even the literature of the period, teem with stories of unnecessary harshness to paupers. Old men, suddenly forced into the workhouse, were separated from their wives; mothers were separated from their infant children... In many workhouses the diet was insufficient for the bare sustenance of life; the medical men complained that they could not obtain adequate food for their patients. » (Walpole, IV, 365).

(2) En 1846. L'effet en fut grand sur l'opinion.

(3) « The master of the workhouse was a man who might have been the original of Bumble in *Oliver Twist.* » (*Workhouses and Pauperism*, p. 23.)

ces, dans la croisade de Dickens contre l'emprisonnement cellulaire. Le système Pensylvanien ou de l'isolement complet, récemment inventé, était appliqué à Philadelphie dans toute sa rigueur. Dickens visita la prison au cours de son voyage, et son imagination s'émut à la vue des infortunés qui y étaient enfermés. Nulle étude n'est plus intéressante que celle des pages qu'il leur a consacrées (1). On y prend sur le vif les procédés ordinaires de son art, le grossissement du réel, le prolongement par l'émotion des traits aperçus ou devinés dans l'objet. Sur la figure inerte des prisonniers, à travers leur mutisme ou leur parole indifférente, Dickens a lu le désespoir et la folie. Ses *Notes Américaines* proclament l'horreur de cette barbarie systématique et légale ; elles disent le besoin que l'homme a de l'homme, de la voix humaine, du visage humain, le danger physique et moral de la solitude prolongée. L'ouvrage fait sensation ; l'opinion s'émeut. Justement les réformateurs anglais cherchaient, nous l'avons vu, dans l'isolement des prisonniers, le remède à leur corruption réciproque ; l'emprisonnement cellulaire apparaissait à des théoriciens enthousiastes comme un idéal d'autant plus efficace que sa réalisation serait plus rigoureuse ; un pamphlet violent du philanthrope Adshead prend Dickens à partie, l'accuse de mensonge ou d'erreur à-demi voulue, d'imbécillité sentimentale, et de recherche éhontée des effets littéraires (2). Matériellement, il avait raison ; presque rien ne subsiste, après sa critique, des faits racontés par les *Notes Américaines* (3) ; mais Dickens n'avait pas tort.

(1) *Notes américaines*, chap. VII : Philadelphia and its solitary prison. — Sur cette question, voir Trumble, *In jail with Ch. Dickens*, chap. VIII.

(2) *Prisons and Prisoners*; chap. II, The fictions of Dickens upon Solitary Confinement.

(3) Il est instructif de faire la comparaison : elle révèle l'écart entre la vision imaginative et la vision lucide. Par exemple, Dickens a

« L'expérience ne tarda pas à prouver que l'isolement absolu conduisait le prisonnier à la phtisie, à l'hébétement, à la folie, au suicide. On fut donc obligé, à Philadelphie même, de remplacer le système de l'isolement absolu par un régime de séparation adouci (1). » — Une vision profonde et juste du mal social, parce qu'elle est intuitive et sympathique ; une attention imparfaite aux conditions matérielles qui entourent d'un réseau complexe les abus existants et les réformes possibles ; une exagération imaginative et sentimentale des traits perçus, voilà les caractères de l'activité philanthropique chez Dickens ; ils se lient étroitement à ceux de son activité artistique. Dans l'une comme dans l'autre, il a atteint, mais non dépassé, les limites de l'idéalisation permise à l'écrivain ou à l'homme d'action.

remarqué « three young women in adjoining cells, all convicted at the same time of a conspiracy to rob their prosecutor. In the silence and solitude of their lives they had grown to be quite beautiful. Their looks were very sad, and might have moved the sternest visitor to tears... » Etc. Adshead rétablit les faits d'après les journaux de Philadelphie. Ces jeunes femmes étaient « engaged in seducing young men into their houses and company, and plundering them ; and the last « conspiracy » was for having decoyed an indiscreet southern gentleman, and robbed him of a large sum of money... two of them were mulattoes, and one a negress » (p. 116).

(1) Garraud, *Traité de droit pénal français*, 2e édition, 1898, tome II, p. 40.

CHAPITRE V

La portée sociale des romans de Dickens

Ce n'est point par ses idées générales, ni même par ses critiques d'abus spéciaux, que Dickens a le plus fortement laissé sa marque sur les esprits contemporains. Un grand remueur d'âmes, comme lui, suivi passionnément par un vaste public dont l'émotion se règle sur la sienne, et qui rit ou pleure, aime ou déteste à sa fantaisie (1), lui suggère à tout moment et d'instinct ses propres goûts, ses propres sentiments, ses propres tendances. Si c'est par le roman que cette influence s'exerce, les paroles des personnages, leurs actions, leur destinée, agiront comme autant de sollicitations indirectes et subtiles. Si tous les romans du même auteur illustrent une antithèse morale unique et simple, attribuent aux héros sympathiques et antipathiques des caractères constants et tranchés ; si de plus cette classification psychologique répond en gros à une classification sociale, il sera possible de voir, dans l'attraction ou la répulsion exercée par ces figures imaginaires sur la sensibilité du lecteur, la forme la plus efficace peut-être de l'enseignement par la fiction.

Or, à l'origine de son activité littéraire, Dickens possède

(1) Les romans, nous dit Canning (*The Philosophy of Ch. Dickens*, p. 13), furent tous « sought for, read, mentally devoured by the British public, with an eager delight never surpassed if equalled. »

dans le trésor d'expériences accumulé par ses jeunes années le principe d'un pareil choix et l'instrument d'une pareille suggestion. Les *Esquisses de Boz*, le recueil où la matière des romans futurs est contenue pour ainsi dire à l'état brut, nous permettent de saisir déjà l'opposition qui déterminera leur plan didactique. Deux classes nous apparaissent dans les *Esquisses*, l'une ascendante, l'autre descendante ; l'une antipathique, l'autre sympathique. La première est la bourgeoisie nouvelle, riche, égoïste et vaniteuse, préoccupée des apparences, soucieuse avant tout de cacher la bassesse de son origine et la nouveauté de sa fortune (1). La seconde est la petite bourgeoisie, qui se fond par transitions insensibles avec le prolétariat non industriel ; celle-ci a ses ridicules et ses travers, mais aussi de précieuses vertus ; la souffrance lui a enseigné la solidarité humaine, et des scènes comiques ou touchantes où l'auteur nous la présente se dégage avec le rire attendri un charme qui fait aimer (2). Telles sont, dans leur direction spontanée, les préférences sociales de Dickens ; encore timides ici, à peine indiquées, elles s'affirment et se développent avec la maturité de son génie. L'amour des humbles et l'enseignement de l'altruisme, la méfiance contre les riches et la guerre à l'égoïsme, deviennent l'inspiration commune de tous les romans. — Prenant ceux-ci dans leur ensemble, nous étudierons successivement les héros antipathiques et les sympathiques ; nous chercherons ensuite s'il en est qui appartiennent au prolétariat, et quelle place les problèmes industriels occupent dans l'œuvre de Dickens.

(1) Cf. Horatio Sparkins ; The Tuggs's at Ramsgate ; M. Joseph Porter ; the steam Excursion, etc.

(2) Cf. The Broker's man ; Miss Evans and the Eagle ; Shops and their tenants : Thoughts about people ; Greenwich fair ; Shabby-genteel people ; Making a night of it, etc.

I

Parmi les antipathiques, un groupe domine, socialement et psychologiquement distinct. Ce sont les gros bourgeois d'affaires, financiers ou commerçants ; les hommes qui vivent la philosophie utilitaire vulgarisée ; les alliés conscients ou inconscients de l'économie politique orthodoxe. Ces figures sont de la plus grande importance dans la société contemporaine ; aussi ont-elles dans l'œuvre un relief extraordinaire. Ralph Nickleby, Scrooge, Jonas Chuzzlewit, Dombey, Gradgrind et Bounderby, sont les individualités marquantes ; derrière eux se presse une foule de personnages secondaires, parmi lesquels nous retrouvons Filer et l'alderman Cute. — Ces hommes ont des traits communs. Leur vie intérieure et leur activité pratique sont viciées par la même erreur capitale, une fausse estimation des valeurs. Chez la plupart, la recherche de l'argent est la préoccupation absorbante ; chez quelques-uns, c'est celle des satisfactions de l'orgueil. Chez tous, les sentiments, et en particulier leurs formes altruistes, sont atrophiés par une discipline constamment intéressée de l'attention. La figure de Ralph Nickleby est peut-être la plus accentuée ; elle a toute la portée d'un type. Malgré l'exagération de ses traits, leur idéalisation dramatique, on peut y reconnaître ceux de la bourgeoisie individualiste. La haine que Dickens a vouée à ce personnage a la largeur d'un sentiment social ; en lui, elle vise les plus grands adversaires de la solidarité humaine.

Comme les lords du coton, les rois de la finance, Ralph Nickleby s'est fait lui-même. A ses débuts dans les affaires, il déjeunait en route tous les matins, d'un petit pain et d'un sou de lait, en gagnant la Cité à pied (1). De bonne heure,

(1) *Nicolas Nickleby*, chap. v.

son expérience lui a suggéré deux maximes : « que les richesses sont la seule vraie source de puissance et de bonheur ; et qu'il est légitime et juste de chercher à les acquérir par tous les moyens non punis par la loi » (1). Dès lors, il a travaillé avec une ardeur infatigable et patiente ; le grand but obscurément perçu, toujours éloigné, toujours attirant, a dominé sa vie rivée à la fascination d'un mirage éclatant et vague. Il a oublié amis et parents, « car l'or fait apparaître un brouillard autour de l'homme, plus mortel pour toutes ses sensations anciennes et plus endormeur pour ses sentiments, que la vapeur du charbon » (2). Ses occupations professionnelles sont mal définies. « M. Ralph Nickleby n'était pas à proprement parler ce qu'on appellerait un négociant, ni un banquier, ni un avoué, ni un avocat, ni un notaire. Il n'était certainement pas un commerçant, et pouvait encore moins se réclamer d'une profession libérale (3). » Ce trait même est significatif ; nous avons ici le type des hommes d'affaires véreux et louches, qui pullulent en marge du code et des métiers avouables, et forment déjà vers 1840 un élément important de la bourgeoisie financière. La spéculation est leur domaine ; les sociétés par actions, leur méthode favorite pour l'exploiter. Nous l'avons vu, de 1815 à 1830 les opérations de Bourse prennent un développement

(1) « That riches are the only true source of happiness and power, and that it is lawful and just to compass their acquisition by all means short of felony. » (Chap. I.)

(2) « For gold conjures up a mist about a man, more destructive of all his old senses and lulling to his feelings than the fumes of charcoal. » (Ibid.)

(3) « Mr. Ralph Nickleby was not, strictly speaking, what you would call a merchant, neither was he a banker, nor an attorney, nor a special pleader, nor a notary. He was certainly not a tradesman, and still less could he lay any claim to the title of a professional gentleman... » (Chap. II.)

considérable, et les premières débâcles se produisent en 1826 et 1837. La fièvre d'agio excitée par la construction des chemins de fer, la « railway mania », sévira de 1845 à 1850 (1). Toute cette époque est travaillée par une intense activité financière. Ralph Nickleby siège au bureau de la « Compagnie générale et métropolitaine pour la cuisson perfectionnée et la livraison régulière des « muffins » et des « crumpets, » au capital de cinq millions de livres, en cinq cent mille actions de dix livres chacune » (2). Ce nom burlesque ne doit point nous faire illusion ; la critique des procédés employés pour duper le public est fort sérieuse. Fort réelles aussi, les trois guinées que chaque directeur reçoit comme jeton de présence, toutes les fois qu'il daigne luncher au siège de la Société (3).

Le caractère de Ralph est en un sens exceptionnel. La haine farouche partage son cœur avec l'avarice (4). Il devient vers la fin du roman une personnification de l'esprit du mal, un révolté méphistophélique contre les lois divines et humaines (5). Il n'en appartient pas moins à la grande famille des hommes en qui la poursuite exclusive des

(1) Cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol. V, p. 58-59 : « Less than 2.000 miles of railway had been constructed in 1843, and more than 5.000 miles had been constructed in 1848 » (p. 58). — Cf. aussi Greville, vol. V, chap. XIX, p. 306-7 ; 16 novembre 1845.

(2) « The United Metropolitan Improved Hot Muffin and Crumpet Baking and Punctual Delivery Company, capital five millions, in five hundred thousand shares of ten pounds each. » (Chap. II). Les « muffins » et les « crumpets » sont des gâteaux mangés avec le thé.

(3) Chap. II. — Cf. aussi *Martin Chuzzlewit*, chap. XXVII : « The Anglo-Bengalee Disinterested Loan and Life Assurance Company. »

(4) Chap. XLIV : « Stern, unyielding, dogged and impenetrable, Ralph cared for nothing in life, or beyond it, save the gratification of two passions : avarice, the first and prominent part of his nature, and hatred the second. »

(5) Chap. LVI et LXII.

richesses a tué les sentiments. L'origine de sa corruption morale, avec toutes ses conséquences, est le dessèchement utilitaire de sa vie intérieure. C'est sous cet aspect que Dickens nous le montre d'abord ; nous voyons l'homme d'affaires aux traits accusés et durs, à la démarche obstinée de lutteur, écarter des coudes les passants (1). Nous le voyons se servir de sa nièce, jeune et sans défense, comme appât pour attirer un riche débauché (2). Malgré l'attendrissement passager et physique que les larmes de la jeune fille éveillent en lui, il est mort à la pitié, à l'amour, aux joies et aux souffrances du cœur (3). — Et c'est par là qu'il est représentatif. Même insensibilité chez l'usurier Scrooge, le héros du *Cantique de Noël* ; « dur et coupant comme un silex, dont l'acier n'aurait jamais fait jaillir une flamme généreuse ; secret et renfermé en lui-même, et solitaire comme une huître » (4). Même tempérament, avec plus de cynisme et de brutalité, chez Jonas, le digne fils d'Antoine Chuzzlewit, l'héritier de la vieille maison Chuzzlewit et fils, cotonnades en gros, à Manchester. Son éducation a été utilitaire, rigoureusement. Le premier mot qu'on lui ait fait épeler est « gain », le second est « argent ». L'élève fait honneur à ses maîtres, trop d'honneur même; car, dressé à la lutte comme un bouledogue, il finit par montrer les dents à ceux qui le tiennent en laisse ; il s'irrite de ce que son père, c'est-à-dire une certaine somme de valeurs, s'attarde en ce monde, « au lieu de se mettre à l'abri dans le coffre-fort du cercueil et la banque de la tombe (5) ». Même froideur d'âme chez Dombey,

(1) Chap. x

(2) Chap. xix.

(3) Chap. xxvi.

(4) « Hard and sharp as flint, from which no steel had ever struck out generous fire ; secret, and self-contained, and solitary as an oyster. » (Stave one).

(5) « *The very first* word he learnt to spell was « gain », and the

le type inoubliable de l'orgueil bourgeois, le gros négociant enivré d'une joie triste et silencieuse par la fortune inébranlable de sa maison. « La terre était faite pour que Dombey et fils y fissent commerce, et le soleil et la lune pour les éclairer (1). » Jamais portrait plus frappant n'a été tracé de cette roideur intérieure, de l'Anglais obstiné à cacher, à réprimer les émotions de son âme. La dureté voulue de l'homme d'affaires est devenue une seconde nature (2). Pas un muscle ne tressaille dans cette impassible figure, devant la mort d'une femme, les premiers balbutiements d'un enfant sans mère ; jamais un mot de tendresse pour la jeune fille qui grandit sans amour dans la maison triste et vide (3). « Dombey et fils avaient souvent trafiqué dans les cuirs, mais jamais dans les cœurs. Ils laissaient cette marchandise fantaisiste aux garçons et aux filles, aux pensionnats et aux livres (4). »

Ils sont de la même école, ce Bounderby et ce Gradgrind, l'industriel et le commerçant des *Temps difficiles*, en qui l'orgueil familial a disparu comme un dernier reste de sentimentalité. « Je suis né dans un fossé », dit Bounderby, « et ma mère s'empressa de me planter là. Est-ce que je l'en

second (when he got into two syllables), « money »... From his early habits of considering everything as a question of property, he had gradually come to look, with impatience, on his parent as a certain amount of personal estate, which had no right whatever to be going at large, but ought to be secured in that particular description of iron safe which is commonly called a coffin, and banked in the grave » (Chap. VIII).

(1) « The earth was made for Dombey and Son to trade in, and the sun and moon were made to give them light » (Chap. I).

(2) Chap. V.

(3) Chap. XVIII.

(4) « Dombey and Son had often dealt in hides, but never in hearts. They left that fancy ware to boys and girls, and boarding-schools and books » (Chap. I).

excuse? Non. L'en ai-je jamais excusée? Non certes. Quel nom lui donnerai-je? Je l'appellerai probablement la pire femme qui ait jamais vécu en ce monde, si l'on excepte mon ivrognesse de grand'mère. Pas d'orgueil de famille en moi, pas de blague de sentiment et d'imagination en moi! (1) » Et voici en quels termes son confrère se présente à nous: « Thomas Gradgrind, monsieur. Un homme de réalités. Un homme de faits et de calculs. Un homme qui part du principe que deux et deux font quatre, et rien de plus, et à qui vous ne persuaderez pas de rien accorder en plus. Thomas Gradgrind, monsieur — péremptoirement Thomas, Thomas Gradgrind. Avec une règle et une balance, et la table de multiplication toujours dans sa poche, prêt à peser et mesurer n'importe quel morceau de nature humaine, et à vous dire exactement ce qui en est » (2). Ils sont dignes de lui, ces innombrables frères d'esprit et de cœur, gens de finance, commerçants, ou membres de professions libérales; âpres et secs, rogues ou sournois, raidis contre l'attendrissement qui amollit l'énergie utile, contre la pitié dangereuse, contre le désœuvrement coûteux des passions; Pecksniff l'architecte, figure de premier ordre, caractère le plus fouillé peut-être qu'ait créé Dickens (3); bourgeois lui aussi, égoïste lui aussi, mais acharné à d'autres besognes, appliquant son énergie

(1) « I was born in a ditch, and my mother ran away from me. Do I excuse her for it? No. Have I ever excused her for it? Not I. What do I call her for it? I call her probably the very worst woman that ever lived in the world, except my drunken grand mother. » (Livre I, chap. VI).

(2) « Thomas Gradgrind, sir. A man of realities. A man of facts and calculations. A man who proceeds upon the principle that two and two are four, and nothing over, and who is not to be talked into allowing for anything over. Thomas Gradgrind, sir — peremptorily Thomas — Thomas Gradgrind. With a rule and a pair of scales, and the multiplication table always in his pocket, sir, ready to weigh and measure any parcel of human nature, and tell you exactly what it comes to. » (Livre I, chap. II).

(3) *Martin Chuzzlewit.*

tortueuse à voler la fortune, non à la conquérir, par la ruse et l'hypocrisie : Tackleton, le riche marchand de jouets (1) ; Gride, l'usurier sordide (2) ; Murdstone, de la maison Murdstone et Grinby (3) ; Tulkinghorn, avocat à la cour de la Chancellerie (4) ; Merdle, le nabab de la *Petite Dorrit*, et tant d'autres. Et comme la haine dont les poursuit Dickens est tenace, et que son optimisme veut pour ses romans des fins providentielles, nous les voyons brisés ou convertis par la vie, ces disciples dégénérés et opiniâtres de Ricardo et de Bentham. Ralph Nickleby se tue, vaincu par la destinée supérieure et l'innocence triomphante de son neveu ; le cœur de Scrooge se fond parmi les visions touchantes ou terribles de la nuit de Noël ; Jonas Chuzzlewit est poussé au crime par une fatalité qui est son œuvre, il s'empoisonne pour échapper au bourreau ; Pecksniff démasqué finit dans la rage impuissante de Tartuffe ; Dombey, assagi par la ruine, serre dans ses bras sa fille dont il a méconnu l'amour ; le malheur enseigne à Gradgrind la fausseté de son arithmétique morale et sociale. Et à travers ces expériences et ces drames individuels, on sent, partout présente chez l'auteur, la conviction, que le salut de la bourgeoisie égoïste doit venir de catastrophes ou de conversions analogues. « Le Moi ; le moi ardent, aux mains crochues, à la vision étroite, à l'âpre volonté de vaincre ; avec son long cortège de soupçons, de mauvais désirs, de tromperies, et toutes leurs conséquences qui se développent, voilà la racine de l'arbre immonde (5). »

(1) *Le Grillon du Foyer.*
(2) *Nicolas Nickleby.*
(3) *David Copperfield.*
(4) *Bleak House.*
(5) « Self ; grasping, eager, narrow-ranging, over-reaching self ; with its long train of suspicions, lusts, deceits, and all their growing consequences ; was the root of the vile tree. » (*Martin Chuzzlewit*, chap. LII).

Autour de ces caractères, où l'égoïsme s'étale dans sa brutalité, il en est d'autres, moins poussés, moins noircis par la haine de l'auteur, où se révèlent les vices secondaires de l'individualisme bourgeois. Ces personnages n'appartiennent pas nécessairement au monde des affaires ; mais ils font tous partie de la classe moyenne. Leur dureté et leur bassesse prennent la forme d'un mépris souverain pour les humbles, et d'une adoration servile pour la noblesse de race, les conventions et les vanités mondaines. Le snobisme a trouvé chez Dickens un critique aussi impitoyable, sinon aussi clairvoyant que chez Thackeray. Snobs, les Wititterly, avec leur poursuite éperdue de la mode, des relations brillantes, leur vulgarité d'âme incorrigible (1). Haïssable, Miss Monflathers, la directrice de pension pour jeunes filles riches, cruelle dans sa lâcheté morale envers la brebis galeuse, la sous-maîtresse de basse origine, dont la présence offusque une fille de baronet (2). Le grand dîner chez Dombey réunit une galerie complète de ces vanités et de ces ridicules bourgeois, mis en relief par le voisinage des attitudes aristocratiques (3). La Mrs. Sparsit des *Temps difficiles* appartient à la même famille ; âme dure, sèche, concentrée dans un orgueil impossible et sans cesse humilié, elle change sa rancune silencieuse contre la fortune en haine des heureux et des purs (4). De même Gowan, le dilettante et le sceptique, en qui la vie a flétri les quelques sentiments qu'avait mis la nature (5). Jusqu'à la fin, Dickens est hanté par cette forme du mal social, cette négation implicite de l'égalité sentimentale et chrétienne ; un de ses derniers ouvrages, l'*Ami Commun*, contient quelques-unes de ses

(1) *Nicolas Nickleby*, chap. XXI.
(2) *Le Magasin d'antiquités*, chap. XXXI.
(3) *Dombey et fils*, chap. XXXVI.
(4) Livre I, chap. VII; livre II, chap. X, XI, XII.
(5) *La Petite Dorrit*, livre I, chap. XVII.

satires les plus vives ; les Veneering, les parvenus tout neufs, dans leur maison neuve, la société prétentieuse et vulgaire qui les entoure, Podsnap, les Lammle, terminent dignement la série (1).

Et certes, il est d'autres personnages antipathiques que les gros bourgeois. L'aristocratie n'apparaît point à son avantage dans les romans de Dickens ; et plusieurs héros parmi les plus odieux appartiennent aux classes les plus basses. Mais nul groupe aussi important, aussi homogène que celui des hommes d'affaires, ne concentre sur lui au même degré la haine de l'auteur et du lecteur ; et d'autre part, quelle que soit la fortune sociale des héros antipathiques, leurs caractères offrent des affinités remarquables avec ceux de Ralph Nickleby et Dombey. Chez tous, le sentiment altruiste est absent ; la recherche de l'intérêt personnel domine, accompagnée par le dessèchement des émotions. On a souvent remarqué le peu de vraisemblance et même de vérité qu'ont chez Dickens les figures d'aristocrates. Son éducation et ses goûts l'expliquent assez ; il n'en faut pas moins noter l'identité foncière entre les traits antipathiques des nobles et des bourgeois. Sir Mulberry Hawk nous est donné comme « un débauché systématique et calculateur, dont les joies, les regrets, les douleurs, et les plaisirs, sont égoïstes » (2). Si Lord Feenix est moins sévèrement traité, c'est que son âme de vieux roué, sceptique et blasée, contient encore un sentiment d'honneur et quelque délicatesse (3). Lady Dedlock est une autre victime de l'insensibilité

(1) Livre I, chap. II, X, XI. — Cf. aussi les Hunter et les Nupkins, dans *Pickwick* (Chap. XV et XXV) ; les Waterbrook, dans *David Copperfield* (Chap. XXV).

(2) « The systematic and calculating man of dissipation, whose joys, regrets, pains, and pleasures, are all of self ». (*Nicolas Nickleby*, chap. XXXVIII)

(3) *Dombey et fils*, chap. XXXI.

mondaine ; « si longtemps habituée à supprimer ses émotions, à réprimer la réalité ; si longtemps attentive, dans l'intérêt de ses propres desseins, à cette discipline destructrice qui enferme les sentiments naturels du cœur, comme les mouches dans l'ambre, et répand un vernis uniforme et terne sur les caractères bons et mauvais, capables et incapables d'émotions, raisonnables ou absurdes » (1). Au contraire, son mari, Sir Leicester, nous reste sympathique parce qu'il l'a aimée. « C'est elle qui, au cœur de toutes les formalités contraintes et des conventions de sa vie, a été le fond vivant de tendresse et d'amour, seul capable d'être frappé par le désespoir qu'il éprouve (2). » De même, les monstres et les traîtres, parfois fantaisistes, toujours pittoresques, qui sortent chez Dickens des couches les plus basses du peuple, se ressemblent tous par un trait, l'insensibilité complète. La faculté de faire souffrir sans rien éprouver qui ressemble, sinon à un remords, du moins à un tressaillement sympathique, telle est leur marque ; des natures radicalement viciées, auxquelles la souffrance et la misère ont enseigné, non la solidarité humaine, mais une énergie plus acharnée au mal : c'est ainsi que Dickens nous les présente. Fagin, le recéleur d'*Olivier Twist* ; Squeers, le pédagogue de *Nicolas Nickleby* ; Quilp, le nain grotesque et cruel du *Magasin d'Antiquités*, en qui la laideur physique et l'ignominie morale semblent inséparables ; Uriah Heep, autre symptôme

(1) « So long accustomed to suppress emotion, and keep down reality ; so long schooled, for her own purposes, in that destructive school which shuts up the natural feelings of the heart, like flies in amber, and spreads one uniform and dreary gloss over the good and bad, the feeling and the unfeeling, the sensible and the senseless. » (*Bleak House*, chap. LV).

(2) « It is she who, at the core of all the constrained formalities and conventionalities of his life, has been a stock of living tenderness and love, susceptible as nothing else is of being struck with the agony he feels. » (Ibid., chap. LIV).

de la même tendance, chez Dickens, à symboliser extérieurement l'homme intérieur (1); Charley Hexam, le type de l'ambition froide et féroce chez l'obscur enfant du peuple (2): telles sont les physionomies les plus accentuées ; elles ont toutes, psychologiquement, une parenté visible entre elles.

Quelle est la valeur artistique de ces caractères ? Elle a été souvent décriée. Il est certain que le grossissement imaginatif des traits, la tendance à simplifier, à faire de chaque personnage un type, sont plus sensibles chez les héros antipathiques ; Dickens connaît moins bien ce qu'il déteste, d'une connaissance moins intime et moins pénétrante. Mais pour nous, Ralph Nickleby et Dombey valent surtout comme signes de sa pensée. Il nous suffit de mesurer l'angle sous lequel il les a vus, et les fait voir ; de dégager les jugements sociaux implicitement contenus dans leur existence. De ce point de vue, on ne saurait leur refuser la grandeur et l'intensité dramatique, les qualités les plus propres à donner d'un type une impression forte et nette. — Une conclusion s'impose : c'est aux classes dirigeantes surtout que Dickens emprunte les personnages qu'il lui est impossible d'aimer et de nous faire aimer ; parmi les classes dirigeantes, c'est la bourgeoisie d'affaires qui en fournit le plus. Mais la société entière est représentée parmi eux ; et ainsi le principe directeur de ce choix apparaît comme psychologique et non social. C'est un tempérament, non une classe que Dickens poursuit de son antipathie ; et si la grande bourgeoisie est plus souvent atteinte, c'est qu'il y trouve le terrain d'élection où fleurit cette manière d'être morale. Nous connaissons le tempérament visé ; c'est l'individualisme égoïste et sec, la déformation commerciale et industrielle du type concret-positif. C'est la réalité psychologique qui sert de base aux théories de passi-

(1) *David Copperfield.*
(2) *L'Ami commun.*

vité sociale. Au contraire, Dickens lui-même est un imaginatif et un émotionnel ; instinctivement, il tend à rétablir autour de lui l'équilibre moral ; une intuition profonde lui fait sentir le lien entre la réforme des cœurs et celle des rapports humains. Le mal social dont son expérience lui a révélé la cruauté et l'étendue, il ne le sépare point des égoïsmes qui contredisent l'application de l'Évangile à la société. Avec Carlyle, avec tous les idéalistes, Dickens voit dans la question sociale une question morale.

II

Les sympathiques sont plus nombreux. Si nous laissons de côté les personnages douteux ou mixtes, sur lesquels la sensibilité de l'auteur n'a point porté de jugement simple, il reste un groupe riche et varié de figures dont la tendresse de Dickens a visiblement modelé les traits. C'est que son attitude naturelle est l'indulgence ; son art vit de sympathie avec l'objet ; spontanément, il s'attache aux aspects aimables et consolants des choses ; l'idéalisme dans l'œuvre est d'accord avec l'optimisme chez l'homme. Aussi la séduction des héros favoris est-elle encore plus forte, que ne l'était la répulsion exercée par les héros odieux. Dickens suggère mieux l'amour des humbles qu'il n'apprend à haïr l'égoïsme social.

Quels sont ces humbles, qu'il sait si bien faire vivre, et douer d'une réalité si frappante, et en même temps idéalisée ? De même que la grande bourgeoisie fournissait aux romans le gros bataillon des antipathiques, les sympathiques appartiennent pour la plupart à la petite bourgeoisie. Une classification rigoureuse en rangerait un certain nombre dans le prolétariat ; mais presque toujours c'est du prolétariat non industriel qu'il s'agit, de cette masse urbaine et flottante où vivent les restes de la société ancienne et les épaves de la *nouvelle*. — De même qu'un tempérament semblait l'idéal

général dont chaque caractère odieux offrait une image individuelle, certains traits communs se retrouvent chez tous les héros chers à Dickens. La bonté, la sensibilité, les affections de famille, sources de l'altruisme et de la charité sociale, voilà les tendances qui, pour lui, suffisent à rendre un être humain sympathique, et vers lesquelles il semble instinctivement attiré. Le type imaginatif-émotionnel dans sa pureté est l'idéal dont approchent les caractères où il a mis le plus de lui-même, Olivier Twist, Nicolas Nickleby, David Copperfield. Ordinairement associé à une certaine finesse et à une certaine culture, ce tempérament ne pouvait être sans invraisemblance attribué aux humbles. Dickens connaissait trop la vie pour se montrer partout aussi hardi que dans *Olivier Twist*, où il prête à un enfant des rues la délicatesse imaginative des sentiments. Aussi les personnages populaires, tels qu'il les crée en combinant le réalisme de son expérience à l'idéalisme de ses goûts, sont-ils des copies vulgarisées de ce type d'esprit, où le sens pratique, la jovialité, l'absence d'imagination, toutes les particularités morales et pittoresques enfin, donnent une substance solide et réelle aux caractères, tandis que la faculté d'être ému, d'aimer et de plaindre, rappelle seule leur parenté avec le type de poète et d'apôtre que Dickens porte en lui.

Et certes, leur psychologie mise à part, c'est déjà un phénomène de toute importance, que le fait seul de leur entrée dans la littérature. On a souvent et justement indiqué la portée sociale de l'innovation par laquelle Dickens a élevé toute une classe à la dignité artistique. S'il est exagéré de dire que le peuple n'eût point encore figuré dans le roman anglais moderne, l'affirmation devient vraie dès que l'on désigne ainsi la petite bourgeoisie des grandes villes ; et d'ailleurs, à considérer l'œuvre de Dickens dans son ensemble, il est certain que les plans sociaux de l'art ont été transposés par lui. Jamais encore, même chez les réalistes

anglais du XVIII[e] siècle, le centre d'intérêt n'avait passé des classes dirigeantes aux classes inférieures, ne s'était délibérément installé au dessous de la ligne qui sépare les vies larges, les loisirs abondants, les manières cultivées, des existences exclusivement vouées à la poursuite du pain quotidien. Les poèmes de Wordsworth et de Crabbe, consacrés aux humbles, avaient déjà effectué dans la poésie une révolution analogue. Mais au moment où Dickens paraît, le roman anglais n'est point encore démocratique. Malgré les héros fantaisistes de *Paul Clifford* et de la littérature criminelle, il semblait difficile que le personnage principal d'une œuvre soutenue ne fût pas un « gentleman ». Aussi le parti conservateur vit-il dans les premiers succès de Dickens un signe des temps, le contre-coup du Reform Act en littérature (1). La « Quarterly Review » compare *Olivier Twist* à un pâté, dont « la croûte a certainement été pétrie par les réformateurs, qui tiennent maintenant le haut du pavé ». Quant au contenu, il offense pour la même raison le palais délicat du critique. « Plus nous descendons les degrés de l'échelle sociale..., plus nous nous rapprochons de la brute, dénuée de toute pensée sauf les besoins et les plaisirs sensuels, la destruction, la reproduction... Il est tout à fait naturel qu'*Olivier Twist*, consacré à décrire ces penchants, fasse le bonheur des nouveaux électeurs à dix livres (2). »

(1) Il faut ici faire une part à la réaction du goût public contre les élégances aristocratiques de la « silver-fork school ». Dickens a conscience de son opposition avec cette école, comme le prouve un épisode de *Nicolas Nickleby* (Chap. XXVIII). Mrs. Wititterly se fait lire un roman en trois volumes, *The Lady Flabella*, sur lequel une longue citation nous édifie.

(2) « The upper-crust was undoubtedly kneaded by reformers, who now rule the roast » .. « The lower we descend in the social scale, the nearer we approach to the brute, devoid of any thought beyond sensual necessities and gratifications, destruction, reproduction... *It is perfectly* natural that *Oliver Twist*, which is made up of

C'est par ce trait que Dickens a frappé d'abord les esprits ; l'impression ainsi créée ne s'effacera plus ; jusqu'à la fin, il restera l'explorateur littéraire d'une classe ignorée (1) ; son œuvre a de l'aveu de tous une valeur démocratique.

Elle a aussi, et plus proprement, une valeur sociale, et ici l'influence exercée est plus subtile. Non seulement Dickens choisit ses héros parmi les humbles, dirige vers eux l'attention, les ennoblit de la dignité artistique ; mais encore il les aime, les fait aimer, et s'en sert comme de suggestions et d'exemples, pour enseigner les devoirs des hommes entre eux. Cette intention didactique est peu consciente, et d'autant plus efficace. Un contemporain observait justement que les romans de Dickens « tendent à mettre les pauvres dans la situation la meilleure pour obtenir la sympathie des puissants et des riches, en révélant la bonté, la vaillance qui se rencontrent souvent dans le besoin et la misère, et aussi les accès de gaieté d'âme et d'humour comique » (2). Rendre les pauvres sympathiques, en effet, c'est le meilleur moyen d'allumer et de nourrir la flamme de la charité ; mais la sympathie a un autre aspect, plus subjectif ; elle tend à mettre nos sentiments et tout notre moi en harmonie avec ceux d'autres êtres ; elle crée par contagion chez le spectateur les émotions mêmes de l'acteur. Et justement, des figures d'humbles où Dickens a mis tout son amour, se dégage un rayonnement irrésistible de tendresse familiale et sociale. Ce sont comme autant de centres d'où se répand le besoin

delineating these propensities, should be the joy of the ten-pounders » (« The Quarterly », vol. 6, juin-octobre 1839 ; article IV).

(1) Voir sur ce point Forster, vol. I, p. 93.

(2) « They tend to bring the poor into the fairest position for obtaining the sympathy of the rich and powerful, by displaying the goodness and fortitude often found amidst want and wretchedness, together with the intervals of joyousness and comic humour » (Horne, *New Spirit of the Age*, vol. I, p. 70).

émotionnel de l'altruisme. Ainsi apparaît toute la portée de cette innovation littéraire : les romans de Dickens tendent à remplacer la vie égoïste et sèche des âmes par la vie sentimentale orientée vers la reconnaissance de la solidarité humaine.

Les humbles pratiquent la « philosophie de Noël ». Nous avons vu quelle place les affections de famille tenaient dans cet idéal social ; comment le foyer était le symbole de l'union morale et chrétienne des citoyens. Or, c'est surtout parmi les pauvres, que Dickens a vu et nous fait voir des familles étroitement unies. Justifié ou non, cet optimisme s'explique par la nature de son expérience. La misère, les logis malsains, le travail forcé, toutes les influences contraires à la santé du corps et de l'âme, qui désorganisent à cette époque les relations familiales chez les paysans et les ouvriers d'usine, il les a retrouvés dans la petite bourgeoisie, mais à un degré moindre d'acuité ; ici leur action funeste n'a point dominé encore ; la souffrance a été bienfaisante ; elle a resserré les liens entre les hommes, elle a enseigné la tolérance et la charité réciproques. — Est-il possible de concevoir, sans la pauvreté et la gêne, la famille de Bob Cratchit ? (1) Elle vit petitement, à Camden Town, dans une maison de quatre pièces, une de ces maisons de briques enfumées, qui poussent par milliers en rangs serrés dans les faubourgs de Londres. Bob est commis chez Scrooge, aux appointements de 19 francs par semaine ; Martha, la fille aînée, est apprentie chez une modiste ; et voilà les ressources du ménage. Ils sont huit bouches à nourrir ; aussi que de privations gaiement supportées, d'humiliations, d'angoisses vite oubliées, dès que luit un rayon de soleil ! Voici justement la Noël, le jour où les bureaux, les ateliers ferment, où tout est à la joie et au repos (2). Et par un accord

(1) *Cantique de Noël.*
(2) Stave Three : The second of the three spirits.

tacite, chaque membre de la pauvre famille s'attache au devoir individuel et collectif d'être heureux. Madame Cratchit a mis sa robe deux fois retournée, mais que douze sous de rubans égaient encore ; Bob a endossé son habit du dimanche, usé jusqu'à la trame, et porté à l'église le petit Tim, le dernier des enfants, paralysé pour la vie. Le jeune Pierre, le fils aîné, enfoncé jusqu'aux oreilles dans un col de chemise à son père, surveille la marmite, tandis que deux autres Cratchit, garçon et fille, rôdent dans la rue près de la boulangerie, humant l'odeur délicieuse de l'oie qui cuit au four.

La voici enfin, portée en triomphe (1). « Une telle agitation s'ensuivit qu'on eût pu regarder une oie comme le plus rare des volatiles ; un phénomène emplumé, auprès duquel un cygne noir n'aurait rien que d'ordinaire ; et en fait, dans cette maison, elle était bien à peu près cela. Madame Cratchit chauffa jusqu'à le faire chanter le jus tout préparé dans une petite saucière. Le jeune Pierre écrasa les pommes de terre avec une vigueur incroyable ; Mademoiselle Belinda sucra

(1) « Such a bustle ensued that you might have thought a goose the rarest of all birds; a feathered phenomenon to which a black swan was a matter of course — and in truth it was something very like it in that house. Mrs. Cratchit made the gravy (ready beforehand in a little saucepan) hissing hot; Master Peter mashed the potatoes with incredible vigour; Miss Belinda sweetened up the apple-sauce; Martha dusted the hot plates; Bob took Tiny Tim beside him in a tiny corner at the table; the two young Cratchits set chairs for everybody, not forgetting themselves, and mounting guard upon their posts, crammed spoons into their mouths, lest they should shriek for goose before their turn came to be helped. At last the dishes were set on, and grace was said. It was succeeded by a breathless pause, as Mrs. Cratchit, looking slowly all along the carving-knife, prepared to plunge it in the breast; but when she did, and when the long expected gush of stuffing issued forth, one murmur of delight arose all round the board, and even Tiny Tim, excited by the two young Cratchits, beat on the table with the handle of his knife, and feebly cried Hurrah! » (Ibid.)

la sauce aux pommes ; Martha essuya les assiettes chaudes ; Bob prit le petit Tim près de lui à un tout petit coin de la table ; les deux autres Cratchit placèrent des chaises pour tout le monde sans s'oublier eux-mêmes, et, montant la garde à leur poste, fourrèrent leurs cuillers dans leurs bouches, afin de ne pas crier pour avoir de l'oie avant que leur tour vînt d'être servis. Enfin on mit les plats sur la table, et les grâces furent dites. Alors vint un moment d'anxiété palpitante, tandis que Madame Cratchit, parcourant lentement des yeux le couteau à découper, se préparait à le plonger dans la poitrine de l'oie. Mais lorsqu'elle se décida, et que le flot de farce longtemps attendu jaillit, un murmure de joie courut le long de la table, et même le petit Tim, excité par les deux jeunes Cratchit, frappa la table du manche de son couteau, et cria faiblement « hourrah ! » — Avec une complaisance visible, Dickens nous donne les détails familiers du festin ; c'est que la joie est saine qui est ainsi partagée, et que tant de sacrifices menus, de petits héroïsmes, ont chèrement achetée. Et dans ce bonheur physique, vulgaire par son aspect matériel, il y a une beauté secrète, un idéalisme énergique et vaillant. Le pudding ne soulève pas moins d'enthousiasme que l'oie. « Chacun eut son mot à en dire, mais personne ne dit ou ne pensa que ce fût le moins du monde un bien petit pudding pour une famille nombreuse. C'eût été pure hérésie d'agir ainsi. Un Cratchit eût rougi d'y faire allusion (1). » Nous comprenons mieux encore la prédilection de l'auteur, lorsque, la table desservie, les chaises serrées en rond autour du feu, la famille donne une pensée émue ou gaie aux amis absents ; quand Bob, malgré les résistances vite apaisées de Madame Cratchit, fait boire tout le monde à la santé de Scrooge, son

(1) « Every body had something to say about it, but nobody said or thought it was at all a small pudding for a large family. It would have been flat heresy to do so. Any Cratchit would have blushed to hint at such a thing. » (Ibid.)

vieil avare de patron ; quand Martha raconte les événements de l'atelier, la visite du lord qui ressemblait à Pierre, et aussi les longues, trop longues journées de travail ; quand le petit Tim chante une complainte sentimentale sur l'enfant perdu dans la neige. « Il n'y avait rien de distingué dans tout cela. Ce n'était pas une belle famille ; ils n'étaient point bien habillés ; leurs souliers n'étaient rien moins qu'imperméables ; leurs vêtements étaient étriqués, et Pierre aurait pu connaître, et fort probablement connaissait, l'intérieur d'une boutique de prêteur sur gages. Mais ils étaient heureux, reconnaissants, contents les uns des autres, satisfaits de leur sort » (1) ; et voilà pourquoi Dickens les aime, et volontiers conseillerait à toutes les familles de leur ressembler.

Ils savent être heureux ensemble, ces Cratchit : ils n'en supporteront que mieux le malheur. Nous les revoyons un jour d'épreuve ; le petit Tim vient de mourir, et chacun oublie sa peine pour songer à celle des autres (2). Avec une délicatesse de touche parfaite, l'auteur a nuancé de vraisemblance et de vérité ces images consolantes ; les gestes découragés du père qui rentre de son travail, les caresses affectueuses des enfants, les mille petits manèges de ces êtres qu'un souvenir commun oppresse, la conspiration du silence autour du mort, l'explosion soudaine d'une douleur trop forte, animent de couleurs réelles ce tableau de famille. Un charme irrésistible s'en dégage et attendrit. — Ils exercent la même séduction, ces groupes de créatures semblables, unies dans la joie et les peines, qui portent ensemble le poids

(1) « There was nothing of high mark in this. They were not a handsome family; they were not well dressed; their shoes were far from being waterproof; their clothes were scanty, and Peter might have known, and very likely did, the inside of a pawnbroker's. But, they were happy, grateful, pleased with one another, and contented with the time... » (Ibid.)

(2) Stave four : The last of the Spirits.

de la vie ; la petite Nell et son grand-père, le vieux marchand d'antiquités, se tenant par la main au seuil du vaste monde (1) ; la famille Nubbles, dont nous apercevons à deux ou trois reprises l'intérieur presque misérable, mais propre (2) ; la mère y repasse du matin au soir, près du berceau où s'agite un jeune vaurien de trois ans, à la mine éveillée ; le fils aîné y raconte avec bonne humeur le travail du jour ; mais vienne une soirée de plaisir, on en partira pour aller en bande, avec la petite Barbara, au cirque Astley, et les merveilles faciles du spectacle illumineront longtemps la médiocrité résignée de leur existence ; les Peggotty, le clan pittoresque des pêcheurs, qui vivent dans la barque retournée, sur la plage, avec la vieille Mrs. Gummidge, recueillie en souvenir de l'ancien (3) ; les Toodle, dont la robuste santé et les affections familiales contrastent avec la froideur malsaine dont la richesse et l'orgueil affligent la famille Dombey (4) ; les Sleary, les artistes de foire qui représentent dans les *Temps difficiles* la vérité des sentiments simples, par opposition à la sécheresse artificielle et bourgeoise des Gradgrind (5) ; Charley encore, cette enfant de treize ans, qu'un épisode délicieux de *Bleak House* nous montre à l'œuvre, comique dans ses façons de petite mère auprès de ses frères abandonnés, héroïque par le dévouement absolu de sa vie (6) ; tant d'autres enfin, qui peuplent les romans de Dickens, en groupes inséparables, unis par la communauté de leur misère ou de leur gêne, par leurs ridicules, leurs manies, leur bonté foncière, leur acceptation vaillante de l'épreuve.

Beaucoup nous apparaissent plus isolés, plus individuels ;

(1) *Le Magasin d'antiquités.*
(2) Ibid., chap. x, xxxix.
(3) *David Copperfield*, chap. III.
(4) *Dombey et fils*, chap. II.
(5) *Les Temps difficiles* ; livre I, chap. VI ; livre III, chap. VII et VIII.
(6) *Bleak House*, chap. xv.

mais jamais leur existence n'est renfermée en elle-même ; toujours elle s'élargit en dévouement, en affection pour d'autres êtres, se répand irrésistiblement autour d'eux. Comment imaginer John Browdie, le jovial ami de Nicolas Nickleby, sans sa grosse et franche bonhomie du Yorkshire, heureuse de vivre, heureuse d'aider à vivre, réjouie surtout par l'imprévu d'une générosité malicieuse, mais plus consciente qu'elle ne voudrait le paraître ? (1) Ou Newman Noggs, le commis de Ralph Nickleby, sans la bizarrerie de ses allures, cachant la délicatesse de ses sentiments, son âme de « gentleman » restée intacte dans la ruine, empressée à aimer, à servir les êtres faibles que le sort a placés sur sa route? (2) Tim Linkinwater garderait-il son charme, sa place unique dans les mémoires anglaises, sans l'attachement presque filial, le culte touchant de l'employé pour ses vieux maîtres?(3) Quel lecteur en a jamais voulu à Tom Pinch de son aveuglement, de sa confiance naïve dans la vertu hypocrite de Pecksniff, lorsqu'il révèle en même temps toute son ingénuité honnête, sa disposition au sacrifice, sa générosité spontanée ? (4) Parmi ces figures d'humbles auxquelles Dickens accorde la noblesse du cœur, il n'en est point de plus vivante que celle de Gargery, le forgeron des *Grandes Espérances* ; âme rude et tendre, fruste et délicate, à laquelle les mots manquent pour exprimer les idées les plus simples, pour débrouiller les vagues lueurs de son intelligence, mais qui montre dans sa conduite envers le petit Pip, son fils adoptif, changé par la fortune, une générosité si fine de sentiments (5). C'est que l'altruisme est la vertu salutaire qui rachète tous les ridicules et toutes

(1) *Nicolas Nickleby*, chap. XIII, XXXIX, LXIV.
(2) Ibid., chap. XV, XLVII.
(3) Ibid., chap. XXXV, XXXVII.
(4) *Martin-Chuzzlewit*, chap. V, XXXVI, XXXIX, L.
(5) *Les Grandes Espérances*, chap. II, VI, IX, XXXV, LVII.

les faiblesses ; nul n'est grotesque ni haïssable avec elle, sans elle nul n'est vraiment aimable. Pourquoi ce joyeux bohême de Dick Swiveller finit-il par nous intéresser à lui, sinon à cause de la charité primesautière qui fleurit un jour dans son âme paradoxale (1) ? De même Traddles, le terne ami de David Copperfield ; ce sera toujours un vaincu de la vie ; mais quel excellent garçon ! Qui ne se sent à l'aimer rempli d'indulgence pour toutes les bonnes volontés de ce monde ? Jusqu'à Miss Mowcher, l'étrange créature, fantasque et brusque, âme jalousement repliée sur elle-même, qui nous livre le secret de la prédilection visible que Dickens a pour elle, par l'explosion tardive de sa pitié cachée, de sa révolte contre le mal (2).

Tous ces personnages sont des pauvres et des humbles : mais il est des héros sympathiques parmi les riches. Ici encore l'opposition psychologique apparaît comme supérieure à l'opposition sociale ; c'est un tempérament, non une classe, que Dickens préfère ; il croit seulement pouvoir l'identifier — ou presque — avec la médiocrité des ressources, la simplicité de la vie. Mais des exceptions se rencontrent, dans le roman comme dans le réel. Dickens les accueille avec joie. Il saisit l'occasion de prêcher d'exemple plus directement encore, de mettre en action les devoirs des classes dirigeantes. Les figures ainsi tracées illustrent l'élément patriarcal de sa philosophie. Le bon riche est généreux, bienfaisant, affable : il distribue libéralement l'aumône de son cœur et de sa bourse, s'ingénie à faire le bien avec à propos et délicatesse ; son plus grand plaisir est de surprendre par l'imprévu de sa générosité. Déjà dans *Pickwick*, ce type du vieux gentleman corpulent, la figure radieuse, l'œil vif, le

(1) *Le Magasin d'Antiquités*, chap. LVII et LVIII.

(2) *David Copperfield*, chap. XXII, LXI. — Voir aussi dans les *Christmas Stories*, les héros de « Mrs. Lirriper's Lodgings », de « Doctor Marigold », etc.

gousset rempli de pièces d'argent qu'il distribue aux enfants des rues, commence à se dessiner chez le héros lui-même, chez son ami Wardle; ce dernier est un vrai squire, débordant de cordialité, de gaieté animale, et les pages où Dickens nous décrit les fêtes de Noël à Manor Farm, l'hospitalité plantureuse de l'hôte, et les vieux chers usages anglais, sont peut-être celles où son idéal semble le moins éloigné de la « Jeune Angleterre (1) ». Mais c'est dans *Nicolas Nickleby* qu'apparaissent les charmantes figures des frères Cheeryble, les hommes d'affaires selon le cœur de Dickens. Voici comment l'un d'eux nous est présenté (2) : « C'était un vigoureux vieillard en habit bleu à grandes basques, coupé un peu lâche, afin de ne pas gêner le corps, et sans taille appréciable ; ses jambes volumineuses étaient vêtues d'un pantalon

(1) Chap. XXVIII.

(2) « He was a sturdy old fellow in a broad-skirted blue coat, made pretty large, to fit easily, and with no particular waist; his bulky legs clothed in drab breeches and high gaiters, and his head protected by a low-crowned broad-brimmed white hat, such as a wealthy grazier might wear. He wore his coat buttoned; and his dimpled double-chin rested in the folds of a white neckerchief — not one of your stiff-starched apoplectic cravats, but a good, easy, old-fashioned white neckcloth that a man might go to bed in and be none the worse for. But what principally attracted the attention of Nicholas, was the old gentleman's eye, — never was such a clear, twinkling, honest, merry, happy eye, as that. And there he stood, looking a little upward, with one hand thrust into the breast of his coat, and the other playing with his old fashioned gold watch-chain : his head thrown a little on one side, and his hat a little more on one side than his head (but that was evidently accident; not his ordinary way of wearing it), with such a pleasant smile playing about his mouth and such a comical expression of mingled slyness, simplicity, kind-heartedness, and good-humour, lighting up his jolly old face, that Nicholas would have been content to have stood there, and looked at him until evening, and to have forgotten, meanwhile, that there was such a thing as a soured mind or a crabbed countenance to be met with in the whole wide world ». (Chap. XXXV).

de drap brun, et de guêtres montantes, et sa tête protégée par un chapeau blanc à fond bas et à larges bords, tel qu'en porterait par exemple un riche éleveur. Son habit était boutonné ; et son double menton à fossettes reposait parmi les plis d'une cravate blanche — non pas une de ces cravates empesées, roides et apoplectiques, mais une bonne et lâche cravate blanche à l'ancienne mode, avec quoi on peut se mettre au lit sans inconvénient. Mais ce qui attira surtout l'attention de Nicolas, ce fut l'œil du vieux gentleman — jamais il n'y eut d'œil aussi clair, étincelant, honnête, heureux, joyeux. Et il était là, debout, le regard un peu en l'air, une main engagée dans son habit sur sa poitrine, l'autre jouant avec sa chaîne de montre en or à la vieille mode ; la tête légèrement de côté, et le chapeau un peu plus incliné encore que la tête (mais c'était là évidemment un accident, et non sa façon ordinaire de le porter), avec un sourire si agréable se jouant sur ses lèvres, et sa bonne vieille figure illuminée d'une expression si comique de ruse, de simplicité, de cordialité, de bonne humeur à la fois, que Nicolas fût volontiers resté à la même place, et l'eût regardé jusqu'au soir, oubliant qu'il y eût le moindre risque de rencontrer des esprits aigris et des physionomies revêches par le vaste monde. »

Dans cette description savoureuse, pas un mot, pas un détail, qui ne suggère le laisser-aller cordial, la rondeur, la franchise affable, la bonté enfin et surtout ; et ce sont de braves gens en effet que les frères Cheeryble ; et Nicolas, et tous ceux qui les approchent le savent assez. Et cet idéal patriarcal, ces relations familières et personnelles, comme aux jours du petit atelier, nous les prenons sur le vif encore dans la scène endiablée de gaieté et d'humour où Fezziwig, la veille de Noël, fait danser les apprentis avec ses filles (1).

(1) *Christmas Carol.* — Stave two :. The first of the three Spirits.

En un clin d'œil, le magasin est vide, arrosé, balayé ; voici le ménétrier avec son violon, voici Mme Fezziwig et ces demoiselles, suivies de leurs soupirants ; voici la servante, avec son cousin, le boulanger ; voici la cuisinière, avec le laitier, l'ami intime de son frère ; voici le petit domestique d'en face, qu'on soupçonne de ne pas manger à sa faim ; il se cache derrière la petite bonne d'à-côté, à qui sa maîtresse a tiré les oreilles. Et le patron ouvre le bal, et dans l'égalité amicale de la fête chrétienne s'oublient les misères et les amertumes sociales (1). Même tendresse chez Dickens pour les Garland, les protecteurs bienveillants, éclairés, honnêtes, du petit Kit (2) ; pour Jarndyce, le philanthrope de *Bleak House*, qui emploie ses loisirs et sa fortune à conduire doucement, par des fils invisibles, les êtres qui l'entourent vers le bonheur (3).

Ainsi Dickens établit un lien nécessaire entre le tempérament sentimental et l'altruisme ; il ne sépare point la faculté d'aimer et de plaindre de la disposition à secourir. C'est pour cette raison que son œuvre est une vaste et multiple suggestion de sensibilité. Taine a vu et marqué ce trait essentiel : « Au fond, les romans de Dickens se réduisent tous à une phrase, et la voici : Soyez bons et aimez ; il n'y

(1) « In came a fiddler with a music-book, and went up to the lofty desk, and made an orchestra of it, and tuned like fifty stomach-aches. In came Mrs. Fezziwig, one vast substantial smile. In came the three Miss Fezziwigs, beaming and loveable. In came the six young followers whose hearts they broke. In came all the young men and women employed in the business. In came the housemaid, with her cousin, the baker. In came the cook, with her brother's particular friend, the milkman. In came the boy from over the way, who was suspected of not having board enough from his master ; trying to hide himself behind the girl from next door but one, who was proved to have had her ears pulled by her mistress. » (Ibid.)

(2) *Le Magasin d'Antiquités*, chap. XX, XXI, XXXIX.

(3) Chap. VI.

a de vraie joie que dans les émotions du cœur ; la sensibilité est tout l'homme (1). » Quelle que soit la valeur absolue de cet évangile, quels que puissent être ses dangers pratiques, on ne saurait lui rendre justice sans le replacer dans le mouvement contemporain des esprits. Dickens est un collaborateur artistique de Carlyle et de Lord Ashley. Son effort pour attendrir l'âme anglaise, rétablir au profit des émotions l'équilibre moral, répond à un dessèchement utilitaire de la vie intérieure, à un durcissement égoïste de la vie sociale. Contre ce double danger, son instinct et sa pitié se révoltent. Au nom de son tempérament, qui lui fournit l'image de la santé psychologique ; au nom de la morale chrétienne, qui impose une règle d'action, il demande à tous la bonté inséparable de la charité.

III

Le prolétariat et la grande industrie ne sont point absents de cette œuvre ; mais leur place y est singulièrement restreinte, si l'on considère leur rôle dans les préoccupations sociales du temps. C'est que Dickens, nous l'avons vu, s'est formé sous d'autres influences ; le problème des relations entre les riches et les pauvres lui apparaît sous un autre aspect. — Il ne peut s'empêcher, à la longue, de tourner son attention vers la crise industrielle. Sa perception aiguë des changements matériels devait être frappée du bouleversement qui s'opérait autour de lui. Aussi voyons-nous, avec les années, les formes nouvelles de la vie apparaître peu à peu dans ses romans ; et un jour vient, en 1854, où Dickens consacre une œuvre entière au problème industriel. Mais habituée à une autre atmosphère, sa sensibilité artistique est mal à l'aise dans ce nouveau domaine ; les *Temps difficiles* ne sont point un de ses chefs-d'œuvre, et cette

(1) *Littérature anglaise*, vol. V, p. 63.

tentative est sans lendemain. D'instinct, et jusqu'à la fin de sa carrière, Dickens retourne à l'époque de sa jeunesse, aux années d'apprentissage, aux mœurs familières. Il n'en faut pas moins relever en détail les efforts qu'il a faits pour s'adapter aux temps nouveaux ; nous préciserons ainsi notre jugement sur les tendances et les limites de sa philosophie sociale.

Spontanément, Dickens choisit ses pauvres dans la petite bourgeoisie ; ce sont le plus souvent des commis, des employés, comme Tom Pinch ou Bob Cratchit ; des artisans, comme le forgeron Gargery, comme Richard, le fiancé de Meg. Il en est dont les souffrances sont toutes morales ; l'amour-propre du déclassé est parfois en cause, plus que sa dépendance économique. Les gouvernantes, les demoiselles de compagnie, apparaissent comme les victimes féminines de l'orgueil bourgeois. Kate Nickleby, Ruth Pinch, en font la dure expérience (1). — Il est pourtant une fraction du prolétariat que Dickens a bien connue : c'est celle qui se relie par une transition insensible à la classe supérieure. Les salariés que les romans nous montrent sont intimement mêlés à la vie bourgeoise ; leur labeur est individuel, on n'a pas dépassé le stade de la manufacture collective. Dans les vieux quartiers populaires, ces formes du travail ont frappé les yeux de Dickens. Toby Veck, le héros des *Carillons*, est commissionnaire. N'est-il pas singulier qu'en plein Chartisme, deux ans après les grandes grèves de 1842, un salarié de cette espèce ait été choisi comme symbole par un véritable manifeste social ? Dans l'ensemble, les types de la souffrance ouvrière sont fournis par les couturières et les domestiques. La longueur des journées de travail, les conditions hygiéniques déplorables, l'insuffisance du salaire chez les modistes

(1) *Nicolas Nickleby*, chap. XXVIII, XLVI. — *Martin Chuzzlewit*, chap. XI et XXXVI.

et les apprenties, ont frappé la sensibilité de Dickens. Ce thème est des plus fréquents. Kate Nickleby (1); Martha, la fille aînée de Bob Cratchit (2); Meg et Lilian, dans les *Carillons*; la petite Dorrit (3), nous apitoient sur le sort de ces malheureuses. Il est certain que la concurrence avait rendu spécialement triste, à cette époque, la condition des ouvrières d'aiguille (4). Les servantes ont leur part de sympathie. La « Marquise » est un type pittoresque et touchant de ces créatures que leur faiblesse sociale, l'indifférence des lois, les préjugés domestiques, livrent à une oppression mal définie et particulièrement dure (5).

Si nous ajoutons quelques silhouettes d'ouvriers urbains, dockers, débardeurs, portefaix (6); le plâtrier Plornish. de la *Petite Dorrit* (7); les garçons d'auberge, les cochers (8); parmi lesquels brille l'inoubliable père de Sam Weller (9), nous aurons à peu près épuisé la liste des professions ouvrières que Dickens connaît, et dont il parle avec spontanéité. Quant au prolétariat agricole, il lui est entièrement étranger. La seule figure de William Fern représente les paysans dans l'œuvre de Dickens. La voix rude, les gestes

(1) *Nicolas Nickleby*, chap. x et xvii.
(2) *Christmas Carol*, Stave Three.
(3) *La Petite Dorrit*, chap. v.
(4) Cf. Engels, *ouvrage cité*, p. 209-211.
(5) Pour l'épisode de la « Marchioness », cf. *Le Magasin d'Antiquités*, chap. xxxiv, xxxvi. — Voir aussi dans *Bleak House*, chap. x, le portrait de Guster.
(6) *Esquisses de Boz* : Scotland Yard. — *Nicolas Nickleby*, chap. xxxvii et lii.
(7) Chap. xii (livre I).
(8) Il n'est guère de roman qui n'en contienne un ou plusieurs.
(9) A propos de ce personnage (cf. *Pickwick*, chap. xvi, etc.), la « Quarterly » reproche à Dickens de peindre, non le cocher de 1837, mais celui d'une génération antérieure et déjà disparue (vol. 59, p. 500). *Ici encore* se révèle la direction archaïque du goût chez Dickens.

lents, les colères brutales de quelques bateliers, apparaissent pour s'évanouir aussitôt dans un coin de ce ravissant poème qu'est le voyage de la petite Nell et de son grand père à travers les comtés du Centre (1). Un épisode de *Bleak House* esquisse à traits rapides mais vigoureux un campement de briquetiers (2) ; leur animalité, leur dégradation entrevues, sont plus que justifiées par les documents contemporains (3). Partout ailleurs, la campagne est décrite en termes idylliques (4) ; c'est l'oasis rafraîchissante qui sépare les cités de briques et de boue ; de la diligence paresseuse où il l'observait, Dickens n'a vu que le charme agreste des bois et des cultures (5). Enfin, la misère irlandaise est aussi absente de son œuvre. Au contraire de Carlyle, il n'a pas grossi de torts nationaux les torts sociaux de l'Angleterre dirigeante.

Si Dickens n'avait jamais essayé de renouveler son expérience, de marcher avec le siècle ; si d'autre part son rôle philanthropique ne l'avait mêlé à la croisade en faveur de la législation industrielle, il est probable que ses romans nous auraient toujours donné de la société anglaise la même image : que Toby Veck, Richard et Meg y seraient restés les représentants les plus typiques du prolétariat. Mais comme tous les esprits généreux de son temps, il dut tourner ses regards vers le pays noir. — Les *Esquisses de Boz*, *Pickwick*, *Olivier Twist*, ne contiennent encore aucune trace de ces préoccupations. On n'y aperçoit pas la silhouette d'une cheminée d'usine. Cependant le succès d'*Olivier Twist* (1838) confirme la vocation sociale de Dickens ; l'éveil

(1) *Le Magasin d'antiquités*, chap. XLIII.

(2) Chap. VIII ; et aussi LVII.

(3) Cf. Karl Marx, *Capital* (traduction anglaise), livre II, p. 467.

(4) *Pickwick*, chap. XVI ; *Olivier Twist*, chap. XXXII ; *Nicolas Nickleby*, chap. XXII ; *le Magasin d'Antiquités*, chap. XV, etc.

(5) On peut relever seulement une allusion très brève à la misère agricole dans *Pickwick*, chap. VII.

du Chartisme, vers la même date, met à l'ordre du jour le problème ouvrier ; aussi est-ce dans *Nicolas Nickleby* (1840) qu'est faite la première mention de la grande industrie. Vers la fin de 1838, nous dit le biographe de Lord Ashley, Dickens se déclare partisan de la législation industrielle (1). Il fait un voyage à Manchester, pour visiter une manufacture ; c'est là, remarquons-le, son premier contact avec les faits, bien qu'il ait déjà lu les Enquêtes Parlementaires. Il en sort révolté par ce qu'il a vu (2). « Je compte frapper le coup le plus fort possible en faveur de ces créatures infortunées, mais sera-ce dans *Nickleby*, ou attendrai-je une autre occasion, je ne l'ai pas encore décidé (3). » Ce ne devait pas être dans *Nickleby* ; seule, une allusion, émue et brève, au sort des enfants dans l'industrie, trahit vers la fin du livre les émotions toutes récentes de la visite à Manchester (4). Le roman suivant, par contre, le *Magasin d'Antiquités* (1840), consacre à la question un épisode assez étendu (5).

Ces pages sont précieuses ; elles nous font saisir les raisons pour lesquelles Dickens n'est point le poète violent et sombre de la grande misère industrielle. L'impression

(1) Hodder, *Life of the Seventh Earl of Shaftesbury*, vol. I, p. 227 sqq. — L'auteur cite une lettre de Dickens à Edward Fitzgerald, datée du 29 décembre 1838. Nous en tirons les renseignements qui suivent.

(2) « I went, some weeks ago, to Manchester, and saw the worst cotton mill. And then I saw the best. Ex uno disce omnes. There was no great difference between them ». — « ... With that nobleman's (Ashley's) most benevolent and excellent exertions, and with the evidence which he was the means of bringing forward, I am well acquainted. » (Ibid.)

(3) « I mean to strike the heaviest blow in my power for these unfortunate creatures, but whether I shall do so in the *Nickleby*, or wait some other opportunity, I have not yet determined. » (Ibid.)

(4) Chap. L.

(5) Chap. XLIV et XLV.

que sa sensibilité en reçoit est trop forte, trop imaginative ; elle est aussi trop rapide et superficielle. L'usine est un enfer de bruit, de flamme et de fumée, où des monstres mélancoliques, les machines, répètent indéfiniment leurs gestes monotones ; la vie de l'ouvrier s'identifie avec celle du métal, se fond à la chaleur du brasier, s'abîme dans une morne fatigue ; une horreur tragique, étouffante, pèse comme un cauchemar sur la ville ; la campagne à la ronde est brûlée ; les masures, le long des routes, regorgent de mourants et de cadavres ; des bandes armées, à la lueur des torches, parcourent le pays et le dévastent (1). Ce rêve sinistre est trop intense, trop cruel, trop obsédant, pour que la sensibilité de Dickens y puisse vivre ; elle a besoin de lumière et de joie, et les souffrances qu'elle se plaît à peindre sont toujours voisines du rire attendri. Vite elle s'échappe vers la nature verdoyante et calme, les lents cahots d'un chariot en marche, le déroulement tranquille du paysage (2). L'impression, trop vive, reste aussi trop extérieure. Dickens nous promène dans la ville infernale comme des touristes ; c'est en étranger qu'il sent et qu'il voit ; son regard saisit les choses, mais les hommes lui demeurent fermés ; le seul ouvrier qu'il fasse parler est un fantôme, dépouillé de cette

(1) « On mounds of ashes by the wayside, sheltered only by a few rough boards, or rotten pent-house roofs, strange engines spun and writhed like tortured creatures; clanking their iron chains, shrieking in their rapid whirl from time to time as though in torment unendurable, and making the ground tremble with their agonies..... But, night-time in this dreadful spot! night, when the smoke was changed to fire; when every chimney spirted up its flame; and places, that had been dark vaults all day, now shone red-hot, with figures moving to and from within their blazing jaws, and calling to one another with hoarse cries. .. when maddened men, armed with sword and firebrand, spurning the tears and prayers of women who would restrain them, rushed forth on errands of terror and destruction, to work no ruin half so surely as their own... » Etc. (chap. XLV).

(2) Chap. XLVI.

vérité caractéristique si frappante chez ses héros ordinaires (1). Dickens n'a pu pénétrer, par un contact intime, jusqu'au cœur de la vie industrielle ; apercevoir, grâce à une familiarité prolongée, les rayons de gaieté ou de pittoresque qui percent la nuit de cette existence ; habituer ses sens aux machines, son esprit à ceux qui les servent ; connaître leurs âmes, leurs peines et aussi leurs joies. Rapidement, d'une vision puissante et imaginative, il a embrassé la physionomie tragique du monde industriel ; son art lui a permis de nous en communiquer l'horreur, mais il ne pouvait faire davantage. Il faudra l'expérience d'une vie entière, pour qu'un romancier nous initie vraiment à ce monde fermé ; le sort a donné à Mrs. Gaskell ce qui a manqué à Dickens (2).

Les romans qui suivent nous ramènent à l'ancienne Angleterre. Des touches légères pourtant, çà et là, montrent chez Dickens la conscience du changement, que la révolution industrielle produit dans son monde favori. Le voyage d'Amérique (1842) lui révèle une vie plus moderne encore, plus fiévreuse que celle du pays noir ; il visite à Lowell des manufactures modèles, admire l'hygiène des ateliers, la santé des ouvrières, leur existence cultivée ; il indique d'un mot ému le constraste avec ce qu'il a vu en Angleterre (3). Les chapitres de *Martin Chuzzlewit* où il utilise ses impressions américaines contiennent pour la première fois dans ses romans le récit d'un voyage en chemin de fer (4). Il faut

(1) Chap. XLIV.

(2) « We know how difficult it is to convey an accurate idea of the manufacturing poor to the mind of a person who has never resided among them The descriptions of them by casual visitors are mostly in extremes ; the pictures are much larger than life... » (« Fraser's Magazine », vol. 37, janvier-juin 1848, p. 15 ; article sur : « The manufacturing poor. »)

(3) *Notes Américaines*, chap. IV.

(4) Chap. XXI.

arriver jusqu'à *Dombey et fils* (1848), dix-huit ans après la construction des premières voies ferrées, pour que les trains, les gares, les thèmes descriptifs ou émotionnels qui s'y rattachent, fassent leur apparition. Toodle est chauffeur sur une locomotive ; c'est une locomotive qui écrase le traître, Robert Carker. Quelques pages font revivre l'aspect éventré, provisoire, des quartiers fouillés par la pénétration des lignes au cœur de Londres, et aussi l'animation nouvelle apportée par le rail ; nous y retrouvons l'impression toute fraîche de la « folie des chemins de fer » (1). La tristesse du changement social imprègne déjà l'œuvre ; le vieux Solomon Gills, le marchand d'appareils nautiques, dont le commerce suranné, la boutique ancienne, endormie au plus profond de la Cité, symbolisent les choses du passé, se plaint doucement de la vie qui l'abandonne. « Le monde m'a laissé en arrière,... je ne le comprends plus (2). » Il y a pour lui chez Dickens plus que de la sympathie. — Le télégraphe apparaît dans *Bleak House* (3) ; le personnage de Rouncewell, contre-partie anticipée de Bounderby, prouve que Dickens rendait justice aux qualités de la bourgeoisie industrielle, à l'effort énergique, ingénieux et probe de ses représentants les plus éclairés. Ici, en face du « Torysme stupide » de Sir Leicester Dedlock, Rouncewell représente le « radicalisme » de Dickens (4). Une figure assez pâle de

(1) Pour tout ceci, cf. chapitres II, VI, XV, XXXVIII, LIV, LV.

(2) « As I said just now, the world has gone past me. I don't blame it. but I no longer understand it. Tradesmen are not the same as they used to be, apprentices are not the same, business is not the same, business commodities are not the same .. I am an old-fashioned man in an old-fashioned shop, in a street that is not the same as I remember it. I have fallen behind the time, and am too old to catch it again. » (Chap. IV).

(3) Chap. XI.

(4) *Bleak House*, chap. XXVIII, XLVIII, LXIII.

mécanicien-inventeur, Doyce (1), se montre dans la *Petite Dorrit*; les *Contes de Noël*, publiés dans « Household Words » et « All the Year Round », mettent en scène les trains, les gares, le comique et le tragique des chemins de fer (2). Enfin, l'avant-dernier roman, l'*Ami commun* (1865), se place délibérément en pleines mœurs nouvelles ; Dickens vieilli s'y résigne à une société transformée, d'où les diligences sont absentes, où les héros ont leur photographie. Mais dans l'intervalle, il a essayé de prendre corps à corps le problème industriel ; les *Temps difficiles* (1854) nous permettent d'apprécier définitivement cet effort.

Il est possible de retracer la genèse du livre. Les romans ouvriers de Disraeli (*Sibylle*, 1845), Mrs. Gaskell (*Marie Barton*, 1848), Kingsley (*Alton Locke*, 1850), suggèrent à Dickens l'envie d'imiter ces champions de la bonne cause. Justement, la grande grève des mécaniciens, en 1852, dirige l'attention une fois de plus vers les luttes industrielles. La grève (janvier-mars 1852), dit Sidney Webb, « intéressa le grand public plus que tout conflit antérieur. Tous les journaux en donnèrent les détails, et discutèrent l'attitude des patrons comme la politique de l'Union (3) ». Dickens n'avait pas encore osé placer l'action principale d'un roman dans le pays noir ; ces influences le décident. Mais nous prenons sur le fait l'insuffisance de son information. Il n'a jamais vu de grève dans une ville manufacturière. « Il alla à Preston pour

(1) Chap. x, xvi.

(2) Ces *Contes de Noël*, beaucoup plus courts que les *Carillons*, sont ordinairement réunis en un volume sous le titre de *Christmas Stories*. — Cf. *Mugby Junction* (1866).

(3) « The three months' struggle (January-March 1852) that followed interested the general public more than any previous conflict. The details were described, and the action of the employers and the policy of the Union was discussed, in every newspaper » (*History of Trade Unionism*, p. 196).

en voir une, à la fin de janvier, et fut plutôt désappointé », dit Forster. « J'ai peur », écrit Dickens, « de ne pouvoir trouver grand'chose ici. Sauf les rassemblements au coin des rues, lisant les affiches pour et contre, et la froide absence de toute fumée au sommet des cheminées d'usine, il y a fort peu de chose dans les rues qui rende la ville remarquable (1). » C'est que les visages de ces ouvriers du Nord, leurs gestes et leurs paroles, sont différents de ce que Dickens a connu dans les faubourgs de Londres ; il ne devine pas les pensées cachées, les émotions que Mrs. Gaskell interprétera si bien ; le spectacle n'est pas éloquent pour lui, n'éveille pas mille souvenirs familiers dans son âme. Aussi les *Temps difficiles* sont-ils l'œuvre imparfaite d'un artiste qui applique à un sujet nouveau des habitudes anciennes de sensibilité et d'esprit. C'est une seconde édition des *Carillons*, adaptée à la grande industrie.

Il y a deux thèses dans le roman, l'une sociale, l'autre morale ; elles sont naturellement solidaires. La première est une transposition de la « philosophie de Noël » en termes industriels. Sa place dans l'œuvre est assez restreinte. Comme si la matière manquait à Dickens pour un développement purement économique, il y fait rentrer un plaidoyer en faveur d'une législation plus libérale sur le divorce (2). Le héros ouvrier, Stephen Blackpool, nous apparaît plutôt comme la victime de l'esclavage conjugal, que de l'oppression de classe. Dépouillé de cette thèse adventice, le drame industriel se réduit à peu de chose. Nous sommes à Coketown,

(1) « He went to Preston to see one at the end of January, and was somewhat disappointed. « I am afraid I shall not be able to get much here. Except the crowds at the street-corners reading the placards pro and con; and the cold absence of smoke from the mill-chimneys; there is very little in the streets to make the town remarkable... » (Forster, vol. III, p. 48-9).

(2) Livre II, chap. v.

c'est-à-dire à Manchester, ou dans un autre centre du pays noir. L'atmosphère d'une ville manufacturière, les traits extérieurs de sa vie, l'activité fiévreuse, la laideur brutale et crue, l'effacement complet de la nature, réduite à quelques brins d'herbe souillés de suie, sont rendus avec une puissance plus juste et plus sobre que dans le *Magasin d'Antiquités* (1). Nous suivons Dickens à travers les rues illuminées, dans la brume du soir, par les hautes fenêtres des usines, d'où jaillit avec la lumière la trépidation des métiers en marche ; aux côtés du tisserand, penché sur son travail, nous comptons les heures monotones, et sentons l'éternel va-et-vient des navettes envahir notre conscience, devenir le rythme même de notre vie (2). Mais ce sont là de brèves échappées sur le détail quotidien de l'existence ouvrière ; l'ensemble du tableau est tracé à grands traits généraux et vagues. — Dickens nous présente en Bounderby le patron tel qu'il ne doit pas être (3). Nous avons déjà aperçu cette figure rogue et féroce, entendu son langage cynique et trivial. C'est le parvenu égoïste sous son aspect le plus cru, le type du matérialisme industriel, fermé à toute délicatesse, à toute émotion, à toute pitié sociale. Au contraire, Stephen Blackpool, sous les dehors frustes de l'ouvrier, possède une droiture morale rigide et une tendresse profonde (4). Sa destinée mélancolique symbolise l'écrasement fatal du juste, entre les classes ennemies, également violentes, mais inégalement excusables. Stephen refuse de se joindre à une grève, pour tenir une parole donnée ; honni par ses camarades, chassé de la ville, faussement accusé d'un vol, il meurt par accident en revenant se justifier. Vrai d'une vérité générale, par l'énergie lourde et honnête de son caractère, il serait

(1) Livre I, chap. v.
(2) Livre I, chap. xi et xii.
(3) Livre I, chap. iv.
(4) *Livre I, chap. x.*

plutôt l'artisan anglais moyen, religieux et dissident, que l'ouvrier tisserand du Lanscahire (1). Il n'a rien de cette couleur pittoresque, de cette physionomie locale, que nous trouvons chez les héros Londoniens de Dickens; son langage est d'une moralité parfois un peu sermonneuse ; les lecteurs anglais ont toujours refusé de voir en lui autre chose qu'une abstraction (2).

Ces deux forces, patron et ouvriers, se heurtent dans une grève. Nous ne voyons de celle-ci qu'un épisode, une réunion publique (3) ; Dickens n'a pas rapporté grand'chose, en effet, de sa visite à Preston (4). A toute réclamation de ses « Bras », Bounderby oppose le même refus. Leur sort est déjà trop doux : leur travail est facile, amusant : leur existence large, assurée ; que leur manque-t-il, sinon des tapis de Turquie, de la soupe à la tortue, mangée avec des cuillers d'or ? (5) Quant aux Unions, ce sont des ligues criminelles,

(1) Il est à noter que Dickens, contrairement à son habitude, ne le décrit pas longuement en nous le présentant. « He was a good powerloom weaver, and a man of perfect integrity. What more he was, or what else he had in him, if anything, let him show for himself. » (Chap. x).

(2) D'après Ruskin (*Unto this Last*, 1862 ; p. 13-15, note), Stephen Blackpool est « a dramatic perfection, instead of a characteristic example of an honest workman. »

(3) Livre II, chap. iv.

(4) Il est possible qu'outre l'insuffisance de ses matériaux, Dickens n'ait pas voulu nuire au roman de Mrs. Gaskell, *Nord et Sud*, alors en préparation. Il lui écrit, en avril 1854 : « I am not going to strike, so don't be afraid of me But I wish you would look at the story yourself, and judge – where and how near I seem to be approaching what you have in your mind. » (*Letters, etc.* ; p. 367-8).

(5) Livre II, chap. ii. — « There's not a Hand in this town, sir, man, woman, or child, but has one ultimate object in life. That object is, to be fed on turtle soup and venison with a gold spoon. » Le mot « hands » est à cette époque d'un emploi courant pour désigner les ouvriers d'usine. — Dickens exagère, mais n'invente pas. Voir dans Ure (*ouvrage cité*, p. 288 et 301) une description fort optimiste du travail des enfants dans les manufactures.

les scandaleux présages de la révolution sociale. Et d'ailleurs, qu'importent le bonheur ou les souffrances de ces gens ? Il n'y a qu'une réalité, le profit net ; qu'une vérité, les chiffres. Contre cette philosophie du patronat, Dickens est nettement avec les salariés. Leur grève est juste, si la cause en est juste ; juste et légitime, leur union visible, en face de l'entente invisible des maîtres ; juste, leur appel même pressant, aux classes dirigeantes, en faveur de leurs vies ingrates, sans repos et sans joies (1). Mais la violence est haïssable. Slackbridge, le meneur, représente la démagogie sous son pire aspect. Ses paroles incendiaires, son apologie de la tyrannie syndicale, montrent la distance qu'établit Dickens entre les revendications pacifiques et l'action révolutionnaire du prolétariat (2). — Dans l'intérêt même de la paix sociale, les premières doivent être accueillies. Il faut que la charité privée ou collective adoucisse les pires misères, que la législation de classe disparaisse, que l'action des pouvoirs publics apporte un peu de lumière et d'espace dans la vie des travailleurs. L'intervention de l'État est nécessaire ; la résistance acharnée que les patrons lui opposent est injustifiable. « Sûrement, il n'y eut jamais porcelaine plus fragile que celle dont étaient faits les manufacturiers de Coketown. Touchez-lez aussi légèrement que vous voudrez, ils tombaient en pièces avec une telle facilité, que vous auriez pu les soupçonner d'être fêlés d'avance. C'était la ruine, si on les forçait à envoyer les ouvriers enfants à l'école ; la ruine, si on chargeait des inspecteurs de visiter leurs fabriques ; la ruine, si ces inspecteurs regardaient comme douteux qu'ils eussent le droit de mettre les gens en morceaux avec leurs machines ; ils étaient perdus sans ressources, si l'on suggé-

(1) Livre II, chap. I et V. — « It is much to be regretted », said Mrs. Sparsit,... « that the united masters allow of any such class-combinations » (chap. I).

(2) *Livre II, chap. IV.*

rait que peut-être n'était-il pas nécessaire qu'ils fissent toujours autant de fumée (1). Ces réformes supposent une nouvelle attitude des classes dirigeantes ; leur renonciation aux doctrines de passivité égoïste, leur désaveu des mathématiques comme règle de la vie humaine : la victoire en un mot du sentiment sur l'utilitarisme.

Et ainsi la seconde thèse se rattache à la première. Une autre action, plus étendue, nous fait assister aux expériences familiales de Thomas Gradgrind. Commerçant enrichi, retiré des affaires, cet allié symbolique de Bounderby applique, dans l'éducation des enfants, les mêmes principes que son ami dans la direction du travail. Comme l'économiste Filer, des *Carillons*, Gradgrind ne connaît qu'une réalité, « les faits et les chiffres ». Écoutons-le morigéner le maître qu'il a choisi, pour l'école où il répand l'évangile du positivisme. « Ce que je veux, voyez-vous, c'est des Faits. N'enseignez à ces garçons et à ces filles que des Faits. Il n'y a que les Faits dont on ait besoin dans la vie. Ne plantez que cela, déracinez toute autre chose... Voilà le principe d'après lequel j'élève mes enfants, et voilà le principe d'après lequel j'élève ces enfants. Attachez-vous aux Faits, Monsieur ! (2). » Il s'y attache

(1) « Surely there never was such fragile china-ware as that of which the millers of Coketown were made. Handle them never so lightly, and they fell to pieces with such ease that you might suspect them of having been flawed before. They were ruined, when they were required to send labouring children to school ; they were ruined when inspectors were appointed to look into their works ; they were ruined when such inspectors considered it doubtful whether they were quite justified in chopping people up with their machinery ; they were utterly undone, when it was hinted that perhaps they need not always make quite so much smoke. » (Livre II, chap. 1).

(2) « Now, what I want is, Facts. Teach these boys and girls nothing buts Facts. Facts alone are wanted in life. Plant nothing else, and root out everything else... This is the principle on which I bring up my own children, and this is the principle on which I bring up these children. Stick to Facts, sir ! » (Livre I, chap 1).

en effet lui-même. Louisa et Tom Gradgrind n'ont jamais eu d'enfance, n'ont jamais ri, pleuré, connu les merveilles des contes de fées, les rêves charmants de l'idéalisme puéril; le monde leur est apparu dès l'éveil de la conscience sous l'aspect « d'un tableau noir avec un ogre qui y dessinait des chiffres d'un blanc spectral (1) ». Pas d'affection autour d'eux, mais la figure fermée, la dure sollicitude d'un père, les doléances égoïstes d'une mère valétudinaire et toujours effacée. Ils ont grandi, le garçon replié sur lui-même, hypocrite et sournois, prêt à toutes les revanches contre une règle détestée ; la fille résignée, froide et volontaire, mais étrange, laissant percer dans ses yeux calmes le reflet d'une flamme intérieure sans aliment. Son père la marie à Bounderby, malgré la différence d'âge, malgré la franchise cynique avec laquelle l'amour est exclu de cette combinaison financière (2). Et voici l'éducation positive qui porte ses fruits, et la justice immanente qui se revèle. Tom couronne une série de vilenies par un vol dont il laisse accuser un innocent. Louisa, courtisée par un dandy fort élégant de personne et d'opinions, James Harthouse, se sent attirée vers lui par toute la soif d'amour longtemps réprimée en elle, et cherche au dernier moment un refuge auprès de son père, auquel elle s'avoue vaincue, sans force et sans volonté. Et dans son angoisse humiliée, Gradgrind voit s'écrouler à la fois l'orgueil de sa vie et l'assurance de ses principes (3).

Nous ne restons pas sur cette impression : Dickens ne veut pas la mort du pécheur. Mais si la famille Gradgrind est providentiellement sauvée de la honte, le lecteur plus logique ou plus pessimiste laisse les effets sortir des causes, et dégage ainsi la pensée de l'auteur. — Les *Temps difficiles* expriment encore une fois, avec une vigueur à peine

(1) Livre I, chap. III.
(2) Livre I, chap. XV et XVI.
(3) Livre II, chap. XII.

affaiblie par de grands défauts littéraires, le réquisitoire des idéalistes contre la mathématique morale et sociale. Dédié à Carlyle, le roman est plein de son influence (1). Bounderby représente le « Mammonisme », comme Harthouse le « Dilettantisme ». « Ma Satire », écrit Dickens à Charles Knight, « est dirigée contre ceux qui voient des chiffres et des moyennes, et rien d'autre — les représentants du vice le plus pervers et le plus énorme de cette époque (2). » C'est la pensée, ce sont presque les termes de Carlyle dans son article sur les « Signes du temps ». Comme lui, Dickens accuse le mécanisme d'avoir détruit la santé individuelle et sociale ; comme lui, il cherche la guérison dans une réforme intérieure. La fausse théorie des rapports humains perdra son empire le jour où sera rompu le faux équilibre de l'âme. Les Bounderby sont la réalité, dont Malthus et le « laisser-faire » tirent leur substance. L'économie orthodoxe est la traduction systématisée du « Faits et Chiffres » de Gradgrind (3). Elle néglige l'âme dans ses calculs, c'est-à-dire l'essentiel. « Tant de centaines de bras dans cette usine, tant de centaines de chevaux-vapeur. On connaît, à une seule livre près, la force que peut déployer la machine, mais tous les calculateurs de la Dette Nationale ne pourraient

(1) Le style même porte les marques de cette influence. Les interpellations brusques, à la seconde personne du singulier; la forme heurtée, monosyllabique, rappellent la manière favorite de Carlyle. « Say, good M' Choakumchild. When from thy boiling store, thou shalt fill each jar brim full by-and-by, dost thou think that thou wilt always kill outright the robber Fancy lurking within — or sometimes only maim him and distort him! » (Livre I, chap. II).

(2) « My satire is against those who see figures and averages, and nothing else — the representatives of the wickedest and most enormous vice of this time. » (*Letters*, etc.; 13 janvier 1854, p. 363).

(3) Dickens a voulu clairement symboliser ce lien. Gradgrind a donné à ses deux plus jeunes fils les prénoms de « Adam Smith » et « Malthus » (Livre I, chap. IV).

me dire la faculté de bien ou de mal, d'amour ou de haine, de patriotisme ou de révolte, de vertu décomposée en vice, ou inversement, présente à un moment donné dans l'âme d'un de ces serviteurs tranquilles de la machine, à la figure calme, aux actes réguliers. En elle, pas de mystère ; en eux, même chez les plus infimes, un mystère insondable et éternel. Si nous gardions notre arithmétique pour les objets matériels, et gouvernions ces quantités inconnues et redoutables par d'autres moyens? (1) » Et qu'une petite fille, en effet, raisonne avec son cœur des choses humaines, elle découvrira le vice de la science que lui prêchent ses maîtres. Il ne suffit pas qu'une nation soit riche, si la plupart des hommes y sont pauvres. Le vrai principe de l'économie, c'est de « faire aux autres comme nous voudrions qu'ils nous fissent (2) ».

La vie émotionnelle ne produira pas seulement une nouvelle théorie sociale ; elle se traduira aussi par la pratique de la solidarité. La théorie à vrai dire ne sera qu'une pratique formulée. Il suffit de suivre l'élan du cœur, le reste importe peu. L'altruisme actif s'attachera au soulagement des misères. Or, celles-ci ne sont pas uniquement matérielles. Ce sont les âmes qui souffrent le plus, chez les pauvres comme chez les riches. Les émotions, les sensations,

(1) « So many hundred « Hands » in this mill ; so many hundred horse steam-power. It is known, to the force of a single pound weight, what the engine will do ; but not all the calculators of the National Debt can tell me the capacity for good or evil, for love or hatred, for patriotism or discontent, for the decomposition of virtue into vice, or the reverse, at any single moment in the soul of one of these its quiet servants, with the composed faces and the regulated actions. There is no mystery in it ; there is an unfathomable mystery in the meanest of them, for ever. Supposing we were to reserve our arithmetic for material objects, and to govern these awful unknown quantities by other means ! » (Livre I, chap. xi).

(2) Livre I, chap. ix.

la joie spontanée de la santé, sont détruites par le labeur ingrat, automatique et prolongé ; par la laideur cruelle des choses, la tristesse de l'atmosphère, la vie contre nature ; c'est en ranimant chez les forçats de l'usine la fraîcheur de la sensibilité physique et morale, que la véritable charité allègera vraiment leur sort. « Économistes utilitaires, squelettes de maîtres d'écoles, Commissaires en Faits, athées aristocratiques et usés, vous tous qui débitez vos petites formules ressassées, vous aurez toujours les pauvres avec vous. Cultivez en eux, pendant qu'il est temps encore, les grâces les plus belles de l'imagination et du sentiment, afin d'orner leurs vies si à court d'ornement ; ou, le jour de votre triomphe, quand tout idéal sera chassé de leur âme, et qu'ils se trouveront face à face avec une existence désolée, la Réalité se fera louve, et vous supprimera (1). » De telles paroles ont pour conclusion pratique les réformes que prêchera Ruskin ; elle tendent à rétablir le contact entre la vie humaine et la nature, à restaurer la santé intérieure que le labeur mécanique a détruite. Aussi Ruskin rendra-t-il hommage à Dickens. « Le dessein principal et le but de chacun de ses livres sont entièrement justes ; et tous, mais surtout les *Temps difficiles*, sont dignes que les personnes qui s'intéressent aux questions sociales les étudient de près avec la plus grande attention. Elles y trouveront beaucoup de partialité, et par conséquent d'injustice apparente ; mais si elles examinent l'autre aspect du problème, que Dickens semble négliger, elles

(1) « Utilitarian economists, skeletons of schoolmasters, Commissioners of Fact, genteel and used-up infidels, gabblers of many little dog's eared creeds, the poor you will have always with you. Cultivate in them, while there is yet time, the utmost graces of the fancies and affections, to adorn their lives so much in need of ornament; or, in the day of your triumph, when romance is utterly driven out of their souls, and they and a bare existence stand face to face, Reality will take a wolfish turn, and make an end of you. » (Livre II, chap. VI). — Cf. aussi livre III, chap. IX.

verront, après avoir pris cette peine, que son opinion était la vérité même, exprimée sans finesse et avec vivacité (1). » Ainsi les *Temps difficiles* nous permettent de saisir un lien direct entre la pensée sociale de Ruskin, et par l'intermédiaire de Dickens, celle de Carlyle.

L'œuvre a donc une valeur historique ; et par elle-même elle est intéressante. Ses défauts artistiques sont ceux de la dernière manière de Dickens, aggravés par l'absence d'une intimité véritable entre l'auteur et le sujet. Comme Stephen Blackpool, Bounderby est une créature d'une vérité typique mais non réelle ; la grande industrie n'est pas au centre du livre, et Dickens n'en trace qu'une esquisse extérieure et rapide. L'enseignement social qui se dégage est aussi vague que dans les *Carillons*, et moins adapté à la matière ; le voisinage d'une grève, l'atmosphère d'une ville industrielle, accusent la distance entre la « philosophie de Noël » et les besoins économiques de la société moderne. Mais Dickens a instinctivement perçu un des aspects essentiels du mal, et si sa critique du mécanisme est inspirée de Carlyle, il l'a faite sienne par la sincérité et l'ardeur de sa conviction. La suggestion émotionnelle partout présente dans son œuvre, et qui combat l'égoïsme à sa source même, se fortifie ici par une démonstration plus complète du rôle universel et nécessaire des sentiments. Le mérite des *Temps difficiles* est dans l'énergie avec laquelle Dickens y a lié, dramatiquement, la critique de l'économie orthodoxe et celle de l'intellectualisme.

(1) « He is entirely right in his main drift and purpose, in every book he has written ; and all of them, but especially *Hard Times*, should be studied with close and earnest care by persons interested in social questions. They will find much that is partial, and because partial, apparently unjust ; but if they examine all the evidence on the other side, which Dickens seems to overlook, it will appear, after all their trouble, that his view was the finally right one, grossly and *sharply told*. » (*Unto this Last*, p. 13-15, note).

IV

La valeur sociale de son œuvre nous apparaît donc comme psychologique. Elle réside dans les émotions que l'auteur éprouve et suscite, à propos de l'inégalité humaine connue et décrite dans sa généralité. Aux problèmes spéciaux de la société industrielle, tels qu'ils se posaient entre 1830 et 1850, ses romans ne fournissent pas de réponse directe. Son influence n'en est pas moins réelle, mais c'est sur les âmes qu'elle s'exerce. Elle est à la fois effet et cause d'une réaction profonde du tempérament national ; elle accentue la révolte du sentimentalisme chrétien contre la sécheresse utilitaire. Par là elle a prise sur quelques-unes des tendances les plus fortes et les plus anciennes de l'esprit anglais. On comprend ainsi la place à part que Dickens occupe parmi les grands artistes du siècle, les termes dont ses admirateurs se servent pour qualifier son génie. Il est, disent-ils, avant tout national ; en lui s'exprime la voix même de l'Angleterre. « Il a pénétré dans notre vie quotidienne mieux qu'aucun autre écrivain de notre temps. Beaucoup de ses expressions ont passé dans l'usage courant, et des allusions à ses œuvres, ou des citations, sont faites par tout le monde et en tout endroit (1). » Mieux encore que son génie littéraire, le ton émotionnel de son œuvre en explique la popularité (2). — Et de même qu'elle

(1) « He has entered into our everyday life in a manner which no other living author has done. Much of his phraseology has become common property, and allusions to his works and quotations from them are made by everybody, and in all places. » (Kitton, *Dickensiana*, Introduction.)

(2) Pour analyser les causes de cette popularité, il faudrait étudier longuement, du point de vue esthétique, les romans de Dickens. Le facteur social et psychologique est le plus important, mais non le seul. — En Angleterre, en Amérique même, Dickens est constamment

est nationale, cette œuvre est conservatrice. La paix sociale est le but, si la charité collective ou individuelle est le moyen. Prophète lui aussi, à l'exemple de Carlyle, Dickens donne à choisir entre l'action immédiate et la révolution sociale. C'est au rapprochement des classes qu'il a travaillé. Il y a contribué, d'innombrables témoignages le prouvent (1). Mais s'il exprime, par sa pensée claire ou par l'instinct profond de son œuvre, toutes les tendances de la réaction interventionniste, son expérience intime de la misère et la nature de son sentiment de classe l'ont tenu éloigné de l'idée aristocratique et féodale. Ce qui reste en lui de « radicalisme » est son trait propre parmi les grandes figures du mouvement. Au contraire, l'élément réactionnaire est au fond de la pensée sociale chez Disraeli.

arrêté dans les rues par des petits bourgeois, des ouvriers, qui ont lu ses livres, et veulent lui serrer la main, en le remerciant du fond du cœur. (Cf. Kitton, *Ch. Dickens, etc.*: p. 380-381. — *The Letters of Ch. Dickens*; lettre datée de Baltimore, 22 mars 1842; p. 67).

(1) Voir la conclusion.

CHAPITRE VI

DISRAELI. — LE TORYSME SOCIAL.

Les romans sociaux de Disraeli sont représentatifs par eux-mêmes. L'intérêt historique de ces ouvrages tient à leur matière; à leur influence aussi, preuve de leur accord avec un puissant mouvement des esprits. Quant à la personnalité de l'auteur, elle reste individuelle. Les raisons intérieures qui l'ont amenée au Torysme social ne peuvent servir à illustrer la crise des consciences moyennes en Angleterre. Cette réserve faite, il est permis de chercher dans l'œuvre, objectivement, une image typique de la réaction interventionniste. Disraeli lui-même, de notre point de vue, vaut au moins par sa prodigieuse souplesse, sa faculté d'assimilation, grâce auxquelles il a pu revivre les sentiments les plus profonds du public anglais; par son intelligence intuitive aussi, qui lui a fait comprendre et formuler les besoins nouveaux du temps. — Cette sympathie, cette conviction, sont-elles sincères? Question difficile, insoluble peut-être. Une chose nous paraît certaine: au contraire de Bulwer, chez qui l'utilitarisme fut une crise passagère, Disraeli a engagé sa nature même dans le Torysme social. Il y eut plus qu'un calcul d'intérêt, il y eut une décision du tempérament, le jour où il conçut le plan grandiose qui devait assurer, avec sa fortune personnelle, la gloire et la paix civile de l'Angleterre. Dans sa théorie imaginative du gouvernement, appuyée sur la force du romantisme reli-

gieux et social, il a mis la tendance naturelle de son esprit, sa croyance à la faiblesse des idées, à la puissance supérieure des instincts, pour soutenir l'effort agressif et l'équilibre interne des nations.

I

La jeunesse de Disraeli est aujourd'hui assez bien connue (1). Nous ne voulons en rappeler que les faits marquants, les influences principales. L'importance de la race comme facteur dans son développement intellectuel a été diversement appréciée ; on a fait de lui à la fois le type achevé de l'esprit sémitique, et une exception remarquable aux lois ethniques. Il reste que Disraeli lui-même a toujours conservé un vif sentiment de son origine juive : et que celle-ci a multiplié les obstacles surmontés par son énergie sur le chemin de la fortune. Sa famille s'était fixée en Angleterre depuis deux générations (2). Son père, Isaac Disraeli, philosophe à la façon du XVIIIe siècle, bibliophile et homme de lettres, joignait au radicalisme de ses idées un goût instinctif pour les grandeurs monarchiques du passé. Né le 21 décembre 1804 (3), le jeune Benjamin fut baptisé en 1817, au moment où Isaac avec toute sa famille abandonna le culte israélite. L'enfant reçut une éducation à la fois originale et négligée. Malgré la position sociale de son père, ami d'écrivains connus, rapproché de l'aristocratie par sa culture, il ne passa point son enfance dans un collège ni sa jeunesse dans une Université. Après avoir fréquenté deux écoles d'ordre inférieur (4), il continua ses études

(1) Voir la Bibliographie.

(2) Son grand-père s'y était établi en 1748. Avant cette date, il vivait à Venise.

(3) Il déclara toujours être né en 1805.

(4) A *Blackheath* et à Walthamstow.

dans la bibliothèque de son père, sous sa direction. Favorable au développement du talent littéraire, d'un tempérament primesautier et vif, cette éducation laissa en lui un vide irrémédiable, l'absence complète de l'esprit scientifique. De 1821 à 1824, placé chez un avoué, il fait son apprentissage des affaires et montre de grandes aptitudes. Précoce et brillant, ambitieux déjà, d'une volonté souple et tenace, le jeune homme que son père destine au barreau, s'est voué à la littérature d'abord, à la politique ensuite. Un premier roman, *Aylmer Papillon*, reste inédit ; mis en rapport avec l'éditeur Murray, Disraeli projette un grand journal, le « Représentant », et déploie à organiser l'entreprise une activité féconde en ressources. Enfin, le succès éclatant de *Vivian Grey*, en 1827 (1), lui ouvre le monde, le domaine où il brûle d'agir et de vaincre.

Il est impossible d'exagérer l'intérêt biographique de *Vivian Grey*. Comme *Pelham* nous avait révélé la vraie nature de la conversion de Bulwer à l'utilitarisme, *Vivian Grey* nous fournit le guide sans lequel la carrière et la vie de Disraeli sont inintelligibles. On a dégagé, avec une clarté parfaite (2), les aveux implicites contenus dans cette confession de jeunesse. Le héros, brillamment doué, séduisant, habile, s'attache à réparer, par son génie, l'injustice de la fortune qui l'a fait naître à côté du pouvoir. Il montre, dans la recherche passionnée du succès, une énergie infatigable et le manque le plus complet de scrupules. Jamais l'ambition, l'intrigue, les joies âpres de la lutte, du triomphe, de la vengeance, l'amertume de la défaite, n'ont été mises en action avec plus de vigueur ni de

(1) La première partie du roman parut en 1826.

(2) Voir surtout le chapitre consacré à *Vivian Grey* dans la pénétrante étude de G. Brandès, *Lord Beaconsfield*.

cynisme (1). A travers les dialogues spirituels, les satires piquantes, les portraits à clefs, dont le livre est plein, se dessine, froide et implacable, l'image d'une volonté tendue vers la conquête, capable des souplesses les plus agiles comme des résolutions les plus fixes. Ce que nous savons sur la jeunesse de Disraeli, ce que nous connaissons de sa carrière, tout nous autorise à le rapprocher de Vivian Grey. Sans doute il faut faire la part d'une exagération littéraire où il entre quelque Byronisme ; se rappeler que Disraeli est à cette époque un pur « dandy », prêt à chercher ses effets dans la noirceur morale comme dans l'élégance du costume (2). Tandis que Vivian est un monstre d'insensibilité, incapable d'une émotion vraie, nous savons par sa correspondance que Disraeli a pu éprouver des attachements véritables. — *Vivian Grey* n'en reste pas moins la révélation d'une âme passionnément ambitieuse, sûre d'elle-même, prête à toutes les audaces, sans scrupules, faite pour l'intrigue et la domination des hommes (3).

Au moment où Vivian croit toucher au but, un coup soudain de la fortune renverse toutes ses espérances (4). De même, la jeunesse de Disraeli est remplie par les déceptions. Il veut prendre rang parmi les héritiers de l'aristocratie, et sa naissance, son manque d'éducation universitaire, sont autant d'infériorités. Il aspire à vivre largement, à éblouir,

(1) « Power! Oh! What sleepless nights, what days of hot anxiety! what exertions of mind and body! what travel! what hatred! what fierce encounters! what dangers of all possible kinds, would I not endure with a joyous spirit to gain it! » (Livre II, chap. II, p. 30).

(2) Témoin cette définition des grands devoirs de l'homme : « to love, to hate, to slander, and to slay ». (III, VI, 110).

(3) « Yes! We must mix with the herd; we must enter into their feelings; we must humour their weaknesses; we must sympathise with the sorrows that we do not feel; and share the merriment of fools. » (I, VIII, 18).

(4) Livre IV, chap. III.

et ses ressources sont médiocres, il doit s'endetter pour faire figure ; il essaie d'entrer au Parlement, et quatre fois les électeurs le repoussent (1). Élu enfin, il médite un grand succès oratoire, et son premier discours est accueilli par des risées (2). Avec une patience admirable, Disraeli continue, recommence chaque fois son effort ; il croit à son étoile, et s'est déjà fixé un but : il sera premier ministre d'Angleterre. Une à une, les barrières tombent devant lui. Par la séduction de son esprit, le charme de sa personne, l'autorité irrésistible d'une intelligence supérieure, il s'impose à la société d'abord défiante et fermée. Dans le salon de Lady Blessington, à l'école du comte d'Orsay, il a perfectionné ses manières, aiguisé son esprit, acquis l'habitude de la raillerie mondaine, observé les vanités et les faiblesses; après le succès de *Vivian Grey*, il a voyagé en Orient (3), nourri son imagination de scènes et de mœurs avec lesquelles elle avait déjà une affinité instinctive ; son mariage, en 1837, avec une riche veuve, en qui il trouve une épouse parfaite, le met à l'abri du besoin. Il est entré dans la politique comme libéral : ami de Bulwer, il a fréquenté les cercles radicaux, s'est présenté aux électeurs sous le patronage d'O'Connell (4) ; mais le libéralisme ne lui a pas réussi ; des signes certains d'ailleurs annoncent la réaction qui rendra le pouvoir au parti Tory. Aussi Disraeli change-t-il de programme, et c'est avec l'appui des conservateurs qu'il est élu en 1837 (5). Malheureux dans ses débuts oratoires, il finit

(1) Pour le récit détaillé de ces échecs, cf. Brandès, *ouvrage cité*; traduction anglaise, p. 117-127.

(2) 7 décembre 1837.

(3) De 1828 à 1831.

(4) En 1833, candidat à Marylebone, Disraeli met sa profession de foi radicale dans un pamphlet : *What is He?*

(5) C'est exactement à la fin de 1835 que se place cette évolution. — Disraeli est élu à Maidstone; en 1840, il est choisi par une circonscription rurale, celle de Shrewsbury.

par se faire écouter ; son discours sur la pétition Chartiste, en 1839, le met en évidence. Malgré ses flatteries, Peel lui reste hostile, et lui refuse une place au ministère (1) ; Disraeli prépare alors sa révolte, organise un parti, un programme, et, jusqu'en 1846, harcèle son chef d'attaques mordantes (2). Lorsque l'abolition des droits sur les blés fait tomber le ministère conservateur, c'est lui qui apparaît comme le centre de la résistance, le représentant de l'aristocratie foncière. Dès lors le succès est assuré ; chef de l'opposition en 1847, il sera ministre en 1852, et après des fortunes diverses, premier ministre en 1868 (3). Nous ne le suivrons pas dans sa carrière ; un seul moment de sa vie nous intéresse désormais, ces années de lutte où Disraeli met son talent littéraire au service de son ambition politique, et prêche dans trois romans l'évangile de la « Jeune Angleterre ».

C'est de ce mouvement, en effet, qu'il est devenu le théoricien et l'apôtre. Lié d'une amitié personnelle avec George S. Smythe et Lord John Manners, il exerce sur les jeunes gens du parti l'ascendant de l'âge et de l'intelligence. Nous avons essayé de définir les causes, à la fois économiques et morales, qui produisent vers 1840 cette forme éminemment aristocratique de la réaction interventionniste. Réponse irritée de l'oligarchie foncière aux empiètements du radicalisme industriel, élan imaginatif d'une jeunesse romantique vers la majesté royale et la beauté religieuse du passé, attendrissement sentimental aussi d'âmes naïves et tendres sur la misère des campagnes et des villes, tels sont les trois aspects de la Jeune Angleterre. Ridicule presque dans la puérilité de son

(1) En 1841.

(2) Lui-même, cependant, comme chef de la Jeune Angleterre, n'est pas ménagé par les railleries de ses adversaires. Cf. « Punch », vol. VIII (1845), p. 127, 168, 252, etc.

(3) Disraeli prit le titre de Lord Beaconsfield en 1876.

programme, elle est respectable par le sérieux de ses membres, leur bonne volonté, leur utilité sociale ; et remise à sa place dans le mouvement contemporain des esprits, elle prend un intérêt nouveau par son harmonie avec la crise générale des consciences. Comment Disraeli en vient-il à épouser cette cause ? Quel rapport y a-t-il entre l'étranger mal assimilé (1), né hors de l'aristocratie, la veille encore libéral, habitué à tous les scepticismes, et cette théorie instinctive, sortie naturellement du fond même de la race, des raditions féodales, du tempérament conservateur, tel qu'il s'était immobilisé dans l'orgueil des grandes familles?

C'est ici que se pose sous une forme aiguë le problème de la sincérité politique de Disraeli. Il semble impossible de la défendre ; trop de vraisemblances accumulées la nient (2). Si, comme le fait le sens commun, on entend par sincérité la soumission absolue de la croyance à une force en quelque sorte extérieure, la raison, la conscience, qui impartialement juge et décide, sans être influencée par l'intérêt, le sentiment, la volonté, on ne peut que refuser ce mérite à Disraeli. Tous les faits s'accordent avec l'hypothèse, d'après laquelle l'ambition et l'intérêt personnel auraient été les mobiles principaux de sa décision. Contre Peel, contre le « conservatisme » imprégné de libéralisme, déjà converti au libre-échange, il fallait à Disraeli un programme ; son passé politique lui

(1) Il n'y avait aucune raison, a priori, pour que Disraeli ne fût pas assimilé. En fait, l'instinct anglais ne se reconnut jamais en lui. « He had none of the hereditary prepossessions of a native Englishman » (Froude, *Lord Beaconsfield*, p. 68.) — « No Englishman could approach Disraeli without some immediate consciousness that he was in the presence of a foreigner » (F. Greenwood ; article « Beaconsfield », dans l' « Encyclopédie Britannique », 10ᵉ édition).

(2) Pour ce côté négatif de la question, voir la *Vie de Lord Beaconsfield*, par O'Connor. L'ouvrage est partial et passionné, mais a le mérite de réunir en un faisceau toutes les interprétations défavorables à Disraeli. Beaucoup sont probantes.

interdisait un retour aux idées radicales; la Jeune Angleterre lui fournit à propos la théorie d'une régénération du Torysme. Son intelligence instinctive lui faisait d'ailleurs comprendre l'étendue et la profondeur du mouvement général, dont la Jeune Angleterre n'était qu'une expression superficielle. La réaction politique, religieuse et sociale du XIXe siècle, lui apparut comme un ensemble irrésistible, fécond et vaste de forces, auxquelles appartenait l'avenir, et qui pouvaient entraîner avec elles sa fortune jusqu'au pouvoir suprême. C'est ainsi qu'il crut, moins à la Jeune Angleterre qu'au Torysme social; un calcul d'intérêt est à l'origine de sa croyance. D'autre part, sa perception affinée du ridicule ne pouvait ignorer les aspects comiques du programme réactionnaire; accepter sans réserve intérieure les espoirs ingénus de Lord John Manners. A côté des vues profondes, les fantaisies du socialisme féodal ont leur place dans ses romans; on peut mettre en doute le sérieux avec lequel il semble ne pas distinguer entre les premières et les secondes. Enfin, la philanthropie de Lord Ashley, l'interventionnisme chrétien de cette période, sont inséparables de la perception émotionnelle de la misère. Or le tempérament de Disraeli nous apparaît dans sa vie et son œuvre comme peu sentimental. Le ton de ses écrits est rarement ému; toutes les apparences psychologiques contredisent l'explication d'après laquelle un mouvement spontané de la sensibilité et de la conscience aurait entraîné Disraeli, comme Dickens, vers une théorie d'intervention charitable. Ainsi le Torysme social servait trop ses intérêts, pour que sa conversion ne soit point suspecte; et quelque chose dans son tempérament se concilie mal avec la doctrine.

Et pourtant, il a pu y mettre beaucoup de lui-même. Si Disraeli n'avait rien d'un sentimental, c'était avant tout un imaginatif. Dénué d'esprit scientifique, il possédait en revanche la pénétration intuitive du présent, la divination de

l'avenir : il pensait par symboles, et sentait vivement en lui-même le pouvoir des images sur le cours de la vie intérieure et la conduite humaine. Guidé par ces habitudes d'esprit, il concevait les forces sociales, les institutions, sous un aspect extérieur et poétique ; jugeant les hommes d'après lui-même, il voyait en eux des êtres plus instinctifs que réfléchis, gouvernés par les apparences éclatantes, les visions grandioses et simples, plutôt que par la lumière froide et difficile du raisonnement. Le Torysme nouveau, avec son caractère de grandeur et de beauté sensible, son insistance sur la majesté royale, la splendeur de la religion officielle ; son appel aux traditions nationales, aux souvenirs d'un passé lointain ; son effort pour lier plus étroitement les classes aux classes, faire revivre la solidarité féodale, fonder la charité sur l'image d'une dépendance organique entre les hommes, répondait au vœu secret de sa nature. Peu faite pour les émotions tendres, capable de toutes les cruautés politiques, son âme s'échauffait jusqu'au sentiment dans l'ardeur des rêves imaginatifs. Ainsi le tempérament et la volonté étaient d'accord, pour imposer une doctrine à la croyance, sans la soumettre à la conscience et à la raison. Si nous donnons au mot sincérité le sens où il répond à une réalité ordinaire, si nous y voyons l'adhésion de nos tendances à des concepts qui les expriment, et une participation véritable de notre caractère à nos idées, il faut regarder l'évolution politique de Disraeli comme plus qu'une spéculation intéressée. Et du même coup, la découverte de ce lien entre l'homme et l'œuvre donne à celle-ci plus de substance ; constructions artificielles d'un charlatan, les romans sociaux de Disraeli ne sauraient être pris au sérieux ; expressions tendancieuses d'un tempérament, ils gagnent en intérêt comme en vérité subjective.

Ainsi Disraeli pouvait sentir et comprendre la force de la réaction romantique ; c'est en ce sens qu'il a pu y croire. D'autre part, sa merveilleuse intuition pénétrait jusqu'au

fond de l'âme anglaise, jusqu'aux instincts conservateurs, et il s'imprégnait par assimilation du sentiment de la continuité nationale. Nul anglo-saxon authentique, depuis Burke, n'a conçu ni exprimé plus fortement la croissance et la lente sagesse de l'ordre social, parlé en termes plus éloquents de la constitution anglaise (1), mieux défini le développement organique des institutions viables. Enfin, si la doctrine historique fascinait son imagination, il était aussi poussé vers elle par son antipathie contre l'utilitarisme. Dès les débuts de sa vie politique, Disraeli laisse percer sa haine contre l'analyse et la reconstruction rationnelles des sociétés (2). Le vaste mouvement d'idées qui semble triompher vers 1830, assurer la domination de l'intelligence pure sur la vie individuelle et les rapports sociaux, le blesse et l'irrite d'une colère où l'on sent une vérité d'accent. Dans l'utilitarisme sous toutes ses formes, il déteste la doctrine rationnelle, scientifique, l'effort d'analyse impitoyable et sèche, acharné à disséquer, à traîner au grand jour, les frêles et vivantes et timides raisons d'agir. Comme tout homme qui ne s'est pas une fois mis en face de lui-même, résolu à porter la lumière au fond de son âme, dût-il ainsi chasser les fantômes qui protégeaient son action, son bonheur et sa vie, Disraeli instinctivement préfère les mensonges utiles aux vérités cruelles, et se roidit avec angoisse devant les entreprises du rationalisme et de la science. Contre elles, il défend les intuitions obscures, les choix instinctifs et les démarches spontanées de l'âme. Par l'imagination, non par le sentiment ; par une révolte moins généreuse, moins pure, où l'on sent une crainte personnelle et comme une peur du vrai, Disraeli rejoint ainsi Carlyle et

(1) Voir la *Vindication of the English Constitution* (1835), rééditée en 1895.

(2) Cf. *Popanilla*, sorte de roman satirique où Disraeli oppose l'idée de progrès à celle du « plus grand bonheur du plus grand nombre ».

Dickens ; dénonce les mêmes adversaires ; mène le combat contre la philosophie, la vie intellectuelles ; prêche une morale, une politique, une sociologie, plus instinctives que raisonnées.

Ainsi se forme sa doctrine, l'expression la plus profonde du Torysme social. Elle se constitue négativement, en s'opposant à l'utilitarisme ; positivement, par l'assimilation des tendances conservatrices anglaises. Le tempérament de Disraeli dirige et permet cette combinaison ; il tend spontanément vers les systèmes d'images vraisemblables et efficaces, dressés devant les peuples par la tradition, l'instinct national, capables d'échauffer et de soutenir l'enthousiasme des citoyens. — Le Torysme, doctrine d'autorité monarchique, de vénération religieuse, tournée vers le passé, est en face du radicalisme comme la poésie de la société en face de sa prose ; Disraeli l'adopte, mais il le transforme. Une réputation de « stupidité » s'attachait au Torysme populaire ; son nouvel adepte prétend lui trouver dans la psychologie et l'histoire des fondements profonds. La *Défense de la constitution anglaise* (1835) contient déjà toutes les idées politiques des romans. Elle débute par une critique violente de l'utilitarisme. Celui-ci, d'une fausse psychologie, déduit une politique fausse. « Que l'utilitaire prouve que l'intérêt personnel de l'homme le conduit toujours à être un tyran et un voleur, et j'accorderai que le suffrage universel est une institution nécessaire et utile (1). » Par son caractère abstrait, analytique, cette science du gouvernement est une nouvelle scolastique. « Les docteurs de l'École ont ressuscité au dix-neuvième siècle, et se préparent à diriger l'État avec leurs définitions desséchantes, leurs vaines logomachies, leur

(1) « Let the Utilitarian prove that the self-interest of man always leads him to be a tyrant and a robber, and I will grant that universal suffrage is a necessary and useful institution. » (Nouvelle édition, p. 88).

dialectique stérile (1). » Ce n'est point ainsi que procède la sagesse politique ; elle recherche avant tout les germes vivants de la grandeur passée, et s'applique à les cultiver avec respect et amour ; elle place le précédent au-dessus de la loi, au-dessus de la raison (2). Et avec une verve brillante, Disraeli développe sa théorie de l'histoire : l'erreur de l'Angleterre depuis 1688 ; l'abaissement du pouvoir royal ; la formation de l'oligarchie Whig, l'assimilation de la monarchie anglaise à la République de Venise ; la valeur nationale, au contraire, le passé illustre et le grand avenir du parti Tory, qui seul peut assurer à la fois la force de la royauté, la prospérité de la nation, la liberté du peuple. Nous retrouverons ces idées dans *Coningsby*.

Il reste à nous demander comment Disraeli partage les aspirations sociales du nouveau Torysme. En 1839, le jour où la pétition Chartiste est lue aux Communes, il en défend presque seul l'esprit, sinon la lettre. Devant ses électeurs, à Shrewsbury, il prononce le 9 mai 1843 des paroles retentissantes : « Laissez-moi dire ensuite à ces personnes qui aiment tant à nous répéter que la propriété a ses devoirs comme ses droits, que le travail lui aussi a ses droits comme ses devoirs (3). » *Sibylle* nous donnera de l'interventionnisme féodal une théorie bien plus sérieuse et développée, que les poèmes de Lord John Manners. Pour expliquer cette attitude, il ne suffit point de rappeler les traditions de

(1) « The schoolmen are revived in the 19th century and are going to settle the State with their withering definitions, fruitless logomachies, and barren dialectics » (p. 90).

(2) Ibid., p. 101.

(3) « Let me next tell those gentlemen who are so fond of telling us that property has its duties as well as its rights, that labour also has its rights as well as its duties. » (*Selected Speeches of the Late Rt. Hon. the Earl of Beaconsfield*, edited by T. E. Kebbel. Speech delivered at Shrewsbury, May 9th 1843.)

la « gentry », l'élément patriarcal du Torysme, et ce qu'il entre forcément de solidarité sociale dans les conceptions organiques et historiques du romantisme. Son imagination, en faisant revivre la protection du suzerain sur le vassal, et la charité pieuse exercée par les couvents dans les campagnes, ne pouvait seule fournir à Disraeli des opinions si hardies et si nettes. Sa forte intelligence politique, elle aussi, a compris les besoins du temps. Les écrits de Carlyle lui avaient révélé toute l'imminence du danger qui menaçait l'Angleterre (1). Il sentait dans le Chartisme une force profonde et menaçante, mais qui, dirigée, contenue par la sagesse d'un parti ou d'un homme, pouvait faire leur grandeur en assurant le salut de tous ; le mouvement d'Oxford, malgré les résistances, était un triomphe ; l'âge des soulèvements sociaux et des grands enthousiasmes semblait venu ; pourquoi les aspirations du peuple vers l'égalité politique, vers la justice, ne seraient-elles pas victorieuses ? Destructives si on les abandonnait à elles-mêmes, si on les livrait à la direction des rationalistes, elles pouvaient entrer comme élément de force et de gloire dans un ordre pacifique fondé sur l'autorité bienveillante. Ici le patriotisme, sentiment réel et sincère chez Disraeli, s'unissait à l'intérêt personnel pour inspirer une même conduite. Comme l'ambitieux, l'homme d'État, attaché à son pays d'adoption, voyait s'ouvrir devant lui une carrière utile et féconde. Enfin, il est possible qu'une sympathie vraie pour les misérables, le désir de rendre justice aux opprimés de la société, ait touché son âme où frémissait toujours l'amertume des persécutions contre sa race. Abstraite à l'origine, cette pitié a pu devenir vivante et sentie lors de l'enquête

(1) Pour l'influence de Carlyle, et son opinion sur Disraeli, cf. Froude, *ouvrage cité*, chap. VI : « Disraeli's brief, political and religious. » — Nous relèverons les traces de cette influence dans les romans.

personnelle qu'il fit sur la condition du peuple. Il y a dans *Sibylle* quelques pages où vibre une émotion humaine.

C'est comme moyen de propagande que Disraeli choisit le roman social. Son pamphlet politique, la *Défense de la constitution anglaise*, malgré la verve du style, n'avait pas atteint le grand public ; ses discours, reproduits par la presse, ne se prêtaient guère à une exposition sérieuse et suivie. Il fallait cependant à la Jeune Angleterre un manifeste, au Torysme nouveau un coup d'éclat. Nous lisons dans la Préface à la cinquième édition de *Coningsby* (1849) : « Ce n'était point, à l'origine, l'intention de l'auteur d'adopter le roman comme intermédiaire pour répandre ses idées ; mais, après réflexion, il se résolut à profiter d'une méthode qui, avec les goûts de l'époque, offrait les plus grandes chances d'agir sur l'opinion (1). » Le roman avait déjà fait ses preuves ; sans parler de Bulwer et Miss Martineau, la popularité de Dickens le désignait à la fois comme le genre littéraire à la mode, et le meilleur instrument didactique. Disraeli n'en était pas non plus à son coup d'essai ; depuis *Vivian Grey*, il avait, moins heureusement il est vrai, tenté plusieurs fois la fortune (2). Toutes ces influences l'entraînent ; *Coningsby* (1844), *Sibylle* (1845), *Tancrède* (1847), forment une trilogie romanesque, animée d'un même esprit. Parmi les romans sociaux de l'époque, ces œuvres ont une physionomie originale ; Disraeli est le créateur, et le seul représentant du roman « politique » ;

(1) « It was not originally the intention of the writer to adopt the form of fiction as the instrument to scatter his suggestions, but after reflection, he resolved to avail himself of a method which, in the temper of the times, offered the best chance of influencing opinion. »

(2) Outre *Popanilla* et ses pamphlets politiques, Disraeli avait publié, entre autres romans, *Contarini Fleming* en 1832 et *Henrietta Temple* en 1837.

seul, il attend un résultat personnel du succès de sa propagande. Mais ce caractère est secondaire ; *Sibylle* reste avant tout l'exposé le plus éloquent d'une des formes principales de la réaction interventionniste.

II

L'évangile du nouveau Torysme a trois aspects : politique, social et religieux. *Coningsby*, *Sibylle* et *Tancrède* y répondent respectivement. *Sibylle* est de notre point de vue l'œuvre la plus intéressante. Mais cette étude serait incomplète sans un examen rapide de *Coningsby* et *Tancrède*. En outre, la pensée de l'auteur a changé d'un roman à l'autre ; le mieux est de la suivre dans son développement chronologique.

Dans *Coningsby, ou la nouvelle génération* (1), Disraeli se place encore au point de vue du Reform Act. Le premier système de forces que nous avons distingué apparaît à l'exclusion du second. Nous ne sortons pas des classes dirigeantes ; les deux adversaires en présence sont la bourgeoisie nouvelle et l'aristocratie. L'existence d'un prolétariat industriel est dissimulée ; le prolétariat agricole, sous le nom ancien et vague de « paysannerie », est assimilé au peuple tout entier ; paysans et ouvriers forment une classe unique et historique, jadis heureuse sous le gouvernement féodal, et à laquelle les cadres du moyen-âge peuvent tout naturellement s'appliquer. Le danger national consiste dans la rivalité du château et de l'usine. Le Reform Act a profondément ébranlé l'ordre public ; de nouvelles convulsions sont à craindre ; les doctrines politiques régnantes ne font qu'exaspérer cet antagonisme. Le problème est de concilier les droits de l'oligarchie avec les justes revendications de la classe

(1) *Coningsby, or the New Generation.*

moyenne. Le nouveau Torysme donnera la formule de cet accord pacifique. Sans doute, en assurant l'harmonie sociale, il rétablira du même coup le peuple dans la jouissance de ses antiques privilèges ; élargie, enrichie par l'admission d'une aristocratie nouvelle, la classe des « barons » se consacrera au bonheur des vassaux ; rappelée à la conscience de ses devoirs par le mouvement d'Oxford, l'Église exercera dans les campagnes son ministère de charité : mais avant tout il faut refaire l'unité morale de l'Angleterre dirigeante. Ce sera la tâche de la « Nouvelle génération ». Les dates indiquent assez l'antériorité logique et chronologique de *Coningsby* par rapport à *Sibylle*. L'action débute en 1832, à la veille du Reform Act, et se poursuit jusqu'à la victoire du parti Tory en 1841 ; les vicissitudes politiques de ces neuf années sont longuement racontées ; le récit ne fait qu'effleurer la crise sociale, qui atteint en 1842 son maximum de gravité. Le Chartisme est laissé dans l'ombre. *Sibylle* au contraire débute en 1837 et nous conduit jusqu'en 1844.

« Dans ces pages », écrit Disraeli, en dédiant son livre à un membre influent de la Jeune Angleterre, « je me suis efforcé de représenter quelque chose de cet esprit nouveau, et, à mon avis, meilleur, qui se développe en Angleterre, et a si souvent fait l'objet de nos discours et de nos réflexions (1). » Les chefs du mouvement apparaissent sous des noms déguisés. Coningsby, le héros, n'est autre que George S. Smythe ; Lord John Manners est reconnaissable dans son ami Henry Sydney (2). — Nous suivons un groupe de jeunes gens, tous brillants, tous ambitieux, presque tous

(1) « In these pages I have endeavoured to picture something of that development of the new and, as I believe, better mind of England, that has often been the subject of our converse and speculation » (To Henry Hope ; May Day, 1844).

(2) Pour une « clef » de *Coningsby*, cf. Kebbel, *Lord Beaconsfield* ; *chap. III* : Young England.

nobles, de l'école d'Eton où se forment les caractères, où naissent les amitiés, jusqu'au seuil de la vie politique et de l'action sociale. Nous les voyons dans l'intervalle à l'Université, déjà mûris par l'étude, et près de leurs familles, dans les palais de la capitale ou les somptueux manoirs provinciaux. L'intérêt se concentre autour de la fortune du héros. Orphelin, issu d'une ancienne et riche famille, Coningsby est tour à tour le favori et la victime des caprices de son grand père, le duc de Monmouth. Son initiation précoce aux difficultés de la vie lui donne l'énergie nécessaire à un futur chef de parti ; tandis que son contact intime avec les éléments les plus généreux comme les plus corrompus de la noblesse lui enseigne à la fois la supériorité et les insuffisances de l'oligarchie. Une amitié d'enfance, un voyage à Manchester, un roman d'amour avec la fille de l'industriel Millbank, lui révèlent cependant l'existence, l'importance, l'avenir de la bourgeoisie nouvelle. Témoin de la lutte acharnée qui met aux prises Monmouth et Millbank, le type de la vieillle noblesse et le représentant de la grande industrie, Coningsby cherche dans son cœur, dans sa raison, dans l'histoire, les principes grâce auxquels il pourra satisfaire son ambition personnelle et son patriotisme. Travaillés par les mêmes inquiétudes, ses amis arrivent avec lui aux mêmes conclusions ; le nouveau Torysme se découvre aux instincts généreux de la jeunesse, à la réflexion d'intelligences supérieures. Mais, placé en dehors de l'action par sa naissance, ses goûts et son immense fortune, un personnage mystérieux, l'israélite Sidonia, aide de ses conseils, de ses maximes, de ses vues profondes et neuves, l'évolution intellectuelle de la Jeune Angleterre. Homme unique, le premier partout, égal aux souverains que sa diplomatie personnelle combat ou seconde, que son or maintient sur leurs trônes, cette incarnation de la haute finance moderne a le génie d'un Disraeli uni à la richesse

d'un Rothschild. Sous des traits trop habilement altérés pour ne pas rester reconnaissables, Sidonia représente l'auteur lui-même, et son rôle officieux auprès des chefs du Torysme nouveau.

La « jeune » Angleterre est dominée par le souvenir de l'ancienne; le « nouveau » Torysme se donne comme un retour aux principes traditionnels du parti. Les dissertations politiques, dont l'art de Disraeli n'a pu réussir à égayer la sécheresse, remplissent une forte partie de l'œuvre. Elles reprennent, avec moins de rigueur et de suite, les raisonnements de la *Défense de la Constitution Anglaise* (1). — Sortie de la Réforme, qui avait confisqué les biens ecclésiastiques, et les avait distribués aux favoris de Henri VIII, une classe de parvenus, la noblesse Whig, s'est attachée dès lors à détruire l'absolutisme royal, l'égalité des sujets dans l'obéissance, la prospérité nationale assurée par le gouvernement paternel, l'œuvre de bienfaisance à laquelle se consacrait l'Église. A cette tâche funeste et anti-anglaise, elle a travaillé jusqu'au moment où la révolution de 1688 lui a donné le pouvoir. « Le grand objet des chefs Whigs, des premières agitations conduites par Hampden jusqu'au dernier mouvement, et au plus heureux, en 1688, fut d'établir en Angleterre une république hautement aristocratique sur le modèle de celle de Venise, alors l'étude et l'admiration de tous les hommes réfléchis parmi les politiques... Et ils réussirent à la fin... Ils introduisirent une nouvelle dynastie aux conditions qu'ils voulurent. George Ier fut un Doge; George II fut un Doge ;... George III essaya de ne pas être un Doge ;... et une constitution vénitienne gouverna effectivement l'Angleterre de l'avènement de la maison de Hanovre jusqu'en

(1) Cf. surtout livre II, en entier; livre V, chap. II; livre VIII, chap. I ; livre IX, chap. VI.

1832 (1). » Bolingbroke, Pitt et Shelburne au XVIIIe siècle, Huskisson et Canning pendant les premières années du ministère Liverpool, se signalent par un effort pour secouer le joug de l'oligarchie. Mais leur œuvre est éphémère ; le Reform Act consacre le triomphe des Whigs. Ils ont déjà chassé le souverain du conseil des ministres, ont émancipé le Parlement par le « bill de 7 ans » ; la réforme électorale détruit l'équilibre des pouvoirs au profit de la Chambre des Communes. Toutes les divisions de l'Angleterre, les causes de discorde — et parmi elles Disraeli range alors le tarif protecteur — sont ingénieusement attribuées aux Whigs. « Les Whigs introduisirent la religion de secte, la religion de secte entraîna l'exclusivisme politique, et l'exclusivisme politique s'accompagna bientôt de la prohibition commerciale (2). » Au contraire, le parti Tory est national ; il représente les aspirations instinctives de la race anglaise. Il fondait jadis la liberté du peuple et sa prospérité sur la puissance absolue du souverain. « La confiance dans la loyauté de la nation, manifestée par les distributions généreuses de droits et de franchises, et la faveur accordée à un système d'expansion commerciale, étaient les qualités propres de la royauté anglaise, avant que la Chambre des Com-

(1) « The great object of the Whig leaders in England from the first movement under Hampden to the last most successful one in 1688, was to establish in England a high aristocratic republic on the model of the Venetian, then the study and admiration of all speculative politicians... And they at length succeeded... They brought in a new family on their own terms. George I was a Doge ; George II was a Doge ; George III tried not to be a Doge, and a Venetian constitution did govern England from the accession of the House of Hanover until 1832 » (V, II, 263-4).

(2) « The Whigs introduced sectarian religion, sectarian religion led to political exclusion, and political exclusion was soon accompanied by commercial restraint » (II, I, 75).

munes eût usurpé la meilleure partie de ses prérogatives (1). » Depuis, il a dégénéré ; entre les mains incapables de ses chefs modernes, il n'est plus qu'une doctrine de renoncement. Mais la vertu des vieilles formules n'est point morte ; c'est dans un retour au « système de Pitt » que sera le salut de l'Angleterre. Seuls, des ministres Tory eussent pu dénouer heureusement le conflit, dont le Reform Act a été une solution dangereuse et révolutionnaire. « Ils auraient pu mettre en harmonie les droits et les richesses de nos industries nationales, d'une manière qui eût prévenu cette rivalité cruelle et fatale, par laquelle chaque foyer dans le Royaume-Uni est aujourd'hui troublé (2). »

Ainsi la doctrine politique à laquelle Disraeli veut ramener l'Angleterre n'est point le Torysme inerte et routinier de 1832 (3). Ce n'est pas non plus le « Conservatisme », la forme nouvelle que prend la résistance sociale après le Reform Act (4). Dans Peel et son parti, Disraeli sent les dangereux rivaux de la Jeune Angleterre. Bien qu'il ménage encore la personne de son chef, et la flatte même, il n'a point assez de railleries pour sa doctrine. Celle-ci, dit-il, n'existe pas. Ce n'est qu'un nom nouveau, cachant le programme négatif de Liverpool. L'effort de Peel pour donner

(1) « Confidence in the loyalty of the nation, testified by munificent grants of rights and franchises, and favour to an expansive system of traffic, were distinctive qualities of the English sovereignty, until the House of Commons usurped the better portion of its prerogatives. » (II, I, 74-5).

(2) « They might have adjusted the rights and properties of our national industries in a manner which would have prevented that fierce and fatal rivalry that is now disturbing every hearth of the United Kingdom. » (II, I, 76).

(3) Le personnage de Lord Fitz-Booby représente le Torysme « stupide ». (Cf. II, II et III).

(4) C'est peu après 1832 que les épithètes de « libéral » et « conservateur » commencent à remplacer celles de « Whig » et « Tory ».

une base élargie au Torysme a piteusement échoué. « Le manifeste de Tamworth, en 1834, fut une tentative pour construire un parti sans principes (1). » Au Torysme de la Jeune Angleterre, Disraeli ne voit qu'une alternative, la théorie radicale. Celle-ci est du moins logique ; mais le sentiment public se révolte contre elle. Elle est réfutable dans son principe comme dans ses conséquences. L'utilitarisme de Bentham et de Mill n'a pu réussir à édifier une théorie du gouvernement. Leur construction s'écroule, s'il n'est point vrai que l'égoïsme soit nécessairement le mobile des actions humaines. D'ailleurs, le Souverain est l'homme le plus intéressé au bonheur de tous ; « la seule puissance qui n'ait pas de sympathies de classe est le souverain (2). » Avec Carlyle, avec Dickens, Disraeli aperçoit le lien psychologique et social entre l'expansion industrielle et l'enrichissement de la bourgeoisie d'une part, la prédominance de la sécheresse morale et la doctrine utilitaire de l'autre. Aussi sa critique est-elle dirigée contre tous les aspects de l'individualisme. Esprit matérialiste de la classe moyenne, dureté de la nouvelle loi des pauvres, affaiblissement de la vie imaginative et esthétique, prosaïsme des âmes, radicalisme politique et philosophie utilitaire, tous ces phénomènes contemporains lui apparaissent comme inséparables. L'harmonie secrète entre les tempéraments et les idées ne lui échappe point ; Lord Everingham, le représentant du Whiggisme, nous est donné pour un homme « à la tête claire, au cœur froid (3). » Au contraire, les jeunes héros qui s'apprêtent à régénérer la vie nationale sont des apôtres

(1) « The Tamworth manifesto of 1834 was an attempt to construct a party without principles. » (II, v, 98). — « What will you conserve ? » demande plus loin Disraeli (Ibid., 99).

(2) « The only power that has no class sympathy is the Sovereign. » (VII, II, 353)

(3) « A clear-headed, cold-blooded man » (III, III, 133).

ardents, sensibles, des âmes enthousiastes et imaginatives. Ils croient, avec Coningsby, qu'il faut à l'Angleterre « quelque chose de sain et de profond, de fervent et de précis » (1) et que les prêtres de cette nouvelle foi doivent être cherchés dans la « Nouvelle Génération ». Leur chef prononce l'oraison funèbre du Benthamisme. « Le système utilitaire est mort », dit Coningsby. « Il a passé à travers le ciel de la philosophie comme une averse de grêle, froide, bruyante, perçante et criblante, et puis s'est dissipé (2). » Seule, l'imagination bâtit les empires et les conserve. « Une cause est une grande abstraction, faite pour des étudiants ; incarnée dans un parti, elle excite les hommes à l'action ; mais placez à la tête de ce parti un chef qui sache inspirer l'enthousiasme, et le monde est à lui (3). » C'est pour cela que le radicalisme, doctrine rationnelle, est sans force ; c'est pour cela que l'avenir est au Torysme social. « L'homme n'est vraiment grand que si les passions nourrissent ses actes ; il n'est irrésistible que s'il s'adresse à l'imagination. Mormon lui-même a plus de fidèles que Bentham (4). »

Comment résoudre le conflit politique imparfaitement dénoué en 1832 ? Sans l'appui de la bourgeoisie industrielle, la noblesse Whig est sans force ; le Reform Act et toutes les mesures qui ont détruit l'équilibre de l'ancienne Angleterre

(1) « Something sound and deep, fervent and well defined... » (III, II, 125).

(2) « The Utilitarian system is dead », said Coningsby. « It has passed through the heaven of philosophy like a hail-storm, cold, noisy, sharp, and peppering, and it has melted away. » (VII, II, 359).

(3) « A cause is a great abstraction and fit only for students; embodied in a party, it stirs men to action; but place at the head of that party a leader who can inspire enthusiasm, he commands the world. » (II, VII, 106).

(4) « Man is only truly great when he acts from the passions; never irresistible but when he appeals to the imagination. Even Mormon *counts more votaries* than Bentham. » (IV, XIII, 240).

n'ont été possibles que sous la pression violente d'une classe nouvelle. Cette classe, le Torysme dégénéré a eu le tort de lui refuser l'existence ; le Torysme rajeuni lui accordera dans l'État sa place, et supprimera ainsi la raison d'être du Whiggisme et du Radicalisme. Avec Carlyle, Disraeli comprend l'importance et l'avenir de la révolution industrielle. « L'âge des ruines est passé », dit Sidonia ; « avez-vous vu Manchester (1) ? » Sur le conseil de son profond ami, Coningsby visite la « Métropole du travail ». Il y aperçoit tout le côté généreux, séduisant, laborieux, honnête, de la grande industrie (2) ; le côté des entreprises vastes, des énergies fécondes, des volontés claires, humaines d'ailleurs et attentives au sort des iustruments vivants qu'elles emploient. Millbank est le type du « bon patron ». C'est un homme « bien proportionné, avenant, la figure blonde et quelque peu rubiconde, l'œil vif, étincelant, brun, les dents très blanches, les cheveux courts, bouclés, châtains, légèrement grisonnants par endroits. Sa figure respirait l'énergie et la décision (3). » Son usine a été montée « par un capitaliste aussi désireux d'élever un monument à la puissance et au génie de sa classe, que de tirer un profit des sommes engagées (4). » Sa demeure est bâtie dans le style classique, meublée et ornée avec goût. Il y reçoit Coningsby, l'ami de son fils, avec toute la grâce d'une hospitalité délicate (5).

(1) « The Age of Ruins is past. Have you seen Manchester? » (III, I, 115)

(2) Livre IV, chap. I-V.

(3) « A well-proportioned, comely man, with a fair face inclining to ruddiness, a quick, glancing, hazel eye, the whitest teeth, and short, curly, chestnut hair, here and there slightly tinged with grey. It was a visage of energy and decision. » (IV, III, 161).

(4) « The building had been fitted up by a capitalist as anxious to raise a monument of the skill and power of his order, as to obtain a return for the great investment. » (IV, III, 162).

(5) Livre IV, chap. IV.

Instruit, éclairé, causant bien, il ne révèle à l'observation intéressée de son hôte que des travers aimables, quelque amour-propre professionnel, une tendance à l'entêtement, au dogmatisme. Un employé décrit au visiteur, en termes émus, l'activité charitable et philanthropique du patron. « Il détailla à Coningsby les plans qu'avait suivis M. Millbank, pour le bien-être moral et physique à la fois de ses ouvriers ; les églises qu'il avait bâties, et les écoles, les lieux de réunion ; les maisons et les cottages avec un système nouveau d'aération ; les terrains qu'il avait répartis pour le jardinage ; les classes de chant qu'il avait ouvertes (1). » — Dans ce milieu sympathique et probe, Coningsby rencontre la jeune fille qu'il aimait avant de la connaître. Gagné déjà par la séduction féminine, il écoute, étonné, convaincu, les raisonnements politiques de Millbank. La classe industrielle a ses droits ; sa fortune, son énergie, sont les plus fermes soutiens de la prospérité anglaise. Il faut que la société, le Gouvernement lui accordent sa place légitime. Mais dans la bouche de cet industriel, les revendications radicales perdent leur âpreté logique et utilitaire ; elles s'atténuent, s'adoucissent, se confondent avec les justes plaintes du tempérament national opprimé par le despotisme étranger. Une assimilation hardie, chef-d'œuvre d'imagination historique, rapproche le radicalisme de Millbank et le nationalisme de la Jeune Angleterre. La classe industrielle

(1) « He detailed to Coningsby the plans which Mr. Millbank had pursued, both for the moral and physical well-being of his people ; how he had built churches, and schools, and institutes ; houses and cottages on a new system of ventilation ; how he had allotted gardens ; established singing classes. » (IV, III, 162-3). — Il est probable que Disraeli décrit ici la manufacture de M. Greg, près de Manchester, soit qu'il la connût, soit que la littérature sociale du temps la lui eût rendue familière. « Millbank » rappelle « Quarrybank », le nom de l'établissement Greg. — Sur les Greg, et leur philanthropie, Cf. Ure, *ouvrage cité*, p. 346 sqq. et Engels, p. 186-7.

n'est autre que la race Saxonne, asservie par la conquête Normande ; elle a pour elle son antiquité, donc sa noblesse. Le conflit politique est « l'industrie Saxonne luttant avec succès contre la culture Normande (1). » Aussi la conciliation est-elle facile, entre le radicalisme national de Millbank et le Torysme social de Coningsby. L'industriel fait les frais de cette alliance. Converti par son jeune ami, il se désiste en sa faveur dans une élection (2). Il fait plus, il lui donne en mariage sa fille Edith, — « un nom Saxon, car c'est la fille d'un Saxon (3). » Union symbolique ; dans la société réorganisée, pacifiée et prospère sous le despotisme bienveillant du monarque, l'égalité dans l'obéissance et dans le privilège apaisera la discorde entre l'aristocratie Saxonne de l'usine et l'aristocratie Normande du château.

Disraeli ne peut cependant négliger la misère du peuple. Il sait que le problème posé par le Reform Act s'est compliqué singulièrement avec l'entrée en scène du Chartisme ; s'il ne nomme pas ce dernier mouvement, il laisse deviner la question sociale derrière la question politique. — La première se résout comme la seconde. Les souffrances de la « paysannerie », elles aussi, sont l'œuvre des Whigs ; et le Torysme impuissant, de 1815 à 1830, n'a rien fait pour y porter remède. « Alors commença cette « Question de la condition de l'Angleterre », dont notre génération entend si souvent parler » (4). L'expression est de Carlyle : Disraeli avait lu le *Chartisme*. Quelques allusions rapides, tombées de lèvres aristocratiques, nous laissent entrevoir les horreurs brutales qui

(1) « Saxon industry competing successfully with Norman manners. » (IV, IV, 168).

(2) Livre IX, chap. VI, p. 468.

(3) « A Saxon name, for she is the daughter of a Saxon. » (IV, IV, 165).

(4) « Now commenced that condition-of-England question of which our generation hears so much » (II, I, 69).

entourent les manoirs seigneuriaux. « Thérèse me fait un récit terrible des souffrances des pauvres autour de nous », dit le Duc, hochant la tête (1). » La nouvelle loi des pauvres n'est pas seulement cruelle, elle est injuste. Elle viole les privilèges historiques de « l'ordre des paysans (2) ». Tandis que Lord Everingham, le Whig, cite sèchement, à l'appui de la loi, des rapports et des statistiques, le jeune Henry Sydney, ami de Coningsby, oppose à sa logique les mêmes armes que Dickens et Carlyle. Il raisonne avec son cœur, ou plutôt avec son imagination historique. Il en tire la théorie sociale de la Jeune Angleterre. « Il affirma à son père que l'Angleterre ne serait jamais heureuse, tant que cette classe de la paysannerie ne serait pas rétablie dans sa condition ancienne ; non pas seulement dans son aisance matérielle, car celle-ci doit varier selon les circonstances économiques du temps, comme pour toutes les classes ; mais dans sa condition, en tant qu'elle est faite de tous ces attributs moraux qui garantissent un rang établi dans une nation (3). » Les souffrances morales sont pires que la misère ; « il n'y a pas d'erreur si vulgaire que de croire que les révolutions sont dues à des causes économiques » (4). Le soulèvement de 1640 a été surtout religieux ; « l'imagination de l'Angleterre se leva contre le gouvernement » (5). Ainsi le programme social du Torysme

(1) « Theresa brings me terrible accounts of the sufferings of the poor about us », said the Duke, shaking his head » (III, III, 134).

(2) III, III, 133.

(3) « He assured his father that it would never be well for England until this order of the peasantry was restored to its pristine condition; not merely in physical comfort, for that must vary according to the economical circumstances of the time, like that of every class; but to its condition, in all those moral attributes which make a recognised rank in a nation » (III, III, 133-4).

(4) « There is no error so vulgar as to believe that revolutions are occasioned by economical causes » (IV, XIII, 238).

(5) « The imagination of England rose against the government » (*Ibid.*, 239).

est idéaliste, comme celui de Dickens ; mais sous l'influence de la réaction aristocratique, il prend une forme autoritaire et féodale. La noblesse se mêlera au peuple, partagera ses jeux, gagnera sa confiance, reprendra sur lui l'ascendant moral qu'elle a perdu. Généreuse en aumônes, elle sera aussi prompte à calmer les rancunes par des paroles de sympathie, une familiarité amicale. Comme s'il voulait réaliser à la lettre les rêves de Lord John Manners, Disraeli nous fait assister aux fêtes de Noël chez Eustache Lyle, un gentilhomme catholique, ardent promoteur des idées nouvelles (1). « Toutes les classes sont mêlées dans la joyeuse égalité qui convient à la fête (2). » Rustres et vilains puisent à l'envi dans la cave et le saloir du maître ; gravement, une procession de seigneurs et de châtelaines accompagne la hure de sanglier vers la salle du banquet, en chantant un hymne latin du moyen-âge (3). Le choix d'un catholique est significatif ; le mouvement d'Oxford, invisible et présent, se dessine à travers les enthousiasmes ecclésiastiques de *Coningsby*. Sainte-Geneviève, le manoir de Lyle, est bâti dans le style néo-gothique ; la chapelle est une merveille de couleur, de richesse et d'ornement (4). Au son de la cloche, deux fois par semaine, les manants des environs viennent y recevoir les largesses du seigneur (5). L'Église ne joue pas encore le rôle prépondérant qu'elle aura dans *Sibylle* ; mais Disraeli déjà associe à la piété mystique et poétique de Lyle, la bienfaisance sans laquelle le Torysme social est incomplet.

(1) Livre IX, chap. I.

(2) « All classes are mingled in the joyous equality that becomes the season » (Ibid., p. 439).

(3) Ibid., p. 441.

(4) III, IV, 142.

(5) Ibid., 144-5.— Cf. dans Greville (*ouv. cité*, vol. IV, chap. I, p. 45, 4 janvier 1838) le récit des fêtes célébrées à Belvoir Castle pour l'anniversaire du duc de Rutland, et les largesses du seigneur envers ses hôtes et ses vassaux.

Telle est la substance de *Coningsby*. La sentant lourde, l'auteur a fait tous ses efforts pour l'alléger par le brillant du style et l'animation du récit. Il a écrit ainsi une œuvre disparate, mais originale, à la fois traité politique et roman de mœurs. Malgré le décousu de l'intrigue, le livre est resté attachant, et devait l'être plus encore quand chaque personnage cachait un original connu de tous. De même qu'un grave manifeste, *Coningsby* est une piquante satire politique, et un tableau pittoresque de la vie mondaine. Les mœurs de la noblesse anglaise à l'époque du Reform Act y sont décrites par un observateur mieux informé et plus indulgent que Dickens. S'il ne cache pas la corruption du monde où vit Lord Monmouth, et dans lequel les modes françaises ornent le vice d'élégance, comme le scepticisme le pare de philosophie, Disraeli sait ménager l'amour-propre de ses illustres lecteurs. Fort peu fanfaron de morale, il se met sans peine à l'unisson de leur aimable épicurisme. A Londres, dans le palais de Lord Monmouth (1); à Beaumanoir, le château splendide où vit la famille de Henry Sydney (2); à Paris, où il va compléter son éducation mondaine (3), Coningsby rencontre et savoure les fleurs les plus

(1) Livre I, chap. III.

(2) Il faut y voir « Belvoir Castle », où vivaient les ducs de Rutland. Si l'on compare la description qu'en fait ici Disraeli (livre II, chap. II) avec celle qu'en donne Greville (*ouvrage cité*, vol. III, p. 47-51), on constate de singulières différences. Pour Greville, « the interior is full of enormous faults, and wholly irretrievable ». Le mot de l'énigme nous est donné par une lettre de Disraeli à sa sœur, datée de Belvoir Castle, le 10 août 1846. « I thought you would like to have a line from Beaumanoir, though it is not in the least like Beaumanoir, but Coningsby Castle to the very life » (*Letters*, new edition, p 209). Or le château de Coningsby nous est décrit (livre IV, chap. V, p. 180) comme un édifice bâti « in a faulty and incongruous style of architecture ». — Disraeli n'a pas voulu décrier le goût artistique des Rutland, la famille de son ami Manners.

(3) Livre VI

belles d'une civilisation raffinée. Il y fait aussi connaissance avec les grotesques de la politique, les Rigby, les Tadpole et les Taper. La verve de l'auteur s'égaie à tracer ces silhouettes impitoyables, comme à dessiner les figures inégalement attirantes mais toujours distinguées de l'aristocratie (1). Ces portraits, souvent fouillés, sont le plus grand mérite littéraire de l'œuvre. En excitant la curiosité du public, ils contribuèrent fortement au succès (2). Nul roman de Disraeli n'eut une aussi rapide fortune. Trois éditions se succédèrent en trois mois ; cinquante mille exemplaires furent vendus en Amérique. Plusieurs « clefs », une parodie en trois volumes (3), témoignent aussi de sa faveur. Le nouveau Torysme s'imposait à l'attention publique (4). Mais l'opinion fut-elle convaincue ? Il ne le semble guère. Les femmes surtout raffolèrent de l'œuvre, et pour tout autre chose que ses thèses. Intéressante d'ailleurs, elle n'est point persuasive. Le paradoxe n'y est pas suffisamment nourri de faits. Toute pleine de leur éloquence, au contraire, *Sibylle* laissera sur les esprits une marque plus profonde.

(1) La *Correspondance de Lord Beaconsfield avec sa sœur* (1832-52) nous montre la préparation de cette étude de mœurs. Disraeli fréquente le monde aristocratique anglais, visite Paris en 1842, est reçu par le roi, écrit ses impressions.

(2) Lord Monmouth était un portrait de Lord Hertford. — Cf. sur la vie et la mort scandaleuses de ce dernier, Greville (vol. V, chap. XIII, p. 93-4) ; 1842.

(3) *Anti-Coningsby* (1844).

(4) Il y eut naturellement de vives attaques. — Cf. « The Edinburgh », vol. LXXX, p. 517-525. — « Gentleman's Magazine », vol. XXII, p. 62. Les critiques s'adressent aux idées ou au ton moral de l'œuvre, non à sa valeur littéraire.

III

L'intervalle n'est que d'une année entre *Coningsby* et *Sibylle* (1845) (1). Du point de vue social, l'écart entre ces romans est considérable. Ce n'est plus ici deux classes qui se disputent le pouvoir, au dessus et en dehors du peuple ; ce sont deux nations qui se font face, inquiètes, irritées, prêtes à la guerre ; industriels et aristocrates sont réunis par la menace d'un commun danger ; la ligne de démarcation sépare les riches et les pauvres. Le lecteur, qui de *Coningsby* passe à *Sibylle*, voit se dessiner le second système de forces à côté du premier ; nulle lecture ne fait mieux apercevoir le tournant de l'histoire anglaise entre 1840 et 1850.

Pourquoi Disraeli développe-t-il ici l'élément interventionniste du Torysme ? Il semble avoir suivi un plan conçu d'avance. « Il y a un an », écrit-il dans les dernières pages de *Sibylle*, « je me permis d'offrir au public quelques volumes destinés à appeler son attention vers l'état de nos partis politiques... Le présent ouvrage est un pas de plus dans la même voie. De l'état des Partis, il voudrait maintenant appeler la pensée publique sur l'état du Peuple, que ces partis gouvernent depuis deux siècles (2). » Ainsi Disraeli poursuit l'exécution d'un programme, et l'éducation du public anglais. Mais un observateur aussi attentif de l'opinion ne se serait pas risqué aux hardiesses de *Sibylle*, s'il n'eût cru le moment favorable. C'est vers 1845, nous l'avons

(1) *Sybil, or the two nations.*

(2) « A year ago, I presumed to offer to the public some volumes that aimed at calling their attention to the state of our political parties... The present work advances another step in the same emprise. From the state of Parties, it now would draw public thought to the state of the People, whom those parties for two centuries have governed. » (VI, XIII, 488).

vu, que la crise de la conscience bourgeoise atteint son intensité la plus grande ; le remords social est dans l'air, la nouvelle philanthropie est à l'œuvre. — Disraeli était-il préparé à décrire la condition du peuple ? En 1844, la ville de Manchester l'avait invité à présider une réunion littéraire (1) ; il avait profité de l'occasion pour parcourir le pays noir, et voir de ses yeux le fonctionnement du système industriel. Accompagné de Smythe et de Manners, il avait poussé jusqu'en Yorkshire, visitant les usines, les entreprises charitables, et prononçant de temps à autre des discours où la bonne cause n'était pas oubliée (2). En outre, son rôle politique l'avait rendu familier avec les documents parlementaires, les « Livres Bleus » ; et par l'intermédiaire d'un ami, il avait pu lire la correspondance échangée entre O'Connor et les autres meneurs du Chartisme. Ces ressources étaient suffisantes pour lui donner une connaissance précise des faits. S'il ne montre pas plus que Dickens une intimité véritable avec le prolétariat industriel, il possède en revanche dans sa mémoire nette et sûre une image complète du milieu économique où il vit. *Sibylle* nous donne sur la condition matérielle du peuple, les renseignements qu'un touriste très intelligent et un politicien sagace pouvait retirer d'un contact rapide avec la réalité. Dans ce tableau, les traits les plus sombres de la misère sont naturellement adoucis. Disraeli n'oublie jamais qu'il s'adresse aux classes dirigeantes ; ni, en faisant parler les gens du peuple, le voisinage des marquis et des duchesses. Il a indiqué dans sa Préface cette idéalisation nécessaire, se défendant aussi du reproche d'exagération. L'auteur, dit-il, « croit devoir spécifier que les descriptions, en général, sont écrites d'après

(1) « Manchester has invited me to take the chair at their literary meeting. » (*Correspondance avec sa sœur* ; lettre du 30 août 1844).

(2) Pour tout ceci, cf. Kebbel, *Lord Beaconsfield*, chap. III, « Young England. »

son observation personnelle ; mais s'il espère n'avoir rien affirmé qui ne soit vrai, il s'est trouvé dans la nécessité absolue de supprimer beaucoup du réel. Car nous connaissons si peu l'état de notre pays, que l'air d'invraisemblance que la vérité tout entière donnerait fatalement à ces pages, pourrait éloigner quelques lecteurs (1). »

Par son action, ses thèses politiques, *Sibylle* fait suite à *Coningsby*. Le plan romanesque est le même : un jeune homme, appartenant à la haute noblesse, arrive spontanément, et sous l'influence d'esprits plus mûrs, à la doctrine du Torysme nouveau. Écœuré à la fois par l'oisiveté mondaine, où ses pareils dissipent leur vie, et par les égoïsmes qui se cachent sous les formules des partis en présence, il cherche et trouve des âmes sympathiques chez les meilleurs de ses contemporains. Résolu à prévenir les dangers qui menacent sa patrie, il va dans un esprit de sincère bienveillance vers la classe non privilégiée, et choisit une épouse parmi les adversaires de sa caste. Cette union fait de lui le chef d'un groupe où nous reconnaissons la Jeune Angleterre. — Égremont, frère cadet de Lord Marney, a tous les dons, toutes les séductions de Coningsby ; mais l'auteur le montre plus formé, d'un caractère plus adulte et plus ferme, comme il sied au héros qui représente Disraeli lui-même, et le côté officiel et direct de son action. Tandis qu'une jeunesse dorée, Lord Milford, Alfred Mountchesney, Lord Fitzheron, promène son ennui des clubs et des salons aux champs de course, où les chances du Derby les intéressent plus que les desti-

(1) « He thinks it therefore due to himself to state that the descriptions, generally, are written from his own observation; but while he hopes he has alleged nothing which is not true, he has found the absolute necessity of suppressing much that is genuine. For so little do we know of our own country, that the air of improbability which the whole truth would inevitably throw over these pages, might deter *some from their perusal* » (Advertisement, 1845).

nées de l'Angleterre (1). Égremont, « esprit généreux et cœur tendre» (2), sort d'une passion malheureuse avec le besoin d'une vie plus sincère, d'intérêts plus hauts, d'activités plus fécondes (3). Traversant, lui aussi, les milieux divers où se révèlent les caractères et les réalités sociales, il apprend à les juger; aperçoit la dégénérescence de la royauté anglaise, les vices du Whiggisme et du Conservatisme, la nécessité de ramener l'Angleterre au Torysme ancien (4). Par degrés, il arrive ainsi à l'alliance des classes, réunies sous l'autorité bienveillante et absolue du monarque. La marche de la conversion, chez Égremont, est la même que chez Coningsby; la critique des partis existants est aussi la même. Il faut noter seulement le relief que Disraeli a donné à la figure de Lord Marney (5). Mieux que Lord Everingham, ce personnage réprésente les doctrines d'égoïsme et de passivité sociale. Whig, orthodoxe en économie politique, ferme soutien de la nouvelle loi des pauvres, — mais, comme grand propriétaire, partisan résolu des droits sur les blés, — il a l'âme que Dickens prête à ses héros antipathiques. « Le visage de Lord Marney révélait le caractère de son âme : cynique, privé de sentiment, arrogant, minutieux, et dur. Il n'avait aucune imagination, avait épuisé le peu de sentiment qu'il tenait de la nature ; mais son esprit était perçant, disputeur, et ferme jusqu'à l'entêtement... Il s'était formé par la lecture de Helvétius, dont il jugeait le système irréfutable, et en qui seul il avait foi. Armé des principes de son illustre maître, il croyait pouvoir traverser l'existence dans une armure d'acier, et vous donnait toujours dans les affaires de la vie l'impression d'un homme averti que vous essayiez de lui tendre un piège, et vous en esti-

(1) Livre I, chap. I-II.
(2) I, v, 33.
(3) I, v, 40.
(4) Livre I, chap. III; livre IV, chap. XIV.
(5) Livre II.

mait plutôt davantage, mais dont l'œil froid et méchant vous bravait (1). » Disraeli comme Dickens, comme l'instinct populaire du temps, associe à l'intellectualisme social les signes extérieurs et les réalités intérieures de la sécheresse morale.

Coningsby épousait la fille de l'industriel Millbank ; Égremont épouse la fille du contre-maître Gérard ; et cette opposition résume la différence entre les deux romans. C'est au peuple, à la nation des pauvres, que va le héros de *Sibylle*. Hardiesse extrême, que l'auteur cherche de toute façon à atténuer. Gérard n'est pas un simple ouvrier, mais un surveillant ; ses manières, sa culture sont celles d'un homme au-dessus de sa classe ; enfin, le dénouement fait de lui un aristocrate. Issu d'une famille honorée avant l'invasion Normande, il était déjà « noble » par son origine Saxonne ; Disraeli a cru nécessaire de lui donner des quartiers de noblesse plus authentiques ; il descend aussi de gentilshommes expropriés par la Réforme ; sa fille Sibylle hérite de la fortune et du manoir des lords de Mowbray, et apporte à Égremont la dot indispensable au chef du Torysme nouveau (2). — Avec elle, malgré tout, Égremont épouse la cause du peuple, de ce vaste prolétariat que nous découvrons, entourant comme une mer les manoirs et les parcs de *Coningsby*. Saxon lui

(1) « The countenance of Lord Marney bespoke the character of his mind ; cynical, devoid of sentiment, arrogant, literal, hard. He had no imagination, had exhausted his slight native feeling ; but he was acute, disputatious, and firm even to obstinacy. He had formed his mind by Helvetius, whose system he deemed irrefutable, and in whom alone he had faith. Armed with the principles of his great master, he believed he could pass through existence in adamantine armour, and always gave you in the business of life the idea of a man who was conscious you were trying to take him in, and rather respected you for it, but the working of whose cold, unkind eye defied you. » (II, 1, 50).

(2) *Livre VI*, chap. XIII.

aussi, le peuple a le prestige de l'antiquité et de la race ; la nudité de sa sujétion et de sa misère est ainsi voilée ; elle n'en apparaît pas moins à travers ce tissu d'imagination historique. Nous sommes avec, parmi les ouvriers ; une forte partie du roman est consacrée aux scènes de la vie industrielle, et l'évangile social de la Jeune Angleterre se développe ainsi à côté de son évangile politique.

Comme le souverain, rétabli dans son autorité première, comme la noblesse attentive au sort de ses vassaux, la bourgeoisie et le clergé collaboreront à l'œuvre de charité. Trafford, le patron modèle, est un second Millbank (1). « Avec du sang noble dans les veines, et des sentiments anglais traditionnels, il s'était assimilé, au début de sa carrière, une doctrine correcte des relations qui doivent exister entre le patron et l'employé. Il sentait qu'entre eux il devrait y avoir d'autres liens que le paiement et la réception des salaires (2). » Les cheminées de sa demeure sont dans le style d'Elisabeth, et l'église qu'il a fait bâtir est gothique. Il a créé, lui aussi, des écoles, des hôpitaux, des cottages hygiéniques ; il fait payer ses ouvriers dans l'usine même, et non, comme c'était l'usage, au cabaret (3). Son expérience de la philanthropie est encourageante. « Je devrais trouver une ample récompense dans le ton moral et le bonheur matériel de cette petite société ; mais vraiment, au point de vue pécuniaire, le placement du capital a été

(1) Livre III, chap. VIII.

(2) « With gentle blood in his veins, and old English feelings, he imbibed, at an early period of his career, a correct conception of the relations which should subsist between the employer and the employed He felt that between them there should be other ties than the payment and the receipt of wages. » (Ibid., p. 208-9). — Cette dernière phrase est une allusion à la fameuse formule de Carlyle : « Cash-nexus the sole link between man and man. »

(3) Ibid., p. 220.

l'un des plus avantageux que j'aie jamais faits (1). » Mais c'est le rôle de l'Église que *Sibylle* met surtout en lumière. Le pasteur Saint-Lys est le portrait dont Eustache Lyle était l'esquisse. Au lieu d'un pieux gentilhomme, nous avons ici un ecclésiastique (2). Issu d'une vieille famille — comme tous les héros de Disraeli — il se consacre à l'action personnelle parmi les pauvres de Mowbray. S'il fait l'aumône avec une générosité passionnée, il a de sa mission une idée plus haute ; le clergé représente le corps traditionnel chargé d'éveiller l'idéal chez les êtres qui en sont privés. Par l'émotion, la poésie du culte, il doit apaiser, consoler, embellir les âmes. L'Église avait ce rôle au moyen-âge, et s'en acquittait ; en y renonçant, elle a contribué grandement au mal social. « Pour tout ce qui s'est passé, et peut se passer », dit M. Saint-Lys à Égremont, « je blâme l'Église et rien que l'Église. L'Église a abandonné le peuple ; et de ce jour l'Église a été en danger, et le peuple a dégénéré (3). » Sous cet aspect historique et esthétique, la philanthropie chrétienne est inséparable du mouvement d'Oxford. Saint-Lys est un chaud partisan de la rénovation religieuse. L'antique cathédrale dé Mowbray, longtemps négligée, a été restaurée par lui avec un soin jaloux. Il croit à l'efficacité des cérémonies et des formes. « Ce que vous appelez formes et cérémonies, représente les instincts les plus divins de notre

(1) « I should find an ample reward in the moral tone and material happiness of this community; but really, viewing it in a pecuniary point of view, the investment of capital has been one of the most profitable I ever made... » (Ibid., p. 215).

(2) Livre II, chap. XI, XII, XIV.

(3) « For all that has occurred, or may occur », said Mr. Saint Lys to Egremont, « I blame only the Church. The Church deserted the people; and from that moment the Church has been in danger, and the people degraded. » (II, XII, 128-9). — Disraeli s'inspire ici de Cobbett (*The Protestant Reformation*). — Pour la critique de cette théorie historique, cf. Ashley, *English Economic History and Theory*, vol. *II, chap. v, p.* 317.

nature (1). » Ces idées et ces tendances conduisent au catholicisme. Disraeli ne cache point sa sympathie pour le culte catholique. Gérard et Sibylle appartiennent à l'Église romaine. Ils s'attendrissent sur les ruines des vieilles abbayes, détruites par les iconoclastes de la Réforme, regrettent les couvents, asiles de paix et de charité (2). Sibylle aime à faire retraite parmi les religieuses de Mowbray ; les figures de nonnes que nous entrevoyons ont tout le charme et le prestige dont les entoure le romantisme (3). Si nous nous rappelons les polémiques soulevées par le mouvement d'Oxford, la conversion imminente de Newman au catholicisme (4), et les colères du sentiment protestant, nous pouvons nous étonner de la hardiesse de Disraeli. Il a pris toutefois ses précautions. Égremont pose nettement à Saint-Lys la question redoutable : si les cérémonies sont nécessaires, « les rétablir dans notre culte aujourd'hui, n'est-ce pas tendre à restaurer le système romain dans ce pays ? (5) » Le pasteur ritualiste a sa réponse prête ; s'il respecte infiniment l'Église romaine, il ne se sent nullement poussé vers elle. Rome a la tradition, l'antiquité, les formes du culte, et le contact direct, par les apôtres, avec le Sauveur ; mais Jérusalem a tous ces titres, et d'autres encore. Disraeli, préludant aux thèses de *Tancrède*, revendique pour le Judaïsme la vénération dont sont entourées les origines chrétiennes. « Je ne m'incline pas », dit Saint-Lys, « devant la nécessité d'une autorité visible, dans un lieu déterminé ; mais si j'avais à en chercher une, ce ne serait

(1) « What you call forms and ceremonies represent the divinest instincts of our nature. » (Ibid , p. 129).

(2) II, v, 72.

(3) VI, v, 420-2.

(4) En octobre 1845. *Sibylle* paraît en mai.

(5) « Has not their revival in our service at the present day a tendency to restore the Romish system in this country ? » (II, xII, 129).

pas à Rome... Les prophètes n'étaient point romains ; les apôtres n'étaient point romains ; celle qui fut bénie entre toutes les femmes, je n'ai jamais entendu dire que ce fût une vierge romaine (1). »

Le radicalisme utilitaire et le Conservatisme de Peel étaient dans *Coningsby* les alternatives au Torysme nouveau ; dans *Sibylle*, les doctrines adverses changent avec les plans sociaux ; le Chartisme et le socialisme sont ici les solutions révolutionnaires des problèmes que la Jeune Angleterre prétend résoudre pacifiquement. L'attitude de l'auteur envers le Chartisme est la même en 1845 qu'en 1839. Il prend soin de rappeler cette unité de vues : Égremont est l'orateur dont Sibylle lit avec émotion le discours, prononcé au Parlement en faveur du peuple (2). Les scènes les plus dramatiques du mouvement populaire sont mises sous nos yeux ; de 1837, l'action passe brusquement à 1839 ; la Convention Chartiste est réunie en face du Parlement, les groupes ouvriers s'arment dans les provinces, on prélude à l'émeute en mettant l'interdit sur les marchandises frappées d'un impôt indirect (3). Sur une lande déserte, la nuit, à la lueur des torches, Gérard soulève de sa parole ardente l'enthousiasme d'une foule belliqueuse (4). « Sa haute silhouette semblait colossale dans la lumière incertaine et

(1) « I do not bow to the necessity of a visible head in a defined locality ; but were I to seek for such, it would not be at Rome. The prophets were not Romans ; the apostles were not Romans ; she who was blessed above all women, I never heard she was a Roman maiden ». (Ibid., p. 131).

(2) V, I, 336-7.

(3) Livre IV, chap. I.

(4) Liv. IV, chap. IV. — Ces « torch-light meetings » sont fréquents en effet dans l'histoire des mouvements ouvriers contemporains. Cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, p. 384 ; dans Gammage, *ouvrage cité*, *p.* 95, le récit du fameux meeting à Hyde, en 1838, qui a peut-être *servi de modèle* à Disraeli.

vacillante, sa voix riche et puissante atteignait presque aux limites de son vaste auditoire, où l'attente avait mis le calme et la tension nerveuse fait le silence. Les regards ardents et fixes de ces hommes, leurs bouches serrées par une résolution farouche ou détendues par une sympathie soudaine comme ils prêtaient l'oreille au récit de leurs souffrances, à la défense des droits sacrés du travail ; les cris, les torches agitées, quand une expression belle ou hardie les touchait jusqu'au vif ; la cause, l'heure, la scène, tout s'unissait pour rendre l'ensemble passionnant au plus haut degré (1). » Nous suivons les délégués Chartistes de refus en refus, chez les membres du Parlement qu'ils essaient de gagner à leur cause ; nous les entendons exposer les « cinq points » de la pétition nationale (2). Comme les politiciens étourdis dans leurs clubs par le grondement de l'émeute, nous tressaillons au récit des journées de juillet à Birmingham (3). Enfin, nous voyons les chefs Chartistes, acculés aux solutions extrêmes, organiser dans une réunion secrète la grève générale et la guerre civile. Scène forte et sobre, où la richesse d'information précise a permis à Dis-

(1) « His tall form seemed colossal in the uncertain and flickering light, his rich and powerful voice reached almost to the limit of his vast audience, now still with expectation and silent with excitement. Their fixed and eager glance, the mouth compressed with fierce resolution or distended by novel sympathy, as they listened to the exposition of their wrongs, and the vindication of the sacred rights of labour ; the shouts and waving of the torches as some bright or bold phrase touched them to the quick ; the cause, the hour, the scene, all combined to render the assemblage in a high degree exciting » (IV IV, 249).

(2) Livre IV, chap. V. — Aux cinq points qu'énumère Disraeli (p. 259), nous savons que les Chartistes en ajoutaient souvent un sixième, l'égalisation des circonscriptions électorales.

(3) Livre V, chap. I. — Sur les « Birmingham riots » cf. Walpole, *ouvrage cité*, vol. IV, p. 386-7.

raeli de reconstituer la vie (1). Dans l'arrestation de Gérard et de ses amis, sa condamnation à dix-huit mois de prison, nous reconnaissons le sort historique de Vincent et de Lovett (2). Et de ces spectacles, de l'échec lamentable où finit pour trois années le Chartisme, nous retirons le même enseignement que Sibylle. Elle soutenait ardemment de ses vœux la cause populaire; elle refusait l'amour d'Égremont, croyant infranchissable l'abîme qui sépare les pauvres des riches (3); et voici qu'elle assiste aux divisions, aux querelles, à l'impuissance du peuple assemblé. L'espoir social s'attriste et s'affaiblit dans son âme, à mesure qu'y entre le sentiment des réalités dures et complexes. « Elle en avait assez vu pour soupçonner que le monde était un système plus compliqué qu'elle ne l'avait supposé... Les caractères étaient plus variés, les motifs plus mélangés, les classes plus mêlées, les éléments de chaque chose plus subtils et divers qu'elle ne l'avait imaginé. Le peuple, découvrait-elle, n'était point cette pure incarnation de l'unité dans les sentiments, les intérêts, les volontés, qu'elle avait vue par abstraction. Le peuple avait des ennemis dans le peuple même : ses propres passions qui le faisaient souvent sympathiser, souvent s'allier, avec les privilégiés (4). » Assagi par

(1) Livre V, chap. VIII.

(2) VI, II, 406. — Sur l'arrestation des chefs Chartistes, après la Convention de 1839, cf. Walpole, IV, 388. — Lovett, *Autobiographie*, p. 227-241. Disraeli suit les grandes lignes de cette histoire alors toute récente, mais idéalise et dramatise le détail à sa fantaisie.

(3) IV, XV, 323.

(4) « She had seen enough to suspect that the world was a more complicated system than she had preconceived. The characters were more various, the motives more mixed, the classes more blended, the elements of each more subtle and diversified, than she had imagined. The people, she found, was not that pure embodiment of unity of feeling, of interest, of purpose, which she had pictured in her abstractions. The people had enemies among the people : their *own* passions; which made them often sympathise, often combine, *with the privileged*. » (V, I, 335).

l'insuccès, la prison, le malheur, Gérard aussi renonce à la « force morale » comme à la « force physique » ; il doute de sa classe, et ses regards se tournent vers les généreux aristocrates qui lui tendent de haut une main bienveillante ; il se rappelle les paroles d'Égremont : « Ce sont les chefs naturels du peuple, Sibylle ; croyez-moi, il n'en est point d'autres (1). »

La critique du socialisme est moins indulgente. Disraeli ne connaît d'ailleurs l'Owenisme que superficiellement. Le rôle de Morley en contient à la fois l'exposé et la réfutation. Ami de Gérard, Morley forme avec lui un parfait contraste. C'est l' « intellectuel », l'ouvrier instruit, réfléchi, volontaire, moderne dans ses goûts et dans ses idées. Il est affilié à une société de tempérance (2), suit un régime végétarien (3). Adversaire de la force physique, il attend d'une propagande toute rationnelle l'avènement du Communisme. Il désigne ainsi le « principe d'association » ; son idéal social est la coopération. « Supposez », dit-il à des mineurs en grève, « que cinquante de vos familles eussent à vivre sous le même toit. Vous vivriez mieux que maintenant ; votre nourriture serait plus abondante, votre logement et vos habits plus confortables, et vous pourriez économiser la moitié de vos salaires ; vous deviendriez des capitalistes ; vous pourriez avoir vos propres mines et vos puits, loués aux propriétaires, leur payer un loyer plus fort qu'ils n'en retirent aujourd'hui, et vous-mêmes gagner davantage avec moins de travail (4). »

(1) « They are the natural leaders of the People, Sybil ; believe me, they are the only ones » (IV, xv, 320).

(2) II, VIII, 94.

(3) II, XVI, 155.

(4) « Suppose,... fifty of your families were to live under one roof. You would live better than you live now ; you would feed more fully and be lodged and clothed more comfortably, and you might save half the amount of your wages ; you would become capitalists ; you might yourselves hire your mines and pits from the owners, and pay them a better rent than they now obtain, and yet yourselves gain

Espérant cette révolution dans les rapports économiques, il compte peu sur la philanthropie des « bons patrons » ; la notion d'un changement organique dans la société limite pour lui la puissance des individus, des « héros », où Disraeli comme Carlyle place l'espoir du siècle (1). Au contraire de la Jeune Angleterre, sa théorie du progrès est orientée vers l'avenir. Il n'a que des sourires pour les évocations historiques où se complaisent Gérard et Sibylle (2) ; il veut que le peuple s'affranchisse lui-même, et poursuit d'une haine instinctive l'aristocrate Égremont. Cet esprit démocratique, cette hostilité contre le programme féodal, font de lui le rival le plus dangereux du nouveau Torysme (3). Aussi Disraeli a-t-il voulu le rendre antipathique. Son caractère n'est point à la hauteur de ses idées ; l'intellectualisme en lui produit la même dégradation morale que chez son pire ennemi, Lord Marney. Clairvoyant, il aperçoit les vices du Chartisme, en devine l'échec (4) ; mais il agit comme s'il y croyait, par intérêt, non par héroïsme. Rival d'Égremont auprès de Sibylle, il le jalouse, essaie de l'assassiner (5). Traître à sa classe, il dénonce la réunion secrète

more and work less. » (III, I, 167). — La communauté indépendante, organisée selon le principe de la coopération, est en effet le trait principal de l'Owenisme. Mais il y a loin des « self-supporting villages », rêvés par Owen, à la coopérative de consommation ici esquissée par Disraeli, et dont l'objet serait de créer de nouveaux capitalistes. « The keystone of Robert Owen's Cooperative system of industry was the elimination of profit, and the extinction of the profit-maker ». (B. Potter, *ouvrage cité*, p. 21). Disraeli semble connaître de l'Owenisme l'image populaire, qu'en ont aussi les autres chefs de la réaction interventionniste.

(1) III, IX, 223.

(2) III, V, 194.

(3) IV, V, 263.

(4) IV. IX, 290.

(5) III, X, 232.

où est arrêté Gérard (1) ; séduit par l'ambition personnelle, il détourne une émeute contre le château des lords de Mowbray, afin d'y saisir les papiers d'où dépend leur succession (2) ; frappé par les soldats de l'ordre, à la tête desquels marche Égremont, il meurt en avouant sa défaite, où le lecteur doit voir celle de ses idées (3). Conception intéressante, ce caractère est gâté par la partialité trop visible de l'auteur; Morley est sacrifié à Égremont, le socialisme à la Jeune Angleterre ; Disraeli ne rend pas justice à la haute valeur morale des disciples d'Owen parmi les Chartistes. Il prétend établir un lien étroit entre les défaillances de la conscience chez Morley, et les doctrines qu'il professe ; par les premières, juger les secondes. Ses idées sont funestes, car elles détruisent les liens sentimentaux de la religion et de la famille (4). Sibylle n'aime point Morley, et lui attribue les malheurs du peuple. « Nous l'avons mérité », dit Sibylle ; « nous avons reçu un athée dans notre cœur (5). » Aux disciples d'Owen, Disraeli oppose les mêmes arguments, les mêmes répugnances qu'aux radicaux utilitaires ; pour lui, la théorie socialiste et l'économie orthodoxe, si différentes par leurs conclusions, sont voisines par leur esprit ; rationalistes toutes les deux, elles sont entachées d'un vice commun ; matérialistes, elles ne tiennent compte que des richesses et des satisfactions des sens (6). Ici encore les doctrines s'opposent, non par leurs conclusions, mais par leurs tendances affectives et leurs corollaires psychologiques.

(1) V, IV, 354.
(2) Livre V, chap. XI ; livre VI, chap. IX.
(3) VI, XII, 482.
(4) III, IX, 223.
(5) « We have merited this, » said Sybil, « who have taken an infidel to our hearts. » (V, IV, 355). — Morley, en effet, est libre-penseur, comme la plupart des disciples d'Owen. Cf. aussi III, V, 200.
(6) « Englishmen, » dit Gérard de Morley, « want none of his joint-stock felicity. » (V, III, 344).

Le plus grand intérêt de *Sibylle* est dans les renseignements que l'œuvre nous donne sur la condition du peuple. Méthodiquement, avec un ordre où l'on retrouve l'influence des « Livres Bleus », Disraeli en passe en revue les divers aspects. Voici d'abord le prolétariat agricole. Sur les terres de son frère, Lord Marney, Égremont voit de ses yeux la détresse où sont tombés les descendants des « yeomen » (1). La petite ville rurale de Marney est délicieusement située dans un vallon arrosé par une rivière aux eaux claires et vives, entourée de jardins, adossée à des collines boisées. Mais qu'on s'approche, et l'illusion s'évanouit. A part une auberge, un marché, quelques maisons de riches, rien que des cottages décrépits, misérables à voir. « Les fentes élargies laissaient entrer toutes les rafales, les cheminées inclinées avaient perdu la moitié de leur hauteur primitive ; les chevrons pourris étaient visiblement posés de travers ; le chaume bâillant en plusieurs endroits pour laisser passer le vent et la pluie... avait souvent l'air de recouvrir un tas de fumier plutôt qu'un cottage. Devant la porte de ces demeures et souvent tout autour, couraient des fossés ouverts remplis de détritus animaux et végétaux, dont la pourriture engendrait les maladies ; et qui, parfois, mal creusés, emplissaient des trous immondes, ou s'étalaient en mares stagnantes, tandis qu'une solution concentrée de toutes les espèces d'ordures liquides pouvait ainsi s'infiltrer, en les imprégnant, à travers les murs et le sol du voisinage (2). »

(1) Livre II, chap. III.

(2) « The gaping chinks admitted every blast ; the leaning chimneys had lost half their original height ; the rotten rafters were evidently misplaced ; while in many instances the thatch, yawning in some parts to admit the wind and wet,... looked more like the top of a dunghill than a cottage. Before the doors of these dwellings, and often surrounding them, ran open drains full of animal and vegetable refuse decomposing into disease, or sometimes in their imperfect

Dans ces maisons, rarement plus que deux salles ; l'une sert de chambre à la famille entière ; le père, malade du typhus, y gît sur un grabat, à côté de sa femme et de ses enfants. — Pourquoi cette misère, cette ignominie ? Les propriétaires depuis un demi-siècle ont détruit les cottages sur leurs terres, afin d'échapper à la taxe des pauvres ; les paysans se sont entassés dans les taudis de la ville. La loi de « settlement » interdit l'émigration vers les paroisses voisines ; la concurrence est féroce, les salaires ont atteint la limite au-dessous de laquelle la vie n'est plus possible (1). L'Église n'a rien fait pour remédier au mal ; ici comme ailleurs, elle a oublié sa mission sacrée (2). Les « game laws » punissent cruellement les moindres délits de chasse. Le même journal qui raconte les prouesses de Lord Marney et ses amis — sept cent trente pièces de gibier en quatre heures — enregistre la condamnation de « Thomas Hind » (Jacques Bonhomme), pour braconnage, à deux mois de prison (3). Cependant le noble lord, comme l'industriel des *Temps difficiles*, n'a que d'aigres railleries pour toutes les suggestions charitables. « Je déclare qu'une famille peut vivre bien avec 9 francs par semaine, très bien avec 10 francs. Les pauvres sont à leur aise, les pauvres de la campagne du moins, très à leur aise. Leur salaire est certain, voilà le grand point, et ils n'ont pas de soucis, d'anxiétés ; ils ont toujours une ressource, ils ont toujours le workhouse (4). » Aussi y a-t-il une animation inusitée dans

course filling foul pits or spreading into stagnant pools, while a concentrated solution of every species of dissolving filth was allowed to soak through, and thoroughly impregnate, the walls and ground adjoining. » (Ibid., p. 60-61).

(1) Ibid., p. 62.

(2) Ibid., p. 63.

(3) III, x, 227-8.

(4) « I say that a family can live well on seven shillings a week, and on eight shillings very well indeed. The poor are well off, at least

la petite ville, le matin qui suit l'arrivée d'Égremont chez son frère. « La torche de l'incendiaire avait été pour la première fois introduite dans la paroisse de Marney ; et la nuit précédente les plus belles meules de la ferme du château avaient flambé, signal d'alarme pour le voisinage mis en émoi (1). »

Comme de juste, le prolétariat industriel tient plus de place dans l'œuvre. Gérard et Sibylle habitent près de Mowbray, ville imaginaire où nous pouvons reconnaître l'un des centres du Lancashire (2). Disraeli nous promène entre les manufactures, hautes et régulières comme des casernes, à travers les faubourgs bruyants et populeux où s'entassent les tisserands et leurs familles. Voici une des scènes les plus typiques de la vie urbaine, le marché du samedi. « C'était samedi soir ; les rues étaient encombrées ; une foule infinie et grouillante circulait sans cesse entre les cours renfermées et les impasses empestées, et les rues qui communiquaient avec elles par d'étroits passages couverts,... si surbaissés que l'on ne pouvait y entrer debout ; tandis que, montant vers ces rues de ses demeures humides et tristes, par d'étroits escaliers, la nation souterraine des caves se répandait au dehors, pour savourer la fraîcheur de la nuit d'été, et faire ses provisions pour le jour du repos. Les boutiques, pleines de lumière et de bruit, étaient assiégées par la foule ; et des groupes d'acheteurs se pressaient autour des étalages où s'offraient les denrées à la clarté crue des lampes,

the agricultural poor, very well off indeed. Their incomes are certain, that is a great point, and they have no cares, no anxieties ; they always have a resource, they always have the House » (III, II, 174-5).

(1) « The torch of the incendiary had for the first time been introduced into the parish of Marney ; and last night the primest stacks of the Abbey farm had blazed, a beacon to the agitated neighbourhood » (II, III, 64).

(2) *Livre II*, chap. IX, X, XIII, etc.

ou à la flamme de pompeuses lanternes (1). » Voici la mère Carey, une marchande des rues ; avec elle, ses clients habituels : Dandy Mick, le Don Juan des usines, précoce vaurien de seize ans ; quelques jeunes ouvrières, Julia, Caroline, fort sensibles à ses charmes. « Elles étaient vêtues avec coquetterie, un léger mouchoir noué sous le menton, la chevelure en fort bon ordre ; elles portaient des colliers de corail et des boucles d'oreille en or (2). » On s'interpelle, on échange les nouvelles, les médisances du jour ; et pour finir, Dandy Mick conduit la troupe au « Temple des Muses », sorte de café-concert où les ouvriers s'initient aux beaux-arts (3). Disraeli nous y fait remarquer leur tenue correcte, leur effort pour imiter les manières bourgeoises, la naïveté de leurs enthousiasmes. Et c'est en effet une impression comique et pittoresque qu'il cherche à nous donner ; le ton est d'un humoriste plus que d'un apôtre ; le paradoxe d'une société où l'individu, garçon

(1) « It was Saturday night ; the streets were thronged ; an infinite population kept swarming to and from the close courts and pestilential culs-de-sac that continually communicated with the streets by narrow archways, so low that you were obliged to stoop for admission ; while, ascending to these same streets from their dank and dismal dwellings by narrow flights of steps, the subterraneous nation of the cellars poured forth to enjoy the coolness of the summer night, and market for the day of rest. The bright and lively shops were crowded ; and groups of purchasers were gathered round the stalls, that, by the aid of glaring lamps and flaunting lanterns, displayed their wares » (II, IX, 100). — Sur le marché du samedi soir, dans les villes industrielles, cf. Engels, *ouvrage cité*, p. 68.

(2) « They were gaily dressed, a light handkerchief tied under the chin, their hair scrupulously arranged ; they wore coral necklaces and earrings of gold » (II, IX, 102). — S'il faut en croire W. R. Greg, qui connaissait bien la population industrielle, Disraeli en donne « a picture singularly unreal and untrue »..... « His costume too (to speak technically) is almost uniformly incorrect. » (« The Westminster Review », vol. XLIV, p. 143).

(3) Livre II, chap. X.

ou fille, se dégage à quinze ans de tout lien familial, apparaît mieux ici que les côtés douloureux de la vie ouvrière. Sans doute nous entendons maudire « Shuffle et Screw », les mauvais patrons ; nous apprenons leur système éhonté pour rogner les salaires par les amendes (1); Julia se plaint devant nous qu'on fasse nettoyer les machines à l'heure du repas (2); nous voyons la gaieté disparaître, le « Temple des Muses » fermer ses portes, avec la grande misère de 1842 (3) ; la mère Carey déclare qu'elle n'a jamais ouï parler de temps si durs ; Dandy Mick, devenu Chartiste, brûle de marcher derrière les bannières où est inscrite la fameuse formule : « Un vrai salaire chaque jour pour un vrai jour de travail » (4) ; mais ces traits sont adoucis, effacés par la verve légère et humoristique du récit. Disraeli a voulu que ces épisodes fussent un repos, parmi les scènes plus tragiques qui remplissent l'œuvre.

Ces dernières sont consacrées aux aspects saillants de la misère industrielle, aux questions dont l'opinion publique était spécialement préoccupée. Le sort des « handloom weavers », nous l'avons vu, était du nombre. En quelques pages, Disraeli résume la substance d'un « Livre Bleu » (5). A l'aube d'un jour d'hiver, Warner est assis près de son métier, dans la misérable mansarde où sa femme et trois enfants restent couchés, faute de vêtements. Et tout en lançant la navette, il s'abandonne à ses réflexions. Monologue artificiel, où la masse des faits économiques submerge toute vie et toute vraisemblance littéraire (6); où par contre, le grand

(1) II, IX, 100.
(2) V, X, 390.
(3) VI, III et VIII.
(4) « A fair day's wage for a fair day's work. » (VI, III, 412).
(5) II, XIII, 131-136.
(6) Disraeli s'inspire des enquêtes récentes dont le sort des « handloom weavers » avait été l'objet (Voir la Bibliographie).

public a pu apprendre ce que les documents officiels ne lui avaient pas enseigné (1). « Douze heures de travail par jour à deux sous l'heure, et même le produit de ce travail est déjà escompté ! Comment cela finira-t-il ? Ou plutôt n'est-ce pas déjà fini ? ... Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi suis-je avec six cent mille sujets de la Reine, honnêtes, fidèles et laborieux ; — pourquoi sommes-nous, après avoir virilement lutté bien des années, tombant chaque année plus bas — pourquoi sommes-nous chassés de nos demeures innocentes et heureuses, des cottages rustiques que nous aimions, pour mener dans les villes renfermées une vie pénible, et peu à peu nous traîner dans les caves, ou trouver un gîte ignoble comme celui-ci, dénué des choses les plus nécessaires à l'existence ; où d'abord les commodités ordinaires, puis le vêtement, puis enfin la nourriture viennent à nous manquer ? C'est que le capitaliste a trouvé un esclave, qui a supplanté le travail et l'industrie de l'homme. Jadis l'homme

(1) « Twelve hours of daily labour, at the rate of one penny each hour; and even this labour is mortgaged ! How is this to end ? Is it rather not ended ?... Why am I here ? Why am I, and six hundred thousand subjects of the queen, honest, loyal, and industrious, why are we, after manfully struggling for years, and each year sinking lower in the scale, why are we driven from our innocent and happy homes, our country cottages that we loved, first to bide in close towns without comforts, and gradually to crouch into cellars, or find a squalid lair like this, without even the common necessaries of existence; first the ordinary conveniences of life, then raiment, and at length food, vanishing from us ? — It is that the capitalist has found a slave that has supplanted the labour and ingenuity of man. Once he was an artisan; at the best, he now only watches machines ; and even that occupation slips from his grasp to the woman and the child. The capitalist flourishes, he amasses immense wealth ; we sink lower and lower; lower than the beasts of burthen ; for they are fed better than we are, cared for more. And it is just, for according to the present system they are more precious. And yet they tell us that the interests of Capital and of Labour are identical. » (II, xiii, 133-4).

était artisan; au mieux, aujourd'hui, il surveille les machines ; et même cette occupation échappe à ses mains crispées, pour aller aux femmes et aux enfants. Le capitaliste prospère, il amasse une immense fortune ; nous tombons de plus en plus bas ; plus bas que les bêtes de somme, car elles sont mieux nourries que nous, mieux soignées. Et c'est juste, car dans le système actuel, elles ont plus de valeur. Et pourtant l'on nous dit que les intérêts du Capital et du Travail sont identiques ! »

Plus loin (1), la dégradation physique et morale des mineurs, inspire à Disraeli des accents vraiment émus. « Nus jusqu'à la taille, une chaîne de fer attachée à une ceinture de cuir passe entre leurs jambes vêtues d'un pantalon de grosse toile; sur les pieds et les mains, une jeune fille anglaise, pendant douze, parfois seize heures chaque jour, traîne à la hâte les baquets pleins de charbon le long des routes souterraines, obscures, abruptes et pleines de flaques; faits qui semblent avoir échappé à l'attention de la Société pour l'abolition de l'esclavage nègre (2) ». Sir Joshua Reynolds, peintre de génie, fixa jadis sur la même toile, en diverses attitudes, les traits candides et charmants d'une enfant, et appela son tableau « les anges gardiens »; un Landseer, un Etty, oseraient-ils aujourd'hui peindre les figures des petits « trappers », de ces enfants qui, à cinq ou six ans, travaillent seuls dans l'obscurité de la mine? (3) —

(1) III, 1, 161-2.

(2) Disraeli reproduit presque textuellement les termes du rapport de 1842 : « In this mode of labour the leather girdle passes round the body, and the chain is between the legs, attached to the cart, and the lad drags on all-fours, as in figure 20 » (« Children's Employment Commission, First Report », p. 98). Le Rapport est illustré de figures représentant les diverses attitudes du travail, et qui contribuèrent à émouvoir la sensibilité des lecteurs.

(3) Cf. ibid., p. 81, une gravure montrant le « trapper » accroupi *près de la porte* qu'il doit ouvrir au passage des chariots. « Their

Le « truck system », nous l'avons dit, sévit chez les mineurs plus durement qu'ailleurs ; voici d'abord les réflexions naïves d'un groupe de ces êtres frustes et lents d'esprit, tout près de la bête encore, dont ils ont la force d'inertie pesante, la longue digestion intellectuelle (1). Ils sont attablés dans l'auberge au sortir du puits. « Le fait est, que nous sommes « tommied » à mort (2) ». — « Vous n'avez jamais rien dit de plus vrai, maître Nixon », dit un de ses compagnons. — « C'est sûr comme l'Évangile, d'un bout à l'autre », dit un second. — « Et la question est », reprit maître Nixon, « qu'est-ce que nous devons faire? » — « Oui, pour sûr », dit un mineur, « voilà le point. » — « Oui, oui », déclarèrent plusieurs voix, « le voilà bien. » — « La question est », dit Nixon, jetant les yeux autour de lui d'un air sentencieux, « qu'est-ce que les salaires ? Je dis, moi : c'est pas du sucre, c'est pas du thé, c'est pas du jambon. Je ne pense pas que c'est des chandelles ; mais j'en suis sûr, alors, c'est pas des gilets (3). » Et nous assistons à la distribution de ces singuliers salaires (4) ; l'épicier Diggs, aidé de son fils Joseph,

occupation is one of the most pitiable in a coal-pit, from its extreme monotony.... Their whole time is spent in sitting in the dark for twelve hours... » (Ibid., p. 61).

(1) Ici, Disraeli s'inspire du « Report from the Select Committee on payment of wages » (Truck Report), 1843.

(2) Comme l'indique une note dans le roman lui-même, « tommy » est le mot d'argot pour désigner le « truck system » (III, I, 164).

(3) « The fact is, we are tommied to death. » — « You never spoke a truer word, Master Nixon , said one of his companions. — « It's gospel, every word of it », said another. — « And the point is », continued Master Nixon, « what are we for to do ? » — « Ay, surely », said a collier, « that's the marrow ». — « Ay, ay », agreed several ; « there it is ». — « The question is », said Nixon, looking round with a magisterial air, « what is wages ? I say, 'tayn't sugar, 'tayn't tea, 'tayn't bacon. I don't think 'tis candles ; but of this I be sure, 'tayn't waistcoats. » (III, I, 163).

(4) III, III, 178-185.

satisfait sur la foule qui assiège sa boutique ses instincts de tyranneau brutal ; il double impudemment les prix, met à l'amende les récalcitrants, menace du renvoi les ouvriers qui exigent un payement en espèces, distribue les denrées au gré de son intérêt ou de sa fantaisie. Et les femmes hâves, anxieuses, épuisées déjà par une longue marche matinale, osent à peine accuser entre elles à voix basse les faux poids, la farine pleine d'argile, le thé avarié du marchand (1).

Le Rapport de 1842 sur le travail des enfants dans les manufactures contenait un chapitre plus sensationnel encore que les autres. Le commissaire-enquêteur Horne avait découvert en plein Staffordshire une ville extraordinaire, où l'industrie du fer avait fait croître en quelques années, loin des lois, de la civilisation, du Christianisme, une population à demi barbare (2). Les mœurs étranges de Willenhall frappèrent l'imagination de Disraeli ; sous le nom de Wodgate, ou Wogate, il met en scène la « ville des serruriers ». S'inspirant du texte officiel, il écrit deux des chapitres les plus curieux de la littérature sociale (3). Les ouvriers de Wodgate sont réputés dans toute l'Angleterre pour leur habileté de main ; nulle offre pourtant ne peut les décider à quitter leur

(1) Disraeli serre de près le document officiel, idéalisant pourtant quelques détails. Il n'est pas question de gilets dans l'enquête, mais de pièces de drap (page 2, question 22). Disraeli a utilisé surtout la première déposition, celle du Squire Antey. Il y a pris : les menaces de renvoi aux ouvriers récalcitrants (p. 2, question 20) ; la majoration générale des prix (p. 3, question 56) ; les denrées distribuées comme salaires (tea, sugar, bacon, etc. ; p. 3-4, q. 57-8) ; la distance à parcourir pour se rendre aux boutiques, chaque matin (ibidem). La scène n'en donne pas moins une impression d'irréalité ; cela tient à ce que Disraeli ne sait pas faire parler les gens du peuple. La vulgarité de leur langage, selon Greg, est chez lui artificielle et fausse. (« Westminster Review », *article cité*, p. 143).

(2) Sur le caractère unique de Willenhall, cf. « Children's Employment Commission, Appendix to the Second Report », part. II, p. 368-9.

(3) Livre III, chap. VI et VII.

pays natal, « cette colonie de pionniers bientôt devenue un gros village, qui avait pris ensuite les proportions d'une ville, et aujourd'hui compte sa population grouillante par milliers, logée dans les masures les plus misérables, la cité la plus hideuse, au milieu de la campagne la plus laide du monde (1). » Nulle municipalité, nulle école, nulle église à Wodgate (2). Les usines, les grandes manufactures, y sont inconnues ; l'industrie y conserve les formes transitoires déjà dépassées ailleurs. « Les affaires à Wodgate sont dirigées par des ouvriers-maîtres, dans leur propre maison ; chacun possède un nombre illimité de ce qu'ils appellent des apprentis, qui font le gros de leur ouvrage, et qu'ils traitent comme les Mamelucks traitaient les Égyptiens (3). » Aristocratie fermée, tyrannique et violente, les patrons usent envers leurs apprentis de châtiments barbares ; ils les frappent avec des marteaux, des serrures, des limes, les blessent, parfois les tuent (4). Souvent les apprentis sont mis en vente (5) ; on les nourrit de viande gâtée, ils couchent dans les mansardes ; et pourtant, une sorte d'attachement sauvage les unit à leurs maîtres. Quatre jours par semaine, on travaille à Wodgate ; les trois autres jours, la population est ivre-morte (6). On ne peut dire qu'elle soit immorale, ni ignorante ; c'est une troupe d'animaux inconscients, gouvernés seulement par les instincts les plus grossiers. « Demandez-leur le nom de leur

(1) La population, dit Horne, a passé de 5 834 en 1831 à 8 695 lors du recensement suivant (N° 372). *Sibylle*, III, IV, 187.

(2) N° 373 ; Q. 38. — *Sibylle*, III, VI, 187.

(3) *Sibylle*, ibid. — « Horne Report », n° 376 ; Q. 39.

(4) *Sibylle*, p. 188. — Les dépositions des témoins sont remplies de faits analogues.

(5) « I have it in evidence, corroborated by a private letter, that a master, wishing to get rid of an apprentice, sold him » (« Horne report », n° 484 ; Q. 46).

(6) *Sibylle*, p. 188. — « Horne Report », n°s 406 et 407 ; Q. 44.

souverain, et ils vous regarderont d'un œil fixe et stupide : demandez-leur le nom de leur religion, ils riront ; qui règne sur eux ici-bas, qui peut les sauver au ciel, voilà également des mystères pour eux (1). » Morley le socialiste visite Wodgate, et y trouve une misère encore ignorée. Il s'arrête pour demander son chemin à deux créatures rachitiques, difformes (2), un jeune homme et une jeune fille qui manient la lime au seuil d'un bouge. Le garçon a sur le front une profonde cicatrice (3). « Un accident ? lui demande Morley. — Oui, pour sûr ! Un accident qui arrive souvent. J'aimerais recevoir une couronne pour chaque fois que le patron m'a ouvert la tête. Il la fendit une fois avec une clef, deux fois avec une serrure ; il m'a enfoncé deux fois le coin d'une serrure dans la tête... » (4). Et avec une sorte d'orgueil farouche, « Tummas » (5), pour l'appeler par le seul nom

(1) *Sibylle*, p. 189. — Ici, les autorités abondent. « They have no morals ; moral feelings and sentiments do not exist among the children and young persons of Willenhall » (N° 542 ; Q. 49). — « Does not know the Queen's name. » Ces mots reviennent souvent dans l'examen des témoins. Cf. 155, q. 35 ; 160, q. 36 ; 163, q. 37. (Dans le Rapport, Q. indique les numéros du texte et q. des témoignages à l'appui).

(2) *Sibylle*, p. 190. — Pour les déformations produites par le travail de la lime, cf. 402. Q. 41.

(3) Un des témoins interrogés montre à Horne la cicatrice de son front (148 ; q. 34).

(4) Texte de *Sibylle* (p. 190) : « Very like. An accident that often happened. I should like to have a crown for every time he has cut my head open. He cut it open once with a key, and twice with a lock ; he knocked the corner of a lock into my head twice, once with a bolt, and once with a shut ; you know what that is : the thing what runs into the staple. » — Déposition d'un témoin (140 ; q. 32) « His master has cut his head open five times — once with a key, and twice with a lock ; knocked the corner of a lock into his head twice — Once with an iron bolt, and once with an iron shut — a thing that runs into the staple. » — D'autres rapprochements sont possibles.

(5) Déformation de « Thomas ». — Beaucoup des témoins interrogés par Horne ne peuvent épeler leur nom, beaucoup même ne le savent *pas (133, q.* 30 ; 140, q. 32, etc.)

qu'il connaisse — raconte comment il a épousé sa compagne. Leur maître les a mariés : c'est le plus fameux patron de Wodgate, le plus brutal, le plus respecté. On l'a surnommé « l'Évêque », par une espèce d'ironie païenne. « Donc, il jeta un peu de sel sur un gril, lut « Notre Père » à rebours, et écrivit nos noms dans un livre ; et nous étions mariés. » (1) Tummas est d'ailleurs excellent chrétien ; il croit — c'est sa femme qui le certifie — « à notre Seigneur et Sauveur Ponce Pilate, qui fut crucifié pour racheter nos péchés ; à Moïse, à Goliath, et au reste des Apôtres » (2).

Ainsi les faits montrent à quel degré de bassesse et de misère humaines peut tomber la race industrielle, lorsque l'intervention vigilante de l'opinion, des lois, des pouvoirs publics, ne vient pas corriger ou détruire l'œuvre anarchique et spontanée de la concurrence. Willenhall est une honte, une plaie sociale au cœur même de l'Angleterre ; mais Disraeli a voulu toucher les consciences par des arguments plus pressants encore ; il a voulu montrer la révolution imminente, et l'existence même de la société menacée. Il a fait appel à l'instinct de conservation, le plus puissant ressort en définitive des actions humaines. Plusieurs épisodes jettent directement une vive lumière sur le danger des catastrophes sociales. Devilsdust —

(1) Il nous a été impossible de trouver une autorité dans le Rapport pour cette cérémonie. Disraeli invente ou attribue à Wodgate des superstitions populaires étrangères à Willenhall. Le Rapport a pu suggérer cet épisode, par le caractère païen et barbare des mœurs qu'il décrit. Horne déclare aussi que les habitants de Willenhall ne se marient qu'entre eux (409 ; q. 41).

(2) « He believes now in our Lord and Saviour Pontius Pilate, who was crucified to save our sins ; and in Moses, Goliath, and the rest of the Apostles. » (p. 193) — Disraeli résume ici de nombreux témoignages. Cf. 561-62, Q. 52 ; et pour un exemple, 136 ; q. 31 : « Never heard of Moses : never heard of Saint Paul. Has heard of Christ ; knows who Jesus Christ was : he was Adam. »

poussière du diable — tel est le nom de l'individu qui représente les ennemis les plus dangereux de l'ordre établi (1). Né dans la rue, mis en nourrice, comme les enfants des ouvrières, chez une vieille qui le gavait de laudanum et de mélasse (2), il a survécu au régime qui tuait ses petits camarades par centaines. Dans l'incurie, la faim et le vice, il a grandi, résistant malgré tout à la société qui voulait sa mort. Un jour son existence anonyme a été absorbée par la manufacture. Le voici maintenant ouvrier adulte, patient, obstiné ; il lit les journaux où ceux de sa classe exposent les crimes du capital, l'esclavage du travail ; sobre d'ailleurs, volontaire, il cherche comme Morley dans les vertus ouvrières des armes de combat. La haine sociale est née en lui par l'instinct, s'est fortifiée par la réflexion et l'expérience ; il est prêt aux coups de main, aux violences méthodiquement calculées. C'est un membre énergique et actif de la Trade Union de Mowbray. — Le syndicat ouvrier, en effet, nous l'avons vu, sort à peine de sa période révolutionnaire. C'est encore une société secrète que Disraeli nous montre, avec ses rites, son initiation entourée d'une terreur religieuse(3). Dandy Mick, entraîné par Devilsdust, ose affronter ces épreuves. Le voici, au plus noir de la nuit, dans un entrepôt désert ; deux fantômes apparaissent, masqués, et portant des torches ; ils bandent ses yeux, et le conduisent en présence des Sept. Le tribunal siège sur une estrade, en robe et masqué ; der-

(1) II, x, 112-16. — Les ouvriers appelaient « Devil's dust » la poussière ou « bourre » de coton qui s'élevait des métiers à filer ; ou encore, une qualité inférieure de drap, avec laquelle ils s'habillaient (Engels, p. 67).

(2) « Laudanum and treacle, administered in the shape of some popular elixir, affords these innocents a brief taste of the sweets of existence... » (p. 113). Cette drogue portait le nom de « Godfrey's cordial ». Sur ses effets, cf Engels, p. 143-4. On l'employait pour calmer les enfants.

(3) IV, IV, 251-55.

rière lui, un squelette ; à droite et à gauche, un homme avec le sabre hors du fourreau ; près du patient, deux hommes avec une hache d'armes. Sur la table, devant les juges, le livre sacré est ouvert ; autour de la salle, une rangée de spectres en robes blanches et masques blancs, des torches à la main (1). Et Mick prononce le serment solennel, où il promet, si on les lui demande, « le châtiment des aristos, l'assassinat des patrons qui oppriment et tyrannisent, ou la démolition de toutes les manufactures, usines et boutiques, que nous déclarerons incorrigibles (2) ». Trait significatif : l'assemblée condamne « tout membre qui sera convaincu de s'être vanté de sa capacité supérieure, en ce qui touche la quantité ou la qualité du travail dont il est capable, dans une compagnie publique ou privée (3) ». Disraeli voit ici dans l'Union un instrument d'oppression, le niveau impitoyable qui égalise les aptitudes et les salaires, aux dépens des individualités supérieures. — Enfin, les derniers chapitres de *Sibylle* sont consacrés à un récit dramatique, des grandes grèves et des émeutes de 1842. Mowbray est en alarme ; de Wodgate, les « chats d'enfer », conduits par leur Évêque, se répandent sur les campagnes voisines, fermant de force les

(1) Ici, Disraeli exagère et dramatise. Le cérémonial décrit par Sidney Webb (*ouvrage cité*, p. 114) est infiniment moins compliqué. Son usage, d'ailleurs, ne fut jamais général. Pour connaître les rites des Unions, Disraeli n'a pas d'enquête parlementaire ; il en est réduit aux journaux et à la rumeur publique. — Noter l'emploi du mot « lodge » pour désigner la section locale d'une Trade Union (p. 254) ; on y saisit le lien entre le maçonnisme et cette mise en scène.

(2) « The chastisement of Nobs, the assassination of oppressive and tyrannical masters, or the demolition of all mills, works and shops that shall be deemed by us incorrigible » (p. 255).

(3) « I propose the expulsion from this Union, of any member who shall be known to boast of his superior ability, as to either the quantity or quality of work he can do, either in public or private company » (p. 254.)

manufactures, pillant et brûlant tout ce qui résiste (1). Dans les grèves pacifiques du Lancashire, ils apportent la violence brutale. Ils mettent le feu à la boutique de l'épicier Diggs ; son fils y périt (2). Leur chef, le « Libérateur du Peuple », symbolise les pires éléments de la révolte populaire. C'est un ivrogne lourd et stupide, caricature d'O'Connor (3). La bande armée qu'il traîne après lui envahit le château des lords de Mowbray ; après une orgie sensuelle et féroce, les « chats d'enfer », ivres-morts, périssent dans les flammes qu'ils ont allumées (4). Pour eux, Disraeli n'a que dégoût et colère. Le ton ici est celui du prophète qui s'épouvante lui-même de ses visions; voilà, semble dire l'auteur, la destinée de l'Angleterre, si elle ne cherche pas dans le Torysme nouveau la formule de sa guérison sociale.

Cette franchise était trop rude pour ne pas effrayer d'abord. Vivement attaquée ou louée sans réserve, *Sibylle* eut moins de succès que *Coningsby* (5). Son influence

(1) Livre VI, chap. VI. — L'imagination prend ici le pas sur l'histoire.

(2) VI, VII, 440.

(3) VI, IX, 450-54.

(4) Livre VI, chap. XII.

(5) *Sibylle* était un livre embarrassant. Les partis que le roman prétendait servir, c'est-à-dire le nouveau Torysme et la philanthropie aristocratique, ne pouvaient l'accepter sans se compromettre. D'autre part, au plus fort du « remords social », les Whigs et les radicaux ne pouvaient décemment être trop sévères pour un appel à la charité collective. Aussi semble-t-il que, de part et d'autre, on ait évité d'en parler. Seule des grandes revues, la « Westminster » en donna un compte-rendu (Vol. XLIV, p. 141-152). W. R. Greg y prédit au roman moins de succès que son prédécesseur (p. 141). Trait significatif : dans les nombreux cartons du « Punch » dirigés à cette époque contre Disraeli, *Coningsby* et *Tancrède* figurent, mais jamais *Sibylle*. (Cf. nos des 26 juin 1847, 7 juillet 1849, etc.). — Le livre n'en fut pas moins lu. « Our first walk at Boulogne, we found *Sybil* « affiched » in a large placard, « Disraeli's new novel », in every window » (*Lord Beaconsfield's Correspondence with his sister*; lettre du 17 septembre 1845).

devait se faire sentir à la longue. Déjà, le vote de la « loi des dix heures », en 1847, lui a dû quelque chose. — *Sibylle* reste un des chefs-d'œuvre du roman social anglais. Malgré l'artificialité des héros ouvriers, comme Morley, Warner, Gérard, Sibylle elle-même ; malgré l'échec de l'audacieux effort par lequel Disraeli a voulu suppléer intuitivement à son ignorance de l'âme populaire (1) ; malgré ce que l'œuvre a d'un peu théâtral, elle vaut par de sérieuses et brillantes qualités. Le style, presque toujours vif et coloré ; la force imaginative des récits et des descriptions ; la vérité de certaines figures, appartenant au monde connu de l'auteur ; la verve satirique enfin, n'ont rien perdu après un demi-siècle. Socialement, l'œuvre doit son intérêt durable à l'étendue et à la précision relative des renseignements qu'elle fournit, non moins qu'à la valeur historique des idées qu'elle exprime. Comparées à leurs sources, les pages de *Sibylle* les plus hardies ne révèlent qu'un minimum d'idéalisation artistique. Elles vulgarisent efficacement des faits ignorés ou trop mal connus (2). Certains accents vigoureux, où l'on saisit un écho de Carlyle, ont pu atteindre profondément la conscience sociale (3). Mais le ton général du

(1) Il avait conscience de ce qui lui manquait. Thomas Cooper raconte qu'étant allé le trouver peu après la publication de *Sibylle*, pour le prier de l'aider à faire paraître son *Purgatoire des Suicidés*, Disraeli lui dit : « I wish I had seen you before I finished my last novel. My heroine, Sybil, is a Chartist » (Th. Cooper, *Autobiography*, p. 264).

(2) Pour la publicité des enquêtes parlementaires, et ses limites, voir la conclusion.

(3) Par exemple, I, v, 35 6 : « If a spirit of rapacious covetousness, desecrating all the humanities of life, has been the besetting sin of England for the last century and a half, since the passing of the Reform Act the altar of Mammon has blazed with triple worship. To acquire, to accumulate, to plunder each other by virtue of philosophic phrases, to propose a Utopia to consist only of Wealth and Toil, this has been the breathless business of enfranchised England for the last twelve years, until we are startled from our voracious strife by the wail of intolerable serfage. »

livre est froid, ironique; la conviction de l'auteur ne possède pas en elle-même la faculté de rayonnement. Disraeli nous apparaît ainsi comme à l'opposé de Dickens. Son action, loin d'être psychologique et sentimentale, emprunte sa force à l'intelligence du réel. Il a compris les besoins, sinon les âmes, de la société industrielle.

IV

Tancrède ou la nouvelle croisade (1) (1847) est destiné à illustrer l'élément religieux du Torysme social. Mais les deux années qui se sont écoulées depuis la publication de *Sibylle* ont modifié sensiblement les idées de l'auteur. La suppression des droits sur les blés, en 1846, l'a lié plus étroitement aux intérêts du parti agrarien et aristocratique; sa rupture ouverte avec Peel a fait de lui le chef moral de l'opposition ; touchant le pouvoir de la main, Disraeli sent plus nettement ce que contiennent de chimérique les plans de la Jeune Angleterre, et la nécessité lui apparaît mieux des compromis, où doivent s'humilier les théories les plus ambitieuses. Aussi le ton de ce troisième roman est-il différent. Le mysticisme s'y raille lui-même ; l'invraisemblance devient consciente et avouée. L'idée sérieuse s'obscurcit sous l'amas des symboles ; le scepticisme se fait jour dans l'évangile même de la conviction passionnée. D'autre part, l'union que prêchait *Coningsby* entre la classe industrielle et la féodalité n'apparaît plus ici comme possible ni désirable. Disraeli s'engage à fond dans la guerre acharnée que la réaction politique a déclarée au libéralisme. Il dénonce sans réserves les choses, les hommes et les idées, dont se compose la civilisation bourgeoise. L'anathème qu'il lance

(1) *Tancred, or the new Crusade.*

contre elle a la violence exclusive et absolue des malédictions Bibliques (1).

Une couleur orientale, en effet, est répandue sur l'œuvre. *Tancrède* est avant tout un plaidoyer en faveur de la race et de l'esprit sémitiques. L'auteur passe de l'oppression dont le prolétariat anglais est victime, aux persécutions contre sa race. La réaction religieuse et sentimentale du XIX[e] siècle devient le signal d'un retour aux origines asiatiques du Christianisme. Le rôle social du clergé, la philanthropie pieuse des gentilshommes catholiques, ne suffisent plus à représenter l'élément divin dans la rénovation humaine. Il faut qu'un grand souffle mystique, venu des profondeurs de l'Asie, revivifie la société européenne corrompue. La révolution française a été la grande apostasie aryenne. « Il y a un demi-siècle, l'Europe fit un effort violent, et heureux en apparence, pour se débarrasser de sa foi asiatique (2). » De là, les progrès monstrueux de la civilisation matérielle, mais aussi le mal secret dont souffrent les âmes. « L'Europe éclairée n'est pas heureuse. Son existence est une fièvre, qu'elle appelle progrès. Progrès, vers quoi ? (3) » Voici que les doctrines impies s'attaquent même au problème des origines ; des savants nient la création, font sortir l'homme de l'animal. « Je ne crois pas que j'aie jamais été un poisson, dit Tancrède (4). » Au contraire, c'est en ressuscitant la foi que l'on guérira le monde. D'où viendra le salut ? Le catholicisme ne peut engendrer cette renaissance : il est dérivé lui-même, non original (5). Seule, la Terre Sainte peut recevoir une

(1) Cf. par exemple II, I, 49 50.

(2) « Half a century ago, Europe made a violent and apparently successful effort to disembarrass itself of its Asian faith » (III, I, 170).

(3) « But enlightened Europe is not happy. Its existence is a fever, which it calls progress. Progress to what? » (III, VII, 224).

(4) « I do not believe I ever was a fish, said Tancred. » (II, IX, 109).

(5) II, XI, 125.

révélation nouvelle ; le Dieu de Moïse y parlera sur un second Sinaï ; c'est de Jérusalem que doit venir la doctrine de « l'égalité théocratique ». Fécondée par cette infusion d'idéal, l'Angleterre trouvera l'énergie et la foi nécessaires pour réaliser l'ordre grandiose du Torysme social ; mais d'abord elle rendra justice aux fils persécutés de la race choisie, reconnaîtra sa dette inestimable envers les descendants des apôtres, entourera d'une vénération émue le berceau véritable du Christianisme, et couvrira en tous lieux les Israélites de sa protection.

L'action débute en 1845. Tancrède, fils du puissant duc de Bellamont, appartient, lui aussi, à la plus haute aristocratie. Mais les élans de son âme inquiète ne le portent pas directement à la charité sociale ; plusieurs années de réflexions solitaires ont fait de lui l'apôtre d'une nouvelle croisade. Pour tuer le scepticisme et le matérialisme, il faut reprendre contact avec Dieu, c'est-à-dire avec les Lieux Saints. Les acteurs des romans précédents l'entourent, et le jugent d'après eux-mêmes ; tandis que la jeunesse dorée, les intellectuels, les égoïstes et les Whigs, le regardent comme un visionnaire, Sidonia l'encourage et lui promet son tout-puissant appui financier (1) ; Coningsby, Égremont, lui donnent largement leur sympathie, signifiant ainsi l'unité de la trilogie romanesque. Pélerin passionné, Tancrède se prosterne enfin au Saint-Sépulcre (2). Une fille d'Israël, Éva, devient son inspiratrice ; mêlé aux aventures guerrières des Druses et des Maronites, il accomplit dans le désert les exploits d'un preux. Prisonnier des Arabes, traité par eux avec courtoisie, il monte au sommet du Sinaï, et y attend l'inspiration du ciel. « La foi se flétrit et le devoir meurt. Une mélancolie profonde est tombée sur l'esprit de l'homme.

(1) Livre II, chap. XI.
(2) *Livre III*, chap. I.

Les prêtres doutent, le monarque ne peut gouverner, la foule gémit et travaille, et dans sa frénésie invoque des dieux inconnus (1). » Et une apparition, comme de juste, lui annonce le message céleste. « L'égalité de l'homme ne peut être réalisée que par la souveraineté de Dieu. L'aspiration vers la fraternité ne peut être satisfaite, que sous le règne d'un père commun... Proclame la doctrine sublime et consolante de l'égalité théocratique (2). » Et Tancrède redescend vers la terre, où l'attendent les insuccès et les déceptions, les morsures du doute, la mort lente des espérances chèrement caressées. L'œuvre se termine sur une note mélancolique. « Je ne vois qu'un résultat », dit Éva, « et c'est la tristesse... Peut-être, tout ce temps, avons-nous rêvé d'un objet inaccessible ; et la seule cause de notre désillusion est-elle notre propre imagination (3). »

L'aveu n'était pas nécessaire. *Tancrède* est une fantaisie brillante, plus qu'un roman social. La question d'Orient préoccupait déjà les esprits ; vers l'époque du traité des Détroits (1840), les juifs avaient été persécutés à Rhodes et à Damas. Telle est l'origine de ce livre intéressant, singulier, qui s'ouvre à Londres, dans l'agitation trop réelle des années critiques, et se poursuit en Palestine, dans un décor de rêve et de légende. La force de l'ouvrage est plutôt dans cette défense du peuple juif, que dans l'enseignement d'une

(1) « Faith fades and duty dies. A profound melancholy has fallen on the spirit of man. The priest doubts, the monarch cannot rule, the multitude moans and toils, and calls in its frenzy upon unknown gods. » (IV, VII, 289).

(2) « The equality of man can only be accomplished by the sovereignty of God. The longing for fraternity can never be satisfied but under the sway of a common father... Announce the sublime and solacing doctrine of theocratic equality. » (Ibid., p. 291).

(3) « There seems to me but one result; and that is, sadness... Perhaps, all this time, we have been dreaming over an unattainable end, and the only source of deception is our own imagination. » (VI, XII, 484-5).

philosophie pratique. Confrontée avec ses origines et ses formules, l'Église d'Angleterre est effectivement convaincue d'illogisme. Elle ne saurait justifier son indifférence à l'égard du Saint-Sépulcre ; elle doit reconnaître l'abîme qui sépare la foi du moyen-âge et l'incrédulité moderne. « Nous persécuter ! » dit Éva ; « Eh quoi ! Si vous croyiez ce que vous professez, vous devriez vous agenouiller devant nous ! (1) » — En revanche, les plans de rénovation sociale proposés par *Sibylle* peuvent souffrir de leur voisinage avec *Tancrède*. Mais chez Disraeli, les rêves imaginatifs et les conceptions sérieuses sont intimement unis. Le fondement mystique du Torysme social était pour lui un fait d'expérience humaine ; seule la foi pouvait assurer l'alliance de la Couronne, de l'Église et du Peuple ; il y a un élément sincère dans les pages les plus romanesques du livre. Les thèmes orientaux, qui se mêlent si étrangement aux projets du socialisme féodal, répondent à une réalité historique et logique. C'est l'heure où la « réaction contre le XVIIIe siècle » se fond avec l'élan de l'expansion anglaise. Le radicalisme utilitaire était par nature cosmopolite ; en Angleterre comme en Allemagne, l'historisme est nationaliste. Ici encore nous apparaissent les germes de l'Impérialisme. Fakredeen, un émir enthousiaste à qui Tancrède a communiqué sa foi, esquisse le plan de la suprématie britannique en Asie. « Que la Reine des Anglais rassemble une vaste flotte, qu'elle y enferme tous ses trésors, son argent, sa vaisselle d'or, ses armes précieuses ; accompagnée par toute sa cour et les principaux du royaume, qu'elle transfère le siège de l'Empire de Londres à Delhi » (2). Vingt-sept ans plus tard, Lord

(1) « Persecute us! Why, if you believed what you profess, you should kneel to us! » (III, IV, 195).

(2) « Let the queen of the English collect a great fleet, let her stow away all her treasure, bullion, gold plate, and precious arms; be *accompanied* by all her court and chief people, and transfer the seat *of her empire* from London to Delhi. » (IV, III, 263).

Beaconsfield devait faire proclamer Victoria impératrice des Indes.

V

C'est sur une telle impression que nous voudrions nous arrêter. L'accord entre la conduite et les idées, entre les promesses et les actes, a existé chez Disraeli pendant la seconde partie de sa carrière. Arrivé au pouvoir, il a pu suivre une ligne plus droite. Devenu premier ministre, il a réalisé une partie du programme social exposé par *Sibylle*. Il n'a pas dépendu de lui qu'il n'en réalisât davantage (1). En quittant cette grande figure, à laquelle on peut refuser l'attrait sympathique, mais non les qualités supérieures qui forcent l'admiration et l'estime, il est juste de rappeler ce que le Torysme social a fait pour le peuple (2). Ces fruits tardifs de son action ne nous intéressent pas ici. A replacer *Coningsby*, *Sibylle* et *Tancrède* dans leur milieu, ces œuvres prennent l'intérêt de documents historiques précieux. Elles prouvent la diffusion dans un certain public, à l'état latent, des sentiments, des tendances, des idées, dont le Torysme social est l'expression. De même, le roman de Mrs. Gaskell nous révèle l'existence anonyme des germes, d'où est sorti par un épanouissement graduel l'interventionnisme chrétien.

(1) Pour un résumé de cette œuvre, cf. J. Bardoux « Minerva », 15 février 1903, p. 556.

(2) Lord Beaconsfield, après une longue interruption, revint au roman en 1870 avec *Lothaire* et en 1880 avec *Endymion*. La première de ces œuvres est dirigée contre l'Église romaine, dont *Sibylle* avait fait l'apologie. — Lord Beaconsfield mourut en 1881.

CHAPITRE VII

Mrs. Gaskell ; l'interventionnisme chrétien

Un groupe de romanciers femmes, Mrs. Gaskell, Charlotte Brontë, Charlotte Elisabeth, touchent aux questions industrielles, entre 1840 et 1850, à peu près dans le même esprit. Les romans sociaux de Mrs. Gaskell sont de beaucoup les plus importants; mais ceux de ses rivales ont aussi un intérêt historique. Tous goûtés du public, ils illustrent par leur accord l'unité d'un mouvement moral, qui trouble au même moment les consciences d'un bout de l'Angleterre à l'autre. Parmi les forces diverses dont se compose l'idéalisme interventionniste, celle qu'exprime le roman féminin a son caractère propre. C'est la réaction spontanée du sentiment religieux contre un système industriel qui viole les enseignements de la Bible.

Le Puritanisme s'était concentré parmi les populations manufacturières du Nord. Jusqu'au jour où la fortune les rattachait à l'élégance sociale et à l'Église établie (1), les patrons restaient fidèles au culte austère des sectes dissidentes. A l'époque du mouvement d'Oxford, comme aujourd'hui, la forteresse de la religion intérieure et grave était le

(1) « His father was Mr. Obadiah Newbroom, of the well-known manufacturing firm of Newbroom, Stag, and Playforall. A stanch Dissenter himself, he saw with a slight pang his son Thomas turn Churchman, as soon as the young man had worked his way up to be *the real head of* the firm ». (Kingsley, *Yeast*, chap. VI, p. 78).

pays noir. S'harmonisant par une affinité naturelle avec les volontés rigides, les énergies âpres, les caractères fortement trempés, cette croyance soutenait d'un aliment divin l'individualisme étroit et dur de la bourgeoisie industrielle. Fort de son contact intime avec Dieu, de sa moralité sévère et bornée, appuyant sur le Décalogue son robuste instinct de la propriété personnelle (1), le maître d'usine pouvait accorder avec sa conscience religieuse la poursuite impitoyable du gain. Fermé à toute perception inutile, roidi contre toute émotion dangereuse, il passait sans entendre ni voir à travers les appels ou les prières muettes, que les hommes et les choses adressaient à son cœur. C'est l'absence de la sympathie, l'inaptitude radicale à sentir, qui seule explique l'hostilité de ces natures par ailleurs si droites, envers les premiers efforts de l'intervention législative.

Mais le Puritanisme, la religion de la Bible, portait en lui-même un germe de révolte contre la morale individualiste : son propre enseignement pouvait contredire l'exercice trop violent et cruel des égoïsmes qu'il avait nourris. Ces préceptes, pain quotidien de l'âme puritaine : « faites aux autres comme vous voudriez qu'on vous fît (2) ; on ne peut servir Dieu et Mammon (3), » la parabole de Lazare et du Riche (4) ; la terreur orientale qui entourait le culte du veau d'or, autant d'images capables d'inhiber les gestes de la concupiscence anglaise, les démarches de l'égoïsme industriel. Pour que les yeux du croyant s'ouvrissent, pour qu'il mît un sens nouveau sous les vieilles paroles, pour que la lutte obscure des intérêts et des classes rentrât dans le champ

(1) Deutéronome, 5, 21. « Neither shalt thou covet thy neighbour's house, his field, or his manservant, or his maidservant, his ox, or his ass, or any thing that is thy neighbour's. »

(2) Mathieu, 7, 12.

(3) Mathieu, 6, 24.

(4) Luc, 16, 19-31.

familier de la moralité humaine, tel que l'avait mesuré et borné l'antique sagesse, il fallait que l'imagination et la sensibilité pussent vivifier, attendrir, les facultés perceptives de l'esprit et des sens. Nous savons que Dickens n'espérait point ce miracle de ses hommes d'affaires, ni Disraeli de son Lord Marney. Plus impulsives, plus tendres, ce sont des natures féminines qui ont aperçu le rapport, entre les formules de la charité chrétienne et les devoirs de la solidarité sociale. Femmes ou filles de pasteurs, puisant leur sentimentalité à une source commune, elles montrent en quel sens et à quel degré la sincérité religieuse combat alors dans la classe moyenne les instincts individualistes.

I

Nous savons peu de chose sur la vie de Mrs. Gaskell (1). Elle naquit à Chelsea, dans un faubourg de Londres, en 1810. Son père, William Stevenson, après avoir prêché, puis essayé de l'agriculture, était devenu fonctionnaire dans l'administration des Finances ; il avait acquis entre temps une certaine réputation comme journaliste. Sa mère, Miss Holland, mourut à sa naissance. La jeune Elisabeth, adoptée par une sœur de la morte, fut élevée à Knutsford (Cheshire). Elle passa deux ans dans une école, à Stratford-sur-Avon, puis revint chez son père, et y continua ses études littéraires sous sa direction. Orpheline en 1829, elle vécut à Knutsford jusqu'à son mariage en 1832. L'homme qu'elle épousait, le Révérend William Gaskell, était pasteur d'une église dissidente à Manchester (2). Cette union décida de sa vie. Femme

(1) Elle voulut que sa vie ne fût pas racontée, sachant par expérience combien la tâche du biographe est délicate. La biographie de Charlotte Brontë avait blessé mille susceptibilités. — Pour ce qui suit, voir la bibliographie.

(2) « *Cross* Street Chapel », église unitaire.

d'intérieur, occupée par l'éducation de ses sept enfants, et les difficultés d'un ménage pauvre, elle ouvrit pourtant ses yeux et son cœur au monde agité de la grande ville industrielle. Souvent, elle accompagna son mari dans ses visites aux malades, aux mourants ; avec lui, elle paya de sa personne pendant la longue crise de 1839-42. Toujours prête aux œuvres charitables, elle se lia d'amitié avec les chefs de l'action philanthropique : Miss Catherine Winkworth ; Thomas Wright, l'homme des prisons ; Travers Madge, qu'elle aida dans sa croisade parmi les misérables. Les missions évangéliques eurent toujours en elle une auxiliaire convaincue. Émue surtout par l'abandon où vivaient les jeunes ouvrières, elle les attira par le charme de sa bonté, ouvrit pour elles une école du soir dans sa propre maison. Ses relations avec les familles pauvres étaient celles d'une intimité véritable ; plusieurs ouvriers, même parmi les Chartistes, subirent son influence personnelle. Belle, possédant des yeux expressifs, un sourire d'un charme infini, elle était faite pour ce rôle d'autorité apaisante et douce. Pendant la « famine du coton », causée en 1862-1863 par la guerre américaine, elle inaugura, pour venir en aide aux femmes et aux filles des tisserands, les ateliers de couture qui devaient rendre de si grands services. Jusqu'à sa mort, en 1865, elle exerça ainsi une bienfaisance active, sincère, aimante ; son œuvre littéraire, parallèle à sa vie philanthropique, lui a dû ses qualités les plus précieuses.

Avant 1844, elle avait collaboré à quelques revues, commencé une nouvelle (1). Mais ses facultés d'invention dormaient encore ; un chagrin intime les réveilla. Son seul fils mourut, dans la première enfance. Pour la distraire, son mari lui conseilla d'écrire ; ainsi fut commencée *Marie Barton*. L'œuvre ne trouva qu'avec peine un éditeur.

(1) *The Sexton's Hero.*

Achetée pour cent livres par la maison Chapman and Hall, elle parut enfin sans nom d'auteur en 1848 (1). Le succès fut immédiat, retentissant. Dès lors, Mrs. Gaskell entre dans la renommée. Les chefs de l'idéalisme social s'empressent d'accueillir leur collaboratrice. Carlyle la félicite ; Dickens veut lui-être présenté (2). A Londres, à Paris, elle est reçue avec honneur ; Guizot et Montalembert lui rendent hommage. Si durable était l'impression créée par *Marie Barton*, que le public ne voulait d'elle que des romans ouvriers. *Ruth* (1853), malgré la thèse morale, déçut l'opinion. *Nord et Sud* (1854-5), où elle revint aux questions industrielles, eut un grand succès. Très intéressantes, les autres œuvres sont négligeables de notre point de vue. *Cranford* (1853), le délicieux tableau de la petite ville anglaise ; la *Vie de Charlotte Brontë* (1857), admirable par l'objectivité émue et pénétrante ; *Épouses et Filles* (1864-66), livre inachevé où elle a mis le meilleur de son talent, lui assurent après George Eliot un des premiers rangs parmi les femmes auteurs de l'Angleterre. *Nord et Sud*, et surtout *Marie Barton*, n'en restent pas moins ses chefs-d'œuvre. Les problèmes sociaux, qu'elle y a touchés d'une main légère et fine, donnent malgré tout à ces romans une substance et un intérêt supérieurs.

II

Marie Barton est une œuvre spontanée (3). On y sent un minimum de préparation artistique. C'est l'épanche-

(1) Le 14 octobre, c'est-à-dire après le plus fort de l'orage politique. Mais le roman était terminé depuis longtemps.

(2) Les deux écrivains se rencontrent en mai 1849. Mrs. Gaskell devait collaborer à la Revue fondée par Dickens, « Household Words »,

(3) La conjecture du professeur Minto, d'après laquelle *Marie Barton* aurait été suggérée par les romans sociaux de Disraeli, ne semble pas acceptable. Commencé l'année même de *Coningsby* (1844),

ment d'une sensibilité, mise par la vie et l'expérience au ton même du livre. Le flot abondant des impressions familières, des images vues, des émotions ressenties, le nourrit sans effort ; Mrs. Gaskell y enseigne aussi naturellement qu'elle écrit. Ce que Manchester lui a appris en douze ans d'intimité quotidienne, elle le répète en le colorant seulement de son âme. Sa philosophie sociale est l'interprétation immédiate des problèmes industriels, par une personnalité féminine et chrétienne. Aussi peu faite que Dickens pour construire un système, opposer à l'économie orthodoxe une autre économie (1), elle sait aussi efficacement que lui suggérer, en face de la réalité pressante et douloureuse, les sentiments d'où germeront aujourd'hui les actes, et demain les théories nouvelles.

John Barton est ouvrier tisserand dans la manufacture (2) Carson, à Manchester. Sa femme meurt en couches, succom-

le roman de Mrs. Gaskell ne présente aucune trace d'influence. Un certain esprit est commun aux deux écrivains, mais c'est celui de la réaction interventionniste, alors ambiant. *Marie Barton* et *Sibylle* sortent également du besoin sentimental qui a incliné le roman vers la prédication sociale. — (Cf. « Fortnightly Review », new Series, vol. XXIV, 1878). — Mrs. Gaskell ne semble rien devoir non plus à Dickens ; au contraire, c'est Dickens qui lui a dû quelque chose ; plusieurs incidents et personnages des *Temps difficiles* (1854) sont inspirés de *Ruth* (1853).

(1) Elle lut pourtant Adam Smith en préparant *Marie Barton* (Article sur Mrs. Gaskell dans le *Dictionnaire de Biographie Nationale*, par A.-W. Ward).

(2) Ici comme ailleurs, nous employons le mot « manufacture » dans un sens impropre mais consacré par l'usage, pour signifier une entreprise de production mécanique en grand. Nous en faisons donc, comme de « fabrique » un synonyme d'« usine » — Le vague de la terminologie industrielle est du reste encore très grand en Angleterre vers 1840 ; les romanciers comme les écrivains techniques, emploient à peu près indifféremment les mots « mill », « factory », « manufacture », etc.

bant à l'émotion que lui cause le départ d'une sœur, entraînée à la rue par les tentations de la grande ville (1). Et voici la petite Marie seule au logis, forcée de tenir le ménage, et faisant déjà l'apprentissage de la pauvreté. Voici le père désorienté, livré aux influences mauvaises, aux rancunes sociales qui croissaient dans son cœur. Les temps étaient bons, ils se gâtent, et ne font qu'empirer; c'est la grande misère de 1839-42. Les fabriques ralentissent ou arrêtent le travail, renvoient les ouvriers ; John Barton souffre en silence, et rumine longuement les injustices dont sa classe est victime, frissonnant près de l'âtre sans flamme, prenant de l'opium pour calmer sa faim. Mais une grande espérance traverse l'Angleterre : le peuple souffre parce que les puissants ignorent sa détresse ; on enverra une supplique au Parlement, et la Reine fera cesser le chômage. Barton est choisi comme délégué Chartiste pour la pétition de 1839 ; il part confiant, revient abattu, la rage au cœur ; les envoyés du peuple ont été reçus avec indifférence et mépris (2). Dès lors le désespoir ne le quitte plus, et l'idée fixe s'implante en son cerveau : il faut répondre à l'oppression par la force. Carson avait repris ses ouvriers ; il baisse leurs salaires. Il croit ne pouvoir faire autrement, car la possession du marché est en jeu ; les manufactures du Continent ont reçu des commandes pareilles aux siennes, et l'épreuve sera concluante ; Manchester perdra tout, si elle ne produit à moins de frais. Trop orgueilleux pour justifier leur conduite, les patrons imposent leur volonté ; un malentendu sépare les classes, et la haine sort de l'ignorance mutuelle. Les ouvriers font grève (3). Réunis en comité, les maîtres proposent une concession dérisoire à la députation ouvrière, qui

(1) Chap. I-III.
(2) Chap. VIII-IX.
(3) Chap. XV.

la refuse. Ils rompent alors les négociations, en excommuniant tous les travailleurs membres de l'Union. Tandis que les députés, grotesques dans leur misère, attendaient l'issue de la conférence, le fils Carson, jeune écervelé qui fait la cour à Marie Barton, dessine une caricature de ces têtes frustes et hâves, et la montre en riant à ses voisins. On l'a vu ; la séance finie, le papier est ramassé par un gréviste ; assemblés dans une auberge fumeuse, les chefs le regardent avec des larmes d'humiliation et de colère ; un serment condamne le coupable ; Barton, désigné par le sort, tue le jeune Carson d'un coup de pistolet. Ici finit le drame industriel ; l'intérêt désormais se concentre autour de la recherche du coupable. Un ouvrier, Jem Wilson, l'amoureux de Marie, est soupçonné, arrêté : n'était-il pas le rival du mort ? Après bien des péripéties, où la Providence intervient, où Marie se hausse au courage d'une héroïne, l'innocent est sauvé, le crime de Barton découvert. Mais la misère et le remords ont usé l'assassin, tandis que la souffrance attendrissait le cœur obstiné de Carson. Ils se voient face à face : le père de la victime vient apporter son pardon au meurtrier qui agonise (1). Marie et Jem Wilson émigrent au Canada, pour y fonder une famille loin des souvenirs trop cruels.

Une action parallèle se poursuit le long du roman, rattachée à la première par l'idée directrice. Elle met en scène les tentations, les fautes et les souffrances des femmes dont la vie ouvrière a fait des prostituées (2). Avec une délicatesse de touche parfaite, Mrs. Gaskell a mêlé les trois destinées de John Barton, de sa fille Marie, et de la tante Esther. Barton succombe à l'instinct de violence que l'injustice sociale

(1) Chap. XVI-XVII. — De tels faits étaient assez fréquents à cette époque. Cf. Engels, *ouvrage cité*, p. 220. « Young Ashton, a manufacturer in Hyde, near Manchester..., shot one evening when crossing a field. » Etc.

(2) Chap. XXXV.

explique sans le justifier ; Marie, courtisée par le fils du patron, est mise par la dépendance économique à deux doigts de sa ruine ; Esther a failli, comme Barton : comme lui, elle expie et a droit au pardon (1). Dans *Ruth*, Mrs. Gaskell plaidera plus longuement la cause de la femme séduite, que la société poursuit d'une haine aveugle et pharisaïque. Ici, la thèse se ramène à une suggestion de charité générale, qui est l'essence même de *Marie Barton*. — Les violences corporatives des ouvriers exaspérés par la faim méritent la même compassion intelligente que toutes les erreurs humaines. En face des luttes industrielles, quelle sera notre attitude ? Il faut « reconnaître l'Esprit du Christ comme la règle entre les parties » (2). Ainsi la morale chrétienne donnera la formule de la paix sociale. A sa lumière apparaîtra la solidarité des classes ennemies (3). L'économie officielle l'enseigne ; mais elle a tort de ne pas ajouter que la nature, livrée à elle-même, ne dégage pas pleinement l'harmonie du chaos. Pour être vraiment réalisé, l'ordre divin a besoin de l'homme ; il faut que l'amour, la charité, la justice, corrigent les erreurs et les imperfections des choses. S'il est des riches, c'est pour qu'ils secourent les pauvres (4). *Marie Barton* prêche un interventionn'sme sentimental, fondé sur une notion religieuse de la solidarité humaine.

Ici encore, la thèse vaut surtout par l'illustration, l'idée

(1) Chap. xxxviii.

(2) « To acknowledge the Spirit of Christ as the regulating law between both parties » (xxxviii, 393).

(3) « Distrust each other as they may, the employers and the employed must rise or fall together. There may be some difference as to chronology, none as to fact » (xvi, 175).

(4) « When God gives a blessing to be enjoyed, He gives it with a duty to be done; and the duty of the happy is to help the suffering to *bear their woe* » (xxxviii, 391).

abstraite par le détail vivant. Voulant exprimer les sentiments de réprobation indulgente que lui inspiraient les révoltes ouvrières, Mrs. Gaskell a créé le caractère de John Barton. Il a l'honnêteté foncière, la rude franchise, le bon sens, l'humour de terroir, qui distinguent les gens du Lancashire. Il aime profondément sa fille Marie, est toujours prêt à obliger les voisins, sacrifiera pour nourrir de plus pauvres que lui ses dernières ressources (1). Comment en vient-il à haïr une classe entière, à vouloir la guerre civile, à tuer ? Tout un réquisitoire contre l'indifférence sociale est contenu dans la réponse. La misère a aigri Barton. Il a chômé, il a souffert, et il a vu les patrons mener la même vie, conserver leur luxe, leurs équipages, leur chère délicate. Sans ressources, épuisé lui-même par les privations, il a vu mourir lentement son jeune fils, pour qui le médecin avait ordonné une nourriture fortifiante. Et nul parmi les riches n'est venu lui tendre une main secourable (2). « Est-ce que le riche partage avec moi son superflu, comme il devrait le faire, si sa religion n'était pas une moquerie ?... Non, vous dis-je ; c'est les pauvres, et rien que les pauvres, qui font cela pour les pauvres. Et n'essayez pas de m'en raconter avec la vieille histoire, que les riches ne connaissent pas les souffrances des pauvres ; je dis, moi : s'ils ne les connaissent pas, ils devraient les connaître. Nous sommes leurs esclaves, aussi longtemps que nous pouvons travailler ; nous amassons leur fortune à la sueur de notre front, et pourtant ils veulent que nous vivions aussi séparés que si nous habitions deux mondes ; oui, aussi à l'écart que Dives et Lazarus, avec un abîme entre nous ; mais je sais bien qui fut le plus à son aise, pour finir », et il conclut avec un rire muet qui n'avait

(1) VI, 63.
(2) III, 27.

rien de gai (1). » Ainsi disposé, cet homme est envoyé à Londres, portant le message d'où il espère la réparation d'une injustice nationale. Le matin du grand jour, un déjeuner est servi aux délégués Chartistes. « Beaucoup des camarades pourtant, je voyais bien, ne pouvaient guère manger. La nourriture s'arrêtait dans leur gorge, quand ils pensaient à ceux du logis, aux femmes et aux petits qui n'avaient peut-être, à ce moment même, rien à manger (2). » Ils se forment en procession, et marchent vers la Chambre des Communes, sous les regards moqueurs des bourgeois ; les agents de police les bousculent, et les carrosses des belles dames qui vont à la Cour défilent à n'en plus finir, les tenant arrêtés au coin d'une rue. Mais tout cela n'est rien, auprès de la réception qui les attendait. « C'est pas à oublier, ni à pardonner non plus, par moi et beaucoup d'autres... Aussi longtemps que je vivrai, notre échec ce jour-là restera dans mon cœur ; et aussi longtemps que je vivrai, je les maudirai, ceux qui ont si cruellement refusé de nous entendre (3). »

(1) « Does the rich man share his plenty with me, as he ought to do, if his religion wasn't a humbug ?.... No, I tell you, it's the poor, and the poor only, as does such things for the poor. Don't think to come over me with the old tale, that the rich know nothing of the trial of the poor ; I say, if they don't know, they ought to know. We're their slaves as long as we can work ; we pile up their fortunes with the sweat of our brows, and yet we are to live as separate as if we were in two worlds ; ay, as separate as Dives and Lazarus, with a great gulf betwixt us : but I know who was best off then », and he wound up his speech with a low chuckle that had no mirth in it. » (I, 13).

(2) « Many on our chaps though, I could see, could eat but little. Th'food stuck in their throats when they thought o'them at home, wives and little ones, as had, maybe at that very time, nought to eat. » (IX, 103).

(3) « It's not to be forgotten, or forgiven either, by me or many another.... As long as I live, our rejection of that day will abide in my heart ; and as long as I live I shall curse them as so cruelly refused to hear us. » (Ibid., 104-5).

Vienne là dessus l'insulte gratuite du jeune Carson, la caricature où les ressemblances ont été saisies avec une ironie impitoyable, et les rancunes accumulées feront explosion. « Nous venons devant les maîtres, pour dire ce qu'il nous faut et que nous voulons avoir, avant de mettre la main à leur ouvrage ; et eux répondent : non. On pourrait dire, en voilà assez de mauvais cœur ; mais que non. Ils vont faire des images drôles sur nous ! Je pourrais rire de moi-même, comme ce pauvre John Slater ; mais alors il faut que j'aie l'esprit à l'aise, pour rire. Maintenant, tout ce que je sais, c'est que je donnerais la dernière goutte de mon sang pour nous venger de cet individu, qui a eu assez peu de cœur pour se moquer de gens qui souffrent et ne songent pas à rire (1). »

John Barton est devenu Chartiste, Communiste, membre d'une Trade Union. Ces trois qualités pour Mrs. Gaskell s'équivalent ; au fond, elles impliquent également la révolte sociale. La Trade Union a ici, comme chez Disraeli, l'aspect sinistre et mystérieux d'une société secrète. Marie craint l'heure du crépuscule, et regarde anxieusement chaque soir vers la fenêtre, « car elle y voyait souvent des choses qui hantaient ses rêves. Des figures étranges d'hommes pâles, avec des yeux luisant d'un feu sombre, essayaient de percer l'obscurité de la salle, et semblaient chercher à savoir si son père était chez lui. Ou bien, un bras et une main (le corps restant caché) étaient introduits par la porte, et l'appelaient

(1) « We come before th'masters to state what we want, and what we must have, afore we'll set shoulder to their work ; and they say, « No ». One would think that would be enough of hard-heartedness, but it isn't. They go and make jesting pictures on us ! I could laugh at myself, as well as poor John Slater there ; but then I must be easy in my mind to laugh. Now I only know that I would give the last drop of my blood to avenge us on yon chap, who had so little feeling in him as to make game on earnest, suffering men » (XVI, 193).

d'un signe. Il y allait toujours. Et une fois ou deux, comme Marie était au lit, elle entendit des voix d'hommes en bas, causant avec une animation étouffée. C'étaient tous des membres forcenés des Trades'Unions, prêts à tout; que la misère faisait prêts à tout (1). » Lorsque les chefs grévistes jurent de venger leur classe sur le fils Carson, c'est aux conspirations syndicales que pense l'auteur. « Alors vint un de ces serments sauvages et terribles, qui lient les membres des Trades'Unions à l'exécution de n'importe quel dessein (2). » Et comme leurs violences, nous apprenons leur tyrannie, l'injustice de la solidarité qu'elles veulent imposer par la force. « Je préfèrerais travailler pour un maigre salaire que rester oisif et mourir de faim », dit un ouvrier, le vieux Job Legh. « Mais voici qu'arrive la Trades'Union, et elle dit : si vous travaillez à moitié prix, nous vous rendrons la vie impossible à force de misères. Voulez-vous mourir de faim, ou voulez-vous qu'on vous fasse des misères? Or, la faim est une mort tranquille, et les misères, ça ne l'est pas ; aussi je préfère mourir de faim, et je vais dans l'Union (3). » Nous

(1) « For there were not seldom seen sights which haunted her in her dreams. Strange faces of pale men, with dark glaring eyes, peered into the inner darkness, and seemed desirous to ascertain if her father was at home Or, a hand and arm (the body hidden) was put within the door, and beckoned him away. He always went. And once or twice, when Mary was in bed, she heard men's voices below, in earnest, whispered talk. They were all desperate members of Trades' Unions, ready for anything ; made ready by want » (x, 121). — Mrs. Gaskell emploie la forme « trades'unions », fréquente alors ; c'est un reste de la confusion entre l'association des ouvriers dans un seul métier, et celle de plusieurs métiers, tendant vers une ligue générale de la classe ouvrière (Cf. Sidney Webb, *ouvrage cité*, p. 102).

(2) « Then came one of those fierce terrible oaths, which bind members of Trades'Unions to any given purpose » (xvi, 195).

(3) « I would work for low wages rather than sit idle and starve. But, comes the Trades'Union, and says « Well, if you take the half-loaf, we'll worry you out of your life. Will you be clemmed, or will you be worried? Now clemming is a quiet death, and worrying isn't, so I choose clemming, and come into the Union » (xvii, 202).

entendons parler des sévices exercés par les syndiqués sur les « jaunes » ; du malheureux que les grévistes exaspérés ont assailli comme il venait offrir son travail, et auquel ils ont lancé du vitriol (1). Mrs. Gaskell, en condamnant ces violences, ne peut s'empêcher de les excuser ; la société entière est responsable du crime qu'elle n'a pas voulu prévenir ; un cœur bat, humain et sensible, dans la poitrine des émeutiers, dont la terreur bourgeoise a fait des monstres ; qui a changé les agneaux en loups ? De même le Chartisme et le Communisme, pour qui sait voir, ne sont pas les rêves de la barbarie mais les généreuses illusions de la souffrance qui veut guérir. « John Barton devint un Chartiste, un Communiste ; tout ce qu'on appelle couramment insensé et visionnaire. Certes ! mais c'est quelque chose d'être visionnaire ; cela montre une âme, un être pas uniquement sensuel ; une créature qui songe à l'avenir pour les autres, sinon pour elle-même (2). »

Les torts des patrons et des classes dirigeantes sont représentés par le manufacturier Carson. Il a lui aussi les qualités solides et viriles du caractère ; sa fortune est son œuvre ; jeune, il a connu la pauvreté, mais une pauvreté décente, une pauvreté fortifiante, auxiliaire et non ennemie de l'énergie et de l'espoir. Incapable d'une faiblesse, il sent profondément les affections de famille ; quand il ouvre la grande Bible dorée où sont inscrits les événements de sa race, pour y ajouter la mort de son fils, un brouillard humide voile ses yeux (3). Sa demeure, bâtie hors la ville, pour échapper à la fumée des usines, est aménagée avec luxe, décorée avec bon goût ; les fleurs, les plantes vertes,

(1) XVI, 193-5.

(2) « John Barton became a Chartist, a Communist, all that is commonly called wild and visionary. Ay! but being visionary is something. It shows a soul, a being not altogether sensual, a creature who looks forward for others, if not for himself » (XV, 174).

(3) XXXV, 374-5.

les tableaux, y rappellent les palais de ces nobles dont il méprise l'oisiveté (1). Mrs. Gaskell a voulu être impartiale : la scène où l'ouvrier Wilson vient demander au patron un bon d'infirmerie pour son voisin malade est d'une vérité juste et fine. Carson accorde ce qu'on lui demande, avec une froide bienveillance. « Eh bien, Wilson, qu'est-ce que vous voulez aujourd'hui, mon brave ? — S'il vous plaît, Monsieur, Davenport est malade de la fièvre, et je suis venu pour savoir si vous avez un bon d'infirmerie pour lui ? — Davenport, Davenport ; qui est cet homme ? Je ne connais pas le nom. — Il y a plus de trois ans qu'il travaille dans votre fabrique, Monsieur. — C'est très possible ; je ne prétends pas connaître les noms des hommes que j'emploie ; cela, je le laisse au contre-maître (2). » Il y a de l'orgueil chez Carson ; l'orgueil d'un Bounderby, mais plus vrai, plus humain. « Pas de maîtres aussi rudes, aussi indifférents aux intérêts de leurs ouvriers, que ceux qui ont eux-mêmes commencé par cette position (3). » Et la dureté, l'inaptitude à sentir, l'absence de cette imagination qui est indispensable à la sympathie, le rendent lui aussi injuste, égoïste, violent. Un incendie a détruit sa fabrique : il ne se hâte point de la rebâtir ; les assurances l'indemnisent, et d'ailleurs les affaires vont mal ; temporiser sera un double profit : on économisera les salaires, et on attendra la hausse. Et pas un moment il

(1) VI, 69-70.

(2) « Well, Wilson, and what do you want to-day, man ? — Please, sir, Davenport's ill of the fever, and I'm come to know if you've got an Infirmary order for him ? — Davenport, Davenport ; who is the fellow ? I don't know the name ? — He's worked in your factory better nor three years, sir. — Very likely ; I don't pretend to know the names of the men I employ ; that I leave to the overlooker. » (VI, 72-3).

(3) « No masters so stern, and regardless of the interests of their workpeople, as those who have risen from such a station themselves. » *(XV, 176).*

ne songe aux centaines d'ouvriers qui chôment (1). Plus tard, lorsque la grève éclate, il refuse toute discussion : « C'était la volonté du patron, cela devait suffire (2). » Parmi les industriels assemblés, qui attendent la délégation ouvrière, il se distingue par l'intransigeance de son attitude. Non que ses collègues agissent autrement ; si quelques-uns sont effrayés, parlent de concessions, « personne ne songe à traiter les ouvriers comme des frères et des amis... (3) »

Une doctrine traduit et érige en principe cette neutralité froide, cette abstention systématique : l'économie orthodoxe. Carson a la théorie de sa pratique. Une discussion finale le met aux prises avec le vieux Job Legh, en qui l'auteur a représenté le bon sens et l'instinct, vainqueurs de la logique (4). « Nous ne pouvons régler la demande de travail.

(1) VI, 60.

(2) XV, 176.

(3) XVI, 186.

(4) XXXVII, 389-92. — « We cannot regulate the demand for labour. No man or set of men can do it. It depends on events which God alone can control. When there is no market for our goods, we suffer just as much as you can do — Not as much I'm sure, sir; though I'm not given to Political Economy, I know that much. I'm wanting in learning, I'm aware; but I can use my eyes. I never see the masters getting thin and haggard for want of food; I hardly ever see them making much change in their way of living, though I don't doubt they' ve got to do it in bad times. But it's in things for show they cut short; while for such as me, it's in things for life we' ve to stint... — My good man, just listen to me. Two men live in a solitude; one produces loaves of bread, the other coats — or what you will. Now, would it not be hard if the bread-producer were forced to give bread for the coats, whether he wanted them or not, in order to furnish employment to the other; that is the simple form of the case; you' ve only to multiply the numbers... — I have lived long enough, too, to see that it is a part of His plan to send suffering, to bring out a higher good; but surely it's also a part of His plan that so much of the burden of the suffering as can be should be lightened by those whom it is His pleasure to make happy, and content in their

Nul homme, nul groupe d'hommes ne peut le faire. Cela dépend d'événements que Dieu seul peut diriger. Quand il n'y a pas de marché pour nos produits, nous souffrons exactement autant que vous. — Pas autant, Monsieur, j'en suis sûr; bien que je n'aie pas étudié l'Économie politique, je sais au moins ça. Je n'ai pas de science, c'est vrai ; mais je sais me servir de mes yeux. Je ne vois jamais les patrons devenir maigres et hâves par manque de nourriture ; je ne les vois guère changer beaucoup à leur façon de vivre, bien que sûrement ils doivent le faire quand les temps sont mauvais. Mais c'est dans les choses dont on se pare qu'ils se réduisent ; tandis que pour les gens comme moi, c'est dans les choses avec quoi on vit qu'il faut nous priver »... — « Mon brave, écoutez-moi. Deux hommes vivent dans un désert ; l'un produit des miches de pain, l'autre des habits — ou ce que vous voudrez. Eh bien, ne serait-ce pas fort, si le producteur de pain était forcé de donner du pain pour les habits, qu'il en eût besoin ou non, afin de fournir de l'ouvrage à l'autre ? C'est le cas le plus simple ; vous n'avez qu'à multiplier les nombres. » — Job Legh réfléchit, et n'est point convaincu.

own circumstances.... — Still facts have proved and are daily proving, how much better it is for every man to be independent of help, and self-reliant, » said Mr. Carson thoughtfully. — « You can never work facts as you would fixed quantities, and say, given two facts, and the product is so and so. God has given men feelings and passions which cannot be worked into the problem, because they are for ever changing and uncertain. God has also made some weak ; not in any one way, but in all. One is weak in body, another in mind, another in steadiness of purpose, a fourth can't tell right from wrong, and so on; or if he can tell the right, he wants strength to hold by it. Now, to my thinking, them that is strong in any of God's gifts is meant to help the weak,— be hanged to the facts ! I ask your pardon, sir ; I can't rightly explain the meaning that is in me...... I'm not learned enough to argue Thoughts come into my head that I'm sure are as true as Gospel, though maybe they don't follow each other like *the C. Q. F. D* of a Proposition. »

Sa réponse, d'ailleurs, n'est pas une réfutation. Il déplace la question. La religion, la charité interviennent dans un raisonnement d'où elles étaient exclues. « J'ai assez vécu pour voir que c'est une partie de son plan, au bon Dieu, d'envoyer des souffrances pour en faire sortir un plus grand bien ; mais pour sûr c'est aussi une partie de son plan, que tout ce qu'on peut soulager du fardeau de souffrances, le soit par ceux qu'il a bien voulu rendre heureux, et satisfaits de leur sort »... — « Pourtant, les faits ont prouvé, et prouvent tous les jours, combien il est meilleur pour chaque homme de rester indépendant de toute aide, et ne compter que sur soi-même », dit Carson pensivement. — « On ne peut jamais opérer avec les faits comme avec des quantités fixes, et dire, deux faits sont donnés, et le produit est ceci ou cela. Dieu a donné aux hommes des sentiments et des passions qui ne peuvent être introduits dans le problème, parce qu'ils restent toujours changeants et incertains. Dieu a aussi fait des faibles ; et pas d'une seule façon mais de toutes. L'un est faible d'esprit, l'autre de corps, un autre de volonté, un quatrième ne peut reconnaître le bien du mal, et ainsi de suite ; ou, s'il connaît le bien, il manque de force pour s'y tenir. Eh bien, à mon avis, ceux qui sont forts par l'un des présents de Dieu, sont là pour aider les faibles — au diable les faits ! Faites excuse, Monsieur; je ne puis pas dire clairement l'idée qui est en moi... Je ne suis pas assez savant pour discuter. Des pensées viennent dans ma tête, qui, j'en suis sûr, sont aussi vraies que l'Évangile, quoique peut-être elles ne se suivent pas comme le C. Q. F. D. d'une proposition. » Et Job Legh, qui a lu des livres de géométrie (1), indique, lui aussi, à sa façon, l'erreur de la mathématique sociale, oppose obscurément les intuitions du cœur au règne prématuré des faits et des chiffres. Ainsi Mrs. Gaskell dénonce l'économie politique

(1) V, 41.

dans les mêmes termes que Dickens et Carlyle ; dans les mêmes termes que les innombrables esprits dont la révolte sentimentale et illogique produit à cette époque la charité collective. Ébranlé, attendri par la souffrance, Carson peu à peu sent naître en lui l'adhésion inexplicable de la volonté à la croyance. Il devient un patron modèle, fait tout pour établir une solidarité, un lien d'affection entre ses ouvriers et lui ; pratique les devoirs trop longtemps oubliés. Destinée symbolique : c'est de l'éveil de l'émotion sympathique dans l'âme anglaise, que Mrs. Gaskell espère la correction des rapports sociaux.

Marie Barton enseigne l'intervention nécessaire par des arguments plus concrets, plus irréfutables ; la misère de Manchester pendant les années terribles y est décrite avec une sobriété éloquente. Nulle scène dans le roman contemporain n'est plus suggestive que celle où Barton et Wilson secourent la famille d'un camarade, Davenport, réduite par le chômage à la pire détresse (1). Les faits racontés par Engels, Adshead et tant d'autres, revivent ici sans aucune exagération artistique. Voici la rue, encombrée de flaques et d'ordures ; voici, au bas d'un escalier, six pieds au-dessous du niveau de la rue, la cave où vit une famille humaine. Entre le soupirail, et le mur boueux d'en face, une personne debout ne pourrait allonger les bras (2). Les carreaux sont

(1) VI, 61-76. — Cf. aussi III, 87-88.

(2) Ceci n'est intelligible que si l'on se rappelle la disposition de la plupart des maisons urbaines en Angleterre. Entre le trottoir et la façade court une sorte de fosse large de deux mètres environ et profonde de deux ou trois, bordée à l'extérieur d'une grille, et appelée « area ». On y descend par un escalier placé à droite ou à gauche de la porte d'entrée, souvent réunie au trottoir par un véritable pont. L'« area » communique avec la cave, les cuisines, etc. C'est le chemin des fournisseurs et des domestiques. — L'« area » de la maison où vit Davenport est particulièrement étroite, et la cave d'autant plus humide et mal aérée.

brisés, remplacés par des loques ; une odeur si infecte saisit les visiteurs à la gorge, qu'ils ont peine à y résister. Trois ou quatre enfants se roulent sur le parquet de briques humides, à travers lequel suinte une eau stagnante : le foyer est éteint; la mère pleure, seule dans l'obscurité (1). Son mari a cette mauvaise fièvre qu'on appelle alors le typhus, et qu'engendrent la misère, la saleté, l'abattement du corps et de l'âme. Elle est contagieuse; « mais les pauvres sont fatalistes en ce qui touche la contagion ; et bien leur en prend, car dans leurs logis encombrés nul malade ne peut être isolé (2) ». Dans la cave, aucun meuble ; seulement des briques disjointes. L'homme est couché sur un lit de paille pourrie, couvert d'un morceau de toile à sac, et de tous les vêtements que sa femme et ses enfants ont pu lui prêter ; il grelotte, et se découvre à tout moment dans sa fièvre. Wilson ouvre une porte, au fond. « Elle conduisait dans une sorte d'arrière-cave, avec un grillage au lieu de fenêtre, d'où tombait le liquide de porcheries, et de pires abominations. Elle n'était point pavée ; le sol n'était qu'une masse de boue puante. On ne l'avait jamais utilisée, car elle ne contenait pas trace de meuble ; un être humain d'ailleurs, encore moins un porc, n'eût pu y habiter plusieurs jours. Pourtant « l'arrière-chambre » augmentait le loyer ; les Davenport payaient six sous de plus pour avoir deux pièces (3). » Voici les secours qui arrivent ; les aliments, les

(1) P. 62.

(2) « But the poor are fatalists with regard to infection ; and well for them it is so, for in their crowded dwellings no invalid can be isolated » (63).

(3) « It led into a back cellar with a grating instead of a window, down which dropped the moisture from pigsties, and worse abominations. It was not paved ; the floor was one mass of bad smelling mud. It had never been used, for there was not an article of furniture in it ; nor could a human being, much less a pig, have lived there many days. Yet the « back apartment » made a difference in the rent. The Davenports paid threepence more for having two rooms » (66).

remèdes pour le malade ; mais il est trop tard. « A la fin il mit, avec un effort convulsif et saccadé, ses deux mains dans l'attitude de la prière. Ils virent ses lèvres remuer, et se baissèrent pour saisir ses paroles, qui sortaient par souffles, et sans voix : « O Seigneur Dieu ! Je te remercie, de ce que la lutte cruelle de la vie est terminée (1). »

Ainsi au chevet du mourant, rien que des pauvres. Comme Dickens, Mrs. Gaskell connaît et dit leur charité les uns pour les autres (2). Mais cette bienfaisance est impuissante ; celle des riches même ne suffit pas ; il faut que la loi intervienne. Brièvement, mais éloquemment, Mrs. Gaskell demande la législation protectrice. Les journées de travail sont trop longues ; c'est pendant les deux dernières heures qu'arrivent tous les accidents (3). Les jeunes filles commencent trop tôt à travailler ; l'usine les déforme, les rend impropres à la maternité, au ménage (4). « Que dirait le prince Consort, déclare une vieille, si la reine Victoria, sa femme, rentrait le soir éreintée, sale et de mauvaise humeur ? Alors, pourquoi ne peut-il faire une loi qui empêche les femmes des pauvres gens de travailler aux fabriques ? (5) » Appel indirect, singulièrement adroit, si l'on songe à la popularité de la reine, à son affection pour son époux. La conversion de Carson se traduit par des mesures pratiques et efficaces. « Beaucoup des améliorations aujourd'hui appliquées dans le système industriel à Manchester, doivent leur origine

(1) « At length he brought (with jerking convulsive effort) his two hands into the attitude of prayer. They saw his lips move, and bent to catch the words, which came in gasps, and not in tones. « O Lord God ! I thank thee, that the hard struggle of living is over » (74).

(2) VI, 61.

(3) VIII, 86.

(4) X, 123.

(5) « So why can't he make a law again poor folks' wives working in factories ? » (X, 124).

à des paroles brèves et énergiques prononcées par M. Carson. Beaucoup et beaucoup d'autres, encore à exécuter, sortent de cet esprit sévère et réfléchi, qui a consenti à être instruit par la souffrance (1). »

Malgré la tristesse du sujet, les épisodes tragiques, l'œuvre n'a rien d'un mélodrame ; le ton en est sobre et mesuré ; l'impression générale est celle d'une vérité familière ; le réalisme est instinctif et d'autant plus juste. Les plus amers critiques de *Marie Barton* comme roman à thèse en ont reconnu la valeur comme tableau de mœurs (2). Les héros de Mrs. Gaskell ont plus qu'une réalité générale et typique ; leur physionomie est locale ; leurs paroles offrent ce mélange de naïveté et d'humour qui passe pour le trait distinctif du Lancashire (3). Mrs. Gaskell a la vision, affinée par l'expérience, des différences individuelles ; elle reconnaît l'ouvrier né à Manchester, rabougri, pâle, rejeton épuisé de travailleurs urbains ; et les familles récemment venues des comtés agricoles, attirées à la ville par les salaires plus élevés, conservant l'aspect sain et robuste des petits fermiers (4). Elle a entendu les chansons comiques et navrantes créées par l'instinct populaire, où la misère se raille elle-même ; elle les reproduit avec amour, car elle

(1) « Many of the improvements now in practice in the system of employment in Manchester, owe their origin to short earnest sentences spoken by Mr. Carson. Many and many yet to be carried into execution, take their birth from that stern, thoughtful mind, which submitted to be taught by suffering » (XXXVII, 394).

(2) Cf. W. R. Greg, *Mistaken Aims and Attainable Ideals of the Working Classes*, p. III sqq.

(3) Greg juge ainsi les dialogues du roman : « We believe that they approach very nearly, both in tone and style, to the conversations actually carried on in the dingy cottages of Lancashire. » (Ibid., p. 113).

(4) I, 9-10 ; IV, 34.

en goûte la saveur et la vérité d'accent (1). Telle cette plainte du tisserand de Oldham, dont il est impossible de rendre le patois épais et la bonhomie pitoyable. « Je suis un pauvre tisserand de coton, comme beaucoup le savent. Je n'ai rien à manger, et j'ai usé mes habits. Vous ne donneriez pas quatre sous de tout ce que j'ai sur moi. Mes sabots sont fendus tous les deux ; et des bas, je n'en ai point. C'est dur, ne pensez-vous pas, d'être mis au monde pour crever de faim, en faisant tout ce qu'on peut. — Le vieux Billy o' Dans envoya les recors, un jour, pour une dette de boutique que je lui devais, et ne pouvais payer. Mais il arrivait trop tard, car le vieux Billy de la Bent avait vendu le bidet et la charrette, et pris les marchandises pour payer le loyer. Rien ne restait que le vieux tabouret, où il y avait place pour deux, et dessus nous étions accroupis, Margot et moi. — Les recors regardèrent tout autour, aussi rusés que des souris : quand ils virent que tous les meubles étaient enlevés de la maison, un compère dit à l'autre : « Tout a filé, tu peux voir. » — Je dis : « Ne vous faites pas de bile, l'homme, vous pouvez me prendre, moi, et de bon cœur ». — Ils ne firent ni une ni deux, mais soulevèrent le vieux tabouret, et nous voilà, pan ! sur les dalles ! — Alors je dis à notre Margot, comme nous étions là par terre : « Nous ne serons jamais plus bas dans ce monde, pour sûr. Si jamais les temps changent, il faut qu'ils soient meilleurs, car je pense dans mon cœur, nous sommes tous deux au fond du pétrin. De la nourriture, nous n'en avons pas, ni des métiers pour tisser. — Ma foi, autant les avoir perdus que les retrouver ! » — Notre Margot déclare que si elle avait des vêtements à mettre, elle irait à Londres, pour causer un brin avec les grands personnages ; et si les choses restaient les mêmes après qu'elle

(1) Elle en cite des fragments en tête de plusieurs chapitres (Cf. *chap.* I, II, VI, etc.)

y était allée, elle est bien décidée à clore son bec et à finir. Elle n'a rien à dire contre le roi, mais elle aime qu'on joue franc jeu, et elle dit qu'elle le sent quand on lui marche sur les pieds (1). »

Il est aussi pittoresque, le vieux Job Legh, l'ouvrier savant et collectionneur, type d'une classe entière que Mrs. Gaskell nous présente comme généralement ignorée (2).

(1) « Oi'm a poor cotton-weyver, as mony a one knoowas, Oi've nowt for t'yeat, an' oi've worn eawt my clooas, Yo'ad hardly gi' tuppence for aw as oi've on, My clogs are both brosten, an' stuckings oi've none, Yo'd think it wur hard, To be browt into th' warld, To be clemmed, an' do th' best as yo con. — Owd Billy o' Dans sent th' bai-leys one day, Fur a shop deebt oi eawd him, as oi could na pay, But he wur too lat, fur owd Billy o'th'Bent, Had sowd th'tit an'cart, an'ta'en goods for th'rent, We'd neawt left bo'th'owd stoo, That wur seeats fur two, An'on it ceawred Marget an'me. — Then t'baileys leuked reawnd as sloy as a meawse, When they seed as aw t'goods were ta'en eawt o't'heawse, Says one chap to th'tother, « Aws gone, theaw may see »; Says oi, « Ne'er freet, mon, yeaur welcome ta'me » They made no moor ado, But whopped up th'eawd stoo', An'we booath leet, whack! — upo't'flags ! — Then oi said to eawr Marget, as we lay upo't'floor, « We's never be lower i'this warld, oi'm sure, If ever things awtern oi'm sure they mun mend, For oi think i'my heart we're booath at t'far eend ; For meeat we ha' none, Nor looms t'weyve on, — Edad ! they're as good lost as fund ». — Eawr Marget declares had hoo clooas to put on, Hoo'd goo up to Lunnon an'talk to th'greet mon ; An'if things were na awtered when there hoo had been, Hoo's fully resolved t'sew up meawth an'eend ; Hoo's neawt to say again t'king, But hoo loikes a fair thing, An'hoo says hoo can tell when hoo's hurt ». (IV, 38-39) — Nous avons respecté l'orthographe de Mrs. Gaskell. Cette complainte d'un « handloom weaver » doit remonter au temps où la crise produite par l'introduction de la vapeur dans le tissage paraissait encore un phénomène inexplicable (vers 1815 ou 1820). Elle est en tout cas antérieure à l'avènement de Victoria (1837), comme le prouve la dernière strophe. D'après les renseignements que nous avons pu nous procurer, « Billy o'Dans » et « Billy o'th'Bent » seraient des noms tirés du lieu d'habitation, et donc intraduisibles.

(2) V, 40-42.

Elle connaît l'ardeur à s'instruire, l'énergie de ces hommes qui lisent Newton en lançant la navette, et étudient la nuit à la lueur d'une chandelle. — Voici les voisins assemblés pour fêter le départ de John Barton : il va porter au Parlement les vœux du peuple. Chacun dit son mot, expose son idée (1). Une veuve dont le fils, grand et robuste, n'a pas l'âge légal pour travailler à l'usine, demande qu'on rende leur liberté aux enfants; trait typique, où revit la rancune tenace que soulevèrent trop souvent alors, chez les protégés eux-mêmes, les premières lois de protection industrielle. Un homme à l'air prétentieux, qui parle en pesant les syllabes, demande que les membres du Parlement portent des chemises en calicot. « Cela ferait aller les affaires, avec la quantité de chemises qu'ils portent (2). » Job Legh est plus ingénieux. « Prenez mon avis, John Barton, et demandez au Parlement de rendre les échanges libres, de sorte que les ouvriers puissent gagner un salaire convenable, et acheter leurs deux, même leurs trois chemises par an ; c'est alors que le tissage marcherait bien (3). » — Mais rien n'est plus vivant que le récit, fait par John Barton, de sa visite à la capitale (4). « Ils sont dans un fameux embarras pour bâtir leurs maisons, à Londres ; il y aurait là une place à prendre pour un bon entrepreneur en bâtiments, qui aurait de la tête et connaîtrait son affaire. Parce que, voyez vous, les maisons sont bâties, beaucoup d'entre elles, avec une forme telle qu'une créature du bon Dieu ne peut y vivre ; certaines, ont-ils pensé ensuite, allaient s'écrouler, et alors ils ont planté des piliers grands et laids par devant elles. Quelques-unes (nous

(1) VIII, 89-91.
(2) P. 91.
(3) « Yo take my advice, John Barton, and ask Parliament to set trade free, so as workmen can earn a decent wage, and buy their two, ay and three, shirts a year ; that would make weaving brisk » (Ibid.).
(4) Chap. IX.

crûmes que ce devaient être les enseignes des tailleurs) avaient des hommes et des femmes de pierre plantés sur elles, à qui manquaient les habits. » La rue est encombrée par les carrosses de la cour. « C'était la réception de la Reine, disait on, et les voitures roulaient vers sa maison, les unes avec des messieurs dedans, aussi bien habillés que les gens du cirque, et les autres avec des quantités de dames. Les voitures étaient fameusement belles, elles aussi. Quelques-uns des messieurs, qui n'avaient pu entrer dedans, étaient suspendus derrière, avec des bouquets pour sentir, et des cannes pour écarter les gens qui pourraient éclabousser leurs bas de soie. Je me demande pourquoi ils ne louaient pas un fiacre, au lieu de s'accrocher derrière comme les gamins des rues; mais je suppose qu'ils voulaient rester avec leurs femmes, comme Jeannette avec Jean. » Dans la splendeur du spectacle, Barton a perdu un moment le souvenir de la misère laissée au logis. « J'étais comme un enfant, j'oubliais toute ma commission en regardant autour de moi (1). »

(1) « They're sadly puzzled how to build houses though in London; there'd be an opening for a good steady master builder there, as know'd his business. For yo see the houses are many on'em built without any proper shape for a body to live in; some on'em they've after thought would fall down, so they've stuck great ugly pillars out before'em. And some on'em (we thought they must be th'tailors' sign), had getten stone men and women as wanted clothes stuck on'em.... It were th'Queen's drawing-room, they said, and th'carriages went bowling along toward her house, some wi' dressed-up gentlemen like circus folk in' em, and rucks o' ladies in others. Carriages themselves were great shakes too. Some o' th' gentlemen as couldn't get inside hung on behind, wi' nosegays to smell at, and sticks to keep off folk as might splash their silk stockings. I wonder why they did'nt hire a cab rather than hang on like a whip-behind boy; but I suppose they wished to keep wi' their wives, Darby and Joan like,.... I were like a child, I forgot a' my errand in looking about me. » (IX, 103-4).

Cette naïveté vraie ajoute au charme de *Marie Barton*. Le roman pouvait plaire aux goûts les plus timides, malgré le réalisme du sujet, la hardiesse de certaines vues. Il eut un grand succès d'attendrissement (1). Aux félicitations publiques de Carlyle et de Dickens, il faut ajouter celles de Samuel Bamford, l'écrivain radical, dont Mrs. Gaskell avait cité un poème; de Miss Edgeworth, de Walter Savage Landor (2). Cependant Manchester était en émoi; les patrons se plaignirent du rôle que leur faisait jouer *Marie Barton*. L'auteur fut accusée de calomnie par le grand journal du Nord, le « Manchester Guardian » (3). La critique de W. R. Greg fournit une contre-épreuve de l'influence exercée par le roman. Greg appartenait à la famille des patrons charitables, dont la littérature sociale du temps célébrait les louanges; où nous avons cru reconnaître les originaux de Millbank et Trafford. Il n'en pense pas moins devoir solennellement protester. L'impression laissée par le livre est « imparfaite, partiale, erronée ». Elle est due à une « fausse philosophie » et à des « descriptions incorrectes » (4). Comment John Barton, homme de bon sens, a-t-il des idées aussi fausses en économie politique (5)? Puisqu'il est intelligent et honnête, pourquoi n'a-t-il point économisé quand les affaires allaient bien? Comment l'auteur peut-elle dire que les patrons souffrent moins que les ouvriers en temps de crise? Ou s'ils souffrent moins, n'est-ce pas qu'ils ont écono-

(1) Pour le retentissement de *Marie Barton* dans toutes les classes de la société, cf. E. Montégut, *Écrivains modernes de l'Angleterre*, 2e série, article sur Mrs Gaskell. — Edna Lyall, *Women Novelists of Queen Victoria's Reign*, p. 119 sqq.

(2) Article sur Mrs. Gaskell, dans le *Dictionnaire de biographie nationale*.

(3) 28 février et 7 mars 1849.

(4) *Mistaken Aims*, etc., p. 114.

(5) Ibid., p. 126-7.

misé (1) ? En fait, « le travail de la population manufacturière est en général constant et régulier, et son salaire a été longtemps, et sans doute sera encore bientôt, relativement très élevé » (2). Qu'on y songe : les hommes gagnent de 12 fr. 50 à 50 francs par semaine ; les femmes, de 9 à 19 francs. « L'économie, avec de tels salaires, n'est pas seulement possible, mais facile. Malheureusement elle est rare (3). » « Enfin, si la misère est grande à Manchester, ne l'est-elle pas aussi dans les campagnes ? » (4) Et les efforts de la charité bourgeoise, les hôpitaux, les asiles, pourquoi Mrs. Gaskell n'en parle-t-elle point ? En passant ces faits sous silence, n'a-t-elle pas voulu « flatter les préjugés de l'aristocratie foncière, et les passions de la populace ? » (5) On ne pouvait se méprendre plus entièrement sur le sens, l'intention, le mérite de *Marie Barton*. L'aveuglement de Greg n'est explicable que par l'instinct de classe ; ses reproches confirment singulièrement les aveux positifs, où les contemporains ont noté l'impression profonde que le livre avait laissée sur les âmes.

(1) Ibid., p. 130 31.

(2) « The employment of factory population is generally constant and regular, and their wages have long been, and doubtless will soon again be, comparatively very high » (133).

(3) « Saving, out of such earnings, is not only practicable, but easy. Unhappily it is rare. » (Ibid.)

(4) Ibid., 164-5.

(5) L'article de Greg avait d'abord paru dans la « Revue d'Édimbourg », vol. LXXXIX, p. 402 sqq.

III

Six années séparent la publication de *Marie Barton*, et celle de *Nord et Sud* (1854-1855). Dans l'intervalle, la secousse européenne de 1848 avait ébranlé l'ordre social, et la réaction qui suivit l'avait plus que raffermi. Le ton de la littérature philanthropique n'est plus, après 1850, le même qu'auparavant. Une timidité nouvelle a saisi les plus chaleureux apôtres de l'interventionnisme; l'impression imaginative laissée par la révolution Parisienne, le vague sentiment d'une modération nécessaire après les excès commis, la crainte d'éveiller l'incendie mal éteint, dirigent plus ou moins consciemment les bonnes volontés vers les solutions prudentes. Mrs. Gaskell n'avait pas échappé à ces influences générales. En outre, la marche naturelle de sa pensée l'amenait, comme tous les idéalistes, à corriger avec le temps ce qui devait lui paraître l'intransigeance de ses premières formules. Enfin, elle ne pouvait manquer d'être sensible aux accusations de partialité, qu'avait formulées la critique. Aussi *Nord et Sud* occupe-t-il par rapport à *Marie Barton* la même place que *Coningsby* par rapport à *Sibylle*. La différence du plan social est la même. Nous ne sommes plus avec les ouvriers, mais avec les patrons. Nous apercevons le prolétariat du dehors; le centre d'intérêt est dans la bourgeoisie. Changeant ainsi son point de vue, Mrs. Gaskell devait apercevoir les problèmes sous un aspect nouveau; le ton artistique, lui aussi, exigeait qu'elle atténuât l'ardente éloquence de *Marie Barton*. Et cependant, la nouvelle œuvre révèle autant que l'ancienne son intime connaissance de la population ouvrière; quelques scènes nous conduisent au logis des tisserands; et le sens général reste voisin de l'interventionnisme enseigné par *Marie Barton*.

Dans *Nord et Sud*, la question industrielle n'est plus

le tout de l'œuvre. La perspective s'élargit ; Manchester — c'est-à-dire ici Milton, rentre dans le pays noir (1), qui devient à son tour l'un des pôles de l'Angleterre. L'antagonisme est moins celui du capital et du travail, que de l'ancienne et de la nouvelle civilisation. Le Sud agricole, patriarcal, indolent, idyllique, s'oppose à l'énergie fiévreuse et à l'âpre austérité du Nord. Contraste profond, essentiel désormais à la vie anglaise ; thème fécond en développements moraux, artistiques, économiques. C'est un mérite pour Mrs. Gaskell d'avoir nettement saisi, et finement caractérisé, certains aspects au moins de cette antithèse. Disraeli, dans *Sibylle*, l'avait esquissée ; la nation des riches habitait surtout les domaines aristocratiques du Sud ; pour rejoindre la nation des pauvres, le lecteur émigrait vers le Nord. Mais l'économie ne s'accordait pas entièrement avec la géographie ; le prolétariat agricole formait comme une enclave du Nord au milieu du Sud. Soucieux avant tout des oppositions sociales, Disraeli leur avait subordonné les effets pittoresques. Chez Mrs. Gaskell, au contraire, c'est la sensibilité qui établit les contrastes ; pour les sens et l'imagination, la limite idéale sépare absolument les vertes campagnes ensoleillées, où pointent les clochers gris derrière les chênes centenaires, où la misère du paysan est idéalisée par la poésie des champs et du ciel, des noires cités de bruit et de fumée où s'agite tristement la foule entre les maisons laides et basses. Mrs. Gaskell a mis dans ce contraste un peu de son cœur. Les jours d'enfance et de jeunesse à Knutsford, les années de pension à Stratford-sur-Avon, l'avaient délicieusement attachée au charme magnifique de la campagne anglaise. Brusquement transplantée, elle avait pu sentir toute

(1) Ici, comme ailleurs, nous donnons à cette expression son sens large, et lui faisons désigner l'ensemble du Nord industriel. Dans leur sens étroit et précis, les mots « black country » ne s'appliquent qu'à une certaine portion du Staffordshire, le pays de Wolverhampton.

la première horreur de Manchester. Et lentement, l'accoutumance, les affections, les sympathies, l'avaient réconciliée avec le Nord. De là, l'accent personnel de ces pages, la vérité des sensations qui traduisent ici en langage artistique le dualisme économique de l'Angleterre moderne (1).

La civilisation industrielle a sa grandeur et sa beauté. Elle vaut par les qualités solides, l'énergie loyale, l'initiative des hommes qui l'ont faite. Si la nature qui l'entoure est sans joie, les passions humaines y sont plus intérieures et plus fortes ; si le milieu social y est utilitaire et prosaïque, si la lutte des classes y est plus âpre, le champ ouvert aux influences éducatrices y est d'autant plus vaste. Cultivée par la douceur intelligente, travaillée par l'action religieuse et philanthropique, cette terre dure et ingrate portera des moissons de justice et de paix. Ils ont tort, les bourgeois mondains et vaniteux de la capitale, les squires du Sud, qui méprisent les « boutiquiers », les manufacturiers du Nord (2) ; ils ont tort aussi, les esprits affinés par les Universités et l'humanisme, qui maudissent l'âge de la vapeur comme un âge de fer (3). La barbarie de Manchester est l'enfance d'une civilisation nouvelle, où l'énergie du Nord et la grâce du Sud s'allieront harmonieusement. — Ici, comme chez Disraeli, c'est un mariage qui symbolise les conciliations sociales. Marguerite Hale est la fille d'un pasteur anglican du Hampshire. Sensible et tendre, belle d'une beauté aristocratique, elle a aussi une volonté vaillante et la dignité de l'âme : Mrs. Gaskell n'a pas voulu donner au Nord le privilège du caractère. Elle a aimé de bonne heure la simplicité poétique de la vie rurale ; son âme s'est attachée aux

(1) Pour le contraste pittoresque entre le Nord et le Sud, cf. chap. VII, « New scenes and faces ».

(2) Chap. XLIII, p. 386 ; LI, p. 455.

(3) C'est le sens du rôle de M. Bell, le « tutor ».

cottages en ruines qu'elle a dessinés (1). Sa droiture morale ne l'a point préservée des préjugés ambiants ; elle condamne sans les connaître l'esprit commercial, l'activité intéressée de la bourgeoisie industrielle (2). Et voici que son père, par scrupule religieux, abandonne sa charge ; il va s'établir à Milton, au centre du pays noir (3). Marguerite n'y trouve d'abord que raisons de souffrir. La ville est laide, le peuple grossier, l'esprit des classes dirigeantes étroit, positif et tranchant. Un manufacturier, Thornton, avec qui sa famille noue des relations chaque jour plus cordiales, blesse sa délicatesse tout en forçant son estime par l'indépendance rude et fière de son caractère. Et pourtant, une évolution insensible, dont Mrs. Gaskell a noté les moindres étapes, finit par réunir ces deux âmes dont le premier contact avait été hostile. Chacune abandonne un peu de son intransigeance. Dans le commerce des Hale, Thornton s'est assoupli, cultivé ; il a acquis le sens et le besoin d'un idéalisme moral et social qui lui était fermé ; la jeune fille a pénétré sous l'écorce aride et grossière, jusqu'à l'âme loyale et à la tendresse profonde du Nord. Orpheline, enrichie par un héritage, elle fait venir Thornton, dont elle a jadis refusé la main : ses affaires vont mal, la faillite le guette, veut-il accepter d'elle un prêt ? Et comme, tremblant d'émotion, le manufacturier veut s'agenouiller devant elle, elle laisse tomber sur son épaule robuste sa tête gracieuse (4).

Telle est l'action principale du roman. Intéressante par la lumière qu'elle jette sur le contraste social du Nord et du Sud, elle l'est surtout par la finesse psychologique avec laquelle sont opposés les caractères. Le drame moral, lui

(1) III, 29.
(2) II, 23 ; IV, 44.
(3) Chap. VII.
(4) Chap. LII.

aussi, est d'une beauté sévère et forte. Les scènes où le vieux Hale annonce sa décision cruelle aux siens (1), où Marguerite mûrit dans les épreuves familiales sa puissance de sacrifice (2), montrent chez Mrs. Gaskell la richesse de la vie intérieure. Mais de notre point de vue, l'intérêt se concentre dans une action secondaire, consacrée au problème industriel. Fort habilement, l'auteur a su réunir ces deux trames. La seconde comme la première est faite du contraste entre le Nord et le Sud. C'est l'influence de Marguerite Hale qui convertit Thornton à la philanthropie. Les défauts du manufacturier, au regard de la douceur chrétienne, qui doit régir les rapports sociaux, sont les mêmes que ses insuffisances au regard d'une civilisation plus raffinée. Ici encore, le patron pèche par dureté, par insensibilité, par orgueil. Les ouvriers voient en lui « ce que la Bible appelle « un homme dur », non pas tant injuste qu'insensible ; clair de jugement, s'attachant à ses « droits » comme nul être humain ne devrait le faire, si l'on songe à ce que nous-mêmes et tous nos droits mesquins sommes en face du Tout-Puissant » (3). Comme Carson, il s'est fait lui-même ; son père, ruiné, lui a laissé des dettes qu'il a payées après un labeur acharné ; sa mère, nature aussi vigoureuse, aussi indomptable que la sienne, l'a soutenu d'une tendresse austère sur le chemin de la fortune (4). Il a travaillé, absorbé par la tâche quotidienne, les yeux fixés sur le but où se résume la foi de sa vie : gagner, conserver une place honorable parmi

(1) Chap. IV.

(2) Chap. XVI, XXXII.

(3) « His workpeople, who all look upon him as what the Bible calls a « hard man », — not so much unjust as unfeeling ; clear in judgment, standing upon his « right » as no human being ought to stand, considering what we and all our petty rights are in the sight of the Almighty » (XXI, 176-77).

(4) Chap. X.

les industriels de l'Angleterre (1). La richesse pour lui n'est pas une fin en elle-même ; elle est un moyen d'autorité, de considération sociale. Il est fier de sa manufacture, où sont réalisés les derniers progrès du machinisme. « Il n'y a pas une autre fabrique pareille à Milton. Une salle a deux cent vingt mètres carrés à elle seule (2). » Dans cet effort, il a perdu la perception sympathique de la misère ; dure aux faibles, sa volonté leur refuse le bénéfice de leur faiblesse ; généralisant son expérience, il étend démesurément sa croyance au pouvoir de l'énergie, à la responsabilité individuelle. « C'est l'une des grandes beautés de notre système, qu'un ouvrier puisse s'élever à la puissance et à la position d'un patron par ses propres efforts et sa conduite (3). » Ennemi intraitable de la contrainte législative, il refuse d'intervenir lui-même dans l'existence de ses ouvriers ; sa conception de la justice est hostile à l'idée même de charité. Les Trade Unions ont en lui un adversaire amer et violent. « Ma parole, mère, je voudrais que les vieilles lois contre les coalitions fussent en vigueur (4). » L'individualisme épanouit en lui, comme ses vertus les plus belles, ses exagérations les plus funestes.

Le drame industriel est analogue à celui de *Marie Barton*. Une grève et les violences qui l'accompagnent sortent d'un malentendu entre les classes. Pressés par la concurrence américaine, les patrons réduisent les salaires, alors que leur prospérité semble n'avoir reçu aucune atteinte. Leur action était justifiée, dit Mrs. Gaskell ; mais au moins

(1) Chap. xv, p 122.

(2) « There is not such another factory in Milton. One room alone is two hundred and twenty square yard » (xx, 171).

(3) « It is one of the great beauties of our system, that a working-man may raise himself in the power and position of a master by his own exertions and behaviour » (x, 91).

(4) « Upon my word, mother, I wish the old combination laws were in force » (xviii, 154).

devaient-ils expliquer leur conduite. Thornton s'y refuse avec hauteur. « Donnez-vous des raisons à vos domestiques pour ce que vous dépensez, ou économisez, de votre propre argent? Nous, qui possédons le capital, avons le droit de choisir ce qu'il nous plaît d'en faire (1). » Comme la grève se prolonge, il fait venir d'Irlande des travailleurs affamés, prêts à toutes les besognes (2). Aussitôt les ouvriers se soulèvent; une longue patience a énervé les âmes en épuisant les corps ; les femmes pleurent au logis, les petits crient la faim, et leur dernier espoir leur sera-t-il ainsi brutalement enlevé, la combinaison déjouée, pour le succès de laquelle ils ont fait de si cruels sacrifices ? Une foule irritée assiège l'usine, force les portes extérieures, menace de mort les Irlandais, lance des pierres au maître qui la défie, les bras croisés, debout sur les marches de sa maison; sa vie est en danger, lorsque Marguerite le protège de son corps ; et l'hésitation des émeutiers se change en déroute à l'arrivée de la force armée (3). Bientôt finit la grève, et le triomphe de Thornton semble complet. Mais il a frémi sous l'insulte que lui a lancée la jeune fille. « Mr. Thornton », dit Marguerite, toute tremblante de colère, « descendez à l'instant, si vous n'êtes pas un lâche. Descendez, et faites-leur face comme un homme. Sauvez les malheureux étrangers que vous avez fait tomber dans ce piège. Parlez à vos ouvriers comme s'ils étaient des êtres humains. Parlez-leur avec bonté. Ne laissez pas les soldats arriver et massacrer de

(1) « Do you give your servants reasons for your expenditure, or your economy in the use of your own money ? We, the owners of capital, have a right to choose what we will do with it. » (xv, 126).

(2) Cette importation d'ouvriers Irlandais joue un grand rôle dans l'histoire sociale de l'époque. La tentation de s'assurer une main-d'œuvre facile et peu coûteuse était surtout forte pour les patrons du Lancashire, placés à proximité de Liverpool, et communiquant aisément avec l'Irlande.

(3) Chap. XXII.

pauvres créatures qu'on a poussées à la folie (1). » Depuis longtemps, sa conscience est troublée par les reproches ou les blâmes voilés de Marguerite. En attendrissant son cœur, l'amour y a fait croître une charité encore inconnue. Quand il apprend qu'un des meneurs, repoussé de partout, s'est noyé (2); quand le vieil Higgins, membre de la Trade Union, est venu lui demander du travail, et à ses reproches a répondu par une apologie passionnée de la solidarité ouvrière (3), il « oublie entièrement les raisonnements de la justice, et les dépasse par une intuition plus divine (4) ». Une sympathie d'homme à homme naît entre le patron et le salarié; par degrés, Thornton se mêle à la vie des êtres qu'il voulait ignorer; nous le voyons intervenir, timidement encore, bâtir une cuisine coopérative (5) : nous l'entendons énoncer des maximes nouvelles, où reparaissent les formules de Carlyle. « Mon seul désir est d'avoir l'occasion de cultiver des relations avec les travailleurs, en plus du lien purement économique. » — « Je suis arrivé à la certitude que les institutions, si sages qu'elles soient, si profondément méditée qu'ait été leur organisation, ne peuvent attacher les classes aux classes comme elles doivent l'être, à moins que le jeu de ces institutions ne mette les individus des classes différentes en contact personnel

(1) « Mr. Thornton », said Margaret, shaking all over with her passion, « go down this instant, if you are not a coward. Go down and face them like a man. Save these poor strangers whom you have decoyed here. Speak to your workmen as if they were human beings. Speak to them kindly. Don't let the soldiers come in and cut down poor creatures who are driven mad. » (XXII, 187-8).

(2) Chap. XXXVI.

(3) Chap. XXXVIII.

(4) « The patience of the man, the simple generosity of the motive .. made him forget entirely the mere reasonings of justice and overleap them by a diviner instinct. » (XXXIX, 344).

(5) XLII, 383-6

et réel. Un tel commerce est l'âme même de la vie (1). »

Marguerite a fait connaissance avec Nicolas Higgins ; nous la suivons au chevet de sa fille Bessy, que le surmenage de l'usine a rendue poitrinaire (2). « Je crois que je me portais bien quand mère mourut, mais je n'ai jamais été vraiment forte depuis cette époque, à peu près. Je commençai à travailler dans une salle de cardage, et la bourre entra dans mes poumons et m'empoisonna. » — « La bourre? » dit Marguerite d'un ton surpris. — « La bourre » dit Bessy : « les petits morceaux qui s'envolent du coton, pendant qu'on le carde, et remplissent l'air, jusqu'à ce qu'il semble tout

(1) « I have arrived at the conviction that no mere institutions, however wise, and however much thought may have been required to organise and arrange them,can attach class to class as they should be attached, unless the working out of such institutions bring the individuals of the different classes into actual personal contact. Such intercourse is the very breath of life » (LI, 459).

(2) « I think I was well when mother died, but I have never been rightly strong sin'somewhere about that time. I began to work in a carding-room soon after, and the fluff got into my lungs and poisoned me. — Fluff? said Margaret inquiringly — Fluff », repeated Bessy. « Little bits, as fly off fro' the cotton, when they're carding it, and fill the air till it looks all fine white dust. They say it winds round the lungs, and tightens them up. Anyhow there's many a one as works in a carding-room, that falls into a waste, coughing and spitting blood, because they're just poisoned by the fluff. — But can't it be helped ? » asked Margaret — « I dunno. Some folk have a great wheel at one end of their carding-rooms to make a draught, and carry off th'dust ; but that wheel costs a deal of money — five or six hundred pound maybe, and brings in no profit ; so it's but a few of th'masters as will put'em up ; and I've heard tell o'men who didn't like working in places where there was a wheel, because they said as how it made' em hungry, at after they'd been long used to swallowing fluff, to go without it, and that their wage ought to be raised if they were to work in such places. So between masters and men th'wheels fall through. I know I wish there'd been a wheel in our place, though » (XIII, 109-110). — La roue dont parle Bessy est un ventilateur ; les plaintes des ouvriers à ce sujet sont historiques. Cf. Ure, *ouvrage cité*, p. 380-381.

plein d'une poussière blanche et fine. On dit qu'elle s'enroule autour des poumons, et les durcit. En tous cas, il y en a beaucoup, de ceux qui travaillent dans les salles de cardage, qui dépérissent, se mettent à tousser, et à cracher le sang, parce que la bourre les empoisonne. » — « Mais ne peut-on empêcher cela ? », dit Marguerite.— « Je ne sais pas. Certains ont une grande roue à un bout de leur salle, pour faire un courant d'air, et enlever la bourre ; mais cette roue coûte une quantité d'argent, — douze ou quinze mille francs, peut-être, et ne rapporte rien ; aussi n'y en a-t-il que peu, parmi les maîtres, qui consentent à la faire placer. Et j'ai entendu parler d'hommes qui n'aimaient pas à travailler dans les endroits où il y avait une roue, parce qu'ils disaient que ça leur donnait faim, après qu'ils avaient été longtemps habitués à avaler de la bourre, de s'en passer ; et qu'il fallait élever leurs salaires s'ils devaient travailler dans de tels endroits. Ainsi, les patrons et les hommes s'y mettant, les roues n'ont pas de succès. Moi pourtant, je sais bien que j'aurais voulu qu'il y en eût une où nous travaillions. » Elle n'a jamais vu la campagne. « Quand j'ai eu un congé, j'ai toujours désiré monter haut et voir au loin, et aspirer à pleine poitrine des bouffées de cet air. J'étouffe plutôt à Milton ; mais je pense que le bruit que vous dites dans les arbres, qui continue toujours et toujours, m'étourdirait la tête ; c'est cela qui lui a fait tant de mal dans la fabrique. (1) »

Bessy meurt; dans une pensée charitable, Marguerite conduit Higgins chez son père ; et l'ancien pasteur se trouve en face d'un ouvrier incroyant (2). Higgins a la même franchise

(1) « When I have gone for an out, I've always wanted to get high up and see far away, and take a deep breath o'fulness in that air. I get smothered enough in Milton, and I think the sound yo'speak of among the trees, going on for ever and ever, would send me dazed ; it's that made my head ache so in the mill » (Ibid., 108).

(2) Chap. XXVIII.

rude et saine, le même humour naïf que John Barton, avec plus de verve et moins d'amertume. Il raconte sa vie et son âme aux bourgeois simples et bons qui l'accueillent; et si Mrs. Gaskell a voulu leur laisser sur lui la supériorité de la foi religieuse, elle a mis dans sa bouche plus d'une réflexion à notre adresse. « Si le salut, et la vie à venir, et tout le reste, étaient vrais — non dans les paroles, mais au fond du cœur des hommes — ne pensez-vous pas qu'ils nous en rebattraient les oreilles comme ils font de l'économie politique (1) ? » Un jour le patron est venu à lui, et lui a mis un livre dans la main. « Voici un livre écrit par un de mes amis, et si vous le lisez vous y verrez comment les salaires trouvent leur équilibre, sans que les patrons ni les ouvriers y aient rien à voir; sauf que les ouvriers se coupent la gorge eux-mêmes avec leurs grèves, en fameux imbéciles qu'ils sont ».... Donc je pris le livre, et le piochai dur; mais Dieu vous bénisse, il dégoisait sur le capital et le travail, et le travail et le capital, tant qu'il m'endormit bel et bien. Je ne pus jamais réussir à les distinguer dans ma tête; et le livre en parlait comme si c'était des vertus et des vices; et ce que je voulais savoir, moi, c'était les droits des hommes, qu'ils soient riches ou pauvres — pourvu qu'ils soient des hommes (2). » — C'est par le charme sobre et juste de ce

(1) « If salvation, and life to come, and what not, was true — not in men's words, but in men's hearts core — dun yo' not think they'd din us wi' it as they do wi' political 'conomy ? » (Ibid., 239).

(2) « Here's a book written by a friend o' mine, and if yo'll read it yo'll see how wages find their own level, without either masters or men having aught to do with them; except the men cut their own throats wi' striking, like the confounded noodles they are.... So I took th' book, and tugged at it; but, Lord bless yo', it went on about capital and labour, and labour and capital, till it fair sent me off to sleep. I ne'er could rightly fix i' my mind which was which; and it spoke on 'em as if they was vartues or vices; and what I wanted for to know were the rights o' men, whether they were rich *or poor* — so be they only were men. » (Ibid., 242).

réalisme, la vérité des personnages, leur humanité individualisée, que Mrs. Gaskell a pu agir sur les esprits. Le lecteur éprouve le sentiment d'une intimité familière avec des êtres d'une autre classe ; en les écoutant, il sympathise avec leurs souffrances et leurs joies, et la justice obscure de leurs plaintes lui apparaît, claire et vivante. Encore mieux que *Marie Barton*, d'ailleurs, *Nord et Sud* est capable de nourrir toutes les bonnes volontés sans en blesser une. La timidité de son enseignement n'a pu qu'ajouter à son efficacité (1).

IV

Au sens où nous prenons ces mots, Charlotte Brontë n'a point écrit de roman social. On ne saurait trouver dans *Shirley* la volonté consciente d'apaiser ou d'activer les luttes de classes. Drame d'amour lyrique et superbe, tableau de mœurs finement observées, l'œuvre n'a qu'un but, si elle en a un : protester, après *Jane Eyre*, contre l'hypocrisie prude d'une société qui défend la libre expression des passions. Et pourtant, elle possède un intérêt historique. Par les scènes qu'elle raconte, elle fournit une contribution précieuse à l'un des chapitres de l'histoire industrielle ; par elle-même, elle offre un symptôme du mouvement moral, dont *Marie Barton* est la preuve plus éclatante.

Nous n'essaierons point de résumer ici la vie de Charlotte Brontë (2). Il nous suffira de rappeler l'une des sources biographiques de *Shirley* (1849). Envoyée à l'école de Roe Head, dans le Yorkshire, en 1831, elle y avait trouvé les souvenirs

(1) Dickens félicita chaudement l'auteur (A. W. Ward, article cité). — Avant la fin de 1855, l'ouvrage avait eu trois éditions.

(2) Voir la bibliographie.

encore vivants des émeutes ouvrières, qui avaient suivi l'introduction de la vapeur dans l'industrie textile. Née en 1816, elle avait alors 15 ans; son imagination ardente reçut une forte impression de ces récits; elle associa les épisodes tragiques des « Luddite riots » aux lieux qui leur avaient servi de cadre; *Shirley* nous donne des uns et des autres une image fidèle. Célèbre après le succès de *Jane Eyre* (1847), Charlotte Brontë voulut dans une nouvelle œuvre, selon le conseil de Lewes, renoncer au mélodrame et s'inspirer du réalisme psychologique de Miss Austen. C'est dans cette pensée qu'elle écrivit *Shirley*. De la préférence qui lui fit choisir, comme milieu, le West Riding du Yorkshire; comme époque, les années qui précèdent Waterloo; comme thème, les bris de machines par les ouvriers révoltés, les souvenirs de Roe Head et l'intention réaliste ne fournisssent pas une explication suffisante. Il faut faire intervenir ici l'influence du mouvement social, dont le point culminant coïncide avec l'année 1848. Le problème industriel passionnait les esprits, la nouvelle philanthropie avait des alliés inconnus au fond des campagnes. Menant sur la lande sauvage et triste de Hapsworth, près de la petite église et du cimetière où devaient l'année suivante reposer ses deux sœurs, une existence solitaire et toute intérieure, Charlotte Brontë a été touchée par la grande vague de sentimentalisme social qui s'était soulevée dans les couches profondes de la bourgeoisie urbaine. Bien que l'action de *Shirley* nous ramène en arrière, bien que les scènes industrielles y soient épisodiques, et sans intention appréciable, nous ne saurions passer le roman sous silence. Une attitude instinctive et presque inconsciente de la sensibilité chrétienne s'y révèle, voisine des tendances plus actives qui s'épanouissent chez Mrs. Gaskell. Il y a dans *Shirley* un enseignement social en puissance.

L'analogie est frappante, de ce point de vue, entre *Nord*

et Sud et *Shirley* (1). Ici comme là, l'influence d'une jeune fille attendrit l'énergie violente et dure d'un manufacturier. Robert Moore appartient à la famille des Thornton et des Carson ; à cette grande famille des industriels vigoureux et âpres qui apparaît aussi chez Dickens, et qui forme par son unité, la convergence d'impressions qu'elle suppose chez ses créateurs, un document psychologique de premier ordre. Comme il est naturel, le tempérament de Charlotte Brontë a infléchi le modèle commun dans sa direction propre. Il y a du romantisme chez Robert Moore ; son orgueil et son obstination emportée vont jusqu'à l'invraisemblance ; d'autre part, Miss Brontë a donné à son héroïne, Caroline Helstone, une tendresse plus féminine et plus douce que celle de Marguerite Hale. Pour le reste, l'intrigue est la même. Robert ne connaît que son droit, ne veut poursuivre que son intérêt. Hardi, entreprenant, il condamne l'installation surannée de la fabrique qu'il vient d'acheter (2). Il lui faut les métiers à tisser perfectionnés, qui augmentent la production, économisent le travail humain. Il les aura, et si les ouvriers congédiés se plaignent, il leur opposera dédaigneusement la légalité de son indifférence. « Il ne se préoccupait pas assez des occasions où les inventions nouvelles réduisaient au chômage les vieux ouvriers ; il ne se demandait jamais où les hommes, auxquels il ne payait plus leur salaire hebdomadaire, trouveraient leur pain quotidien ; et par cette négligence, il ressemblait à mille autres, sur lesquels les meurt-de-faim du Yorkshire semblaient pouvoir plus sûrement

(1) Il est très possible que le roman de Mrs. Gaskell ait dû quelque chose à celui de Charlotte Brontë, qui lui est antérieur. Les deux écrivains étaient liées d'amitié et se communiquaient leurs projets littéraires.

(2) Vol. I, chap. II, p. 35.

compter (1). Écoutons-le répondre à la députation ouvrière : « Je ferai mon drap comme il me plaira, et selon les meilleures lumières que je possède. Pour le faire, j'emploierai les moyens que je voudrai. Quiconque, après ceci, osera s'immiscer dans mes affaires, en supportera les conséquences. Un exemple prouvera que je ne plaisante point... (2) »

Moore se heurte à la résistance opiniâtre, elle aussi, des ouvriers du Yorkshire. Un premier avertissement lui est donné. Les chariots qui transportent à la fabrique les machines impatiemment attendues sont attaqués, pris d'assaut; les métiers sont mis en pièces; un billet épinglé au harnais d'un cheval informe Moore de leur sort. « Vos machines d'enfer sont brisées en morceaux sur la lande de Stilborough, et vos hommes sont couchés pieds et poings liés dans le fossé de la route. Prenez ceci comme un avertissement de la part d'hommes qui meurent de faim, et trouveront au logis des femmes et des enfants mourant de faim, quand ils y retourneront après cet exploit. Si vous achetez de nouvelles machines, ou si vous continuez par ailleurs à agir comme vous l'avez fait, vous entendrez parler de nous. Prenez garde ! (3) » Moore cède moins encore à la menace

(1) « He did not sufficiently care when the new inventions threw the old work-people out of employ, he never asked himself where those to whom he no longer paid weekly wages found daily bread ; and in this negligence he only resembled thousands besides, on whom the starving poor of Yorkshire seemed to have a closer claim » (I, II, 36).

(2) « I'll make my cloth as I please and according to the best lights I have. In its manufacture I will employ what means I choose. Whoever after hearing this, shall dare to interfere with me, may just take the consequences. An example shall prove I'm in earnest » (I, VIII, 179-180).

(3) « Your hellish machinery is shivered to smash on Stilborough moor, and your men are lying bound hand and foot in a ditch by the roadside. Take this as a warning from men that are starving, and have starving wives and children to go home to when they have done this deed. If you get new machines, or if you otherwise go on as you *have done*, you shall hear from us again. Beware ! » (I, II, 41).

qu'à la prière. Le dommage est réparé, la volonté du maître exécutée. Mais voici que l'émeute se généralise ; des groupes armés se répandent à travers les districts industriels, pillant et brûlant les fabriques. Une nuit d'été, Caroline Helstone et son amie Shirley veillent au presbytère ; elles prêtent l'oreille avec angoisse, et entendent soudain le piétinement sourd d'une troupe en marche. Quelques moments après, une volée de pierres brise les fenêtres de la manufacture ; les portes de la cour sont forcées ; une clameur retentit, plus atroce qu'aucune autre ; « un hurlement d'émeutiers — du Nord de l'Angleterre — du Yorkshire — du West-Riding — un hurlement d'émeutiers de la partie industrielle du West-Riding du Yorkshire. Vous n'avez jamais entendu ce bruit sans doute, lecteur ? Tant mieux pour vos oreilles, — peut-être pour votre cœur ; car, s'il déchire l'air en haine de vous, ou des hommes ou des principes que vous aimez, des intérêts que vous chérissez, la Colère s'éveille au cri de la Haine ;.... la Caste se dresse irritée contre la Caste ; et l'âme indignée et blessée de la Classe Moyenne se précipite avec ardeur et mépris sur la masse affamée et furieuse de la classe ouvrière. Il est difficile d'être tolérant, difficile d'être juste en de tels moments (1). » Moore est armé ; prévenu de l'attaque, il a secrètement appelé les soldats ; une volée de mousqueterie répond aux émeutiers ; après un moment de rage furieuse, ils s'éloignent, laissant un mort et plusieurs

(1) « A rioters'yell — a North-of-England — a Yorkshire — a West-Riding — a West-Riding-clothing-district of Yorkshire rioters'yell. You never heard that sound, perhaps, reader ? So much the better for your ears — perhaps for your heart ; since, if it rends the air in hate to yourself, or to the men or principles you approve, the interests to which you wish well, Wrath wakens to the cry of Hate : Caste stands up, ireful, against Caste ; and the indignant, wronged spirit of the Middle Rank bears down in zeal and scorn on the famished and furious mass of the operative class. It is difficult to be tolerant — difficult to be just in such moments. » (II, ii, 32).

blessés. Moore poursuit avec passion les chefs du complot : il fait saisir, condamner à la déportation quatre d'entre eux. Quelques mois plus tard, comme il traverse la lande, un coup de feu tiré de derrière un mur le blesse grièvement (1). De tels faits étaient fréquents alors ; Charlotte Brontë à Roe Head en avait entendu raconter de semblables (2).

La souffrance, une longue convalescence, abattent l'orgueil volontaire du héros. La voix douce et tranquille de Caroline Helstone prend chaque jour sur lui plus d'empire. Depuis longtemps, elle a tâché d'humaniser son Coriolan, comme elle l'appelle. « Il ne faut pas que vous soyez fier avec vos ouvriers ; il ne faut pas négliger les occasions de les apaiser, ni être d'un caractère inflexible, exprimant une prière aussi sévèrement que si c'était un ordre.... Je ne puis m'empêcher de trouver cela injuste, de comprendre tous les malheureux ouvriers sous le nom général et insultant de « la canaille » ; et de penser toujours à eux, et de les traiter, avec hauteur (3). » Au dénouement, Moore est transformé. Comme il fait ses plans d'avenir, et contemple en esprit ce que l'industrie grandissante fera du vallon verdoyant où est sa fabrique, il voit avec les villages et les villes nouvelles, les routes animées, les tas de charbon et de cendre, se dessiner les œuvres charitables par où l'homme corrigera la nature. Chez lui, les affamés, les vagabonds trouveront de l'ouvrage ; un cottage leur sera loué à bas

(1) II, XIII, 278.

(2) Cf. *Life of Charlotte Brontë*, by Mrs. Gaskell ; vol. I, chap. VI, p. 108-110.

(3) « You must not be proud to your workpeople ; you must not neglect chances of soothing them, and you must not be of an inflexible nature, uttering a request as austerely as if it were a command..... I cannot help thinking it unjust to include all poor working people under the general and insulting name of « the mob », and continually *to think* of them and treat them haughtily. » (I, VI, 124.)

prix ; la nourriture leur sera distribuée gratuitement la première semaine; des écoles du soir, des écoles du dimanche, les instruiront ; chaque trimestre, le patron donnera une fête à ses hommes (1). Il n'en faut pas plus à Charlotte Brontë ; elle ne croit pas que tout soit guérissable dans le mal industriel. « Quant aux victimes, dont le seul héritage était le travail, et qui avaient perdu cet héritage ; qui ne pouvaient avoir d'ouvrage, et donc ne pouvaient avoir de salaires, et donc ne pouvaient avoir de pain, il ne leur resta plus qu'à souffrir ; peut-être leur souffrance était-elle inévitable (2). » Traitant d'une époque où les cruautés de la grande industrie n'avaient pas encore été atténuées, elle ne veut pas y chercher des effets littéraires trop faciles. Les caractères infâmes sont en dehors de l'art. « Les bourreaux d'enfants, les maîtres et conducteurs d'esclaves, je les remets aux mains des geôliers ; on permettra au romancier de ne pas souiller ses pages par le récit de leurs crimes (3). » Ainsi, nulle protestation de principe; mais un esprit de charité, de douceur, soulagera, détendra les rapports entre les classes. L'intervention de l'homme dans la vie de ses frères est un devoir humain et divin. Le christianisme ne se cristallise pas ici comme chez Mrs. Gaskell en formules sociales ; fille de pasteur, imprégnée d'émotion religieuse, Charlotte Brontë n'en révèle pas moins dans cette attitude

(1) II, xx, 409.

(2) « As to the sufferers, whose sole inheritance was labour, and who had lost that inheritance ; who could not get work, and consequently could not get wages, and consequently could not get bread, they were left to suffer on, perhaps inevitably left. » (I, II, 37.)

(3) « Child-torturers, slave masters and drivers, I consign to the hands of jailers ; the novelist may be excused from sullying his page with the record of their deeds. » (I, v, 80.)

de l'âme le sentiment intérieur d'où sortira le socialisme chrétien (1).

V

Énumérant les œuvres littéraires qui avaient servi la bonne cause, Alfred écrit en 1857 dans son *Histoire de la législation industrielle* : « On a dit beaucoup de mal du roman de Mrs. Trollope, *Michel Armstrong* ; il a pourtant été utile, de même que *Hélène Fleetwood*, par Charlotte Elisabeth (2). » Telle est à peu près la seule trace que la littérature sociale ait conservée de deux romans dont le succès et l'influence n'ont pas été négligeables. Profondément oubliés aujourd'hui, ils reprennent, grâce à ce témoignage, un intérêt historique.

Nous savons pourquoi *Michel Armstrong* a subi de si rudes attaques ; les romans de Mrs. Trollope ont tous partagé le même sort. Un contemporain lui reproche sa « grossièreté naturelle » et sa « basse popularité ». On lui fait un mérite de son réalisme : mais si elle peint d'après nature, ses tableaux sont des enseignes (3). L'écrivain qui suscitait un jugement aussi sévère eut une grande réputation

(1) Il y aurait encore à signaler, dans *Shirley*, la vérité pittoresque des personnages ouvriers, tels que Joe Scott, le contre-maître (I, v) ; William Farren, le tisserand (I, viii ; II, i). Si Charlotte Brontë ignorait la population industrielle, elle connaissait à fond les paysans du Yorkshire ; et les ouvriers d'usine, à l'époque où se place l'action de *Shirley*, dans les vallons encore agrestes où l'industrie vient d'apparaître, sont des paysans à peine transformés.

(2) « Mrs. Trollope's novel, *Michael Armstrong*, has been much abused ; it has, however, been useful, and so, also, has been *Helen Fleetwood*, by Charlotte Elizabeth » (*ouvrage cité*, vol. II, p. 295 sqq).

(3) Horne, *New Spirit of the Age*, i, 239-41. — Une note de l'éditeur, il est vrai, accuse de partialité le critique. « We think that Mrs. Trollope is clever, shrewd, and strong. » (Ibid.)

entre 1830 et 1850. De son œuvre, quelques titres surnagent encore dans la mémoire des lettrés (1) ; mais à cette époque elle passa pour une élève de Dickens. *La Veuve Barnaby* (1838), description de mœurs familières, inspirée de *Boz* et *Pickwick*, eut beaucoup de succès. Mrs. Trollope noue la même année des relations personnelles avec Dickens ; en 1839, elle annonce l'intention d'écrire un roman industriel (2). On peut retrouver dans ce projet l'influence de son illustre ami. *Olivier Twist* était alors dans toute sa vogue, le sentimentalisme social s'attachait à la figure de l'enfant martyr, type d'une classe ouvrière. Le héros de *Michel Armstrong* est aussi un jeune garçon. — Le 20 février 1839, Mrs. Trollope prend le chemin de fer — pour la seconde fois de sa vie, nous dit sa biographe ; et, comme Dickens, à la même époque, va voir Manchester de ses propres yeux (3). Elle est munie de lettres de recommandation, données par Lord Ashley, qui s'intéresse beaucoup à son projet. « Elle ne s'épargna aucune peine pour connaître la vraie condition des gens au sujet desquels elle voulait écrire, et, accompagnée de son fils, visita bien des scènes de misère pitoyable et d'ignominie révoltante. En vérité, il lui fallut un cœur énergique, et un corps robuste, pour mener à bout ses recherches (4).... »

Michel Armstrong fut publié en 1840. Malgré le

(1) *Domestic Manners of the Americans*, 1832 ; *The Vicar of Wrexhill*.

(2) *A Memoir of Frances Trollope*, by her daughter-in-law, Frances Eleanor Trollope ; vol. 1, p. 295-300.

(3) Ibid., I, 300-302.

(4) « She spared no pains to acquaint herself with the real condition of the people she intended writing about, and, with her son, visited many scenes of pitiable wretchedness and revolting squalor. Her investigations indeed needed a stout heart and a healthy frame to carry them out... » (Ibid.)

courage philanthropique que lui reconnaît sa biographe, Mrs. Trollope nous y apparaît comme tout autre chose qu'un apôtre. Non seulement sa visite à Manchester ne lui a rien appris que des faits extérieurs, mais elle en atténue la force probante par la façon dont elle les présente. Le livre est d'une médiocrité prétentieuse et bien intentionnée. L'histoire de Michel Armstrong, le petit « rattacheur (1) », adopté par Sir Matthew Dowling, le riche industriel, dans une pensée de jactance intéressée, est une imitation maladroite d'*Olivier Twist*. Le monde, les belles manières, les connaissances aristocratiques de Sir Matthew, ont cette apparence d'artificialité que Dickens a souvent donnée à ses héros nobles. Les scènes de la vie industrielle, reproduites de mémoire, sont dénaturées par une imagination pleine d'emphase (2). Les « slums » où habite la veuve Armstrong, mère du héros, sont décrits avec une recherche consciente et froide des effets faciles ; l'impression produite est le dégoût physique, nullement la pitié. Une justice de mélodrame punit à la fin Sir Matthew ; ruiné, pris de délire, il croit voir les spectres des victimes que son usine a tuées. « Il y a un cadavre qui marche dans la chambre ! Un ? Non, il y en a cinq cents ! Enlevez-les ! — Enlevez-les, loin de moi, vous dis-je ! (3) » Michel Armstrong, selon cette conception artistique et morale, devient un jeune homme élégant, épouse une héritière. — Le livre est écrit dans un esprit d'hostilité violente contre la bourgeoisie industrielle. Sir Matthew, parvenu de noblesse récente, en fait partie ; ses amis, le docteur Crockley, l'économiste Elgood Sharpton,

(1) « Piecener » ; c'était l'ouvrier, le plus souvent un enfant, chargé de rattacher les fils lorsqu'ils se rompaient, dans la filature.

(2) Livre I, p. 197 sqq — Livre II, surtout les scènes qui se passent à Deep Valley Factory.

(3) « There's a dead body walking about the room.... One? No, — it *is five hundred*! Take them! Take them away from me, I tell you! »

font cyniquement au public l'aveu de la scélératesse radicale (1). La campagne contre les « Corn Laws » est une gigantesque hypocrisie : le but véritable est la réduction des salaires. Et le trio s'enivre de visions dorées. Le libre-échange obtenu, les patrons tout-puissants feront la loi ; l'or en ruisseaux affluera dans leur caisse ; ils seront les maîtres du monde. La France deviendra le cellier, la Russie le grenier de l'Angleterre ; l'Amérique, de l'est à l'ouest, une vaste plantation de coton. « L'Angleterre sera le paradis des manufacturiers ! Le grand atelier du monde ! (2) » C'est de la caricature, à la « Dupont et Durand » ; ce sont les procédés qu'emploie souvent Dickens, moins l'imagination poétique, la verve et le génie.

Ceci même a son intérêt. *Michel Armstrong* nous montre à quel point la sensibilité, dans une partie au moins du public, était préparée aux attaques les plus vives contre la bourgeoisie nouvelle. Nous y trouvons aussi de curieux témoignages sur la grossièreté des mœurs de l'époque. Sir Matthew, malgré son titre et ses prétentions à l'élégance, a la brutalité d'un Bounderby. La scène où devant sa famille, à table, il lance une moitié de pigeon rôti à la tête du petit Michel, en riant aux éclats de sa plaisanterie méprisante, est suggestive (3). Que de tels gestes fussent acceptés comme possibles, voilà qui en dit long sur le raffinement de la société industrielle, ou du moins ce qu'en pensait l'opinion. — Ainsi dénuée de force persuasive, comment l'œuvre a-t-elle pu agir ? Un aveu de Mrs. Trollope nous expliquera l'éloge d'Alfred. Elle écrit à un ami, peu après la publication du roman : « La *Veuve Barnaby* continue à être en grande faveur. Mais entre nous,

(1) Livre I, chap. XII.

(2) « England will become the paradise of manufacturers ! The great workshop of the world ! » (Ibid.)

(3) Livre I, chap. VI.

je ne crois pas que personne se soucie de *Michel Armstrong*, — sauf les Chartistes. Une nouvelle espèce de patrons pour moi ! (1). » Le livre a pu faire impression sur les esprits déjà convertis à la législation industrielle ; le grand public bourgeois, dont l'opinion nous intéresse ici, n'est pas en cause. Comme parmi les plus médiocres, *Michel Armstrong* est sans doute parmi les moins efficaces des romans sociaux (2).

Le ton est bien différent dans *Hélène Fleetwood* (1841). Les grâces mondaines et le pathétique tout extérieur de Mrs. Trollope font place à la gravité passionnée, lourde et sincère. L'écrivain qui a signé cette œuvre du nom de Charlotte Elisabeth est une seconde Miss Martineau ; même énergie polémique, même rigorisme puritain ; mais ici l'ardeur intérieure est sentimentale, non volontaire et intellectuelle : aussi l'action sociale prend-elle une direction opposée. — Fille d'un clergyman de Norwich, le Révérend Michel Browne, Charlotte-Elisabeth naquit en 1790 (3). Sa famille était fortement attachée au parti Tory. Peu après un mariage malheureux, elle quitta son mari, le capitaine Phelan, en 1821. A Sandhurst, puis à Londres, elle mena une vie retirée, remplie seulement par l'activité littéraire et philanthropique. Comme Miss Martineau, elle débuta par la propagande religieuse. A Dublin, où elle avait suivi son mari,

(1) « The *Widow* continues to be in great favour. But between ourselves, I don't think any one cares much for *Michael Armstrong* — except the Chartists. A new kind of patrons for me ! » (*A Memoir*, etc. ; I, 301).

(2) Mrs. Trollope publia en 1844 un autre roman à thèse sociale, *Jessie Phillips*, dont l'objet est de protester contre les cruautés commises au nom de la « New Poor Law ». La valeur littéraire et la force probante en sont aussi faibles que celles de *Michel Armstrong*. Ne touchant pas au problème industriel, le livre ne mérite même pas l'examen.

(3) Cf. Mrs. C. L. Balfour, *A Sketch of Charlotte Elizabeth*, 1854.

elle aima le caractère Irlandais, mais apprit à haïr le catholicisme. Ses premiers écrits sont dirigés contre l'Église Romaine. Mystique, elle a un sentiment continuel de la présence divine. Elle subit en Irlande une « conversion », d'où elle sort régénérée, née à nouveau en Jésus-Christ. Sa philanthropie est avant tout religieuse. Elle adopte un jeune muet, d'intelligence bornée, qu'elle élève avec une charité admirable, mais ne réussit point à donner à son imagination concrète la notion de Dieu. Elle s'avise alors d'un stratagème : elle prend un soufflet, le manœuvre devant la figure de l'enfant ; Dieu est comme le vent, tout près de nous mais invisible. Le dimanche, elle reçoit jusqu'à soixante élèves du voisinage, à qui elle enseigne l'Écriture. La misère et la barbarie de Saint-Giles's, la fameuse paroisse Irlandaise de Londres, la frappe au cœur ; comme remède, elle projette d'y élever une église anglicane, et à force de patiente énergie y réussit (1). Elle se passionne pour la cause des Juifs persécutés ; lorsqu'en 1844 l'empereur de Russie visite l'Angleterre, elle lui remet un mémoire en faveur de ses sujets israélites. « Son caractère impulsif et enthousiaste, » dit sa biographe, « aurait été pour elle une source d'épreuves et de tentations, si elle n'avait toujours eu l'habitude de chercher son guide dans les Écritures (2). »

Telle est la puritaine sentimentale qui veut, elle aussi, écrire un plaidoyer romanesque pour la législation industrielle. Sa pensée n'est rien moins que révolutionnaire. Nous avons cité son jugement sur le socialisme (3). Elle aimait à signaler, nous dit Mrs. Balfour, la nécessité d'instruire la

(1) Charlotte Elisabeth fait donc partie de l'Église établie. Ce n'en est pas moins une puritaine. En 1841, elle attaque violemment le mouvement d'Oxford dans le « Protestant Magazine ».

(2) « Her impulsive enthusiastic character would have been to her a great trial and temptation, if she had not been always in the habit of going to the Scriptures for direction. »

(3) Cf. plus haut, p. 193.

fraction du peuple la moins misérable; classe importante, car le Chartisme et les doctrines subversives y recrutent leurs agents les plus dangereux. *Hélène Fleetwood* est écrite dans cet esprit. — Les Green, gens honnêtes, pieux, rangés, modèles, vivent à la campagne, au bord de la mer; mi-paysans, mi-pêcheurs, ils ont les vertus et la santé rustiques. La petite Hélène Fleetwood, une orpheline qu'ils ont recueillie, n'est pas moins édifiante. Le père meurt, la misère entre au logis. Des bourgeois durs et secs, les commissaires de l'assistance publique, les envoient à la ville pour se débarrasser d'eux. Ils y trouvent, comme on le leur a promis, des salaires plus élevés ; ils y trouvent aussi les souffrances, les tristesses, les corruptions de la vie industrielle. Le mal est dépeint avec conscience, exactitude et médiocrité. L'auteur affirme qu'elle n'invente rien ; tous les faits sont empruntés aux témoignages officiels ; nous pouvons l'en croire (1). C'est une dissertation, non une œuvre d'art ; c'est un traité d'apologétique chrétienne, où Satan prend la forme du manufacturier. Les accents bibliques et prophétiques abondent. « Au système, vil, cruel, destructeur du corps et de l'âme ; au système industriel, nous ne pouvons attribuer la dépravation intime du cœur humain ; mais nous le dénonçons comme étant lui-même un fruit immonde de cette dépravation sous sa forme haïssable, la cupidité ; et comme à son tour la racine fertile de tous les maux qui peuvent anéantir l'homme en l'homme, et faire d'un pays chrétien et civilisé l'objet de la colère juste et sainte de Dieu »... (2) Cette violence ne

(1) P. 51-2

(2) « On the system, the vile, the cruel, the body and soul murdering system of factory labour, we cannot charge the innate depravity of the human heart ; but we do denounce it as being in itself a foul fruit of that depravity under its hateful form of covetousness, and of being in turn the prolific root of every ill that can unhumanize man, and render an enlightened Christian country the mark of *God's most* just and holy indignation » (p. 167).

doit pas nous faire illusion ; la veuve Green a toujours à la bouche la fameuse formule : faisons notre devoir dans la situation où il a plu à Dieu de nous appeler.

Et pourtant, à la longue, *Hélène Fleetwood* émeut et persuade. L'indignation sincère, la force de la vérité, soulèvent le livre, suppléent à l'insuffisance des moyens artistiques. L'acharnement tenace de l'attaque produit le même effet que l'habileté stratégique. La précision des faits, leur minutie laborieuse, entraînent la conviction. La manufacture de coton est décrite en détail, avec les diverses espèces d'ouvriers, leurs tâches, leurs fatigues spéciales (1) : le « spinner », le « piecener », le « scavenger », sont mis sous nos yeux (2). Les défauts du « Factory Act » de 1834, les moyens employés pour l'éluder, sont exposés longuement. Un inspecteur et quatre agents n'ont pas à visiter moins de cinq comtés et la moitié du Yorkshire, avec 1800 fabriques (3) ; leurs pouvoirs sont trop limités, pour permettre une répression efficace ; il faut à un agent la permission du propriétaire pour visiter une fabrique ; la prescription couvre tous les délits après quatorze jours (4). Devant les magistrats, ses alliés naturels, un manufacturier pris en faute est condamné à une amende dérisoire (5). Le patron, son luxe insolent, les meubles rares, les serres, les plantes exotiques qui ornent sa demeure, son attitude hautaine, dure et froide envers la mère Green, rappellent invinciblement les types

(1) Pages 109-111.

(2) Nous avons expliqué le mot « piecener ». Le « spinner » est l'ouvrier-chef, qui surveille le métier à filer. — Le « scavenger », ordinairement un enfant, se glissait à plat ventre sous le métier en marche pour balayer les déchets de coton.

(3) Page 199.

(4) Page 200. — L'auteur renvoie aux Enquêtes parlementaires.

(5) Le fait est mis en action ; p. 254-76.

plus finement justes de Mrs. Gaskell (1). Surtout, la vigueur étroite mais sûre de la conviction religieuse devenue sociale renverse les obstacles, détruit les sophismes, triomphe même de la timidité bourgeoise, s'échappe en accents qui portent loin. Le « libre » contrat de travail apparaît à l'auteur comme une hypocrisie. « Volontairement ! — Non, ce n'est pas un acte volontaire. Vous savez bien que les exigences de la nature doivent être satisfaites : et bien que votre frère affligé de misère ne demande que le morceau de pain sec dont s'écarterait votre chien délicatement nourri, sans cette croûte il ne peut vivre (2). » Des frères : c'est la Bible qui l'enseigne ; la Bible que l'industriel affecte de lire, et qui le condamne (3). Le thème de « l'esclavage blanc » est développé avec éloquence (4). Quelques passages rappellent les pages les plus violentes d'Engels (5).

Hélène Fleetwood, dans sa médiocrité littéraire, est représentative. En elle revit la réaction spontanée des âmes moyennes, religieuses et Bibliques, qui font la force de la bourgeoisie anglaise, contre l'œuvre même de leur génie pratique et de leur classe. Elle est faite pour les lectures lentes, les indignations durables, les méditations sérieuses, qui forment les convictions de ces esprits lourds et droits. Sur un public habitué aux discussions religieuses,

(1) Page 172-5. — « These riches had hardened his heart, had stifled the pleadings of humanity, and made him not only cold and proud, but cruel. » (P. 175.)

(2) « Voluntarily ! — No, it is not a voluntary act. You well know that the cravings of nature must be satisfied; and though your poverty-stricken brother asks no more than the dry morsel from which your pampered dog would turn away, still without that morsel he cannot exist. » (P. 372.)

(3) Page 156.

(4) Page 187.

(5) Par exemple, une tirade déclamatoire, mais riche de faits, sur le travail des enfants dans les manufactures, p. 165-6.

nourri de théologie combative, avide aussi de faits précis, d'arguments concrets, le roman a pu agir à la façon d'un traité didactique, auquel un minimum d'art aurait gagné bien des lecteurs. Cette influence, Mrs. Beecher Stowe, l'auteur de la *Case de l'Oncle Tom*, la reconnaît à Charlotte Elisabeth. « C'est une femme à l'esprit vigoureux, aux sentiments puissants, sachant remarquablement influencer l'opinion publique »... « Les tableaux que cette dame a tracés de la vie industrielle sont de justes exemples de ce que de telles peintures doivent être (1). » Ils instruisent sans corrompre, ils donnent l'horreur du mal sans en graver l'impression dans la chair. La bourgeoisie anglaise, pieuse et prude, eût pu accepter ce jugement d'une Américaine. — Ainsi la sentimentalité sociale aboutit encore ici à l'interventionnisme chrétien. Mais un trait est à relever : l'auteur veut que l'Église se jette dans la mêlée. Il faut que le pasteur mène le combat contre l'impiété industrielle (2). L'idéal du prêtre comme réformateur social se dessine dans les indignations timides du roman féminin ; Kingsley et ses amis en feront l'une des pièces maîtresses de leur socialisme chrétien.

(1) « The authoress is a woman of strong mind, powerful feeling, and of no inconsiderable share in influencing the popular mind... This lady's delineations of factory life are just illustrations of what such delineations ought to be. » (Charlotte Elizabeth, *Works*, American Edition, 1849. — Introduction, by Mrs. Beecher Stowe).

(2) Cf. p. 195 et 230. — « Any subject in which the glory of God and the welfare of the poor in the land were concerned, was perfectly and especially suited to the interest of a minister of the Gospel » (230).

CHAPITRE VIII

Kingsley : le socialisme chrétien

Chez Kingsley et ses amis, le socialisme chrétien arrive vers 1848 à sa claire formule. Le « remords social » de la classe moyenne est prolongé par un groupe de pasteurs et d'idéalistes, jusqu'à la limite où il rejoint les doctrines révolutionnaires. Rencontre toute verbale, sans doute ; les idées ne suivent pas les mots jusqu'au bout ; les hardiesses de Kingsley restent plus voisines de l'interventionnisme philanthropique que du socialisme d'Owen. Mais cette alliance de termes a une portée considérable ; sa fortune devait être singulière ; et elle apparaît comme l'aboutissant naturel d'un vaste mouvement antérieur. — Le roman avait déjà exprimé la sentimentalité sociale de Dickens, le romantisme politique de Disraeli, la protestation de Mrs. Gaskell contre le « laisser-faire » industriel. C'est lui encore qui sert d'instrument à la propagande du socialisme chrétien. Comme les dernières par ordre chronologique (1), *Yeast* et *Alton Locke* sont les plus riches des œuvres que nous étudions. Un écrivain de grand talent y incorpore définitivement à la fiction anglaise les aspirations et les idées les plus vivantes de son temps.

(1) *Nord et Sud* et *Les Temps difficiles* sont postérieurs à *Alton Locke*. Kingsley n'en est pas moins le dernier venu du groupe des *romanciers* interventionnistes.

I

Charles Kingsley, né en 1819, était fils d'un pasteur du Devonshire (1). Son père appartenait à une vieille famille de bourgeoisie campagnarde. Sa mère, fille d'un magistrat établi aux Barbades, avait toute l'ardeur imaginative d'une créole. L'hérédité, si flottante souvent, se précise et se fixe dans le cas de Kingsley. Il est impossible de ne pas retrouver en lui un squire et un poète. Dans ses plans de réforme, la « gentry » gardera toujours sa place ; et nul parmi les romanciers, sauf Dickens, n'a offert un plus parfait contraste avec les esprits raisonneurs de l'école intellectualiste. Nature souple et impressionnable, d'ailleurs, on le sent moulé par tous les contacts qu'il a subis ; à défaut d'une influence plus radicale et plus mystérieuse, il a pu dans l'éducation même recevoir l'empreinte de ses parents. Après eux, il a été formé par les milieux physiques où il a passé. Suivant son père à Barnack, dans le comté de Northampton, il y apprit à sentir le charme délicat et triste du « marais », de cette plaine uniforme et basse qui s'étend au nord de Cambridge (2). Puis à Clovelly, où son père devint recteur en 1830, il courut les falaises, aspira l'odeur des algues, aima l'une des unions les plus belles de la verdure et de la mer (3). Les pêcheurs, dont il connut intimement la vie de fatigues, développèrent en lui l'idéal de l'humanité vigoureuse et hardie, tel qu'il l'a fait vivre dans ses héros. Il reçut d'eux aussi le don des simples, l'habitude familière des âmes

(1) Il naquit au presbytère de Holne. — Pour sa vie, nous suivons l'ouvrage de sa veuve, *Charles Kingsley. His Letters and Memories of his Life* ; 3e édition, 1877.

(2) *Letters*, etc. — Vol. I, p. 18-14.

(3) Ibid., vol I, chap. II.

frustes, l'art de la sympathie, et l'adaptation rapide de soi-même aux autres ; plus tard, parmi les socialistes chrétiens, nul ne sera plus populaire, plus écouté des ouvriers de Londres, n'aura sur les Chartistes une influence aussi personnelle. Clovelly a déterminé, enfin, l'une des principales tendances de son effort social. La nature riche et saine dont il s'y imprégna acheva d'épanouir en lui la vie des sens. Une animalité fougueuse, exubérante, restera jusqu'au bout la marque de sa personne et de son œuvre. Passionné pour les sports, plein des joies fortes que donnent l'air libre, les eaux courantes, les marches au soleil ou à la pluie, les sourires et les colères des éléments, il sentira avec intensité les aspects physiques de la misère. Les couleurs, les odeurs et les saveurs de l'habitat urbain, les souffrances sensitives du prolétariat, exerceront sur lui une sorte de fascination morbide. Le mal lui apparaîtra sous la forme du « slum ». Sa croisade s'attaquera aux conditions sanitaires où vivent les pauvres ; il sera surtout l'un des apôtres de l'hygiène sociale.

Sa précocité fut remarquable. A 4 ans, il avait prêché son premier sermon ; à 4 ans et 8 mois, écrit son premier poème (1). Son éducation Biblique, son instinct poétique, apparaissent dans ces petits miracles ; sa facilité d'assimilation aussi, la versatilité de son tempérament, source de sa force et de sa faiblesse. Dès ces premières années, les sciences naturelles l'attirent ; il les aimera toujours, en artiste plus qu'en savant. A 17 ans, il entre en contact avec Londres ; son père est recteur à Chelsea, il suit comme externe les cours de King's College. En 1838, il est inscrit à Magdalen College, Cambridge. Il y reste 4 années, les plus fécondes de sa jeunesse (2). Il connaît

(1) *Letters*, etc., — I, 8-10.
(2) *Ibid.*, I, chap. III.

à cette époque les doutes religieux : la Trinité révolte son intelligence ; le credo selon Athanase lui paraît « bigot, cruel et équivoque » (1). Comme Wordsworth, mais plus tôt, il sent fuir l'intuition qui lui offrait Dieu dans la nature ; les extases de l'enfance s'effacent, le monde matériel demeure, éclatant et riche, mais sans profondeur (2). Un autre mysticisme remplace alors les ivresses du naturalisme panthéiste. En 1839, il rencontre la jeune fille qui devait être sa femme. Elle lui révèle le mouvement idéaliste, les œuvres de Coleridge et Carlyle. A leur école, ses doutes disparaissent : l'évangile du travail et la religion intuitive chassent les tourments de la pensée. — Cambridge, nous l'avons vu, était comme Oxford un centre de renaissance religieuse. Si Kingsley par instinct s'oppose de bonne heure à l'idée catholique, et se déclare l'ennemi de Pusey et Newman, il subit profondément l'influence de leur grand rival, Frederick Denison Maurice (3). Cette personnalité remarquable est intimement associée à celle de Kingsley. Esprit suggestif, plutôt fait pour rayonner que pour se concentrer, Maurice, comme son maître Coleridge, n'a pas mis l'essentiel de lui-même dans ses livres. Né en 1805, il était de quatorze ans l'aîné de Kingsley. Il le dominait surtout par la maturité de l'intelligence. De bonne heure, il avait aperçu l'opposition de l'économie orthodoxe et de

(1) Ibid., I, 44-48.

(2) Ibid., I, 50 — La plupart des jeunes gens qui arrivent à la vie littéraire entre 1830 et 1840 subissent une crise de ce genre. Cf. *Pauline* (1833) et *Paracelsus* (1835) de Robert Browning. — Kingsley devait garder rancune au panthéisme, et à Shelley, qui lui en avait donné la sensation la plus vive : Cf. *Yeast*, chap. I. Il n'en conserve pas moins une préférence instinctive et imaginative pour la théorie de l'immanence, contre laquelle sa raison religieuse proteste en vain. Il est accusé et convaincu de panthéisme par Rigg, *Modern Anglican Theology*; p. 262-3.

(3) Sur Maurice, voir *The Life of Frederick Denison Maurice*, etc... edited by his son, Frederick Maurice, 1884.

l'éthique sociale. Son *Royaume du Christ* (1842) continue l'effort de Coleridge pour rendre la religion rationnelle, c'est-à-dire le rationalisme religieux (1). Sa pensée théologique est acceptée par Kingsley ; la doctrine de l'incarnation en est la base. Jésus, le Logos de la pensée grecque, le Verbe de Dieu, s'est fait homme. Il a élevé ainsi à une dignité supérieure non seulement l'âme mais le corps. La société humaine, la civilisation, ont un prix en elles-mêmes, et Dieu guide leur évolution. « Dieu a un plan pour le monde ; la politique du cynique et de l'agnostique social, non seulement est fausse, mais est un grossier blasphème contre les desseins de Dieu sur l'humanité .. Il y a un idéal chrétien de la société (2). » Des relations personnelles, à partir de 1844, s'établissent entre les deux hommes (3). Désormais, leur développement est parallèle. Dans ses idées sociales, Kingsley ne dépassera point Maurice ; il le modifiera par la fougue poétique de son tempérament. Il a hautement reconnu sa dette : « Je dois tout ce que je suis à Maurice... Je cherche seulement à enseigner aux autres ce que je reçois de lui... Je vis pour être son interprète auprès du peuple d'Angleterre (4). »

L'action l'attire invinciblement. Ordonné en juillet 1842, il s'établit à Eversley, dans le Hampshire. Il y restera 33 ans (5). Vicaire d'abord, il devient recteur en 1844, et se marie la

(1) Pour l'influence de ce livre sur Kingsley, cf. *Letters*, etc. ; I, 84 sqq.

(2) « God has a plan for the world;... the policy of the cynic and social agnostic is not only not true, but is a gross blasphemy against God's purpose for humanity... There is a Christian ideal for society. » (Stubbs, *Ch. Kingsley and the Christian Social Movement*, p. 20-21).

(3) *Letters*, etc.; I, 127.

(4) « I owe all that I am to Maurice... I aim only to teach to others what I get from him... I live to interpret him to the people of England. » (Yarnall, *Wordsworth and the Coleridges*, p. 190).

(5) *Letters*, etc.; I, chap. IV.

même année. Pasteur modèle, il déclare au vice et à la misère une guerre sans merci. Contre l'ivrognerie des paysans, leurs instincts de contrebande, leur incurie et leur routine ; contre l'indifférence ou l'hostilité du squire, Sir John Cope, chasseur de renards à l'ancienne mode, fermé à toute notion du devoir social, il bataille avec un acharnement joyeux d'énergique (1). Toujours sur les chemins, courant la campagne, visitant les masures, il apprend dans leurs détails les souffrances du prolétariat agricole ; il se crée avec ses paroissiens la même intimité d'âme, qu'avec les pêcheurs de Cornouailles (2). Sa bonne humeur, sa force, son goût pour les exercices violents, le rendent populaire. C'est ainsi, par l'action, qu'il arrive à la croyance sociale ; ses idées naissent de ces démarches, d'abord instinctives. Elles expriment dans un langage nouveau sa combativité naturelle, déjà traduite en ardeur religieuse. La crise de vaillance et d'optimisme qui remplace ses doutes évanouis, la certitude de la foi retrouvée, avaient fait de lui un apôtre enthousiaste de l'Église Anglicane ; il devait plus tard engager avec Newman une polémique célèbre (3) ; la guerre à la misère est une autre forme de la guerre à l'hérésie. « Je ne croirai jamais qu'un homme ait un véritable amour pour le bien et le beau, s'il n'attaque pas le mal et le laid dès qu'il l'aperçoit. Aussi faut-il vous résigner à me voir toujours, Dieu aidant, un pourchasseur d'abus, jusqu'à ce que les abus

(1) Kingsley, nous dit J. M. Ludlow, s'attira le mauvais vouloir du squire en refusant de lui tenir tête le verre à la main. Le squire appartenait à la vieille école « des cinq bouteilles ». Il lui demanda aussi de l'argent pour bâtir des écoles, et eut l'audace de lui dire que « certains de ses cottages n'étaient pas habitables ». (« The Economic Review », 1893 ; p. 497).

(2) *Letters*, etc. ; I, 124 sqq.

(3) C'est à la suite de cette polémique que Newman écrivit son *Apologia pro vita sua* (1864).

cessent — pas avant... Je suis plongé dans les *Périls de la Nation* (1). »

Nous avons cité ce livre, où s'entend clairement, plusieurs années d'avance, la voix encore anonyme du socialisme chrétien (2). Kingsley y trouvait ce que réclamait son instinct, l'élargissement social de la renaissance religieuse. Toutes les influences du tempérament et du milieu le poussent dans la même voie. Mais s'il a la volonté d'agir, le zèle de l'apôtre, la perception émotionnelle et imaginative du mal, le talent littéraire enfin, tout ce qui fait à cette époque les grands champions de l'interventionnisme, que sait-il des faits et des doctrines? Sa première expérience des luttes sociales a été inoubliable. Il était à l'école près de Bristol, en 1831, lors des émeutes qui ont ensanglanté la ville. De loin, il a vu l'incendie empourprer le ciel. Ce jour là, dit-il, « je reçus ma première leçon de ce qu'on appelle aujourd'hui la Science Sociale... » Il vit, quelques jours après, les murs noircis, les restes carbonisés des victimes. « Ce que j'avais vu fit de moi, pour plusieurs années, le plus parfait aristocrate, plein de haine et de mépris pour ces classes dangereuses, dont je venais de découvrir l'existence. Il fallut plusieurs années — et des années de commerce personnel avec les pauvres, pour m'expliquer le sens véritable de ce que j'ai vu ici il y a 37 ans... » (3) L'impression reçue ne

(1) « I will never believe that a man has a real love for the good and beautiful, except he attacks the evil and disgusting the moment he sees it. Therefore you must make up your mind to see me, with God's help, a hunter out of abuses till the abuses cease — only till then... I am deep in the *Perils of the Nation* ». (*Letters*, etc.; I, 121 —, lettre du 21 avril 1844).

(2) Cf. chap. III, section VII.

(3) « It was in this very city of Bristol, 37 years ago, that I received my first lesson in what is now called Social Science.... What I had *seen* made me for years the veriest aristocrat, full of hatred and *contempt* of these dangerous classes, whose existence I had for the

devait pas s'effacer ; la frayeur de l'émeute se réveillera chez Kingsley aux heures critiques. — D'autre part, comme Dickens, il n'a point connu la grande industrie. A Londres, il avait entrevu les couches sociales d'où sont tirés les héros des *Esquisses de Boz*. A Eversley, il explora la condition des journaliers agricoles. Les documents officiels, la littérature, la presse, lui transmirent comme au grand public une image générale des maux industriels (1). Mais il ne subit jamais, dans ces années décisives, le contact de l'usine et de la grande production moderne. Plus tard, à Londres encore, de 1848 à 1850, il devait fréquenter les artisans, les ouvriers de petite industrie, les classes où se recrutait le Chartisme métropolitain ; les tailleurs, les cordonniers, les imprimeurs, les maçons, les ébénistes, formeront le public ordinaire des réunions organisées par les socialistes chrétiens. Ainsi s'expliquent les analogies profondes qui rapprochent les tendances sociales de Kingsley et celles de Dickens. Plus conscient, plus instruit, plus mêlé à la lutte que son grand rival, Kingsley adoptera comme lui ses idées aux besoins du petit atelier. La coopération, telle qu'il la concevra, sera l'arme défensive des artisans contre les gros patrons. Une différence originelle sépare sa doctrine et celle d'Owen. Ses romans ne mettent en scène que les problèmes de la petite production, industrielle ou agricole.

Cependant les doctrines rivales lui sont enseignées par les livres et la vie. Qu'il ait lu ou non Ricardo et Malthus, il

first time discovered. It required many years — years, too, of personal intercourse with the poor, to explain to me the true meaning of what I saw here 37 years ago. . » (*Sanitary and Social Essays* ; Great Cities and their influences on good and evil; à Bristol, 1857).

(1) Kingsley écrit en 1844 « The refined man to me is he who cannot rest in peace with a coal mine or a factory, or a Dorsetshire peasant's house near him, in the state in which they are... » (*Letters*, etc.; I, 121).

en trouve la substance dans les brochures, les journaux, les revues, dans les réfutations passionnées de la littérature sentimentale. La nouvelle loi des pauvres, dont il voit le fonctionnement sous ses yeux, lui donne l'image concrète du « laisser-faire. » Il parle en 1844 des « effets horribles » de cette loi (1). Chez Carlyle, au contraire, il trouve la dénonciation vigoureuse de l'individualisme. « Il me paraît de plus en plus que ces écrits de Carlyle... ne mènent point à la tristesse et au chagrin ; — que leur interprétation de la vie n'est pas sombre, mais brillante et gaie (2). » Sur un point, il est vrai, il se sépare de Carlyle ; il ne condamne pas toutes les formes du libéralisme. La démocratie est pour lui autre chose que la traduction politique du « laisser faire » : elle est d'ailleurs inévitable. « Mon cœur est tout entier, non pour le retour au passé, au dehors ou au dedans, mais pour le progrès.... L'élément nouveau est la démocratie, dans l'Église et l'État. A quoi sert de nous demander si elle est bonne ou mauvaise, nous ne pouvons l'arrêter. Christianisons-la plutôt (3). » Kingsley ne participe pas consciemment à la tendance réactionnaire du mouvement idéaliste. Ses romans seront indulgents aux espoirs politiques du Char-

(1) « The horrid effects of that New Poor Law ... You must be behind the scenes to see the truth, in places which the Malthus's and — 's know nothing of. » (*Letters*, etc., I, 121.)

(2) « More and more I find that these writings of Carlyle's... do not lead to gloomy discontent; — that theirs is not a dark but a bright view of life. » (*Letters*, etc., 17 avril 1844.) Kingsley nomme *Past and Present* parmi ces écrits de Carlyle. — Il a reconnu franchement sa dette. « I cannot say what I personally owe to that man's writings. » (Ibid., I, 378.)

(3) « My whole heart is set, not on retrogression, outward or inward, but on progression... The new element is democracy, in Church and State. Waiving the question of its evil or its good, we cannot stop it. Let us Christianise it instead » (*Letters*, etc.; lettre datée de décembre 1846.)

tisme (1) : son idéal de coopération aura une forme républicaine. Cette différence, pourtant, ne doit point nous tromper. L'instinct et le tempérament, chez Kingsley, sont aristocrates et conservateurs. Comme Dickens, il oscillera entre l'idée égalitaire, et le sentiment des inégalités bienfaisantes.

Ainsi naît, avec sa complexité, ses limites, la philosophie sociale de Kingsley. Elle est formée vers 1845. L'influence de Maurice et celle de Carlyle l'enrôlent parmi les jeunes chefs de la réaction sentimentale. Son originalité, dans ce mouvement, est l'indépendance de son caractère, et une certaine vigueur personnelle qui le rapproche en un sens de l'individualisme. Kingsley n'insistera pas sur le rôle de l'État ; la sujétion politique lui paraîtra toujours une rançon trop chère du bien-être matériel. Il se sépare ainsi nettement de la « Jeune Angleterre » ; comme le mouvement d'Oxford, le socialisme féodal lui est suspect. Et pourtant, ses ennemis sont les mêmes que ceux de Carlyle et Disraeli : l'égoïsme industriel, l'économie orthodoxe, l'esprit mercantile, la concurrence. Contre des adversaires communs, il fait appel aux mêmes alliés : l'Église, la « gentry », la sagesse ouvrière, prête à reconnaître les véritables supériorités sociales. Il écrit en 1852 : « Je ne me suis jamais écarté de mon unique idée, depuis 7 ans, que la vraie bataille du temps — si l'Angleterre peut être sauvée de l'anarchie et du scepticisme, et de l'épuisement causé par la concurrence et l'esclavage des masses — ne met pas aux prises le Radical ou le Whig ~~avec le~~ Peelite ou le Tory (laissons les morts enterrer leurs morts), mais l'Église,

(1) « On at least one occasion he publicly and deliberately declared himself a Chartist — a name which then meant a great deal. » (*Letters*, etc.; I, 306.)

l'homme de bonne famille et l'ouvrier, avec les boutiquiers et l'école de Manchester (1). »

C'est l'Église qui mènera le combat. Disraeli lui avait attribué ce rôle, mais du dehors ; Kingsley le lui attribue, et du dedans. Pasteur, il élargit naturellement la mission du clergé. Son premier livre est déjà l'œuvre d'un socialiste chrétien. La discussion théologique et l'enseignement social s'y mêlent curieusement. Depuis plusieurs années, il avait trouvé la formule de son attitude religieuse. D'un côté le Puritanisme, de l'autre le Papisme ; entre les deux, le scepticisme « Mammonite » de la bourgeoisie. Il est encore un juste milieu, qui est un sommet, bien supérieur à l'indifférence impie : c'est la fidélité pure et simple à l'Église anglicane, avec un peu de cette largeur philosophique qui sera le privilège de la « Broad Church » (2). — La « *Tragédie de la Sainte*, ou la véritable histoire de sainte Élisabeth de Hongrie », drame social (1848) (3), est destinée à illustrer cette thèse (4). Ici l'intention religieuse domine ; mais il est intéressant de la voir s'imprégner d'aspirations sociales. Élisabeth, au milieu de la pièce, apparaît « sans manteau ni souliers, un panier vide à la main » (5). « Nous sommes assis

(1) « I have never swerved from my one idea of the last 7 years, that the real battle of the time is – if England is to be saved from anarchy and unbelief, and utter exhaustion caused by the competitive enslavement of the masses – not Radical or Whig against Peelite or Tory (let the dead bury their dead), but the Church, the gentleman and the workman, against the shopkeepers and the Manchester School. » (*Letters*, etc. ; I, 314-15).

(2) Ce parti se forme vers 1850 à l'intérieur de l'Église anglicane.

(3) « *The Saint's Tragedy*, or the True Story of Elizabeth of Hungary » ; by Ch. Kingsley junior, with a Preface by Prof. Maurice.

(4) Voir l'Introduction.

(5) Acte II, scène V. « Elizabeth enters without cloak or shoes, carrying an empty basket. « We sit in a cloud, and sing like pictured *angels, And say*, the world runs smooth ; — while right below Welters

sur un nuage, et chantons, comme des anges de peinture, et disons, le monde progresse en paix ; tandis que juste au dessous bouillonne et fermente l'amas de vie obscure sur lequel est bâti notre État. J'ai vu en ce jour ce que je pourrais être, sans cesser d'être chrétienne.... Je veux goûter à cette même pauvreté — essayer de ces tentations, de ces rancunes, de ces hontes qui la rongent, et dont nous lui faisons un reproche ; comment sonder un mal sans le ressentir ? Tu voudrais être l'ami du pauvre ? Il faut geler avec lui, faire l'épreuve de l'insomnie affamée — que ton dos courbaturé se plie au dessus du sillon interminable ; comment fut-il, le Bienheureux, rendu parfait ? Par la souffrance — la fraternité de la souffrance volontaire. » Voici qu'un marchand expose ingénuement sa moralité commerciale. « Je gagne mon pain en achetant du blé bon marché, et en le revendant où il est le plus cher. Vous en avez besoin, et vous devez le payer selon votre besoin (1). » Il s'attire une réplique foudroyante d'Élisabeth. En face du comte Hugo, Malthusien orthodoxe, et de l'Abbé, individualiste et utilitaire, Walter de Varila, qui représente « la saine animalité de l'esprit Teutonique (2) », défend les droits du pauvre, et prêche l'intervention chrétienne (3). — *Sainte Élisabeth*

the black fermenting heap of life On which our state is built; I saw this day What we might be, and still be Christian woman.... I will taste somewhat this same poverty — Try these temptations, grudges, gnawing shames, For wich 'tis blamed; how probe an unfelt evil? Wouldst be the poor man's friend? Must freeze with him — Test sleepless hunger — let thy crippled back Ache o'er the endless furrow; how was He, The blessed One, made perfect? Why, by grief — The fellowship of voluntary grief. »

(1) « I get my bread by buying corn that's cheap, and selling where 't is dearest. Man, you need it, and you must pay according to your need » (Acte II, scène VIII).

(2) Introduction.

(3) Acte II, scène IX.

est une première ébauche, encore timide, des romans qui suivent ; il y manque cette vivacité, cette fièvre d'audace que donne à Kingsley le coup de fouet de 1848, et qui animent tout ce qu'il écrit pendant deux années.

II

Dans ses romans à thèse, Kingsley a mis la pensée commune d'un groupe. Les « socialistes chrétiens » ont été un moment les principaux représentants de l'idéalisme social ; il faut connaître les grandes lignes au moins de leur histoire, pour comprendre *Yeast* et *Alton Locke*.

Nous ne rappellerons pas ici les origines du socialisme chrétien. Du point de vue anglais, nous avons indiqué les tendances profondes, qui correspondent dans le caractère national à cette doctrine (1). Nous avons énuméré certains prédécesseurs de Maurice et Kingsley. Le nom même de socialisme chrétien n'apparaît pas avant 1850 (2). La chose, nous dit un ancien ami de Kingsley, commença en 1848, car « en cette année naquit la conviction, dans les esprits des hommes qui devinrent les chefs du mouvement, que le socialisme dans son essence s'accordait avec l'Évan-

(1) Chapitre III, section VIII. — Sur les origines du socialisme chrétien, cf. Nitti, *Le Socialisme catholique*, trad. française, 1894 ; chap. I-IV.

(2) On le trouve pour la première fois en tête des « Tracts on Christian Socialism, » publiés par Maurice et ses amis. Maurice écrit à Ludlow, pour justifier ce titre : « Tracts on Christian Socialism » is, it seems to me, the only title which will define our object, and will commit us at once to the conflict we must engage in sooner or later with the unsocial Christians and the unchristian Socialists. » (Janvier ou Février 1850; *Life of F. D. Maurice*, II, 34-5). — Ce texte montre bien de quelle double préoccupation est sorti le nom de « socialisme chrétien ».

gile du Christ, et devait être rendu chrétien (1). » La Révolution de février, nous le savons, eut un contre-coup presque immédiat en Angleterre. Le 10 avril, la dernière pétition Chartiste fut présentée à la Chambre des Communes. Annoncée et prévue, cette journée, on ne l'ignorait pas, serait décisive. Une bataille, une révolution peut-être, semblaient imminentes. De son presbytère d'Eversley, Kingsley suivait les événements avec passion. Souvent déjà, il avait visité Londres, où Maurice, chapelain de Lincolns' Inn depuis 1846, le recevait en ami. A la veille du drame, il courut à la capitale (2). Son ardeur généreuse, ses opinions, lui imposaient à la fois un rôle actif et modérateur : il ne pouvait rester éloigné d'une lutte où tant de justes révoltes risquaient de tomber en de si grands excès. Le 10 avril, il voulut se rendre à Kennington Common : c'était le rendez-vous indiqué par O'Connor. Mais les ponts étaient gardés : Kingsley ne put passer la Tamise. Dans l'anxiété de ce jour, chez Maurice, les hommes se rencontrèrent et se groupèrent, qui allaient agir ensemble (3). L'échec lamentable de O'Connor, en écartant tout péril révolutionnaire, leur délia les mains. Pleins de cette pensée, que les causes profondes du mal restaient vivantes : encore sous le coup de la crise qui avait secoué l'Angleterre

(1) « From that year grew up the conviction in the minds of those who became leaders in the movement, that socialism in its essence was in agreement with Christ's Gospel, and must be made Christian » (J. M. Ludlow, the Economic Review, 1893 ; the Christian Socialists of 1848).

(2) Pour tout ceci, nous utilisons surtout l'article de Ludlow, déjà cité ; le livre de Stubbs ; et celui de Brentano, *Die Christlich-soziale Bewegung in England*, 2e édition, 1883.

(3) Kingsley fit ce jour-là connaissance avec Ludlow, par l'intermédiaire de Maurice (*Life of Fred. D. Maurice*, vol. I, p. 460). — Un fait significatif est que Maurice se présenta au bureau de recrutement de la garde nationale, pour s'enrôler contre les Chartistes (Ibid. I, 472).

comme l'Europe, ils se concertèrent, résolurent de joindre leurs forces et leurs pensées pour une action commune.

Maurice fut le centre, par droit de génie et d'antériorité. Depuis 1846, il avait entrepris avec son ami Ludlow une œuvre de bienfaisance autour de Lincoln's Inn. Près de lui, avec Kingsley, se placèrent Charles Mansfield, Thomas Hughes, Hare, Scott, Parker, Ludlow. On décida une agitation pacifique, par le livre et la parole. Le Chartisme avait échoué, et ce n'était pas un mal : la violence n'est point un instrument de progrès. Mais n'y avait-il pas une âme de vérité dans le Chartisme ? Ses revendications étaient légitimes ; l'erreur consistait à en attendre la guérison du mal social. L'éducation politique du peuple restait à faire. Le succès des « tracts » à Oxford était dans toutes les mémoires; Hare proposa une nouvelle série de brochures, où la bonne cause serait défendue. Maurice fut choisi comme éditeur de la « Politique pour le peuple » (1). — Ce périodique, qui parut du 6 mai à la fin de juillet, eut 17 numéros. Un manifeste rédigé par Maurice indiqua l'esprit dans lequel on travaillait (2). La substance du recueil est formée par des articles sur la « Fraternité, la Liberté, l'Égalité, » devises de la nouvelle République Française (3); des portraits politiques, fort intéressants, où s'affirme la préférence instinctive du socialisme chrétien pour le Tory et le conservateur, par opposition au radical et au Whig (4) : des lettres sur les

(1) « Politics for the People. »

(2) « Politics have been separated from household ties and affections — from art, and science, and literature... Politics have been separated from Christianity... But Politics for the People cannot be separated from Religion. They must start from Atheism, or from the acknowledgment that a Living and Righteous God is ruling in human society not less than in the natural world. » (Prospectus, n° 1).

(3) N°s 1, 4, 6.

(4) Party portraits, by John Townsend (Ludlow). The Tory, n° 4; The Conservative, n° 7; The Whig, n° 12; The Radical, n° 13.

événements de France, des discussions sur la Charte, les lois protectrices du gibier, la réforme sanitaire, les Universités. Le dernier numéro contient un aveu significatif. Nous voulions, dit l'auteur de l'article, étudier le Chartisme et le socialisme ; nous n'avons guère touché qu'au premier. « Nous ne nous sommes pas vraiment engagés dans le sujet qui devait, nous l'espérions, prendre la première place ici, les rapports entre le capitaliste et le travailleur (1). » La publication s'arrêtait faute d'argent. Le numéro 11 (1er juillet) annonçait la fin prochaine ; malgré le nombre des lecteurs, les recettes ne couvraient pas les dépenses. Le journal eut, nous apprend le « Socialiste chrétien », un public peu nombreux mais fidèle de 2.000 lecteurs (2).

Maurice et ses amis ne perdirent pas courage. On imagina de se réunir pour lire la Bible, en commenter la portée politique. En décembre 1848, les soirées Bibliques chez Maurice commencèrent. Des ouvriers y furent invités. Ce fut l'origine, en 1849, de nombreuses réunions où les socialistes chrétiens se rencontrèrent avec les principaux chefs du Chartisme « moral » (3). C'est là que Kingsley put connaître les hommes, dont nous signalerons l'influence sur *Alton Locke*. Dans une de ces réunions, Maurice prononça des paroles mémorables : « La concurrence est présentée comme la loi de l'univers. C'est un mensonge. Le temps est venu pour nous d'annoncer que c'est un mensonge. Je ne vois qu'un remède, s'associer — pour travailler, non pour faire

(1) « We have not fairly entered upon the subject which we hoped would have been most prominent in our pages, the relation between the capitalist and the labourer. » (N° 17 ; More last words.)

(2) « The Christian Socialist », n° 10.

(3) La première de ces réunions eut lieu le 23 avril 1849. Il est intéressant de noter qu'un tailleur, le Chartiste Walter Cooper, y prit la parole (*Life of F. D. Maurice*, I, 536-8).

grève (1). » Depuis vingt ans, la révolte des consciences contre l'individualisme avait obscurément cherché cette formule. La critique de la concurrence avait été cent fois faite par les apôtres de la réaction idéaliste ; mais la théorie du travail associé, depuis longtemps trouvée par Owen, appliquée par ses disciples, ne s'était pas imposée à l'esprit des philanthropes (2). La coopération, avec Maurice et Kingsley, se dégage comme le fruit longuement mûri du sentimentalisme social. — La première société coopérative de tailleurs est fondée (1849). Aussitôt, l'expérience montre la nécessité de répandre une éducation spéciale, avant de généraliser cette forme nouvelle de production. A l'automne de 1849, la « Société pour l'avancement des associations ouvrières » (3) est organisée. Elle comprend, notamment, Ludlow, Maurice, Kingsley, Vansittart Neale, Hughes, et un réfugié français, Le Chevalier (4). Un nouveau périodique, le « Socialiste Chrétien », est créé en 1850 pour aider leur effort.

Si le sentiment générateur de cette invention vivait depuis longtemps en Angleterre, et si l'idée coopérative y est indigène, c'est de France que vint cette fois l'impulsion décisive. Au moment où Maurice prononce les paroles que nous avons citées, dans l'été de 1849, son ami Ludlow a fait un voyage à Paris (5). Il en est revenu enthousiasmé par le

(1) « Competition is put forth as the law of the universe. That is a lie. The time is come for us to declare that it is a lie. I see no way but associating, for work instead of for strikes. »

(2) Sur le « Union-Shop movement » de 1828-32, cf. B. Potter, *The Cooperative Movement in Great Britain*, p. 44 sqq.

(3) « The Society for the Promotion of working men's Associations. »

(4) Cabet, qui vivait alors à Londres, put échanger des idées avec les socialistes chrétiens. Cf. dans le « Christian Socialist », n° 35, une *lettre sur* « Cabet the Icarian », qui est personnellement décrit.

(5) *Pour tout ceci*, voir l'excellent livre de B. Potter, ch. v.

mouvement des « Associations Ouvrières ». Il apporte le remède anxieusement cherché. On l'accueille avec transport. « Je crus certainement », dit Hughes plus tard, « et d'ailleurs n'ai pas encore changé d'avis, — que nous avions trouvé la solution du grand problème du travail ; mais j'étais aussi convaincu que nous n'avions qu'à l'annoncer, et à fonder une association ou deux, pour convertir toute l'Angleterre, et inaugurer le millennium sans plus tarder, tant la chose me paraissait simple et facile (1). » — On sait comment Buchez avait dès 1831 tracé le plan de la méthode coopérative. Il exhorta les artisans de certains métiers à s'unir pour former des sociétés fraternelles d'industrie ; chaque groupe de travailleurs élirait un camarade comme directeur du travail, et représentant officiel de la société. Tous les profits de l'entreprise (après avoir payé le taux courant des salaires) seraient divisés en deux parts égales ; l'une gardée comme fond commun ou capital inaliénable, l'autre partagée proportionnellement au travail de chaque membre, ou mise de côté comme fonds d'assurance ou d'éducation pour les femmes, les veuves, les enfants. L'idée maîtresse de Buchez était donc l'élimination de l'entrepreneur. Il voulut réaliser dans l'industrie les trois vertus républicaines — fraternité dans le travail, liberté d'élire ou déposer le directeur du travail, égalité absolue de droits parmi les associés (2). Mais Buchez avait limité sa méthode aux artisans, sans autre capital que leur habileté technique,

(1) « I certainly thought, » said Mr. Hughes afterwards, « and for that matter have never altered my opinion to this day, that we had found the solution of the great labour question ; but I was also convinced that we had nothing to do but just to announce it, and found one association or two, in order to convert all England and usher in the millennium at once, so plain the whole thing seemed to me. » (B. Potter, *ouvrage cité*, p. 119.)

(2) Ibid., p. 120-121.

et qui se servaient d'outils, non de machines. « Car, en littérateur et en Parisien, il ne pensait qu'aux artisans de métiers qualifiés, et ignorait volontairement les faits nouveaux, l'ère nouvelle du machinisme (1). » Telle est la conception qui s'impose aux socialistes chrétiens. Elle répond à leur idéalisme, et à leur méconnaissance de la grande industrie. Nous verrons quel fut le sort des associations qu'ils fondèrent, et en quel sens leur œuvre a été utile à la coopération anglaise.

Le « Socialiste Chrétien » journal hebdomadaire, commença à paraître le samedi 2 novembre 1850 ; il vécut jusqu'à la fin de 1851 (2). Le premier numéro contenait encore un manifeste. John Townsend, c'est-à-dire Ludlow, y expliquait avec sa netteté ordinaire la « Nouvelle Idée (3) ». Le ton est plus ferme, plus agressif que dans la « Politique pour le peuple ». Si le rôle de l'État n'est point mis en évidence, l'idée interventionniste est présente. Les employés de chemins de fer sont comparés à des fonctionnaires ; le public a droit à leur compétence, il peut exercer sur eux son contrôle (4). Un article de fond étudie « les fins de l'Économie politique ». « Nous affirmons, et nous ne doutons pas que cette vue ne réunisse un jour tous les suffrages, — que le bien-être de l'homme est le but de l'Économie politique. Nous affirmons que la « production de l'homme », et de l'homme dans

(1) « For, as a litterateur and a Parisian, he thought solely of the artistic handicraftsmen, and he excluded from his consideration the novel facts of the new era of machinery. » (Ibid., p. 120).

(2) « The Christian Socialist ; a journal of Association, conducted by several of the promoters of the London working men's association. Price one penny. »

(3) Cette « New Idea » est « that Socialism, the latest born of the forces now at work in modern society, and Christianity, the eldest born of those forces, are in their natures not hostile, but akin to each other, or rather that the one is but the development, the outgrowth, the manifestation of the other » (N° 1).

(4) N° 11.

une condition de plus en plus élevée, est la fin, l'objet, le but dernier de l'Économie politique (1). » Des maximes empruntées à l'économie orthodoxe et des versets de la Bible sont mis en contraste (2). L'élément esthétique apparaît ici nettement. On cite des vers de Keats, une page de Ruskin sur la beauté du ciel, empruntée aux *Peintres Modernes* (3). On répond aux adversaires du socialisme chrétien ; les romans de Kingsley sont défendus. Enfin, on annonce au public les résultats pratiques du mouvement, l'ouverture des premières coopératives (4).

Nous avons voulu, par ce court examen, donner une idée du journal où s'exprime la pensée commune des socialistes chrétiens. Vague et complexe, on le voit, elle ne se précise qu'en deux points : la condamnation de l'économie orthodoxe, la substitution de la coopération à la concurrence. Mais cette confusion est significative ; il y a là toute une atmosphère où vit Kingsley, tandis qu'il écrit *Alton Locke.* — Ses contributions au « Socialiste Chrétien, » comme à la « Politique pour le Peuple », sont de ce point de vue intéressantes. On y trouve la fougue de sentiment et la modération de pensée, l'ardeur imaginative, l'exaltation religieuse, qui sont le fond de ses romans. Dès le 12 avril 1848, deux jours après la crise, il avait fait afficher une proclamation aux ouvriers d'Angleterre, signée « Un prêtre travailleur » : « Ouvriers d'Angleterre, soyez raisonnables,

(1) « We assert, and we have no doubt that this view will ultimately obtain the suffrages of all — that the welfare of man is the end of political economy. We assert that the « production of man », and man in a continually higher condition, is the end, object, ultimatum of the science » (n° 12). — Ruskin ne dira pas autre chose dans sa fameuse formule : « There is no wealth but life. »

(2) N° 4.

(3) N°s 31, 32.

(4) N° 2, par exemple.

et alors il faudra que vous soyez libres, car vous serez dignes de l'être (1). » Les « Lettres aux Chartistes, » dans la « Politique pour le Peuple, » tenaient le même langage (2). « Je pense que vous êtes tombés dans la même erreur que les riches dont vous vous plaignez,... l'erreur de croire que la réforme législative est la réforme sociale, ou que les cœurs des hommes peuvent être changés par acte du Parlement (3). » Kingsley, comme son maître Carlyle, croit seulement à la révolution intérieure et morale ; la Charte est un piètre instrument pour une œuvre sacrée ; « trop d'entre vous essaient de faire l'ouvrage de Dieu avec les outils du diable (4). » Deux textes feront ressortir la violence de son attaque contre l'économie officielle, et la timidité conservatrice de ses opinions politiques. Il écrit : « Je n'espère rien des avocats du « laisser-faire » — des pédants qui mettent leur gloire dans la honte de la société ; qui parlent arrogamment de l'économie politique comme d'une science si complète et si achevée, si universelle et si importante, que la simple humanité et la morale, la raison et la religion, doivent être rejetées avec mépris, si elles semblent s'opposer à ses conclusions infaillibles (5).» Et plus loin, il répond en ces termes aux

(1) « Workers of England, be wise, and then you must be free, for you will be fit to be free. » (*Letters*, etc ; 1, 156).

(2) Ces lettres étaient signées « Parson Lot ». Ce nom, sous lequel Kingsley publia quelques-unes de ses brochures, fut pris par lui en souvenir d'une réunion chez Maurice, où il se trouva seul de son avis.

(3) « I think you have fallen into just the same mistake as the rich of whom you complain... the mistake of fancying that legislative reform is social reform, or that men's hearts can be changed by act of Parliament » (n° 2).

(4) « Too many of you are trying to do God's works with the devil's tools » (Ibid.).

(5) « I expect nothing from the advocates of « laissez-faire » — the pedants whose glory is in the shame of society ; who arrogantly talk of political economy as of a science so completely perfected, so universal and all important, that common humanity and morality,

ennemis qui l'accusaient de principes révolutionnaires : « Je crois que la Couronne a en ce moment trop peu de pouvoir, et non trop ; qu'elle est pratiquement en tutelle, de même que les représentants du peuple ; que l'ancien équilibre entre le Roi, les Lords, les Communes, est détruit ; que le seul élément de la société anglaise qui soit aujourd'hui représenté dans l'une ou l'autre Chambre, ou par le ministère, est le capital ; que le capital a droit, comme tout le reste, à être représenté ; mais que là où, comme aujourd'hui en Angleterre, il monopolise la représentation, l'État doit finir par la pire forme possible de gouvernement — une oligarchie de fortune, ce qui est contraire à l'esprit traditionnel et à la lettre de la Constitution anglaise, et à l'idée abstraite du gouvernement parfait. Pour finir, je crois que le dogme français moderne, que la volonté du peuple est la source du pouvoir, est athée en théorie, et inapplicable en pratique, comme l'histoire de France depuis 2 ans l'a assez prouvé. Je crois qu'il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu, et que les autorités qui existent sont instituées par Dieu (1). »

reason and religion, must be pooh-poohed down, if they seem to interfere with its infallible conclusions » (« The Christian Socialist », n° 3).

(1) « I believe that the Crown has now too little, and not too much power ; that it is practically in commission as the representation of the people is ; that the ancient balance between King, Lords, and Commons, is destroyed ; that the only element of English society now represented in either house, or by the Queen's ministry, is capital ; that capital ought, like everything else, to be fully represented ; but that where, as in England now, it monopolizes the whole representation, the State must end in the worst possible form of government, namely, an oligarchy of wealth, which is contrary to the ancient spirit and fact of the British Constitution, as well as to the abstract idea of a perfect government. »

« Finally I believe that the modern French dogma, that the will of the People is the source of power, is Atheistic in theory, and impossible in practice, as the history of France for the last 2 years has sufficiently proved. I believe that there is no authority but of God, and that the authorities which exist are ordained by God. » (N° 7 ; « My political creed, » by Parson Lot.)

Nous prenons sur le fait, dans ces paroles, l'affinité inconsciente de la « Politique pour le peuple » et du Torysme social. Disraeli n'eût pas employé d'autres formules. Nous y apercevons aussi l'effet produit par les journées de Juin, et la chute de la seconde République. — Depuis 1848, Kingsley avait joué un rôle actif et de premier plan. Dans les réunions ouvrières, sa parole ardente et imagée avait produit grand effet. « Le sentiment chez les ouvriers, lorsqu'il prenait la parole devant eux, était toujours celui de l'admiration la plus ardente (1). » La réforme sanitaire avait attiré son énergie. Ludlow et Mansfield, déjà engagés dans une campagne en faveur de l'hygiène publique, n'eurent pas de peine à gagner sa collaboration. Pendant le choléra de 1849, il prêcha trois sermons très remarqués, où il s'éleva contre la résignation fataliste qui faisait du fléau un châtiment divin (2). La théologie de Maurice justifiait sa croisade. Jésus a racheté l'homme, mais tout l'homme ; rien n'est vil dans l'humanité ; le corps a sa dignité comme l'âme ; il l'influence, s'il est mené par elle ; l'hygiène est un devoir moral. — Les progrès de l'irréligion parmi les ouvriers instruits le préoccupaient ; Strauss, dont l'œuvre récemment traduite était populaire, lui paraissait le grand ennemi et de l'Église et des misérables, auxquels il enlevait leur consolation suprême, l'espoir d'une autre vie (3). Une lettre à Ludlow, enfin, écrite en août 1850, et consacrée au plan du « Socialiste Chrétien », nous montre le bouillonnement d'idées et de

(1) « The feeling amongst working men, when he addressed them, was always one of the heartiest admiration. » (J. M. Ludlow, article cité.)

(2) Kingsley fut accusé par ses adversaires de prêcher « l'évangile des égouts », « the Gospel of drains », tout comme on qualifiera plus tard son christianisme de « musculaire », à cause de son enthousiasme pour l'exercice physique, où il voyait une vertu morale et religieuse.

(3) *Lettres*, etc.; I, 236 sqq.

projets qui se faisait dans sa tête. Nous y trouvons les thèmes politiques, religieux, économiques, de *Yeast* et de *Alton Locke* (1).

Dans ces deux années si remplies, en effet, Kingsley a écrit deux romans. Pourquoi choisit-il, lui aussi, cette forme de propagande ? Le premier numéro de la « Politique pour le peuple » faisait un rapprochement intéressant entre la littérature anglaise et les tendances de la société. Pendant la réaction Tory, au début du siècle, le roman avait insisté sur les différences de classe, avait trouvé dans les belles manières son thème favori. A partir du Reform Act, au contraire, la démocratie s'est imposée à la fiction. « Le roman aristocratique, et les tribus entières qui en dépendaient, disparurent de la scène, non sans rires et sifflets ; la place fut prise par M. Dickens, à la tête d'un groupe qui, quels que puissent être ses mérites ou ses défauts, a mis beaucoup de chaleur et de ténacité à affirmer que nous participons à une même humanité avec tous les habitants de Saint-Giles's (2). » Ainsi l'attention des socialistes chrétiens est éveillée sur le sens et l'importance du roman social. Kingsley avait lu Dickens, comme toute l'Angleterre (3) ; nous serions sûrs qu'il avait lu Disraeli, s'il ne certifiait le contraire (4). Au reste, il n'est

(1) Ibid.

(2) « The fashionable novels, and the whole tribes that belonged to them, vanished from the stage, not without some hissing and laughter ; their place was taken by Mr. Dickens, as the head of a company which, whatever may be its merits or faults, has been most earnest and pertinacious in asserting a common humanity with every dweller in Saint Giles's » (N° 1 ; « Fraternity ».)

(3) *Yeast* contient de nombreuses allusions à l'œuvre de Dickens ; par ex. : chap. VI, p. 85 ; ibid., p. 75 et 77 ; VIII, p. 99 ; etc.

(4) Lettre à John Conington, 18 décembre 1848. — Kingsley reconnait avoir lu *Coningsby*, mais après la composition de *Yeast*. — Kingsley reconnut plus tard avoir lu les romans de Mrs. Gaskell,

point nécessaire de chercher à *Yeast* des origines plus précises. C'est un pamphlet plutôt qu'un roman ; c'est une « lettre aux Chartistes », étendue et dramatisée. Le succès de la *Tragédie de la Sainte* avait été médiocre ; Kingsley dut chercher à son ardeur intérieure d'autres expressions. Le roman est la forme la plus souple et la moins définie, celle où l'imagination peut se donner le plus librement carrière. Ainsi fut conçu *Yeast*; de *Yeast* sortit *Alton Locke*.

III

Rentré à Eversley, après les grandes émotions d'avril 1848, Kingsley y écrivit *Yeast* en quelques mois (1). L'œuvre parut par livraisons dans le « Fraser's Magazine », à l'automne de cette même année (2). Elle ne fut publiée en volume qu'en 1851. Logiquement et chronologiquement, elle reste antérieure à *Alton Locke* (1850). Plus spontanée, moins mûrie, moins riche, elle en est une première forme, et comme une esquisse.

« Tout compte fait, je suis si peu content de *Yeast*, que je le mettrai de côté pour le moment. Il a été terminé, ou plutôt écourté, pour plaire à Fraser, et maintenant il peut se reposer et fermenter quelque années. Vous avez raison dans votre conjecture, que le final est « mythique » et non pas typique ». Vous verrez pourquoi (s'il plaît à Dieu...)

mais rien ne prouve qu'il connût *Marie Barton* en commençant *Yeast* (l'intervalle entre les deux romans est de quelques mois). — Cf. Edna Lyall. *Mrs. Gaskell*; p. 122.

(1) Le mot « yeast » signifie levain.

(2) Cf. « Fraser's Magazine », etc.; vol 38, juillet-décembre 1848. — *Yeast* commença à paraître en juillet et finit en décembre.

quand je l'aurai achevé (1). » Nous dirons un mot du plan conçu par Kingsley, pour l'achèvement de *Yeast*. Ce plan n'a pas été exécuté. Si des retouches et des additions ont été faites à l'œuvre, elles n'en altèrent pas la physionomie (2). *Yeast* porte la marque de cette période troublée, qui suivit immédiatement les grands chocs de 1848. Au moment où Kingsley l'écrit, il ne se donne pas encore le nom de socialiste chrétien. Le mouvement coopératif français lui est inconnu ; il n'a point d'idées sociales, mais des aspirations. Son programme est le même que celui de la « Politique pour le peuple » : condamner le Chartisme révolutionnaire, prêcher un Chartisme intégral et supérieur, dans lequel les changements politiques seraient ramenés à leur réelle importance, au profit des réformes sociales, c'est-à-dire de la philanthropie nouvelle, et surtout de la réforme morale et intérieure, seule capable de régénérer l'Angleterre. A ce vague idéalisme, Kingsley pouvait donner une base concrète : il possédait un élément du problème, la connaissance du prolétariat agricole. Instinctivement, il se tourna de ce côté. *Yeast* est un effort pour illustrer la nécessité d'une action sociale énergique, d'après la condition des paysans du Sud. Mais la substance du roman n'est point descriptive ; elle est polémique. Plusieurs doctrines, plusieurs partis sont en

(1) « Althogether, I am so dissatisfied with *Yeast*, that I shall lay it by « pro tem ». It was finished, or rather cut short, to please Fraser, and now it may lie and ferment for a few years. You are right in your surmise that the finale is « mythic » and not « typic ». You will see why (please God...), when I finish it. » (*Letters*, etc., 19 décembre 1848.)

(2) En gros, Kingsley ajouta au livre trois chapitres (v, viii, xv) et un Épilogue. Les différences entre les deux textes (1848 et 1851) sont intéressantes à étudier dans le détail, mais elles n'ont pas une grande importance. Dans les additions, Kingsley développe surtout le thème esthétique et la polémique contre le mouvement d'Oxford.

présence ; le bien du peuple, la renaissance de l'idéal, sont réclamés par les hommes et les principes les plus divers. Entre eux, Kingsley veut faire un choix ; prendre à chacun ce qu'il a de bon ; indiquer sa propre formule du progrès moral et social.

« Dans les pages qui suivent », écrit-il en présentant son œuvre au public, « j'ai voulu montrer ce qu'une partie au moins de nos jeunes gens pensent et sentent réellement (1). » Ainsi c'est la « jeune Angleterre » qui est le sujet de *Yeast* ; mais une jeune Angleterre totale pour ainsi dire, plus vaste et plus complexe que le parti de ce nom. Le Torysme social y aura sa place, mais elle lui sera mesurée par une critique impartiale qui le jugera d'après un idéal supérieur. *Yeast* est la preuve matérielle de l'unité que nous avons attribuée à l'ensemble de la réaction idéaliste et interventionniste. Le mouvement d'Oxford, la renaissance esthétique, le Torysme social, la philanthropie nouvelle, y sont rapprochés, différenciés et conciliés. Kingsley sent l'unité profonde de cette fermentation morale, d'où sortent selon les milieux, les intérêts, les tempéraments divers, des attitudes et des formules différentes. Frappé à la fois de ce qu'elle avait d'harmonieux et de contradictoire, il a voulu l'embrasser toute en un large éclectisme, où les âmes se retrouveraient et choisiraient chacune leur aliment. Il a voulu aussi infléchir cette évolution, dégager et préciser sa convergence, guider l'action du levain qui travaillait obscurément l'Angleterre. Mais ici sa pensée n'a pas été assez ferme ; l'effort organisateur a échoué ; *Yeast* vaut surtout comme image, non comme synthèse ; l'agitation confuse d'une période critique y revit.

Après *Coningsby* et *Sibylle*, *Yeast* nous raconte

(1) « In the following pages I have attempted to show what some at least of the young in these days are really thinking and feeling » (Preface to the first edition, 1851.)

les étapes d'une vocation. Au lieu d'un héros, nous en avons ici deux. Ils sont loin de ressembler aux jeunes gens nobles, raffinés, accomplis, en qui Disraeli incarnait son idéal personnel. Le héros de Kingsley est apparenté à celui de Carlyle. Il en a la vigueur massive, l'extérieur fruste, la sincérité profonde, le mépris des conventions mondaines. Sa virilité d'âme va jusqu'à la rudesse ; elle s'accompagne, autant que possible, de la force physique. Lancelot Smith (1), fils d'un riche négociant, et Tregarva, garde-chasse, ancien mineur de Cornouailles, sont deux géants aux muscles d'athlètes. Bourgeois et homme du peuple, ils symbolisent les goûts démocratiques de Kingsley. Leur rencontre, leur sympathie réciproque, leur alliance pour une action commune, représentent l'union des mouvements populaires et de l'aristocratie intellectuelle, rêvée par les socialistes chrétiens. Mais si par l'âme ils sont égaux, la nature et l'éducation ont mis entre eux une différence irréductible. Lancelot est un gentleman. « Personne ne peut vous prendre cela. Vous pouvez regarder en face la plus fière duchesse du pays, et la demander, comme son égal (2). » Tregarva ne pourra jamais franchir l'abîme qui le sépare de la femme qu'il aime, la fille du squire. Il n'est auprès d'elle qu'un demi-civilisé. « Pourquoi le travailleur ne serait-il pas un gentleman, en restant un travailleur ? Pourquoi faut-il qu'il soit exclu de tout ce qui est beau, délicat, charmant, sublime (3) ? » Si Kingsley partage cette colère de l'homme à qui la pauvreté interdit la culture, il ne rêve point une société où les castes seraient

(1) Chap. I.

(2) « No man can take that from you. You may look the proudest duchess in the land in the face, and claim her as your equal. » (xv, 218.)

(3) « Why should not the workman be a gentleman and a workman still? Why are they to be shut out from all that is beautiful, and delicate, and winning, and stately? » (xv, 219.)

abolies. La vieille noblesse anglaise, prise en corps, justifie ses privilèges par sa supériorité physique et morale ; la gentry, l'ensemble des bonnes familles, reste naturellement à la tête du peuple. Il faut des classes pour conduire et des classes pour suivre. Ce qui est désirable et possible, c'est d'ouvrir aux talents toutes les carrières ; les fils du peuple doivent pouvoir librement développer leurs facultés ; que les « capacités » (1) ne restent pas infécondes. « Et quand les pauvres seraient élevés au-dessus de leur « condition » ? Quel droit avons-nous de les y ramener par force ?... Fixerons-nous jusqu'à quelle limite leur esprit peut se développer (2) ? »

Lancelot Smith a traversé la phase romantique, où doivent passer tous les jeunes gens du siècle ; comme ses contemporains, il en est sorti sous l'influence de Carlyle ; il est maintenant enivré de philosophie allemande, passionné pour les sciences naturelles, et ambitionne vaguement un rôle social (3). Il a la vertu essentielle, celle qui fait les héros : l'énergie. Dans l'œuvre de sa vie, quelle qu'elle soit, il mettra la vaillance d'un martyr et la force d'un lutteur. Mais deux choses lui manquent pour agir : une foi qui soutienne, une connaissance qui nourrisse son action. Il ne croit plus qu'à la Nature. « Ma seule Bible, jusqu'ici, c'est Bacon. Je sais qu'il a raison, quand tous les autres auraient tort (4) ».

(1) « The capacities of each man »... (vi, 86). — Kingsley connaissait Fourier, directement ou non. Cf. III, 51 : « Fourierist ! », cried Lancelot, » etc. — Cf. aussi *Letters*, I, 219, une allusion au « Fouriérisme », que Kingsley regarde comme une doctrine « païenne ».

(2) « What if the poor be raised above « their station »? What right have we to keep them down ?... Are we to fix how far their minds may be developed ? » (xiii, 194).

(3) Chap. i.

(4) « My only Bible as yet is Bacon. I know that he is right, whoever is wrong. » (x, 129.)

D'autre part, il ignore profondément la misère du peuple ; la « condition de l'Angleterre » est restée pour lui un domaine fermé. — Un autre homme supplée à ces insuffisances ; Lancelot rencontre chez Trégarva une nature complémentaire de la sienne. Un accident de chasse l'immobilise dans la demeure des Lavington, à Whitford Priory. La fille du squire, Argemone, l'y retient après sa guérison, par le charme supérieur de son esprit et de sa beauté; flânant au bord de la rivière poissonneuse, mêlé aux luttes nocturnes des garde-chasses et des braconniers, Lancelot remarque la personnalité riche et curieuse de Trégarva (1). Celui-ci a la religion profonde mais étroite des dissidents ; son Méthodisme, affermi par une « conversion »(2), se refuse aux joies des sens, à la culture intégrale que Kingsley veut donner au peuple. Sa foi austère sera élargie, assouplie par l'influence de Lancelot ; en retour, il offrira à son ami l'exemple d'un Christianisme viril et sincère. Surtout, il lui révèlera les maux qu'il faut guérir. La réflexion solitaire a fait de Trégarva un apôtre social. Il a visité les cottages, soigné les fiévreux, vu de ses yeux les souffrances causées par les lois protectrices du gibier (3). Instinctivement poète, il a écrit, en vers rudes et forts, un réquisitoire contre l'indifférence et la cruauté du squire. « Il y a du sang sur nos nouvelles plantes étrangères, squire ; il y a du sang sur les pattes de votre chien ; il y a du sang sur le gibier que vous vendez, squire, et il y a du sang sur le gibier que vous mangez. — Vous avez vendu le travailleur, squire ; corps et âme, à l'ignominie ; pour faire les frais de votre siège au Parlement, squire, et pour faire les frais de l'élève de votre gibier (4). » Une sympathie irréfléchie,

(1) Chap. III.
(2) Chap. XIII.
(3) Chap. III
(4) « There's blood on your new foreign shrubs, squire ; There's blood on your pointer's feet ; There's blood on the game you sell,

puis une amitié raisonnée, unissent Lancelot et Trégarva. Séparés, ils étaient impuissants; alliés, ils formeront l'homme complet, à la fois héros et prophète. Ils partent ensemble pour le fabuleux royaume où Kingsley place l'idéal encore vague du socialisme chrétien (1).

Les autres personnages sont destinés à influencer le développement du héros (2). Il en est qui inspirent directement Lancelot; d'autres sont moins intimement mêlés à sa vie, et représentent les doctrines entre lesquelles se partage la jeunesse du temps. Parmi les premiers, il faut placer Argemone Lavington. Elle a aimé Lancelot pour sa force et pour sa noblesse, et au contact de sa simplicité robuste, sa piété a perdu les recherches mystiques qui la prédisposaient au Romanisme. Elle a subi son influence, comme lui la sienne. Sans doute, le bonheur leur est refusé. Elle meurt d'une fièvre contractée au chevet des paysans malades, illustrant ainsi la théorie des rétributions providentielles; elle expie, créature innocente, les torts séculaires de sa race (3). Mais elle a allumé dans le cœur de son amant une flamme d'idéalisme religieux et social. En lui révélant Dieu à travers la nature, elle a préparé sa conversion; sa beauté, noble et spirituelle, a exalté les plus purs de ses enthousiasmes esthétiques. En mourant, elle lui lègue une mission de charité réparatrice. « Vous le ferez, mon bien-aimé! Fort, sage, noble cœur que vous êtes!... Vous serez riche un jour. Vous posséderez des terres, car vous êtes digne d'en posséder... » Faible, elle retomba en arrière sur son oreiller, et lui murmura de s'agenouiller et de prier. Il obéit machinalement.

squire, And there's blood on the game you eat. — You have sold the labouring man, squire, Body and soul to shame, To pay for your seat in the House, squire, And to pay for the feed of your game » (XI, 150).

(1) Chap. XVII.

(2) Épilogue, p. 270.

(3) Chap. XVI.

« Non — pas pour moi, pour eux, — pour eux et pour vous-même — pour que vous puissiez les sauver, eux que je n'ai jamais rêvé que je dusse sauver ! (1) »

Cette croisade, un autre encore la désigne à Lancelot. C'est Barnakill, personnage mystérieux, qui rappelle invinciblement Sidonia. Il n'y a là qu'une rencontre, affirme Kingsley (2). Rien ne nous autorise à mettre en doute sa parole. La ressemblance n'en est pas moins frappante. Il est vrai, Barnakill est encore le héros selon Carlyle. « C'était un homme massif, hérissé, l'air usé par le travail, dont les traits rudes, à l'expression profonde et mélancolique, rappelèrent à Lancelot l'image presque comique d'un limier de Landseer. Mais il y avait avec cela une tendresse, un humour cordial, bien que réprimé, se jouant sur sa figure puissante, qui éveillèrent chez Lancelot à première vue le désir de lui ouvrir son cœur (3). » Nous sommes loin du cavalier accompli, de l'homme fort mais raffiné, chez lequel Coningsby trouvait un prophète et un guide. Par ailleurs, Barnakill joue le même rôle que Sidonia. Nul ne sait d'où il vient ; la terre est sa patrie, les rois sont ses amis. Il connaît les

(1) « You will do it, darling! Strong, wise, noble-hearted that you are !... You will be rich some day. You will own land, for you are worthy to own it... » Faintly she sank back on the pillows, and faintly whispered to him to kneel and pray. He obeyed her mechanically. « No — not for me, for them — for them, and for yourself — that you may save them whom I never dreamt that I was bound to save! » (XVI, 244.)

(2) « Quite right; the Prophet is too like Sidonia; but I never read *Coningsby* till the other day, wen the Prophet was months old. » (Lettre à John Conington, 19 décembre 1848.)

(3) « He was a huge, shaggy, toilworn man, the deep melancholy earnestness of whose rugged features reminded him almost ludicrously of one of Landseer's bloodhounds. But withal there was a tenderness, — a genial, though covert humour — playing about his massive features, which awakened in Lancelot at first sight a longing to open his whole heart to him. » (XV, 215.)

ressorts cachés des actions humaines, et un hasard providentiel le mène toujours où il veut aller. Lancelot, désorienté par la mort de son amante, ruiné par la faillite de son oncle, le banquier, désespère un moment ; Barnakill, à trois reprises, se trouve alors sur son chemin (1). Il étonne, ravit, subjugue le jeune homme ; il lui enseigne à voir clair en lui-même, affermit sa foi, son courage, et lui montre la route à suivre. « C'est ici, ou nulle part, que la solution doit être essayée, de ces problèmes sociaux qui bouleversent chaque jour davantage la chrétienté (2). » Il est possible de concilier les aspirations vagues où se perd la jeunesse. « Regardez la somme énorme de bonne volonté active, qui aujourd'hui lutte en vain contre le mal, parce qu'elle reste privée, désorganisée, désunie... Voyez, vous dis-je, quel chaos de nobles matériaux vous avez ici — tout entier confus, je le veux bien : — polarisé, discordant, chaotique... mais n'attendant que l'unité de l'Esprit inspirateur pour organiser, réunir, et faire de ce chaos par sa consécration la plus noble République que le monde ait jamais vue (3). » Cet Esprit, c'est celui de la Bible. Barnakill convertit Lancelot. La théologie de Maurice, mise par Kingsley en arguments passionnés, triomphe des scrupules du sceptique (4). Son guide lui révèle alors l'existence d'un royaume gouverné par le verbe de Dieu. « Vous avez entendu parler du pays du Prêtre Jean, ce mystérieux empire chrétien, que le regard d'un

(1) xv et xvii.

(2) « Here or nowhere, must the solution be attempted of those social problems which are convulsing more and more all Christendom » (xv, 231).

(3) « See, I say, what a chaos of noble materials is here,— all confused, it is true — polarised, jarring, and chaotic... but only waiting for the one inspiriting Spirit to organise and unite, and consecrate this chaos into the noblest polity the world ever saw realised ! » (xvii, 254.)

(4) Chap. xvii.

Européen a rarement visité (1). » C'est là que Lancelot ira s'instruire, chercher les règles et les exemples qui doivent sauver l'Angleterre. Il part, et l'inconnu se referme sur lui. Dénouement mythique, en effet. L'idéal lointain que les socialistes chrétiens poursuivent, le toucheront-ils jamais de la main? Kingsley préfère envelopper d'incertitude son espérance. Une allégorie termine ce roman étrange, où le réalisme se mêle à la fantaisie.

Barnakill a seulement esquissé la synthèse du Christianisme et de la politique humaine. L'intérêt de *Yeâst* est ailleurs ; dans la galerie de portraits-types où figurent les diverses attitudes de l'Angleterre aristocratique et bourgeoise. A chacune des forces qui se combattent, que faudra-t-il prendre, que faudra-t-il laisser? Voici d'abord celles qui sont mauvaises, et rien que mauvaises. Lavington est le squire traditionnel; grand chasseur, grand buveur, il rappelle Sir John Cope, le hobereau d'Eversley. Jamais la pensée d'un devoir envers les paysans qui l'entourent n'a traversé son épaisse cervelle. Whig en politique, acharné conservateur des vieux usages, il maintient jalousement les droits injustes que lui accordent les « game-laws ». Fermé à toute opinion nouvelle, à toute émotion, à tout mysticisme, il restera jusqu'au bout l'adversaire de la solidarité sociale. Kingsley n'espère rien de lui (2). Le colonel Bracebridge est encore un de ces hommes dont l'existence, du point de vue collectif, se chiffre par une perte. C'est l'homme du monde, le « dilettante » selon Carlyle. Brillant, débauché, blasé, sceptique, il a des qualités naturelles que le vice neutralise ou détruit. Il a séduit une jeune paysanne, et l'a abandonnée; il se tue, en apprenant le meurtre de son enfant et l'emprisonnement de la mère (3).

(1) « You have heard of the country of Prester John, that mysterious Christian Empire, rarely visited by European eye? » (Ibid., 255.)
(2) Épilogue : p. 271.
(3) Chap. XVI.

Voici ensuite le « Mammonisme », c'est-à-dire la bourgeoisie financière. Smith le banquier, l'oncle de Lancelot, n'est point un personnage à la Dickens. C'est une âme moyenne, honnête à sa façon, capable de sentiments humains ; mais la morale des affaires, en lui et autour de lui, a tué le besoin, la notion des activités désintéressées. L'attitude cynique de ses meilleurs amis, le jour de sa ruine (1) ; son inaptitude à comprendre les enthousiasmes de Lancelot, jugent la doctrine qu'il vit et professe. L'individualisme ne peut fonder une société. « L'égoïsme peut rassembler, mais non unir, une troupe de bétail sauvage et timide, afin qu'elle puisse brouter de concert, se reproduire de concert, écarter de concert le loup et l'ours. Mais qu'un individu de la horde tombe malade, que deviennent les sentiments de corps ?... Votre Bible parle de la société, non comme d'une horde, mais comme d'un arbre vivant, d'un corps un et organique, d'une fraternité sainte et d'un royaume divin (2). » Ici encore la solidarité sociale s'oppose à l'atomisme rationnel, sous l'influence du sentiment qui révèle les connexions organiques.

Les représentants du Puseyisme complètent le groupe des antipathiques. Le mouvement d'Oxford, nous l'avons dit, éveillait chez Kingsley une répulsion à la fois physique et morale. L'ascétisme, et la sensualité mystique, où il voyait les deux faces du catholicisme, blessaient également son animalité vigoureuse et saine, tandis que les détours, les finesses et les subtilités de la casuistique, apparaissaient à son esprit clair comme les formes déguisées du mensonge. Tels

(1) Chap. XII.

(2) « Selfishness can collect, not unite, a herd of cowardly wild cattle, that they may feed together, breed together, keep off the wolf and bear together. But when one of your wild cattle falls sick, what becomes of the corporate feelings of the herd then ?... Your Bible talks of society, not as a herd, but as a living tree, an organic individual body, a holy brotherhood and Kingdom of God. » (XIV, 198.)

sont les griefs de Lancelot contre son cousin Luc, le « Tractarien » (1). La correspondance entre les deux jeunes gens est un exposé pour et contre, des raisons qui poussaient alors un certain nombre de pasteurs anglicans vers l'Église Romaine. Ces raisons, Kingsley les ramène à une seule, la faiblesse. C'est la lâcheté de la conscience, la capitulation de la volonté, qui conduisent les disciples de Newman au catholicisme. Ils y trouvent le repos, la tranquillité satisfaite; ils la trouveraient aussi dans l'opium ou l'alcool. « Nous, qui sommes de la véritable Église », dit Luc, « nous avons quelqu'un pour garder nos consciences à notre place. Le révérend père se charge de régler tout ce qui est bien ou mal, et nous nous laissons vivre aussi aisément »... — « qu'un pourceau ou un papillon », dit le recteur amèrement. — « Précisément », répondit Luc. « Et, vous venez de le faire voir vous même, nous avons comme gain net une vie heureuse ici-bas, sans parler du ciel plus tard. Dieu vous bénisse ! Nous vous verrons bientôt l'un d'entre nous (2). »

Kingsley est plus indulgent pour la renaissance esthétique. Il y voit une grande vérité près d'une grande erreur. Ce peut être la source féconde d'où sortira l'art pour le peuple : ce peut être aussi l'origine d'un sensualisme sans idéal et sans Dieu. Claude Mellot, le peintre, vit pour le beau. Mais il gaspille son talent à peindre des Vénus et des Nymphes, en qui personne ne croit. Cet art n'est pas le plus haut, qui est séparé de la foi. Barnakill, ici encore, apporte la vérité. « Suivez plutôt les traces de votre Turner, et de Landseer,

(1) Chap. II, V, VIII, XII, XIV.

(2) « We of the True Church have some one to keep our consciences for us. The padre settles all about what is right or wrong, and we slip on as easily as » — « A hog or a butterfly ! » said the vicar bitterly. — « Exactly, » answered Luke. — « And, on your own showing, are clean gainers of a happy life here, not to mention heaven hereafter. God bless you ! We shall soon see you one of us. » (XII, 165.)

et de Stanfield, et de Creswick, et ajoutez votre contribution à la noble école actuelle des peintres naturalistes (1). » Le paysage et le portrait ne sont pas seulement les genres les mieux adaptés au génie anglais ; ce sont encore ceux qui répondent le mieux à l'idée protestante. Quelle est cette idée ? demande Lancelot. « Le symbolisme universel et la dignité de la matière, dans l'homme et dans la nature. » — « Mais les Puritains ? » — « Ils étaient en contradiction avec eux-mêmes et avec le protestantisme, et c'est pourquoi Dieu leur a refusé le succès (2). » Ainsi la théologie de Maurice fournit à Kingsley son esthétique. L'incarnation du Christ a mis la beauté dans la matière. Le symbolisme naturel, que prêche Ruskin, est une vérité religieuse (3). Dès lors, le socialisme chrétien est en harmonie avec la renaissance artistique. Ce sera l'une de ses tâches, de répandre le culte du beau. Lancelot rêve de s'y dévouer. « Le beau ! » se dit-il à lui-même, « ils l'auront, il le faut ! Du moins, ils apprendront à sentir le besoin du beau, le droit au beau. Quelle haute destinée, qu'être l'artiste du peuple ! Consacrer son talent de peintre, non à donner la vie à des légendes surannées, païennes ou papistes, mais à représenter devant les

(1) « Rather follow in the steps of your Turners, and Landseers, and Stanfields, and Creswicks, and add your contribution to the present noble school of naturalist painters. » (xv, 230.)

(2) « The universal symbolism and dignity of matter, whether in man or nature — But the Puritans? — Were inconsistent with themselves and with Protestantism, and therefore God would not allow them to proceed. » (Ibid.)

(3) Kingsley connaissait les premiers ouvrages de Ruskin. Il semble pourtant ne les avoir lus qu'après la composition de *Yeast*. — Cf. *Letters*, etc.; I, 211 ; lettre du 17 août 1849 : « Read, by way of a nice mixture, Rabelais, Pierre Leroux and Ruskin... The third, a noble, manful, godly book, a blessed dawn too. »

travailleurs d'Angleterre les triomphes du Passé, et les triomphes plus grands de l'Avenir (1) ! »

Voici maintenant les forces politiques du jour. Lord Minchampstead est le type de la nouvelle noblesse Whig, sortie de la bourgeoisie industrielle. Il a plusieurs traits de Lord Everingham, et de Lord Marney ; mais Kingsley est pour lui moins sévère que Disraeli. Son père était un plébéien enrichi ; il a poussé plus loin sa fortune. « De maître d'usine, il devint possesseur de charbonnages, possesseur de navires, banquier, directeur de compagnie de chemin de fer, prêteur d'argent aux rois et aux princes ; et pour finir, et réaliser sa plus haute ambition et celle de son épouse, propriétaire foncier.(2). » A peine installé dans le domaine de Minchampstead, il y a établi un régime sévère et rationnel, qui a bouleversé les squires, les fermiers et les paysans. Plus de chasses à courre, plus de faisans ni de lièvres ; un cottage neuf à chaque journalier, un porc et un lopin de terre à chaque cottage ; une école industrielle pour les enfants. Mais plus de pâtures communales, plus d'aumônes en argent, et une application stricte de la nouvelle loi des pauvres (3). D'où vient l'indulgence de Kingsley pour ce type social, contre lequel le roman à thèse avait lancé tant d'anathèmes ? C'est que Lord Minchampstead est un laborieux, et

(1) « The beautiful ? » he said to himself, « they shall have it ! At least they shall be awakened to feel their need of it, their right to it. What a high destiny, to be the artist of the people ! to devote one's powers of painting, not to mimicking obsolete legends, Pagan or Popish, but to representing to the working men of England the triumphs of the Past and the yet greater triumphs of the Future ! » (xv, 222.)

(2) « From a mill-owner he grew to coal-owner, ship-owner, banker, railway director, money-lender to kings and princes ; and last of all, as the summit of his own and his compeer's ambition, to land-owner. » (vi, 79.)

(3) Ibid.

Carlyle a prêché la religion du travail. « Il était toujours, et en toute chose, un homme fort. Naturellement vif, dispos, pratique, entreprenant, il s'était taillé son chemin dans la vie, et avait ouvert son huître — le monde — non pas avec l'épée, ni avec la plume, mais avec la vapeur et le coton (1). » Kingsley ne veut pas l'idéaliser ; sa conception de la vie est étroite et sèche ; il fait du mal, et la facilité de son effort se traduit souvent en douleur pour les êtres qui l'entourent. « Mais du mal qu'il faisait il n'avait pas conscience ; dans le bien qu'il faisait, il se montrait méthodique et infatigable ; infiniment supérieur, avec tous ses défauts, aux Squire Lavington du voisinage, ignorants, extravagants, inactifs. Au fond du cœur, bien qu'aveuglé par Mammon, il était bienveillant et droit. Un homme à l'extérieur imposant ; une figure du Nord, large, honnête ; le front haut et carré, poli et sans rides (2). »

Dans la Jeune Angleterre et le Torysme social, Kingsley trouve beaucoup à prendre. Lord Vieuxbois nous est présenté comme « un jeune homme tranquille, aux manières vraiment distinguées, à la figure ouverte et douce, et au front si large, qu'on y aurait trouvé un gage de grands talents, si

(1) « He was always and in all things a strong man. Naturally keen, ready, business-like, daring, he had carved out his own way through life, and opened his oyster — the world — neither with sword nor pen, but with steam and cotton » Ceci est une pointe contre Disraeli, qui avait mis ces vers en tête de son premier roman, *Vivian Grey* : « Why then the world's mine oyster, Which I with sword will open. » (vi, 78.)

(2) « But of the harm which he did he was unconscious ; in the good which he did he was consistent and indefatigable ; infinitely superior with all his defects, to the ignorant, extravagant, do-nothing Squire Lavingtons around him. At heart, however Mammon-blinded, he was kindly and upright. A man of a stately presence ; a broad, honest north-country face ; a high square forehead, bland and unwrinkled » (vi, 80).

cette promesse n'eût été contredite par la faiblesse d'une bouche et d'un menton trop délicats (1). » Tels sont bien pour Kingsley les traits moraux de la Jeune Angleterre : un excès de raffinement aristocratique y gâte la générosité et la justesse des vues. Vieuxbois est sincèrement préoccupé des besoins du peuple; nous le voyons tout plein de projets charitables, soucieux de rétablir, comme au moyen-âge, un art en communion avec la foule; religieux dans sa philanthropie, et donc sympathique au socialisme chrétien, Kingsley lui souhaite cordialement longue vie et prospérité (2). Mais il lui reproche la dépendance où il veut maintenir ses protégés. Vieuxbois a tort de ne rien laisser à l'initiative du peuple; sa charité timide s'effarouche trop vite aux mots redoutables de Chartisme et de Trade Union. Un des passages ajoutés à *Yeast* en 1851 contient une critique ironique du fameux chapitre de *Coningsby*, où Eustache Lyle distribue l'aumône à ses vassaux (3). En même temps, Kingsley ne peut oublier que le Torysme social est l'allié naturel du mouvement d'Oxford. Vieuxbois a beaucoup à apprendre. « Il doit apprendre que Dieu est un Dieu vivant aujourd'hui, aussi bien qu'au moyen-âge; apprendre à se fier non aux précédents antiques, mais aux lois éternelles; apprendre que ses tenanciers, justement parce que ce sont des enfants de Dieu, ne doivent pas être maintenus dans l'enfance, mais développés et changés en fils par la culture (4). » Ainsi la Jeune

(1) « A quiet, truly high-bred young man, with a sweet open countenance and an ample forehead, whose size would have vouched for great talents, had not the promise been contradicted by the weakness of the over-delicate mouth and chin » (VI, 81).

(2) Épilogue.

(3) XIII, 174.

(4) « He has to learn that God is a living God now, as well as in the middle ages; to learn to trust not in antique precedents, but in eternal laws; to learn that his tenants, just because they are chil-

Angleterre fait ressortir ici par contraste ce qu'il y a dans la pensée de Kingsley de plus moderne et démocratique ; le Chartisme, dans *Alton Locke*, en fera ressortir le fond aristocratique et conservateur.

Guidé par Trégarva, Lancelot explore la misère agricole. Le contraste entre l'extérieur et l'intérieur des villages, dans le Sud, nous est décrit en termes qui rappellent ceux de *Sibylle*. Whitford, où se déroule l'action de *Yeast*, est bâtie au milieu de ces collines crayeuses qui forment le relief de la campagne anglaise, dans un paysage dont Kingsley exprime en poète le charme et la fraîcheur... « la limpidité parfaite des eaux, la végétation riante et touffue des talus et des fossés, les masses profondes des hautes futaies qui enfermaient dans leur sein les villages, la beauté unique des prairies arrosées, tapis vivants d'argent et d'émeraude, bruissantes et étincelantes, fraîches sous l'éclat du plus terrible soleil, brillantes sous le ciel le plus noir (1) ». Mais cette apparence est trompeuse. « Ces villages pittoresques sont en général des nids de fièvres et de malaria, de pauvreté dégradée, de brutale débauche, de rancune morne et trop rassise pour s'épancher en paroles (2). »

Les brouillards qui montent de la rivière marécageuse ne sont pas seuls responsables du mal. Le squire et le pasteur sont coupables, par action et par omission. Les paysans sont mal logés, plus mal nourris ; l'encombrement dans leurs cot-

dren of God, are not to be kept children, but developed and educated into sons » (Épilogue, 274).

(1) « The perfect limpidity of the water, the gay and luxuriant vegetation of the banks and ditches, the masses of noble wood embosoming the villages, the unique beauty of the water-meadows, living sheets of emerald and silver, tinkling and sparkling, cool under the fiercest sun, brilliant under the blackest cloud... » (III, 32).

(2) « Those picturesque villages are generally the perennial hotbeds of fever and ague, of squalid penury, sottish profligacy, dull discontent too stale for words. » (Ibid.)

tages humides est pire que dans les caves des villes industrielles. Que peuvent les aumônes des riches, la générosité des filles du squire ? (1) La gentry ne connaît pas l'étendue de la misère. « Mais l'oppression qui dure toute l'année, et les privations qui durent toute l'année, et la saleté, et les mensonges, et les jurons, et la débauche qui durent toute l'année, et le poids désespérant des dettes, et la misérable et rongeuse anxiété de terme à terme, de samedi soir à samedi soir, qui écrase l'âme d'un homme, et chasse de sa tête toute pensée, sauf celle des moyens grâce auxquels il remplira son estomac, et chauffera son dos, et gardera un toit sur sa tête, tant qu'il n'ose plus, sa vie durant, cesser de songer un moment à la matière qui périt — oh, Monsieur, ils n'ont jamais senti cela ; et donc, ils ne soupçonnent jamais qu'il y en a des milliers qu'ils rencontrent chaque jour, qui sentent cela, et ne sentent pas autre chose ! (2) » Les lois qui protègent le gibier aux dépens des récoltes, ont toute l'injustice d'une législation de classe : Trégarva l'a dit en accents brûlants (3). — Déguisé en paysan, Lancelot l'accompagne à une foire villageoise, où il veut observer les pauvres dans leur intimité. C'est le chapitre central de *Yeast* ; la force pro-

(1) III, 36-9.

(2) « But the oppression that goes on all the year round, and the want that goes on all the year round, and the filth, and the lying, and the swearing, and the profligacy, that go on all the year round, and the sickening weight of debt, and the miserable grinding anxiety from rent-day to rent-day, and Saturday night to Saturday night, that crushes a man's soul down, and drives every thought out of his head but how he is to fill his stomach and warm his back, and keep a house over his head, till he daren't for his life take his thoughts one moment off the meat that perisheth — oh, sir, they never felt this; and, therefore, they never dream that there are thousands who pass them in their daily walks who feel this, and feel nothing else ! » (III, 39.)

(3) XI, 149-151.

bante du livre y est ramassée en une vigoureuse accumulation de faits (1).

Les deux préoccupations dominantes, chez Kingsley, sont l'hygiène des âmes et celle des corps. C'est en pasteur, et en apôtre de la réforme sanitaire, qu'il sent et décrit la misère agricole. Sous la tente où Lancelot trouve une cinquantaine de paysans attablés, il remarque surtout les signes de la dégradation et du vice. Les hommes ont une expression animale, hébétée par le travail ; ils semblent incapables d'aspirer à un autre idéal que la bière et le tabac, que les chansons ordurières qu'ils chantent d'une voix lente et rude. Sans doute, la générosité du sang se reconnaît encore à la carrure des formes, à l'ampleur massive de certains fronts ; c'est un peuple dégradé plutôt qu'une race inférieure. Mais les jeunes déjà révèlent la dégénérescence du type ; presque tous sont plus petits, moins souples, moins robustes que leurs aînés. Les filles, sans beauté, sans grâce, n'ont pas même la fraîcheur de la santé ; et leur langage témoigne de la corruption rendue inévitable par la promiscuité des champs. Les enfants naturels abondent dans les villages, dit Trégarva ; et trop souvent leurs mères les laissent périr faute de soins. A peine si la conscience de sa misère, et le souffle de révolte qui vient du Nord, éveillent quelque passion dans cette foule ; à voix basse, on parle des Chartistes, on fait allusion aux incendies des granges ; un gamin chante le refrain sinistre qui célèbre les exploits du capitaine Swing (2). « J'ai vu un incendie lundi soir, un incendie très

(1) Chap. XIII.

(2) « I zeed a vire on Monday night, a vire both great and high ; But I wool not tell you where, my boys, Nor wool not tell you why. The varmer he comes screeching out, To zave 'uns new brood mare ; Zays I, « You and your stock may roast, Vor aught us poor chaps care. Then here's a curse on varmers all As rob and grind the poor ; To re'p the fruit of all their works In.... for evermoorr... » (XIII, 183-4.)

grand et très haut ; mais je ne vous dirai pas où, les gars, et je ne vous dirai pas pourquoi. Le fermier, il arrive en criant de sauver sa jument qui a mis bas ; je lui dis : vous pouvez rôtir, vous et votre fonds, pour ce que nous nous en soucions, nous les pauvres diables ! — Malédiction donc sur tous les fermiers, qui volent et pressurent les pauvres ; pour récolter le fruit de toutes leurs actions — en enfer et à jamais ! » Ce sont là de vaines paroles. Nul espoir, nulle audace, nulle pensée d'action collective. «Ils paraissaient tombés trop bas, de corps et d'esprit — trop stupéfiés et sans âme — pour suivre l'exemple des districts manufacturiers ; surtout, ils étaient trop mal instruits (1). » Comme la fatigue et le vice, le milieu physique abâtardit la race. Retournant à Whitford, les deux explorateurs traversent un hameau empesté par la fièvre. Le fumier pourrit devant les portes ; pas d'eau pour boire, ni pour se laver. La nature se venge sur l'homme qui la méprise. Lancelot s'éloigne au moment où Argemone se glisse dans un cottage, pour y contracter la maladie qui l'emportera.

Ainsi la société indifférente est menacée par le mal qu'elle veut ignorer. Les épidémies passeront un jour des chaumières aux châteaux ; et la révolte qui couve éclatera en violences aveugles et désordonnées. Tel est le sens de *Yeast* : une leçon de solidarité sociale s'en dégage, illustrée à la fois par les expériences et les réflexions de Lancelot. — Quelle méthode suivre dans l'action ? Kingsley ne l'indique pas ici. Il devait plus tard esquisser un programme de réforme agraire (2) ; mais son roman ne fait que suggérer les motifs

(1) « They seemed rather sunk too low in body and mind — too stupefied and spiritless — to follow the example of the manufacturing districts ; above all, they were too ill-informed. » (XIII. 180-81).

(2) « *The Application of Associative Principles and Methods to Agriculture* ; a lecture, etc... » ; 1851. Kingsley y trace le plan de la

et les émotions d'où sortiront les actes. Sa doctrine, on le voit, ne dépasse guère encore les thèmes interventionnistes, développés par Dickens et Mrs. Gaskell. Elle fait à l'économie politique les mêmes reproches. Lancelot possède à fond les raisonnements qui condamnent l'aumône; mais en face d'une créature pitoyable, d'un vieux braconnier pris en flagrant délit, et qui plaide la faim et le chômage, il sent s'écrouler son dogmatisme. « En pratique, on ne peut s'empêcher d'éprouver un peu de ce sentiment anti-économique appelé la pitié (1). » Son bon sens lui révèle la distance entre l'homme selon Ricardo, et l'être abject, déshérité, sauvage, que l'indifférence sociale et l'individualisme ont produit. — Kingsley affirme le droit à la vie; « si un pays est si mal organisé, qu'il ne puisse fournir du travail à ses propres citoyens, il doit leur fournir des aliments (2). » Son tempérament vigoureux de lutteur, son contact intime avec les pauvres, lui ont donné le goût des charités sincères et démocratiques; il ne veut pas que la philanthropie soit protectrice; il dénonce « cette doctrine originale qui permet à tout le monde de sympathiser avec les pauvres, excepté aux pauvres eux-mêmes, et considère que plaider la cause des travailleurs est chez un gentleman la perfection de la vertu, mais chez un travailleur un véritable crime contre les lois (3) ». Et cependant, l'initiative doit venir d'en haut.

coopération agricole. Cf., sur cette question, Stubbs, *ouvrage cité*, le chapitre intitulé « Lessons in Village Citizenship ».

(1) « In practice, one can't help feeling a little of that uneconomic feeling called pity » (VIII, 107).

(2) « If a country is so ill-constituted that it cannot find its own citizens in work, it is bound to find them in food » (XIII, 171).

(3) « That peculiar creed which allows every one to feel for the poor except themselves, and considers that to plead the cause of working men is, in a gentleman, the perfection of virtue, but in a working man himself sheer high treason » (XI, 153).

Dieu a créé la gentry, dit Trégarva, pour qu'elle puisse veiller au bon ordre dans la société (1).

Telle qu'elle nous est parvenue, l'œuvre porte la marque du provisoire. « Dans *Yeast* », écrit Kingsley à son ami Ludlow, «... j'ai essayé de montrer les sentiments qui travaillent notre époque, sous une forme fragmentaire et obscure. Dans le prochain volume, *Les Artistes*, j'essaierai de débrouiller cet écheveau, à l'aide de conversations sur l'art, qui toucheront forcément aux plus profondes questions de science, d'anthropologie, de vie sociale, et de Christianisme. Et regardant l'Art d'un peuple comme à la fois le plus fidèle symbole de sa foi, et le précieux instrument d'une culture supérieure, je crois que c'est là un bon système pour former l'esprit de mon héros, l'homme de l'âge qui vient (2). » Argemone ne mourra point. Héritière de Whitford, elle y essaiera les méthodes reçues de la charité sociale ; toutes échoueront, « car elles n'ont pas de lien avec les principes que Dieu manifeste à notre âge » (3). Unis enfin, les deux amants trouveront à Whitford leur champ d'expérience ; Lancelot fournira les théories et les principes, Argemone l'enthousiasme passionné sans lequel ne peut subsister l'énergie altruiste de la vie quotidienne. « Et ainsi, je crois qu'ils pourront deve-

(1) « I say, sir, that God makes you gentlemen, gentlemen, that you may see into these things. » (IV, 61) — Cf. aussi *Letters*, etc ; I. 314-5.

(2) « In *Yeast*, ... I have tried to show the feelings which are working in the age in a fragmentary and turbid state. In the next part, *The Artists*, I shall try to unravel the tangled skein, by means of conversations on art, connected as they will be necessarily with the deepest questions of Science, anthropology, social life, and Christianity. And looking at the Art of a people as at once the very truest symbol of its faith, and a vast means for its further education, I think it a good path in which to form the mind of my hero, the man of the coming age. » (*Letters*, I, 219-20).

(3) « Because unconnected with the great principles which God is manifesting in this age. » (Ibid.)

nir un couple idéal de pionniers vers la société de l'avenir, dont le portique apparaîtra dans un troisième et dernier volume, que j'écrirai... quand ? (1) » Tel est le plan de trilogie romanesque conçu par Kingsley. Nul texte ne révèle plus clairement l'ampleur et le vague de sa pensée sociale à l'époque où *Yeast* fut écrit. Toute la fermentation de la renaissance idéaliste bouillonnait dans sa tête. En 1851, quand il reprit son œuvre, cette fièvre s'était calmée. Seuls, quelques traits de la continuation projetée ont passé dans la seconde rédaction (2). Il ne publia jamais *Les Artistes*. *Alton Locke* l'avait forcé à concentrer son attention sur le problème économique.

L'influence exercée par *Yeast* est difficile à mesurer. Kingsley l'avait voulue générale et multiple, éparse et indéfinie. L'instrument choisi était merveilleusement adapté à la tâche. Il est peu de livres moins systématiques et plus suggestifs. Le roman atteignit sa quatrième édition en 1859 (3) ; il fut donc lu. Sans doute, les critiques officiels et les grandes revues le condamnèrent, au nom des canons esthétiques et des saines doctrines. La « Quarterly » le dénonça comme révolutionnaire, en même temps que toutes les publications de Kingsley. « Celle-ci, qui couronne les autres, est appelée *Yeast* — ce qui signifie qu'elle est faite pour fermenter dans l'esprit populaire, et le préparer à lever — sous la chaleur du four socialiste (4). » Mais des inconnus témoi-

(1) « And so I think the two may become an ideal pair of pioneers toward the society of the future, the στοιχεῖα of which will be given in a third and last volume, to be written — when ? » (Ibid.)

(2) Par exemple, la grande discussion esthétique chez Claude Mellot (chap. xv), qui se rattache au plan des *Artistes*.

(3) Sans compter la première publication dans « Fraser's ».

(4) « This, the crowning one, is entitled *Yeast* — a suggestion that it is meant to ferment in the minds of the people and prepare them to rise, under the heat of the Socialist oven. » (« The Quarterly », vol. 89 (juin-septembre 1851), p. 531).

gnèrent à l'auteur de l'impression profonde qu'ils avaient reçue de son œuvre (1). L'une de ces lettres est significative ; un ancien athée se dit converti par *Yeast*, et donne son adhésion enthousiaste à la doctrine qui ne s'appelait pas encore le socialisme chrétien. « Je crois que vous avez choisi le véritable terrain, en vous attachant avec fermeté à l'esprit du Christianisme, et à la divinité de la mission du Christ, et en montrant au peuple que c'est là ses meilleurs amis, et les véritables réformateurs (2) ». Voilà bien la voix anonyme du sentiment religieux, répondant à l'appel de l'homme qui lui demandait le salut social.

IV

Entre la première publication de *Yeast* (automne de 1848) et celle d'*Alton Locke* (Août 1850), Kingsley apprit beaucoup. Le socialisme chrétien, plus conscient de lui-même, s'était donné un nom, et ce nom à son tour avait unifié sa conscience. Le mouvement coopératif français lui avait fourni la traduction pratique de son idéalisme encore flottant. Maurice et ses amis avaient pris contact avec les réalités ; les réunions ouvrières, la propagande coopérative, la lutte contre les adversaires d'en haut ou d'en bas, avaient précisé et fortifié leur doctrine. A l'automne de 1849, la publication dans un grand journal, le « Morning Chronicle », d'une série de lettres retentissantes sur « le travail et les pauvres », avait à la fois stimulé et renseigné leur zèle

(1) *Letters*, etc.; I. 285-7.

(2) « I believe you have taken up the right ground in standing firmly for the spirit of Christianity, and the divineness of Christ's mission, and showing the people how they are their best friends, and the truest reformers. » (Ibid., I, 285.)

social (1). Kingsley dut beaucoup à cette enquête. La misère des ouvriers tailleurs, victimes du « sweating system », en formait un des chapitres les plus sensationnels ; nous en retrouverons la substance dans *Alton Locke*. Contemporaine du roman, une brochure polémique où Kingsley mit en œuvre les mêmes matériaux nous fait saisir avec plus de certitude encore sa dette envers le « Morning Chronicle » (2). Le choléra de 1849 avait rappelé l'attention sur les conditions sanitaires où vivait le peuple ; en octobre, Kingsley visita le quartier de Bermondsey, au sud de la Tamise, principal foyer de l'épidémie ; il en tira un chapitre de son roman (3). C'est encore le « Morning Chronicle » qui avait suggéré cette exploration. — Il ne faudrait pas oublier pourtant les ressources personnelles que possédait Kingsley. S'il ignorait la grande industrie, il connaissait autre chose que la misère agricole. « Depuis 14 ans », écrit-il dans une lettre où il se défend de tout devoir au « Morning Chronicle », « mon père est le recteur d'une grande paroisse métropolitaine — et je dis ce que je sais, et témoigne de ce que j'ai vu (4). » En

(1) L'auteur de ces enquêtes, Mr. Henry Mayhew, les fit paraître en volume sous le titre *London Labour and the London Poor*. — Voir la Bibliographie.

(2) *Cheap Clothes and Nasty*, par « Parson Lot » ; 1850. — Cette brochure occupe la première place dans la série intitulée « Tracts on Socialism ». — Voir la Bibliographie.

(3) Cf. *Letters*, etc ; lettre du 24 octobre 1849 ; et le « Morning Chronicle » du 24 septembre.

(4) « For 14 years my father has been the rector of a very large metropolitan parish — and I speak what I know, and testify that which I have seen » (*Letters*, etc. ; I, 246.) — Kingsley fut sensible aux accusations de plagiat qui furent portées contre *Alton Locke* ; comme en témoigne un passage ajouté dans la seconde rédaction de *Yeast* (chap. VIII, p. 98), où il se défend de connaître la misère agricole par le « Morning Chronicle ». La chronologie lui donne amplement raison ; le chapitre XIII de *Yeast* est de 1848, l'enquête sur « Labour and the Poor », de 1849.

fait, *Alton Locke* fut conçu antérieurement à l'enquête sur le travail et les pauvres. L'œuvre, écrit Kingsley en février 1849, « s'est révélée à moi avec tant de rapidité et de suite, que je la sens venir d'en haut, et que seule ma sottise pourrait la gâter — ce que je cherche à éviter chaque jour par mes prières (1). » Travaillée un an et demi — de février 1849 à août 1850, elle se grossit des influences morales et des renseignements économiques qui s'agrégèrent chemin faisant à l'inspiration assimilatrice de Kingsley (2). La conception première n'en reste pas moins originale ; ou si elle a une source étrangère, c'est ailleurs qu'il faut la chercher.

Nous savons que dès la fin de 1848, Maurice et ses amis avaient organisé des réunions ouvrières, où les principes de leur doctrine étaient discutés. Kingsley y rencontra plusieurs des hommes qui avaient dirigé les dernières phases du mouvement Chartiste. Il fut vivement frappé de leur personnalité énergique, de leur valeur intellectuelle et morale. *Alton Locke* témoigne de cette impression ; l'auteur y saisit toutes les occasions de protester contre le préjugé, qui condamnait sans les connaître les chefs de la révolte ouvrière. D'autre part, nous pouvons nous imaginer quelle était la disposition d'esprit de ces vaincus. Après l'échec complet de leurs projets, de leurs espérances, ils étaient mûrs pour une de ces conversions qui renouvellent les formules politiques ou religieuses d'un parti. Le Chartisme révolutionnaire venait de succomber ; la « force morale » sortait victorieuse de son long duel avec la « force physique » ; une grande leçon semblait se dégager des évènements, et s'imposer à leur méditation. Enfin, presque tous

(1) « (It) has revealed itself to me so rapidly and methodically, that I feel it comes down from above, and that only my folly can spoil it — which I pray against daily » (*Letters*, etc ; I, 197).

(2) Ibid. ; I, 205.

d'humble naissance, ces hommes avaient déployé à s'instruire une volonté robuste et tenace ; certains mêmes étaient à la fois des poètes et des hommes d'action. Tous ces éléments, fournis par le réel, dirigèrent l'imagination de Kingsley (1). Mécontent de *Yeast*, nous le savons, il cherchait à ses idées une expression nouvelle; le plan général de son premier roman n'en continuait pas moins à hanter sa pensée : pour lui comme pour Disraeli, le roman social devait raconter une vocation. Les circonstances lui offraient les ressources voulues pour reprendre, renouveler et élargir ce thème nécessaire. L'histoire fictive d'un meneur Chartiste lui permettrait d'exposer son opinion personnelle sur le grand mouvement politique qui vivait encore dans toutes les mémoires. Le choix d'un héros ouvrier fournirait naturellement l'occasion de serrer de plus près que dans *Yeast* le problème économique sous sa forme industrielle et urbaine. En faisant de cet ouvrier un poète, en racontant son effort acharné pour acquérir la science et sentir l'art, Kingsley pouvait, sans manquer à l'histoire, illustrer sa doctrine favorite, la nécessité de placer le vrai et le beau à la portée du peuple. L'impiété des Chartistes, leur violence révolutionnaire, réalités bien connues de Kingsley, seraient évidemment les erreurs d'où le héros se dégagerait, pour apprendre la supériorité religieuse et pacifique du socialisme chrétien. Son développement aurait ainsi, outre la vérité d'un symbole historique, la force probante d'un enseignement adapté aux circonstances. Non seulement les classes supérieures, comme dans *Yeast*, mais surtout le peuple, y trouveraient la formule d'un nouvel espoir sorti d'une grande déception.

(1) Nous étudions à part l'influence de Thomas Cooper l'une des personnalités les plus en vue du monde ouvrier, sur la composition d'*Alton Locke*.

V

Yeast nous racontait l'apprentissage de Lancelot Smith : dans *Alton Locke*, le héros se raconte lui-même. C'est qu'ici le sujet est plus intérieur : le centre unique est la personnalité de l'homme, qui doit résumer en lui l'histoire de la révolte ouvrière. Les faits économiques, les doctrines politiques, ne valent que par leur rôle dans la formation de sa conscience sociale. Au lieu d'un journal de sa vie, écrit sous l'impression directe des faits, *Alton Locke* nous en donne un récit continu et rétrospectif. Sur le bateau qui l'emporte vers le Texas, peu de mois après le 10 avril, il rédige son autobiographie à l'intention de sa classe et du grand public. Kingsley, en effet, n'avait pas assez le don de la création dramatique, pour reproduire le développement d'une pensée opposée à la sienne, sans la juger constamment et la corriger de son point de vue personnel. Peut-être aussi a-t-il craint de nuire à sa thèse pacifique, en décrivant trop objectivement les rancunes sociales qu'il voulait apaiser. Quoi qu'il en soit, c'est un Chartiste converti qui nous retrace l'histoire du Chartisme. Son récit tout entier est dominé par l'image d'une vérité supérieure, qui se dessine vaguement dès les premiers chapitres pour se préciser à la conclusion. Aussi resterons-nous fidèle au sens vrai du livre, en négligeant l'ordre réel et biographique des événements, pour analyser leur ensemble, à la lumière des intentions qui les éclairent tous également.

Le point de départ est le même que celui de Carlyle (1).

(1) L'influence de Carlyle est partout dans *Yeast* et *Alton Locke*. Kingsley avait pour lui la vénération d'un disciple. Il le cite constamment, surtout dans *Alton Locke ;* lui emprunte des formules, comme « The Infinities ». « The Upper Powers » ; et jusqu'à une couleur générale de style ; mots forgés, phrases contournées et apostrophes, etc.

Le Chartisme a des causes, profondes et agissantes ; c'est elles qu'il faut atteindre pour couper le mal dans sa racine. — Une des sources principales de la rancune ouvrière, est l'injustice qui rend stériles les dons intellectuels des pauvres (1). Alton Locke est le fils d'un petit commerçant de la Cité (2). Son père fait de mauvaises affaires, et meurt sans laisser de ressources. La mère et l'enfant ne vivent que grâce à la générosité mesquine d'un oncle riche. Maladif, étiolé de bonne heure par l'air malsain, les chambres étroites, la nourriture insuffisante ; « enfant pâle, délicat de poitrine, rachitique, malingre, tout en front et sans muscles » (3), Alton est d'une intelligence vive et précoce. Comme Kingsley, encore tout jeune, il écrit des vers simples et touchants. Sa curiosité éveillée s'attache aux récits de voyages, aux drames de la Bible. A l'âge où la soif de s'instruire devient consciente, il est placé comme apprenti chez un tailleur. Sa journée est remplie par un travail fatigant ; mais en chemin, le matin et le soir, il s'arrête à la devanture d'un bouquiniste, et hâtivement dévore quelques pages. L'homme a remarqué son assiduité, et lui prête des livres (4). A l'insu de sa mère, Alton lit pendant la nuit, dans sa mansarde. « Avant de partir, à six heures du matin, pour marcher deux milles jusqu'à la boutique, je restais assis trois ou quatre heures sur mon lit, tout frissonnant, prenant des attitudes forcées

(1) « I have tried to express in this book what I know were, 20 years ago, the feelings of clever working men looking upon the superior educational advantages of our class » (Preface to the undergraduates of Cambridge, 1861).

(2) Chap. I.

(3) « A pale, consumptive, rickety, weakly boy, all forehead and no muscle » (II, 20). — La phrénologie et la crânioscopie sont à la mode vers 1850 ; Kingsley y fait souvent allusion. (Voir plus haut le portrait de Lord Vieuxbois, dans *Yeast*).

(4) Chap. II.

et pénibles, n'osant pas même tousser, de peur que ma mère ne me crût indisposé, et ne vînt me voir, pauvre chère créature — les yeux qui me faisaient mal fixés sur la page, les pieds enveloppés dans les couvertures, pour les préserver de la cruelle atteinte du froid ; espérant, épiant à chaque aurore la venue des compatissantes matinées de l'été, où je n'aurais plus besoin de chandelle... Les basses classes sans éducation ! Peut-être le seriez vous aussi, si le savoir vous coûtait les privations qu'il coûte à certains (1). » Au prix de sa santé, Alton apprend ainsi le latin, le français, lit les poètes anglais, se forme l'oreille aux rythmes, corrige son style. Il n'en éprouve pas moins, à chaque pas dans la vie, « les immenses désavantages de l'éducation par soi-même » (2). A Cambridge, où il fait visite à son cousin plus fortuné, il se sent humilié par mille infériorités dont il n'avait pas conscience. Son orgueil lui ferme la bouche en présence des jeunes gens qu'il y rencontre ; leur parole facile, leurs manières aisées, leurs goûts artistiques, l'intimident et l'emplissent d'une rancune amère et sourde (3). « La vérité est que j'enviais ces hommes. Je ne leur enviais pas leur savoir, car la majorité de ceux qui venaient chez mon cousin n'avaient pas de savoir que je pusse envier, étant plutôt brillants et agréables qu'érudits ; mais je leur enviais leurs facilités

(1) « Before starting forth to walk two miles to the shop at six o'clock in the morning, I sat some three or four hours shivering on my bed, putting myself into cramped and painful postures, not daring even to cough, lest my mother should fancy me unwell, and come in to see me, poor dear soul ! — my eyes aching over the page, my feet wrapped up in the bedclothes, to keep them from the miserable pain of the cold ; longing, watching, dawn after dawn, for the kind summer mornings, when I should need no candlelight. .. The lower classes uneducated ! Perhaps you would be so too, if learning cost you the privation which it costs some of them ! » (III, 37).

(2) Chap. XIII.

(3) Chap. XII.

pour s'instruire ; et je ne leur enviais pas moins leurs exercices physiques, leur canotage, leur cricket, leur football, leur équitation, et leur air joyeux, confiant, fruit de la santé et de la force, et que je prenais pour l'affectation de l'insolence (1). » Les Universités étaient jadis plus démocratiques; bien des fondations charitables, des bourses réservées aux fils du peuple, ont été accaparées par les riches : l'Église d'Angleterre, en écartant les dissidents, s'est arrogé le monopole aristocratique de l'éducation. « Non ; la véritable raison de notre exclusion, c'est que, anglicans ou non, nous sommes pauvres (2). » Dramatique et vraie, la peinture de ces sentiments morbides est un des grands mérites d'*Alton Locke*. Justifié historiquement par la carrière des Cooper et des Lovett, le personnage de l'ouvrier autodidacte est un vivant plaidoyer pour la plus juste satisfaction du droit à la science (3).

Comme le vrai, il faut répandre le beau — ouvrir aux sensations bienfaisantes, à l'art et à la nature, le peuple triste et déraciné qui s'agite dans les rues boueuses des villes. Et ici, Kingsley associe le Puritanisme à la laideur de la vie populaire. La religion ascétique, qu'elle fût Catholique ou Protestante, lui inspirait la même haine ; son corps et son âme voulaient également s'épanouir dans l'exaltation reli-

(1) « The truth is, I did envy those men. I did not envy them their learning ; for the majority of men who came into my cousin's room had no learning to envy, being rather brilliant and agreeable men than severe students; but I envied them their opportunities of learning; and envied them just as much their opportunities of play — their boating, their cricket, their football, their riding, and their gay confident carriage, which proceeds from physical health and strength, and which I mistook for the swagger of insolence » (XIII, 172-3).

(2) « No, the real reason for our exclusion, churchmen or not, is, because we are poor » (XIII, 155).

(3) Ici encore la phrénologie intervient. Crânes pour crânes, la classe ouvrière en vaut une autre, sinon plus (IV, 50).

gieuse (1). La mère d'Alton est Baptiste. « Ma mère n'agissait que par règle et méthode — selon la loi de Dieu, croyait-elle, et cela seulement. Elle souriait rarement. Sa parole était absolue. Elle ne répétait jamais un ordre sans punir. Et pourtant, il y avait en elle des profondeurs de tendresse cachée... Mais elle se croyait aussi obligée à réprimer toute tendresse, que si elle eût été une ascète du moyen-âge — tant les extrêmes se rejoignent ! C'était « charnel », pensait-elle. Elle n'avait pas encore le droit d'éprouver pour nous une « affection spirituelle ». Nous restions « enfants de la colère céleste et du diable » — non encore « convaincus de péché, convertis, nés une seconde fois... » « Aussi notre dieu, ou nos dieux plutôt, jusqu'à notre douzième année, furent-ils l'enfer, les verges, les dix commandements, et l'opinion publique (2). » Le dimanche, des lectures pieuses, une immobilité contrainte, des regards furtifs jetés par les fenêtres sur le scandale des promeneurs ; des entretiens théologiques avec les « hommes de Dieu », où se pose sans fin la question angoissante : notre âme est-elle prédestinée au salut ou à la damnation ? La science, les livres, la poésie, les peintures profanes, la sensualité innocente d'un enfant, sont maudits et bannis par ce conseil inflexible qui surveille l'éducation

(1) A la « muscular Christianity », le mysticisme d'Emerson est aussi antipathique. D'où le chapitre XXII (An Emersonian Sermon).

(2) « My mother moved by rule and method ; by God's law, as she considered, and that only. She seldom smiled. Her word was absolute. She never commanded twice without punishing. And yet there were abysses of unspoken tenderness in her... But she thought herself as much bound to keep down all tenderness as if she had been some ascetic of the middle ages — so do extremes meet ! It was « carnal », she considered. She had as yet no right to have any « spiritual affection » for us. We were still « children of wrath and of the devil », — not yet « convinced of sin », « converted, born again ».... So our god, or gods rather, till we were twelve years old, were hell, the rod, the ten commandments, and public opinion. » (I, 4-5.)

d'Alton. — Le cri de la nature violentée proteste ; Alton aspire à vivre, et s'éloigne de la religion comme de la mort. L'impiété Chartiste, pour Kingsley, est due surtout à l'étroitesse des cultes dissidents (1). Quelle extase au contraire, lorsque Alton trouve au musée de Dulwich un tableau où des formes sensibles et des couleurs expriment les émotions les plus sublimes ! Il pleure devant le Saint-Sébastien de Guido, et ces larmes, nous le verrons, décident de sa vie (2). Quelle ivresse, lorsque ses yeux de cockney, habitués à l'aridité de Londres, voient s'étendre devant eux la fraîcheur verdoyante de la campagne anglaise ! « Je me rappelle m'être couché, la figure tournée vers la terre, et maniant les feuilles délicatement dentelées des herbes, et me demandant si les gens de la campagne les trouvaient aussi merveilleuses et aussi belles que moi ; et ensuite je me rappelais les milliers que j'avais laissés en arrière, qui, comme moi, n'avaient jamais vu la face verte de la terre de Dieu ; et la réponse du pauvre gamin de Saint-Giles's, à qui l'on demandait ce que c'était que la campagne : « c'est la cour où les messieurs riches vivent quand ils quittent la ville »... et je me demandais si le temps viendrait jamais où la société aurait assez progressé pour ouvrir même à d'aussi pauvres que lui une perspective, fût-ce une fois seulement chaque année, sur la figure fraîche et nette de la terre de Dieu (3). »

(1) Chap. III.

(2) Chap. VI.

(3) « I recollect lying on my face and fingering over the delicately cut leaves of the weeds, and wondering whether the people who lived in the country thought them as wonderful and beautiful as I did ; and then I recollected the thousands whom I had left behind, who like me had never seen the green face of God's earth ; and the answer of the poor gamin in Saint Giles's, who, when he was asked what the country was, answered, « The yard where the gentlemen live when they go out of town »... then I wondered whether the time would

Il a fallu davantage pour faire d'Alton un Chartiste : son contact avec la misère. Ici, comme chez Dickens, elle n'est point la souffrance du tisserand ou du mineur. Kingsley ignore et veut ignorer la grande industrie ; les grèves sanglantes de 1842, les Trade Unions, les drames industriels sont absents de son œuvre ; son expérience ne connaît que le paysan et le petit atelier, sa doctrine sociale n'est adaptée qu'à leurs besoins. La misère urbaine, dans *Alton Locke*, est représentée par les tailleurs et les couturières. Les uns et les autres, nous le savons, avaient déjà préoccupé l'attention publique. — Alton est mis en apprentissage chez un tailleur du quartier aristocratique ; il y trouve les conditions de ce qu'on appelait alors le « commerce honorable », par opposition à l'exploitation infamante du « sweater » (1). Et pourtant, voici l'atelier où on l'introduit : « Une salle basse et mansardée, où se mêlaient les odeurs étouffantes de la respiration et de la sueur humaines, celle de la bière aigre, celle du gin, douceâtre et fade, et celle du drap neuf, acide et à peine moins répugnante. Sur le plancher, couvert d'une couche épaisse de poussière et de saletés, de morceaux d'étoffe et de bouts de fil, une douzaine d'hommes étaient assis, hagards, débraillés, sans souliers, la figure exprimant un mélange de peine et d'insouciance qui me fit frémir. Les fenêtres étaient hermétiquement closes pour éviter l'air froid de l'hiver ; et l'haleine condensée coulait en ruisselets le long des vitres, rayant la morne perspective de cheminées

ever come when society would be far enough advanced to open to even such as he a glimpse, if it were only once a year, of the fresh, clean face of God's earth » (XIII, 131).

(1) Les expressions « honourable trade » et « sweater » sont techniques, et Kingsley les emprunte au « Morning Chronicle. » — Cf. le numéro du 14 décembre 1849 ; lettre XVII de la rubrique « Labour and the poor ».

et de fumée (1). » Au milieu des jurons, des propos d'ivrognes, douze heures par jour, ces hommes cousent et taillent. — Le nouveau venu est mis au courant. Pourquoi est-on plus près du ciel dans cette salle que dans les autres ? C'est que vous y mourrez six mois plus tôt que si vous travailliez dans la salle au-dessous. L'atelier de la cave, c'est la salle aux rhumatismes ; celui du rez-de-chaussée, la salle des fiévreux ; celui du premier étage, la salle des asthmatiques ; celui-ci, le plus haut perché, est l'hôpital des phtisiques. « D'abord vous commencez par tousser, puis vous vous mettez à cracher... Et alors, quand vous avez assez couvert les pauvres chers dos nus et frissonnants de l'aristocratie, « mourez, mourez, mourez ! Vous vous envolez, votre âme est dans le ciel ! » Comme Shakespeare, le poète inspiré, remarque spirituellement » (2).

C'est le patron qui meurt. Son fils, plus pratique et moins scrupuleux, transforme l'entreprise. Pourquoi ne pas faire comme tant d'autres, qui s'enrichissent par les nouvelles méthodes? Désormais, les ouvriers travailleront à leur domicile ; des intermédiaires leur transmettront les commandes et les paieront à la pièce. Cette décision soulève une

(1) « A low lean-to room, stifling me with the combined odours of human breath and perspiration, stale beer, the sweet sickly smell of gin, and the sour and hardly less disgusting one of new cloth. On the floor, thick with dust and dirt, scraps of stuff and ends of thread, sat some dozen haggard, untidy, shoeless men, with a mingled look of care and recklesness that made me shudder. The windows were tight closed to keep out the cold winter air: and the condensed breath ran in streams down the panes, chequering the dreary outlook of chimney-tops and smoke » (II, 22).

(2) « First you begins to cough, then you proceed to expectorate... and then, when you have sufficiently covered the poor dear shivering bare backs of the hairystocracy, « Die, die, die, Away you fly, your soul is in the sky, » As the hinspired Shakespeare wittily remarks » (III, 24).

révolte ; les compagnons d'Alton ne savent que trop quels effets ils en peuvent attendre (1). Ce sera l'esclavage aux mains du sweater, les salaires de famine, les journées de seize heures, la concurrence illimitée des enfants et des femmes, la lutte sans espoir contre une fatalité meurtrière. Mais que faire? Le gouvernement sanctionne le système ; les vêtements pour l'armée, les postes, la police, sont fournis à bas prix par le travail à domicile. Un membre du Parlement, à qui les tailleurs ont présenté leurs doléances, s'est abrité derrière la loi de l'offre et de la demande. « Peut-être était-ce un sage ; je sais seulement que c'était un riche (2). » Seuls, Alton et son ami Crossthwaite le Chartiste préfèrent le chômage à cette exploitation. Bien leur en prend. Lorsqu'ils forcent, quelques mois plus tard, la porte de leur ancien camarade, Jemmy Downes, devenu sweater, ils trouvent dans son « antre » une douzaine de créatures à moitié nues, décharnées, les doigts écorchés par un travail incessant (3). Nourris de thé et de pain beurré, mis à l'amende sous les prétextes les plus futiles, les ouvriers finissaient toujours par être les débiteurs du sweater. Dès lors, leurs propres vêtements mis en gage, ils étaient ses prisonniers ; leur salaire entier passait à payer leur nourriture, et toute l'énergie de leur corps appartenait à leur maître, qui en extrayait jusqu'au dernier effort (4). — Kingsley n'invente, n'exagère rien. Le racolage des ouvriers par les femmes des sweaters, qui leur promettaient une paye fabuleuse ; l'hygiène déplo-

(1) Chap. x.

(2) « He may have been a wise man. I only know that he was a rich one. » (x, 115) — La lettre à laquelle il est ici fait allusion est textuellement reproduite par Kingsley dans *Cheap Clothes and Nasty*. Le roman et la brochure se suivent ici de très près.

(3) Chap. xxi : « The sweater's den. »

(4) Kingsley est instinctivement antisémite. *Alton Locke* met en relief le rôle des juifs parmi les sweaters de Londres. (Chap. xxi.)

rable des ateliers ; les amendes, le système des cautions, grâce auquel l'intermédiaire se faisait un capital ; le « reliever », cet habit commun que revêtaient les victimes à tour de rôle, quand elles obtenaient la permission de sortir ; tous ces traits, que nous retrouvons ici, sont confirmés par le « Morning Chronicle » (1). — Même réalisme dans l'épisode où figurent les ouvrières d'aiguille (2). Kingsley, après Dickens, fait de ces malheureuses les types de la dégradation féminine, produite par la concurrence et le travail forcé. Ici encore, la prostitution sort nécessairement de la misère. Dans une mansarde, une vieille frissonnant près de l'âtre éteint ; butée à son idée fixe : « pas de workhouse pour la fille d'un officier ! » — trois jeunes filles, une malade, paralysée, les deux autres penchées le jour sur leur ouvrage ; la nuit, elles sont à la rue. Comment faire ? Trois francs soixante-quinze par semaine, et là dessus, le fil, les chandelles, le charbon à payer ; et quatre personnes à nourrir. Et cependant, elles travaillent à une robe d'amazone que demain une élégante promènera dans Hyde Park.

Et voici maintenant où vivent les pauvres, ceux que le choléra tue par centaines (3). Kingsley nous conduit à Bermondsey, et nous y retrouvons « l'île de Jacob », ce coin sinistre auquel Dickens avait consacré une page d'*Olivier Twist* (4). Depuis 1837, les choses ont changé d'aspect ; on a essayé d'assainir le quartier ; c'est-à-dire qu'on a bâti de hautes maisons bourgeoises au milieu des masures, et que la misère délogée s'est concentrée plus forte à côté. Mais « Folly

(1) Cf. par exemple le numéro du 18 décembre 1849. On y trouve la description d'un atelier et la plupart des détails techniques repris par Kingsley. L'œuvre propre de l'artiste est ici réduite à son minimum ; elle n'en reste pas moins considérable.

(2) Chap. VIII.

(3) Chap. XXXV.

(4) Cf. plus haut, chap. IV, section III. — *Olivier Twist*, chap. L.

Ditch » est toujours là ; les mêmes bicoques branlantes font saillie au-dessus de l'eau. Downes, ruiné à son tour, a échoué dans l'une d'elles ; il montre à Alton les cadavres de sa femme et de ses deux enfants, étendus sur les planches vermoulues, à travers lesquelles monte la vapeur de l'égout. Les rats ont commencé leur œuvre, et le malheureux, devenu fou, veut forcer Alton à boire l'eau du fossé, le seul breuvage dont les siens aient vécu et soient morts (1). Il tombe, et disparaît sans un cri. « Nous nous élançâmes sur le balcon. La lanterne du policeman éclairait d'une lumière crue cette scène funèbre — la double rangée de misérables maisons, dont l'arrière bordait les côtés du fossé ouvert à la marée — les étranges môles capricieux, et les balcons, et les hangars, suspendus sur des pilotis pourris au-dessus des eaux noires, où des morceaux phosphorescents de poisson décomposé brillaient et étincelaient dans les profondeurs sombres, comme les lumières diaboliques des cimetières — les bulles de gaz empoisonné, et les carcasses de chiens gonflées, et les masses d'ordure, flottant sur le brouet d'enfer vert d'olive et stagnant — les cercles lents et lourds de rides huileuses qui allaient mourir au loin dans les ténèbres, et qui exhalaient, en s'ébranlant, des bouffées chaudes de miasmes — seul signe qu'une étincelle d'humanité, après des années d'une vie immonde, se fût enfin éteinte en cette immonde mort (2). »

(1) Cf. le récit que fait Kingsley de sa visite à Bermondsey, pendant le choléra de 1849; *Letters*, etc.; lettre du 24 octobre 1849.

(2) « We rushed out on the balcony. The light of the policeman's lantern glared over the ghastly scene — along the double row of miserable house-backs, which lined the sides of the open tidal ditch — over strange rambling jetties, and balconies, and sleeping-sheds, which hung on rotting piles over the black waters, with phosphorescent scraps of rotten fish gleaming and twinkling out of the dark hollows, like devilish grave-lights, — over bubbles of poisonous gas, and bloated carcases of dogs, and lumps of offal floating on the stagnant

L'âpreté du ton, l'horreur physique et l'énergie de la répulsion sensitive, n'ont jamais été dépassées. Kingsley est un réaliste de l'hygiène. Son imagination fascinée devance la science, revêt d'une animalité étrange les miasmes de mort. Downes croit voir des légions d'insectes, sortant du fossé, envahir la gorge de ses enfants, les tuer (1)...

La misère agricole a sa place dans *Alton Locke*. Le tableau est ici plus sombre encore, que celui de *Yeast* (2). Délégué par le comité Chartiste, Alton assiste à une réunion en plein air, dans un comté de l'Est. Sur sa route, il n'a rencontré que des bouges, aux murs penchants, aux toitures disjointes. Dans un champ gelé, deux enfants manient la houe de leurs mains gourdes ; leur salaire est de un franc vingt-cinq par semaine, pour sept jours de travail ; jamais d'école ni d'église pour eux ; on voit leurs pieds à travers les fentes de leurs souliers, et leur corps grelottant s'enveloppe de haillons troués. Cependant, les moutons forts et gras, protégés par leur laine épaisse, mangent à côté, lentement, la pâtée de navets et de drèche. L'homme n'est plus le maître de la brute ; c'est son esclave. — Voici, dans la lande triste et nue, entre les levées de terre d'un ancien camp, un millier de journaliers qui s'agitent autour d'un bloc de pierre. Rien que des yeux éteints, des lèvres pendantes, des pieds qui traînent ; beaucoup de femmes, la mine encore plus pâle et amaigrie. Chaque orateur à son tour monte

Olive-green hell-broth — over the slow sullen rows of oily ripple which were dying away into the darkness far beyond. sending up, as they stirred, hot breaths of miasma — the only sign that a spark of humanity, after years of foul life, had quenched itself at last in that foul death. » (xxxv, 381.)

(1) Ibid., 379-80. — Un élève de Kingsley, qui le connut dans l'intimité, dit de lui : « His senses were acute to an almost painful degree. » (*Letters* : I, 299.)

(2) Chap XXVIII.

sur la pierre, et parle, sans imagination, sans éloquence, ressassant le morne récit des souffrances communes (1). Les propriétaires, pour avoir les mains libres, louent, en même temps que les fermes, les cottages aux fermiers ; le journalier perd ainsi son protecteur naturel, et est livré sans défense à l'intermédiaire qui lui fait rendre jusqu'au dernier sou ; avide, ignorant, pauvre lui-même, le fermier refuse toute réparation, laisse les masures tomber en ruines. — Après sept années d'emploi, dit un homme, son maître l'a congédié, la moisson finie ; ses fils devenaient grands, on les a remplacés par d'autres apprentis, plus jeunes et moins chers ; le workhouse leur ferme sa porte, car ils sont valides ; que faire ? — Le remède serait simple, dit un autre ; un lopin de terre à chaque journalier, mais les fermiers n'en veulent à aucun prix ; cela rendrait, disent-ils, les salariés trop indépendants. — Tantôt le prix du blé baisse, et les salaires le suivent ; tantôt il monte, mais les salaires ne montent pas. Qu'importe au prolétaire rural le libre-échange, ou la protection ? — Ah, si on pouvait parler à la Reine, lui porter une supplique ; mais non : les dragons, sabre au clair, chevauchent à côté de son carrosse, et vous couperaient la tête si vous faisiez mine d'approcher. — C'est la faute aux propriétaires, affirme l'un ; tout le mal vient des fermiers, répond l'autre. Pourtant, déclare un troisième, qui a été à Londres, et y a appris la politique, c'est bien simple : propriétaire et fermier se valent ; le journalier paie à la fois.

(1) Ici encore, le roman suit de près l'histoire. De pareils « meetings » d'ouvriers agricoles étaient fréquents. Peut-être Kingsley songe-t-il ici à celui que raconte Léon Faucher (*Études sur l'Angleterre*, 1844 ; 2e édition, 1856 ; tome II, p. 175-177) et qui eut lieu à Goatacre, dans le Wiltshire. L'allure générale des récits, les discours reproduits, offrent des ressemblances frappantes. Léon Faucher s'inspire des journaux anglais contemporains, qu'a pu connaître Kingsley.

par son travail, le revenu du premier et le profit du second. — C'est le tour d'une femme : elle ne veut pas du workhouse, où on la séparerait de ses jeunes enfants. Mais au logis, ni pain ni charbon ; les petits crient de froid, et si on cassait une branche pour se chauffer, ce serait la prison. N'allez-vous rien faire, tas de lâches ? — Voici au contraire le résigné, le vieil aveugle qui tourne lentement, du haut de la pierre, ses yeux sans regard vers les faces qui l'entourent. « C'est la faute de nos péchés, et de notre impiété. — C'est parce que nous avons oublié Dieu — oui, c'est pour cela.... il a détourné sa figure de nous, et c'est pour cela que nous sommes malheureux. Et aussi je ne vois pas que cette réunion serve à quelque chose ; cela ne nous fera pas de bien ; rien ne nous fera du bien, à moins que nous nous repentions tous de notre mauvaise conduite, de notre ivrognerie, notre saleté, nos enfants d'amour, et notre maraudage, et nos larcins, et obtenions du Seigneur qu'il change nos cœurs, et revienne, et ait pitié de nous, et nous ôte vite de ce malheureux monde, où il n'y a que misère et chagrin, pour nous donner sa gloire éternelle. Amen. (1) » — Un dernier orateur, le poing sur la hanche, s'esclaffe à cette homélie. A quoi bon travailler ? Voler est plus sûr ; la prison est mieux chauffée que le workhouse, et les rations y sont plus fortes. Vous avez faim ? Le fermier a du blé, allons le lui prendre ; nous mangerons, aujourd'hui à ses frais, et demain à ceux de la

(1) « It's all along of our sins, and our wickedness — because we forgot Him — it is.... He has turned His face from us, and that's why we are troubled. And so I don't see no use in this meeting. It won't do us no good, unless we all repent of our wicked ways, our drinking, and our dirt, and our love-children, and our picking and stealing, and gets the Lords to turn our hearts, and to come back again, and have mercy on us, and take us away speedily out of this wretched world, where there's nothing but misery and sorrow, into His everlasting glory. Amen ! » (xxviii, 302-3.)

Reine. — Alton vent calmer l'auditoire, effacer l'impression trop forte de ces dernières paroles ; mais la logique de la situation l'emporte ; il se sent gagné par le vertige des foules ; son discours, pacifique d'abord, se change en appel à l'émeute. « Allez, donc ! » criai-je, perdant toute possession de moi-même... « Allez, et procurez-vous du pain ! Après tout, vous y avez droit. Nul homme n'est obligé à mourir de faim. Il y a des droits supérieurs à toute loi, et de ce nombre est le droit à la vie. Les lois ont été faites pour l'homme, et non l'homme pour les lois (1). » Et comme un torrent, la troupe dévale vers la ferme, pille le grenier, brûle les meules, satisfait sa faim, puis son instinct de violence, jusqu'au moment où le « yeomanry » arrive au galop, sabre les fuyards, et fait prisonnier Alton, devenu malgré lui l'auteur responsable du mal. « Alors je découvris quelle réserve de scélératesse se cache à l'abri de toutes les foules ; et sur le moment j'excusai presque les riches d'oublier les victimes véritables par indignation contre les scélérats (2). » Nous retrouvons ici l'homme qui avait vu les émeutes de Bristol.

Ainsi l'expérience personnelle ou sympathique de la misère a fait du héros un révolté, un Chartiste. Et c'est là un premier enseignement. Du sentiment de l'injustice subie, des souffrances et des infamies rencontrées, et que la société encourage ou tolère, est née chez Alton la rancune sociale, mère des révolutions. « Oui, c'était vrai. La société m'avait refusé mes droits. Et malheur à l'homme devant lequel cette

(1) « Go, then », I cried, losing my self-possession.... « Go, » I cried, « and get bread ! After all, you have a right to it. No man is bound to starve. There are rights above all laws, and the right to live is one. Laws were made for man, not man for laws. » (Ibid., 305.)

(2) « Then I first found out how large a portion of rascality shelters itself under the wing of every crowd ; and at the moment I almost excused the rich for overlooking the real sufferers, in indignation at the rascals. » (Ibid., 308.)

idée, vraie ou fausse, apparaît livide, emplissant ses pensées d'un éclat étouffant pareil à celui de l'enfer. Qu'elle soit vraie ou soit fausse, c'est un malheur de croire en elle ; d'avoir à vivre sur une négation ; d'avoir à vénérer comme notre seule idée — et des centaines de mille d'entre nous n'en ont point d'autre aujourd'hui — la haine des choses qui sont (1). » Sa foi religieuse a disparu ; l'aigreur et l'envie ont dégradé son âme. « Comment savez-vous, mon cher ami », écrit Kingsley à Ludlow, « que j'aie eu tort en faisant l'Alton du second volume différent de celui du premier ? En montrant l'individualité de l'homme détruite et faussée par la routine de la misère et du mécontentement (2) ? » Telle est la morale de sa destinée. L'indifférence sociale se suicide elle-même. Elle fait naître et grandir les ennemis les plus dangereux de l'ordre établi ; et envers eux elle est coupable, car elle laisse leur âme s'endurcir au crime, avant de la punir au nom de la loi.

Mais la destinée d'Alton suggère un autre enseignement, plus individuel. Kingsley a vu un lien profond entre la violence révolutionnaire, et la faiblesse du caractère et des convictions. En même temps que le héros s'abandonne aux impulsions de sa rancune sociale, et se rapproche du Chartisme et de la « force physique », il devient incapable de

(1) « Yes, it was true. Society had not given me my rights. And woe unto the man on whom that idea, true or false, rises livid fulling all his thoughts with stifling glare, as of the pit itself. Be it true, be it false, it is equally a woe to believe it; to have to live on a negation; to have to worship for our only idea, as hundreds of thousands of us have this day, the hatred of the things which are. » (IV, 54.)

(2) « How do you know, dearest man, that I was not right in making the Alton of the second volume different from the first ? In showing the individuality of the man swamped and warped by the routine of misery and discontent? » (Prefatory Memoir, by Th. Hughes; p. XXVI.)

résister aux séductions de la vanité ou des sens. Le jour où ses larmes ont coulé devant le martyre de Saint-Sébastien, un dignitaire ecclésiastique et sa famille ont remarqué la sincérité de son émotion. On le questionne, on s'intéresse à lui. Alton s'éprend au premier regard d'une passion insensée pour Lilian, la fille du dean Winnstay (1). Dans les bonnes paroles, la bienveillance et l'hospitalité de ses protecteurs, il ne voit que des occasions de l'approcher (2). Cet amour, où le cœur et l'intelligence ont peu de part, fait le malheur de sa vie. Lilian s'amuse de lui, et l'oublie du jour où la société le déclare criminel (3). Mais elle a déjà causé sa chute : pour elle, il a trahi sa classe et sa conscience sociale. Il a écrit des poésies, où comme chez Bethune, Cooper et tant d'autres, vibre l'éloquence rude et spontanée d'un fils du peuple. Ses riches amis font imprimer son œuvre ; mais l'éditeur exige qu'elle soit expurgée. Le dean lui conseille de céder, et il cède ; il renie ses convictions, et se fait lâche afin de revoir Lilian (4). Les vers sont bien reçus du public, mais dès lors il a perdu sa confiance en lui-même, et de la fausse position où il s'est mis il ne sortira qu'après de cruelles épreuves. Lilian aime un autre que lui, son cousin ; il en est réduit à épier jalousement leur amour ; dénoncé à son parti comme un traître, que les sourires aristocratiques ont séduit, il voit se retourner contre lui les hommes qui l'acclamaient la veille (5). Brûlant de se réhabiliter, il entreprend de porter la bonne parole Chartiste aux paysans ; nous savons avec quel succès. A grand' peine sauvé de la corde, il passe trois années en prison (6). Libéré à temps pour le 10 avril, il assiste à la

(1) Chap. VI. — Le mot « dean » désigne un chanoine-doyen.
(2) Chap. XIV-XVII.
(3) Chap. XXIX.
(4) Chap. XVIII.
(5) Chap. XXVII.
(6) Chap. XXIX-XXXI.

ruine de sa cause. Ce même jour, il prend le typhus à Bermondsey. Son corps déjà usé par les privations, le surmenage d'une vie inquiète, se débat longtemps contre le mal (1). C'est la dernière épreuve ; il en sort purifié, brisé, soumis ; mûr pour la mort qu'il porte en lui, et qu'il sent prochaine ; mûr aussi pour la conversion religieuse et sociale vers laquelle Kingsley l'a conduit.

Et comme Alton Locke, le peuple généreux et égaré des ouvriers anglais trouvera le salut dans la défaite. Déjà le Chartisme révolutionnaire, rapproché de ses causes, a pris le caractère d'un phénomène explicable et fatal ; en lui-même, il a aussi des éléments sauveurs. Ses revendications sont justes (2). Ses chefs sont des hommes instruits, ardents, idéalistes. De la réunion à laquelle il a assisté, Alton emporte une admiration étonnée. Croirait-on que des prolétaires sussent penser et parler si bien ? « Une telle masse de connaissances — un si excellent anglais — où ont-ils pris tout cela (3) ? » Ce sont les Chartistes qui ont été les apôtres de la tempérance, de la chasteté, du respect de soi même, et de l'éducation morale (4). Parmi ses compagnons d'atelier, il en est un vers lequel Alton se sent instinctivement attiré : Crossthwaite le Chartiste. Silencieux, sombre, préoccupé, il exerce autour de lui une autorité singulière. Son regard arrête les blasphèmes et les propos grossiers. Petit, pâle et faible, il a vingt-cinq ans et en paraît quarante. Héros à la Carlyle, lui aussi : ses yeux gris et sauvages brillent sous d'épais sourcils emmêlés. Buveur d'eau et végétarien, il a discipliné sa vie (5). Longtemps Alton hésite à lui ouvrir

(1) Chap. XXXVI.

(2) Chap. XXXVII.

(3) « Such a fund of information — such excellent English — where did they get it all? » (X, 119)

(4) Chap. II.

(5) Ibid.

son cœur : un jour enfin, une commune résistance à l'exploitation du sweater les rapproche. Crossthwaite explique à son ami ce nom mystérieux, le Chartisme, que la terreur bourgeoise entoure d'une auréole sanglante (1). « Le peuple est-il représenté ? Etes-vous représenté ? Vous faites-vous l'effet d'un homme qui aurait quelqu'un au Parlement pour épouser sa querelle, eh, mon jeune ami ?... Eh quoi, au nom du sens commun — quel intérêt ou quel sentiment, de vous, de moi, ou de n'importe quel homme à qui vous ayez jamais adressé la parole — sauf le boutiquier — représentent l'alderman A — ou Lord C. D. ? Ils représentent la propriété — et nous n'en avons pas. Ils représentent le rang — et nous n'en avons pas. Les intérêts établis — nous n'en avons pas. Les grands capitaux — c'est justement eux qui nous écrasent. Ils sont choisis par le petit nombre, ils représentent le petit nombre, et ils font des lois pour la multitude, — et vous ne savez pas si le peuple est représenté ou non? » La Charte sera un instrument de réforme sociale; donnez-la nous, et nous enverrons des travailleurs au Parlement, qui sauront mettre bon ordre à la misère, à la prostitution, au vol. — Et enfin, peut-on avoir trop d'une bonne chose? La Grande Charte et le Reform Act ne sont-ils pas l'orgueil de la bourgeoisie? Ne nous a-t-elle pas assez répété, en 1832, qu'un élargissement du droit de suffrage serait la panacée tant

(1) « Are the people represented? Are you represented? Do you feel like a man that's got any one to fight your battle in Parliament, my young friend, eh?... Why, what in the name of common sense — what interest or feeling of yours or mine, or any man's you ever spoke to, except the shopkeeper, do Alderman A — or lord C. D. represent? They represent property, and we have none. They represent rank — we have none. Vested interests — we have none Large capitals — those are just what crush us.... They are chosen by the few, they represent the few, and they make laws for the many — and yet you don't know whether or not the people are represented! » (X, 119-20.)

rêvée? Comment ne pas tirer de ses raisonnements et de ses promesses leur conclusion naturelle (1)?

« A partir de cette soirée, je fus Chartiste, de cœur et d'âme, — comme l'étaient un million et demi des meilleurs ouvriers d'Angleterre; du moins, je n'avais pas à rougir d'une telle société. Oui, moi aussi, comme Crossthwaite, je pris au mot les classes dirigeantes; je m'inclinai devant l'idole des institutions politiques, et j'attachai mon espoir de salut à « la possession de la dix-millième partie d'un bavard dans le palabre national (2) ». Si l'erreur Chartiste est naturelle, elle n'en est pas moins funeste. Le moyen devient une fin. L'espoir de la Charte excuse mille paresses, mille faiblesses, mille lâchetés. La réforme intérieure et morale est sacrifiée. Ce « matérialisme politique » est pour Kingsley l'impiété par excellence; sa foi se révolte, avec celle de Carlyle, contre la doctrine qui fait de l'homme le jouet des circonstances. Comme Owen, comme les Benthamites, les Chartistes échoueront parce qu'ils adorent de faux dieux. — Et en effet, le Chartisme révolutionnaire est un lamentable échec. Dès l'origine, ses rivalités intérieures, ses violences, ses injustices, l'ont condamné. Son chef, O'Flynn, par qui l'auteur semble avoir voulu désigner O'Connor, est une brute éloquente et sincère, virulente, sans scrupules, prête à tous les héroïsmes et à toutes les infamies (3). Son journal, le

(1) Chap. x, p. 121.

(2) « From that night I was a Chartist, heart and soul - and so were a million and a half more of the best artisans in England — at least I had no reason to be ashamed of my company. Yes; I too, like Crossthwaite, took the upper classes at their word; bowed down to the idol of political institutions, and pinned my hopes of salvation on « the possession of one ten-thousandth part of a talker in the national palaver. » (Ibid.) — Kingsley cite de mémoire; Carlyle avait écrit : « la possession de la vingt-millième partie.... »

(3) Chap. xx.

« Cri de guerre hebdomadaire » (1), est trop souvent rempli d'insultes, d'attaques personnelles, de plaisanteries graveleuses. Il réclame la liberté de la presse, et se montre lui-même le plus abominable tyran de la pensée d'autrui. Il dénonce la corruption gouvernementale, et se salit les doigts en publiant les réclames de la filouterie bourgeoise. Il veut régénérer l'Angleterre, et il corrompt l'esprit public, en reproduisant des romans français (2). — Que peut-il sortir de telles semences, sinon la ruine et la confusion ? Le 10 avril est un jour de honte, inoubliable, et que pourtant la démocratie anglaise doit à toute force oublier (3). Le rire homérique des Olympiens à la vue des pygmées terrestres, accueille ce jour-là, sous les voûtes de Westminster, la pétition du peuple. « Nous avions dressé contre nous, par notre propre sottise, la « force physique » même à laquelle nous avions fait appel » (4). Les classes dirigeantes se sont dégradées en recourant à la force; mais elles ont vaincu, et leur souillure n'est point une consolation pour leurs adversaires écrasés.

Tout autre est le jugement de Kingsley sur le Chartisme de la « force morale ». Un caractère vigoureux et pittoresque, celui de Sandy Mackaye, le représente, en même temps qu'il symbolise les idées politiques de Carlyle. Si Lancelot Smith et Trégarva étaient des « héros », Mackaye est une image de Carlyle lui-même. Le vieil Écossais, libraire de son métier, est un ancêtre du radicalisme. Il a connu les jours enthousiastes de la première révolution française, a recueilli les paroles de Cartwright, a lutté côte à côte avec les Hunt et les Cobbett, a depuis soixante ans, parmi les déceptions

(1) « The Weekly Warwhoop », — probablement « The Northern Star », le grand journal Chartiste.

(2) Chap. XXIII, p. 249.

(3) Chap. XXXIV.

(4) « We had arrayed against us, by our own folly, the very physical force to which we had appealed. » (Ibid., 370.)

et les épreuves, poursuivi la liberté (1). Ses cheveux ont blanchi, son âme s'est attristée, et l'espérance en lui s'est tellement mêlée au désespoir, qu'il ne sait plus les séparer. Fait d'expérience amère, de sagesse et de bonté, son humour savoureux s'enveloppe d'une obscurité volontaire, que n'éclaircissent pas son accent et son vocabulaire écossais. Dans sa pensée, son langage, ses manières, le profond, le bizarre et le comique ne font qu'un. Détachée des grandes ambitions, sa générosité s'applique à des œuvres plus certaines et plus proches ; c'est lui qui devine Alton Locke, lui prête des livres, le recueille chez lui, quand l'enfant révolté est chassé par sa mère (2). Pour les misères honteuses et ignorées, il est d'une charité exquise (3). Il sait la nécessité des réformes morales, et que seule la foi librement choisie est agissante. Comme Crossthwaite, il veut faire d'Alton un champion de la cause ; mais sa méthode est différente ; c'est par le développement naturel d'une âme forte, éclairée, instruite, qu'elle doit arriver à la vision nette de la justice sociale (4). Lui-même n'a pas renoncé à la lutte ; il se mêle aux Chartistes, suit leurs réunions ; mais la superstition politique, l'appel à la force, la faconde sonore de O'Flynn, excitent sa verve railleuse et mélancolique. L'insuccès des espérances qu'il a fondées sur Alton Locke, l'approche trop sûre d'un désastre pour la cause du peuple, abattent enfin son énergie. Il meurt la veille du 10 avril, prophétisant la ruine de ses anciens compagnons. « Dites-leur qu'ils sont les esclaves de pis que les prêtres et les rois — les esclaves de leur propre concupiscence et de leurs passions — les esclaves de tout fripon, de tout charlatan

(1) Chap. XXXIII.
(2) Chap. III, VI.
(3) Chap. VIII.
(4) Chap. VII.

qui rassasiera leur vanité ; et que le juste Dieu les frappera, les abattra, les réduira à néant, les dispersera, jusqu'à ce qu'ils se repentent, et mettent en eux-mêmes un cœur pur et un esprit droit, et apprennent la leçon qu'Il a voulu leur enseigner depuis soixante ans — que la cause du peuple est la cause de Celui qui a fait le peuple ; et malheur à ceux qui prennent les outils du diable pour faire son travail ! (1) » C'est bien le ton amer, les dénonciations bibliques, l'idéalisme farouche de Carlyle après 1848. — Kingsley accepte avec vénération la partie critique de cet enseignement ; mais il lui reproche d'être exclusivement négatif. Le socialisme chrétien se sépare de Carlyle en ce qu'il espère, croit encore à une certaine forme de la démocratie. « Mackaye », dit Alton, « n'avait rien de positif, en somme, à suggérer ou à proposer. Sa sagesse était faite d'apophtegmes et de maximes, absolument impraticable, trop souvent négative, et rien que telle (2).... »

Avant d'exposer son programme, Kingsley y prépare l'esprit du lecteur. Une classe est l'adversaire naturelle du socialisme chrétien : la bourgeoisie industrielle et commer-

(1) « Tell'em that they're the slaves o' worse than priests and Kings — the slaves o' their ain lusts an' passions — the slaves o' every loud-tongued knave an' mountebank that'll pamper them in their self-conceit; and that the gude God'll smite 'em doon, and bring'em to nought, and scatter'em abroad, till they repent, an' get clean hearts and a richt speerit within them, and learn His lesson that He's been trying to teach'em this threescore years — that the cause o' the people is the cause o' Him that made the people; an' wae to them that tak' the deevil's tools to do His wark wi' ! » (xxxiii, 359.) — Kingsley reprend ici sa propre formule; cf. « Politics for the people », n° 2; Lettre aux Chartistes.

(2) « Mackaye had nothing positive, after all, to advise or propound. His wisdom was one of apophthegms and maxims, utterly impracticable, too often merely negative » (xx, 217.) — Pour une comparaison entre la doctrine sociale de Kingsley et celle de Carlyle, cf. Kauffmann, *ouvrage cité*, p. 181 sqq.; — W. R. Greg : *Kingsley and Carlyle*, dans *Literary and Social Judgements*, 1869.

çante. Ici encore, le « Mammonisme » est vigoureusement dénoncé (1). Un personnage le symbolise : le cousin d'Alton. Parallèle à la carrière du héros, la sienne forme avec elle un contraste significatif. Il réussit partout où Alton échoue ; il a tous les succès du monde, car ses moyens sont ceux du monde ; et il faut une volonté spéciale de la Providence pour détruire en un jour sa fortune. Son père est un épicier enrichi ; parti d'aussi bas qu'Alton, il emploie sa volonté souple et froide à monter jusqu'aux puissants. L'utilitarisme est la forme naturelle de sa pensée ; il ne dit, ne fait, ne croit, que ce qui « paie », ce qui rapporte. Au musée de Dulwich, il a vu aussi Lilian Winnstay ; et dès lors il s'applique à conquérir la faveur de son père. Nous le retrouvons à Cambridge ; il a gagné, par ses complaisances, l'amitié d'un noble camarade, Lord Lynedale (2). Sceptique au fond, il entre dans les ordres ; l'Église est la carrière qui égalise le mieux les rangs (3). Au moment où le Chartisme paraît dangereux, il affecte des sympathies populaires ; dans les réunions secrètes où il se glisse, il épie les paroles d'Alton (4). C'est à lui que va l'amour de Lilian ; heureux, beau, séduisant, il n'a pas de peine à faire oublier son rival triste et chétif. Le 10 avril, enrôlé parmi les défenseurs de l'ordre, il rencontre Alton, et la sourde opposition de leurs destinées éclate en paroles amères et passionnées d'un côté, méprisantes et railleuses de l'autre. « Écoutez-moi, cousin Alton ! Le fort et le faible ont été mis aux prises pour le même enjeu, et quoi d'étonnant, si c'est le fort qui l'em-

(1) La « Quarterly » relève vingt-deux fois le nom de « Mammon » dans *Alton Locke*, et se plaint amèrement de l'abus que fait Kingsley de « that misrepresented and misapplied Scriptural expression. » (Vol. 89, p. 528.)

(2) Chap. XII, XIII.

(3) Chap. XXIV.

(4) Chap. XXVII.

porte ? (1) » Et en effet, son triomphe est celui de la concurrence. Dans la guerre impitoyable des appétits, sa ruse et sa force n'ont point connu de scrupules, et elles ont vaincu. Mais Kingsley veut corriger l'anarchie naturelle par un ordre meilleur ; sa justice optimiste exige la ruine du méchant. A la veille de son mariage, le fiancé de Lilian est atteint du typhus. Son beau manteau neuf, à Bermondsey, chez Downes, a couvert les cadavres empestés de ceux qui l'ont taillé. Il meurt, et, comme celle d'Argemone, sa fin symbolise l'affirmation providentielle de la solidarité sociale (2). Et avec lui est condamné cet évangile de l'individualisme, cet égoïsme de la bourgeoisie, ce libéralisme économique contre lesquels *Alton Locke*, non moins que *Yeast*, est un long plaidoyer.

L'aristocratie mérite de vivre. Elle est en moyenne bien supérieure à l'image que s'en font les Chartistes. Alton apprend à reconnaître les mérites de la classe dirigeante. Son hostilité envieuse de prolétaire cède au contact de natures supérieures, à qui la force du corps, la grâce des mouvements, la tranquillité sereine de l'âme, une bonté ferme et patiente, donnent le droit de commander. Le dean Winnstay est un exemple des vertus qui peuvent se rencontrer parmi les membres du haut clergé. Lord Lynedale traite Alton avec une courtoisie charitable, lui pardonne l'explosion de ses rancunes, défend sévèrement mais sans orgueil sa propre classe contre ses attaques (3). « Ils me traitaient en égal ; ils me faisaient accueil — le jeune vicomte et le savant dean — sur le terrain large d'une humanité commune ; ainsi que le

(1) « Listen, cousin Alton! The strong and the weak have been matched for the same prize : and what wonder, if the strong man conquers? » (xxxv, 375.)

(2) Chap. xxxix.

(3) Chap. xiii.

feraient, je le crois, des centaines d'autres membres de leur classe, si nous ne mettions pas nous-mêmes notre orgueil à les éloigner de nous — leur disant que la fraternité entre nos classes est impossible, et ensuite les maudissant parce qu'ils ne fraternisent pas avec nous (1). » Ainsi l'abîme qui sépare les deux nations est l'œuvre des pauvres autant que des riches. La bonne volonté existe de part et d'autre. La Jeune Angleterre est représentée dans *Alton Locke*. Devenu Lord Ellerton, Lord Lynedale se conduit en chatelain modèle. Il vend un de ses domaines pour mieux cultiver l'autre; il renonce à sa meute, et réduit les fermages; il bâtit des écoles, des églises, répare les cottages, draine et défriche les terres incultes, ouvre sa galerie de tableaux aux journaliers, reçoit les fermiers à sa table, et leur prête des livres. Il fait plus : il transforme un vieux manoir en ferme coopérative, et y installe un véritable petit village communiste (2). Sa femme, Eleanor, l'aide passionnément dans cette tâche. Parente et amie de Lilian Winnstay, elle forme avec elle un contraste achevé. Beauté sévère et dominatrice, esprit ferme et réfléchi, elle a exercé sur Alton Locke une protection clairvoyante et cachée. En elle se résume l'idéal le plus noble de la philanthropie aristocratique et autoritaire. Mais Kingsley, nous le savons, n'accepte point cet idéal sans réserve. Lord Ellerton et Eleanor ne sont point parfaits. Comme Lord Vieuxbois, ils ont encore beaucoup à apprendre. Un grand malheur prépare Eleanor à l'apostolat que lui réserve Kingsley. Son mari lui est enlevé par un accident de

(1) « They treated me as an equal; they welcomed me — the young viscount and the learned dean — on the broad ground of a common humanity; as I believe hundreds more of their class would do, if we did not ourselves take a pride in estranging them from us — telling them that fraternisation between our classes is impossible, and then cursing them for not fraternising with us. » (XIV, 180.)

(2) Chap. XXV.

cheval (1). La douleur brise en elle l'esprit d'autorité tyrannique, et l'orgueil de caste. Après trois années de charité personnelle parmi les ouvrières et les prostituées de Londres, elle recueille Alton Locke au lendemain du 10 avril. Elle le soigne, le guérit, et devient auprès de lui l'annonciatrice de la doctrine, vers laquelle leurs destinées ont inconsciemment convergé (2).

Après la mort de Mackaye, écrit Kingsley à son ami Ludlow, mon intention est que le livre prenne une forme mythique et prophétique. Les rêves qui suivent sont destinés à soulever le récit du réel, à le transporter dans la région plus haute de l'idéal (3). — Les derniers chapitres du roman n'ont rien, en effet, d'une exposition dogmatique (4). Leur enseignement est symbolique et imaginatif. Kingsley le voulait ainsi. Il dit n'avoir pu, ou n'avoir osé, montrer la réalisation pratique des sermons d'Eleanor. « Tout ce que je pouvais faire, c'est de les laisser comme une semence, qui pût croître par elle-même sous plusieurs formes et en plusieurs esprits, au lieu de les incorporer en une action qui eût été aussi étroite que ma propre vision des choses, m'aurait valu le reproche d'insanité, et la simple question : si de tels faits sont réels, où sont-ils (5)? » Kingsley ne se trompait pas ; il avait

(1) Chap. XXVI.

(2) Chap. XXXIX.

(3) « How do you know that the book from that point was not intended to take a mythic and prophetic form; that those dreams come in for the very purpose of taking the story off the ground of the actual into the deeper and wider one of the ideal? » (Prefatory Memoir, etc., p. XXVI.) L'erreur de Ludlow est naturelle; cette fin d'*Alton Locke* est vague et obscure.

(4) Chap. XXXVI-XLI.

(5) « All that I could do was to leave them as seed, to grow by itself in many forms, in many minds, instead of embodying them in some action which would have been both as narrow as my own idio-

tout d'un poète, et peu d'un sociologue. Telle qu'elle existe, la conclusion d'*Alton Locke* couronne dignement son œuvre sociale. Elle résume en images éclatantes la générosité de son idéalisme, et ce rêve du socialisme chrétien où l'Angleterre religieuse avait mis le meilleur d'elle-même.

Tancrède, chez Disraeli, accueillait avec un dédain ironique la théorie de l'évolution (1). Kingsley se l'assimile, au contraire. Passionné pour les sciences naturelles, il trouve en elle une justification de l'attrait qui le pousse vers les formes inférieures de la vie. Son imagination, en même temps, est séduite par la beauté de cette unité grandiose et sensible, introduite entre les degrés de l'être. Une fusion se fait dans son esprit entre les idées nouvelles et les conceptions chrétiennes de la chute et de la rédemption. Le socialisme, la Bible et l'évolution des espèces s'amalgament en une sorte de cosmogonie, où sont enveloppés le passé et l'avenir de la race humaine. Tel est le sens du curieux chapitre où Kingsley a voulu marquer le passage du réalisme au symbolisme (2). Les rêves bizarres que fait Alton en son délire sont dirigés par une logique secrète. Leur point de départ est le sentiment d'une chute personnelle. Alton a failli ; la foi chrétienne en lui a cédé la place à un paganisme sensuel ; il a péché contre la religion, représentée par sa mère. Eleanor, la purificatrice, lui annonce son châtiment. « Celui qui tombe de l'échelle d'or doit grimper à travers les siècles jusqu'au sommet. Celui que ses passions déchirent en pièces,

syncrasy, gain the reproach of insanity, and be simply answered by : — « If such things have been done, where are they? » (Prefatory Memoir, ibid.)

(1) *Tancrède*, II, IX, 109.

(2) Chap. XXXVI, « Dreamland ». — Les thèmes de ce genre sont fréquents dans le romantisme anglais. Kingsley a pu se souvenir du *Heaven and Earth*, de Byron, sans recourir à la *Chute d'un Ange*, de Lamartine.

les siècles seuls peuvent le refaire un (1). » Mais cette destinée, la science et la Bible l'enseignent, est celle même de l'univers. La chute est à l'origine des choses. L'évolution est la forme que prend la rédemption cosmique. Résumant en lui l'histoire du monde, Alton repassera par toutes les étapes de la vie. « Le madrépore deviendra un mollusque, et le mollusque un poisson, et le poisson un oiseau, et l'oiseau une bête ; et ensuite il redeviendra un homme, et verra la splendeur des jours derniers (2). » — Du protoplasme à l'homme raisonnable, Alton se sent vivre et mourir. Et à chaque stade un drame se joue, toujours le même, entre trois acteurs : le héros, faible et désarmé, figurant la dignité virtuelle encore de l'âme, le pressentiment animal d'où sortira la noblesse humaine ; son cousin, cruel et fort, symbolisant la matière aveugle et les passions brutales ; et Lilian, la séduction sensible par où la nature tente l'esprit. Et chaque fois, le mal semble triompher ; comme dans le réel, Alton vaincu voit son rival lui enlever Lilian. Mais voici les phases supérieures, où l'humanité consciente apparaît. Le drame ici devient social. Alton, purifié par la souffrance, est le prophète qui guide les migrations des peuplades primitives. L'esprit du mal ne s'incarne plus en une seule créature ; c'est la cupidité et l'orgueil, d'où sortent les inégalités de richesse et de rang. Arrêtée par une barrière de montagnes, la tribu cultive la vallée, dans l'abondance et la paix. Chacun a du sol une part égale, et tous se soumettent à l'ordre venu du ciel : il faut travailler

(1) « He who falls from the golden ladder must climb through ages to its top. He who tears himself in pieces by his lusts, ages only can make him one again. » (Ibid., 385-6.)

(2) « The madrepore shall become a shell, and the shell a fish, and the fish a bird, and the bird a beast; and then he shall become a man again, and see the glory of the latter days. » (Ibid.) Kingsley est visiblement influencé par le livre de Darwin sur les Récifs de corail (1842).

à percer la montagne. Un jour vient où ce devoir est oublié ; où le fort opprime le faible, et lui prend sa terre ; et dès lors, la misère et la famine désolent la tribu. Le prophète s'est retiré dans la montagne, y travaille et y prie, et résiste aux séductions de Lilian, la vierge voilée, qui veut l'entraîner vers la lâcheté voluptueuse de la plaine. Les pauvres se soulèvent, chassent les riches, et prennent leurs maisons et leurs terres. Le prophète les menace de la vengeance divine, réveille les cœurs, et un repentir général apaise la discorde (1). « Alors ils crièrent tous d'une seule voix : « Nous avons péché ! Nous irons et nous percerons la montagne, et nous exécuterons la tâche que Dieu a imposée à nos aïeux. » — Nous montâmes ; et au premier coup que je frappai, un rocher tomba ; et, ô surprise, la lumière du jour ! Et loin sous nos pieds, la terre bonne et vaste, s'étendant à l'infini vers le soleil couchant. »

Eleanor, à ce moment suprême, apparaît, prophétesse inspirée de la terre promise (2). « Par l'égoïsme vous êtes

(1) « Then they all cried with one voice, « We have sinned ! We will go up and pierce the mountain, and fulfil the work which God set to our forefathers » — We went up, and the first stroke that I struck a crag fell out; and behold, the light of day ! and far below us the good land and large, stretching away boundless towards the western sun. » (Ibid., 398).

(2) « By selfishness you fell, and became beasts of prey. Each man coveted the universe for his own lusts, and not that he might fulfil in it God's command to people and subdue it. Long have you wandered — and long will you wander still. For here you have no abiding city. You shall build cities, and they shall crumble; you shall invent forms of society and religion, and they shall fail in the hour of need. You shall call the lands by your own names, and fresh waves of men shall sweep you forth westward, westward ever, till you have travelled round the path of the sun, to the place from whence you came. For out of Paradise you went, and unto Paradise you shall return ; you shall become once more as little children, and renew your youth like the eagle's. Feature by feature, and limb by limb, ye shall renew

tombés, et devenus des bêtes de proie. Chaque homme a convoité l'univers pour satisfaire ses propres appétits, et non pour qu'il pût exécuter l'ordre de Dieu, le peupler et le soumettre. Longtemps vous avez erré, et longtemps vous errerez encore. Car vous n'avez pas ici-bas de cité qui demeure. Vous bâtirez des cités, et elles s'écrouleront; vous inventerez des formes de société et de religion, et elles vous manqueront à l'heure du besoin. Vous nommerez les terres de vos propres noms, et de nouvelles vagues humaines vous emporteront, vers l'ouest, toujours vers l'ouest, jusqu'à ce que vous ayez parcouru tout le cercle du soleil, et soyez revenus à l'endroit d'où vous êtes partis. Car du Paradis vous venez, au Paradis vous retournerez; vous redeviendrez pareils à de petits enfants, et renouvellerez votre jeunesse comme l'aigle. Trait par trait, et membre par membre, vous la renouvellerez: siècle après siècle, graduellement et douloureusement, par la faim et la contagion, par les superstitions et les tyrannies, par la misère et le désespoir morne, vous serez ramenés à la demeure de votre Père à tous, jusqu'à ce que vous deveniez tels que vous étiez avant de tomber et de changer la ressemblance de votre père pour la ressemblance des bêtes. Du Paradis vous êtes venus, de la liberté, l'égalité, et la fraternité, et à elles vous retournerez. Vous en êtes partis

it: age after age, gradually and painfully, by hunger and pestilence, by superstitions and tyrannies, by need and blank despair, shall you be driven back to the All-Father's home, till you become as you were before you fell, and left the likeness of your father for the likeness of the beasts. Out of Paradise you came, from liberty, equality, and brotherhood, and unto them you shall return again. You went forth in unconscious infancy, — you shall return in thoughtful manhood. You went forth in ignorance and need — you shall return in science and wealth, philosophy and art. You went forth with the world a wilderness before you — you shall return when it is a garden behind you. You went forth selfish savages — you shall return as the brothers of the son of God. » (Ibid., 399-400.)

dans l'enfance inconsciente — vous y retournerez dans la maturité réfléchie. Vous en êtes partis dans l'ignorance et le besoin — vous y retournerez dans la science et la richesse, la philosophie et l'art. Vous en êtes partis avec le monde devant vous comme un désert — vous y retournerez avec le monde derrière vous comme un jardin. Vous en êtes partis des brutes égoïstes — vous y retournerez comme les frères du Fils de Dieu. »

Alton Locke se réveille, et Eleanor doucement, maniant avec précaution son âme endolorie dans son corps épuisé, lui explique la doctrine religieuse et sociale, où peuvent s'exalter en une foi nouvelle le désastre de sa vie et la ruine de sa cause. Alton est un socialiste qui s'ignore, mais il n'est plus un chrétien. C'est le Christianisme qu'Eleanor lui démontre, et le dean Winnstay, à ses arguments d'apôtre, ajoute les raisonnements plus froids du savant. La logique du cœur prouve Dieu (1). Jésus est le vrai démagogue. « Elle parla de lui comme du grand Réformateur, et pourtant du véritable Conservateur (2). » Le Christianisme est le rêve du royaume de Dieu ; dans l'histoire, il est associé à toutes les tentatives de justice sociale. « Et dites-nous, quand y eut-il réellement union, coopération, philanthropie, égalité, fraternité, parmi les hommes, sauf dans la fidélité à Lui, Jésus, qui mourut sur la croix (3) ? » L'espoir révolutionnaire s'est allié à la négation religieuse ; les champions du peuple ont prêché la libre-pensée. « Quel évangile ont-ils, Strauss, ou Emerson, pour les pauvres, les souffrants, les opprimés ? L'ami du peu-

(1) Chap. xxxvii : « The true demagogue. »

(2) « She spoke of Him as the great Reformer; and yet as the true conservative. » (Ibid., 407.)

(3) « And say, when was there ever real union, co-operation, philanthropy, equality, brotherhood, among men, save in loyalty to Him — Jesus, who died upon the cross? » (Ibid., 411.)

ple ? Où le trouverez-vous, sinon en Jésus de Nazareth ? (1) » Cherchez dans l'Évangile, et non dans les droits abstraits de l'homme, le fondement de votre cause. Réclamez votre Charte et ses six points, mais réclamez-les à Dieu. « Et donc, avant que vous essayiez de les obtenir, rendez-vous en dignes — peut-être ainsi trouverez-vous que certains sont devenus moins nécessaires (2). » — Et aux scrupules rationalistes d'Alton, le dean répond en membre de la « Broad Church (3). » Le miracle semble violer les lois de la Nature : « Qui vous a dit, mon jeune ami, que manquer aux habitudes de la Nature fût manquer à ses lois ? (4) » Au reste, les miracles de Jésus sont des guérisons ; ils ne contredisent pas, ils rétablissent les lois de la Nature.

La théorie proprement sociale est sacrifiée à l'apologétique chrétienne. L'idée coopérative est à peine indiquée. Elle se dessine comme la traduction économique de la fraternité religieuse. Une allusion discrète rappelle la création récente d'une coopérative de tailleurs (5). Mais Kingsley tient à ne point mêler la propagande économique à son essai de prédication artistique. Dans une brochure fameuse, il venait de préciser les avantages du travail associé (6). Son effort ici tend à justifier la mission sociale du clergé. — Alton rappelle l'al-

(1) « What gospel have they or Strauss, or Emerson, for the poor, the suffering, the oppressed ? The People's Friend ? Where will you find him, but in Jesus of Nazareth ? » (Ibid., 412.)

(2) « And therefore, before you attempt to obtain them, make yourselves worthy of them — perhaps by that process you will find some of them have become less needful. » (Ibid.)

(3) Chap. XXXVIII : « Miracles and Science. »

(4) « Who told you, my dear young friend, that to break the customs of Nature is to break her laws ? » (Ibid, 420.)

(5) Chap. XL.

(6) *Cheap Clothes and Nasty*. La propagande coopérative y est infiniment plus directe et précise.

liance séculaire des prêtres et des pouvoirs établis ; l'égoïsme de l'Église, sa paresseuse inertie depuis deux siècles, son hostilité persistante aux rêves d'affranchissement populaire. Dans les pays catholiques, son pouvoir a toujours été une lourde tyrannie. S'abandonner à elle, ne sera-ce point s'abandonner à un nouvel esclavage? Non, répond Eleanor ; la théocratie est le fait des peuples faibles, et les prêtres n'abusent de leur autorité que si les fidèles cessent de vouloir ou de croire. Et qu'importent enfin leurs erreurs passées ? Ne voyez-vous point les signes d'un grand réveil ecclésiastique? « Supposez qu'il y eût dans le clergé un groupe d'hommes chaque jour plus nombreux, prêts à vous aider de toutes leurs forces, — et vous devez sentir ce que vaudrait leur aide, — à obtenir la réforme sociale, pourvu que vous consentiez à écarter pour un temps la réforme purement politique... ? (1) » « Ils ne veulent point le prendre de haut avec les ouvriers. Ils savent qu'ils ont un message pour l'artisan, mais ils savent aussi que l'artisan a un message pour eux, et ils n'ont point peur de l'écouter. Ils ne désirent pas faire de lui un instrument pour réaliser leur propre système ; ils sont disposés seulement, s'il veut accepter la main qu'ils lui tendent, à se dévouer corps et âme à ce grand objet, rendre l'artisan capable de se gouverner lui-même ; de produire en qualité d'homme libre, et non d'esclave ; de manger les aliments qu'il gagne, et de porter les habits qu'il fait. Vos frères les travailleurs voudront-ils coopérer avec ces hommes (2)? »

(1) « Suppose that there were a rapidly-increasing class among the clergy, who where willing to help you to the uttermost — and you must feel that their help would be worth having — towards the attainment of social reform, if you would waive for a time merely political reform? » (XL, 432.)

(2) « They do not want to be dictators to the working men. They know that they have a message to the artisan, but they know, too, that the artisan has a message to them; and they are not afraid to

Rien n'est perdu, s'ils acceptent ; car la société entière n'a plus sa confiance en elle-même, et les vainqueurs sont aujourd'hui plus près que jamais des vaincus. « Croyez-moi, ce Dix Avril, que vous croyiez avoir porté un coup mortel à la liberté, a éveillé un esprit chez les puissants comme chez les humbles, que béniront les enfants encore à naître (1). »

Alton et Crossthwaite s'embarquent pour le Texas : l'un veut y rétablir ses forces épuisées, l'autre y défricher une terre vierge, jusqu'au jour où l'apaisement social les rappellera en Angleterre. L'émigration, prêchée par Carlyle, est ici encore la suprême ressource du prolétariat (2). Mais Alton ne verra ni le nouveau monde, ni la terre promise de son rêve. Il trouve la liberté, l'égalité et la fraternité dans la mort. Ses derniers vers sont un chant de marche et de victoire, où la véhémence Chartiste s'allie à la sérénité de l'inspiration religieuse. « Pleurez, pleurez, pleurez et pleurez pour le pauvre, le rustre, l'esclave ; écoutez ! de la lande et du marais stérile, de la ruelle fiévreuse, de la tanière du workhouse, s'enfle la plainte des Anglais : Travaillez, ou la tombe ! — A bas, à bas, à bas et à bas le paresseux, le filou, et le tyran ; pourquoi se priver et peiner pour des fainéants ? Quiconque ne veut pas vivre en travaillant, n'a aucun droit sur le sol anglais ; nous en croyons la parole de Dieu. — Debout, debout, debout et debout ; face au péril, et luttez !

hear it. They do not wish to make him a puppet for any system of their own ; they only are willing, if he will take the hand they offer him, to devote themselves, body and soul, to the gread end of enabling the artisan to govern himself ; to produce in the capacity of a free man, and not of a slave ; to eat the food he earns, and wear the clothes he makes. Will your working brothers co-operate with these men ? » (Ibid., 435.)

(1) « Believe me, that Tenth of April, which you fancied the death-day of liberty, has awakened a spirit in high as well as in low life, which children yet unborn will bless. » (Ibid., 437.)

(2) Chap. XLI.

La nuit est finie, voyez le soleil! La coupe est pleine, la trame est tissée; le juge est désigné, le jugement commencé; qui l'arrêtera (1)? »

La presse et les grandes revues jugèrent sévèrement *Alton Locke*. La « Revue d'Édimbourg » fit à Kingsley trois reproches (2); il avait écrit un roman à thèse; s'était élevé à tort contre la prétendue indifférence sociale des classes dirigeantes; avait confondu, lui aussi, le quatorzième et le dix-neuvième siècle, et associé le Chartisme aux divagations du socialisme féodal (3). Si le critique reconnaît au roman de grandes beautés, il lui refuse naturellement toute valeur probante. On y trouve « le langage absurde et violent d'un homme bienveillant dont l'esprit a été poussé au désespoir

(1) « Weep, weep, weep, and weep, For pauper, dolt, and slave; Hark! from wasted moor and fen, Feverous alley, workhouse den, Swells the wail of Englishmen: « Work! or the grave! » — Down, down, down, and down, With idler, knave, and tyrant; Why for sluggards stint and moil? He that will not live by toil Has no right on English soil; God's word's our warrant! — Up, up, up, and up, Face your game, and play it! The night is past, — behold the sun! The cup is full, the web is spun, the Judge is set, the doom begun; Who shall stay it? » (Ibid., 445-6.) — Ces vers sont de Kingsley, sur un rythme allemand.

(2) Vol. 93; janvier-avril 1851. — L'article est encore de W. R. Greg, qui le publia dans son volume sur *English Socialism*.

(3) Ce reproche devait être particulièrement sensible à Kingsley. Les socialistes chrétiens, gens de juste milieu, sont, dit-il, condamnés « to hear Edinburgh Reviewers complaining of them for wishing to return to feudalism and mediaeval bigotry while Quarterly Reviewers are reviling them for sedition and communism. » (*Who are the friends of order*, p. 4.) — Envoyant *Sainte-Élisabeth* à Thomas Cooper, il lui écrit : « At first sight it may seem to hanker after feudalism and the middle ages; I trust to you to see a deeper and somewhat more democratic moral in it. » (*Letters*; I, 184). — Il reste que les contemporains ont cru voir chez Kingsley, malgré ses protestations, l'élément réactionnaire de la renaissance idéaliste.

par la vue des souffrances qu'il ne peut soulager... » (1) Le réquisitoire de la « Quarterly » fut plus énergique ; elle ne voulut voir qu'exagération, partialité, injustice envers les classes possédantes et la constitution établie (2). Les deux revues, il va sans dire, s'accordent à ne pas distinguer entre le « communisme » révolutionnaire et le socialisme chrétien. — Et pourtant, le livre fit une impression profonde et durable. Il eut un modeste et honnête succès de librairie ; sa troisième édition est de 1852. « J'ai retiré d'*Alton Locke* », dit Kingsley, « 3750 francs, un nom et quelque réputation auprès de beaucoup qui n'auraient jamais autrement entendu parler de moi (3). » L'élite ouvrière fit au roman un excellent accueil, et s'y reconnut ; il fut aussi goûté par des hommes de toutes les classes et de toutes les opinions (4). « Je suis tout étonné, écrit Kingsley (5), de voir les gens rassis et respectables qui approuvent plus ou moins *Alton Locke*. L'autre soir encore, chez le Président de la Chambre, Sir..., qui passe pour un des plus fermes soutiens de la tradition Whig en Angleterre, m'exprima son adhésion au livre dans les termes les plus aimables. Les deux Marshall ont fait de même — Lord Asburton aussi. De même a fait, chose curieuse, plus d'un squire ultra-respectable au Torysme intransigeant — ainsi va le monde. Si vous faites quelque chose au-dessus des querelles de parti, les gens de cœur, dans tous les partis,

(1) « The absurd and violent language of a benevolent man whose understanding has been driven desperate by the sight of suffering which he cannot relieve... » (« The Edinburg », vol. cité, p. 9.)

(2) Vol. 89, p. 527-29.

(3) « A name and a standing, with many a one who would never have heard of me otherwise. » (*Letters*. I, 277)

(4) « Preface to the working men of Great Britain », 1854.

(5) « I am quite astonished at the steady-going, respectable people who approve more or less of *Alton Locke*. It was but the other night, at the Speaker's, that Sir...., considered one of the safest Whig

sympathisent avec vous. » Le jugement de Carlyle est à citer. « Laissant de côté ce qui regarde mon humble personne,... j'ai trouvé beaucoup de choses à aimer dans votre livre, et beaucoup dont je vous suis reconnaissant ; une abondance, et même une exubérance de zèle généreux ; une résolution impétueuse qui vous lance en avant, vers la solution la plus virile de toutes sortes de problèmes ;... partout, une sorte d'intensité farouche, qui fascine le lecteur et le tient sous le charme... En même temps, je dois le dire, on peut appeler le livre « cru » ; ce n'est en aucune façon ce que vous pouvez nous donner de mieux, si vous consentez à modérer résolument votre feu... Des grandes questions morales et sociales, nous ne dirons absolument rien à présent ; à tout moment, d'ici deux siècles, selon toute vraisemblance, il y aura assez à dire sur elles ! (1) »

traditionist in England, gave in his adherence to the book in the kindest terms. Both the Marshalls have done the same — so has Lord Asburton. So have, strange to say, more than one ultra-respectable High-Tory squire — so goes the world If you do anything above party, the true-hearted ones of all parties sympathize with you. » (*Letters* ; I, chap. x ; octobre 1851.)

(1) « Apart from your treatment of my own poor self..., I found plenty to like and be grateful for in the book ; abundance, nay exuberance of generous zeal ; headlong impetuosity of determination towards the manful side on all manner of questions.... everywhere a certain wild intensity, which holds the reader fast as by a spell... At the same time, I am bound to say, the book is definable as « crude » ; by no manner of means the best we expect of you, if you will resolutely temper your fire... Of the grand social and moral questions, we will say nothing whatever at present ; any time within the next two centuries, it is like, there will be enough to say about them. » (*Letters*, I, 244-5.

VI

Après 1850, les causes générales de l'apaisement politique, et sa propre évolution intérieure, se combinent pour modifier les idées de Kingsley et atténuer leur expression. Tempérament instable, enthousiaste mais profondément modéré, il ne pouvait rester monté au ton de *Yeast* et d'*Alton Locke*. Sa fièvre s'était calmée en s'objectivant. Comme secrètement effrayé de sa propre audace, il dirigera de plus en plus son attention vers le pôle de la conservation nécessaire. Les critiques violentes dont ses romans étaient l'objet, de même que les éloges qui leur étaient donnés, lui suggéraient également le besoin d'une trêve ; les premières, par la crainte d'un excès commis ; les secondes, par la satisfaction du but atteint (1). Dès 1852, ce changement d'attitude est frappant. En réponse à une attaque dirigée contre les socialistes chrétiens, Kingsley écrit une brochure où il revendique pour eux le titre de véritables soutiens de l'ordre (2). « En ce qui touche les effets moraux, dans la pratique, je ne puis regarder ce résultat comme douteux ou contingent, de rendre les esprits passionnés et mécontents, parmi les travailleurs, plus patients et plus satisfaits ; plus respectueux de ces institutions dont la valeur ne leur a jamais été ensei-

(1) Pour les attaques violentes et jusqu'aux insultes dont Kingsley fut l'objet, cf. *Letters*, I, 282-5. — Son sermon, « The message of the Church to the labouring man », fut critiqué par le titulaire de la paroisse où il l'avait prêché (1851). — Ibid., I, 289 sqq.

(2) *Who are the friends of order ?* (1852) — « As to practical moral good, I cannot call it either a doubtful or a contingent one to make ardent and discontented spirits, among the working classes, more respectful to those institutions of which they have never been taught the value... That this has been the moral effect, and the only moral effect of our labours, I distinctly assert » (p. 7).

gnée... Que ce soit là l'effet moral, et le seul effet moral de nos efforts, je l'affirme expressément. »

En même temps, un flot d'optimisme berce et endort sa conscience sociale. Les résultats économiques et intellectuels de la réaction interventionniste lui apparaissent comme heureux, importants, suffisants. Désormais, ses écrits abondent en déclarations consolantes. Les deux préfaces qu'il écrit pour *Alton Locke*, en 1854 et 1861, rendent hommage au progrès réalisé par la bonne volonté inégale des riches et des pauvres. Aux ouvriers d'Angleterre, Kingsley reproche leur peu d'activité à s'aider eux-mêmes. Ils n'ont point accueilli comme ils l'auraient dû l'évangile de la coopération. « Si vous êtes plus prospères que vous ne l'étiez en 1848, vous le devez surtout à ces lois de l'économie politique (comme on les appelle), que je nomme les accidents naturels et matériels de l'offre et de la demande, ou aux efforts qu'ont faits des gens de bien appartenant à ces classes mêmes, que les démagogues vous ont appris à regarder comme vos ennemis naturels (1). » Les étudiants de Cambridge, au contraire, sont félicités, pour l'intérêt nouveau que porte la jeunesse dirigeante aux classes inférieures ; Kingsley étend cet éloge à l'ensemble de l'aristocratie. « Que tout cela, Dieu merci, est aujourd'hui changé ! Sous l'influence de la religion, tant évangélique qu'anglicane; grâce à la diffusion de ces principes libéraux, fondés sur une humanité et une justice communes, et dont nous devons le triomphe au courage et au bon sens pratique du parti Whig ; grâce à l'exemple d'une Cour vertueuse, humaine et bienfaisante, l'attitude des

(1) « If you are better off than you were in 1848, you owe it principally to those laws of political economy (as they are called), which I call the brute natural accidents of supply and demand, or to the exertions which have been made by upright men of the very classes whom demagogues taught you to consider as your natural enemies. » (Preface to the working men of Great Britain, 1854).

classes supérieures, en Angleterre, a subi une noble transformation (1). »

Son œuvre littéraire est animée du même esprit. Après *Alton Locke*, Kingsley n'écrit plus de roman social. *Hypatie* (1853) nous éloigne, dans le temps et l'espace, des problèmes brûlants auxquels il venait de toucher. C'est un roman historique, imprégné d'intentions religieuses ; le mouvement d'Oxford, l'Église romaine, le célibat des prêtres et l'idéal monastique, tels sont les adversaires contemporains auxquels Kingsley fait la guerre, en découvrant leurs origines ou leurs analogies dans l'Alexandrie du ve siècle. *Deux ans après* (1857) est écrit sous l'influence récente de la guerre de Crimée. Certains personnages de *Yeast* y reparaissent, comme pour mieux marquer à la fois le lien et le contraste entre le présent et le passé (2). Brièvement indiqués, les problèmes sociaux y sont donnés comme résolus. « Je rencontre, dans tous les milieux de toutes les classes, des hommes et des femmes qui demandent qu'on leur enseigne leur devoir, afin d'aller le faire ; partout, je trouve des écoles, des bibliothèques, des instituts ouvriers qui sortent de terre ; et les riches et les pauvres se réunissent de plus en plus dans cette foi que Dieu les a créés tous (3). » La thèse du roman est

(1) « How changed, thank God, is all this now ! Before the influence of religion, both Evangelical and Anglican ; before the spread of those liberal principles, founded on common humanity and justice, the triumph of which we owe to the courage and practical good sense of the Whig party ; before the example of a Court, virtuous, humane, and beneficent ; the attitude of the British upper classes has undergone a noble change. » (Preface to the undergraduates of Cambridge, 1861).

(2) Lord Vieuxbois, Lord Minchampstead, Claude Mellot, Miss Lavington, etc.

(3) « I find, in every circle of every class, men and women asking to be taught their duty, that they may go and do it ; I find every where schools, libraries, and mechanics' institutes springing up ; and rich and poor meeting together more and more in the faith that God has made them all. » (Chap. I, Introductory).

celle de l'impérialisme Saxon; la théorie de « l'efficacité nationale », la vertu de la guerre, et la divine mission de la race Teutonique. — Professeur d'histoire à l'Université de Cambridge, plus tard chanoine de Westminster, Kingsley vécut jusqu'en 1875. Féconde et variée, sa production est celle d'un esprit plus souple encore que puissant (1). Il est permis de considérer *Alton Locke* comme son chef-d'œuvre.

Cependant le parti, la doctrine des socialistes chrétiens, avaient une fortune analogue. De 1850 à 1854 environ, leur effort est actif et dans une certaine mesure efficace. Une série de « tracts » vulgarise leurs principes; plusieurs atteignent à une précision supérieure dans l'exposé de l'idéal coopératif (2). — Douze sociétés sont directement fondées par les socialistes chrétiens : 3 de tailleurs, 3 de cordonniers, 2 de maçons, 1 de fabricants de pianos, 1 d'imprimeurs, 1 de forgerons, 1 de boulangers (3). Toutes appartiennent à la petite industrie ; toutes répondent à ce public ouvrier où Kingsley a choisi ses modèles, et pour lequel il écrivait. D'autres s'établissent dans le Sud sous l'inspiration et avec l'aide de ses amis : elles se recrutent dans les mêmes métiers. Dans le Nord industriel, que les « pionniers de Rochdale » avaient déjà défriché à la bonne cause, Ludlow, Hughes et Neale font une tournée de propagande, et leur enthousiasme, leur talent, y ont de l'action (4). Pendant la grève des mécaniciens, en 1852, les socialistes chrétiens cherchent à s'entremettre

(1) Les principales œuvres de Kingsley, outre celles que nous avons citées, sont : *Westward Ho!*, 1855; *The Water Babies*, 1863; *Hereward the Wake*, 1866. — Il fut professeur à Cambridge de 1860 à 1869.

(2) Voir la bibliographie.

(3) B. Potter, *ouvrage cité*, p. 122.

(4) Pour tout ceci, cf. ibid., chap. v.

entre les ouvriers et les patrons (1). Enfin, leur zèle s'émeut de la situation légale qui était faite aux associations ouvrières; ils rédigent et font adopter par le Parlement l'acte de 1852, qui en reconnaît l'existence (2). Les modifications successives de cet acte, grâce auxquelles les coopérateurs purent participer librement à la vie industrielle et commerciale, furent encore dues à Ludlow, à Neale et à leurs amis (3).

Dans l'ensemble, le socialisme chrétien de 1850 a échoué. Kingsley et Maurice ne réussirent pas à entraîner la masse du clergé. Ce « groupe d'hommes chaque jour plus nombreux » dont *Alton Locke* promettait au peuple l'appui, resta une infime minorité dans l'Église anglicane. Et ses efforts eurent peu de résultats matériels. Les coopératives qu'ils avaient fondées périrent toutes, ou se transformèrent en sociétés industrielles ordinaires. Organisées d'abord sur le modèle français, et désespérément anarchiques, elles avaient été presque aussitôt soumises à l'autorité d'un comité central (4). Mais rien ne put les sauver. Les querelles incessantes entre les associés et leur directeur électif, l'esprit d'exclusion à l'égard des membres nouveaux, en amenèrent uniformément la ruine. Il est intéressant de noter que malgré leur idéalisme, les socialistes chrétiens n'avaient pas donné au mouvement coopératif son véritable fondement logique. Désintéressés eux-mêmes, ils faisaient appel à l'intérêt des travailleurs. Leur conception du travail associé n'éliminait pas le profit, mais le partageait. La coopérative de produc-

(1) Kingsley se déclara hostile à toute intervention. Pour un exposé de ses raisons, voir sa lettre à Hughes : « Prefatory Memoir to *Alton Locke* », p. XXXIX. Le ton en est déjà significatif.

(2) « The Industrial Provident Society Act ».

(3) B. Potter, *ouvrage cité*, p. 171.

(4) Ibid., p. 122-3.

tion, telle qu'ils l'imaginaient, était un monde fermé en antagonisme avec le reste de la société. Ainsi ce rêve de l'organisation républicaine du travail, d'où le patronat serait exclu, apparaît à la critique économique comme une forme détournée de l'individualisme (1). Et cette ironie des choses, il faut en chercher la cause dans les circonstances et les affinités d'esprit, qui ont exclusivement dirigé l'attention des socialistes chrétiens vers la petite industrie. Élevés à une autre école, formés par le spectacle des grandes activités industrielles, ils eussent peut-être mieux adapté leur zèle social aux nécessités modernes (2).

Et pourtant, le socialisme chrétien devait rester une force en Angleterre. Diffuse mais agissante, son influence est partout désormais dans la vie anglaise. Rajeuni, transformé, plus ou moins mêlé aux doctrines d'autre origine, il existe, conscient chez quelques-uns, en puissance chez un très grand nombre. Kingsley et ses amis ont eu des disciples et des continuateurs (3). Si les faits ont donné tort aux formes qu'avait prises leur action, ils avaient raison dans l'esprit, et leur idéalisme en lui-même était fécond et vrai. En indiquant les sources morales d'où sortiraient les transformations sociales, en cherchant dans un sentiment collectif le principe du travail associé, ils devinaient le résultat le plus net de la recherche scientifique récente. « Car les coopérateurs ont toujours été inspirés par la vieille doctrine de la fraternité humaine, par le nouvel esprit de la solidarité sociale, par un ferme espoir que le jour viendrait où chaque homme et chaque femme travailleraient, non pour leur subsistance ou leur gain personnels, mais pour la communauté

(1) Ibid., p. 154-6.
(2) Ibid., p. 167-8.
(3) Cf. A. Métin, *Le socialisme en Angleterre*, chap. IV.

tout entière (1). » Faisant du sentiment religieux l'âme de cet altruisme nécessaire, Kingsley esquissait une des théories possibles de l'association humaine. *Alton Locke*, où cette théorie est vaguement mais puissamment suggérée, est le point culminant du mouvement littéraire dont nous avons retracé les étapes.

(1) « For Co-operators have always been inspired by the ancient doctrine of human fellowship, by the new spirit of social service, by a firm faith that the day would come when each man and woman would work, not for personal subsistence or personal gain, but for the whole community » (Potter, p. 221).

CONCLUSION

I

Nous avons essayé d'analyser la « valeur de fait » des romans sociaux. Nous en avons extrait la force probante. Chez Dickens, nous avons trouvé un réalisme d'imagination, qui prête un relief extraordinaire aux abus spéciaux de la société, un charme attendrissant aux souffrances médiocres de la petite bourgeoisie. Disraeli nous a fourni une image moins vivante et plus extérieure, mais précise, de la misère agricole et industrielle. Mrs. Gaskell nous a offert au contraire, avec les aspects les plus tristes de la pauvreté dans les grandes villes, la physionomie réelle de la classe qui associe au labeur de l'usine ses peines et ses maigres joies. Chez Kingsley, la vie et la précision du détail ne se nuisent pas l'une à l'autre ; la condition des paysans et celle d'un certain prolétariat urbain n'ont jamais été décrites avec plus de vigueur saisissante. De ces tableaux tous partiels, tous relatifs, une vue d'ensemble peut se dégager ; on peut y apercevoir le peuple anglais entre 1840 et 1850. Mais nous n'avons pas insisté sur cette généralisation possible ; ayant à résumer en traits rapides la condition du prolétariat, nous avons eu recours à d'autres sources (1). C'est que, malgré sa valeur

(1) Cf. chapitre III, section I. Ce résumé, dans notre pensée, était une sorte de cadre, tracé une fois pour toutes, et aussi objectivement que possible, afin de servir ensuite de commune mesure et de moyen de contrôle à l'information de chaque roman. Il suffit de s'y reporter mentalement pour apercevoir l'équation personnelle du réalisme social chez les romanciers.

historique, et son intérêt littéraire, cette partie descriptive est incomplète. Elle sacrifie aux formes les plus évidentes ou les mieux connues de la misère celles que l'observateur scientifique eût mises au premier plan. La petite industrie domine encore le roman social, alors que son règne est terminé dans la société. Nulle part l'usine, comme dans le roman postérieur, ne vit d'une existence indépendante et complète, avec la précision de ses mille activités laborieuses, et l'ampleur imaginative de son effort d'ensemble. C'est timidement, et du dehors, que l'écrivain nous la montre ; ou elle devient, comme chez Dickens, un monstre fantastique et vague, vu à travers la terreur qu'il inspire. Ni les romanciers, ni le grand public ne possèdent encore les connaissances techniques, ou les habitudes d'esprit nécessaires pour rendre possible l'utilisation artistique de l'industrie. Nous mesurons ainsi le retard de la sensibilité esthétique sur l'évolution sociale (1).

Rendant justice au mérite persuasif de ces descriptions, nous avons extrait du roman ses thèses, ses intentions explicites ou implicites. Après avoir vu se former la philosophie sociale de chaque auteur, nous l'avons retrouvée en acte dans son œuvre. Nous avons caractérisé le plus exactement possible sa tendance, et son rapport avec les trois éléments de la réaction idéaliste et interventionniste. Sauf chez Disraeli, où la partie positive est une véritable construction politique, nous n'avons trouvé nulle part de programme bien défini. Comme tous les représentants du « remords social » dans

(1) « It is a singular circumstance that at this day the factory system and its influence on society should be so little known in England ; and that it should be possible for persons to advance the most contradictory opinions on the working of that system, and the morals and conduct of the people employed under it. Grafted as it now is in our political and social existence, its real character is yet to be learned by the people at large » (W. Cooke-Taylor, *Notes of a Tour*, etc. ; p. 2, note). Ceci est écrit en 1842.

les classes dirigeantes, les romanciers valent surtout par leur critique de la société. Cette critique a pris deux formes remarquables : la dénonciation vigoureuse de certains abus particuliers ; et la satire des sentiments et des types moraux les plus intimement associés à l'individualisme.

Dans l'ensemble, Disraeli, Dickens, Mrs. Gaskell et Kingsley ont un idéal commun : une philanthropie efficace et patriarcale, une surveillance attentive du mal social par l'État ou les grands corps traditionnels, la noblesse, le clergé. Sans doute, il est entre eux des différences. Dickens et Kingsley sont inégalement hostiles à la Jeune Angleterre, dont au contraire Disraeli est le chef ; Kingsley dénonce le mouvement d'Oxford, auquel Disraeli est favorable. Le puritanisme dissident, sympathique à Mrs. Gaskell, est ridiculisé par Dickens et Kingsley. Mais ces oppositions sont secondaires. L'idéal social, chez tous les romanciers, a la même générosité, la même insuffisance. Nous y cherchons en vain la notion du progrès à la fois économique et démocratique. Kingsley seul fait exception, par un aspect au moins de son enseignement (1). Comme l'idéalisme et l'élément interventionniste, l'élément conservateur est partout présent.

Nous avons enfin mis en lumière l'influence des romans. A propos de chacun, nous avons cité les témoignages contemporains qui la révèlent. Mais elle échappe à une recherche

(1) Chez Kingsley, le tempérament combatif et l'instinct démocratique sont étroitement liés. L'influence et le rayonnement de sa personnalité n'empêchent point que le socialisme chrétien de 1850 ait été, dans l'ensemble, fort peu démocratique. Maurice par exemple est infiniment plus timide et conservateur que Kingsley. Il s'effraie des hardiesses d'*Alton Locke* (*Life of F. D. Maurice*, II, 54) ; il se réclame de Southey et « other eminent Conservatives » (ibid., II, 92) ; il n'approuve pas une brochure de Lord Goderich, où la démocratie était présentée comme le grand fait de l'époque (ibid., II, 126 sqq.)

précise. Il est impossible de prendre sur le fait l'action morale et sentimentale exercée par chaque ouvrage. Les renseignements matériels, tels que le nombre d'éditions, les jugements de la presse, ont une grande importance, et nous les avons apportés dans la mesure où nous l'avons pu. Mais l'essentiel, en pareille matière, ne laisse pas de trace ; les impressions anonymes des lecteurs, qui font par leur masse l'effet réel d'un livre, demeurent le plus souvent insaisissables, et peuvent n'avoir qu'un rapport lointain avec les appréciations de la critique. Aussi attachons-nous un grand intérêt à ces déclarations générales, où les contemporains témoignent de l'influence exercée autour d'eux par un écrivain. Résumant une expérience vague mais personnelle, une foule d'observations empruntées à la vie, ces attestations ont une valeur au moins égale à celle des chiffres bibliographiques.

Écrivant en 1861 le dernier volume de son *Histoire d'Angleterre*, Charles Knight embrasse d'un regard la période immédiatement précédente ; il y découvre dans la littérature l'importance de l'élément social ; il apprécie en ces termes l'œuvre particulière du roman (1) : « Comprendre,

(1) « To understand, wherever possible, what are the habitual thoughts and feelings of the great mass of the people; to go to the root of that isolation wich separates the receiver of wages from the capitalist; to see where the scientific laws which regulate labour and capital press unequally, and how their inevitable tendency to a segregation of classes can be modified; to ascertain what is the true nature of the popular prejudice which requires to be enlightened on political questions; to cast away all undue suspicion of democratic opinions and religious dissent, and to open as wide as prudence may prescribe the doors of the Senate and of the Church; lastly, to trace crime to its dens, and finding out how much it is identified with misery and with that barbarism which sits grim and dangerous by the side of civilisation, to abate if possible the want, and to remove the ignorance before the dimness

partout où c'est possible, les pensées et les sentiments habituels de la grande masse du peuple ; aller à la racine de cette division qui sépare le salarié du capitaliste ; chercher les points où les lois qui gouvernent le capital et le travail pressent inégalement, et comment peut être corrigée leur tendance fatale à séparer les classes ; s'assurer de la nature véritable du préjugé populaire qui demande à être éclairé sur les questions politiques ; rejeter toute prévention injuste contre les opinions démocratiques et les dissidences religieuses, et ouvrir aussi largement que la prudence peut le permettre les portes du Sénat et de l'Église ; enfin, suivre le crime jusqu'en ses repaires, et y découvrant combien il est associé à la misère et à cette barbarie qui se dresse, farouche et menaçante, à côté de la civilisation, atténuer si possible le besoin et chasser l'ignorance, avant que l'obscurité chez l'enfant ne devienne d'épaisses ténèbres chez l'adulte ; tels sont les devoirs que beaucoup parmi la génération actuelle de nos romanciers ont la gloire d'avoir prêchés avec succès. Ils nous ont appris à connaître nos compagnons dans la grande communauté à laquelle nous appartenons... Honneur à ces charmeurs des heures d'ennui qui ont, par leurs efforts répétés, travaillé à nous donner à tous la connaissance les uns des autres : à Charles Dickens par exemple ; aux

of the child becomes the total darkness of the adult; such are the duties which it is the especial honour of many of the present race of our writers of prose fiction to have successfully inculcated. They have brought us to know our fellows in the great community to which we belong . All honour to those beguilers of life's dull hours who have laboured to bring us all to a knowledge of each other by repeated efforts; such as those of Charles Dickens; to the illustrious females; such as Elizabeth Gaskell, who have seen in this work an especial vocation; to a band of manly thinkers, of whom Charles Kingsley is the type. They have their reward, though not a complete one, in seeing the great change which marks the difference between 1831 and 1861. » (Livre VIII, chap. XXVI.)

femmes illustres, telles qu'Elisabeth Gaskell, qui ont fait de cette tâche une vocation spéciale ; à une troupe de penseurs virils, dont Charles Kingsley est le type. Ils ont leur récompense, bien qu'incomplète, dans le spectacle de la transformation profonde où s'accuse la différence entre 1831 et 1861. »

Si l'on se rappelle l'ampleur du mouvement interventionniste, la richesse de la littérature sociale, dont le roman n'est qu'une branche, cet éloge peut sembler exagéré. Il suffit pourtant de réfléchir, pour le trouver légitime, à la supériorité du roman comme moyen d'action littéraire. Les enquêtes officielles, les statistiques, les traités rédigés par les philanthropes, malgré leur diffusion, n'avaient pas réussi à vulgariser la connaissance du mal (1). « Voyez-vous, » fait dire Charlotte Elisabeth à un de ses personnages, « les faits sont apportés devant le Parlement, par les témoins qu'on appelle afin de les examiner sous serment devant le Comité ; les Rapports, comme on les nomme, sont imprimés, et mis en vente, aussi ; mais, Green, je ne crois pas qu'une dame sur mille y jette jamais un regard, pour ne rien dire des gens du commun ; et si on ne les lit pas, comment les dépositions peuvent-elles être connues (2) ? » — « Les riches et les pauvres », écrit Disraeli, sont « deux nations, entre lesquelles n'existent ni commerce ni sympathie ; qui ignorent aussi profondément les habitudes, les pensées et les sentiments l'une de l'autre, que si elles habitaient des zones différentes

(1) Ceci complète et corrige, sans le contredire, ce que nous avons avancé sur l'effet produit par les Enquêtes parlementaires (chapitre III, section VII).

(2) « You see, the facts are brought before Parliament by having witnesses up to be examined on oath before the committee ; these Reports, as they are called, are printed and sold too ; but, Green, I don't think one lady in a thousand ever looks into them, to say nothing of other classes ; and if they are not read, how can the statements be known? » (*Hélène Fleetwood*, p. 343.)

ou différentes planètes (1). » Ces lignes sont de 1845. Donc l'ignorance subsistait, au cœur même de la crise, à l'époque de la « nouvelle philanthropie ». Nous apercevons ainsi une fois de plus la valeur de *Sibylle*, de *Marie Barton*, d'*Alton Locke*, révélateurs des faits.

Un homme qui lut Kingsley à vingt ans, M. Frédéric Harrison, lui rend justice en ces termes : « Il est possible que le goût plus « distingué » de notre époque empêche les jeunes gens d'aujourd'hui d'aimer *Alton Locke*. Mais je puis leur certifier qu'il y a 45 ans, ce livre eut une grande influence et sut parler à bien des cœurs. Et l'effet en fut durable et fécond. Nous pouvons voir en Angleterre les vastes résultats de ce puissant mouvement social qui s'appelait le socialisme chrétien (2). » Mais c'est à Dickens surtout que vont les hommages de ce genre. Le nombre est grand des aveux que nous possédons, émus et sincères, où s'exprime la reconnaissance d'humbles à qui il a rendu la vaillance et l'espoir, d'heureux à qui il a épargné l'égoïsme. Nous citons l'un des plus significatifs. Un « homme de la foule » envoya à une revue, peu après la mort de Dickens, des vers où parlait le sentiment de tous. « Je ne suis qu'un entre mille ; n'ai

(1) « Two nations; between whom there is no intercourse, and no sympathy; who are as ignorant of each other's habits, thoughts, and feelings, as if they were dwellers in different zones, or inhabitants of different planets. » (*Sybille*, II, v, 76.)

(2) « It is possible that the « genteeler » taste of our age may prevent the young of to-day from caring for *Alton Locke*. But I can assure them that 5 and 40 years ago, that book had a great effect and came home to the heart of many. And the effect was permanent and creative. We may see in England widespread results of that potent social movement, which was called Christian Socialism. » (*Kingsley's Place in Literature*, p. 570.) — Cf. aussi Rigg, *Modern Anglican Theology*, p. 225-7. « Such are our views; we did not learn them from Mr. Kingsley; but they have been much deepened and confirmed during our study of his writings. »

jamais vu ta figure, ni entendu cette voix qui aujourd'hui est silencieuse ; ... et pourtant mon cœur est oppressé d'un regret cuisant, mes yeux sont emplis de larmes inaccoutumées... Ta raison si sûre, ton esprit si vif, ont combattu pour nous contre les injustices de l'oppresseur... Peintre et poète que tu étais, tu as su rendre la beauté cachée que des yeux moins nobles n'avaient jamais aperçue, mais qui, déployée et vivante sur ta page, attira les regards et les cœurs d'un âge inattentif. Nous ne pouvions parler ; tu as été notre voix... Aussi t'aimions-nous plus encore que nous ne le savions, vieil ami et ami fidèle. Ton départ silencieux vers une tombe glorieuse a rempli le cœur d'un peuple d'une tristesse qui ne sera pas éphémère (1). » C'est en de tels accents que l'on saisit la véritable grandeur et la réelle efficacité du roman social. Il a agi par l'émotion, atténué l'âpreté des rancunes, suggéré la pitié aux uns, la résignation aux autres. Il a sa place parmi les causes d'ordre moral qui ont épargné à l'Angleterre une révolution (2).

(1) « I am but one of many ; never saw Thy face, or heard the voice that now is stilled;... And yet My heart is heavy with a keen regret Mine eyes with unaccustomed tears are filled. . That sense so sure, that wit so strong, Did battle on our side against the oppressor's wrong... Thou, painter poet as thou wert, didst draw The hidden beauty meaner eyes ne'er saw ; But which, set forth upon thy living page, Drew all the eyes and hearts of an unthinking age. All inarticulate we; thou wert our voice ;... Therefore we loved thee, better than we knew, Old friend and true. Thy silent passing to an honoured tomb Has filled a people's heart with more than fleeting gloom » (*A man of the crowd to Charles Dickens ;* « Gentleman's Magazine », 1870 ; p. 277-79).

(2) Nous tenons à citer au moins des fragments d'autres témoignages. En apprenant la mort de Dickens, Lovett écrit : « In his own inimitable way he has perhaps done more to expose wrong and injustice and to improve society socially and politically than any other worker or writer of the present century... » (*Autobiography*, chap. XXII, p. 415-16). — On lit dans le « Spectator » du 2 Juin 1870 (p. 716-

II

Nous avons dégagé la valeur significative du roman social. Il nous est apparu comme un indice du grand mouvement, que nous avons appelé la réaction idéaliste et interventionniste. Nous avons essayé d'analyser celle-ci dans ses origines, ses tendances et ses effets immédiats.

Nous avons vu le sentimentalisme social naître, se nourrir, et aboutir au socialisme chrétien. Les intérêts conscients de l'aristocratie foncière, et les besoins confus du prolétariat agricole et industriel, en ont fourni le support économique ; l'oscillation de l'esprit national vers un des pôles constants de son rythme psychologique, en a formé l'aspect intérieur. Malgré les différences individuelles entre les hommes, les divergences partielles entre les mouvements, l'unité de cette réaction nous a frappés. Si l'idéalisme religieux, la renaissance esthétique, l'altruisme social, n'ont

17) : « he has given a greater impulse than any man of his generation to that righteous hatred of caste-feeling and class-cruelty which more and more distinguishes modern society ». — (Cf. aussi « The Graphic », Christmas Number, 1870; p. 19). — Prêchant peu après la mort de Dickens, le Dean Stanley juge son œuvre en ces termes : « By him that veil was rent asunder, which parts the various classes of society. Through his genius the rich man, faring sumptuously every day, was made to see and feel the presence of Lazarus at his gate... If by any such means he has brought rich and poor nearer together, and made Englishmen feel more nearly as one family, he will not assuredly have lived in vain. » (*A Sermon Preached in Westminster Abbey*, the Sunday following the funeral of Dickens; p. 13-14). — Lord Ashley écrit dans son Journal, le 20 Décembre 1871 : « Forster has sent me his Life of Dickens. The man was a phenomenon, an exception, a special production .. He was set, I doubt not, to rouse attention to many evils and many woes... » (*Life*; livre 3, chap XXXI, p. 298).

pas le même objet ; si ce dernier prend une direction plus nettement réactionnaire chez les apôtres du socialisme féodal que chez les inventeurs du socialisme chrétien, et obéit à deux impulsions contraires et de force inégale, l'élan vers le peuple et le sentiment de la supériorité aristocratique, l'ensemble n'en manifeste pas moins une remarquable convergence. Un idéal de vie individuelle et d'action sociale, dont l'essence est la recherche des émotions collectives, s'en dégage, et s'oppose à un autre idéal, dont l'essence est la claire analyse et la poursuite méthodique des intérêts personnels.

Mouvement sentimental, la réaction idéaliste ne se démontre qu'en s'affirmant. Elle n'a pas à proprement parler de résultat théorique direct. Chez Carlyle, où elle atteint à sa plus profonde expression, elle ne prend une forme philosophique que pour identifier les démarches supérieures de la raison avec l'intuition mystique. Mais si elle ne crée pas de systèmes, elle en détruit. Elle intéresse l'histoire par sa tendance et ses résultats.

En présence des crises où se révèle le malaise économique, l'Angleterre dirigeante fait un retour sur elle-même. La sensibilité réveillée éprouve une pitié spontanée pour la souffrance humaine. La conscience religieuse fournit une condamnation de l'individualisme au nom de la morale chrétienne. L'instinct de conservation nationale suggère la nécessité des remèdes qui atténueront l'antagonisme entre les classes. De ces trois éléments, c'est le second qui domine, au moins en apparence. C'est autour de l'idée religieuse que se cristallisent les révoltes anonymes des esprits moyens contre la brutalité de la concurrence. L'interventionnisme chrétien, conservateur et modéré, est l'aspect le plus général et le plus caractéristique du mouvement.

Du haut en bas de la société, des esprits se rencontrent qui manifestent ces tendances. Le mouvement est puissant et, s'il

n'est pas universel, il embrasse une partie importante des classes supérieures. Il a le caractère d'une transformation nationale.

Ses résultats sont éminemment pratiques. Il se traduit par un ensemble de mesures qui corrigent les vices les plus criants de l'organisation sociale. La législation industrielle, dont la « loi des 10 heures » en 1847 marque le triomphe, intervient entre le capital et le travail (1). L'État prend la défense des êtres qui ne peuvent se défendre eux-mêmes ; les enfants, les femmes, sont protégés contre les journées trop longues, les tâches dangereuses, les ateliers malsains ; les hommes participent indirectement à la même protection. Un vaste effort est fait pour assainir les centres congestionnés de la grande industrie ; l'hygiène sociale devient une préoccupation des classes dirigeantes. Les victimes de l'indifférence ou du préjugé, les aliénés, les criminels irresponsables, sont traités avec une sollicitude éclairée ou une sévérité humaine. Le code pénal est adouci, la presse affranchie, et l'instruction mise de plus en plus à la portée du peuple. L'Angleterre de 1850 est purifiée des souillures qui avilissaient visiblement celle de 1830.

Le mouvement a aussi des conséquences théoriques. Celles-ci sont indirectes. Si l'économie politique évolue ; si J. St. Mill dès 1848 introduit dans la construction dogmatique un germe de transformation, si les attaques passionnées de Ruskin trouvent des échos parmi les disciples mêmes de Nassau Senior et de Mac Culloch, et si l'élément éthique

(1) Le premier historien de la législation industrielle attribue ce triomphe à une transformation de l'esprit public. « Many who, in 1830, were startled at the novelty and extreme nature of a remedial measure, regulating the hours of labour in all factories to ten per day ..., were, in 1847, astonished, that opposition should have been offered, to a proposition so reasonable and humane. » (Alfred, *ouvrage cité*, vol. II, p. 289.)

prend enfin sa place dans la science des rapports humains, on ne saurait sans doute en trouver la seule cause dans la protestation sentimentale de la conscience moyenne entre 1830 et 1850. La critique de Carlyle et de Dickens n'a pas tué l'intransigeance des formules individualistes ; celle de Ruskin, qui fait suite à la leur, et reprend les mêmes arguments, n'a pas été plus efficace ; il a fallu des raisonnements scientifiques pour ruiner définitivement une science mal faite (1). Mais la réaction idéaliste a été la puissante auxiliaire de ce travail. Elle a agi par suggestion sentimentale, en s'attaquant aux bases psychologiques de la croyance abstraite. Elle a agi par suggestion concrète, en révélant les aspects oubliés de la vie collective.

Nous avons défini cette double action. Le roman social nous a permis de la prendre sur le fait. Chez Dickens et ses collaborateurs, nous avons noté la critique du tempérament individualiste ; l'effort pour imposer à la conscience bourgeoise la notion des réalités ignorées. — Les romanciers excitent la sensibilité à propos du mal social. L'émotion qu'ils provoquent réveille dans la vie intérieure toutes ces activités endormies, que la discipline industrielle et le rationalisme économique avaient sacrifiées. Au lieu d'une force simple et claire, l'égoïsme intelligent, l'homme redevient un être sensitif ouvert à mille influences extérieures ; explorant la région obscure où la vie émotionnelle et la vie organique se touchent, il rencontre le fond commun dans lequel la nature a inscrit la solidarité. Élargissant sa conscience de lui-même, il trouve en soi un peu des autres hommes. La sympathie élémentaire, le mobile moral, rentrent dans le sentiment qu'il a de ses rapports avec eux. Ainsi se produit à la longue cet enrichissement des concepts, auquel n'a pu résister la sim-

(1) Pour tout ceci, cf. Ingram, *History of Political Economy*, p. 221 sqq.

plicité des premières formules. L'homme économique disparaît de la science parce qu'il s'efface de la conscience moyenne. La réaction idéaliste a sourdement travaillé le terrain où ont pu germer les théories nouvelles.

III

Elle a donc eu son rôle dans la constitution de cet optimisme social, qui remplace après 1850 les agitations de la période précédente. Elle est un des facteurs de la seconde phase de l'ère Victorienne. Plusieurs grandes influences collaborent avec elle. La prospérité économique renaît à partir de 1846. Le libre-échange abaisse le prix de toutes les denrées (1). L'émigration enlève à l'Angleterre une forte partie de sa population misérable. Le développement des voies ferrées et de la navigation à vapeur active le commerce et par lui l'industrie (2). La découverte de l'or en Californie et en Australie (1849-51) produit le même effet (3). De 1846 à 1852, les impôts diminuent, le revenu augmente. Le 1er janvier 1852, il n'y a plus que 800.000 personnes inscrites sur les registres de l'assistance publique, dans l'Angleterre et le pays de Galles (4). Un voyageur français visitant le pays, est frappé par la prospérité de l'agriculture anglaise (5). La classe ouvrière participe au progrès général. Les Trade Unions entrent nettement dans la phase de leur développement régulier et pacifique. La politique de violence est abandonnée pour celle de l'organisation patiente et forte (6).

(1) Walpole, v, 205.
(2) Ibid., v. 58-60.
(3) Rose, *ouvrage cité*, p. 148.
(4) Walpole, v, 458.
(5) Léonce de Lavergne; *Essai sur l'Économie rurale de l'Angleterre*, 1854; p. 15, 104, etc.
(6) Sidney Webb, *ouvrage cité*, p. 183.

En même temps, un phénomène remarquable se produit dans le domaine moral : les deux courants de pensée qui s'étaient séparés depuis 1832, et dont l'opposition avait paru irréductible entre 1840 et 1850, se rejoignent et se fondent au moins partiellement. Les disciples de l'individualisme bourgeois cèdent quelque chose de leur intransigeance ; les chefs du mouvement ouvrier se laissent pénétrer par le libéralisme économique. Sans doute, la grève des mécaniciens, en 1852, met une dernière fois en présence patrons et salariés, sur leurs vieilles positions. Les industriels refusent à leurs hommes tout droit à l'action collective (1). Mais c'est la fin des temps héroïques. D'une part, la classe moyenne dans son ensemble est imprégnée par un vague sentiment de l'intervention nécessaire. La politique des réformes charitables n'est plus discutée. Elle a produit ses fruits, et ils la jugent. Les conversions se multiplient au principe de la législation industrielle. En 1860, Roebuck, un survivant des « radicaux philosophes », donne publiquement son adhésion à Lord Ashley, qu'il avait toujours violemment combattu (2). Sir James Graham, Gladstone, l'imitent. Cobden lui-même est ébranlé. Seuls, Brougham et John Bright restent irréductibles (3). D'autre part, le mouvement syndical se sépare de plus en plus des aspirations communistes. Pour s'imposer, la Trade Union cherche son principe dans la liberté de la concurrence ; se justifie par la légitimité du contrat collectif, non par la notion suspecte du minimum d'existence (4). Un libéralisme élargi, assoupli et optimiste, remplace vers 1860 les aspirations contradictoires de la période précédente, et

(1) Ibid., p. 197.
(2) « The Times », 22 mars 1860.
(3) Hodder, *The Seventh Earl of Shaftesbury as Social Reformer*, p. 46-47.
(4) Sidney Webb, *ouvrage cité*, p. 161, 171, 221-2, 282.

réconcilie provisoirement l'individualisme et le socialisme. Il domine la pensée politique anglaise jusque vers 1880.

Le roman social accompagne et traduit cette évolution Avec Charles Reade, Mrs. Craik, Mrs. Balfour, il s'assagit et se calme. Il devient un réquisitoire documenté contre les vices persistants de la législation pénale (1), ou une exaltation confiante de l'idéal philanthropique bourgeois (2). Déjà l'*Héritier de Redclyffe*, de Miss Yonge (1853), fait un singulier contraste, par sa sentimentalité anodine, avec *Alton Locke* et les *Temps difficiles*. Le roman ne discute plus dans sa gravité le problème des relations entre les classes. Ou s'il le traite, c'est avec la prudence réfléchie et critique de George Eliot (3). Cette grande personnalité domine le roman anglais pendant la seconde phase de l'ère Victorienne. Chez elle, la pitié passionnée de Dickens se change en compassion intellectuelle ; elle met son amour à débrouiller patiemment la complexité des vies médiocres, à les comprendre et à les ressusciter par la sympathie. Le naturalisme anglais est le triomphe d'une objectivité aimante. Il apparaît ainsi comme le développement naturel du « romantisme social », tel que Dickens et Kingsley l'avaient représenté. Ceux-ci gardaient encore la fougue irréfléchie de la passion romantique ; mais ils l'avaient dirigée vers les joies et les souffrances des autres hommes. Par dessous l'égoïsme de Byron, ils avaient rejoint l'altruisme de

(1) *It is Never Too Late to Mend* (1856), par Charles Reade.

(2) *John Halifax, Gentleman* (1857), par Mrs. Craik.

(3) *Félix Holt* (1866) — G. Eliot définit ainsi sa notion du roman à thèse : « My function », she said, « is that of the æsthetic, not the doctrinal teacher — the rousing of the nobler emotions that make mankind desire the social right, not the prescribing of special measures, concerning which the artistic mind, however strongly moved by social sympathy, is often not the best judge. » (*Life*, by J. W. Cross ; vol. III, p. 330.)

Wordsworth. Avec eux, le romantisme anglais choisit définitivement entre les deux tendances contraires qui se le disputaient dès l'origine ; il se tourne vers l'objectivité sentimentale. Lorsque l'esprit de la génération nouvelle, scientifique et évolutionniste, envahit le roman après 1850, et qu'il devient lui aussi une enquête attentive sur l'humanité, il peut garder quelque chose de l'émotion romantique sans nuire au calme de sa recherche. Ainsi s'explique la transition facile qui relie en Angleterre le roman naturaliste au roman romantique, et la différence de ton émotionnel entre l'œuvre d'une George Eliot et celle d'un Flaubert.

IV

Est-ce à dire que le mal social ait disparu de l'Angleterre après 1850 ? Il a seulement été effacé par la splendeur de la prospérité publique ; il a été refoulé de la surface vers les profondeurs de la société. La misère subsiste, aussi cruelle, sous l'optimisme des penseurs. Ses formes les plus visibles, ses aspects les plus répugnants, ont été détruits ou corrigés par la bonne volonté des classes dirigeantes. Mais si des consciences même scrupuleuses, comme celle de Kingsley, peuvent se retirer de la lutte et considérer leur tâche comme terminée, d'autres surgissent qui éprouvent les mêmes angoisses et reprennent le même combat. La civilisation riche, éclatante, prospère, du milieu de l'ère Victorienne, n'est plus souillée par des survivances de l'ancienne barbarie ; mais elle repose encore sur la recherche des biens matériels, et l'inégalité fondamentale entre les riches et les pauvres. Des hommes la critiquent, aussi éloquemment que les idéalistes de la première période. Matthew Arnold dénonce la médiocrité satifaite de l'idéal bourgeois. Ruskin, à partir de 1857, entreprend sa longue croisade contre les adversaires mêmes

que Kingsley déclarait vaincus. Carlyle vieilli se renferme dans une hostilité farouche contre le siècle. Un étranger, Karl Marx, écrivant en Angleterre, dresse avec des faits anglais, tous récents (1), tous scientifiquement observés, son réquisitoire contre l'organisation capitaliste de la société industrielle. L'effort de la réaction interventionniste n'a pas atteint le fond des choses. Elle a corrigé l'excès du mal, redoutable pour la vie nationale ; son évidence, insupportable pour la sensibilité humaine et la conscience chrétienne. Elle n'a eu en rien le caractère d'une réforme radicale.

C'est que l'instinct du compromis nécessaire l'a constamment dirigée. Elle a tendu à des conciliations efficaces, mais illogiques, entre des nécessités contraires. Comme la plupart des solutions que l'Angleterre a données aux problèmes de son histoire, celle-ci n'a qu'une valeur relative et une portée limitée. La correction de l'individualisme rationnel par l'interventionnisme sentimental ne prend pas une forme claire et définitive. Les deux mouvements d'idées qui se réunissent à partir de 1850, ne se combinent pas, mais se mélangent. Ni la justice sociale, ni la concurrence ne triomphent. Les forces ennemies qui se font équilibre, subsistent l'une et l'autre. Et cette médiocrité, cette insuffisance logique de la solution réalisée, n'en fait que mieux ressortir la remarquable réussite. L'Angleterre a su trouver dans l'absence de toute formule la formule même de son perfectionnement intérieur.

Il y a donc un élément intéressé dans la réaction idéaliste ; quelle en est au juste l'importance ? Les faits répondent différemment, selon que nous interrogeons les chefs du

(1) *Das Kapital*, 1867. Cf. surtout livre II. — La très grande majorité des observations, statistiques, rapports, etc., que cite Marx, est postérieure au livre de Engels (1844) ; la majorité est postérieure à l'année 1860. C'est une Angleterre transformée par le « remords social », que Marx étudie.

mouvement, ou les esprits moyens. Chez les premiers, cet élément n'a joué qu'un rôle secondaire. Il est impossible de mettre en doute la sincérité absolue de leur émotion. Profonde et claire, elle ne contient pas un secret intérieur qui lui échappe ; elle est pure et vraie autant qu'elle est sincère. Leur pitié sociale est désintéressée. Ils ont conscience avant tout des raisons morales et religieuses qui condamnent le mal ; c'est elles surtout qu'ils invoquent ; ils veulent réveiller la sensibilité endormie, faire honte à l'indifférence, exciter par un choc le remords humain ou chrétien. Comme ils se sentent déterminés par des mobiles éthiques, ils croient à l'influence des mêmes mobiles sur les autres hommes. Ce serait une fausse psychologie, qui nierait la sincérité parfaite de Lord Ashley, de Kingsley et Dickens ; qui verrait une sorte d'hypocrisie dans leur effort charitable, parce qu'il est en harmonie avec les véritables intérêts de la société.

Si l'on considère le public, l'esprit moyen, cette volonté générale qui se forme par l'accord secret des instincts, et seule permet les activités d'ensemble, il est certain que l'œuvre accomplie a été plus ou moins consciemment guidée par le désir de la conservation nationale. Déjà chez les idéalistes l'argument utilitaire avait sa place. Nous l'avons trouvé partout, explicite ou non, dans le roman social. « Regardez la France, et voyez ! (1) », écrivait Kingsley en 1850, concluant son appel en faveur des tailleurs de Londres. — « Attendez la fin (2) ! » disait l'esprit de Noël, chez Dickens, aux hommes qui nient obstinément le mal. Disraeli termine *Sibylle* sur la vision sinistre d'un château en flammes, saccagé par l'émeute (3). Carlyle plus haut qu'eux tous avait dit la dégradation de la race impériale, la nécessité de refaire un peuple

(1) « Look at France, and see ! » (*Cheap Clothes and Nasty*)
(2) « Abide the end ! » (*Christmas Carol*, Stave Three.)
(3) Livre XI, chap. XII.

heureux et sain, pour les hautes destinées de l'Angleterre. Lord Ashley, à la tribune, avait montré la révolution imminente dans les districts industriels (1). Sur les politiciens, les gens d'affaires, les hommes à l'attention pratique et à l'esprit concret, qui dominent alors comme toujours l'administration et le gouvernement, de telles paroles sont les plus efficaces. La « nouvelle philanthropie » prend les proportions d'un mouvement national, sous l'influence des craintes excitées par les émeutes de 1842 (2).

Ce sont les nécessités du moment, considérées chaque fois en elles-mêmes, qui ont produit en Angleterre un rudiment de socialisme d'État. « L'homme pratique », dit Sidney Webb, « oubliant ou méprisant toute théorie de l'organisme social, tout principe général d'organisation sociale, a été poussé, par les nécessités de l'époque, dans une direction de plus en plus nettement collectiviste (3). » — Quelle forme prend, dans la conscience moyenne, cette rencontre des mobiles intéressés avec les élans d'altruisme? C'est la question la plus difficile peut-être que nous offre la psychologie du peuple anglais ; la solution n'en saurait être simple ; elle varie infiniment selon les degrés individuels de clarté morale et de sincérité vis-à-vis de soi-même. Dans l'ensemble, on peut dire pourtant que le problème est résolu parce qu'il ne se pose pas. L'instinct se charge d'abolir la difficulté où hésiterait l'intelligence, et

(1) Discours du 20 juillet 1838. — Hansard, Série 3, vol. XLIV, p. 443.

(2) Kingsley attribue la même influence aux émeutes de Bristol, en 1831. « From the sad catastrophe I date the rise of that interest in Social Science ; that desire for some nobler, more methodic, more permanent benevolence. » Etc. (*Sanitary and Social Essays; Great Cities, etc.*; 1857).

(3) « The « practical man », oblivious or contemptuous of any theory of the Social Organism or general principles of social organisation has been forced by the necessities of the time into an ever deepening collectivist channel » (*Socialism in England*, p. 116).

avec elle la volonté d'agir. Il suggère une identification naturelle entre la prospérité matérielle et la sainteté morale, chez les individus et les nations. Énergiquement saisie dans sa généralité vague, tenue sous le regard de la conscience, cette idée suffit à assurer le fonctionnement utile des activités contradictoires, selon une formule de conciliation pratique dictée par chaque tempérament. — Charles Knight exprime bien cette opinion commune de la bourgeoisie anglaise, sa croyance invincible à l'harmonie du bien moral et de l'utilité sociale. Il ajoute, après avoir loué les romanciers de faire connaître les classes ignorées : « C'est une connaissance qui promet la sécurité aux grands et aux riches ; aux propriétaires fonciers, aux négociants ; à l'homme de loi, à l'homme d'Église ; à tous ceux qui servent l'État dans les fonctions publiques ; au maître qui enseigne les sciences profanes, et même au savant qui s'abstrait du monde et « voudrait le laisser échapper. » — « Bienheureux celui qui considère les pauvres ; le Seigneur le délivrera au temps de son péril (1). »

De ce point de vue, l'Angleterre entre 1840 et 1850 nous fait assister à un double rétablissement d'équilibre. D'une part, dans le domaine économique et social, le malaise produit par la révolution industrielle est apaisé. Une portion plus considérable de l'attention gouvernementale, des finances publiques, du zèle charitable, est attribuée à une classe jusque-là négligée. L'État voit son rôle s'élargir au profit presque exclusif des citoyens les moins favorisés de la fortune. La législation et la philanthropie remédient au danger qui menace la paix sociale. Les rancunes sont calmées ou

(1) « It is a knowledge which promises safety to the great and the rich ; the landowner and the merchant ; the lawyer and the divine ; to all who serve the state in administrative functions ; to the secular teacher, and even the abstracted student who would « let the world slip ». — Blessed is he that considereth the poor ; the Lord will deliver him in time of trouble. (Liv. VIII, chap. XXVI).

rendues inoffensives ; l'équilibre de la vieille société, détruit par la naissance d'un peuple nouveau, est reconstitué dans la mesure du possible. — En même temps, un mouvement compensatoire du même genre se produit dans la vie de l'esprit national. Le malaise dû à la prédominance excessive de certaines tendances est atténué par une réaction psychologique. Contre les activités pratiques et l'attention intéressée, essentielles à la pensée anglaise, mais systématisées, codifiées, devenues envahissantes et exclusives ; contre l'utilitarisme de Bentham et l'égoïsme prosaïque de la bourgeoisie, les tendances idéalistes se révoltent et les réduisent à leur juste place. Elles triomphent, parce qu'elles agissent dans le sens de la vie normale ; dans le sens de l'efficacité pratique et de l'équilibre intérieur.

Ainsi l'aspect psychologique comme l'aspect économique du mouvement se ramènent à une recherche d'équilibre entre des excès contraires. Est-ce à dire que le premier soit déterminé par le second ? Nous avons dit pourquoi cette explication nous paraît ici trop simpliste. Il semble que l'accord entre eux soit dû à des causes plus profondes ; qu'ils soient conditionnés tous les deux par l'ensemble de la vie nationale ; agissent et réagissent l'un sur l'autre, mais s'harmonisent parce qu'ils expriment une seule réalité centrale, l'activité de la race et son existence même.

C'est la fortune de l'Angleterre ; lorsque les besoins de son développement matériel réclament une expansion illimitée du génie pratique, elle trouve abondamment en elle les ressources nécessaires pour soutenir un essor prodigieux de l'invention concrète et de la production industrielle. Lorsque ses besoins profonds veulent un adoucissement des égoïsmes déchaînés, elle trouve encore chez tous ses fils, et surtout chez une élite, les trésors de l'émotion altruiste, de l'imagination sympathique et du sentiment moral. Sincère et spon-

tanée dans les deux cas, elle semble obéir à la destinée qu'elle porte en elle.

La réaction que nous avons étudiée nous fait assister à un pareil phénomène. Avec elle, c'est donc en somme l'utilitarisme qui triomphe ; mais un utilitarisme supérieur, élargi, dans lequel la morale et l'esthétique et la religion sont rentrées, l'utilitarisme de l'instinct et de la vie, et non celui de la pensée abstraite. Carlyle est plus pleinement et plus profondément utilitaire que Bentham. Il incarne mieux la volonté puissante du génie anglais, attachée à dominer les choses. L'intuition obscure de la race, qui se plie à toutes les conditions du réel, a aperçu les dangers de l'égoïsme systématisé ; a deviné dans les émotions religieuses, esthétiques, altruistes, un élément nécessaire de la santé et du progrès. Ce qui triomphe, par la défaite de l'intellectualisme social, c'est cette énergie aveugle grâce à laquelle l'Angleterre concilie chaque jour, dans son action plus et mieux que dans sa conscience, la recherche profondément sincère des fins morales et la poursuite obstinée des réalisations matérielles.

V

Il reste à énumérer les voies diverses dans lesquelles se sont prolongés, après 1850, les effets de la réaction idéaliste. Ils remplissent une grande partie de l'histoire anglaise jusqu'à la fin du siècle.

La législation industrielle se développe, envahit de nouvelles provinces de la grande industrie, s'adapte aux conditions différentes des petits ateliers et du « sweating system ». Le socialisme d'État et le socialisme municipal accroissent chaque jour leur domaine. La philanthropie collective ou privée continue son effort. Une diffusion insensible de l'idée interventionniste à travers les esprits même pré-

venus contre elle, transforme la pratique du gouvernement. La théorie officielle cependant, si elle ne suit pas les faits jusqu'au bout, se laisse imprégner par l'esprit nouveau Et dans les pensées comme dans les actes, nous retrouvons la trace de l'ébranlement initial que nous avons étudié.

Le socialisme chrétien reste une force effacée mais toujours vivace, prête à renaître avec chaque nouvelle crise de la vie nationale. Le Torysme social a une fortune plus brillante. Il arrive au pouvoir avec son créateur, Disraeli, devenu Lord Beaconsfield. Entre 1870 et 1880, il se traduit par un ensemble de mesures où le programme de *Sibylle* est partiellement réalisé. Désormais la tradition est créée. Libre de toute attache avec l'idée démocratique pure, la protection du faible par la loi, dans l'intérêt de la conservation publique, devient un élément implicite du Torysme. Le prestige du monarque est accru, la position de l'Église affermie, l'œuvre des « Reform Acts » neutralisée par le maintien jaloux de l'autorité aristocratique. Alliée à l'Impérialisme, la doctrine fortifie encore son autorité en s'assimilant les instincts patriotiques.

L'Impérialisme en effet, lui aussi, a son origine dans la réaction idéaliste. Carlyle est son véritable créateur. Disraeli le devine et nous l'avons trouvé en germe dans *Sibylle* et *Tancrède*. Chez Kingsley, le tempérament belliqueux, et la croyance à la mission de la race Teutonique, produisent un nationalisme batailleur. *Alton Locke* en était à peu près exempt. *Deux ans après* (1857) en est rempli. — Le roman social nous aide à comprendre le lien entre ces choses si différentes, l'altruisme philanthropique et la combativité nationale. En même temps que les hommes se laissaient sentir, se sentaient sentir, s'approuvaient de sentir, et communiaient par la sympathie avec les souffrances de leurs semblables, des profondeurs troubles où l'émotion rejoint l'organisme, où le sang conserve les impulsions les

plus lointaines de l'être, montait avec la pitié sociale le « sentiment de la race », le sens d'une parenté entre les hommes de même nation, d'une hostilité instinctive entre les nations différentes. Et en même temps s'oblitérait chez eux la vision nette des distinctions logiques, des oppositions de justice, froides comme des oppositions rationnelles ; et l'oubli des attentions lucides et calmes les prédisposait aux aveuglements semi-volontaires de la conscience passionnée. Nous les retrouvons, ces hommes qui avaient senti et dit, contre les rationalistes, l'erreur de la mathématique sociale ; ils sont cette fois encore contre les rationalistes, mais aussi contre les opprimés. Dans l'affaire de la Jamaïque, seuls les intellectuels de la vieille école protestent ; les Carlyle, les Ruskin et les Kingsley ne veulent pas voir un crime, perceptible seulement aux consciences nourries d'une morale abstraite. L'Impérialisme et le socialisme d'État anglais ont leurs racines inextricablement mêlées, dans la réaction qui a rendu aux instincts leur place parmi les ressorts de l'énergie nationale.

Enfin, l'idéalisme esthétique et l'idéalisme religieux s'épanouissent, étroitement liés entre eux et avec les autres branches du mouvement. L'œuvre artistique de Ruskin et sa croisade sociale sont inséparables. Le ritualisme dans l'Église anglicane répond aux mêmes besoins que la recherche du beau dans la vie pratique. L'autorité du pouvoir ecclésiastique suit la même marche ascendante que celle du pouvoir civil. La splendeur sensible et la force de l'ordre social apparaissent de plus en plus nettement comme le but véritable, auquel doivent être subordonnées sa valeur logique et sa justice abstraite.

Et pourtant, il est un fait que nous ne pouvons oublier. Le « remords social » est né en Angleterre vers 1840 ; il ne meurt plus. La notion vague ou précise d'un effort nécessaire, le trouble des consciences, l'impossibilité d'une paix satisfaite avec soi-même, se perpétuent désormais. Quelle que

soit la hardiesse ou la timidité pratique de ce sentiment, il rachète une civilisation sans lui haïssable. La littérature le reflète ; de 1880 à 1900, le roman en devient à nouveau l'expression favorite. Il a encore, et peut avoir longtemps, de grandes conséquences.

Enfin, si nous replaçons la réaction idéaliste dans l'histoire des idées, elle prend une importance plus générale. Elle marque un tournant de la pensée. Son rôle a été à la fois fécond et funeste pour la science. — Nous en trouverons l'exemple et la preuve chez l'homme qui résume le mieux en lui cette époque, John Stuart Mill. Au contact de la philosophie « Germano-Coleridgienne », le système parfaitement construit où il avait enfermé sa croyance s'était enrichi et en même temps brisé. Il avait appris l'existence d'autres réalités dans la nature et dans l'âme. Vers 1850, sa pensée sociale se fait plus souple et plus complexe ; elle admet des éléments nouveaux à côté des vieilles formules ; elle gagne en vérité, en justice, et perd en cohésion. Désormais, il oscille entre des tendances contraires, s'attachant fortement à chacune, sans pouvoir les réunir et les fondre. Logicien et mystique, utilitaire et philanthrope, économiste et socialiste, il représente la correction réciproque, et la conciliation imparfaite, de la pensée claire et de l'intuition sentimentale.

En Angleterre, vers 1850, échoue devant un mouvement de l'instinct national la tentative de la raison pour soumettre à l'unité logique les rapports sociaux. Le rationalisme traditionnel est ainsi chassé de la forteresse, où, vaincu ailleurs, il s'était réfugié. Dernière née des sciences, l'économie voit elle aussi lui échapper son idéal ambitieux d'exactitude abstraite et prématurée. Un élément vital de la politique humaine, dont le sacrifice entraînait à la fois la souffrance des corps et le malaise des âmes, lui est imposé par la révolte des tempéraments. Victorieuse, la réaction idéaliste s'introduit dans la science économique, mais elle n'y apporte la

vérité concrète qu'aux dépens de l'unité logique. Brisée désormais, déchirée par les efforts des écoles rivales, oscillant entre les deux pôles de la rigueur scientifique et de la justesse morale, l'économie essaie vainement de concilier la recherche impassible des causes et des effets sociaux avec la poursuite passionnée des fins éthiques dans la société.

Ainsi est inaugurée la phase transitoire où se trouve encore la science sociale. Le problème se pose dès lors dans les termes où nous le voyons aujourd'hui posé. Ils sont les mêmes pour toutes les sciences morales. La tâche du rationalisme nouveau, peut-on dire, est d'intégrer le sentiment. Il doit pour cela éviter un double péril : celui de supprimer le sentiment en l'intellectualisant; celui de se détruire lui-même en brisant son cadre logique. Mais par nulle autre méthode il ne saurait éviter une défaite, où périrait avec lui l'espoir de la science et la dignité de l'esprit : épargner à l'homme un renoncement de la volonté raisonnable, qui le livrerait à tous les hasards de l'émotion et à tous les caprices de l'instinct. Par nulle autre méthode il ne saurait s'élargir assez pour embrasser le réel, triompher des limites que la nature semble avoir imposées à la pensée. C'est à cette tâche difficile que travaille en particulier le rationalisme social ; il veut se faire adéquat à l'homme, le saisir dans la richesse de sa vie utilitaire, sentimentale, idéaliste : ainsi seulement il pourra le connaître tout entier, fonder sûrement sur lui ses lois et ses maximes.

Et la pratique est soumise à la même nécessité pressante que la théorie. La conciliation de l'instinct et du sentiment avec les déterminations claires de l'intelligence, est la condition psychologique d'un équilibre harmonieux dans la société. Perfection lointaine sans doute, impossible peut-être, mais dont en somme la réaction idéaliste a rapproché l'Angleterre. Elle n'a rien fait pour hâter le jour de la justice totale et

définitive ; s'il doit venir, on peut même dire qu'elle l'a éloigné. Mais elle a permis cette justice provisoire et médiocre, qui est indispensable à la vie, et dont la vie est évidemment la première condition. De ce point de vue, elle a été plus féconde que destructive. C'est le rôle historique du roman, au commencement de l'ère Victorienne, d'avoir contribué à raffermir l'ordre social, en rétablissant dans l'âme nationale la juste proportion des tendances.

BIBLIOGRAPHIE

Cette Bibliographie est forcément très sommaire. Nous renvoyons, pour l'histoire sociale, aux ouvrages qui contiennent des Bibliographies étendues. Pour le roman, nous n'indiquons pas les études purement littéraires.

I. LE MILIEU SOCIAL

1. HISTOIRE GÉNÉRALE D'ANGLETERRE (1830-50)

Gardiner (S. R.). *A Student's History of England*, vol. III. Nouvelle édition, 1894.

Knight (Charles). *Popular History of England*, vol. VIII, 1856-62.

Lee (G. C.). *Leading Documents of English History*, 1900.

Mac Carthy (J.). *History of our Own Times*, 1897.

Martineau (Harriett). *History of England during the Thirty Years' Peace*, 2 volumes, 1849.

Seignobos (Charles) *Histoire politique de l'Europe contemporaine*. 2ᵉ édition, 1899.

Walpole (Spencer). *A History of England from the Conclusion of the Great War in 1815*, 6 volumes, 2ᵉ édition, 1890.

Le livre de M. Seignobos contient une Bibliographie des principales sources.

2. LA GRANDE INDUSTRIE VERS 1830.

Babbage (Charles). *On the Economy of Machinery and Manufactures*, 3ᵉ édition, 1832.

Baines (Sir E.). *History of the Cotton Manufacture in Great Britain*, 1835.

Beard (Charles). *The Industrial Revolution*. 2e édition, 1902.

Cunningham (W.). *The Growth of English Industry and Commerce*, vol. II (Modern times), 1892.

Gibbins (H. de B.). *The Industrial History of England*, 2e édition, 1891.

Hyndman (H. M.). *Commercial Crises of the Nineteenth Century*, 1892.

Hobson (J. S.). *The Evolution of Modern Capitalism*, 1894.

Macrosty (H. W.). *Trusts and the State*, 1901.

Toynbee (Arnold). *The Industrial Revolution*, etc., 1887.

Warner (G. T.). *Landmarks in English Industrial History*, 1899.

L'ouvrage de Cunningham contient une Bibliographie. M. P. Mantoux publiera prochainement une étude sur les origines de la grande industrie en Angleterre; son livre contiendra une Bibliographie détaillée.

3. LA MISÈRE VERS 1840

Adshead (Joseph). *Distress in Manchester*, 1842.

Buret (Eugène). *La misère des classes laborieuses en France et en Angleterre*, 1840.

Cooke-Taylor (W.). *Notes of a Tour in the Manufacturing Districts of Lancashire*, 1842.

Engels (Frederick). *The Condition of the Working-Class in England in 1844* (traduction anglaise), 1892.

Faucher (Léon). *Études sur l'Angleterre*, 1845.

Gaskell (P.). *The Manufacturing Population of England*, 1833.

Gibbins (H. de B.). *The Economic and Industrial Progress of the Century*, 1902.

Giffen (Sir Robert). *The Progress of the Working-Class in the Last Half Century*, 1884.

Kay (J.P.). *The Moral and Physical Condition of the Working-Class, etc.*, 1832.

Mayhew (Henry). *London Labour and the London Poor*, 1851, etc.

Porter (G.-R.). *The Progress of the Nation*, 1851.

Rashleigh (W.). *Stubborn Facts from the Factories*, 1844.

Torrens (R.). *Letter on the Condition of England*, 1843.

Tuckett (J.-D.). *A History of the Past and Present State of the Labouring Population*, 1846.

Nous ne pouvons donner ici la bibliographie des Enquêtes Parlementaires, relatives au travail et à la condition du prolétariat. On en trouvera la liste dans le « *Catalogue of Parliamentary Reports, Papers, etc., Relating to Labour* » publié par la maison King and Son ; 3e édition, 1894. — Les Rapports qui ont le plus vivement ému l'opinion entre 1830 et 1850, sont les suivants :

Report of Select Committee on the Bill to Regulate the Labour of Children in Mills and Factories (Sadler Report), 1832.

Reports of Commissioners and Assistant Commissioners on the Condition of the Handloom Weavers, 1839-41.

Report of Select Committee on the Operation of the Law which Prohibits the Payment of Wages in Goods, etc. (Truck Report), 1842.

Royal Commission on the Employment and Condition of Children and Young Persons :

— *First Report ; Mines and Collieries*, 1842.

— *Second Report ; Trade and Manufacture*, 1842-5.

Dans l'ouvrage de Karl Marx (*Das Kapital*, 1867), on trouve une bibliographie complète de la misère anglaise vers 1860. Elle vaut en partie pour la période antérieure.

4. LA LÉGISLATION INDUSTRIELLE

Alfred. *History of the Factory Movement*, 1857. [Alfred est le pseudonyme de S. Kydd].

Cooke-Taylor (R.-W.). *The Modern Factory System*, 1891.

Id. *Introduction to a History of the Factory System*, 1886.

Id. *The Factory System and the Factory Acts*, 1894.

Fielden (J.). *The Curse of the Factory System*, 1836.

Plener (Von). *English Factory Legislation*, 1873.

Weyer (O. W.). *Die englische Fabrikinspection*, 1888.

L'ouvrage tout récent de B. L. Hutchins et A. Harrison, *A History of Factory Legislation*, 1903, contient une bibliographie détaillée.

5. LES MOUVEMENTS OUVRIERS

Bamford (Samuel). *Passages in the Life of a Radical.* Nouvelle édition, 1894; 2 vol.

Cooper (Thomas). *Life Written by Himself*, 1872.

Gammage (R.-G.). *History of the Chartist Movement.* Nouvelle édition, 1894.

Halévy (Élie). *Thomas Hodgskin*, 1903.

Holyoake (R.-G.). *Life of Stephens*, 1881.

Howell (G.). *The Conflicts of Capital and Labour Historically and Economically Considered, etc.*, 2me édition, 1890.

Id. *Labour Legislation, Labour Movements, Labour Leaders*, 1902.

Lovett (William). *Life and Struggles, etc.*, 1876.

Rose (J. Holland). *The Rise of Democracy*, 1897.

Schulze-Gœvernitz (von). *Zum socialen Frieden*, 2 vol., 1890.

Webb (Sidney and Beatrice). *A History of Trade Unionism*, 1894.

Ce dernier ouvrage contient une bibliographie du mouvement syndical. L'histoire du Chartisme reste à faire. La *Vie de Place*, par Graham Wallas, donne incidemment de précieux renseignements sur le Chartisme.

6. LA SOCIÉTÉ, LES MŒURS

Filon (Augustin). *La caricature en Angleterre*, 1902.

Greville (C. C.). *Journal of the Reign of Queen Victoria*, 1837-52. New edition, 8 vol., 1888.

Hart (A.-B.). *How our Grandfathers Lived*, 1903.

Hodder (Edwin). *The Life of a Century*, 1901.

Horne (Richard H.-A.). *New Spirit of the Age*, 2 vol., 1844.

Jameson (Mrs.). *Memoirs and Essays*, Illustrative of Art, Literature, and Social Morals, 1846.

Lee (Sidney). *Queen Victoria, a Biography*, 2me édition, 1903.

Martin (Sir Theodore). *Life of the Prince Consort*, 5 vol., 1875-80.

Punch; or, the London Charivari. Vol. I-X (1841-46).

Smith (Albert). *Gavarni in London*, 1849.

Traill (H.-D.). *Social England.* Vol. V et VI, 1896-97.

II. LE MILIEU MORAL

1. LE COURANT INDIVIDUALISTE

a) L'utilitarisme, le radicalisme et les réformes libérales.

Albee (Prof. Ernest). *The History of Utilitarianism*, 1902.
Armitage-Smith (G.). *The Free-Trade Movement*, 1898.
Chevrillon (André). *Sydney Smith et la renaissance des idées libérales en Angleterre*.
Grote (Mrs.). *The Philosophical Radicals of 1832*, 1866.
Halévy (Élie). *La formation du radicalisme philosophique*. 2 vol. 1901.
Held (A.). *Zwei Bücher zur sozialen Geschichte Englands*, 1881.
Mackintosh (Sir James). *Miscellaneous Works*, 3 vol., 1846.
Morley (John). *Life of Cobden*. 2 vol., 1881.
Nicholls (Sir George). *History of the English Poor Law*. 2 vol. Nouvelle édition, 1898.
Stephen (Sir Leslie). *The English Utilitarians* 3 vol., 1900.
Ure (Andrew). *The Philosophy of the Factory System*, 1835.
Wallas (Graham). *Life of Francis Place*, 1898.

L'ouvrage de Held, qui étudie le mouvement individualiste jusqu'en 1830, contient de nombreuses indications bibliographiques.

b) L'économie politique.

Ingram (J. K.). *History of Political Economy*, 1888.
Mac Culloch (J. R.). *Principles of Political Economy*, 1825.
Malthus (Th. R.). *Essay on the Principle of Population*. Nouvelle édition, 1803.
Marcet (Mrs.). *Conversations on Political Economy*, 1816.
Mill (J. St.). *Principles of Political Economy*, 1848.
Price (L. L.). *A Short History of Political Economy in England*. Troisième édition, 1900.
Ricardo (D.). *Principles of Political Economy and Taxation*, 1817.

Smith (Adam). *Wealth of Nations*. Édition Thorold Rogers, 1880.

L'ouvrage de Mac Culloch, *Literature of Political Economy*, 1845, est une Bibliographie de l'Économie classique. Le *Dictionary of Political Economy* (édité par J. Palgrave, nouvelle édition, 1900 donne une Bibliographie de chaque économiste.

2. LA RÉACTION IDÉALISTE ET INTERVENTIONNISTE

a) La Renaissance religieuse.

Caldecott (Alfred). *The Philosophy of Religion in England and America*, 1901.
Lecky (W. E. H.). *History of England in the Eighteenth Century*, 12 vol., 1892.
Overton (J. H.). *The Anglican Revival*. 1897.
Pike (G. H.). *Wesley and his Preachers*, etc., 1903.
Thureau-Dangin (P.). *La Renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle*, 1re et 2e parties, 1903.
Ward (W. G.). *Ideal of a Christian Church*, 1844.
Wesley (John). *The Journal of*, etc ; popular edition, 2 vol., 1903.
Withrow (W. H.). *Makers of Methodism*, 1903.

Une Bibliographie complète du mouvement d'Oxford serait très considérable ; elle n'existe pas encore.

b) La Philanthropie.

Adshead (Joseph). *Prisons and Prisoners*, 1845.
Id. *Our Present Gaol System, etc.*, 1847.
Hodder (Edwin). *Life and Work of the Seventh Earl of Shaftesbury*, 1886
Id. *The Seventh Earl of Shaftesbury as Social Reformer*, 1897
Low (Sampson). *The Charities of London*, 1850.
Philanthropist (*The*, a Quarterly), 1811-19.
Id. *New Series*, 1829-30.

Le *Dictionnaire de Biographie nationale* a des notices intéressantes sur les philanthropes : Wilberforce, Wright, Buxton, Mrs. Fry, etc.

c) L'idéalisme esthétique et littéraire.

Bardoux (J.). *John Ruskin*, 1900.
Beers (H. A.). *History of Romanticism in the Nineteenth Century*, 1902.
Brandes (G.). *Die Hauptströmungen, etc.*, volume IV; *Der Naturalismus in England*. 5e édition, 1897.
Browning (Elizabeth Barrett). *Poetical Works*, 6 vol., 1900.
Brooke (Stopford A.). *The Poetry of Robert Browning*, 1902.
Brunhes (J.). *Ruskin et la Bible*, 1901.
Mackail (J. W.). *Life of William Morris*, 2 volumes, 1899.
Norton (Mrs. C. E. S.). *A Voice from the Factories*, 1836.
Tennyson (Alfred, Lord). *Poetical Works*; Macmillan, 1898.

Le livre de M. Bardoux contient une bibliographie de Ruskin. Il n'existe pas de catalogue de la poésie sociale entre 1830 et 1850; pour les œuvres de Bethune, Cooper, Elliott, etc., il faut se reporter au *Dictionnaire de Biographie nationale*. Pour l'ensemble de la littérature, voir V. Scudder. *Social Ideals in English Letters*, 1898.

d) Carlyle.

La maison Chapman and Hall a publié une édition populaire (shilling edition) de Carlyle. *Sartor Resartus* et *Past and Present* y forment chacun un volume.

Flugel (E.). *Carlyle's religiöse und sittliche Entwicklung*, 1887.
Froude (J. S.). *Th. Carlyle; a History of the First 40 Years of his Life*. Nouvelle édition, 1890.
Id. *Thomas Carlyle; a History of his Life in London*, 1884.
Garnett (Richard). *Carlyle* (Great Writers), 1887.
Hensel (Paul). *Thomas Carlyle*, 1900.

Le livre de R. Garnett contient une Bibliographie de Carlyle par J. P. Anderson.

e) L'Interventionnisme anglais.

Andler (Charles). *Les origines du socialisme d'État en Allemagne*, 1897.
Boutmy (E.). *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais*, 1901.
Chasles (Ph.). *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au dix-neuvième siècle*, 1850.

Coleridge (S. T.), *Lay Sermons, etc.*, 1817.
Gibbins (H. de B.). *English Social Reformers*, 1892.
Helps. *The Claims of Labour, etc.*, 1845.
Lalor (J.). *Money and Morals*, 1852.
Landor (W. Savage). *Imaginary Conversations*, 6 volumes. Nouvelle édition, 1891-3.
Manners (John James Robert, Lord). *England's Trust, and Other Poems*, 1841.
Métin (A.). *Le socialisme en Angleterre*, 1897.
Mill (J. St.). *Autobiography*, 2e édition, 1873.
Id. *Dissertations and Discussions*, 3 volumes.
Perils of the Nations (The), 1843.
Smythe (G. S.). *Historic fancies*, 1844.
Southey (Robert). *Colloquies on Society*, 1829.
Verhaegen (P.). *Socialistes anglais*, 1898.
Webb (Sidney). *Socialism in England*, 3e édition, 1901.

La brochure Fabienne, *What to Read, etc.* (4e édition ; Fabian tract no 29), contient une bibliographie des meilleurs ouvrages relatifs à l'intervention sociale en Angleterre.

III. LE ROMAN SOCIAL

I. LE ROMAN A THÈSE AVANT 1830

Behn (Mrs. Aphara). *Oroonoko ;* reprinted from the original edition, 1886.
Brooke (Henry). *The Fool of Quality*, 4 vol., 1766.
Cross (W. L.). *Development of the English Novel*, 1899.
De Foe (Daniel). *Moll Flanders*, 1721.
Dowden (Edward). *The French Revolution and English Literature*, 1897.
Godwin (William). *Things as they Are, etc.* (*Caleb Williams*), 3 vol., 1796.
Id., *Saint-Leon*, 3 vol., 1800.
Id., *Mandeville*, 1817.
Id., *Cloudesly*, 1830.

Holcroft (Thomas). *Anna Saint Ives*, 7 vol., 1792.
Lloyd (Charles). *Edmund Oliver*, 2 vol., 1798.
Maigron (Louis). *Le roman historique à l'époque romantique*, 1898.
Opie (Mrs. Amelia). *Adeline Mowbray*, 1805.
Péronne (J.). *Englische Zustände im XVIII. Jahrhundert nach dem Romanen von Fielding und Smollett*, 1890.
Raleigh (W.). *The English Novel;* popular edition, 1903.
Stoddard (F H.). *The Evolution of the English Novel*, 1900.

L'ouvrage de Cross contient des notes bibliographiques sur l'histoire du roman anglais.

2. Bulwer.

Lord Lytton's Novels. Pocket volume edition, Routledge and sons. *Paul Clifford*, 1887.
Bulwer (Edward). *England and the English*, 1833.
Cooper (Thomson). *Lord Lytton, a Biography*, 1873.
Jowett (B.). *Lord Lytton*, 1873.
Life of Lord Lytton, by his son, 2 volumes, 1874.
Watt (J. C.). *Great Novelists*, 1885.

3. Miss Martineau.

Il n'y a pas de réédition des *Illustrations de l'Économie politique* (1832-34).

Martineau (Harriett). *Autobiography*, 1877; 3 volumes.
Id. *The Factory Controversy; a Warning against Meddling Legislation*, 1855.
Miller (Mrs. Fenwick). *Harriett Martineau*, 1884.
Morley (John). *Miscellanies*, vol. 3 (Miss Martineau).
Stephen (Sir Leslie). *Harriett Martineau* (Dictionary of National Biography).

4. Dickens.

Les œuvres de Dickens ont été publiées par la maison Chapman and Hall (1)

Canning (Hon. A. S. G.). *The Philosophy of Charles Dickens*. 1880.

Dickens (Ch.). *The Letters of Ch. Dickens*, 2 vol., 1882.

Id. *Speeches (Literary and Social)*, 1879.

Forster (John). *Life of Ch. Dickens*, 3 vol., 1872-74.

Gerschmann. *Studien über der modernen Roman*, 1894.

Gissing (George). *Forster's Life of Dickens, abridged and revised*, 1902.

Id. *Charles Dickens ; a Critical Study*, 1898.

Harrison (Fred.). *Dickens's Place in Literature*, 1894.

Hughes (J. L). *Dickens as an Educator*, 1900.

Joubert (André). *Ch. Dickens, sa vie, ses œuvres*, 1872.

Kitton (Fred. G.). *Ch. Dickens, his Life, Writings and Personality*, 1901.

Id. *The Novels of Ch. Dickens ; a Bibliography and Sketch*. 1897.

Id. *Dickensiana : a Bibliography*, 1886.

Langton (Robert). *Dicken's Childhood and Youth*.

Lockwood (Sir Francis). *The Law and Lawyers of Pickwick*, 1896.

Lynch (Judge) of America; *his Two Letters to Ch. Dickens*, 1859.

Marzials (Fr. T.). *Dickens*, 1887.

Pierce (G. A.) *The Dickens Dictionary, etc.*, 1872.

Schmidt (Julian). *Ch. Dickens. Eine Charakteristik*, 1852.

Taine (H.). *Littérature anglaise*, volume V.

Trumble (A). *In Jail with Ch. Dickens*, 1896.

(1) Les principales éditions populaires sont : The half-crown edition, 21 vol., 1892 ; The cabinet edition, 32 vol , 1888-89 ; The pocket edition, 30 vol 1879 ; The shilling edition. 21 vol — On peut recommander « The Oxford India paper Dickens, copyright edition », maintenant complet (17 volumes) ; « The Fireside Dickens » (22 vol.), 1903.

Ward (A. W.). *Dickens*, 1882.
Weber. *Ch. Dickens als sozialer Schriftsteller*, 1895.

L'ouvrage de F. T. Marzials contient une Bibliographie complète, par J. P. Anderson, jusqu'à l'année 1887. Voir aussi R. H. Shepherd, *The Bibliography of Dickens, etc.*, 1880.

5. Disraeli.

Les romans de Disraeli ont été réédités dans la collection des « Popular Novels and Tales », par la maison Longmans, Green, and Cº (*Tancrède*, 1894; *Sibylle*, 1899; *Vivian Grey* et *Coningsby*, 1901).

Bauer (B.). *Disraeli's romantischer Imperialismus, etc.*, 1882.
Beaconsfield (Lord). *Letters, a New Edition*, 1887.
Brandes (G.). *Lord Beaconsfield, a Study* (traduction anglaise), 1880.
Bryce (James). *Studies in Contemporary Biography*, 1903.
Courcelle (M.). *Disraëli*, 1902.
Disraeli's (Mr.) Opinions, Political and Religious, etc., 1852.
Disraeli (B.), in a Series of 113 Cartoons from Punch, 1881.
Disraeli (B.). Selected Speeches, etc., 2 volumes. Edited by T. E. Kebbel.
Id. *Vindication of the English Constitution* (a Reprint), 1895.
Id. *Correspondence with his Sister* (1832-52), 1886.
Ewald (A. C.). *The R. H. Benjamin Disraeli, etc., and his Times*, 2 volumes, 1883.
Fraser (J. A. L.). *Disraeli*, 1901.
Froude (J. A.). *Lord Beaconsfield, a Biography*, 1890.
Gorst (H. E.) *The Earl of Beaconsfield*, 1900.
Harrison (Fred.). *Disraeli's place in Literature*, 1894.
Kebbel (T. E.). *Life of Lord Beaconsfield*, 1888.
Meynell (W.). *Benjamin Disraeli*, 2 vol., 1903.
O'Connor (T. P.). *Life of Lord Beaconsfield*, 1879.
Traill (H. D.). *Introduction to Sybil*, 1895.
Valmont (V.). *La jeunesse de Lord Beaconsfield*, 1878.
Vogüé (Eug. M. de). *Les romans de Disraeli;* « Revue des Deux-Mondes », 1er mai 1901.

6. Mrs. Gaskell, etc.

The pocket edition ot Mrs. Gaskell's works, Smith, Elder and Co, in 8 vol.

Axon (W. E. A. and E.). *Gaskell Bibliography*, 1895.

Balfour (C. L. Mrs). *A Sketch of Charlotte Elizabeth*, 1854.

Bayly (A. E. Mrs.). *Mrs. Gaskell*. 1897.

Charlotte Elizabeth. *Helen Fleetwood*, 1841.

Id. *Works, with an Introduction by Mrs. H. B. Stowe*, 2 vol., 1849.

Greg (W. R.). *Mistaken Aims and Attainable Ideals of the Artisan Class*.

Lyall (Edna). *Mrs. Gaskell* (Women Novelists, etc.), 1897.

Montégut (E.). *Écrivains modernes de l'Angleterre*, 2ᵉ série, 1889.

Trollope (Mrs.). *Life and Adventures of Michael Armstrong, the Factory Boy*, 1840.

Id. *Jessie Phillips*, 1844.

Trollope (Frances Eleanor). *Frances Trollope; her Life and Work*, 1895.

7. Kingsley.

The pocket edition of Charles Kingsley's Works; Macmillan and C°, 9 volumes, 1895.

Brentano (L.). *Die christliche-soziale Bewegung in England*. 1883.

Christian Socialism (Tracts on), and Tracts by Christian Socialists, 1850-51.

Christian Socialist (the), 1850-51.

Greg (W. R.). *Literary and Social judgments*, 1869.

Groth (E.). *Ch. Kingsley als Dichter und Sozialreformer*, 1893.

Harrison (Fred.). *Kingsley's place in Literature*, 1895.

Kauffmann (The Rev. M.). *Ch. Kingsley, Christian Socialist and Social Reformer*, 1892.

Kingsley (Ch.). *The Saint's Tragedy*, 1848.
Id. *Sanitary and Social Lectures and Essays*, 1880.
Id. *His Letters and Memories of his Life*; by his Wife: 2 volumes, 1877.
Id. *The Message of the Church to the Labouring Man*. 5e édition, 1851.
Id. *Alton Locke*. A new edition with a Memoir by T. Hughes, 1876.
Id. *Who Are the Friends of Order, etc.*, 1852.
Marriott (J. A. R.). *Ch. Kingsley, Novelist, etc.*, 1892.
Maurice (F. D.). *Life and Letters*, by his son, 2 volumes, 1884.
Politics for the People, 1848.
Potter (B., Mrs. Sidney Webb). *The Cooperative Movement in Great Britain*. 2e édition, 1893.
Rigg (Dr). *Modern Anglican Theology*, 1857.
Stubbs (Rev. Dr C.W.). *Ch. Kingsley and the Christian Social Movement*, 1899.

L'ouvrage de Brentano contient une excellente Bibliographie du socialisme chrétien de 1850.

Nous n'avons pas mentionné les articles de journaux, revues, etc., déjà cités, avec leurs références, dans le cours de notre étude.





TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CHAPITRE I

L'avènement de l'individualisme

CHAPITRE II

Le roman utilitaire

CHAPITRE III

La réaction idéaliste et interventionniste

CHAPITRE IV

Dickens ; la philosophie de Noël

CHAPITRE V

La portée sociale des romans de Dickens

CHAPITRE VI

Disraeli ; le Torysme social

CHAPITRE VII

Mrs. Gaskell ; l'interventionnisme chrétien

CHAPITRE VIII

KINGSLEY ; LE SOCIALISME CHRÉTIEN

CONCLUSION

Ce volume a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués.

LE BIGOT FRÈRES, IMPRIMEURS





219
257
369

